



Sous la direction de
Jacques Le Rider & Heinz Raschel

LA
GALICIE
AU TEMPS DES
HABSBOURG
(1772-1918)
Histoire, société, cultures en contact

Perspectives
HISTORIQUES

Presses *f* Universitaires
FRANÇOIS-RABELAIS

La Galicie au temps des Habsbourg (1772-1918)

Histoire, société, cultures en contact

Jacques Le Rider et Heinz Raschel (dir.)

Éditeur : Presses universitaires François-Rabelais

Année d'édition : 2010

Date de mise en ligne : 22 mai 2013

Collection : Perspectives Historiques

ISBN électronique : 9782869063150



<http://books.openedition.org>

Référence électronique :

LE RIDER, Jacques (dir.) ; RASCHEL, Heinz (dir.). *La Galicie au temps des Habsbourg (1772-1918) : Histoire, société, cultures en contact*. Nouvelle édition [en ligne]. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2010 (généré le 09 novembre 2013). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pufr/1924>>. ISBN : 9782869063150.

Édition imprimée :

ISBN : 9782869062566
Nombre de pages : 403

© Presses universitaires François-Rabelais, 2010

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

LA
GALICIE
AU TEMPS DES
HABSBOURG
(1772-1918)
Histoire, société, cultures en contact

Collection « Perspectives historiques »

Titres déjà parus

D. Turrel (Dir.), *Villes rattachées, villes reconfigurées xv^{re}-xx^e siècles*, n° 4

J.-C. Couvenhes et H.-L. Fernoux (Dir.), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, n° 7

F. Hurlet, C. Hugoniot et S. Milanezi (Dir.), *Le statut de l'acteur*, n° 9

R. Beck et A. Madœuf (Dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, n° 12

B. Blonde, E. Briot, N. Coquery et L. Van Aert (Dir.), *Retailers and consumer changes in Early Modern Europe. England, France, Italy and the Low Countries*, n° 14

J.-C. Couvenhes et S. Milanezi (Dir.), *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, n° 15

J. Papp, *L'éveil du socialisme à Tours. Sigismond Losserand 1882-1888*, 2009

N. Poirier, *Un espace rural à la loupe : paysage, peuplement et territoires en Berry de la préhistoire à nos jours*, 2010

Les entreprises de biens de consommation sous l'Occupation

Textes réunis par Sabine Effosse, Marc de Ferrière le Vayer et Hervé Joly, 2010

Sous la direction de
Jacques Le Rider et Heinz Raschel

LA
GALICIE
AU TEMPS DES
HABSBOURG
(1772-1918)
Histoire, société, cultures en contact

Collection « Perspectives historiques »

Presses *f* Universitaires
FRANÇOIS-RABELAIS
2010

Illustration de couverture :
Vue du Ringplatz (Rynek) de Lemberg (Lwów). Carte postale affranchie en 1918.

Maquette et conception graphique
Mickaël Robert – PUF

Mise en page
Anne-Michèle Seigne – PUF

© Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2010
3, rue des Tanneurs – BP 4103
37041 Tours cedex 1, France
<http://pufr-editions.fr/>

ISBN : 978-2-86906-256-6
Dépôt légal : 2^e semestre 2010

Avant-propos/Vorwort

— Jacques Le Rider

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études,
Section des Sciences historiques et philologiques

— Heinz Raschel

Doyen de la Faculté des Lettres et Langues, Université François-Rabelais de Tours

LE COLLOQUE INTERNATIONAL « La Galicie (1772-1918) : histoire, société, cultures en contact », soutenu par le Conseil Général d'Indre-et-Loire et par le Conseil Régional du Centre-Val de Loire, a commencé le jeudi 15 janvier 2009, dans la Salle des Fêtes de la Mairie de Tours, par une soirée cinéma conçue et présentée par Jérôme Segal (Festival du film juif de Vienne) qui avait obtenu deux films (*Jewish Life in Lwów*, Pologne, 1939, 10 mn, v.o. yiddish, sous-titres en anglais, production Yitzhak Goskin, texte d'Asher Lerner, prise de vues V. Kazimierczak ; et *Tevye*, USA, 1939, 96 mn, v.o. yiddish, sous-titres en anglais, film de Maurice Schwartz, d'après le roman de Sholem-Aleïkhem *L'Histoire de Tèvié*, avec Maurice Schwartz, Rebecca Weintraub, Miriam Riselle, Leon Liebgold) fournis par le National Center for Jewish Films de l'Université Brandeis.

Le vendredi 16 janvier, le colloque a été ouvert par M. Loïc Vaillant, Président de l'Université François-Rabelais de Tours, qui s'est félicité de la coopération avec l'École pratique des Hautes Études ayant rendu possible l'organisation de ce colloque interdisciplinaire. Un tel colloque contribue, a-t-il souligné, au sein de l'Université de Tours, à la mise en place d'une fédération de recherches portant sur la diversité : le modèle d'organisation de la pluralité ethnique, linguistique, culturelle et nationale dans l'Europe centrale habsbourgeoise intéresse toutes les disciplines des sciences humaines et sociales. Pour conclure, le président a salué la décision, prise à l'initiative de M^{me} Myriam Bienenstock, professeur de philosophie à l'Université François-Rabelais, de faire débiter le

colloque par l'évocation d'événements tragiques survenus à l'époque de la Shoah et dont la mémoire réunit la Galicie et la ville de Tours.

Au seuil de la première matinée du colloque, M. Jean-Paul Pinault a présenté les archives qui permettent de retracer le destin de la famille Bienenstock qui, avant d'être déportée à Auschwitz, fut internée dans le camp de La Lande à Monts près de Tours. C'est à l'occasion de la célébration du centenaire du lycée Paul-Louis Courier à Tours, que M. Pinault, professeur d'histoire dans cet établissement, au cours de ses recherches sur la présence d'élèves juifs scolarisés entre 1939 et 1942, a découvert que quatre sur les sept au total étaient d'origine polonaise, galicienne pour plusieurs d'entre eux, et que parmi ces derniers se trouvait Osaias Bienenstock, l'oncle de M^{me} Myriam Bienenstock. Tous les quatre furent internés au camp de La Lande.

Ce camp de La Lande, situé tout près de la ville de Monts, avait été choisi à la fois pour sa situation géographique et en raison de la présence de locaux et d'infrastructures déjà existants. En effet, Monts se trouve à 16 km de Tours, qui était le siège de la Feldkommandantur, et, raison bien plus importante encore, sur la voie ferrée Bordeaux-Paris. Il était donc facile de rassembler dans un premier temps les familles juives, originaires pour la plupart d'entre elles d'Alsace et de Lorraine, pour ensuite les acheminer en train vers Drancy. De surcroît, on disposait à Monts de locaux et d'infrastructures en parfait état puisque l'armée française, soucieuse d'augmenter la production de la Poudrerie nationale du Ripault à partir de 1939, avait fait construire un ensemble de vingt-trois bâtiments avec dortoirs et cuisines pour y accueillir de nouveaux ouvriers.

Au fur et à mesure des changements de statut du camp de La Lande, les conditions d'internement et de vie devinrent de plus en plus difficiles. En août 1941, le camp, qui avait eu jusque-là le statut d'un centre d'accueil, devint un centre de séjour surveillé, dépendant toujours du Service des Réfugiés de Vichy. Les fils barbelés firent leur apparition, mais les internés pouvaient encore sortir librement, certains, ne pouvant être soignés au camp, étant autorisés à vivre à l'extérieur : ce fut le cas par exemple de Lisie Bienenstock, frère d'Osaias. En janvier 1942, par ordre des autorités d'occupation, le camp de La Lande devint un camp d'internement pour juifs. Les conditions de vie se dégradèrent, avec la surpopulation apparurent des problèmes d'approvisionnement : les internés furent livrés à la famine, les conditions d'hygiène devinrent déplorables. Le 21 septembre 1942, les derniers occupants du camp de La Lande, quatre-vingt-douze enfants et quarante-deux adultes, partirent pour Drancy. Osaias Bienenstock quitta Drancy le 11 septembre pour Auschwitz où il disparut le 16 septembre 1942, à l'âge de quatorze ans.

Après avoir été accueilli, le samedi 17 janvier 2009, dans les locaux du Centre d'Études supérieures de la Renaissance de l'Université François-Rabelais, le colloque se poursuivit le lundi 19 janvier, dans l'amphithéâtre Liard de la Sorbonne. M. Jean-Claude Waquet, Président de l'École pratique des Hautes Études, et M^{me} Danielle Jacquart, Doyen de la Section des Sciences historiques et philologiques prononcèrent les allocutions d'ouverture de cette dernière journée du colloque. Celle-ci s'acheva le lundi, à la Librairie polonaise, aimablement mise à la disposition du colloque par les Éditions Noir sur Blanc, par une lecture-rencontre du romancier ukrainien Yuri Andrukhovych, qui avait déjà attiré un large public le vendredi soir précédent, à la Librairie « La Boîte à Livres » de Tours, pour sa lecture d'extraits de son essai « Remix centre-européen » que l'éditeur nous a autorisés à reproduire dans le présent volume. À la Librairie polonaise du boulevard Saint-Germain, Yuri Andrukhovych présenta des extraits de son dernier roman traduit en français, *Douze cercles*.

Comme le colloque des 15-19 janvier 2009, la présente publication est bilingue : elle rassemble quatorze contributions en langue française et sept contributions en langue allemande.

Nous remercions tout particulièrement les deux établissements et les deux Équipes d'accueil qui ont rendu possibles la réalisation du colloque (avec le soutien du programme ACCES du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, direction des Relations internationales et de la Coopération) et la publication de ce volume : l'Université François-Rabelais de Tours (EA 2115, Histoire des représentations) et l'École pratique des Hautes Études (EA 4117, Europe du Nord, Europe centrale et orientale, cultures juives d'Europe et de Méditerranée : histoire et interculturalité depuis le Moyen Âge).

Das vom Conseil Général d'Indre-et-Loire und dem Conseil Régional Centre-Val de Loire geförderte internationale Kolloquium „La Galicie (1772-1918) : histoire, société, cultures en contact“ begann am Donnerstag, dem 15. Januar 2009, im Festsaal des Rathauses von Tours mit einem Filmabend. Konzeption und Präsentation lagen bei Jérôme Segal, dem es gelungen war, zwei Filme vom National Center for Jewish Films der Universität Brandeis zu besorgen, und zwar *Jewish Life in Lwów*, Polen 1939, 10mn, in jiddischer Sprache mit englischen Untertiteln, Produzent Yitzak Goskin, Text von Asher Lerner, Aufnahmeleitung V. Kazmierczak; und *Teye*, USA 1939, 96 mn, in jiddischer Sprache mit englischen Untertiteln, Film von Maurice Schwartz, nach dem Roman von Sholem-Aleïkhem *L'histoire de Tèvié*, mit Maurice Schwartz, Rebecca Weintraub, Miriam Riselle, Leon Liebgold).

Professor Dr. Loïc Vaillant, Präsident der Université François-Rabelais de Tours, eröffnete das Kolloquium am Freitag, dem 16. Januar 2009. Er begrüßte die Zusammenarbeit mit der Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris, die es ermöglicht hat, dieses interdisziplinäre Kolloquium zu organisieren. Ein derartiges Kolloquium, so unterstrich er, trage innerhalb der Universität Tours dazu bei, die verschiedenen Forschergruppen in den Themenbereich Diversität einzubinden: das Organisationsmodell der ethnischen, sprachlichen, kulturellen und nationalen Pluralität im habsburgischen Mitteleuropa interessiere gleichermaßen alle geisteswissenschaftlichen Disziplinen. Zum Abschluss begrüßte Professor Vaillant die von den Organisatoren auf Initiative von Frau Myriam Bienenstock, Professor der Philosophie an der Universität Tours, getroffene Entscheidung, das Kolloquium mit der Evokation der tragischen Ereignisse während der Shoah, welche von Tours nach Galizien führen, beginnen zu lassen.

Demgemäss präsentierte Jean-Paul Pinault zu Beginn des Kolloquiums die Archive, welche das Schicksal der Familie Bienenstock, die vor ihrer Deportation nach Auschwitz im Lager La Lande in Monts in der Nähe von Tours interniert war, schildert. Jean-Paul Pinault, Geschichtslehrer am Gymnasium Paul-Louis Courier in Tours, hatte anlässlich der Jahrhundertfeier seines Gymnasiums Nachforschungen über die Anwesenheit von jüdischen Schülern zwischen 1939 und 1942 angestellt und dabei die Entdeckung gemacht, dass vier der insgesamt sieben jüdischen Schüler polnischer, vorwiegend galizischer Abstammung waren ; unter ihnen befand sich Osaias Bienenstock, Onkel von Myriam Bienenstock. Alle vier waren im Lager La Lande interniert.

Dieses Lager, ganz in der Nähe der Stadt Monts gelegen, war wegen seiner geographischen Lage und des Vorhandenseins von bereits existierenden Gebäuden und Infrastrukturen ausgewählt worden. In der Tat, Monts ist 16 km von Tours, dem Sitz der Feldkommandantur, entfernt und – noch ausschlaggebender als dies – liegt direkt an der Bahnlinie Bordeaux-Paris. Es war daher einfach, die vorwiegend aus Elsass-Lothringen stammenden jüdischen Familien zunächst hier zusammenzuführen, um sie danach nach Drancy abzutransportieren. Darüberhinaus verfügte man in Monts über Gebäude und Infrastrukturen in ausgezeichnetem Zustand, da die französische Armee im Zuge der ansteigenden Produktion der nationalen Munitionsfabrik Le Ripoult ab 1939 einen Komplex von insgesamt 23 Gebäuden mit Schlafräumen und Küchen für die neu ankommenden Arbeiter hatte bauen lassen.

Im Zuge der Statusänderungen des Lagers La Lande verschlechterten sich die Internierungs- und Lebensbedingungen zusehends. Das Lager, welches anfangs den Status eines Auffanglagers hatte, wurde im August 1941 zum

bewachten, weiterhin dem Zuständigkeitsbereich des Flüchtlingsbüros von Vichy unterstellten Aufenthaltslager. Stacheldrahtzäune wurden errichtet, aber die Lagerinsassen konnten noch immer frei ein- und ausgehen. Einige von ihnen, die nicht im Lager selbst medizinisch versorgt werden konnten, durften ausserhalb des Lagers leben: das war zum Beispiel der Fall von Lisie Bienenstock, Osaias' Bruder. Auf Befehl der Besatzungsbehörden wurde das Lager La Lande im Januar 1942 Internierungslager für Juden. Die Lebensbedingungen waren herabwürdigend, mit der Überbevölkerung tauchten Versorgungsprobleme auf: die Hygienebedingungen wurden beklagenswert. Die letzten Lagerinsassen, 92 Kinder und 42 Erwachsene, wurden am 21. September 1942 nach Drancy abtransportiert. Osaias Bienenstock verliess Drancy am 11. September und wurde am 16. September im Alter von 14 Jahren in Auschwitz ermordet.

Nachdem das Kolloquium am Samstag, dem 17. Januar 2009, in den Räumen des Centre Supérieur de la Renaissance der Universität Tours stattgefunden hatte, tagte es am Montag, dem 19. Januar, im Amphithéâtre Liard der Sobonne. Professor Dr. Jean-Claude Waquet, Präsident der Ecole Pratique des Hautes Etudes, und Professor Dr. Danielle Jacquart, Dekan der Abteilung Geschichtswissenschaften und Philologie, hielten Ansprachen zur Eröffnung des letzten Tages des Kolloquiums. Der Abend schloss mit einer Lesung des ukrainischen Romanciers Yuri Anrukhovych in der Librairie polonaise, die freundlicherweise von den Editions Noir sur Blanc zur Verfügung gestellt worden war. Yuri Andrukhovych hatte bereits am Vorabend in der Buchhandlung „La Boîte à Livres“ in Tours vor einem zahlreichen Publikum Auszüge aus seinem Essay „Mein Europa“, die wir mit Genehmigung des Verlegers in diesem Band abdrucken, vorgelesen. In der Librairie polonaise am Boulevard Saint-Germain trug Yuri Andrukhovych Auszüge aus seinem letzten ins Französische übersetzten Roman „Zwölf Kreise“ vor.

Unser Dank gilt insbesondere den beiden Lehr- und Forschungsanstalten sowie den beiden Forschergruppen, welche die Durchführung des Kolloquiums (mit Unterstützung des Programms ACCES vom Ministère de l'Enseignement et de la Recherche, direction des Relations internationales et de la Coopération) und die Veröffentlichung dieses Bandes ermöglicht haben : und zwar der École Pratique des Hautes Etudes (EA 4117, Europe du Nord, Europe centrale et orientale, cultures juives d'Europe et de Méditerranée : histoire et interculturelité depuis le Moyen Âge) und der Université François-Rabelais de Tours (EA 2115, Histoire des Représentations).

Dem Kolloquium entsprechend ist dieser Band zweisprachig: er vereinigt vierzehn Beiträge in französischer und sieben in deutscher Sprache.

Introduction/Einleitung

— Jacques Le Rider

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études,
Section des Sciences historiques et philologiques

— Heinz Raschel

Doyen de la Faculté des Lettres et Langues, Université François-Rabelais de Tours

I. Le territoire annexé par les Habsbourg en 1772 avait une longue histoire, que retrace Pierre Gonneau dans « La Galicie avant les Habsbourg » : « formée comme une des principautés de la Rus' de Kiev, au XI^e siècle, elle est régie par des descendants de saint Vladimir jusqu'au début du XIV^e siècle et adopte le christianisme de rite orthodoxe. À partir du XIV^e siècle, tandis que la famille princière locale s'éteint, la Galicie passe sous la tutelle polonaise pour plus de quatre cents ans. La Galicie a donné à l'Église russe médiévale deux de ses chefs les plus marquants, mais a aussi tenté de se doter de sa propre métropole orthodoxe, avant de devenir terre de mission de l'Église romaine et bastion des catholiques de rite grec. On y croise des caravanes de marchands qui relient l'Europe de l'ouest aux zones où l'on peut se procurer des fourrures. »

Analysant « L'intégration de la Galicie dans la monarchie des Habsbourg », Jean Bérenger rappelle que, dans le premier partage de la Pologne de 1772, la Monarchie autrichienne avait annexé le territoire le plus vaste (près de 90 000 km²) et le plus peuplé (presque 2,5 millions d'habitants). En 1790, à la mort de Joseph II, la Galicie représentait un territoire de 100 000 km² et sa population était supérieure à 2,6 millions d'habitants. Les réformes administratives, la constitution du 13 juin 1775, la nouvelle organisation de l'enseignement et des affaires religieuses, la politique de tolérance et d'intégration des Juifs, les mesures de modernisation de la condition paysanne étaient destinées

à permettre « l'intégration rapide dans la Monarchie autrichienne, mais aussi une modernisation indispensable de la société et l'application de la philosophie des Lumières à un monde particulièrement conservateur ».

II. Isabel Röskau-Rydel fait le point sur la question de la pluralité culturelle et linguistique en Galicie, de 1772 à 1918 : cette pluralité se transforma en véritable interculturalité et plurilinguisme, même si l'héritage de cette période ne fut pas aussi positif que le suggère le « mythe habsbourgeois » de la cohabitation harmonieuse des nationalités dont Joseph Roth a donné une représentation nostalgique et suggestive : « Les problèmes non résolus des nationalités se réfractèrent dans cette région et conduisirent à de nombreuses épreuves de force au sein de la République de Pologne entre 1918 et 1939 », rappelle Isabel Röskau-Rydel en conclusion de son tableau de la pluralité ethnique, linguistique et religieuse dans cette province qui, surtout à partir de 1867, fut caractérisée par quelques tendances de fond : le « droit à la sauvegarde de sa nationalité et de sa langue » accordé à chaque peuple (*Volksstamm*), la renaissance culturelle ruthène qui finit par devenir une force de contestation de la « polonisation » de la Galicie, la pleine égalité des droits accordée aux Juifs, le recul du poids démographique relatif des Allemands.

Francisca Solomon retrace l'histoire de la *Haskala* et du sionisme en Galicie à partir des figures de Nathan Samuely (1846-1921) et Saul Raphael Landau (1870-1943). Interprétant la diffusion des « Lumières juives » comme un transfert culturel d'Ouest en Est, elle souligne que ce transfert ne fut un succès, en Galicie, que dans les centres urbains, mais non dans le milieu rural du shtetl qui restait attaché à ses traditions. Les *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1885) de Samuely plaident pour l'ouverture du shtetl à la modernité, tout en récusant les stéréotypes tendant à opposer la « civilisation occidentale » à la « culture juive de l'Est arriérée ». Landau, qui débuta en 1890 comme collaborateur de la revue *Selbst-Emancipation* de Nathan Birnbaum, fit en 1896 la connaissance de Theodor Herzl, dont il devint un collaborateur souvent critique, car il jugeait Herzl trop modéré. Par la suite, Landau rejoignit la tendance socialiste du mouvement sioniste. Son récit de voyage en Galicie et en Pologne *Unter jüdischen Proletariern* (1898) fait le tableau de la vie juive à Kolomea, Stanislau et Boryslaw.

Dominique Bourel rappelle qu'au début du xx^e siècle, Lemberg était une des plus importantes métropoles d'Autriche-Hongrie et que les Juifs y représentaient 27,7 % de la population en 1900, mais ne formaient pas un groupe culturellement homogène : au contraire, les clivages sociaux, religieux, politiques, imposent une analyse fine et différenciée. Beaucoup d'intellectuels et

d'universitaires célèbres et de grandes figures de la politique contemporaine avaient leurs racines à Lemberg. D. Bourel retrace en particulier l'histoire de la famille Buber. Salomon Buber (1802-1906), le grand-père de Martin Buber, fut à la fois un grand érudit de l'histoire du judaïsme moderne et contemporain et un homme d'affaires avisé, président de la chambre de commerce de Lemberg pendant des années. Martin Buber vécut à Lemberg entre 1881 et 1896 ; il y fréquenta le Franz Joseph Gymnasium. Par la suite, jusqu'en 1938, il revint plusieurs fois à Lemberg.

Delphine Bechtel, dans son tableau de « la Galicie orientale juive d'avant 1939 comme univers multiculturel », commence par s'interroger sur la définition de la notion de multiculturalité, sur les sources qui permettent de la mesurer (statistiques, témoignages et mémoires, représentations littéraires...) et sur la manière d'en rendre compte : plutôt que la juxtaposition de données consacrées aux différentes communautés, il convient de considérer l'interpénétration des éléments qui composent cette diversité et l'hybridation des cultures. Les statistiques ont l'apparence de l'objectivité indiscutable, mais elles se révèlent souvent conformes aux objectifs du pouvoir qui les a commanditées. La description topographique procède par construction d'un espace relevant des choix personnels de l'auteur : D. Bechtel analyse la description de Horodenka dans les mémoires d'Alexander Granach, celle de Sambor dans les souvenirs d'Artur Sandauer et le portrait de Brody dans la *Marche de Radetzky* de Joseph Roth. L'étude porte ensuite sur la question de la fréquentation des théâtres « nationaux par la langue » : le public de chacun de ces théâtres était-il limité à la communauté concernée ? La visite dans les théâtres des autres communautés était-elle monnaie courante ? Le cas de famille de musiciens et d'hommes de théâtre Gimpel de Lemberg révèle les interactions entre le théâtre polonais et le théâtre yiddish, mais aussi le succès des spectacles en yiddish germanisé auprès du public germanophone. Dans les mémoires de Soma Morgenstern, la vie théâtrale à Tarnopol est décrite dans le chapitre intitulé « Trois peuples, trois mondes, trois théâtres », mais chacun de ces théâtres (yiddish, polonais, ukrainien) est caractérisé par l'interpénétration des cultures. D. Bechtel analyse enfin le multilinguisme des Juifs des Galicie, particulièrement poussé dans les familles de la bonne société où l'on cultivait les langues européennes (l'anglais, le français, etc.).

Deux études sont consacrées aux Ruthènes de Galicie : Francine-Dominique Liechtenhan (« La Galicie des panslavistes ; intégration ou instrumentalisation ? ») souligne qu'en 1848, lorsque les Ruthènes fondèrent leur première organisation politique, leur manifeste stipulait qu'ils étaient un peuple indépendant, des Russes autant que des Polonais. Les russophiles, qui faisaient

leur le point de vue de Nicolas Pogodine, et qui se consacraient d'abord à la renaissance culturelle ruthène, allaient devenir les bêtes noires des dirigeants polonais de Galicie et de l'administration autrichienne, qui renforça ses mesures répressives à partir de 1880, tout en évitant de compromettre ses tentatives de rapprochement diplomatique avec la Russie. Jusqu'à 1870, le gouvernement tsariste accorda d'autant plus généreusement ses subsides aux russophiles de Galicie que, ce faisant, il fragilisait les séparatistes d'Ukraine. La Russie, qui avait besoin d'enseignants et de prêtres pour mettre en œuvre la russification de ses territoires polonais, devint terre d'émigration pour de nombreux Galiciens. La misère poussait les paysans à émigrer en Russie, où leur intégration se révéla si difficile que six mille d'entre eux retournèrent en Galicie. Ces flux migratoires constituaient un des principaux enjeux de la surveillance de la frontière austro-russe. Après 1882, une nouvelle génération militante, plus slavophile que russophile, s'intégra dans des mouvements indépendantistes ukrainiens : ces Ruthènes se sentaient désormais « Ukrainiens ».

Dans sa contribution « De la "barbarie" et de la "civilisation". Le conflit entre les étudiants polonais et ruthènes de 1907 et sa construction journalistique », Jan Surman applique la méthode de l'analyse des discours des médias aux événements du premier trimestre 1907 qui secouèrent l'université de Lemberg : pour protester contre la « polonisation » de cette université, un groupe d'étudiants ruthènes occupa les locaux et se livra à des actions de saccage ; au cours des mois suivants, ils furent arrêtés, remis en liberté, puis arrêtés à nouveau ; après avoir entamé une grève de la faim, ils furent finalement libérés. Du point de vue ruthène, ces événements mettaient en évidence l'oppression des Ruthènes par les Polonais de Galicie ; du point de vue polonais, ces incidents mettaient au grand jour la « barbarie russe » qui animait les militants ruthènes. La comparaison des comptes rendus publiés dans la presse locale, viennoise, allemande, française, britannique, fait apparaître des variantes significatives, révélatrices des partis pris qui s'opposaient dans l'opinion publique autrichienne, allemande et européenne.

L'histoire politique, sociale et culturelle de la Galicie est un des champs de recherche les plus brillamment représentés dans les universités autrichiennes. Stefan Simonek fait le bilan des travaux consacrés par les slavisants de ces universités à l'interculturalité en Galicie durant les deux dernières décennies (1988-2009). Deux figures historiques retiennent particulièrement l'attention : Tadeusz Rittner, qui publiait en polonais et en allemand et jouait le rôle d'agent des transferts culturels entre Vienne, Cracovie et Lemberg ; et Ivan Franko, la figure de proue de la modernité ukrainienne en Galicie, qui publiait en ukrainien, en polonais et en allemand, faisant le lien entre la modernité viennoise,

la modernité polonaise et sa propre culture. Les linguistes ont étudié l'histoire de la langue ukrainienne, soumise au XIX^e siècle à la concurrence du polonais, du slavon d'église et du russe, sans oublier les « germanismes » (ou « austriacismes »), nombreux en ukrainien à l'époque de la Galicie habsbourgeoise, que l'on retrouve aujourd'hui, sur le mode ironique, dans les textes de l'écrivain Yuri Andrukhovych évoquant le passé de ce territoire.

Andrei Corbea-Hoisie met au jour un aspect moins connu des tensions entre nationalités dans les provinces orientales de la monarchie habsbourgeoise : les Roumains de Bucovine, territoire acquis par la monarchie autrichienne en 1774, réuni avec la Galicie en 1786, redevenu autonome en 1849, considéraient l'époque de leur rattachement à la Galicie comme une période noire de l'histoire de leur nationalité. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les stéréotypes méprisants à propos de la Galicie restèrent vivaces parmi les Roumains de Bucovine qui reprenaient les clichés relatifs à la prétendue arriération galicienne répandus à l'époque, par exemple dans les textes de l'écrivain et publiciste Karl Emil Franzos qui parlait de *Halb-Asien*, la « demi-Asie » (nous retrouverons ces clichés sous la plume de Stanisław Szczepanowski, en 1888, dans l'étude de Krzysztof Zamorski). Les Roumains, mais aussi des voix allemandes et juives, comme le montre Andrei Corbea-Hoisie, opposaient à la Galicie le « modèle de Czernowitz » qu'ils considéraient comme plus avancé.

L'étude de Jan Rydel sur « L'armée "k.u.k." et la société de Galicie » montre le rôle intégrateur de l'institution militaire impériale. On comptait, entre 1868 et 1918, 8,5 % de Polonais dans l'armée « k.u.k. » ce qui veut dire que la population polonaise, qui constituait 9 % de la population totale de la monarchie, n'était que légèrement sous-représentée dans les forces armées. La population ukrainienne y était plus nettement sous-représentée. Tandis que les garnisons galiciennes n'avaient pas bonne réputation parmi les officiers de nationalité allemande, qui se sentaient souvent dans ce territoire comme en pays occupé, tout en considérant les recrues polonaises comme très satisfaisantes, les dirigeants polonais de Galicie soutenaient loyalement les intérêts de l'armée impériale. L'image de l'armée n'était pas mauvaise dans la population galicienne et la période de service militaire était particulièrement appréciée dans les milieux modestes. Les officiers polonais étaient relativement nombreux dans l'armée "k.u.k." (alors que l'armée prussienne comptait très peu d'officiers polonais) et cent trente et un d'entre eux atteignirent le grade de général ou d'amiral en Autriche-Hongrie, même si la majorité d'entre eux ne dépassa pas le grade de Generalmajor. En revanche les Ukrainiens y étaient, avec les Slovaques, la nationalité la plus nettement sous-représentée parmi les officiers de l'armée impériale.

III. L'histoire de « La librairie en Galicie (1772-1914) », retracée par Frédéric Barbier, permet « d'observer le fonctionnement des logiques d'acculturation et de modernisation : si la région entre, très progressivement, dans une conjoncture autre, c'est grâce à des impulsions et à des médiations venues de l'extérieur, qu'il s'agisse du gouvernement de Vienne ou du rôle d'un certain nombre d'intermédiaires culturels – parmi lesquels les libraires “allemands”, mais sans doute aussi une partie de la noblesse locale, voire de la population juive ». À propos de l'épanouissement de la librairie et de l'édition à Lemberg, autour de 1900, Frédéric Barbier suggère que « la situation périphérique ne se résumait pas à la seule problématique du retard : elle pouvait conduire à une certaine forme d'innovation – par exemple s'agissant de la presse périodique moderne ou de l'édition dans d'autres langues ».

Analysant la modernisation de l'économie galicienne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans le contexte du processus de globalisation qui mit en concurrence les régions européennes, Klemens Kaps montre que l'extension du réseau ferroviaire permit l'exportation de matières premières, mais aussi l'importation de produits de l'industrie textile et de chaussures. Ces importations obligèrent de nombreux ouvriers et artisans polonais, ruthènes et juifs à émigrer vers des régions qui restaient à l'écart du réseau ferroviaire ou à changer d'activité : beaucoup d'entre eux devinrent colporteurs (*Hausierer*), ce qui suscita des réactions hostiles de la part des commerçants déjà installés. Les colporteurs, qui devaient renouveler régulièrement leur licence et leur passeport (*Hausierpass*), étaient contrôlés lorsqu'ils passaient d'une province à une autre ou lorsqu'ils franchissaient une frontière, moins souvent lorsqu'ils se déplaçaient à l'intérieur de la Galicie. Au lendemain de la crise de 1873, ce libéralisme fit place à un nouveau protectionnisme réclamé par les artisans et les commerçants locaux. Les colporteurs juifs furent particulièrement visés. En Galicie, le nombre des colporteurs diminua durant le dernier quart du XIX^e siècle.

Angélique Leszczawski-Schwerk présente les mouvements féministes actifs à Lemberg à partir de la fin du XIX^e siècle. L'association féministe polonaise de Lemberg, fondée en 1908 par Zofia Strzetelska-Grynbergowa, soutint la candidature de Maria Dulębianka à la Diète régionale et se réunit en 1911 avec d'autres associations féministes polonaises. Le mouvement féministe juif, créé lui aussi en 1908, était animé par Rosa (Melzer) Pomeranz qui, dans une brochure publiée en 1899, avait défendu une position à la fois sioniste et féministe. Rosa Pomeranz fut la déléguée des femmes sionistes de Galicie au Congrès de Bâle de 1911. L'association féministe ukrainienne fut lancée à Lemberg en 1909.

La contribution de Jérôme Segal, « L'or noir contre l'étoile jaune », présente une étude de cas à partir de questions d'histoire économique et sociale :

l'histoire de l'industrie pétrolière en Galicie et du « capitalisme sauvage » dont elle permit le développement. Aidé par les archives de sa propre famille, il s'intéresse aussi à l'histoire des Juifs de Cisleithanie à travers l'histoire d'Arnold Segal (1877-1944) né en Galicie, qui s'était enrichi grâce au pétrole avant de s'établir à Vienne au lendemain de la Première Guerre mondiale.

IV. Dans « La misère de Galicie. Sens et non-sens d'une métaphore historique », Krzysztof Zamorski analyse le thème de la pauvreté et de l'arriération galiciennes, devenues proverbiales, qui inspire l'essai de Stanisław Szczepanowski, *Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énergétique de l'économie nationale*, publié en 1888, à Lwów. L'auteur, un homme d'affaires, élu député en 1886, affirme par exemple que « le rendement d'un habitant de Galicie représente le quart du travail d'un homme civilisé » et qu'il « ne mange que la moitié de la portion humaine normale », ce qui le placerait statistiquement « au-dessous d'un Indien du Bengale. » Szczepanowski, directeur de journal et pilier de la Société Pétrolière Nationale, jusqu'à sa banqueroute de 1899, voulait œuvrer pour le renouveau économique de la Galicie. Malgré les réfutations dont avait fait l'objet son essai de 1888, Szczepanowski avait donné une force nouvelle au mythe de la misère de la Galicie qui, aujourd'hui encore, hante les esprits. K. Zamorski montre la persistance de ce mythe dans les manuels scolaires polonais et jusque dans le débat politique de l'année 1989.

Analysant un choix d'articles de revue et d'ouvrages consacrés à l'Autriche-Hongrie et à la Galicie entre 1867 et 1914, Jacques Le Rider suggère que, contrairement à une idée reçue qui veut que cette province orientale de la monarchie habsbourgeoise ait été peu connue en France, le public français disposait d'informations précises et complètes sur la Galicie. Ces essais et ces études révèlent une prise de conscience des profondes mutations du système politique habsbourgeois depuis 1867, de son rôle décisif dans la préservation des équilibres géopolitiques en Europe centrale, de la relative stabilité du système économique et social et des institutions de la Galicie.

Trois études traitent des représentations littéraires de la Galicie. Daniel Baric oppose l'œuvre dramatique de l'écrivain croate Miroslav Krleža intitulée *Galicie*, achevée à la fin de la Première Guerre mondiale, dont l'action se déroule « en Galicie, à l'automne 1916 », aux textes de Joseph Roth évoquant la Galicie. Chez Roth, le territoire de son enfance et de sa jeunesse est souvent décrit comme un *locus amoenus* qui est aussi habité par des menaces imprévisibles et redoutables : la Galicie de Roth est en somme une « métonymie de l'Empire des Habsbourg ». Chez Krleža, en revanche, aucune ambivalence : la Galicie est un champ de bataille sanglant, plongé dans le brouillard et dans la

boue ; la pluralité culturelle et linguistique de cette province est représentée comme une cacophonie.

Philippe Chardin, rapprochant *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth et *Les Désarrois de l'élève Törless* de Robert Musil, montre comment, chez ces deux auteurs, le microcosme fictionnel rend visible le macrocosme historique, dans la dialectique de l'ordre et du désordre, qui confronte l'ordre des pères et le désordre vécu par les fils, et dans l'opposition de deux mondes : le centre et la périphérie, le haut et le bas, le monde antérieur et le monde d'après la Chute. Ces deux mondes correspondent à celui de la vieille Autriche-Hongrie et à la prémonition de la montée de l'inhumanité dans l'Allemagne et l'Autriche des années 1920 et 1930.

Dirk Niefanger retrace le voyage en Galicie qu'entreprirent les deux écrivains en exil Joseph Roth et Irmgard Keun au lendemain de leur rencontre, en 1936, à Ostende : par Bruxelles, Zurich et Vienne, ils se rendirent d'abord à Lemberg, puis à Varsovie et à Vilnius ; ils retournèrent à Ostende, en juin 1937, par Vienne et Salzbourg. À Lemberg, ils séjournèrent pendant quelque cinq mois, entre novembre 1936 et mars 1937. Irmgard Keun découvrait la culture juive de Galicie, grâce à son compagnon de voyage, mais aussi à travers le *Voyage en Pologne* d'Alfred Döblin (1924/1925). Joseph Roth, malade et mélancolique, voyait dans la défunte monarchie habsbourgeoise un monde perdu de paix et d'ordre. Dans le présent, il recherchait les traces du passé, du pays familier de son enfance et de sa jeunesse. Au contraire, Irmgard Keun intitule le poème qu'elle consacre à Lemberg « Die fremde Stadt » (« La ville étrangère »). Mais, comme Roth, elle est, en cette terre inconnue, à la recherche de leurs d'espoir.

Dans le texte qui conclut ce volume, l'écrivain ukrainien Yuri Andrukhovych mêle avec virtuosité l'histoire de sa famille et des thèmes autobiographiques à l'histoire de la Galicie au xx^e siècle : au terme de tant d'épreuves catastrophiques et de bouleversements géopolitiques, la Galicie ukrainienne le fascine depuis son enfance comme une ville en ruine et comme la carte d'un territoire disparu et quasi fabuleux. Sous la plume de cet écrivain cosmopolite et polyglotte, la Galicie revit comme un lieu de mémoire ambivalent : à la fois champ de bataille des nationalismes, des impérialismes, des racismes et utopie d'une interculturalité créatrice jadis bien vivante et toujours prête à renaître.

I. Das von den Habsburgern im Jahre 1772 annektierte Territorium hatte eine lange Geschichte, die Pierre Gonneau in „La Galicie avant les Habsburg“ schildert: als eines der Fürstentümer des Kiever Reiches im XI. Jahrhundert gebildet, wird es von den Nachkommen des hl. Vladimir bis zum XIV. Jahrhundert

verwaltet und übernimmt das Christentum mit orthodoxem Ritus. Ab dem XIV. Jahrhundert und nach dem Aussterben der fürstlichen Familie, gerät Galizien vier Jahrhunderte lang unter polnische Vormundschaft. Galizien hat der mittelalterlichen russischen Kirche zwei der bedeutendsten Oberhäupter gestellt, hat aber auch versucht, seine eigene orthodoxe Metropole zu gründen bevor es Missionsland der römischen Kirche und Bastion der Katholiken griechischen Ritus' wurde. Dort kreuzt man Handelskarawanen, die Westeuropa mit jenen weit entlegenen Gebieten verbindet, wo man Pelze erwirken kann.

Jean Bérenger erinnert in seinem Beitrag „L'intégration de la Galicie dans la monarchie des Habsburg“ daran, dass die österreichische Monarchie in der ersten polnischen Teilung 1772 das grösste (nahezu 90 000 km²) und am meisten bevölkerte Territorium (fast 2,5 Millionen Einwohner) annektiert hatte. Im Jahre 1790, dem Todesjahr Joseph II., war Galizien ein Territorium von 100 000 km² mit einer Bevölkerung von mehr als 2,6 Millionen Einwohnern. „Die Verwaltungsreformen, die Verfassung vom 13. Juni 1775, die Neuorganisation des Schulwesens und der religiösen Angelegenheiten, die Politik der Toleranz und die Integration der Juden, die Modernisierungsmassnahmen des Bauerntums ermöglichten die schnelle Integration in die Donaumonarchie sowie eine unumgängliche Modernisierung der Gesellschaft und die Billigung der Aufklärung in einer vornehmlich konservativen Gesellschaft.“

II. Isabel Röskau-Rydel bietet einen Überblick über die Frage der kulturellen und sprachlichen Pluralität Galiziens zwischen 1772 und 1918: diese Pluralität mündete in eine wirkliche „Interkulturalität“ und in einen echten „Plurilinguismus“, selbst wenn diese Periode nicht ganz so positiv war wie es uns der „Habsburgmythos“ des harmonischen Zusammenlebens der Nationen nahelegt, wovon Joseph Roth eine so sehnsuchtsvolle und anschauliche Beschreibung gemacht hat: „Die ungelösten Nationalitätenprobleme waren widerspenstig und führten zu zahlreichen Machtproben in der polnischen Republik zwischen 1918 und 1939“, mahnt Isabel Röskau-Rydel zum Abschluss ihrer Darstellung der ethnischen, sprachlichen, religiösen Pluralität in dieser Provinz, die insbesondere ab 1867 durch einige Grundtendenzen gekennzeichnet war: „das jedem Volksstamm eingeräumte Recht auf Wahrung seiner Nationalität und Sprache, das Wiederaufblühen der ruthenischen Kultur, welche zu einer Streitmacht gegen die ‚Polonisierung‘ Galiziens anwuchs, die völlige Gleichberechtigung der Juden und das Zurückweichen des demographischen Gewichtes der Deutschen.“

Francisca Salomon untersucht die Geschichte der *Haskala* und des Zionismus in Galizien unter Berufung auf Nathan Samuely (1846-1921) und

Saul Raphael Landau (1870-1943). Indem sie die Verbreitung der jüdischen Aufklärung als Kulturtransfer zwischen Ost und West interpretiert, unterstreicht sie, dass dieser Transfer in Galizien nur in den Stadtgebieten Erfolg hatte und nicht in der der Tradition sehr verhafteten ländlichen Umgebung des Stetl. Die *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1885) von Samuely verfechten die Öffnung des Stetl zur Modernität bei gleichzeitiger Ablehnung der Sterotypen, welche die „westliche Zivilisation“ der „rückständigen jüdischen Kultur des Ostens“ gegenüberstellen. Landau, der seine Karriere als Mitarbeiter der Revue *Selbst-Emancipation* von Nathan Birnbaum begonnen hatte, machte 1896 die Bekanntschaft von Theodor Herzl, dessen oft kritischer Mitarbeiter er wurde, da er Herzl als zu gemässigt einstufte. Kurz darauf stiess Landau zur sozialistischen Tendenz der zionistischen Bewegung. Seine Reisebeschreibung durch Galizien und Polen *Unter jüdischen Proletariern* (1898) stellt das jüdische Leben in Kolomea, Stanislau und Boryslaw dar.

Dominique Bourel weist darauf hin, dass Lemberg am Anfang des XX. Jahrhunderts eine der bedeutendsten Metropolen Österreich-Ungarns war und dass die Juden dort 27,7 % der Bevölkerung ausmachten. Sie bildeten jedoch keine homogene kulturelle Gruppe: im Gegenteil zwingen die sozialen, religiösen und politischen Spaltungen zu einer scharfsinnigen und differenzier-ten Analyse. Viele Intellektuelle und berühmte Universitätslehrer sowie zeitgenössische Politiker stammten aus Lemberg. D. Bourel schildert im besonderen die Geschichte der Familie Buber. Salomon Buber (1802-1906), Grossvater von Martin Buber, war ein ebenso berühmter Gelehrter der Geschichte des modernen und zeitgenössischen Judentums wie kluger Geschäftsmann, langjähriger Vorsitzender der Handelskammer in Lemberg. Martin Buber lebte in Lemberg zwischen 1881 und 1896, er war Schüler des Franz Joseph Gymnasiums. Bis 1938 kehrte er regelmässig nach Lemberg zurück.

In ihrer Untersuchung „La Galicie orientale juive d'avant 1939 comme univers multiculturel“ befragt Delphine Bechtel zu Beginn den Begriff Multikulturalität und die Quellen, die sie ergründen können (Statistiken, Zeugnisse und Memoiren, literarische Darstellungen...) sowie die Art und Weise, wie man darüber Bericht erstatten kann: die Interpenetration der verschiedenen Elemente, die diese Diversität und Hybridisierung der Kulturen bilden, ist einem blossen Aneinandereihen von Gegebenheiten, welche sich mit den verschiedenen Gemeinschaften befassen, vorzuziehen. Statistiken erwecken den Anschein der unbestreitbaren Objektivität, verraten jedoch oft die von den Regierungen vorgeschriebenen Zielangaben. Die topographische Beschreibung geht von der Konstruktion eines von der persönlichen Auswahl des Autors abhängigen Raumes aus : D. Bechtel analysiert de Beschreibung

Horodenkas in den Memoiren von Alexander Granach, diejenige Sambors in den Erinnerungen Artur Sandauers und das Porträt Brodys im *Radetzky* von Joseph Roth. Die Studie behandelt danach die Frage des Besuches der „national-sprachlichen“ Theateraufführungen: beschränkte sich das Publikum jeweils auf die Theateraufführungen der diesbezüglichen Volksgruppe? War der Besuch der Theateraufführungen der anderen Volksgruppen gang und gäbe? Der Fall der Musiker- und Schauspielerfamilie Gimpel aus Lemberg verdeutlicht die Interaktionen zwischen dem polnischen und jiddischen Theater, aber auch den Erfolg von verdeutschten jiddischen Aufführungen beim deutschsprachigen Publikum. In den Memoiren von Soma Morgenstern ist das Theaterleben von Tarnopol im Kapitel „Drei Völker, drei Welten, drei Theater“ beschrieben, aber ein jedes dieser Theater (das jiddische, polnische, ukrainische) ist durch die Interpenetration der Kulturen gekennzeichnet. D. Bechtel analysiert letztlich den insbesondere in den Familien der vornehmen Gesellschaft kultivierten Multilinguismus, in denen man die europäischen Sprachen (englisch, französisch usw.) pflegte.

Zwei Studien befassen sich mit den Ruthenen Galiziens: Francine-Dominique Liechtenhan („La Galice des panslavistes : intégration ou instrumentalisation ?“) betont, dass das Manifest anlässlich der Gründung der ersten politischen Organisation der Ruthenen bestimmte, ein sowohl von den Russen als auch von den Polen unabhängiges Volk zu sein. Die Russenfreundlichen unter ihnen widmeten sich zunächst dem Wiederaufleben der ruthenischen Kultur und wurden so zum Dorn im Auge der führenden polnischen Kreise Galiziens und der österreichischen Verwaltungsbehörde, welche ab 1880 ihre Strafverfügungen verschärfte, es jedoch gleichzeitig vermied, die Versuche einer diplomatischen Annäherung an Russland zu kompromittieren. Bis 1870 gewährte die zaristische Regierung den russenfreundlichen Ruthenen umso grossmütiger ihre Subsidien als dies die ukrainischen Separatisten schwächte. Russland, das Lehrer und Priester zur Russifizierung seiner polnischen Territorien benötigte, wurde zum Auswanderungsland zahlreicher Galizier. Die Not zwang die Bauern nach Russland auszuwandern, wo ihre Eingliederung sich so schwierig gestaltete, dass sechstausend unter ihnen wieder nach Galizien zurückkehrten. Diese Wanderungsbewegungen wurden zu einem der wichtigsten Gründe der Überwachung der österreichisch-russischen Grenze. Nach 1882 gliederte sich eine neue militante eher slawen- als russenfreundliche Generation in die ukrainischen Unabhängigkeitsbewegungen ein: diese Ruthenen fühlten sich von nun an als „Ukrainer“.

In seinem Beitrag „De la ‚barbarie‘ et de la ‚civilisation‘. Le conflit entre les étudiants polonais et ruthènes de 1907 et sa construction journalistique“

wendet Jan Surman die Methode der Medienanalyse auf die Ereignisse des 1. Trimesters des Jahres 1907, welche die Lemberger Universität erschütterten, an. Um gegen die „Polonisierung“ dieser Universität zu protestieren, besetzte eine Gruppe ruthenischer Studenten die Säle und verursachte Zerstörungen: im Laufe der darauffolgenden Monate wurden sie verhaftet, dann freigelassen und wieder verhaftet; nach einem Hungerstreik kamen sie schliesslich frei. Für die Ruthenen bedeuteten diese Ereignisse einen klaren Beweis der Unterdrückung der Ruthenen durch die galizischen Polen: für die Polen rückten diese Begebenheiten die „russische Barbarei“, die die militanten Ruthenen animierte, ans Licht. Der Vergleich der Berichtstaltungen in der lokalen, wienischen, deutschen, französischen und britischen Presse bringt durch ihre Voreingenommenheit sehr aufschlussreiche Varianten in der öffentlichen Meinung Österreichs, Deutschlands und Europas zum Vorschein.

Die politische, soziale und kulturelle Geschichte Galiziens gehört wohl zu den am besten vertretenen Forschungsbereichen in den österreichischen Universitäten. Stefan Simonek zieht die Bilanz der von den Slawisten dieser Universitäten unternommenen Arbeiten bezüglich der Interkulturalität in Galizien während der beiden letzten Jahrzehnte (1988-2009). Zwei historische Persönlichkeiten verdienen besondere Beachtung: Tadeusz Rittner, der auf deutsch und polnisch publizierte und die Rolle eines Kulturvermittlers zwischen Wien, Krakau und Lemberg spielte; und Ivan Franko, Gallionsfigur der ukrainischen Modernität in Galizien, er publizierte auf ukrainisch, polnisch und deutsch und war Bindeglied zwischen der Wiener und polnischen Modernität und seiner eigenen Kultur. Die Sprachwissenschaftler haben die Geschichte der ukrainischen Sprache erforscht, die sich im XIX. Jahrhundert in verwickelten Auseinandersetzungen gegen das Polnische, das Kirchenslawische und das Russische durchzusetzen hatte, ganz zu schweigen von den zahlreichen „Germanismen“ („Austriazismen“) im Ukrainischen zur Zeit des habsburgischen Galiziens, die man heute in ironischer Tonart in den die Vergangenheit heraufbeschwörenden Texten des Schriftstellers Yuri Andrukhovych wiederfindet.

Andrea Corbea-Hoisie bringt einen weniger bekannten Aspekt der Spannungen zwischen den Nationalitäten in den östlichen Provinzen der Habsburger Monarchie an den Tag: die Rumänen aus der Bukowina – Territorium, welches von der österreichischen Monarchie im Jahre 1774 erworben worden war, 1786 mit Galizien vereinigt und 1849 unabhängig wurde – betrachteten die Epoche ihres Anschlusses an Galizien als finstere Periode ihrer nationalen Geschichte. Bis zum 1. Weltkrieg blieben die verächtlichen Vorurteile unter den Rumänen der Bukowina in Bezug auf Galizien

lebendig, wobei sie auf die Klischees der damals weit verbreiteten Idee der Rückständigkeit Galiziens zurückgriffen, z.B. in den Texten des Schriftstellers und Publizisten Karl Emil Franzos, der von *Halbasien* (wir finden hier die in der Studie von Krysztof Zamorski erwähnten Klischees aus der Feder von Stanisław Szczepanowski, 1888, wieder) sprach. Die Rumänen, aber auch Deutsche und Juden, wie Andrea Corbea-Hoisie zeigt, stellten Galizien dem „Modell Czernowitz“ gegenüber, das sie als weit fortschrittlicher einstufen.

Die Studie von Jan Rydel über „Die k.u.k. Armee“ zeigt die integrative Rolle des kaiserlichen Militärs. Zwischen 1868 und 1918 machte der Prozentsatz der Polen 8,5 % in der k.u.k. Armee aus, während sie insgesamt 9 % der Gesamtbevölkerung darstellten, sie waren also leicht unterrepräsentiert. Noch viel weniger vertreten in der Armee waren die Ukrainer. Während die galizischen Garnisonen keinen guten Ruf unter den Offizieren deutscher Nationalität hatten, sie fühlten sich in diesem Territorium wie in einem besetzten Land, wobei sie die polnischen Rekruten als sehr befriedigend einstufen, unterstützten die polnischen Führungskräfte Galiziens treu die Interessen der kaiserlichen Armee. Das Image der Armee war nicht schlecht unter der galizischen Bevölkerung, und der Militärdienst war in den einfachen Kreisen überaus geschätzt. Die polnischen Offiziere waren recht zahlreich in der k.u.k. Armee (während in der preussischen Armee dagegen nur wenige polnische Offiziere dienten), und 131 unter ihnen erreichten den Generals- oder Admiralsrang in Österreich-Ungarn, wenngleich es die Mehrheit unter ihnen nicht über den Rang eines Generalmajors brachte. Im Gegenteil dazu waren die Ukrainer und die Slowaken diejenigen Nationalitäten, die die wenigsten Offiziere in der kaiserlichen Armee stellten.

III. Frédéric Barbier beschreibt in „La librairie en Galicie (1772-1914)“ das „Funktionieren der Akkulturations- und Modernisierungslogiken : wenn ein Territorium schrittweise in eine andere Konjunktur eindringt, dann ist dies auf äussere Impulse und Vermittlungen zurückzuführen, sei es auf die Regierung in Wien oder auf eine gewisse Anzahl von kulturellen Zwischengliedern – darunter die ‚deutschen‘ Buchhändler, aber zweifelsohne auch auf einen Teil des örtlich ansässigen Adels, ja sogar auf die jüdische Bevölkerung.“ Bezüglich des Aufblühens des Buchhandels und des Druckereiwesens in Lemberg um 1900 ist Frédéric Barbier der Meinung, dass „die Randgebietssituation nicht durch die alleinige Problematik des Rückstandes gekennzeichnet war: sie konnte durchaus zu gewissen Formen der Erneuerung führen – zum Beispiel im Bereich der modernen Zeitschriften oder in der Drucklegung in andere Sprachen.“

Klemens Kaps analysiert die Modernisierung der galizischen Wirtschaft in der zweiten Hälfte des XIX. Jahrhunderts im Kontext des Globalisierungsprozesses, welcher die Konkurrenz der europäischen Regionen zur Folge hatte. Er zeigt, dass die Ausdehnung des Eisenbahnnetzes den Export von Rohstoffen ermöglichte, aber auch den Import von Produkten der Textil- und Schuhindustrie. Besagte Importe zwangen zahlreiche polnische, ruthenische und jüdische Arbeiter und Handwerker in entlegene Gebiete auszuwandern oder ihren Beruf zu wechseln: viele von ihnen wurden Hausierer, was zu feindseligen Reaktionen von seiten der eingesessenen Kaufleute führte. Die Hausierer, die regelmässig ihren Gewerbeschein und ihren Hausierpass erneuern mussten, wurden kontrolliert sobald sie von einer Provinz zur anderen zogen oder sobald sie eine Grenze überschritten, weniger oft jedoch, wenn sie sich innerhalb Galiziens bewegten. Nach der Krise des Jahres 1873 machte dieser relative Liberalismus einem neuen, von den ortsansässigen Handwerkern und Kaufleuten geforderten Protektionismus Platz. Die jüdischen Hausierer waren besonders betroffen. Die Zahl der Hausierer verringerte sich im letzten Viertel des XIX. Jahrhunderts.

Angélique Leszczawski-Schwerk präsentiert die aktiven feministischen Bewegungen in Lemberg ab dem Ende des XIX. Jahrhunderts. Der im Jahre 1908 von Zofia Strzetelska-Grynbergowa gegründete polnische feministische Verein Lembergs unterstützte die Kandidatur Maria Dulębiankas in den regionalen Landtag und schloss sich 1911 mit anderen polnischen feministischen Vereinen zusammen. Die ebenso im Jahre 1908 gegründete jüdische Frauenbewegung wurde geleitet von Rosa (Melzer) Pomeranz, die in einer im Jahre 1899 veröffentlichten Broschüre einen sowohl zionistischen als auch feministischen Standpunkt verteidigt hatte. Rosa Pomeranz war die Delegierte der zionistischen Frauen Galiziens am Kongress in Basel 1911. Der ukrainische feministische Verein wurde 1909 in Lemberg ins Leben gerufen.

Der Beitrag von Jérôme Segal „L’or contre l’étoile jaune“ ist eine auf Fragen der Wirtschafts- und Sozialgeschichte beruhende Fallstudie, und zwar die Geschichte der Ölindustrie in Galizien und des „Wildwuchskapitalismus“, den sie zur Folge hatte. Mithilfe von Archivbeständen seiner eigenen Familie interessiert er sich auch für die Geschichte der Juden in Cisleithanien, und zwar anhand der Geschichte Arnold Segals (1877-1944), der in Galizien geboren wurde, sich dank dem Erdöl bereicherte und sich schliesslich nach dem 1. Weltkrieg in Wien niederliess.

IV. In „La misère de Galicie. Sens et non-sens d’une métaphore historique“ untersucht Krzysztof Zamorski das Thema der sprichwörtlich gewordenen

galizischen Armut und Rückständigkeit, welche Stanisław Szczepanowski zum im Jahre 1888 in Lwów publizierten Essay *Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énegique de l'économie nationale* inspiriert haben. Der Autor, Geschäftsmann und 1886 gewählter Abgeordneter, behauptet zum Beispiel, dass „die Arbeitsleistung eines galizischen Einwohners ein Viertel der Arbeit eines zivilisierten Menschen ausmacht“ und dass er „nur die Hälfte einer normalen menschlichen Portion isst“, was ihn statistisch „unterhalb eines Inders aus Bengalen“ einordnet. Szczepanowski, Zeitungsdirektor und Stütze der nationalen Ölgesellschaft, wollte sich bis zu seinem Bankrott im Jahre 1899 für die wirtschaftliche Erneuerung Galiziens einsetzen. Trotz der Gegnerschaft gegen seinen 1888 veröffentlichten Essay hatte Szczepanowski dem Mythos der Armut Galiziens, der bis heute in den Köpfen spukt, neue Flügel verliehen. K. Zamorski zeigt die Beharrlichkeit dieses Mythos' in den polnischen Schulbüchern bis hin in die politische Debatte des Jahres 1989.

Jacques Le Rider analysiert eine Auswahl von Österreich-Ungarn und Galizien gewidmeten Artikeln und Werken zwischen 1867 und 1914 und kommt zum Schluss, dass, entgegen der vorgefassten Meinung, diese östliche Provinz der Habsburg-Monarchie sei in Frankreich wenig bekannt gewesen, die französische Öffentlichkeit über genaue und vollständige Informationen verfügte. Genannte Essays und Studien lassen ein Bewusstsein der tiefgreifenden Umwälzungen des politischen Systems Habsburgs ab 1867 erkennen, desgleichen der entscheidenden Rolle bezüglich der Aufrechterhaltung der geopolitischen Gleichgewichte in Mitteleuropa, sowie der relativen Stabilität des sozio-ökonomischen Systems und der Institutionen Galiziens.

Drei Studien befassen sich mit den literarischen Darstellungen Galiziens. Daniel Baric stellt das dramatische *Galizien* betitelte Werk des kroatischen Schriftstellers Miroslav Krleža, das am Ende des 1. Weltkrieges abgeschlossen wurde und „im August 1916 in Galizien spielt“, den Galizien evozierenden Texten Joseph Roths gegenüber. Bei Roth ist das Territorium seiner Kindheit und Jugend oft als ein ebenfalls von unvorhersehbaren und schrecklichen Gefahren bewohnter *locus amoenus* beschrieben: das Galizien Roths ist alles in allem eine „Metonymie des Habsburg-Reiches“. Im Gegenteil dazu gibt es bei Krleža nicht die geringste Zwiespältigkeit: Galizien ist ein blutiges in Nebel und Schlamm versunkenes Schlachtfeld; die kulturelle und sprachliche Pluralität dieser Provinz erscheint als eine Kakophonie.

Indem Philippe Chardin den *Radetzkmarsch* von Joseph Roth und *Die Wirungen des Zöglings Törless* von Robert Musil miteinander vergleicht, zeigt er wie bei den beiden Autoren der fiktionale Mikrokosmos den historischen Makrokosmos sichtbar macht, und zwar in der Dialektik von Ordnung und

Unordnung, welche die Ordnung der Väter mit der von den Söhnen gelebten Unordnung konfrontiert, sowie in der Gegenüberstellung der beiden Welten: das Zentrum und die Peripherie, Oben und Unten, die Welt vor und nach dem Fall. Diese beiden Welten entsprechen der Welt der alten Donau-Monarchie und dem Vorgefühl der kommenden Unmenschlichkeit in Deutschland und Österreich in den zwanziger und dreißiger Jahren.

Dirk Niefanger schildert die Reise durch Galizien, die zwei Exilschriftsteller, Joseph Roth und Irmgard Keun, 1936 nach ihrer Begegnung in Ostende unternahmen: über Brüssel, Zürich und Wien begaben sie sich zunächst nach Lemberg, dann nach Warschau und Vilnius. Sie kehrten über Wien und Salzburg im Juni 1937 nach Ostende zurück. In Lemberg hielten sie sich ungefähr fünf Monate auf, zwischen November 1936 und März 1937. Irmgard Keun entdeckte dank ihrem Reisegefährten die jüdische Kultur Galiziens, aber auch die Lektüre von *Die Reise durch Polen* von Alfred Döblin (1924/25). Der kranke und melancholische Joseph Roth sah in der verschwundenen Donau-Monarchie eine Welt des Friedens und der Ordnung. In der Gegenwart suchte er die Spuren der Vergangenheit, das vertraute Land seiner Kindheit und Jugend. Im Gegensatz dazu betitelt Irmgard Keun das Lemberg gewidmete Gedicht „Die fremde Stadt“. Aber ganz wie Joseph Roth ist sie in dem ihr fremden Land auf der Suche nach Hoffnungsschimmern.

In dem Text, der diesen Band beschliesst, verbindet der ukrainische Schriftsteller Yuri Andrukhovych mit Virtuosität die Geschichte seiner Familie und autobiographische Themen mit der Geschichte Galiziens im XX. Jahrhundert: am Ende von so zahlreichen katastrophalen Heimsuchungen und geopolitischen Umwälzungen angelangt, fasziniert ihn das ukrainische Galizien seit seiner Kindheit wie eine in Ruinen gelegte Stadt und wie die Karte eines verschwundenen und sagenhaften Territoriums. Die Feder dieses kosmopolitischen und polyglotten Schriftstellers lässt Galiziens wie einen ambivalenten Ort des Gedenkens wieder aufleben: einerseits Schlachtfeld der Nationalismen, der Imperialismen und des Rassismus, andererseits Utopie einer ehemals sehr lebendigen und jederzeit wieder belebbaren Interkulturalität.

— I^{re} partie
Des origines à 1790

La Galicie avant les Habsbourg

— Pierre Gonneau

*Professeur à l'Université Paris-Sorbonne, directeur du Centre d'Études slaves,
directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études*

LA GALICIE, associée ou non à la Volynie, est l'une de ces marches qui ont été disputées entre plusieurs royaumes ou empires au cours des siècles. Formée comme une des principautés de la Rus' de Kiev, au XI^e siècle, elle est régie par des descendants de saint Vladimir (traditionnellement appelés Rurikides) jusqu'au début du XIV^e siècle et adopte le christianisme de rite orthodoxe. Mais sa situation au sud-ouest de la Rus' médiévale, en contact direct avec la Pologne et la Hongrie, sur un itinéraire de commerce déjà fréquenté, lui donne une ouverture particulière sur les chrétientés de rite romain. L'apogée politique de cette première Galicie porte d'ailleurs la marque de ces deux influences, puisque Daniil Romanovič, un Rurikide, reçoit une couronne royale du pape, en 1253. À partir du XIV^e siècle, tandis que la famille princière locale s'éteint, la Galicie passe sous la tutelle polonaise pour plus de quatre cents ans, jusqu'à ce que les partages de la fin du XVIII^e siècle l'attribuent aux Habsbourg.

Pour donner un aperçu de la richesse et des contradictions de l'identité galicienne, on peut choisir trois postes d'observation privilégiés. Le premier est celui de la vie politique et des questions dynastiques qui permet de définir la Galicie comme le royaume d'un seul roi et le pays des boyards régicides. Le second est celui de la vie religieuse où l'on constate que la Galicie a donné à l'Église russe médiévale deux de ses chefs les plus marquants, mais a aussi tenté de se doter de sa propre métropole orthodoxe, avant de devenir terre de mission de l'Église romaine et bastion des catholiques de rite grec. Le troisième poste d'observation est celui des cités et du commerce. Ici, l'on croise des caravanes de marchands qui relient l'Europe de l'ouest aux zones de plus en plus lointaines où l'on peut se procurer le « trésor du pays de l'ombre »,

les fourrures. On entend aussi un autre conte des deux villes, où Halyč (russe Galič, pol. Halicz), qui a donné son nom à la région, perd peu à peu son rôle de capitale au profit de L'viv (russe L'vov, pol. Lwów, alld. Lemberg, aussi connue comme Leopold)¹.

Le royaume d'un seul roi

La formation de la Galicie (981-1153)

Galicie et Volynie ont en commun la plus longue frontière avec des territoires non-russes : au sud, les régions riveraines de la mer Noire, domaine des peuples nomades (Petchénègues, Polovtses, puis Tatars), à l'ouest, la Hongrie et la Pologne, au nord-ouest, les tribus baltes, puis la grande-principauté de Lituanie. La Galicie est centrée sur le Dnestr, avec donc un débouché sur la mer Noire, elle a pour villes principales Galič, Kolomja sur le Prut, Peremyšl' sur le San et Terebovl'. Le pays est traversé par la route terrestre qui relie Kiev à Cracovie et Prague, et passe aussi par Vladimir-Volynsk. La Volynie correspond au bassin du Bug occidental, à la région du Haut-Pripjat' et du Bug méridional².

C'est en 981 (6489 selon le comput byzantino-slave) que le prince Vladimir Svjatoslavič, tout juste monté sur le trône de Kiev, conquiert aux dépens des Polonais une partie du territoire qui va devenir la Galicie : « Vladimir attaqua les Liakhs et prit leurs cités de Peremyšl', Červen et d'autres qui sont jusqu'à nos jours au pouvoir des Rus'³. » En 992 (6500), Vladimir fait aussi campagne contre les Croates blancs qui étaient établis sur le territoire de l'actuelle

1. Comme on le voit, il existe un grand nombre de formes pour chaque toponyme. Nous privilégions pour la période antérieure au xvi^e siècle les formes des sources slaves orientales, puis les formes polonaise et ruthène, jusqu'à la période habsbourgeoise. En cas de citation directe d'une source, nous donnons la forme du texte.

2. Pour une introduction en anglais à l'histoire de la Galicie, voir les travaux de Magosci Paul, *Galicja : A Historical Survey and Bibliographic Guide*, Toronto ; Buffalo ; London, 1983 ; *The Roots of Ukrainian Nationalism : Galicia as Ukraine's Piedmont*, Toronto ; London ; Buffalo, 2002. Sur la géographie historique et l'archéologie de ces régions, cf. *Drevnerusskie knjažestva X-XIII vv.*, Moscou, 1975 ; *Kiev i zapadnye zemli Rusi v IX-XIII vv.*, Minsk, 1982 et Beljaeva Svetlana A., *Južnorusskie zemli vo vtoroj polovine XIII-XIV v. : po materialam arxeologičeskix issledovanij*, Kiev, 1982.

3. *Pamjatniki literatury Drevnej Rusi* (=PLDR), 1, *XI-načalo XII veka*, Moscou, 1978, p. 96. Le nom de Červen signifie « vermillon », de červ', le ver. Il est à l'origine du qualificatif de « Russie rouge » que l'on emploie parfois pour désigner la Galicie. En polonais, Peremyšl' s'écrit Przemysł, et Červen, Czerweń, actuellement Czermno. De nos jours, ces deux cités sont sur le territoire de la Pologne.

Galicie⁴. Mais cette conquête est disputée. En 1018 (6526), à la faveur de la guerre de succession qui a éclaté à la mort de Vladimir, le roi de Pologne Boleslas reprend le contrôle de ces contrées : « il emmena prisonniers force gens et s'empara des cités de la région de Červen, puis rentra dans son pays »⁵. Il faut attendre 1031 (6539) pour que les deux survivants de la guerre dynastique, Jaroslav le Sage et son frère Mstislav, entreprennent une expédition commune qui leur permet de « reprendre les cités du pays de Červen » et de ramener un butin considérable⁶.

Le partage territorial qui est réalisé à la mort de Jaroslav en 1054 attribuée à l'avant-dernier de ses héritiers, Igor', la principauté de Vladimir-en-Volynie, mais ne mentionne pas explicitement le territoire galicien⁷. Il n'est pas impossible qu'il ait été octroyé plus tôt, au moins pendant quelque temps, au fils aîné de Jaroslav, Vladimir, qui mourut avant son père, en 1052. Ce qui est certain c'est qu'en 1097, lorsqu'un grand arbitrage est rendu afin de régler toutes les querelles pendantes entre princes russes, les petits-fils de Vladimir Jaroslavič sont placés à la tête de cités galiciennes : Volodar' Rostislavič reçoit Peremyšl' et son frère Vasil'ko Terebovl'⁸. Tous deux sont des princes déclassés, puisque leur grand-père n'a pas eu l'occasion d'occuper le trône de Kiev, ni de s'enraciner ailleurs. Cette position précaire les rend aussi suspects aux yeux de leurs cousins mieux lotis. C'est ainsi que Vasil'ko se retrouve au centre des intrigues de l'année 1097. Craignant qu'il ne prépare une révolte, son cousin David tente de l'éliminer en ayant recours à un expédient byzantin : il le fait aveugler. Ce crime politique « jamais vu dans la Rus' » provoque un grand scandale et fait l'objet d'un récit rédigé par un témoin oculaire qui figure en bonne place dans la plus ancienne chronique russe que nous possédions, le *Récit des temps passés*⁹. Il inaugure une sorte de sous-genre historique, celui du récit des crimes princiers et sera encore utilisé au xv^e siècle comme modèle du récit sur l'aveuglement du grand-prince de Moscou Vasilij II, en 1446¹⁰. Vasil'ko est finalement libéré par son rival et ne s'éteint qu'en 1125. Mais c'est de son frère Volodar',

4. PLDR. 1, p. 136.

5. *Ibid.*, p. 158.

6. *Ibid.*, p. 164.

7. *Ibid.*, p. 174.

8. *Ibid.*, p. 248.

9. *Ibid.*, p. 248-260 ; voir aussi Lixačev Dmitrij Sergeevič, *Russkie letopisi i ix kul'turno-istoričeskoe značenie*, Moscou, Leningrad, 1947, p. 217-219 ; Tvorogov Oleg Viktorovič, « Sjužetnoe povestvovanie v letopisjax XI-XIII vv. », in : *Istoki russkoj belletristiki*, Leningrad, 1970, p. 45-60.

10. PLDR. 4, *XIV-seredina XV veka*, Moscou, 1981, p. 504-521.

mort en 1124, que sont issus les princes qui forment véritablement la Galicie et lui donnent sa capitale.

Galič (Halycz) est mentionnée pour la première fois dans les chroniques en 1140 (6648), à l'occasion de manœuvres militaires concernant le trône de Kiev. L'année suivante, le fils du prince aveuglé Vasil'ko, appelé Ivan, meurt à Galič, ce qui provoque un important remaniement territorial : « c'est Volodimerko Volodarevič qui prit son territoire et régna sur les deux principautés [Terebovl' et Peremyšl'], tout en siégeant à Galič¹¹ ». Volodimerko conserve cette position importante jusqu'à sa mort, en 1153, en dépit des efforts du prince de Kiev, Vsevolod Ol'govič, qui lance deux expéditions successives pour le déloger (1145 et 1146) sans y parvenir.

La Galicie des princes et des boyards 1153-1211

Deux princes flamboyants et à la réputation sulfureuse règnent sur la Galicie pendant la deuxième moitié du XII^e siècle, non sans que leur pouvoir soit contesté. Dès cette époque, le pays suscite la convoitise, non seulement des princes russes, mais aussi de leurs voisins polonais et hongrois. On est aussi frappé de voir que les Galiciens, c'est-à-dire quelques boyards dont les chroniques nous donnent parfois le nom, et les citadins des grandes villes, surtout Galič, interviennent avec vigueur dans ces querelles. Ils se montrent même parfois plus violents que les gens de Novgorod-la-Grande, qui revendiquent à la même époque le droit de choisir leur prince¹².

Jaroslav Osmomysl occupe le trône de Galicie, avec quelques intermitences, de 1153 jusqu'à sa mort, le 1^{er} octobre 1187. Il doit notamment se méfier de son cousin, Ivan Berladnik, un prince qui cherche fortune sur divers territoires avant de trépasser, en 1161. Tristement célèbre pour sa vie de débauche, Jaroslav néglige son épouse légitime, Ol'ga, qui est pourtant fille du puissant prince de Suzdal'. Elle doit même s'enfuir quelque temps en Pologne. Mais Galič se soulève pour elle en 1170. Jaroslav est alors contraint de la rappeler, tandis que sa favorite, Nastaska, est brûlée vive¹³! Le fils légitime de Jaroslav Osmomysl, Vladimir, met près de deux ans à s'imposer sur le trône de Galicie après la mort de son père, puis règne jusqu'en 1198, date de son décès. Ses mœurs sont tout aussi dissolues que celles de son père : il a deux fils d'une compagne qu'il avait

11. *Ipat'evskaja letopis'*, 3^e éd., Sankt-Peterburg, 1998 (=Hyp.), col. 304, 308.

12. Les principales monographies sur cette période et la suivante sont celles de Pašuto Vladimir T., *Öčerki po istorii Galicko-Volynskoj Rusi*, Moscou, 1950 et Kotljar Nikolaj F., *Galyč'ko-Volyns'ka Rus'*, Kiev, 1998.

13. Hyp., col. 564.

prise à un prêtre et, si l'on en croit l'historien V.N. Tatiščev, il aurait succombé à son penchant pour la boisson à moins qu'il n'ait été empoisonné¹⁴.

La littérature éclaire de quelques touches lyriques ce tableau aux couleurs un peu crues, mais la source que nous possédons est très sujette à caution. Il s'agit en effet du célèbre Dit de la campagne d'Igor (*Slovo o polku Igoreve*) dont l'authenticité est disputée de nos jours encore¹⁵. Dans ce poème de la fin du XII^e siècle (à moins qu'il ne s'agisse d'un faux de l'époque de Catherine II), Jaroslav Osmomysl est peint comme un souverain formidable, mais c'est surtout à sa fille¹⁶ qu'est réservée une place de choix. Il est vrai qu'elle n'est autre que l'épouse du prince Igor' Svjatoslavič, héros du chant épique qui narre sa campagne contre les Polovtses, en l'an 1185.

Jaroslav Huit-desseins de Galič, tu sièges haut sur ton trône forgé dans l'or, tu as soutenu les monts ougriens de tes troupes de fer, ayant barré la route au roi, verrouillé les portes du Danube, lançant de lourdes pierres à travers les nuages, rendant la justice jusqu'au Danube. Tes orages se répandent par les terres, tu ouvres les portes de Kiev, à travers les pays tu tires du trône d'or de ton père sur les Sultans. Tire, seigneur, sur Končak, l'esclave infidèle, pour la terre russe, pour les blessures d'Igor, le bouillant fils de Svjatoslav ! [...]

Sur le Danube, la voix de la fille de Jaroslav s'élève ; dès l'aube, elle lance son appel tel un coucou, doucement. « Je volerai, dit-elle, comme un coucou, le long du Don, je tremperai ma manche de vair dans la rivière Kajaly, j'essuierai les plaies sanglantes du prince sur son corps puissant ». Dès l'aube, pleure la fille de Jaroslav sur le rempart de Putivl', disant « Ô vent, vent sauvage, pourquoi, Seigneur, souffles-tu contre nous ? Pourquoi portes-tu les flèches des Huns sur ton aile légère contre les guerriers de mon aimé ? Ne te suffit-il pas de souffler là-haut sous les nuées, berçant les vaisseaux sur la mer bleue ? Pourquoi, Seigneur, as-tu dispersé ma joie sur l'herbe de la steppe ? » Dès l'aube pleure la fille de Jaroslav sur le rempart de Putivl', disant : « Ô Dnepr, fils de Slavuta, tu as percé les monts rocheux à travers la terre polovtsienne, tu as bercé sur tes flots les nefes de Svjatoslav jusqu'à la horde de Kobjak. Berce, Seigneur, mon bien aimé jusqu'à moi, que je ne doive pas à l'aube lui envoyer mes larmes vers la mer ». Dès l'aube pleure la fille de Jaroslav sur le rempart

14. Dimnik Martin, *The Dynasty of Chernigov, 1146-1246*, New-York, Cambridge, 2003, p. 191 et Tatiščev Vasilij, *Istorija rossijskaja, čast' vtoraja*, Moscou, 1995 (Sobranie sočinenij v vosmi tomach, 2-3), p. 165.

15. On trouvera un résumé de la polémique à propos du Slovo chez Gasparov Boris, « Le Dit de l'ost d'Igor dans le contexte de la littérature médiévale tardive », in : *Histoire de la littérature russe. T.1 Des origines aux Lumières*, Paris, 1992, p. 86-104. Elle a encore rebondi à la suite de la parution du livre de Keenan Edward L., *Josef Dobrovský and the Origins of the Igor' Tale*, Cambridge (Mass.), 2003 (Harvard Series in Ukrainian Studies).

16. Voir entre autres Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, op. cit., p. 121. Igor' est né en 1170, ce qui place le mariage de ses parents probablement dans l'année qui précède.

de Putivl', disant : « Clair, trois fois clair soleil ! Pour tous tu es chaud et beau. Pourquoi, Seigneur, as-tu dardé ton rayon ardent sur les guerriers de mon aimé ? Pourquoi, dans la plaine aride, as-tu racorni leurs arcs de sécheresse, emplis leurs carquois de détresse? »¹⁷

Les guerres de succession qui éclatent en Galicie sortent rapidement du cadre local. Jaroslav Osmomysl avait prévu de laisser Galič à son fils cadet, Oleg, né de sa malheureuse concubine ; son fils légitime, Vladimir, avec lequel il avait été plusieurs fois en conflit, aurait dû se contenter de Peremyšl'. Les premières passes d'armes ont lieu entre les deux demi-frères : en 1188, Vladimir détrône Oleg en s'emparant de Galič, mais la population le chasse. Oleg est brièvement restauré, avant que les Galiciens ne se débarrassent de lui en l'empoisonnant¹⁸. Ils se tournent alors vers le prince de Volynie, Roman Mstislavič¹⁹. En quête d'alliés, Vladimir Jaroslavič sollicite le soutien du roi de Hongrie, Béla III, dont l'intervention ne produit pas l'effet escompté. Certes, Roman abandonne la Galicie en 1189, mais Béla tente d'y installer son propre fils, André, et emprisonne Vladimir Jaroslavič²⁰. En même temps, il négocie avec les deux co-princes de Kiev qui ont chacun leurs intentions à propos de ce territoire. De leur côté, les Galiciens affirment leur irrédentisme en invitant le fils d'Ivan Berladnik, Rostislav. À peine proclamé, le jeune prince est vaincu et tué par les Hongrois qui mettent son pays en coupe réglée. La *Chronique Hypatienne* moralise l'événement en expliquant que les Galiciens touchent alors le salaire amer de leurs rébellions précédentes²¹. Finalement, toujours en 1189, Vladimir Jaroslavič parvient à s'échapper de Hongrie et à recouvrer son trône, avec l'aide des Galiciens qui chassent à la fois le prince hongrois André et le roi de Pologne Casimir II²². Ces événements sont une sorte de répétition générale des affrontements qui éclatent au début du XIII^e siècle.

Quand Vladimir Jaroslavič meurt à son tour, en 1198, sans héritier légitime²³, son voisin et cousin Roman Mstislavič de Volynie ne tarde pas à s'em-

17. PLDR. 2, *Konec XII veka*, Moscou, p. 380-382, 384 pour le texte vieux-russe.

18. Hyp., col. 656-657 ; *Gustynskaja letopis'*, Sankt-Peterburg, 2003 (=Gust.), p. 321. Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, op. cit., p. 186-187.

19. Hyp., col. 659-660 ; Gust., p. 321.

20. Hyp., col. 662-663.

21. Hyp., col. 663-665 et Gust., p. 322 ; Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, op. cit., p. 193. Pour le point de vue hongrois, Font Márta, « Hungaro-Kievan Political Ties and Cultural Relations During the 12th Century », *Specimina Nova Universitatis Quinqueecclesiensis*, 12, 1996, p. 144-145.

22. Hyp., col. 666-667.

23. Gust., p. 326. Sur la date exacte de cette mort, cf. Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, op. cit., p. 235.

parer de Galič, avec l'appui de Leszek, roi de Petite Pologne²⁴. Roman a la ferme intention de réunir la Galicie à son patrimoine. Il défend agressivement cette conquête, faisant et défaisant plusieurs princes de Kiev, sans revendiquer ce trône pour lui-même, alors qu'il aurait pu y prétendre. Mais il est tué, le 19 juin 1205, lors d'une bataille contre les Polonais. La région redevient alors la proie de multiples convoitises, car son fils Daniil, à peine âgé de quatre ans, est trop jeune pour lui succéder effectivement²⁵. Les princes de la dynastie de Černigov, emmenés par Vsevolod Svjatoslavič Čermnyj, tentent leur chance en 1206, appuyés par le prince de Kiev qui est leur allié. Pour faire face à cette menace, Daniil et le Galiciens font appel aux Hongrois, ce qui provoque par ricochet l'intervention des Polonais.

Parmi les compromis qui sont expérimentés, il faut mentionner la tentative d'implantation des fils du prince Igor', héros du *Slovo*, qui pouvaient revendiquer l'héritage galicien par leur mère, fille de Jaroslav Osmomysl. À deux reprises, en 1206 et 1210, ils tentent de s'installer à trois, l'aîné Vladimir prenant Galič, tandis que Roman reçoit Zvenigorod et Svjatoslav Peremyšl' ; ils prévoient également de doter leurs héritiers²⁶. Il n'est pas surprenant qu'ils se soient heurtés à une forte opposition, à la fois à l'intérieur du pays et de la part des prétendants extérieurs, en particulier les Hongrois, accusés une fois de plus d'avoir commis maintes atrocités en Galicie, par exemple en 1208²⁷. Toutefois, un événement exceptionnel se produit en septembre 1211, après qu'ils ont été une nouvelle fois chassés. En effet, les Galiciens parviennent à mettre la main sur trois membres de cette famille et les pendent haut et court²⁸. On ne peut citer qu'un précédent aussi choquant : Igor' Ol'govič, un prince de la même lignée de Černigov, avait été assassiné par le peuple de Kiev, le 19 septembre 1147, à la faveur d'une émeute. Il est difficile de dire laquelle de ces mises à mort paraît la plus scandaleuse à l'époque, car Igor' s'était fait moine et donc c'est un religieux qui fut dépecé par la foule. Mais l'exécution de sang-froid de

24. Gust., p. 326.

25. *Lavrent'evskaja letopis' i Suzdal'skaja letopis' po Akademičeskomu spisku*, Moscou, 1962 (=Lavr.), col. 425 ; *Polnoe sobranie russkix letopisej*, St-Pétersbourg ; Léningrad ; Pétrograd ; Moscou, 1841 (=PSRL), 25, p. 104 ; voir aussi Dimnik M., *The Dynasty of Chernigor...*, *op. cit.*, p. 251-255, 290.

26. Hyp., col. 719-720, sur la date exacte des événements, cf. Dimnik M., *The Dynasty of Chernigor...*, *op. cit.*, p. 263.

27. Hyp., col. 721-723 ; Gust., p. 331.

28. Hyp., col. 723-727 ; Gust., p. 331-332 ; sur la datation des faits, cf. Dimnik M., *The Dynasty of Chernigor...*, *op. cit.*, p. 272-273. Les princes pendus sont Roman Igor'evič ainsi que son fils Rostislav et le frère de Roman, Svjatoslav Igor'evič.

trois princes était aussi un forfait gravissime. Elle atteste aussi de la détermination des élites locales dans la défense de leurs intérêts.

Apogée et déclin du royaume de Galicie 1211-1340

Le prince qui réussit à réunir de nouveau la Volynie et la Galicie et à les faire accéder au statut de royaume est Daniil Romanovič, qui a le mérite de survivre à de nombreuses épreuves, en particulier celles de l'invasion mongole²⁹. Il lui fallut toutefois de longues années de patience avant de parvenir à ses fins. Il règne une première fois sur la Galicie entre 1211 et 1216, avec l'assentiment des boyards. C'est toutefois à cette époque que le roi de Hongrie André II s'octroie le titre-programme de *rex Galicie Lodomerique*, titre que les Habsbourg resusciteront quelques siècles plus tard³⁰. Daniil est provisoirement écarté par un cousin aventureux, lui aussi attiré par cette région. Cadet de la lignée de Smolensk, Mstislav Mstislavič, dit Le Hardi (Udaloj), s'était établi à Novgorod où il avait su se faire adopter par les citadins, mais il les abandonne pour la Galicie, avec peut-être le désir de parvenir jusqu'à Kiev³¹. Il s'impose à Galič et consolide son pouvoir en mariant sa propre fille à Daniil Romanovič de Volynie. Sa chance lui permet aussi de survivre à la terrible bataille de la Kalka, le 31 mai 1223. Ce jour-là, dix-huit princes russes et leurs alliés polovtses sont mis en déroute par les armées de Gengis Khan. Neuf d'entre eux périssent, dont le prince de Kiev et son cousin de Černigov, mais les Mongols se replient aussi brusquement qu'ils sont venus. Jusqu'à la mort de Mstislav le Hardi, en 1228, la Galicie reste donc une sorte de havre de stabilité.

Les années qui suivent sont plus agitées. Daniil Romanovič qui a attendu son heure, replié en Volynie, fait un nouveau retour en Galicie. Mais il doit la disputer une fois de plus aux Hongrois (1233), ainsi qu'au prince de Černigov, Mixail Vsevolodovič qui s'impose à cette époque comme l'homme fort des pays

29. La biographie la plus complète est celle de Kotljář Nikolaj F., *Danylo Galyckyj*, Kiev, 1979, rééd., 2001. Pour les documents diplomatiques, voir Kupčynskij O., *Akty ta dokumenty Galyč'ko-Volyns'kogo knjazivstva XIII-peršoï polovyny XIV v.*, L'viv, 2005. Les collections d'Ancien Régime sont encore utilisées pour certaines pièces de périodes plus tardives : *Akty, odnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii, sobrannye i izdannye Arxeografičeskoju Komissieju*, éd. N.I. Kostomarov, G.F. Karpov, St-Pétersbourg, 1863-1878, 10 vol. (= AjuZ) ; *Akty, odnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, St-Pétersbourg, 1846-1853 (= AZR).

30. Cf. Isaevyč Jaroslav Dmytryjevič, « Korolevstvo Galicii i Volodimirii i Korolevstvo Rusi », *Drevnejšie gosudarstva na territorii SSSR*, 1985, p. 62-63 ; Font M., *Oroszország, Ukrajna, Rusz*, Budapest, 1998, p. 134-135.

31. NPL, p. 59, 260-1 ; PSRL, t. 25, p. 116.

du sud (1235-1237)³². La position de faiblesse relative de Daniil le pousse à adopter une politique de conciliation lorsque les Tatars reviennent attaquer ces régions, en 1239-1240. Il évite de les affronter personnellement, probablement parce qu'il a conclu une sorte de pacte de neutralité avec eux. Cela n'empêche pas qu'après Kiev, le 6 décembre 1240, Galic' et Vladimir-Volynsk sont prises et dévastées³³. Daniil passe plusieurs mois réfugié en Hongrie, puis en Pologne³⁴. Il ne s'oppose pas au retour des armées du khan Batu, lorsque celui-ci traverse la Galicie en sens inverse, pour aller s'installer sur la basse-Volga, à Saraj. Daniil se rend docilement auprès de lui, « à la Horde », pour manifester sa soumission, en 1245. C'est la même année qu'il parvient à remporter une victoire décisive sur les Hongrois, dont les forces avaient été déjà décimées par l'invasion tatar³⁵. En somme, même si sa principauté a subi de graves dévastations, Daniil a bénéficié dans une certaine mesure de l'installation du joug mongol. Sa situation paraît suffisamment solide pour qu'il soit approché par des émissaires de la papauté, à l'heure où Rome rêve de missions auprès de la Horde et de réduire le schisme avec Byzance. On suppose que Daniil accepta de s'unir à Rome, vers 1247, tout en continuant d'observer le rite grec. En 1253, il reçut du pape une couronne et le titre de *rex Rusciae* qui faisait de lui l'égal des souverains hongrois et polonais³⁶. La même année son cousin Aleksandr (Alexandre Nevski) devenait grand-prince de Vladimir avec l'appui des Mongols et en dénonçant les velléités de révolte de ses propres frères avec lesquels Daniil était en pourparlers³⁷.

À la mort de Daniil, son fils Lev lui succède sur le trône de Galicie (1264-1301). C'est durant son règne que Galic', éprouvée par les dévastations que les Tatars lui avaient fait subir, est éclipsée par L'vov (pol. Lwów, ukr. L'viv). Le fils de Lev, Jurij règne brièvement, de 1301 à 1308 et ses deux héritiers mâles s'éteignent en 1323. Il restait une fille, Maria, qui avait épousé un prince polonais. Leur enfant, Boleslas-Jurij (dit aussi Jurij II) est le dernier prince de Galicie (1324-1340). Il aurait été également empoisonné par ses boyards, comme quelques-uns de ses prédécesseurs. Pendant ce temps, la Galicie et la Volynie ont vu s'affirmer un nouveau voisin à leurs frontières occidentales, la grande-prin-

32. Hyp., col. 767-774 et Gust., p. 338. Voir aussi Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, *op. cit.*, p. 331-337.

33. Hyp., col. 786

34. Hyp., col. 787-788 ; Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, *op. cit.*, p. 357.

35. Hyp., col. 800-805.

36. Hyp., col. 826-827, s.a. 6763.

37. Voir Fennell John, *The Crisis of Medieval Russia, 1200-1304*, London, New York, 1988 (Longman History of Russia), p. 107-109.

cipauté de Lituanie. Son souverain, Gedimin (en lituanien Gediminas, 1316-1341) étend en effet sa domination sur l'actuel territoire biélorusse, c'est-à-dire les anciennes principautés de Polock et de Turov-Pinsk. Si la Galicie-Volynie lui échappe encore, c'est qu'elle est aussi convoitée par la Pologne. Un accord entre les deux puissances fait des possessions de Boleslas-Jurij une sorte d'état tampon qui brille encore d'un certain éclat³⁸.

Le témoignage littéraire le plus fort du rayonnement de la Rus' occidentale au cours du XIII^e siècle est un texte narratif exceptionnel couvrant les années 1201 à 1292, que les spécialistes ont baptisé *Chronique de Galicie-Volynie* (*Galicko-Volynskaja letopis'*)³⁹. Comme la plupart des sources de ce type, il ne nous est pas connu dans ses manuscrits d'origine. Il constitue la troisième partie de la *Chronique Hypatienne* (*Ipat'evskaja letopis'*), un monument du premier quart du XV^e siècle. Les spécialistes pensent que la *Chronique de Galicie-Volynie* fut compilée à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e. Elle reflète le point de vue des dynasties de Galicie, Volynie et Černigov et a probablement été élaborée en quatre ou cinq étapes chronologiques distinctes. Parmi les séquences les plus remarquables, on note un récit détaillé de la bataille de la Kalka (31 mai 1223), que certains pensent de facture proprement galicienne, et une poignante peinture de la chute de Kiev, le 6 décembre 1240. *La Chronique de Galicie-Volynie* est considérée comme un monument à part de l'historiographie russe, à la fois par son contenu, son style et peut-être même l'organisation de l'exposé. En effet, on a pu penser que le récit primitif n'était pas de type annalistique et que la division par années, caractéristique des autres chroniques russes médiévales, a été introduite *a posteriori*, ce qui explique de nombreux décalages, parfois de cinq années, avec les autres sources⁴⁰. Le rayonnement de la Galicie explique aussi que dans la région située « au-delà des forêts » (*Zales'e*), c'est-à-dire au Nord-Est de la Rus', une nouvelle Galič ait été fondée. Située au nord de Kostroma, elle devint même capitale d'une principauté cadette (*udel*) de la dynastie mos-

38. Voir Rowell Stephen C., *Lithuania Ascending: A Pagan Empire Within East-Central Europe, 1295-1345*, Cambridge, 1994 (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought. Fourth Series 25), p. 86-88, 264-268.

39. Ce texte figure dans l'édition complète de la Chronique hypatienne, cf. Hyp. Il a été aussi réédité récemment, par Kotljars N.F., *Galicko-Volynskaja letopis'...*, *op. cit.* On dispose aussi d'un fac-similé des principaux manuscrits, *The Old Rus' Kievan and Galician-Volynian Chronicles: the Ostroz'kyj (Xlebnikov) and Četvertyn'skyj (Pogodin) codices*, Cambridge (Mass.), 1990 et d'une traduction anglaise, Perfecky George A., *The Galician-Volynian Chronicle: an annotated translation*, München, 1973 (Harvard Series in Ukrainian Studies 16/2).

40. *Slovar' knižnikov i knižnosti Drevnej Rusi*, t. XI-pervaja polovina XIV v., Léningrad, 1987 (=SKKDR), p. 238-239.

covite à la suite du testament du grand-prince Dmitrij Ivanovič, en 1389. Son titulaire, Jurij, et ses fils après lui, contestèrent le trône de Moscou au petit-fils de Dmitrij Ivanovič issu de la branche aînée, au début du xv^e siècle⁴¹.

La Galicie proprement dite voit son sort basculer en 1340, à la mort du prince Jurij II. En effet, le roi de Pologne Casimir III le Grand (1333-1370) revendique alors ses droits à l'héritage de son cousin. Commence une longue période d'instabilité au cours de laquelle interviennent des armées polonaises, hongroises, lituanienes et tatares. Finalement, en 1387, la Volynie revient pour l'essentiel à la Lituanie, tandis que la Galicie est acquise par la Pologne, qui la baptise « pays russe » (*Ziemia Ruska*). La province est gouvernée par un staroste, désigné par le roi. À partir de 1434, elle est érigée en Palatinat russe ou ruthène (*Województwo Ruskie*), dit aussi Rus' rouge (*Rus' Czerwona*), dont la capitale est Lwów. Il est divisé en quatre, puis cinq « pays », ceux de Lwów, Halycz, Przemyśl, Sanok et Chełm (*Xolm*)⁴². Une bonne partie des élites galiciennes est cooptée dans la noblesse polonaise (*szlachta*), mais certaines familles de boyards préfèrent s'exiler en territoire lituanien, ou dans les principautés orthodoxes de Moldavie et Valachie. En effet, en Pologne les nobles de confession orthodoxe souffrent de la discrimination établie en faveur de la religion catholique par les règlements royaux. La Galicie voit ces départs compensés par l'arrivée d'autres seigneurs venus de l'ouest.

Parmi ces familles nouvelles venues, il faut mentionner les Mniszech, dont l'une des filles, Marina, fut quelques jours tsarine de Russie. Jerzy Mniszech, palatin de Sandomierz, avait une résidence à Sambor (Sambir) en Galicie. C'est là qu'il recueillit en 1603 celui qui prétendait, alors sans grand succès, être le tsarévitch Dmitrij fils d'Ivan le Terrible et dénonçait l'usurpateur Boris Godounov. Au bord de la ruine, Jerzy misa sur cet aventurier, le premier faux-Dimitri. Il le présenta à la cour et lui obtint des entrevues avec le roi Sigismond III et le nonce apostolique (1603). Dmitrij parvint ainsi à lever une petite armée et prit de nombreux engagements, dont celui d'épouser la jeune Marina s'il réussissait à devenir tsar. Il parvint à soulever les marges occidentales de la Russie à l'automne 1604 et à résister aux troupes de Boris Godounov pendant tout l'hiver. Quand le tsar Boris mourut inopinément, Dmitrij se vit ouvrir la route de Moscou. Couronné tsar en juillet 1605, il fit venir Marina et l'épousa, le 8 mai 1606. Mais ce mariage fut l'une des causes de sa chute, orchestrée par

41. Sur ces événements, cf. Gonneau Pierre, *La Maison de la Sainte Trinité : un grand monastère russe du Moyen Âge tardif (1345-1533)*, Paris, 1993, p. 79-82.

42. Sur les relations internationales entre le xv^e et le xviii^e siècle dans la région, voir *Rossija, Pol'sa i Pričernomor'e v XV-XVIII vv.*, éd. B.A. Rybakov, Moscou, 1979.

une intrigue de cour. Toutefois, l'assassinat de Dmitrij, le 17 mai 1606, ne mit pas fin aux Temps des Troubles en Russie, bien au contraire. Quelques mois à peine après sa mort, un deuxième faux-Dmitrij était déjà l'hôte de l'épouse de Jerzy Mniszech à Sambor.

La polonisation, ou plus largement l'occidentalisation des élites est caractéristique du début des temps modernes en Galicie. Comme les autres pays de l'ancienne Rus' incorporés au sein de la Lituanie, puis de la Pologne-Lituanie, ce pays devient une mosaïque ethnique, mais aussi confessionnelle.

Les Églises de Galicie

Les territoires que Vladimir annexe en 981 n'avaient été que très peu touchés par le christianisme romain puisque la conversion de Mieszko, le premier prince polonais à se faire baptiser, remontait à peine à 966. La Galicie fut donc évangélisée dans le cadre de la métropole de Rhôsia (Rus'), créée à Kiev, à la fin du x^e siècle. Elle fut orthodoxe avant d'être touchée par d'autres obédiences.

La Galicie orthodoxe

Le premier diocèse local, contemporain de la formation de la principauté, est celui de Galič, créé vers 1147-1157. Tout en conservant le statut d'évêché, il acquiert assez vite des diocèses suffragants. C'est ainsi que sont fondés au début du XIII^e siècle les évêchés de Peremyšl' et d'Uhrusk, transféré par la suite à Xolm (Chełm) puis à Luck (Łuck). La position de Galič est unique au sein de la métropole de Kiev, puisque, paradoxalement, le seul archevêque de l'Église russe avant l'invasion mongole, celui de Novgorod, n'a pas de suffragants.

Deux prélats galiciens jouent un rôle de premier plan au sein de l'Église russe au XIII^e et au XIV^e siècle. Rappelons qu'auparavant, les métropolitains de la Rus' avaient été, à deux exceptions près, des Grecs, envoyés à Kiev par le patriarche de Constantinople. Cyrille II est le troisième slave à diriger la métropole, immédiatement après l'invasion mongole. D'après une hypothèse encore contestée, il aurait commencé sa carrière comme garde du sceau de Daniil de Galicie, vers 1241⁴³. Il occupe la fonction de métropolitain dès 1243, avant de recevoir l'investiture patriarcale à Nicée, en 1246. Il dirige l'Église russe jusqu'à sa mort, en 1281. Suivant la ligne byzantine, à la fois très hostile aux « Latins » et favorable à une entente avec les Mongols (qui ont sauvé Constantinople

43. Voir la discussion de cette théorie dans Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, op. cit., p. 364, n. 268.

des Turcs), Cyrille devient rapidement le principal auxiliaire de la politique d'Aleksandr Nevskij. Pendant dix ans, de 1253 à 1263, il abandonne Kiev pour s'installer dans la capitale du grand-prince, Vladimir-sur-la-Kljaz'ma. Comme Aleksandr, il accepte la soumission au khan, ou plutôt au « tsar » de la Horde. Cette politique, qui demeure celle de l'Église pendant deux siècles environ, est largement récompensée. Dès 1257, les successeurs de Batu exemptent le clergé orthodoxe de leur tribut et des levées de troupes qu'ils organisent, en échange de ses prières. L'alliance est sanctionnée par la création d'un diocèse russe à Saraj, capitale de la Horde, en 1261. Il s'agit en fait d'une sorte de nonciature qui joue efficacement son rôle jusqu'à l'éclatement de la Horde d'Or au début du xv^e siècle⁴⁴.

L'héritage canonique de Cyrille est l'un des plus riches que nous ait légué l'orthodoxie russe des premiers siècles. Cyrille réunit en effet un concile de l'Église russe à Vladimir-sur-la-Kljaz'ma en 1273. Ses actes ont été conservés sous le titre de *Canons de Cyrille, métropolite de la Rus'* (*Pravilo Kjurila, mitropolita rus'kago*) et témoignent d'une volonté de renforcer la discipline⁴⁵. Mais Cyrille fut surtout le commanditaire d'un des principaux chefs-d'œuvre de l'hagiographie russe. Il fit en effet rédiger la première version du *Récit sur la vie d'Aleksandr Nevskij* (*Povest' o Žitii Aleksandra Nevskogo*), dans les années quatre-vingt du xiii^e siècle. Sa réussite vient de ce que le texte, assez court, combine habilement biographie guerrière glorieuse et exaltation du prince souffrant⁴⁶. Il célèbre les victoires du prince contre l'orgueilleux roi du nord et les chevaliers de Dieu, rendant ainsi à jamais célèbres les batailles de la Neva (1240) et du lac Peïpous (1242). Il montre aussi comment Aleksandr, en bon orthodoxe, repousse les ouvertures du pape de Rome. En revanche, il se rend à la convocation du tsar de l'Orient, Batu, auprès duquel il intercède pour ses sujets russes. Aleksandr est au demeurant bien accueilli et traité avec les honneurs. Au retour de sa dernière ambassade, il meurt, épuisé, mais en ayant eu le temps de prendre l'habit. Bien des théories ont été échafaudées sur ce texte où l'on reconnut tantôt la manière de Novgorod, tantôt celle de Vladimir-Suzdal', tantôt celle de Galicie. Il a en tout cas été enrichi et redécouvert à plusieurs reprises, jusqu'à nos jours. À l'époque où se constitue la puissance de Moscou, Aleksandr est vénéré en tant que père de Daniil fondateur de la

44. Lavr., col. 474-475.

45. Publiés dans *Pamjatniki drevne-russkogo kanoničeskogo prava*, 2^e éd., St-Pétersbourg, 1908, col. 83-102.

46. Certains spécialistes ont émis l'hypothèse que la Vie actuelle serait la fusion de deux textes distincts, mais l'unité de composition semble plaider contre cette idée.

lignée moscovite. Quand Pierre le Grand lutte contre Charles XII, il reprend à son compte les victoires de son « ancêtre » contre la Suède. En 1938, et à partir de 1941, le cinéma et l'école soviétique enrôlent le prince dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Si Aleksandr demeure à l'heure actuelle le personnage historique favori des Russes, il le doit à sa Vie qui a éclipsé les témoignages des chroniques.

Un autre Galicien accède à la tête de l'Église russe au début du ^{xiv}^e siècle, le métropolite Pierre (1305-1326). Il joue un rôle décisif dans l'affirmation de la vocation religieuse de Moscou. Depuis 1299, le siège de la métropole avait été transféré à Vladimir-sur-la Kljaz'ma, qui avait remplacé Kiev en tant que centre politique de la Rus'. Mais Pierre se heurte à celui qui occupe alors la fonction de grand-prince, Mixail Jaroslavič de Tver'. Il se tourne donc vers le rival de Mixail, le prince de Moscou Ivan I^{er} Kalita. C'est ainsi qu'il séjourne volontiers dans la capitale de son ami et y fonde une nouvelle église, dédiée à la Dormition. À sa mort, le 21 décembre 1326, il est enterré dans sa fondation. Deux ans plus tard à peine, son successeur, le grec Théognoste établit sa résidence à Moscou. En outre, dès 1339, il procède à la canonisation de Pierre. Dès lors Moscou devient un lieu de pèlerinage et son prince veille à garder auprès de lui le métropolite, contrôlant autant que possible l'élection des candidats slaves.

Pendant ce temps, la Galicie, située géographiquement à l'opposé de Moscou et de Vladimir, manifeste des velléités de séparatisme. C'est ainsi que, vers 1303, le prince Jurij L'vovič obtient la création d'une métropole de Galič dont le ressort s'étend sur la Galicie, la Volynie et Turov, mais l'expérience est éphémère, puisque le premier titulaire meurt vers 1305. Son successeur pressenti n'était autre que Pierre dont nous venons de parler. Pour éviter que la cassure se perpétue, le patriarche grec choisit de promouvoir ce candidat non au siège de Galicie, mais à la tête de la métropole de toute la Rus'. Deux autres tentatives de sécession (en 1331 et vers 1345-1347) sont également découragées par le patriarcat de Constantinople.

L'annexion à la Pologne inaugure une période plus difficile pour le culte orthodoxe. Quand le grand-prince⁴⁷ de Lituanie Jagellon (lit. Jogaila, pol. Jagiełło) devient roi de Pologne par mariage, en 1386, il prend des mesures visant à renforcer le statut de la religion catholique dans ses états. En 1387, il prescrit que les orthodoxes devront recevoir un second baptême pour être autorisés à épouser des catholiques et interdit de construire de nouvelles églises grecques. En 1413, les prérogatives nobiliaires sont expressément réservées aux

47. *Knjaz' velikij* dans les sources slaves, mais *magnus dux* – grand duc – selon la terminologie latine.

catholiques, tandis que les orthodoxes sont exclus du conseil du souverain et des principales dignités de la couronne, tant en Lituanie qu'en Pologne. De même, le droit de bourgeoisie dans les villes est aussi l'apanage des catholiques. Ces mesures s'assouplissent à partir des années 1432-1447, mais surtout dans les pays appartenant alors à la Lituanie. Il faut attendre 1501 pour que le pape Alexandre VI reconnaisse la validité du baptême conféré par l'Église grecque, encore cette décision est-elle peu suivie d'effet.

C'est dans ce contexte que l'Église orthodoxe russe, ou l'ancienne métropole de Kiev et de toute la Rus', se scinde en deux et que sa moitié occidentale se trouve exposée aux tentatives d'union promues par la papauté. La première est issue du concile de Ferrare-Florence (1439-1440) auquel participe le chef de l'Église russe, Isidore, un Grec qui souscrit à l'union. Promu alors cardinal et légat *a latere*, il entame un long voyage de retour au cours duquel il prend soin de visiter la Hongrie et la Galicie. Mais il est rapidement désavoué, en particulier à Moscou, et abandonne sa charge en 1442. Le rejet de l'union entraîne l'autocéphalie de l'Église russe qui élit un nouveau métropolitain en 1448. Après dix ans de flottement, le roi de Pologne refuse de reconnaître ce prélat. Les orthodoxes de ses états, ceux qui à partir du xvi^e siècle seront appelés « Ruthènes »⁴⁸, par opposition aux « Moscovites », auront donc un autre métropolitain, d'abord investi par Rome, puis de plus en plus souvent confirmé par le patriarche de Constantinople. Cette situation paradoxale vient du fait que les catholiques hésitent à accepter comme leurs égaux les Ruthènes, même lorsqu'ils reconnaissent l'autorité romaine, discrimination qui d'une certaine façon les a aidés à préserver leur identité confessionnelle. La métropole orthodoxe ruthène apparue au xv^e siècle a son siège soit à Kiev, soit à Novogorodok (en Lituanie) et compte alors huit diocèses suffragants : Smolensk, Połock (biél. Polack), Łuck, Chełm, Włodzimierz (Vladimir-en-Volynie), Halicz, Turów-Pińsk et Černigov-Brjansk. Toutefois, l'existence de ces évêchés est fragile. Przemyśl semble avoir disparu avant même 1458, puis se trouve rétabli. Le diocèse de Halicz demeure vacant entre 1406 et 1539. Černigov-Brjansk est supprimé après la capture de son titulaire par les Russes en 1500, suivie de l'annexion du territoire en question à la Moscovie trois ans plus tard. En revanche, les orthodoxes de Lwów obtiennent, après trois ans de lutte, la reconnaissance par le roi de l'évêque qu'ils ont eux-mêmes élu, en 1535.

48. Sur l'histoire de l'usage de ce terme, cf. Unbegaum Boris, « L'Origine du nom des Ruthènes = Походження назви "Рутени" », *Onomastica* = Назвознавство / Académie ukrainienne libre des sciences, 5, 1953, p. 5-12 et Ševčenko Ihor, « The Many Worlds of Peter Mohyla », in : *The Kiev Mohyla Academy*, vol. spécial des *Harvard Ukrainian Studies*, t. 8, 1984, p. 9.

Malgré ses difficultés, l'orthodoxie demeure fermement implantée dans les campagnes de l'Ukraine et du Belarus actuels. Elle résiste bien à la forte expansion du protestantisme qui touche plutôt les élites polonaises. Elle connaît même un renouveau, sous l'impulsion de confréries (*bratstva*) au sein desquelles les laïcs prennent de plus en plus en main leur vie religieuse. L'une des plus actives est celle de Lwów, qui met sur pied une école et une imprimerie. Il faut aussi mentionner le rôle joué par quelques seigneurs orthodoxes, comme l'hetman Grégoire Chodkiewicz ou le prince Constantin Basile Ostrožskij⁴⁹. Chodkiewicz est le premier à accueillir à Zabłudow (près de Białystok) l'imprimeur moscovite Ivan Fedorov, dont la typographie a été saccagée par les adversaires de cette invention qu'ils jugent diabolique⁵⁰. Fedorov imprime ainsi un Apostolaire (1574), puis passe à Ostrih (Ostrog, Volynie) où il publie sa fameuse Bible (1581-1582). Le prince Constantin Basile soutient le développement en ce lieu d'une école orthodoxe, appelée aussi « lycée », voire « académie », qui fleurit jusqu'à sa mort, en 1608. Ces efforts reçoivent aussi l'appui de l'autorité suprême de l'orthodoxie. En effet, en 1587, le patriarche de Constantinople Jérémie II effectue une visite pastorale de l'Église ruthène. Avant de souscrire, sans doute sous la pression des autorités moscovites, à l'érection du patriarcat russe (janvier 1589), il approuve de son autorité les statuts et l'œuvre des confréries ruthènes. Cette mesure qui répondait aux aspirations des fidèles place en revanche le haut clergé dans une position de faiblesse par rapport à ses ouailles. Elle explique en partie pourquoi les prélats ruthènes se rallient pour la plupart à la seconde tentative d'union lancée par Rome avec l'appui de la monarchie polonaise, l'Union de Brest (Brześć, 1596). Entre 1596 et 1632, l'Église orthodoxe est officiellement abolie, mais cette mesure suscite une résistance incontestable. Les deux évêques qui la rejettent d'emblée sont les évêques de Lwów et de Przemyśl ; ils sont donc déposés et anathémisés, ce qui prive les orthodoxes de prélats. Toutefois, on observe à partir de 1619 la recréation d'une hiérarchie clandestine, avec la caution de Constantinople. En définitive, le roi Ladislas doit consentir à la restauration à Kiev d'une métropole orthodoxe dont le premier et le plus illustre titulaire est Pierre Mohyla

49. Sur Constantin Ostrožskij (ou d'Ostrih) et son académie, cf. Martel Antoine, *La Langue polonaise dans les pays ruthènes : Ukraine et Russie Blanche, 1569-1667*, Lille, 1938 (Travaux et mémoires de l'Université de Lille. Nouvelle série : droit et lettres 20), p. 183-184, 275-277 ; Jobert Ambroise, *De Luther à Mohyla : la Pologne dans la crise de la chrétienté 1517-1648*, Paris, 1974 (Collection historique de l'Institut d'études slaves 21), p. 328-341.

50. Sur Grégoire Chodkiewicz et Ivan Fedorov, cf. Jobert A., *De Luther à Mohyla...*, op. cit., p. 328-331 ; Isaevyč Jaroslav Dmytryevič, *Peršodrukar Ivan Fedorov i vynyknennja drukarstva na Ukraïni*, L'viv, 1975 ; *Preemniki pervopečatnika*, Moscou, 1981.

(Mogila, 1632-1647). Cette résilience est remarquable, cependant, les pays ruthènes et en particulier la Galicie avaient aussi développé d'autres identités confessionnelles.

Les autres confessions

C'est en 1375 que le pape Grégoire XI crée une métropole catholique en Galicie. Son siège se trouve d'abord à Halicz, avant d'être transféré à Lwów en 1414. Parmi les évêchés suffragants on retrouve des villes de la Galicie-Volynie historique, comme Łuck, Przemyśl, Chełm, Kamieniec. Mais elle comprend aussi un très vaste diocèse de Kiev (210 000 km²) et l'évêché moldave de Seret. Toutefois, ces délimitations sont en grande partie théoriques et la répartition des fidèles est plus instructive. Il existe des paroisses catholiques rurales autour de Przemyśl, peuplées de colons venus de Petite Pologne et de Silésie. Celles du diocèse de Łuck, une quarantaine, sont toutes regroupées au nord-ouest de l'évêché, en Podlachie. La ville de Lwów comprend de nombreux catholiques, auxquels est réservé le droit de bourgeoisie, mais ils sont pour l'essentiel d'origine polonaise, allemande, hongroise ou italienne. Ailleurs, l'évêque romain de Kamieniec n'est guère « que l'aumônier de la garnison », tandis que celui de Kiev ne réside pas avant 1589⁵¹. Malgré tout, les ordres religieux catholiques s'implantent dans le paysage ruthène. Là aussi, les collèges jésuites sont l'avant-garde de la Contre-Réforme⁵². Celui d'Ostrih prend la relève de l'académie orthodoxe locale à la mort du prince Constantin Basile. Mais le plus fameux est celui de Lwów, fondé en 1585, qui attire non seulement les authentiques catholiques et les uniates, mais aussi des orthodoxes désireux d'atteindre au « perfectionnement des hautes sciences ». On trouve l'expression au XVIII^e siècle, sous la plume d'un pèlerin ruthène, Vasilij Grigorovič Barskij. Ce voyageur infatigable entame une vie de pérégrinations en 1723 lorsqu'il quitte Kiev, alors au pouvoir des Russes, pour Lwów, encore polonaise. Avec un compagnon tout aussi orthodoxe que lui, il tente de suivre les cours de la fameuse Académie, mais il est vite démasqué par ses camarades comme un « loup des forêts kiévienes » et c'est en cheminant et non sur les bancs de la vénérable institution qu'il pourra parfaire son instruction. La méfiance des condisciples de Barskij s'explique par d'illustres précédents. On sait en effet que plusieurs éminents prélats ruthènes, piliers de l'orthodoxie du XVII^e siècle, sont passés par Lwów sous couvert d'adhérer à l'Union, puis ont regagné ensuite Kiev ou d'autres

51. Cf. Jobert A., *De Luther à Mohila...*, op. cit., p. 32-34.

52. Cf. Martel A., *La Langue polonaise...*, op. cit., p. 224-235.

provinces, avant parfois d'être promu par Pierre le Grand à de hautes destinations⁵³. En conséquence, au début du XVIII^e siècle, l'archevêque uniaste de Lwów, Leopold Szeptycki (ukr. Šeptyckyj) demande aux Jésuites de n'admettre dans leurs classes supérieures que les élèves auxquels il aura délivré un certificat de foi catholique. En 1724, il refuse cette attestation à treize élèves, mais il la signe à Barskij⁵⁴. Celui-ci note d'ailleurs dans le récit de ses pérégrinations : « Nous trouvâmes là beaucoup de gens hospitaliers parmi les Ruthènes, tant clercs que laïcs ; ils nous régalaient souvent, plus particulièrement ceux qui avaient été forcés d'embrasser l'Union, mais qui étaient en secret très orthodoxes⁵⁵. »

La mosaïque religieuse de Lwów est plus complexe encore. Outre les catholiques, les catholiques de rite grec et les orthodoxes, on y trouve une communauté arménienne qui bénéficia d'une reconnaissance officielle. En effet, dès 1367, elle est dotée de son propre évêque, relevant du catholicos d'Etchmiadzin. En 1440, le titulaire est assez proche des « Latins » pour souscrire à l'Union de Florence, mais sans véritablement l'appliquer. Une autre tentative de rallier l'Église romaine, menée en 1630 par l'évêque Nicolas Torosiewicz, est désavouée par les fidèles⁵⁶. Il existait aussi une communauté juive, avec son Qahal, qui vivait dans une atmosphère de relative tolérance. Naturellement, c'est le rayonnement commercial de Lwów qui explique la grande variété des religions qu'on pouvait y pratiquer. Il est vrai que la Galicie n'est pas une marche déserte, mais plutôt un lieu de passage.

Commerce et cités : l'ascension de la ville du lion

Dès le XI^e siècle, la Galicie est connue pour produire du sel en grosses quantités. À l'époque de l'aveuglement de Vasil'ko, les partisans du prince et son frère punissent le prince de Kiev, qui a trempé dans ce crime, en coupant totalement les approvisionnements en provenance de Galič et Peremyšl', ce qui provoque une grande disette de sel à Kiev⁵⁷. Presque un siècle plus tard, en 1164,

53. Par exemple Étienne (Stefan) Javorskij et Théophile Prokopovič, tous deux ruthènes, qui devinrent les principaux auxiliaires de l'empereur dans le domaine ecclésiastique.

54. Cf. Martel A., *La Langue polonaise...*, op. cit., p. 232 et Barsukov Nikolaj, *Stranstvovanija Vasil'ja Grigoroviča Barskago po Svjatym Mestam Vostoka s 1723 po 1747 g.*, St-Petersbourg, 1885-1887, 4 vol., t. I, p. 3-6.

55. Barsukov N., *Stranstvovanija Vasil'ja Grigoroviča Barskago...*, op. cit., p. 4.

56. Cf. Jobert A., *De Luther à Mohila...*, op. cit., p. 33-34. Voir aussi Ferrari Antonio, « Le comunità armene di Leopoli e Kiev. Dinamiche di integrazione e assimilazione », in : *Kiev e Leopoli : il « testo » culturale*, Florence, 2007, p. 77-86.

57. Paterikon de Kiev, chapitre 31, cf. PLDR, 2, p. 558, trad anglaise, Heppel Muriel, *The Paterik*

une crue du Dnestr cause la noyade de 300 hommes qui transportaient du sel depuis la cité d'Udeč, au nord de Galič⁵⁸. Et en 1241, Daniil de Galicie dispute âprement la région du Poniz'e et son chef-lieu, appelé Bakota, parce qu'ils sont riches en sel⁵⁹. La Galicie est aussi la porte d'entrée de marchandises occidentales. De Hongrie viennent des chevaux et des produits de luxe provenant de Basse-Lorraine, Rhénanie, Westphalie et Basse-Saxe, notamment des objets d'orfèvrerie qui ont été retrouvés jusqu'à Černigov⁶⁰. Le Galič du nord-est, en Suzdalie, est d'ailleurs également une zone de production du sel gemme, avec en particulier la localité au nom significatif de Sol' Galickaja (« Les Salines de Galič »), autour de laquelle se développe une petite industrie spécialisée à partir du xv^e siècle⁶¹.

L'autre atout majeur de la Galicie, qui contribuera grandement au développement de Lwów/Lemberg est de se situer sur l'une des trois grandes routes du commerce des fourrures. On connaît la route du Nord, partant de Novgorod et s'étendant jusqu'à Bruges et Londres, soit entièrement par voie maritime, soit en passant par la Livonie, mais elle est concurrencée par une route de Crimée et de la mer Noire et par la route médiane, terrestre, reliant au xv^e siècle Moscou à Leipzig et Nuremberg, et qui passe par la Galicie. Entre le xiii^e et le xiv^e siècle, on constate déjà que les rois et princes de Hongrie, Dalmatie, Croatie, et Serbie se mettent à légiférer au sujet des *marturina* dont le trafic se développe⁶². Ce commerce est animé principalement par des Allemands, que rejoignent ensuite des Italiens. Ils font étape à Breslau (Wrocław), Posen (Poznań), Varsovie, Cracovie, ou Lublin, mais leurs itinéraires convergent ensuite vers Lwów, d'où l'on peut atteindre Kiev et le marché de la Rus'⁶³.

La conquête polonaise accélère l'ascension de Lwów. Ses deux châteaux étaient déjà fameux en 1340, mais les Polonais renforcent considérablement les défenses⁶⁴. En 1365, la cité se voit octroyer le droit de Magdebourg par le roi Casimir III. Sous le règne de Louis le Grand (1370-1382), suite à l'union

of the Kievan Caves Monastery, Cambridge (Mass.), 1989 (Harvard Library of Early Ukrainian Literature. English translations 1), p. 172.

58. Hyp., col. 524.

59. Hyp., col. 789-793.

60. Cf. Dimnik M., *The Dynasty of Chernigov...*, *op. cit.*, p. 328 et Darkevič Vladislav P., « K istorii torgovyx svjazej Drevnej Rusi », *op. cit.*, p. 93-103.

61. Cf. Gonneau P., *La Maison de la Sainte Trinité...*, *op. cit.*, p. 443-453.

62. Cf. Delort Robert, *Le Commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Âge (vers 1300-vers 1450)*, Rome, 1978, 2 vol. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 236), t. 1, p. 157.

63. Cf. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, *op. cit.*, t. 2, p. 984, 1149.

64. Gust., p. 129.

proclamée entre la Pologne et la Hongrie, Lwów est érigée en ville de très stricte étape : les marchands doivent y rester quatorze jours avec leurs produits avant de repartir, qu'ils aient vendu ou non. Cette mesure favorise nettement la cité par rapport à ses concurrentes locales, Łuck ou Włodzimierz, ou même Cracovie. Ladislas-Jagellon confirme ses dispositions en 1387, lorsque Lwów est définitivement reconnue aux Polonais. Le plus ancien *Stadtbuch*, datant de la fin du xiv^e siècle, semble prouver que la circulation des fourrures se faisait surtout vers Thorn (Toruń) et de là Dantzig (Gdańsk) ou, encore plus, en direction de Cracovie et, de là Breslau, Leipzig et Bruges⁶⁵. Au xv^e siècle, onze routes aboutissent et se croisent dans la ville du Lion : la « route tatare » (depuis Caffa, Moncastro ou Constantinople), la route de Moldavie, deux itinéraires reliant Thorn, trois Cracovie, deux Breslau, un Novgorod (par Minsk et Polock), un Moscou⁶⁶. Les marchands les plus nombreux à Lwów sont les Allemands et les Arméniens, suivis par les Prussiens, les Silésiens et les Italiens. En 1442, par exemple, Tillmann Mutter porte à Lemberg des lettres de Nuremberg concernant des clients à Breslau, Cracovie, ou en Bohême⁶⁷. De même, vers 1450, les très précieuses zibelines arrivent en Occident non plus par Novgorod, mais par la route médiane⁶⁸. On trouve d'ailleurs des Russes de Novgorod à Lemberg⁶⁹. La place connaît toutefois un certain déclin à la fin du xv^e siècle, pour plusieurs raisons. D'une part, l'avancée des Turcs réduit l'activité des routes moldave et tatare, d'autre part le roi de Pologne tend désormais à favoriser Cracovie, enfin l'affaiblissement relatif des chevaliers teutoniques dans le monde baltique et l'affirmation de la puissance moscovite au détriment de Novgorod perturbent la régularité des livraisons⁷⁰. Il n'empêche que des affaires importantes continuent de se traiter en Galicie. En 1545, le Génois de Lemberg, Cristoforo Guardia di Danto Romolo, est en contacts étroits avec Albrecht Steurl, de Breslau, membre de la solide société Podmer-Gruber-Stromer de Nuremberg⁷¹.

65. Cf. Lesnikov Mixail P., « L'ovskoe kupečestvo i ego torgovye svjazy v XIV veke », in : *Problemy èkonomičeskogo i političeskogo razvitija stran Evropy*, Moscou, 1964, p. 38-54 (Učenyje zapiski Moskovskogo gosudarstvennogo pedagogičeskogo Instituta im. V.I. Lenina 217).

66. Cf. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, op. cit., t. 2, p. 984 ; S. Lewicki, *Lembergs Stapelrecht*, Lemberg, 1909, p. 89-91.

67. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, op. cit., t. 2, p. 1149.

68. Cf. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, op. cit., t. 1, p. 164.

69. Cf. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, op. cit., t. 2, p. 1035 ; S. Lewicki, *Lembergs Stapelrecht...*, op. cit., p. 39-40.

70. Cf. Delort R., *Le Commerce des fourrures...*, op. cit., t. 2, p. 1028-1030.

71. *Ibid.*, p. 1031.

Conclusion

L'identité galicienne s'est construite, du XI^e au début du XIV^e siècle, dans le cadre du système politique, religieux et culturel que l'on désigne sous le nom de Rus' ou « Rus' de Kiev ». Elle repose sur une dynastie locale, incarnée par plusieurs princes marquants, qui ont des rapports turbulents avec leurs cousins, installés à la tête des autres « pays russes » (*russkie zemli*, au sens qu'avait alors l'expression). La Galicie a aussi produit quelques hommes d'Église de premier plan et un texte majeur qui témoigne de sa conscience historique, la *Chronique de Galicie-Volynie*. De ce point de vue, elle est l'un des pays russes les plus précoces, avec Novgorod et Vladimir-Suzdal'. Simultanément, son ouverture particulière sur le monde latin, en particulier la Hongrie et la Pologne, vaut l'octroi d'une couronne royale à son plus éminent prince, phénomène unique dans le cadre de la Rus'.

Le basculement de la Galicie dans l'orbite polonaise ne constitue pas une rupture totale, car des liens anciens existaient avec le royaume de Pologne, avant même la formation territoriale de la principauté. Le principal obstacle à l'assimilation, qui s'opère pourtant au niveau des élites nobiliaires et des villes, est d'ordre religieux. En effet, les Galiciens demeurent pour la plupart du côté orthodoxe de la frontière confessionnelle qui passe à travers la Rzeczpospolita, à moins qu'ils n'adhèrent à l'Église gréco-catholique. La langue joue, bien évidemment, son rôle dans l'irrédentisme galicien, mais elle ne vient au premier plan que tardivement. En effet, à l'époque moderne les lettrés ruthènes naviguent encore avec une grande liberté entre le latin, le polonais, le slavon et la « langue du commun » (*prosta mova*).

Ce n'est pas un hasard si, dans le dernier quart du XIX^e siècle, la Galicie se met à jouer un rôle déterminant dans la formation de la conscience nationale ukrainienne. Pour reprendre la formule de P. Magosci, elle devient un « Piémont ukrainien », face aux territoires administrés par l'Empire des tsars où la russification est de mise. La relative tolérance des Habsbourg qui permettent le développement des études historiques et philologiques ukrainiennes à Lemberg n'est pas seule en cause. La Galicie, dans la complexité de son riche héritage, était bien le terreau idéal de ce Risorgimento, ou pour employer le terme ukrainien, de cette Відродження.

Bibliographie sélective

Nous ne mentionnons pas ici les ouvrages généraux sur l'histoire de l'Ukraine qui comportent le plus souvent des développements sur la Galicie, ni les travaux sur la Pologne et la Russie où il peut en être question.

AjuZ = *Akty, odnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii, sobrannye i izdannye Arxeografičeskoju Komissieju*, éd. N.I. Kostomarov, G.F. Karpov, St-Pétersbourg, 1863-1878, 10 vol.

AZR = *Akty, odnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, St-Pétersbourg, 1846-1853

BARSUKOV Nikolai, *Stranstvovanija Vasil'ja Grigoroviča Barskago po Svjatym Mestam Vostoka s 1723 po 1747 g.*, St-Pétersbourg, 1885-1887, 4 vol.

BELJAEVA Svetlana A., *Južnorusskie zemli vo vtoroj polovine XIII-XIV v. : po materialam arxeologičeskich issledovanij*, Kiev, 1982.

DARKEVIČ Vladislav P., « K istorii torgovyx svjazej Drevnej Rusi », in : *Kratkie soobščeniya Instituta arxeologii*, 1974, p. 93-103.

DELORT Robert, *Le Commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen-Âge (vers 1300-vers 1450)*, Rome, 1978, 2 vol. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 236).

DIMNIK Martin, *The Dynasty of Chernigov, 1054-1146*, Toronto, 1994 (*Studies and Texts* 116).

DIMNIK Martin, *The Dynasty of Chernigov, 1146-1246*, New-York; Cambridge, 2003.

Drevnerusskie knjažestva X-XIII vv., Moscou, 1975.

FENNELL John, *The Crisis of Medieval Russia, 1200-1304*, London; New York, 1988 (Longman History of Russia).

FONT Márta, « Hungaro-Kievan Political Ties and Cultural Relations During the 12th Century », *Specimina Nova Universitatis Quinqueecclesiensis*, 12, 1996, p. 139-149.

FONT Márta, *Oroszország, Ukrajna, Rusz*, Budapest, 1998.

GASPAROV Boris, « Le Dit de l'ost d'Igor dans le contexte de la littérature médiévale tardive », dans *Histoire de la littérature russe. T. 1. Des origines aux Lumières*, Paris, 1992, p. 86-104.

GONNEAU Pierre, *La Maison de la Sainte Trinité : un grand monastère russe du Moyen-Âge tardif (1345-1533)*, Paris, 1993.

Gust. = *Gustynskaja letopis'*, Sankt-Peterburg, 2003 (PSRL 40).

HEPPEL Muriel, *The Paterik of the Kievan Caves Monastery*, Cambridge (Mass.), 1989 (Harvard Library of Early Ukrainian Literature. English Translations 1).

- Hyp. = *Ipat'evskaja letopis'*, 3^e éd., Sankt-Peterburg, 1998 (PSRL 2).
- ISAEVYČ Jaroslav Dmytryjevič, « Korolevstvo Galicii i Volodimirii i Korolevstvo Rusi », in : *Drevnejšie gosudarstva na territorii SSSR*, 1985, p. 62-63.
- ISAEVYČ Jaroslav Dmytryjevič, *Peršodrukar Ivan Fedorov i vynyknennja drukarstva na Ukraïni*, L'viv, 1975.
- ISAEVYČ Jaroslav Dmytryjevič, *Preemniki pervopečatnika*, Moscou, 1981.
- JOBERT Ambroise, *De Luther à Mohila : la Pologne dans la crise de la chrétienté 1517-1648*, Paris, 1974 (Collection historique de l'Institut d'études slaves 21).
- KEENAN Edward L., *Josef Dobrovský and the Origins of the Igor' Tale*, Cambridge (Mass.), 2003 (Harvard Series in Ukrainian Studies).
- Kiev e Leopoli : il « testo » culturale*, éd. M. G. Bartolini, G. Brogi Bercoff, Florence, 2007 (Biblioteca di Studi Slavistici 4).
- Kiev i zapadnye zemli Rusi v IX-XIII vv.*, Minsk, 1982.
- KOTLJAR Nikolaj F., *Danylo Galyckyj*, Kiev, 1979, réed., 2001.
- KOTLJAR Nikolaj F., *Diplomatija južnoj Rusi*, St-Pétersbourg, 2003.
- KOTLJAR Nikolaj F., *Galicko-Volynskaja letopis' : tekst, kommentarij, issledovanie*, St-Pétersbourg, 2005.
- KOTLJAR Nikolaj F., *Galyč'ko-Volyns'ka Rus'*, Kiev, 1998.
- KUPČYNSKYJ Oleh, *Akty ta dokumenty Galyč'ko-Volyns'kogo knjazivstva XIII-peršoï polovyny XIV v.*, L'viv, 2005.
- Lavr = *Lavrent'evskaja letopis' i Suzdal'skaja letopis' po Akademičeskomu spisku*, 1962 (PSRL 1).
- LESNIKOV M.P., « L'vovskoe kupečestvo i ego torgovyje svjazi v XIV veke », in : *Problemy èkonomičeskogo i političeskogo razvitija stran Evropy*, M., 1964, p.38-54 (Učenyje zapiski Moskovskogo gosudarstvennogo pedagogičeskogo Instituta im. V.I. Lenina 217).
- LEWICKI Stanislas von, *Lembergs Stapelrecht*, Lemberg, 1909.
- LIXAČEV D.S., *Russkie letopisi i ix kul'turno-istoričeskoe značenie*, Moscou ; Leningrad, 1947.
- MAGOSCI Paul R., *Encyclopedia of Rusyn History and Culture*, Toronto ; Buffalo ; London, 2002.
- MAGOSCI Paul R., *Galicia: A Historical Survey and Bibliographic Guide*, Toronto; Buffalo; London, 1983.
- MAGOSCI Paul R., *The Roots of Ukrainian Nationalism : Galicia as Ukraine's Piedmont*, Toronto ; London ; Buffalo, 2002.
- MARTEL Antoine, *La Langue polonaise dans les pays ruthènes : Ukraine et Russie Blanche, 1569-1667*, Lille, 1938 (Travaux et mémoires de l'Université de Lille. Nouvelle série : droit et lettres 20).

- Old (The) Rus' Kievan and Galician-Volhynian Chronicles : the Ostrožskyj (Xlebnikov) and Četvertyn'skyj (Pogodin) codices*, Cambridge (Mass.), 1990 (Harvard Library of Early Ukrainian Literature. Texts 8) [éd. en facsimilé].
- Pamjatniki drevne-russkogo kanoničeskogo prava*, 2^e éd., St-Pétersbourg, 1908 (Russkaja istoričeskaja biblioteka 6).
- РАШУТО Владимир Т., *Očerki po istorii Galicko-Volynskoj Rusi*, M., 1950.
- Perfecky Georges A., *The Galician-Volynian Chronicle*, Munchen, 1973 (Harvard Series in Ukrainian Studies 16/2).
- PLDR = *Pamjatniki literatury Drevnej Rusi*, Moscou, 1978-1994, 12 vol.
[1] XI-načalo XII veka. [2] Konec XII veka. [3] XIII vek. [4] XIV-seredina XV veka.
- PSRL = *Polnoe sobranie russkix letopisej*, St-Pétersbourg; Léningrad; Pétrograd; Moscou, 1841-
- Rossija, Pol'sa i Pričernomor'e v XV-XVIII vv.*, éd. B.A. Rybakov, Moscou, 1979.
- ROWELL Stephen Christopher, *Lithuania Ascending: A Pagan Empire Within East-Central Europe, 1295-1345*, Cambridge, 1994 (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought. Fourth Series 25).
- ŠEVČENKO Ihor, « The Many Worlds of Peter Mohyla », in : *The Kiev Mohyla Academy*, vol. spécial des *Harvard Ukrainian Studies*, t. 8, 1984, p. 9-40.
- SKKDR = *Slovar' knižnikov i knižnosti Drevnej Rusi*, Léningrad [puis] St-Pétersbourg, 1987-2004. [1]. XI-pervaja polovina XIV v., 1987.
- ТАТИШЧЕВ Vasilij Nikitič, *Istorija rossijskaja, čast' vtoraja*, M., 1995 (*Sobranie sočinenij v vosmi tomach*, 2-3).
- TVOROGOV Oleg V., « Sjužetnoe povestvovanie v letopisjax XI-XIII vv. », in : *Istoki russkoj belletristiki*, Leningrad, 1970, p. 45-60.
- УНБЕГАУМ Boris, « L'Origine du nom des Ruthènes = Походження назви "Рутени" », *Onomastica = Назвознавство / Académie ukrainienne libre des sciences*, 5, 1953, p. 5-12.

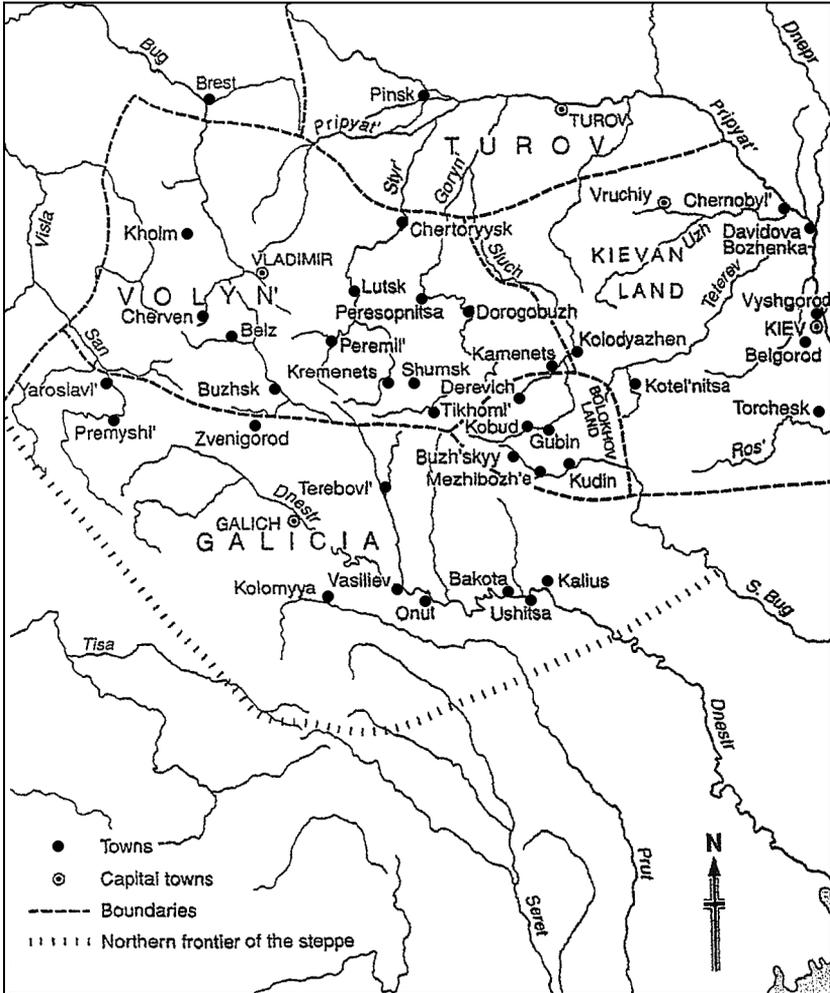


Fig. 1. The Lands of Galicia and Volyn' during the second half of the twelfth and the first half of the thirteenth Century (Dimnik Martin, *The Dynasty of Chernigov, 1146-1246*, New-York, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 335, Map. 6).

Vladimir † 1015

I

Jaroslav † 1054

I

Vladimir † 1052

I

Rostislav † 1067

I

Rjurik † 1092

Volodar' † 1124

Vasil'ko † 1125

pce de Peremyšl'

pce de Peremyšl'

pce de Terebovl'

I

I

Rostislav † 1128

Volodimerko † 1153

Ivan † 1141

pce de Peremyšl'

pce de Galič

I

I

Ivan Berladnik † 1161

Jaroslav Osmomysl † 1187

I

I

Rostislav † 1189

Vladimir † 1198

Oleg † 1188

filie (Jaroslavna)

≈Igor' Svjatoslavič

pce de Novgorod-Severskij

I

Vladimir † 1211 ?

Roman † 1211

Svjatoslav † 1211

pce de Galič

pce de Zvenigorod

pce de Peremyšl'

I

I

Izjaslav † 1250

Rostislav ? † 1211

pce de Terebovl'

Fig. 2. Première maison de Galicie.

Jaroslav † 1054

I

Vsevolod † 1093

I

Vladimir Monomaque † 1125

I

Mstislav † 1132

I

Izjaslav † 1154 (fondateur de la maison de Volynie)

I

Mstislav † 1172

I

Roman † 1205 (réunit la Volynie et la Galicie)

I

Daniil † 1264 (couronné roi en 1253)

I

Lev † 1301

I

Jurij 1^{er} † 1308

Boleslas de Mazovie † 1313

I _____ I

Andrej † 1322 Lev † 1322 Marija ≈ Trojden

I

Boleslas-Jurij II † 1340

Fig. 3. Deuxième maison de Galicie.

L'intégration de la Galicie dans la Monarchie autrichienne

— Jean Bérenger

Professeur émérite, UFR d'Histoire de l'Université de Paris-Sorbonne

MIEUX ÉTUDIÉE par la littérature que par les historiens, la Galicie appartient à un passé révolu, qui va de l'annexion en 1772 à la dissolution de l'Autriche-Hongrie en 1918, mais nous nous attacherons ici à la période 1772-1790, qui correspond à l'ère des grandes réformes, consécutives à l'annexion par la Monarchie autrichienne.

La souveraineté autrichienne s'étendit sur la région à l'occasion du 1^{er} partage de la Pologne et on l'appela Galicie & Lodomérie, en faisant référence à la Russie de Kiev, à laquelle appartenaient les principautés de Galicie et de Vladimir (Halyc & Volodymyr en ukrainien), sur lesquelles le roi de Hongrie Béla III avait élevé des prétentions en 1187, après la mort du dernier prince Jaroslav. Après la mort d'André II, fils de Béla III, qui a occupé un bref moment le trône de Galicie, les rois de Hongrie ont intégré la Galicie dans leur titulature *Rex Galiciæ* d'abord, *Rex Galiciæ & Lodomeriæ* ensuite, alors que la souveraineté passa définitivement aux rois de Pologne après 1387.

Après 1772, le terme de Galicie se substitua à la dénomination polonaise de Russie rouge (*Czerwona Rus*) pour la partie orientale et de Petite Pologne (*Malopolska*) pour la partie occidentale. La Galicie autrichienne n'était pas une entité historique comme le royaume de Bohême ou le royaume de Hongrie, mais elle était simplement le résultat du partage de la Pologne. Toute justification historique était caduque puisque la Galicie ne fut même pas incorporée dans les pays de la Couronne de Saint Étienne, mais devint un pays (*Kronland*) du complexe austro-bohême de la Monarchie autrichienne.

Dans le partage de 1772, la Monarchie avait annexé le territoire le plus vaste – près de 90 000 km² et le plus peuplé – presque 2,5 millions d’habitants (2 480 000).

Le 29 décembre 1773 les Ordres privilégiés se réunirent à Lwów, nouvelle capitale de la Galicie pour jurer fidélité et obéissance à Marie-Thérèse, à l’empereur Joseph en tant que co-régent des Pays héréditaires et à leurs successeurs. Avec l’annexion de la Bucovine, qui constitua en 1786 le cercle de Czernowitz, le territoire fut agrandi de 10 456 km² et la population augmentée de 125 000 habitants¹.

En 1790, à la mort de Joseph II, la Galicie représentait un territoire de 100 000 km² et sa population était supérieure à 2,6 millions d’habitants. Polonais catholiques et Ukrainiens orthodoxes constituaient la majorité de la population, sans oublier les Roumains de Bucovine et les 200 000 Juifs, qui dominaient le commerce et la vie urbaine – ce qui avait fait dire à Joseph II qu’il comprenait maintenant pourquoi il était « roi de Jérusalem » – un titre vide de sa titulature, qu’il avait hérité des rois de Hongrie.

Les réformes administratives²

Le processus a débuté en 1769 lorsque, utilisant les troubles consécutifs à la Confédération de Bar, la Cour de Vienne fit occuper les treizes villes de la Zips et la seigneurie de Lublyo, qui appartenaient à la Couronne de Saint Étienne et qui avaient été hypothéquées en 1412. Dès 1770, la Cour de Vienne remplaça le territoire contesté et réclamé en vain par la diète hongroise depuis le xvi^e siècle, sous son autorité. En 1770, les Impériaux avancèrent au Nord pour occuper trois « starosties » et Wieliczka.

L’administration autrichienne s’installa rapidement, afin d’intégrer la nouvelle province dans le système administratif « centralisé » de la Monarchie³. Les premières réflexions furent fournies par le rapport du comte Pergen, qui développa un point de vue critique sur l’administration et la société polonai-

1. La constitution autrichienne du 2 mars 1849, jamais appliquée, transforma le cercle de Czernowitz en un « Kronland » autonome, le duché de Bucovine, qui après 1867 fit partie de la Cisleithanie. Hausleitner Mariane, « Eine wechselvolle Geschichte. Die Bukowina und die Stadt Czernowitz vom 18. bis zum 20. Jahrhundert », Braun Helmut, sous la direction de, *Czernowitz. Die Geschichte einer untergangenen Kulturmetropole*, 1 vol., 177 pages et nombreuses illustrations, Berlin, 2005, p. 31-81.

2. Mark Rudolf, *Galizien unter österreichischen Herrschaft. Verwaltung- Kirche- Bevölkerung*, Herder Institut, Marburg, 1994, p. 1-11.

3. *Idem*.

ses. Il était en particulier très défavorable à la noblesse, composée de gens orgueilleux, peu instruits, cupides, mais finalement peu dangereux parce qu'ils étaient dénués de tout patriotisme et uniquement préoccupés de leurs intérêts matériels. La petite noblesse nombreuse était misérable et s'adonnait à la boisson. Ils constituaient la masse des participants aux diétines. On ne pouvait pas gouverner avec les institutions existantes. C'est pourquoi la patente du 16 octobre 1773 commença par supprimer les « *antiqua officia* » de la république de Pologne, tandis que les voïévodes comme les castellans étaient congédiés. Les officiers subalternes furent provisoirement maintenus dans leurs postes. Simultanément les privilèges politiques de la noblesse étaient considérablement réduits et limités par une « constitution » (*ständische Verfassung*), qui, par rapport à la Constitution de la République, pouvait sembler caricaturale aux nobles polonais.

Le pouvoir était dorénavant entre les mains du gouverneur, un grand seigneur nommé par la Cour de Vienne, qui dirigeait un important appareil administratif et bénéficiait des conseils de la diète provinciale. Très rapidement la Cour a mis en place les institutions qu'elle souhaitait voir remplacer celles de la République nobiliaire. Le voyage de Joseph II en Galicie en 1773⁴ accéléra la réforme des institutions. Après un voyage en Hongrie et en Transylvanie Joseph II visita la Galicie, malgré l'interdiction de sa mère qui jugeait la visite trop dangereuse. Comme la nouvelle province avait à cette date peu de traits communs avec le reste de la Monarchie, Joseph II, fidèle à ses principes de gouvernement, voulait se rendre sur place pour mieux apprécier les problèmes. Il y passa six semaines et se rendit compte que la condition paysanne y était pire que dans les autres provinces orientales de la Monarchie. Lorsqu'il arriva en Galicie à la fin de juillet 1773, l'administration provisoire était supervisée depuis Vienne par le chancelier Kaunitz. Ce voyage fut l'occasion d'une brouille de Joseph II avec Kaunitz, à qui il arracha le gouvernement de la Galicie. En réalité le chancelier aurait voulu y maintenir les institutions traditionnelles, de sorte qu'il avait donné l'ordre au gouverneur Pergen d'agir avec lenteur. Kaunitz songeait même à traiter la Galicie comme les Pays-Bas méridionaux, où l'on n'avait jamais introduit les réformes de Marie-Thérèse. Joseph II au contraire, bien qu'il songeât à utiliser ultérieurement la Galicie comme monnaie d'échange, voulait en attendant en réformer l'administration. Bien que le prétexte de l'annexion fût l'appartenance de la Galicie à la Couronne de Saint Étienne, Joseph II ne rattacha pas la province à la Hongrie, mais aux pays austro-bohême-

4. Beales Derek, *Joseph II, Tome 1. In the shadow of Maria Theresa 1741-1780*, Cambridge, 1987, p. 359-385.

mes. Il voulait en revanche éradiquer le costume national polonais et y imposer le latin plutôt que de conserver le polonais comme langue administrative.

La constitution du 13 juin 1775

En effet la nouvelle constitution supprima les diétines de la République nobiliaire pour créer une diète sur le modèle des Pays héréditaires. La patente du 13 juin 1775 supprima le principe de l'égalité de la noblesse, auquel était attachée la petite noblesse et la Cour de Vienne institua une diète de Galicie articulée en trois Ordres : Seigneurs, Chevaliers & Villes. Les deux premières curies de la noblesse devinrent l'Ordre des Seigneurs et l'Ordre des Chevaliers. La Cour de Vienne introduisit les titres de noblesse autrichiens, qui établissaient, contrairement à la fiction juridique entretenue par la noblesse (*szlachta*), une hiérarchie à l'intérieur de la noblesse. La patente supprima également l'immunité fiscale de cette dernière qui fut dorénavant soumise à l'impôt. Le taux de celui-ci demeura toutefois très modéré par rapport à celui qui était acquitté par les roturiers.

Le clergé fut réparti entre les deux Ordres selon que le clerc était chasé ou non. En 1782, Joseph II octroya au clergé un nouveau règlement. Les bourgeois des villes furent placés dans le Tiers-État, comme les prêtres dépourvus de bénéfices. En 1786, il accorda à la noblesse de Bucovine, que l'on venait d'incorporer à la Galicie, le droit de siéger à la diète (*mit Sitz und Stimme*). Il imposa deux conditions aux nobles : être immatriculé en Bucovine et payer une contribution minimale de 75 florins rhénans ou 200 zlotys⁵. Les titulaires des 15 offices héréditaires de Galicie siégèrent à la diète sans avoir de prérogatives particulières. La constitution de 1775 demeura en vigueur jusqu'en 1817. Les titulaires des 15 offices héréditaires siégèrent à la diète sans avoir de compétences particulières.

D'autre part l'article 12 de la patente de 1775 limitait les compétences de la diète. Les Ordres assemblés ne sont pas autorisés à poser la question de la recevabilité des propositions du gouvernement, mais à discuter simplement la manière de les exécuter (*Quaestio an ?* et *Quaestio quomodo ?*). Les Ordres étaient en outre autorisés à faire d'humbles représentations qu'ils présenteront au Gouverneur, qui les transmettra à la chancellerie de Galicie, à Vienne.

5. Donc en 1786 4 zlotys (monnaie de compte polonaise) = 1 florin rhéan ou bien 1 zloty = 15 Kreuzer. Le florin rhéan (*rheinischer Gulden* à 60 Kreuzer) est la monnaie de compte de la Monarchie autrichienne jusqu'à l'adoption de la Couronne (*Krone*) dans les années 1880.

Après la suppression de cette dernière en 1777, une section de la chancellerie austro-bohême contrôla les activités du gouvernement de Lwów⁶.

En 1802, le gouvernement (*Gubernium*) de Lwów comprenait un gouverneur (nom officiel du *Landeshauptmann*), un conseiller aulique, 12 conseillers de gouvernement, 15 secrétaires, 12 rédacteurs (*Concipisten*) et 55 employés de chancellerie. Le gouverneur disposait de tout le pouvoir politique local, il était à la fois représentant de la Couronne et le président de la diète. Le *Gubernium* s'installa en 1777 dans les locaux de l'ancien collège des Jésuites, devenu propriété de l'État en 1773, à la suite de la dissolution de la Compagnie. Après l'occupation de la province, les militaires avaient pris en main l'administration civile et mené les enquêtes statistiques désirées par Vienne. Mais parce que les officiers et les soldats qui en furent chargés n'avaient pas été formés à cette tâche, l'enquête aboutit à une série de chiffres complètement faux et à un cadastre inutilisable. Les civils, qui étaient en nombre insuffisant, ne remplirent pas non plus les tâches que la Cour de Vienne attendait d'eux.

D'abord le premier gouverneur, le comte Pergen, en qui la Cour, Marie-Thérèse et Joseph avaient placé de grands espoirs ne répondit pas à ce que l'on attendait de lui ; en réalité, faute de personnel compétent en nombre suffisant, il ne pouvait pas faire grand chose. Le voulait-il vraiment ? Il était d'accord avec le Chancelier Kaunitz qui ne voulait pas bouleverser la constitution traditionnelle de la Galicie. Toutefois la « Relation finale » que Joseph II rédigea en septembre 1773 à l'issue de son séjour, dénonça Pergen comme incompetent et paresseux. Il lui reprochait d'avoir en un an tout juste créé un tribunal et de n'avoir même pas communiqué à ses subordonnés les décrets qu'il recevait de Vienne. Joseph II eut finalement gain de cause auprès de sa mère : le Chancelier Kaunitz lui céda la gestion des affaires de Galicie⁷ et le comte Pergen fut remplacé par un nouveau gouverneur. Le comte Wrba devint chancelier de Galicie à Vienne et le comte Auersperg fut nommé gouverneur à Lwów. Les critiques d'Auersperg ne plaisaient pas à Joseph II qui le remplaça en 1779 par le comte Pompeo Brigido et c'est durant son gouvernement que furent accomplies les grandes réformes.

6. En 1777, Joseph II supprima la chancellerie de Galicie à Vienne et la remplaça par une simple section de la chancellerie austro-bohême, qui contrôla désormais les activités du gouvernement de Lwów.

7. On sait que depuis la mort de l'empereur François I^{er}, en 1765, le pouvoir était partagé entre Marie-Thérèse, l'Empereur Joseph II et le Chancelier Kaunitz. Bérenger Jean, *Joseph II serviteur de l'État*, Paris Fayard, 2007, chap. 6, « la corégence ».

Comme dans les autres provinces de la Monarchie, la diète élisait un collège de députés (*Verordneten Collegium*) ou commission permanente de la diète. Celle-ci était présidée par le gouverneur et avait les compétences parlementaires pour la province. Elle devait en particulier s'occuper de la répartition des contributions, de la rédaction des *gravamina*, de la répartition de la corvée pour l'entretien des routes et de la rédaction de propositions dans l'intérêt du pays et de sa population.

L'appareil d'État qui était étroitement subordonné au gouverneur, était composé de fonctionnaires venus des pays austro-bohèmes. Il consistait en 11 organes provinciaux ou cercles qui totalisaient 700 fonctionnaires et employés. Les cercles, qui étaient le relais important du pouvoir et qui étaient issus de la réforme de Joseph II, s'étaient après quelques hésitations, substitués aux starosties de la République nobiliaire. La mise en place des nouvelles circonscriptions se fit en trois étapes. D'abord en 1773 la Galicie fut d'abord divisée en 59 arrondissements (*Bezirk*), que l'on avait regroupés en 6 cercles (Cracovie, Sandomir, Lublin, Belz, Russie rouge et Podolie), pour remplacer les voïévodies supprimées dès l'annexion en 1772. Le cercle était une circonscription administrative caractéristique de la Monarchie autrichienne. À l'échelon local on trouvait, comme en Bohême, les seigneuries et les magistrats municipaux. Ensuite, en 1777 après d'ultimes et laborieuses rectifications de frontière, au cours desquelles la Pologne récupéra quelques cantons, les 6 cercles (*Kreis*) : Wieliczka, Pilzno, Sambor, Belz, Lwów et Halicz, furent subdivisés en 19 arrondissements (*Bezirk*), bien plus étendus que les arrondissements prévus en 1773.

En 1782, une nouvelle réforme administrative transforma les 18 arrondissements en cercles placés directement sous l'autorité du gouverneur de Lwów. En même temps on modifia les limites de certains cercles et on déplaça certains chefs-lieux, ce qui créa un véritable chaos dans la bureaucratie. Cette confusion s'explique en partie par le fait que les bureaux ne trouvaient pas de locaux adaptés dans les agglomérations où on les envoyait. Les fonctionnaires devaient d'abord négocier avec les propriétaires privés l'achat ou la location de locaux pour y installer les bureaux. Une autre raison était le caractère misérable du bâti, car à l'exception de Zamosc et de Lwów, toutes les autres villes consistaient en maisons paysannes, construites en bois et sans étage. En 1786, on ajouta aux 18 cercles celui de Czernowitz, qui correspondait à la Bucovine. De nouvelles modifications des limites donnèrent par la suite naissance à de nouveaux cercles comme celui de Srtryj.

Les administrations de cercle qui disposaient de pouvoirs étendus comprenaient un personnel relativement important. On trouvait à leur tête le capitaine de cercle qui avait gardé le nom de « staroste ». Il était entouré de

3 ou 4 commissaires, d'un secrétaire, de 2 rédacteurs ; il était aidé par plusieurs employés aux écritures, 2 messagers, un *Protocollist*, un caissier, un contrôleur de la caisse, un employé de la caisse et 6 dragons (on notera la modestie des forces du maintien de l'ordre). En outre il y avait un médecin, un chirurgien, un ingénieur et une sage-femme. Cette administration a en gros subsisté jusqu'à la révolution de 1848.

L'enseignement

L'enseignement a été très vite profondément transformé par le régime autrichien. Dans le reste de la Monarchie, Marie-Thérèse avait été obligée de réformer l'enseignement secondaire à la suite de la dissolution de la compagnie de Jésus en 1773. Alors qu'une partie des écoles latines était fermée, le gouvernement de Vienne créa un enseignement primaire obligatoire et des Écoles normales sur le modèle prussien. Ces transformations furent l'œuvre de l'abbé Felbiger.

Dès 1781, Joseph II procéda à une réforme de l'enseignement supérieur peu favorable aux universités⁸, qui perdirent leur autonomie et furent étroitement surveillées par le pouvoir central. La Commission des Études dépendait désormais de la Chancellerie d'Autriche, comme la commission de censure. Les directeurs de facultés furent placés sous les ordres du président de la Commission des Études et appelés « présidents ». Les Écoles normales furent également placées sous l'autorité de la Commission des Études. Dans les Pays héréditaires, les universités furent limitées à trois : Vienne, Prague et Lwów (l'université de Lwów n'a été fondée qu'en 1784), tandis que les universités d'Innsbruck, de Brno et de Fribourg en Brisgau étaient supprimées et transformées en lycées, qui devaient surtout servir à la formation de fonctionnaires. Les professeurs inutiles furent remerciés ou envoyés à Lwów. Parmi ces derniers le plus célèbre demeure l'abbé Ignace Martinovics, qui organisera le complot des Jacobins hongrois en 1794. Les universités étaient considérées par Joseph II comme des écoles professionnelles d'un niveau supérieur, dont le seul but était la formation des juristes, des fonctionnaires ou des médecins, mais elles ne devaient pas se consacrer à la recherche.

8. Klueting Harm (éd.), *Der Josephinismus: ausgewählte Quellen zur Geschichte der thesesianisch-josephinischen Reformen*, Darmstadt, 1995 (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte der Neuzeit, 12 a), p. 261-263. Walter Friedrich, *Österreichische Zentralverwaltung*, t. II, 4, p. 118-121.

Les affaires religieuses

Il existe autant de diversité religieuse que de groupes ethniques, parce que la République nobiliaire avait été jadis très tolérante, parce que les Magnats avaient protégé des groupes religieux très divers. Il y avait des Catholiques romains, des Grecs catholiques (ou Uniates)⁹, des Grecs orthodoxes, des Arméniens des Juifs et des Protestants de différentes dénominations. La situation fut modifiée par l'annexion, parce que les décisions dans le domaine confessionnel furent désormais prises à Lwów. Capitale administrative, Lwów était aussi une métropole religieuse, où cohabitaient des archevêques catholiques et arméniens avec un évêque uniate. Les patentes de 1774, 1775 et 1781 avaient autorisé l'établissement de non Catholiques dans la province ; il y avait un surintendant luthérien à Lwów, qui était subordonné au consistoire viennois des Églises évangéliques.

L'Église catholique romaine fut touchée par l'annexion et le rapport du comte Pergen de juillet 1773 ne cachait pas les faiblesses du clergé polonais.

D'abord les limites de plusieurs diocèses furent modifiées. Parce que Joseph II souhaitait placer l'Église sous le contrôle de l'État, comme dans le reste de la Monarchie, les diocèses de la province ecclésiastique de Lwów furent réorganisés, en particulier ceux de la partie occidentale de la province. Le diocèse de Cracovie, qui était suffragant de Gniezno, posa un sérieux problème et l'évêque Cajetan Soltyk se montra peu coopératif jusqu'à la création du diocèse de Tarnow en 1785, qui fut reconnu par Pie VI en 1786. Le doyenné des 13 villes de la Zips, qui appartenaient au royaume de Hongrie comprenait 6 paroisses et un couvent de Piaristes ; il se trouva longtemps dans une situation incertaine. En 1776 la chancellerie de Hongrie avait demandé son rattachement au diocèse de la Zips, ce qui ne fut réalisé qu'en 1811. Les limites des diocèses de Przemyśl et de Lwów posèrent de nombreux problèmes qui furent réglés en partie par des décrets de Joseph II. La juridiction de l'archevêque catholique de Lwów étendue à la Bucovine couvrait plus de 50 000 km², soit plus de 50 % de la Galicie-Lodomérie.

Le clergé catholique exécuta loyalement les lois et décrets venus de Vienne, bien que la nouvelle constitution octroyée ait réduit les pouvoirs politiques des prélats. Elle prévoyait que les évêques, les abbés et les prélats chasés siègeraient dans la première curie de la diète, les abbés et prélats non possessionnés appartiendraient à la seconde curie, tandis que tous les autres prélats, assimilés à des

9. Ainsi nommés parce que ces Chrétiens orthodoxes reconnaissaient l'Union de Brest-Litowsk de 1596.

chevaliers, siègeraient dans la seconde curie. Mais l'ordonnance de Joseph II de 1782 limita encore la représentativité du clergé en les enfermant dans un Ordre à part, qui comprenait les archevêques, les évêques, les abbés et prélats possessionnés, ainsi que des députés des chapitres (soit deux pour Lwów et un pour chaque autre chapitre cathédral). L'archevêque de Lwów reçut en outre la dignité de Primat de Galicie.

Le clergé séculier

En 1774 l'Église romaine comprenait 694 paroisses, tandis qu'il y avait 3 321 paroisses uniates. En outre 165 paroisses étaient desservies par des moines. Ces chiffres sont approximatifs car nous n'avons pas de statistiques précises pour les débuts de la période autrichienne. Il est cependant clair que les $\frac{2}{3}$ de la population de la province était Uniate. À l'Ouest, dans la partie en majorité polonaise, les paroisses catholiques étaient surtout rurales, alors qu'à l'Est où, en dehors de quelques seigneuries, la population était ruthène et uniate, les paroisses catholiques étaient concentrées dans les agglomérations urbaines. L'Église souffrait d'un manque chronique de prêtres, ce qui gênait l'encadrement des fidèles. L'administration autrichienne eut toutefois une attitude ambiguë, parce qu'elle refusa d'augmenter le personnel tout en souhaitant un meilleur encadrement des fidèles. Une réorganisation des paroisses augmenta le nombre des paroisses catholiques et réduisit celui des paroisses uniates. Surtout la sécularisation de nombreux couvents offrit, comme dans le reste de la Monarchie, une solution à partir de 1782. Les prêtres étaient désormais considérés comme des fonctionnaires d'État, que l'on pouvait utiliser pour certains actes administratifs. Joseph II décida par exemple que les curés pourraient se rendre utiles en diffusant les ordres et les messages du gouvernement jusqu'au niveau du domaine rural. Les doyens devaient jouer le rôle d'inspecteurs des écoles primaires.

Le problème du manque de prêtres ne fut pas résolu pour autant et celui de leur formation demeura insoluble jusqu'en 1850 ; de nombreuses paroisses demeurèrent sans curé. La situation matérielle de ces derniers se dégrada avec les réformes de Joseph II, qui en nationalisant les biens d'Église, avaient sensiblement réduit les revenus des prêtres. La position d'un curé fut moins prestigieuse à l'époque autrichienne qu'au temps de la République. Jadis des fils de Magnats se faisaient volontiers prêtres, de sorte qu'il y avait beaucoup de jeunes nobles et peu de fils de paysans parmi les curés, quand un vicaire gagnait 300 florins par an et un curé 700. Leur entretien était alors assuré par un *beneficium*, que garantissaient 2 ou 3 tenures, des bois, des pêcheries et les dîmes

des localités qui constituaient la paroisse, ainsi que par le revenu du casuel. Dans le diocèse de Cracovie au moment de l'annexion, le revenu moyen d'un curé de paroisse était de 1 025 florins, même s'il existait de sérieuses disparités, puisque les revenus annuels s'échelonnaient de 100 à 4 300 florins¹⁰.

Les revenus des évêques étaient bien supérieurs à ceux des curés. Ils s'échelonnaient de 300 florins annuels pour l'évêque Grec catholique de Luck à 21 000 pour l'évêque Grec catholique de Lwów. Le mieux doté était incontestablement l'évêque catholique de Cracovie avec 28 400 florins, suivi par celui de Przemyśl avec 20 600 florins. L'évêque catholique de Lwów quoique Primat ne disposait que de 10 000 florins annuels, tandis que l'archevêque arménien de Lwów avait un revenu annuel de 2 500 florins, comme l'évêque uniate de Przemyśl.

La formation des prêtres fut améliorée par la volonté de Joseph II. Les instructions venues de Vienne, appliquées à partir de 1783, obligèrent les futurs prêtres à faire des études de philosophie et de droit à côté de leur formation théologique et le gouvernement interdit d'accorder la prêtrise à des jeunes gens insuffisamment instruits. En 1783, comme dans le reste de la Monarchie, les séminaires diocésains ont été fermés¹¹ et les futurs prêtres ont été obligés de fréquenter le séminaire général de Lwów. Désormais il fallait réussir ses examens et quitter le séminaire avec de bons certificats pour être ordonné prêtre. Ces exigences, si positives fussent-elles, éloignèrent beaucoup de candidats, en particulier les fils de paysans. Il fallait pour être admis au séminaire général posséder un certificat d'études secondaires, alors que les paysans ne pouvaient offrir de telles études à leurs fils. En 1783, il n'y avait dans toute la Galicie que 17 écoles latines de qualité fort inégale.

Le clergé régulier

Bien plus radicales furent les réformes auxquelles le clergé régulier fut soumis dans les années 1780, puisque la Galicie n'échappa pas à la politique de sécularisation des Ordres, qui fut menée par Joseph II dans toute la Monarchie à partir de 1782. Or le nombre des couvents n'avait cessé de croître en Galicie aux XVII^e et XVIII^e siècles. À Lwów on comptait en 1772, 95 églises et couvents avec 700 réguliers (nonnes et moines). Ces fondations n'offraient aucun intérêt

10. Mark R., *Galizien unter österreichischen...*, *op. cit.*, tableau p. 19.

11. Ordonnance créant un séminaire général, Vienne, 30 mars 1783, Klueting H., *Der Josephinismus...*, *op. cit.*, p. 325-326.

économique pour les populations bourgeoises. Les Ordres les plus représentés en Galicie étaient les Dominicains (36 maisons), les Bernardins (16 maisons), les Franciscains (17 maisons) et les Jésuites. La fortune de ces derniers fut immédiatement récupérée par l'État autrichien en 1773 et affectée au Fonds de religion.

En 1782 15 couvents de femmes et 12 couvents d'hommes qui appartenaient à des ordres contemplatifs furent supprimés à Lwów. En 1795 le nombre des couvents de tous rites qui avaient été supprimés depuis 1782 s'élevait à 140 (116 couvents de moines, 24 couvents de femmes). Mais comme paraît-il ces réguliers menaient une vie assez peu édifiante, cela a fourni des arguments au Gouvernement de Lwów et à la Cour de Vienne pour appliquer strictement la législation. Les couvents de Bénédictins et de Cisterciens furent tous supprimés et leurs biens attribués au fonds de religion. Les Bénédictines, les Dominicaines, les Carmélites ont aussi disparu. Même les Piaristes, très appréciés en Pologne pour leurs activités intellectuelles, ont perdu 80 % de leurs biens alors que les Capucins n'en ont perdu qu'un tiers. Au contraire les Sœurs de la Charité obtinrent un soutien particulier des autorités de la province pour leur action comme personnel soignant ou éducatrices des orphelins. Les biens fonciers des congrégations furent confisqués, certaines églises furent transformées en églises paroissiales, parfois même en temples protestants.

En application de l'ordonnance du 12 janvier 1782 qui sécularisait les couvents¹², certains réguliers appartenant aux Ordres supprimés choisirent l'émigration, d'autres devinrent des prêtres séculiers et se consacrèrent à l'action pastorale. Ceux qui furent transférés dans d'autres couvents reçurent une portion congrue de 200 florins, souvent réduite à 100 florins par an.

L'Église grecque catholique rassemblait essentiellement des fidèles d'origine rurale, mais tous les diocèses étaient placés sous l'autorité du métropolitain de Kiev. Comme les relations entre la Russie et la Monarchie étaient bonnes, la Cour de Vienne ne prit pas en considération les requêtes des trois évêques uniates de constituer une nouvelle province ecclésiastique, indépendante du métropolitain de Kiev.

L'organisation de l'Église uniata, qui depuis 1774 s'appelait officiellement Église grecque catholique, différait sensiblement de celles de l'Église romaine. La situation matérielle de l'Église uniata était assez misérable lorsque la Galicie passa sous administration autrichienne. Les prélats vivaient aux dépens du bas clergé, qui était en général peu instruit. Les évêques se recrutaient dans la noblesse ruthène, qui se distinguait seulement de la noblesse polonaise par

12. Kluebing H., *Der Josephinismus...*, op. cit., p. 280-282.

l'appartenance à un rite oriental. Souvent un siège épiscopal était devenu la propriété d'une famille. Les évêques débutaient leur carrière comme moines basilien et à la différence du bas clergé séculier, ils recevaient une bonne formation théologique, alors que le clergé séculier était inculte et méprisé, parce que les Basiliens ne se souciaient pas de le former. Comme ceux-ci monopolisaient les bénéfices, ils veillaient à éviter la concurrence de prêtres séculiers qui auraient été convenablement formés. Les revenus des évêques provenaient des revenus des biens de l'église, mais aussi d'une taxe levée sur chaque clerc, le *cathedraticum*, qui dans le diocèse de Lwów s'élevait à 36 florins par an (environ 150 zloty). Les 1 900 paroisses auraient donc versé au total 300 000 zlotys (75 000 florins rhénans) à l'évêque en 1772. Les chanoines du chapitre étaient moins richement dotés.

Les prélats uniates devinrent comme leurs confrères catholiques de bons serviteurs de la Monarchie autrichienne. Ils obtinrent les mêmes prérogatives que les prélats de rite latin, ce qui leur avait toujours été refusé par la République nobiliaire. Les revenus des évêques furent en revanche réduits à une portion congrue (*congrua*) de 10 000 florins par an. Des réformes proposées par le clergé uniate furent sanctionnées par la Cour de Vienne : par exemple des prêtres séculiers purent devenir évêques tandis que les moines basilien étaient soumis après 1782 à la juridiction de l'Ordinaire. On plaça à côté de l'évêque un chapitre cathédral et un consistoire composé de 2 à 4 prélats possessionnés, de 3 chanoines domiciliaires et de quelques chanoines honoraires.

Les réformes entreprises par Marie-Thérèse et menées à bien par Joseph II firent de l'Église uniate une Église nationale pour les Ruthènes, qui fut capable, encore plus que l'Église romaine pour les Polonais, de développer la culture nationale. Elle devint une instance dirigeante sur le plan moral, culturel et politique et peut-être aucune autre institution ne fut plus importante dans le processus de prise de conscience nationale que l'Église grecque catholique pour les Ukrainiens de la Galicie autrichienne. Ce succès s'explique à la fois par la situation inférieure de cette Église dans la République polonaise et les liens très étroits qu'entretenait le bas clergé avec les masses paysannes.

Dans les années 1780, des observateurs impartiaux étaient choqués par l'ignorance grossière du clergé uniate. « Le pape ruthène est la sottise et l'ignorance même » constatait le capitaine de cercle de Przemyśl von Möllern. Au même moment, l'administrateur apostolique du diocèse de Przemyśl déplorait « que nos prêtres fréquentent dans les auberges des bourgs les gens ordinaires, boivent au mépris de leur caractère sacerdotal et s'endettent sans penser un instant qu'ils ont femme et enfants ». Pendant la messe, le comportement des curés laissait à désirer ; l'évêque leur rappelait qu'ils devaient porter un habit

propre et décent, avoir des cheveux et une barbe peignés, les mains lavées, les ongles coupés¹³.

Ces conditions déplorables s'expliquent par le fait que, considérés comme des paysans, ils étaient pratiquement des sujets (*Untertanen*) de la seigneurie, qu'ils devaient payer l'impôt et souvent même faire la corvée. En 1772, 3 % des prêtres avaient reçu une instruction supérieure et nombre d'entre eux ne savaient pas écrire. En dehors d'un missel et d'un bréviaire, les curés uniates ne possédaient pas de livres ; leur formation théologique se limitait à une bonne connaissance du rituel et de la liturgie. Au temps de la République nobiliaire, les curés uniates n'étaient pas désignés par l'évêque, mais par le patron de la paroisse, qui était aussi le seigneur du lieu ; s'il ne nommait pas directement il proposait son candidat ; souvent le candidat héritait la cure de son père avec l'approbation du seigneur qui exerçait le droit de patronat. Une espèce d'hérédité s'exerçait donc au profit de la famille du curé, qui était « instruit » par son père, de sorte que l'Église n'avait pas à se préoccuper de la formation de ses prêtres.

Les Basiliens subirent les mêmes tribulations que les ordres religieux de l'Église latine. En 1772, on comptait environ 67 couvents de moines basiliens qui avec 600 moines et nonnes passèrent sous la souveraineté des Habsbourg. En 1800, il n'en restait plus que 22 avec 164 moines, ce qui représente une perte de 60 % des effectifs, à la tête desquels se trouvait l'archimandrite de Zolkiew. Les Basiliens avaient d'ailleurs des activités apostoliques (soins aux malades ou enseignement).

Les Arméniens catholiques

Ils avaient, comme les Grecs catholiques, longtemps hésité avant de réaliser l'union avec Rome, qui, proclamée en 1630, ne fut réalisée qu'en 1700. Il s'agissait d'Arméniens vivant dans la région de Lwów et leur évêque était subordonné au Patriarche arménien de Cilicie, qui résidait à Constantinople. Le diocèse arménien de Lwów comptait 17 paroisses urbaines (en particulier Lwów, Stanislaw, Zamosc). La communauté n'avait aucun problème d'encadrement pastoral : en 1783, à Lwów, il y avait pour 212 fidèles 14 prêtres dont 6 chanoines de la cathédrale. D'une manière générale, leurs relations avec l'Église romaine étaient bien meilleures que celles des Uniates. Elles étaient

13. Mark R., *Galizien unter österreichischen...*, op. cit., p. 31-32.

favorisées par leur formation chez les Théatins, l'importance de la population urbaine, d'une bourgeoisie aisée et influente.

Les Arméniens catholiques subirent néanmoins les contrecoups des réformes de Joseph II. Faute de paroissiens suffisants, le gouvernement supprima des paroisses (dont 2 à Lwów et celle de Zamosc). En 1787 la *congrua* des prêtres arméniens fut fixée à 150 florins par an et celle de l'évêque à 2 000 florins. Les prêtres naguère formés par les Théatins durent à partir de 1784 suivre les cours du Séminaire général de Lwów. Le couvent des Bénédictines arméniennes, qui avait été fondé à Lwów en 1683, hébergeait encore en 1786 24 nonnes, mais leur nombre fut réduit à 14, qui durent enseigner dans une école de filles. Les Bénédictines étaient des pédagogues réputées qui réussirent à maintenir leur école.

Les Juifs

Les Juifs occupaient une position intermédiaire entre la noblesse et la paysannerie, et constituaient un milieu social homogène, dont le niveau culturel et économique était assez faible. La plupart des 200 000 Juifs de Galicie étaient en 1772, incapables de lire l'hébreu ou le yiddish et ils ne parlaient pas le polonais¹⁴. Dans cette province, les idées du hassidisme avaient triomphé et elles avaient contribué à former une importante communauté – sauf à Cracovie où vivaient 4 138 Juifs et où le hassidisme avait été excommunié. L'idée de tolérance, qui paraissait si dangereuse à Marie-Thérèse, dépassa les confessions chrétiennes pour être étendue aux minorités juives. Si elle mit fin à une longue période d'arbitraire, d'injustice et de persécutions, elle engendra d'autres problèmes.

Le système du *Kahal* ou Conseil de la communauté, qui fonctionnait bien au temps de la République nobiliaire, fut modifié en 1776 par une ordonnance de Marie-Thérèse qui concernait l'ensemble des Juifs de Galicie. Jusqu'alors, le Conseil de la communauté était composé d'élus pris parmi les anciens, les échevins et les *boni viri*. Il était, dans la Pologne traditionnelle, chargé d'administrer la communauté et de gérer ses finances. Les conseils existaient au niveau local et au niveau provincial. Afin d'assainir la situation, Marie-Thérèse créa une « direction juive » dans le gouvernement de Lwów, qui fut subdivisée en six cercles. La direction de Lwów fut confiée à Juda Leib Bernstein qui fut nommé « grand rabbin du pays ». Ses bureaux avaient pour mission de

14. Tollet Daniel, *Histoire des Juifs en Pologne du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, PUF, 1992, p. 206-209.

nommer les rabbins, les chantres, les sacrificateurs et de répartir les impôts. Les Conseils de communauté furent, en fonction du produit de leur imposition, répartis en quatre classes avec des droits et des compétences différents. Les anciens seuls avaient le droit de se choisir un directeur parmi les rabbins et les anciens de la province. Cette réforme fut abolie par Joseph II en 1785. Désormais les communautés furent soumises à l'autorité de l'administration provinciale. Le pouvoir des rabbins et des anciens de la province fut réduit aux questions à caractère strictement religieux.

Les Juifs furent soumis par la réforme de 1776 à un « impôt de tolérance » de 4 florins par famille, à un impôt sur les activités industrielles et sur les biens qui était également de 4 florins par famille et enfin à une taxe sur les mariages. Cette taxe avait pour but d'empêcher le mariage des Juifs pauvres. Pour avoir le droit de se marier, un Juif devait désormais posséder au moins un capital de 500 florins et en verser 10 % au fisc. Cette taxe rapporta 40 000 florins au trésor en 1784. Son taux fut cependant réduit par Joseph II qui en dispensa les Juifs qui cultivaient la terre. Cette politique fut efficace : les Juifs qui ne pouvaient pas payer leurs impôts émigrèrent vers le royaume de Pologne : ainsi en 1782, 1 192 Juifs allèrent s'installer en Pologne et 652 en 1784. Ces Juifs furent remplacés par des colons allemands, ce que souhaitait Marie-Thérèse. On décida en revanche de créer des colonies juives sur les terres vierges où les colons ne paieraient que la moitié de l'impôt de tolérance (soit 2 florins au lieu de 4). Dès 1786, les demandes se multiplièrent car les Juifs y voyaient le moyen de sortir de leur misère.

Joseph II pensait que les Juifs étaient utiles à l'État et à la société et qu'il fallait faciliter leur intégration. Il développa une législation tolérante et favorisa leur intégration, parce qu'il considérait qu'il s'agissait de citoyens utiles à la prospérité de l'État, même s'il prit des mesures qui furent mal accueillies. En effet comme Joseph II n'aimait pas le système de la ferme des impôts, il les priva d'une de leurs activités traditionnelles dans la république nobiliaire. En 1784 il leur interdit d'affermier des débits de boisson mais aussi la perception de taxes, de revenus d'Église ou de terres qu'ils ne cultiveraient pas eux-mêmes. 35 % des Juifs perdirent ainsi leurs moyens d'existence. Une autre mesure fut jugée plus choquante par la plupart des Juifs qui professaient traditionnellement la non-violence : la patente de 1784 leur imposa, au nom de l'assimilation, le service militaire obligatoire. En dépit de leurs protestations, un millier des Juifs furent incorporés en 1789 dans l'armée impériale pour participer à la guerre contre l'Empire ottoman, mais ils furent employés dans des services auxiliaires et cette mesure comme beaucoup de réformes de Joseph II fut immédiatement rapportée par son successeur Léopold II. Celui-ci, dès

août 1790, promulgua un décret qui libérait les Juifs de leurs obligations militaires moyennant le paiement de 30 florins par recrue.

Les patentes de 1787 et de 1788 les obligèrent à prendre un nom de famille. Ces noms étaient attribués par des petits fonctionnaires selon les sommes versées : les noms qui coûtaient le plus cher étaient les noms de fleurs, puis les noms de métaux alors que les noms d'animaux étaient gratuits.

Leur situation juridique fut à nouveau modifiée par la patente de Tolérance de 1789, qui supprima les conseils des communautés. Ceux-ci furent remplacés par 141 communes dirigées par des anciens, qui furent élus et rétribués par la communauté ; toutefois leur pouvoir était restreint. Le commerce juif restait libre à l'exception des restrictions mentionnées dans la Patente de 1784. Les Juifs pouvaient louer en ville des maisons antérieurement occupées par des Chrétiens. La présence juive était toujours réglementée ; à Lwów, ils n'avaient pas le droit de résider en dehors du ghetto. L'immigration juive était rigoureusement interdite et l'émigration vers la Palestine était encouragée, à condition que les émigrants n'emportent pas d'argent avec eux.

La patente de Tolérance a introduit une réforme beaucoup plus importante pour l'avenir de la communauté juive de Galicie en créant des écoles « judéo-allemandes », qui mettaient en pratique les idées du philosophe berlinois Moses Mendelssohn. Elles devaient introduire une conception plus moderne de la religion juive et favoriser l'essor du mouvement d'émancipation (en hébreu *Haskala*). Herz Homberg, qui avait été recommandé à Joseph II pour diriger l'école juive de Trieste et avait poursuivi sa carrière à Prague, fut chargé de la mise en place des écoles « judéo-allemandes » en Galicie. Il en ouvrit 107 et transforma en 1794 l'école de Prague en école normale pour la formation des maîtres des écoles « judéo-allemandes » de Galicie. Il y ouvrit un cours de Talmud où l'on n'utilisait pas l'hébreu et où l'on n'avait plus recours au service des rabbins.

Les archives de Galicie contiennent de nombreuses plaintes concernant ces écoles et leurs directeurs, qui étaient accusés de corruption par les traditionalistes. Une commission d'enquête fut nommée, mais n'aboutit à aucun résultat concret. Cependant ce type d'école avait l'approbation des adeptes des Lumières, issu de familles bourgeoises, qui étaient hostiles aux *Hassidim*, qu'ils combattaient avec acharnement.

Les réformes de Joseph II ont finalement favorisé le mouvement d'émancipation dans les communautés juives de Galicie ; elles ont contribué à réduire l'importance des *Hassidim* et elles ont favorisé le mouvement d'intégration des Juifs dans la société autrichienne du XIX^e siècle.

La condition paysanne¹⁵

Avec le statut des Juifs, la condition paysanne était l'autre question sociale qui préoccupait Joseph II en Galicie¹⁶.

Dès sa première visite en Galicie en août 1773, Joseph II avait pris conscience de la condition lamentable dans laquelle se trouvaient les paysans et il en a fait un rapport troublant à sa mère, car la noblesse polonaise pouvait difficilement masquer la triste condition à laquelle elle avait réduit les masses rurales. L'amélioration réalisée à l'époque de la corégence fut l'œuvre du conseiller Christophe von Koranda. Joseph II souhaitait que, dans un premier temps la situation juridique des paysans fût copiée sur celle de la Hongrie et il reconnaissait qu'il serait difficile d'offrir avant longtemps aux paysans polonais un statut comparable à celui dont jouissaient les paysans des autres provinces de la Monarchie.

La loi du 3 juin 1774 interdit au seigneur de pratiquer certaines mesures oppressives à l'égard de ses paysans, en particulier de les obliger d'acheter une certaine quantité d'alcool au fermier juif. Le droit d'administrer des punitions corporelles au paysan fut limité ; le paysan ne pouvait être battu qu'en présence de l'intendant du domaine ; si la punition était injustifiée, le paysan pouvait porter plainte auprès de l'administration du cercle, qui devait enquêter et faire son rapport au gouvernement. Il était interdit aux patrons juifs de faire travailler leur personnel chrétien les dimanches et jours fériés. Si la corvée était transformée en charroi, le seigneur devait payer des indemnités au paysan pour sa nourriture et son logement au cours du déplacement ; l'étape était limitée à 4 milles l'été et à 3 milles l'hiver.

Les prestations devaient figurer sur un inventaire sinon elles étaient interdites. Les corvées étaient dorénavant réparties en trois catégories :

- La corvée ordinaire et hebdomadaire.
- Les prestations fournies de temps en temps à la demande de la seigneurie.
- Les corvées extraordinaires utilisées pour les réparations des bâtiments, des ponts, des fossés, des digues ou bien pour l'abattage des arbres.

Marie-Thérèse demandait en outre au seigneur d'éviter d'imposer toute nouvelle corvée.

Le but de la patente n'était pas d'inciter les paysans à refuser la corvée, mais de limiter l'arbitraire de certains seigneurs. Les rapports juridiques n'étaient que rarement définis par les inventaires qui n'étaient qu'un constat dressé par

15. Rozdolsky Roman, *Die große Steuer und Agrarreform Josephs II*, Varsovie, 1961.

16. Glassl Horst, *Das österreichische Einrichtungswerk in Galizien (1772-1790)*, Hassarowitz, Wiesbaden, 1975, p. 174-183.

la seigneurie des prestations fournies. Ces relations arbitraires furent limitées par la patente du 5 janvier 1781, qui avait été préparée sous la corégence et qui fut promulguée au début du gouvernement personnel de Joseph II.

Joseph II voulait toutefois modifier en profondeur la structure sociale de la province. C'est pourquoi l'année 1781 fut décisive dans l'histoire de la condition paysanne en Galicie puisque le 1^{er} novembre parut la patente abolissant le « servage ». Le « servage » fut transformé en une simple dépendance du paysan à l'égard de son seigneur. Cette transformation de la condition paysanne mettait fin au pouvoir absolu du seigneur, mais elle supposait qu'on accordait au paysan le droit de propriété et une certaine liberté. Or en Galicie les prestations en travail n'étaient pas définies par des chartriers (*Urbaria*) et à Vienne on pensait qu'il était « toujours dangereux de passer d'un seul coup de la barbarie la plus profonde à la plus grande perfection extrême d'un État bien réglé »¹⁷.

Joseph II abolit le servage en Galicie en dépit des mises en garde du gouverneur le comte Louis Dietrichstein, qui lui avait signalé le danger d'une réforme trop précipitée. Par la loi du 5 avril 1782, Joseph II a mis fin à la condition juridique scandaleuse où se trouvaient placés les paysans, qui étaient traités comme du bétail et qui pouvaient être mis à mort sans procès. Toutefois seule une partie de la loi était immédiatement applicable en Galicie, celle concernant le statut des personnes, tandis que la modification du statut de la propriété était remise à plus tard. Le paysan pouvait dorénavant quitter la seigneurie ; il avait le droit de se marier sans le consentement du seigneur ; ses fils avaient le droit d'aller en ville apprendre un métier et ils n'étaient plus astreints à un service obligatoire et gratuit chez le seigneur. Le but de ces réformes était d'améliorer à la longue la situation économique de la province. Joseph II pensait que si les paysans travaillaient dans de meilleures conditions, la Galicie serait plus prospère et fournirait à l'État des contributions plus importantes, ce qui augmenterait *in fine* la puissance de la Monarchie.

La patente du 1^{er} septembre 1781 définit comment il serait possible de régler d'éventuels litiges devant les tribunaux entre seigneurs et paysans. La juridiction revenait désormais à des juges qualifiés ; à partir de 1784, toute communauté villageoise devait entretenir un juge et deux assesseurs jurés pour 50 foyers. La communauté des habitants devait proposer trois noms au seigneur, qui choisirait le juge, tandis que les villageois éliraient les assesseurs. De la sorte, l'autorité seigneuriale était préservée, mais contrôlée. Le pouvoir de sanctionner était surveillé et le droit d'expulser un paysan était désormais soumis à l'autorisation

17. Rapport de Margelik du 11 décembre 1783, Vienne Hofkanzlei, carton 332, cité par Glassl Horst, *Das österreichische Einrichtungswerk in Galizien...*, op. cit., p. 177.

de l'administration d'État. D'autre part, la patente du 15 janvier 1784 limita la corvée à trois journées par semaine. Toutefois une patente définitive ne pouvait être publiée tant que les *Urbaria* n'avaient pas été vérifiés parce que les procès-verbaux rédigés à la hâte par les militaires chargés d'établir un cadastre après l'annexion étaient inutilisables, parce qu'ils n'avaient pas été établis selon des critères professionnels. Il fallait procéder à la rédaction d'un véritable cadastre afin que chaque commune fût classée selon la fertilité de ses sols. Ce serait la base indispensable à la fixation des corvées et de l'impôt d'État. À l'avenir Joseph II voulait imposer d'une manière égale le « *rustical* » et le « *dominical* » tout en abaissant les maxima de corvées des paysans, afin d'augmenter la capacité contributive de ces derniers ainsi que leurs disponibilités pour la conscription. Il faudrait aussi lui laisser le choix de s'acquitter de la corvée en payant une somme d'argent. L'interdiction faite aux seigneurs de transformer arbitrairement le *rustical* en *dominical* devait permettre aux tenanciers de devenir propriétaires de leur exploitation. Ils devaient même pouvoir affermer des terres du « *rustical* ».

Ces idées seraient d'abord appliquées aux terres appartenant aux domaines, aux fonds de religion et aux territoires communaux. La corvée y fut supprimée et les terres du domaine furent en grande partie partagée entre les paysans qui devinrent propriétaires. Du 25 avril au 30 juin 1783, Joseph II fit son troisième voyage en Bucovine, dont le résultat fut un « mémoire sur l'introduction d'un nouveau modèle fiscal en Galicie ». Il voulait liquider d'un coup les problèmes de la corvée, des charriers et de l'impôt, car il était à ce moment très influencé par les théories physiocratiques et il semblait croire que la terre était la source de toute richesse. Il fallait mesurer les parcelles mais aussi évaluer leur revenu moyen sur dix ans. Le fisc devait prendre 40 % des revenus de la terre, le paysan en conserver 40 et donner les 20 % restants au seigneur. Comme ce plan supposait la diminution des revenus de la noblesse, il y eut des oppositions à commencer par celle de Kaunitz, qui condamnait surtout la précipitation dans l'accomplissement de la réforme. Joseph II confia la commission à Karl Zinzendorf, qui devait calculer le montant du futur impôt pour chaque province de la Monarchie.

Les plaintes des paysans au sujet de la corvée ne cessèrent de croître, de sorte que Joseph II se décida à publier un décret le 16 janvier 1786, qui avait été préparé par le conseiller Margelik. Il partait du principe que les rares paysans propriétaires exploitaient mieux leurs terres que les tenanciers à vie et il proposa de distribuer 75 % des terres seigneuriales aux paysans. Le partage des terres se ferait sous la contrainte de l'État. Tout achat ou vente de terre devait être autorisé par les autorités du cercle. Les terres qui ne pourraient être vendues seraient

distribuées par le seigneur aux paysans. La noblesse de Galicie sous la conduite du gouverneur Brigido se dressa contre ces plans de réformes de la Cour.

La patente du 24 avril 1783 interdit aux paysans d'acheter de l'eau-de-vie et le décret du 26 juillet 1784 les empêcha de s'endetter : ils ne pouvaient pas hypothéquer leurs terres ni emprunter plus de 5 florins à leur seigneur. L'ordonnance du gouvernement de Galicie du 30 mai 1785 contribua aussi à la protection des paysans, parce que le seigneur n'avait plus le droit de les expulser de leur tenure et cette mesure fut confirmée par la patente du 16 juin 1786 relative à la corvée. Le 1^{er} novembre 1786 en Bucovine toute terre occupée par des paysans fut assimilée au *rustical*, puis cette disposition fut étendue à la Galicie par le décret du 2 avril 1787, le texte ayant un caractère rétroactif.

Si la condition paysanne fut considérablement améliorée par l'interdiction d'expulser les tenanciers, ceux-ci demeuraient néanmoins des occupants viagers qui ne pouvaient transmettre leur terre à leurs héritiers. Lors du décès d'un tenancier, il revenait au seigneur de décider à qui reviendrait l'exploitation. Pour les nobles l'interdiction d'expulser représentait une menace considérable sur leurs revenus. Ils avaient d'autre part essayé de limiter le droit d'usage des paysans dans les forêts seigneuriales, mais celui-ci après les plaintes des intéressés fut maintenu par la patente du 12 janvier 1784, qui les autorisait à couper du bois pour leur usage personnel (chauffage et construction).

Au programme de Joseph II figurait aussi l'abolition de la corvée, c'est-à-dire dans le langage de la chancellerie d'Autriche, le rachat des droits. Dès 1772 militaires et fonctionnaires civils avaient insisté sur la nécessité de cette réforme.

Les propriétaires nobles affermaient souvent leurs terres et les fermiers qui conservaient souvent 50 % des revenus des terres. Joseph II essaya à partir de 1782 d'éliminer les fermiers qu'il considérait comme des escrocs : les paysans devaient payer leurs redevances directement au seigneur pour un montant égal à celui que les fermiers donnaient au seigneur, ce qui signifiait en pratique qu'ils ne paieraient plus que la moitié des sommes dont ils étaient jusqu'alors redevables et les bénéfices que les fermiers faisaient aux dépens des paysans profiteraient désormais à ces derniers. Toutes les redevances devaient être évaluées en argent, mais pouvaient être converties en travail ou en produits. Après plusieurs hésitations de Joseph II, c'est le revenu brut qui fut choisi pour évaluer l'impôt et les redevances. Pour aboutir à ce résultat, il fallait mesurer les parcelles et donner un prix moyen des produits. Le rachat commencé en 1781 atteignit de substantiels résultats : le processus était achevé en 1788 dans 27 seigneuries regroupant 208 localités et il avait débuté dans 29 seigneuries qui comptaient 579 localités. Cela provoqua la résistance de la noblesse et du gouvernement de Galicie.

En dépit des conseils du conseiller Margelik, la réforme agraire fut promulguée le 1^{er} novembre 1789. La pression fiscale baissa pour les paysans qui ne donnèrent plus que 27 % de leur revenu à l'État et au seigneur ; ils conserveraient donc à peu près les $\frac{3}{4}$ de leurs revenus, la corvée pouvait être réglée en argent. Toutes les terres du *rustical* étaient en passe de devenir des propriétés paysannes. Joseph II avait atteint son but : la mobilisation et les progrès du niveau de vie des masses rurales, afin d'augmenter la puissance et la richesse de l'État. C'était une tentative sérieuse de réforme sociale pour le peuple des campagnes, mais, comme à l'accoutumée, Joseph II avait surestimé l'efficacité de mesures administratives décrétées depuis Vienne, ainsi que l'opposition nobiliaire¹⁸.

L'opposition nobiliaire

Pour se concilier la noblesse, l'empereur lui conféra des titres de noblesse et l'associa au gouvernement de la province en créant une diète. C'était une concession mineure car la noblesse, qui ne partageait plus le pouvoir politique avec l'administration d'État ne fut pas dupe et persista dans son opposition de principe.

La Galicie était une province où le pouvoir des Ordres avait été supprimé par la conquête à la différence de ce qui existait dans les autres Pays héréditaires, où les Constitutions avaient été maintenues – même en Bohême après la révolte des États en 1618. En Galicie, le pouvoir pouvait légiférer sans être accusé de violer la constitution. Cette conception fut néanmoins contestée par les Ordres à la fin du règne de Joseph II, parce que les nobles craignaient pour leur richesse et leur pouvoir, menacés par les réformes.

Les reproches que la noblesse adressa à la Cour de Vienne et à ses représentants à Lwów étaient considérables¹⁹ :

1. La nation nobiliaire avait été humiliée par l'augmentation des impôts et la perte de ses privilèges politiques.
2. Les postes administratifs avaient été attribués à des étrangers.
3. L'agriculture avait été négligée.
4. L'autorité de la justice domaniale avait été réduite en accordant aux paysans la possibilité d'appel devant les tribunaux des cercles.
5. La corvée avait été réduite voire supprimée.

18. Bérenger J., *Joseph II...*, *op. cit.*

19. Glassl H., *Das österreichische Einrichtungswerk...*, *op. cit.*, p. 249-251.

6. Les mines de sel des particuliers avaient été supprimées.
7. Les mœurs et la moralité publique étaient en complète décadence.
8. L'éducation des enfants était en déclin par suite de la nouvelle législation.
9. La religion souffrait du mépris.
10. La situation économique ne cessait de se dégrader par suite de l'augmentation des tarifs douaniers aux nouvelles frontières.

Bien entendu les Ordres prétendaient remédier à tous ces maux qu'ils avaient inventoriés en Galicie. Il fallait leur confier l'administration locale et ils étaient prêts à occuper gratuitement les emplois, de sorte que l'État pourrait faire des économies. Ils proposaient également de percevoir eux-mêmes l'impôt direct, qu'ils reverseraient au Trésor public. Ils réclamaient en outre la création d'une Banque des États, au capital de 30 millions de florins qui seraient fournis par le trésor public.

Ils plaidaient pour le maintien du polonais comme langue administrative de la province et ils demandaient une participation à la nomination des juges. Mais pour écouler les produits de l'agriculture, ils demandaient le maintien d'un corps d'armée de 40 000 hommes dans la province. Ils voulaient en revanche que la Galicie échappât à la conscription afin de conserver toute la main-d'œuvre indispensable pour les travaux agricoles. Ils réclamaient la conclusion rapide d'un traité de commerce avec la Prusse afin de pouvoir utiliser la Vistule pour l'exportation de leurs produits. Ils étaient prêts à céder à leurs paysans le droit de propriété sur les tenures qu'ils occupaient, à condition que ceux-ci s'engagent à fournir la corvée à perpétuité à leur seigneur héréditaire. Finalement ils revendiquaient la création d'un gouvernement des Ordres qui serait autonome par rapport au pouvoir monarchique et détiendrait les pouvoirs exécutifs et judiciaires.

C'est pourquoi après la mort de Joseph II, son successeur Léopold II comme dans les autres provinces de la Monarchie rapporta une partie des réformes imposées par son frère. Il fallait en effet tenir compte de l'opposition nobiliaire qui était redevenue vigoureuse dans les dernières années du règne de Joseph II. On assista à un phénomène comparable à celui qui agita la diète de Bohême ou mobilisa la classe politique hongroise en 1789-1790. La centralisation fut abandonnée, des corps intermédiaires furent créés ou recréés. Les Ordres qui obtinrent la réunion d'une diète furent associés à la perception des impôts.

Conclusion

De 1172 à 1780, durant la corégence, Joseph II a réorganisé l'administration, la justice et modifié le statut des Juifs de sorte que les rapports sociaux en Galicie furent bouleversés. Les administrations de la province (gouvernement) et de cercle protégèrent les paysans, les anciens tribunaux de la noblesse furent supprimés et remplacés par des tribunaux d'État.

La réforme reçut une formidable impulsion après 1780. Joseph II se rendit plusieurs fois en Galicie. Les réformes se multiplièrent et l'on n'évaluait même plus les résultats d'une réforme avant d'en imposer une autre, y compris à l'Église catholique. Les évêques ne furent privés de leur juridiction au-delà des frontières, une partie des couvents fut fermée. La formation des prêtres fut confiée à des séminaires généraux. La réforme agraire, la réforme fiscale, la politique scolaire et la réforme du statut des Juifs furent imposées par des décrets de Joseph II qui ne tenaient aucun compte de la réalité historique.

La noblesse polonaise perdit son pouvoir politique dans les voïevodies et les diètes locales. Les domaines royaux qu'elle administrait, les fermes des douanes, péages et mines qu'elle gérait pour son plus grand profit lui furent retirés pour revenir à l'État. Elle perdit également la juridiction qu'elle exerçait sans contrôle sur les sujets qui habitaient sur ses domaines privés. Après 1780 le servage fut aboli et la corvée considérablement réduite. Ce qu'il en restait fut réglementé et converti en redevances en espèces. La noblesse qui vit disparaître une bonne partie de ses revenus attendit cependant la fin du règne de Joseph II pour manifester clairement son mécontentement, sans aller toutefois jusqu'à la révolte comme aux Pays-Bas.

Les critiques formulées par les nobles à la mort de Joseph II constituent un bon catalogue des réformes qu'il a imposées durant la période de la corégence et durant son gouvernement personnel. Elles sont une tentative d'intégration rapide dans la Monarchie autrichienne, mais aussi une modernisation indispensable de la société et l'application de la philosophie des Lumières à un monde particulièrement conservateur. Bien qu'elles aient été contraires aux intérêts de la noblesse, celle-ci collabora avec la Maison d'Autriche parce qu'il y avait certaines affinités avec la Monarchie et parce qu'en comparaison avec le régime russe ou le régime prussien, la domination autrichienne était plus supportable. Ainsi la politique de Marie-Thérèse et de Joseph II a-t-elle facilité l'intégration de la Galicie dans la Monarchie austro-hongroise.

~ II^e partie
Diversité, interculturalité, conflits

Interculturalité et plurilinguisme en Galicie (1772-1918)

— Isabel Röskau-Rydel

Maître de conférences à l'Université pédagogique de Cracovie

LORS DU PREMIER PARTAGE de la Pologne en 1772, une grande partie de la « Petite Pologne » (Kleinpolen) fut attribuée à l'Autriche qui lui donna le nom évocateur de « Royaume de Galicie et de Lodomérie » (Königreich Galizien und Lodomerien). Sur une surface de quelque 82 000-89 000 km² vivaient environ 2,5 millions d'habitants. En 1786, la Bucovine fut annexée à la Galicie, ce qui augmenta cette province de la couronne (Kronland) de quelque 10 000 km². Dans le cadre du troisième partage de Pologne en 1795, l'Autriche reçut encore la partie restante de la Petite Pologne : Cracovie et la région située entre Pilica et Bug représentant un territoire de 51 000 km² peuplé d'environ un million cent mille habitants. La province qui comptait 3,7 millions d'habitants en 1795 comportait des différences ethniques et religieuses très marquées. La frontière ethnique entre la Galicie occidentale (Westgalizien) et la Galicie orientale (Ostgalizien) suivait les rivières San et Wisłok.

En Galicie occidentale, les catholiques polonais étaient majoritaires. Les Ruthènes, comme on appelait alors les Ukrainiens, constituaient au contraire la majorité de la population en Galicie orientale : 90 % d'entre eux étaient des paysans. La grande majorité d'entre eux était de confession catholique grecque, seule une petite partie était de confession grecque-orthodoxe. À la différence des prêtres catholiques romains, les prêtres catholiques grecs, comme les prêtres catholiques arméniens pouvaient se marier. Un assez grand nombre de Ruthènes de Galicie occidentale habitait à Przemyśl et dans les environs, de même que sur les rives de la rivière San. Le clergé grec catholique, à partir de 1775, fut d'abord formé à Vienne, au séminaire grec catholique pour la Hongrie et la Transylvanie (Seminar für die griechisch-katholischen

Priesterkandidaten Ungarns und Siebenbürgens). Plusieurs personnalités de la vie intellectuelle ruthène furent formées dans cet établissement entre 1775 et 1783. Après la suppression des séminaires diocésains et congréganistes (Diözesan- und Ordensseminarien) décrétée par Joseph II, deux grands séminaires (Generalseminarien) furent créés à Léopol en 1783, l'un pour le clergé grec catholique, l'autre pour le clergé catholique romain et catholique arménien. Désormais un beaucoup plus grand nombre de candidats ruthènes à la prêtrise put accéder à une bonne formation. Dans les deux grands séminaires, l'enseignement fut d'abord donné en latin, mais la majorité des candidats ne maîtrisait pas cette langue, de sorte qu'à partir de 1786 il fut permis de faire cours aussi en polonais et en ruthène. À l'issue de leur formation au grand séminaire, les candidats à la prêtrise pouvaient commencer des études de théologie à l'Université de Lemberg.

Des Juifs étaient établis dans toute la Galicie, principalement dans les villes dans des quartiers séparés.

À Léopol (Lemberg, Lwów, L'viv), la capitale de la Galicie, on ne comptait en 1773 que 23 000 habitants. Mais dès 1795, le nombre d'habitants de Léopol était passé à 38 000. À Lemberg, plusieurs centaines d'aristocrates polonais, propriétaires de terres le plus souvent situées en Galicie orientale, avaient leur hôtel particulier. En outre, on rencontrait à Léopol un grand nombre de religieux catholiques, appartenant aux nombreuses congrégations présentes dans cette ville. Une particularité de Lemberg était depuis 1808 de servir de siège à trois archevêques : catholique romain, catholique grec, et catholique arménien. On y trouvait en outre une communauté juive établie de longue tradition et une communauté protestante qui ne comptait que quelques membres.

À Lemberg ne vivait qu'un petit nombre de Ruthènes, appartenant pour la plupart au milieu social instruit, le plus souvent membres de la famille des prêtres catholiques grecs. Ils habitaient à proximité de l'église catholique grecque (Walachische Kirche), près de laquelle se trouvait une école ruthène. Les Juifs représentaient une partie importante de la population de la ville : on comptait en 1797 12 730 Juifs, soit environ 30 % de la population, essentiellement des petits commerçants et des artisans. De même que les Allemands, les Polonais et les Juifs, les Arméniens s'étaient établis à Lemberg dès le haut Moyen Âge. Dans la première moitié du XIX^e siècle cependant, il n'y avait plus dans cette ville qu'une toute petite communauté arménienne de deux cents à trois cents personnes. En raison de leur instruction, de leurs connaissances linguistiques et de leurs contacts très étendus avec l'Orient, les Arméniens jouaient un rôle important, particulièrement dans le secteur économique, et jouissaient, en tant que bourgeois fortunés, d'une grande réputation dans la ville et dans toute la Galicie.

La mise en place de l'administration autrichienne, à partir de 1772, entraîna la venue de nombreux fonctionnaires et enseignants issus des régions autrichiennes de langue allemande : de Silésie, d'Ermeland, ainsi que du Wurtemberg et du Palatinat qu'on avait délégués ou recrutés pour encadrer les autorités locales, et pour édifier un système scolaire général sur le modèle autrichien. On n'avait pas besoin seulement de fonctionnaires, mais aussi d'artisans et de commerçants, et à terme aussi de paysans. Par l'édit du 1^{er} octobre 1774 de Marie-Thérèse, des commerçants, artisans et entrepreneurs catholiques de la monarchie habsbourgeoise ou de pays étrangers étaient invités à s'établir en Galicie. Les protestants en revanche n'obtinrent d'abord qu'une liberté d'établissement restreinte à quatre villes : Léopol, Jaroslau (Jarosław), Zamość (qui faisait à cette date partie de la Galicie) et Zaleszczyki (Zališćyky). Un nouvel édit du 16 novembre 1774 leur permit de s'établir aussi à Kazimierz près de Cracovie et à Brody et leur accorda le droit de se réunir pour leur culte dans des salles de prière privées.

Mais il fallut attendre l'édit du 17 septembre 1781 de Joseph II pour que les colons de confession protestante se voient accorder des avantages beaucoup plus considérables et le droit d'établissement non seulement dans les villes de Galicie, mais aussi dans les campagnes. Un mois plus tard, le 13 octobre 1781, l'empereur Joseph II accorda de nouvelles libertés religieuses aux protestants de la confession d'Augsbourg et de la confession helvétique, de même qu'aux Grecs non uniates – libertés qui furent rendues publiques par l'Édit de Tolérance du 10 novembre 1781. Après la mort de Joseph II en 1790, ce mouvement de colonisation s'interrompit et il fallut attendre le règne de François I^{er} pour qu'environ 1 200 familles d'Allemands viennent s'établir en Galicie. Mais celles-ci ne bénéficièrent pas de conditions aussi favorables que naguère et, en raison de la diminution des propriétés d'État encore disponibles, durent aussi s'établir sur des terres appartenant à des propriétaires fonciers polonais. Entre 1782 et 1803, quelque 15 000 immigrants venus de l'actuel sud-ouest de l'Allemagne, en particulier du Palatinat (65 %), et d'autres régions, arrivèrent en Galicie. Parmi eux se trouvaient aussi 28 familles mennonites qui représentaient au total un groupe d'une petite centaine de personnes.

Le statut des Juifs fit l'objet d'une réglementation nouvelle dans l'Édit de Tolérance de Joseph II en 1789. Désormais, ils purent exercer librement le métier de commerçant et d'artisan, même si les branches régies par des corporations leur restaient interdites. Par ailleurs ils furent dans un premier temps exclus des métiers d'apothicaire, de meunier, de brasseur et d'aubergiste. L'interdiction d'exercer le métier d'aubergiste, qui faisait vivre environ un neuvième de la population juive de Galicie, eut pour conséquence que ces personnes

durent chercher de nouvelles ressources dans les villes, ce qui entraîna une augmentation du nombre des Juifs habitants des villes où ils pouvaient librement s'installer. Car toutes les villes de Galicie ne leur étaient pas ouvertes : à Cracovie, Tarnów, Neu Sandez (Nowy Sącz), Léopol, Gródek Jagielloński (Horodok en ukrainien) et Sambor (Sambir en ukrainien), ils n'avaient le droit d'élire domicile que dans certains quartiers (*De non tolerandis Judaeis*).

Joseph II avait eu beau vouloir, dans l'esprit des Lumières, améliorer la situation sociale et économique par son Édît de Tolérance, cet objectif s'avéra impossible à atteindre en raison des restrictions juridiques et économiques maintenues et du poids de l'impôt sur les Juifs. De surcroît aucune solution de remplacement n'était proposée par l'État aux Juifs qui devaient changer de métier. Le monarque avait tout aussi peu tenu compte du fait que les Juifs orthodoxes de Galicie attachés à leurs traditions et à leurs coutumes, ne pourraient ni ne voudraient se transformer sans délai en Juifs cosmopolites et émancipés suivant le modèle occidental et allemand. Pour la même raison le modèle d'un système éducatif judéo-allemand d'État promu par Joseph II en 1787 fut un échec. Le but de ces écoles judéo-allemandes aurait dû être de supplanter à la longue les écoles privées juives (Cheder), mais ce projet échoua en raison de la résistance acharnée des cercles orthodoxes. L'empereur François I^{er} décréta finalement en 1806 la dissolution des écoles de ce modèle. Il n'y eut plus qu'à Tarnopol (Ternopil en ukrainien) à partir de 1813 et à Brody à partir de 1815 des écoles judéo-allemandes organisées par la communauté juive locale. Même si les conditions de vie sociales et économiques de la majeure partie de la population juive ne connurent pas d'amélioration significative durant la première moitié du XIX^e siècle, les Juifs de Galicie bénéficièrent grâce à la législation autrichienne d'une sécurité personnelle dont ils n'avaient jusque-là jamais fait l'expérience.

L'empereur éclairé Joseph II prit en compte aussi la situation sociale précaire des serfs et s'efforça de l'améliorer par des réformes agraires. Un des plus importants édits destinés à l'amélioration de la situation des paysans fut celui du 5 avril 1782 qui supprima le servage. Les paysans, en vertu de cet édit, n'étaient plus soumis à la juridiction du propriétaire foncier et jouissaient de plus larges libertés personnelles : ils n'étaient pas pour autant libérés de la corvée. Ces dernières furent toutefois réglementées par l'État.

Parallèlement à la mise en place de l'administration autrichienne, une nouvelle organisation territoriale en cinquante-neuf départements (réforme de 1773), puis en dix-neuf districts (réforme de 1777) regroupés en six cercles. Dans le cadre d'une nouvelle réforme administrative de 1782, les districts existants furent transformés en dix-huit cercles, les deux arrondissements de Kolomea (Kołomyja en polonais, Kolomyja en ukrainien) et de Tyśmenica

étant fusionnés en un cercle de Stanislau (Stanisławów en polonais, Stanislaviv en ukrainien). À la suite de l'incorporation de la Bucovine à la Galicie en 1786 s'ajouta encore un dix-neuvième cercle : celui de Czernowitz (Czerniowce en polonais, Černivci en ukrainien).

Un rôle particulier revint à la ville de Cracovie qui ne fut attribuée à l'Autriche, avec quelques autres territoires, qu'aux termes des négociations du troisième partage de la Pologne, au début de 1796. Ces territoires appelés « Nouvelle Galicie » (Neugalizien) ou « Galicie occidentale » (Westgalizien) furent finalement incorporés à la province en 1803 et soumis à l'autorité du gouverneur régional (Landesgouverneur) de Léopol. Au cours des guerres napoléoniennes, Cracovie ainsi que Podgórze, sur l'autre rive de la Vistule, et d'importantes parties de la Galicie telle que définie lors du premier partage de la Pologne, furent rattachés au duché de Varsovie. Après la défaite de Napoléon et au terme des dispositions du Congrès de Vienne de 1815, l'Autriche récupéra ces territoires du premier partage, mais dut renoncer à Cracovie, qui acquit le statut de Ville libre et fut placée sous l'autorité des trois Résidents des puissances qui s'étaient partagé la Pologne. En 1846, Cracovie fut à nouveau incorporée à la Galicie.

Dans les premières années, le gouvernement régional dirigé par le gouverneur s'employa à trouver des fonctionnaires qualifiés, connaissant les langues slaves. On songea en particulier à des fonctionnaires de Bohême, Moravie et Silésie autrichienne parlant allemand et tchèque ou polonais. De même, pour la mise en place d'un système éducatif, on fut obligé de trouver des enseignants bilingues. À l'époque polonaise, l'enseignement avait été confié exclusivement à l'Église, de telle sorte qu'on ne pouvait pas s'appuyer sur des institutions d'enseignement publiques. L'organisation du système éducatif dans tout le pays prit plusieurs années : elle se concentra d'abord sur Léopol, le chef-lieu, où furent créés des écoles, des lycées, un séminaire de formation des maîtres et en 1784 une université.

La langue de l'administration et de l'enseignement était désormais l'allemand et pour une part aussi le latin, ce qui obligea les Polonais, les Ruthènes, les Arméniens et les Juifs à utiliser la langue allemande dans leurs relations avec l'administration publique et dans les établissements scolaires. Le clergé catholique pouvait recourir au latin, tandis que la noblesse polonaise et le milieu bourgeois cultivé parlaient surtout français avec les fonctionnaires supérieurs et avec les officiers. Les paysans et les artisans ruthènes, pour leur part, devaient recourir à des truchements qui les accompagnaient dans leurs démarches administratives.

Les relations entre les fonctionnaires allemands d'Autriche et les couches supérieures de la population polonaise se développèrent de diverses manières.

D'un côté les fonctionnaires de l'administration arrivés de fraîche date se comportaient avec une méfiance toute particulière envers les représentants de l'intelligentsia polonaise, car ceux-ci faisaient montre d'une conscience nationale prononcée et ne voulaient pas s'accommoder des restrictions imposées par le gouvernement autrichien. Lorsque, pendant les guerres napoléoniennes, des troupes polonaises placées sous le commandement suprême du prince Józef Poniatowski occupèrent Lemberg en mai et juin 1809, elles furent acclamées avec enthousiasme par la population polonaise. Non seulement dans la province de Galicie, mais aussi dans l'administration centrale de Vienne, on portait des jugements le plus souvent très réservés sur les Polonais, considérés comme un « élément politiquement peu sûr et révolutionnaire ».

Malgré cette méfiance, les relations sociales entre la noblesse polonaise et la noblesse austro-allemande faisaient l'objet de soins particuliers. Il était parfaitement normal, pour la plupart des gouverneurs de la province, comme par exemple pour le prince de Lobkowitz, d'inviter régulièrement à leurs réceptions solennelles, outre les fonctionnaires supérieurs de l'administration qui étaient le plus souvent eux-mêmes des aristocrates, des nobles polonais et des dignitaires de toutes les confessions.

De nombreuses familles aristocratiques et bourgeoises aisées organisaient régulièrement des concerts de musique de chambre à leur domicile, auxquels étaient invités surtout des Allemands et des Polonais, mais aussi des Ruthènes. À Lemberg, les représentations de théâtre et d'opéra, allemandes et polonaises, apportaient aussi des distractions bienvenues à un grand nombre d'habitants de toutes les confessions et de tous les milieux. La Galicie, qui passait au début du XIX^e siècle pour une contrée exotique, possédait aussi une certaine force d'attraction, comme l'indique le fait que même les musiciens viennois venaient jusque-là, par exemple Franz Xaver Mozart, le plus jeune fils de Wolfgang Amadeus, professeur de piano payé dans une famille aristocratique polonaise. Mozart passa ici, d'abord comme dans le domaine du compte polonais Baworowski, puis comme professeur de musique et comme compositeur indépendant à Lemberg, près de trois décennies de sa vie.

Non seulement les étudiants et professeurs, mais tous les cercles intéressés par la politique, suivirent avec une grande attention les informations données par la presse sur le déclenchement de la révolution à Paris en février 1830 et sur la propagation dans les villes allemandes. Le soulèvement de Varsovie en novembre 1830 fut une césure dans la vie politique de la Galicie. Malgré la défaite des Polonais dans leur combat contre la puissance russe, l'année 1831 donna, en Galicie aussi, une impulsion décisive à l'intérêt porté à la culture nationale. Comme la littérature et l'histoire polonaises n'étaient pas étudiées à

l'école, ou traitées accessoirement, beaucoup de lycéens et d'étudiants polonais, et parfois même allemands, se regroupaient dans des cercles conspiratifs pour se consacrer dans leurs loisirs à ces matières, et particulièrement à la culture et à l'histoire de la Galicie. À partir de 1832 se constituèrent de surcroît de nombreuses organisations conspiratrices, formées de nobles, d'intellectuels, d'éditeurs, mais aussi d'artisans polonais. Les activités conspiratrices furent tout aussi intenses, dans les années 1830, parmi les séminaristes ruthènes catholiques grecs de Lemberg. Dans ce milieu, les étudiants Markijan Šaškevyč, Jakiv Holovac'kyj et Ivan Vahilevyč avaient formé un « cercle d'auto-formation » qui fit de Lemberg le centre du mouvement national ruthène. Ces personnalités entrées dans l'histoire comme la « Triade ruthène » (Rus'ka Trijca) déployèrent, avec d'autres étudiants, une large activité littéraire et éditoriale.

Le gouvernement de Vienne comptait sur Leopold Sacher-Masoch senior, nommé directeur de la police de Lemberg en 1832, pour une meilleure surveillance de ces cercles conspirateurs. Le fils de ce directeur de la police, né en 1836 à Lemberg, devint l'écrivain que chacun connaît : il vécut ses douze premières années à Lemberg, jusqu'à 1848, année de la révolution, qui fut aussi celle de la mutation de son père à Prague.

La coexistence des différentes nationalités était plus ou moins déterminée par le facteur confessionnel. Dans les villes les catholiques allemands et polonais, fonctionnaires, intellectuels, entrepreneurs et artisans, se retrouvaient à l'église où la messe était dite en latin, dans les premiers temps, et plus tard en polonais, par des prêtres polonais. Mais pour toutes les confessions, il était de règle de rester entre soi et de ne se rencontrer que les jours de grandes fêtes, ou lors de l'inauguration de bâtiments ou d'institutions, pour les cérémonies auxquelles les représentants de toutes les confessions étaient invités. Dans les villes, on avait en général plus d'occasions de fréquenter des personnes d'autres confessions, dans le cadre des relations d'affaires ou en raison d'intérêts culturels communs.

De manière générale, les chrétiens, dans la première moitié du XIX^e siècle, n'avaient guère de contacts personnels avec des Juifs. Les Juifs orthodoxes ne tenaient pas non plus, pour des raisons religieuses, à avoir des contacts étroits avec des Chrétiens. En Galicie, le nombre des Juifs ayant fait des études laïques et s'étant adaptés aux changements politiques était encore très restreint à cette époque. Seul un très petit groupe de lycéens, d'étudiants, de médecins, d'avocats et de gens de lettres juifs entretenait des relations étroites avec la population chrétienne. Ce groupe de Juifs qui avaient le plus souvent fait leurs études à Tarnopol, à Brody ou à Lemberg dans des établissements non confessionnels optait à cette époque en majorité pour la culture allemande. Un exemple de ce

comportement fut donné par l'écrivain Moritz Rappaport, qui fut pendant une partie des années 1840 rédacteur de la « *Lemberger Zeitung* ». À Cracovie au contraire, les Juifs optaient en majorité pour la culture polonaise qui avait en raison de l'administration polonaise de cette Ville libre une plus grande influence que dans les autres villes de Galicie, placées sous administration allemande.

Dans les villages, les différences confessionnelles étaient plus accusées ; là, chacun restait plutôt parmi les siens : les catholiques, les catholiques grecs et les protestants se retrouvaient dans leurs salles de prière et leurs églises respectives. Les colons allemands, majoritairement protestants, célébraient leurs fêtes selon les anciennes coutumes qu'ils avaient apportées de leur pays d'origine. Il en allait de même pour les colons catholiques allemands qui maintenaient eux aussi leurs vieilles coutumes, mais qui étaient plus exposés à l'influence de la polonisation.

Après la répression du soulèvement de novembre, à la fin de septembre 1831, la vie politique en Galicie ne fut pas paralysée, malgré le renforcement des mesures prises par les autorités de police qui, de la ville galicienne de Podgórze observaient attentivement les mouvements d'agitation politique de la Ville libre de Cracovie. En 1835 se forma à Cracovie l'« Association du peuple polonais » (*Stowarzyszenie Ludu Polskiego*), beaucoup plus radicale que les autres organisations, qui préparait un soulèvement anti-autrichien. Quand, en 1836, une grande partie des membres de cette organisation eut été arrêtée, elle transféra son siège à Lemberg, où des militants politiques moins radicaux en prirent la direction, puis abandonnèrent les plans de soulèvement anti-autrichien. Désormais, l'association parvint pour la première fois à répandre ses idées révolutionnaires parmi les paysans polonais et ruthènes. Mais en 1837, la police de Lemberg découvrit cette association illégale et arrêta ses membres, de telle sorte que, pendant plusieurs années, l'activité politique des cercles révolutionnaires polonais dans la capitale et en Galicie orientale fut stoppée. Plusieurs centaines de prisonniers politiques restèrent détenus à Lemberg durant les années 1840 dans l'attente de leur procès. Les jugements rendus après plusieurs années furent particulièrement sévères. Il y eut plusieurs condamnations à mort qui – à part quelques exceptions – ne furent cependant pas exécutées, car l'empereur commua la plupart des sentences en peines de prison de longue durée.

La tentative de soulèvement politique suivante, organisée par des émissaires des démocrates polonais venus de Posnanie et de Cracovie, eut lieu en février 1846 en Galicie occidentale, lorsque les unités d'insurgés entamèrent le combat contre les troupes polonaises. Ce soulèvement politique déclencha au même moment une révolte, à laquelle les insurgés ne s'attendaient pas, des paysans fidèles au gouvernement contre la noblesse, alors que les insurgés avaient espéré le soutien de ces mêmes paysans. Les attaques contre des domaines

seigneuriaux dans le secteur de Bochnia et Tarnów, et aux alentours, finirent dans un terrible bain de sang dont même des enfants et des femmes furent victimes. Il fallut appeler des troupes autrichiennes à la rescousse pour mettre fin à ce drame cruel qui avait été, dans un premier temps, plus ou moins toléré par les autorités dans bon nombre de circonscriptions de Galicie occidentale et orientale.

L'année 1846 resta gravée dans la mémoire des Polonais pour plusieurs générations, car ces événements avaient mis en évidence les profonds clivages sociaux qui divisaient la société galicienne et montré à la noblesse et à l'intelligentsia qu'elles ne pouvaient pas, dans leur combat pour l'indépendance, compter sur les paysans comme des alliés acquis d'avance. Plusieurs décennies furent nécessaires pour franchir ce fossé de méfiance mutuelle. En quelques jours, les troupes autrichiennes parvinrent à vaincre les insurgés polonais. Après l'occupation de Cracovie par les troupes des trois puissances qui s'étaient partagé la Pologne, la ville et la région environnante revinrent à l'Autriche, en accord avec la Prusse et la Russie.

Une césure intervint dans l'histoire de la Galicie au moment où les nouvelles du déclenchement de la Révolution de février 1848 à Paris et de mars à Vienne arrivèrent dans ce territoire. Une nouvelle étincelle d'espoir ralluma les forces politiques de Galicie. À Lemberg, on monta sur les barricades à la mi-mars. On combattait pour obtenir un plus large droit de regard pour ce qui concernait les intérêts nationaux. Pour la première fois, toutes les nationalités s'allièrent pour lutter ensemble à Lemberg pour plus de libertés. Un groupe de militants politiques polonais rédigea les 18 et 19 mars une pétition à l'adresse de l'empereur, réclamant l'égalité des droits pour tous ses sujets, la liberté de parole, la convocation du parlement régional (Landtag), l'abolition de la corvée, l'accès des paysans à la propriété foncière, l'introduction de la langue polonaise dans les administrations et dans les écoles, une amnistie pour les prisonniers politiques et la création d'une garde nationale.

Le combat mené initialement en commun pour la prise en compte des intérêts nationaux connut cependant une fin rapide, quelques semaines plus tard, en raison des divergences d'intérêt apparues entre les différents groupes nationaux. C'est ainsi qu'un groupe de Polonais créa fin avril 1848 un « Conseil national » (Rada Narodowa), pour pouvoir défendre sa revendication d'une représentation politique séparée en Galicie. À la suite de quoi l'intelligentsia ruthène, avec l'évêque catholique grec de Przemyśl à sa tête, forma de son côté, début mai, un « Conseil principal ruthène » (Rus'ka Holovna Rada), soulignant ainsi son autonomie politique. Ce « Conseil principal ruthène » alla jusqu'à exiger la partition de la Galicie et corollairement le rattachement à la Galicie des parties de la Hongrie peuplées de Ruthènes.

Le gouvernement régional de Galicie était prêt à faire quelques concessions aux Ruthènes. Il espérait les gagner de cette manière à la cause d'une politique dirigée contre les révolutionnaires polonais. Au nombre de ces concessions compta par exemple la publication d'un journal. En mai 1848 la première revue ruthène « Zorja Halycka » (Étoile de Halicz) put paraître. En juin 1848, lorsque des politiques et des gens de lettres polonais et ruthènes, au Congrès slave de Prague, prirent position pour le maintien de l'unité de la Galicie assortie de l'égalité des droits pour les deux nations et les deux confessions, cette tentative échoua en raison de l'intransigeance autant du Conseil national polonais que du Conseil principal ruthène.

Les Ruthènes espéraient que leurs préoccupations seraient désormais écoutées au sein de la population allemande. Au cours des décennies suivantes, ce début de coopération prit une forme encore plus concrète, car les deux nationalités étaient mécontentes du programme politique des Polonais.

Mais dans l'immédiat, toutes les aspirations à l'indépendance furent anéanties dès le moment où, avec le début de la réaction du gouvernement viennois, la situation politique se dégrada dans tous les territoires de la monarchie habsbourgeoise et où l'on en arriva, le 1^{er} novembre 1848, à Lemberg, à des affrontements sanglants entre la garde nationale et l'armée autrichienne. On tira au canon et le bombardement détruisit certains cartiers de la ville, comme par exemple l'hôtel de ville et la bibliothèque universitaire. Face à cette force d'une écrasante supériorité, les insurgés durent capituler.

Depuis le début de janvier 1849, le Parlement (Reichstag) de Kremsier délibérait de la question des structures centralistes ou fédérales de l'État autrichien et les divergences de vues étaient devenues de plus en plus nettes entre le Parlement et le gouvernement. Le gouvernement Schwarzenberg finit par proposer, le 4 mars 1849, le texte de constitution qu'il avait rédigé de sa propre initiative et c'est ce texte qui entra en vigueur le 7 mars comme une constitution octroyée. Au même temps, le Parlement de Kremsier fut dissous avec l'aide de l'armée et plusieurs députés furent arrêtés.

Pour la Galicie, ces différentes mesures signifiaient d'abord le retour aux conditions politiques d'avant 1848. La plus grande part des concessions et des promesses faites antérieurement fut retirée. Toutefois l'abolition du « robot » (corvée) en Galicie, décidée le 15 mai 1848, de même que l'accession des paysans à la propriété foncière, ne furent pas remises en cause. En revanche, l'égalité de droits garantie aux nationalités cessa bientôt d'être à l'ordre du jour. Comme par le passé, l'allemand resta la langue de l'administration et de l'enseignement scolaire, ce qui revenait à lui donner un statut nettement privilégié. En 1849, à

la suite d'une réforme administrative, le nombre des fonctionnaires allemands d'Autriche nommés en Galicie recommença à augmenter.

Au milieu du XIX^e siècle, la population de Galicie avait atteint environ 4 millions cinq cent mille habitants (4 555 477). Le pourcentage de Ruthènes n'avait pas sensiblement varié au cours des décennies : en 1851, ils représentaient environ 50 % de la population, les Polonais environ 41 %, les Juifs autour de 7 % et les Allemands autour de 2 %. Dans douze circonscriptions de Galicie orientale le pourcentage de Ruthènes atteignait même 70,05 % de la population totale, celui des Polonais ne dépassait pas environ 21,4 %, celui des Juifs se situait autour de 7,7 % et celui des Allemands autour de 0,6 %.

Dans le cadre de la réforme administrative, deux sièges du gouvernement de la province (Statthalterei) furent créés à Lemberg et à Cracovie, plus tard s'en ajouta un troisième à Stanislau – jusqu'au moment où intervint la répartition en dix-neuf directions de district (Bezirkshauptmannschaft). Les administrations de circonscription (Bezirkämter), placées sous l'autorité du directeur de circonscription (Bezirksvorsteher) gagnèrent en importance, du fait qu'elles étaient désormais rattachées directement aux ministères viennois. De plus, le dispositif de police fut complété et la gendarmerie introduite en 1849 pour servir de troupe militaire auxiliaire investie de large délégation de pouvoir. Cette période de transition appelée néoabsolutiste (1849-1860) apporta de nouvelles restrictions importantes pour les Juifs et les Protestants. Les droits de l'Église catholique furent au contraire accrus.

Ce n'est qu'après la défaite de l'Autriche contre les troupes de Napoléon III à la bataille de Solférino en 1859 que l'empereur François Joseph I^{er} se résolut à imposer un changement de ligne dans sa politique intérieure. Le ministre de l'Intérieur Alexander Bach fut congédié et le gouverneur (Statthalter) de Galicie, le comte Agenor Gołuchowski (1849-1859) lui succéda au ministère de l'Intérieur : pour la première fois, un haut fonctionnaire polonais accédait à l'un des postes ministériels les plus éminents d'Autriche.

En raison du grand nombre de leurs députés, les Polonais réussirent à former au Conseil d'Empire (Reichsrat) de Vienne nouvellement constitué et réuni 14 avril 1851 un groupe parlementaire politiquement influent qui se fit connaître sous le nom de « Club polonais » (Polenklub, Koło Polskie). Pour le gouvernement viennois, ce « club polonais » acquit une grande importance, car il recherchait souvent son soutien pour faire passer des lois contre la résistance d'autres nationalités représentées au Reichsrat. Pour s'assurer le soutien des Polonais, il devait naturellement lui consentir des concessions. C'est ainsi qu'à partir des années 1860 des structures autonomes furent introduites en Galicie, dans le cadre desquelles une position privilégiée était accordée aux Polonais.

Une autre phase importante de l'histoire de la province de Galicie commença en 1861, avec la réouverture du Parlement régional (Landtag) de Lemberg auquel furent attribuées de plus larges compétences législatives. Le pouvoir d'État restait représenté par les gouverneurs qui furent des Polonais à partir de 1848, à part quelques exceptions. Dans les années suivantes, la composition du Landtag devint un problème pour les différentes nationalités de Galicie : elle était fondée sur le système des curies, en vigueur dans toute l'Autriche, qui réservait aux grands propriétaires fonciers, en l'occurrence à la noblesse polonaise, proportionnellement plus de sièges qu'à toutes les autres catégories de la population. Ce système électoral des curies fut pour des décennies une constante pomme de discorde pour les différents groupes nationaux, car il ne respectait en aucune manière les proportions entre nationalités, de sorte que les Ruthènes, qui représentaient près de 50 % de la population totale de la Galicie étaient sous-représentés au Landtag où ils ne disposaient que de 15 % des sièges. Les Juifs, eux non plus, n'avaient pas au Landtag un nombre de siège proportionné à leur importance démographique. Les Allemands de Galicie n'y étaient pas du tout représentés.

Aussi, à partir du début des années 1860, le gouvernement viennois abrogea-t-il progressivement la législation discriminatoire concernant les Juifs, et la vie politique des Juifs éclairés de Galicie connut un nouvel essor. Désormais, des députés juifs furent élus au Landtag de Galicie et au Reichsrat de Vienne. La situation économique des Juifs s'améliora dans plusieurs domaines, d'autant plus qu'ils purent à nouveau exercer leurs métiers traditionnels d'aubergistes ou de fermiers dans des grands domaines. Mais d'autre part ils furent confrontés au cours des décennies suivantes à une société environnante qui leur était de plus en plus hostile.

Quant aux Protestants, le décret appelé « patente concernant les protestants » (Protestantenpatent) du 8 avril 1861 leur assura « l'égalité de principe face à la loi et dans les relations de leurs Églises avec l'État ».

Après une période de stagnation dans le domaine des concessions politiques consenties aux Polonais, due au déclenchement du soulèvement de janvier 1863 dans la partie russe de la Pologne, qui se propagea en Galicie, le gouvernement viennois ne se consacra à nouveau activement à la question de l'autonomie de la Galicie qu'au lendemain du Compromis austro-hongrois conclu en 1867. Le comte Agenor Gołuchowski, gouverneur de Galicie, partisan de l'orientation austro-polonaise, qui avait occupé divers postes ministériels au gouvernement entre 1859 et 1866, joua un rôle important dans la défense des revendications polonaises.

La première concession en matière d'autonomie entendue au sens d'une autoadministration de la Galicie fut le vote de la loi du 22 juin 1867 concernant la langue d'enseignement dans les écoles primaires et secondaires, selon laquelle il revenait à l'autorité responsable de l'établissement concerné de décider de la langue d'enseignement utilisée dans cet établissement. Trois jours plus tard, le 25 juin 1867, fut créé le conseil scolaire de la province de Galicie (Landesschulrat), désormais responsable du système scolaire de Galicie. Ce conseil scolaire majoritairement composé de Polonais entra constamment en conflit avec les autres nationalités durant les années suivantes, car les écoles ruthènes et allemandes subissaient les effets d'une tendance forte à la polonisation.

La Constitution du 21 décembre 1867 dont l'art. 19 stipulait que chaque peuple (Volksstamm) avait « droit à la sauvegarde de sa nationalité et de sa langue » fut particulièrement bien accueillie par les Juifs, car cette constitution levait les dernières restrictions existantes et leur accordait une pleine égalité de droits. Enfin, de nouvelles concessions du gouvernement viennois aux Polonais furent accordées en 1869, avec l'introduction du polonais comme langue d'administration et de la justice, et en 1870/71 avec l'introduction du polonais comme langue d'enseignements dans les universités de Cracovie et de Lemberg, ainsi qu'à l'Université technique de Lemberg.

À la suite de ces règlements, de ces lois et de ces diverses mesures, la Galicie acquit un statut particulier, unique en son genre au sein de la monarchie habsbourgeoise. Ces structures autonomes permettaient désormais le libre épanouissement de la langue et de la culture polonaise en Galicie et offraient aussi de nouvelles possibilités de développement à la langue et à la culture ruthènes, même si ces dernières restaient exposées aux tentatives répétées de minorisation de la part des politiques polonais. L'intolérance grandissante des conservateurs polonais envers les Ruthènes de Galicie orientale devait conduire dans les décennies suivantes à des conflits parfois sanglants, dont l'assassinat du comte Andrzej Potocki, gouverneur de Galicie, en 1908, par un étudiant ruthène, marqua le début.

Comme toutes les nationalités de Galicie étaient conscientes du fait que l'ascension sociale et la consolidation de l'identité nationale passaient par l'acquisition individuelle et collective d'un bon niveau d'instruction, de plus en plus de Ruthènes et de Juifs fréquentaient les écoles, les lycées et les Universités de Cracovie et de Lemberg. À l'opposé des Ruthènes qui étaient sous-représentés dans les lycées d'État et à l'Université de Lemberg, les Juifs eurent jusqu'en 1900 une présence dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur proportionnellement plus importante que leur poids

démographique, ce qui fut observé d'un œil très méfiant par les Polonais. D'un autre côté, ces proportions résultaient de la composition de la population de Lemberg, où l'on comptait en 1900 près de 160 000 habitants au total, dont 51,6 % de Polonais, 27,8 % de Juifs, 18,3 % de Ruthènes et 2,3 % d'Allemands. Des lycées d'État permettant des études en langue allemande ne se trouvaient plus qu'à Lemberg (II. Staatsobergymnasium) et jusqu'à 1913 à Brody (Kronprinz-Rudolf-Gymnasium).

C'est le lycée allemand de Brody que fréquenta Joseph Roth, né dans cette ville en 1894, jusqu'à son baccalauréat en 1913. Mais à son époque, les plus belles années de Brody appartenaient déjà au passé. Pendant exactement cent ans, de 1779 à 1879, la ville avait conservé un privilège de libre-échange commercial qui avait permis aux habitants de cette cité située à la frontière de la Russie de parvenir à une prospérité parfois grande. À Brody, la population juive, dont le plus grand nombre appartenait à la culture des Lumières juives (Haskala), représentait environ deux tiers de la population. À l'automne 1913, Joseph Roth partit pour Vienne, où il commença en 1914 des études de littérature allemande. Il fit en 1915 à Vienne la connaissance de Józef Wittlin, le futur écrivain polonais, qui était comme Roth le fils d'une famille juive de Galicie et qui étudia comme lui la littérature allemande à Vienne. Mais à la différence de Roth, Wittlin avait fréquenté le lycée polonais de Lemberg.

Lemberg était le centre de la vie intellectuelle ruthène ; c'est là que fut fondée en 1873 l'Association Ševčenko, qui joua le rôle d'Académie scientifique ukrainienne. Il y avait en outre à l'Université de Lemberg, à la veille de la Première Guerre mondiale, sept chaires ukrainiennes. Une des plus importants historiens et écrivains ukrainiens fut Ivan Franko, qui vivait à Lemberg, maîtrisait aussi bien l'ukrainien que l'allemand et le polonais et publia dans ces trois langues. Le plurilinguisme était alors très répandu : en Galicie orientale, précisément, on trouvait beaucoup de gens parlant trois langues (l'allemand, le polonais et le ruthène). Dans le milieu des Juifs cultivés de Galicie orientale, on parlait même cinq langues si l'on ajoute le yiddish et l'hébreu. C'est ce que souligne Soma Morgenstern dans ses *Souvenirs de jeunesse en Galicie orientale*.

Du point de vue économique, la Galicie était surtout une région agricole. À l'agriculture s'ajoutait une importante industrie du bois, avec de nombreuses scieries qui comptaient parfois parmi les plus grandes de la monarchie habsbourgeoise. Une des principales branches industrielles était l'extraction du sel dans les deux mines de Wieliczka et de Bochnia et la fabrication d'eau-de-vie. De grandes entreprises s'étaient implantées surtout dans les environs de Cracovie et de Lemberg. Dans les années 1850 commencèrent les forages

systématiques de prospection du pétrole, dont les principaux gisements se trouvaient surtout en Galicie orientale, autour de Boryslau (Boryslav en ukrainien, Borysław en polonais) mais aussi en Galicie occidentale autour de Gorlice. Des entreprises autrichiennes, mais aussi étrangères, participaient à l'exploitation de ces gisements pétrolières. Les travailleurs juifs, qui constituaient la plus grande part de la main-d'œuvre employée dans cette branche industrielle.

Le taux de chômage élevé et les mauvaises conditions de vie conduisirent de nombreux habitants de Galicie – juifs, allemands, polonais et ruthènes – à quitter cette province vers la fin du XIX^e siècle, pour chercher une vie meilleure à Vienne ou à Berlin, mais aussi en Palestine et, pour le plus grand nombre d'entre eux, outre-Atlantique. Entre 1881 et 1910, on estime que 236 000 à 350 000 Juifs choisirent d'émigrer.

Pendant la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle la Galicie fut un des théâtres des opérations militaires opposant l'Autriche-Hongrie et la Russie, et au lendemain du rétablissement de l'indépendance de la Pologne le 11 novembre 1918, il s'avéra rapidement que la monarchie habsbourgeoise avait laissé un terrain miné, en Galicie comme ailleurs. Ce fut le cas particulièrement, en Galicie orientale, des relations très tendues entre les Polonais et les Ukrainiens. Après que les régiments ukrainiens de l'armée austro-hongroise dissoute eurent occupé, le 1^{er} novembre 1918, une grande partie de la Galicie orientale, y compris Lemberg, le nouveau gouvernement national ukrainien instauré le 13 novembre 1918 proclama la République populaire d'Ukraine occidentale dont la capitale était Stanislau (Stanislaviv). La partie de Lemberg qui n'était pas sous occupation ukrainienne fut défendue par des soldats polonais, des officiers de l'ancienne armée k.u.k. ainsi que par une partie de la population civile, jusqu'à l'arrivée de troupes régulières polonaises le 22 novembre 1918. Après que, le 18 juin 1919, la Pologne eut obtenu lors de la Conférence de paix de Paris le mandat provisoire d'occupation de la Galicie orientale jusqu'à la rivière Zbrucz marquant la frontière, et que, le 16 juillet, les troupes polonaises furent parvenues à repousser les troupes ukrainiennes au-delà de la Zbrucz, la Galicie orientale fit désormais aussi partie de la Pologne. Comme dans un prisme, les problèmes non résolus des nationalités se réfractèrent dans cette région et conduisirent à de nombreuses épreuves de force au sein de la République de Pologne entre 1918 et 1939.

Choix bibliographique

- BARTAL Israel, POLONSKY Antony (éd.), *Focusing on Galicia: Jews, Poles, and Ukrainians 1772-1918*, London, Portland/Oregon, 1999 (= Polin. Studies in Polish Jewry, vol. 12).
- BEAUVOIS Daniel, *La Pologne. Histoire, société, culture*, Paris, 2004.
- BIENAIMÉ Georges, *La Diète de la Galicie. Ses tendances autonomiques*, Paris, 1910.
- CORBEA-HOISIE Andrei (éd.), *Jüdisches Städtebild Czernowitz*, Frankfurt, Main, 1998.
- CORBEA-HOISIE Andrei, Jacques Le Rider (éd.), *Metropole und Provinzen in Altösterreich (1880-1918)*, Wien, Köln, Weimar, 1996.
- CORDON Cécile, Helmut Kusdat (éd.), *An der Zeiten Ränder. Czernowitz und die Bukowina. Geschichte, Literatur, Verfolgung, Exil*, Wien, 2002.
- FÄSSLER Peter, Thomas Held, Dirk Sawitzki (éd.), *Lemberg-Lwów-Lviv. Eine Stadt im Schnittpunkt europäischer Kulturen*, Köln, Weimar, Wien, 1993.
- FRANKO Ivan, *Beiträge zur Geschichte und Kultur der Ukraine. Ausgewählte deutsche Schriften des revolutionären Demokraten 1882-1915*, Berlin, 1963 (= Quellen und Studien zur Geschichte Osteuropas, hg. v. Eduard Winter, Bd. 14).
- FRAS Zbigniew, *Galicja*, Wrocław, 2002.
- HANN Chris, Magosci Robert Paul (Ed.), *Galicia. A Multicultural Land*, Toronto, Buffalo, London, 2005.
- KŁAŃSKA Maria, *Aus dem Shtetl in die Welt 1772 bis 1938. Ostjüdische Autobiographien in deutscher Sprache*, Wien, Köln, Weimar, 1994 (= Literatur und Leben, Bd. 45).
- Lemberg, L'viv 1772-1918. Wiederbegegnung mit einer Landeshauptstadt der Donaumonarchie*, bearb. v. Hans Bizanz, hg. v. Historischen Museum der Stadt Wien, Wien, 1993.
- MARK Rudolf A., *Galizien unter österreichischer Herrschaft. Verwaltung – Kirche – Bevölkerung*, Marburg, Lahn, 1994.
- MARSCHALL VON BIEBERSTEIN Christoph, *Freiheit in der Unfreiheit. Die nationale Autonomie der Polen in Galizien nach dem österreichisch-ungarischen Ausgleich von 1867. Ein konservativer Aufbruch im mitteleuropäischen Vergleich*, Wiesbaden, 1993.
- MICHEL Bernard, *Sacher-Masoch (1836-1895)*, Paris, 1989.
- MORGENSTERN Soma, *In einer anderen Zeit. Jugendjahre in Ostgalizien*, hrsg. und mit einem Nachwort von Ingolf Schulte, Berlin, 1999.

- PACHOLKIV Svjatoslav, *Emanzipation durch Bildung. Entwicklung und gesellschaftliche Rolle der ukrainischen Intelligenz im habsburgischen Galizien (1890-1914)*, Wien, München, 2002.
- POTICHNYJ Peter J., *Poland and Ukraine. Past and Present*, Edmonton, Toronto, 1980.
- RÖSKAU-RYDEL Isabel (éd.), *Galizien, Bukowina, Moldau*, Berlin, 1999 (Deutsche Geschichte im Osten Europas) (sowie Sonderausgabe 2002).
- RÖSKAU-RYDEL Isabel, *Kultur an der Peripherie des Habsburger Reiches. Die Geschichte des Bildungswesens und der kulturellen Einrichtungen in Lemberg von 1772 bis 1848*, Wiesbaden, 1993.
- ROSDOLSKY Roman, *Untertan und Staat in Galizien. Die Reformen unter Maria Theresia und Joseph II.*, hg. v. Ralph Melville, Mainz, 1992 (= Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Abt. Universalgeschichte).
- WANDRUSZKA Adam, URBANITSCH Walter (éd.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, Bd. III, Teil 1-2 : *Die Völker des Reiches*, Wien, 1980.

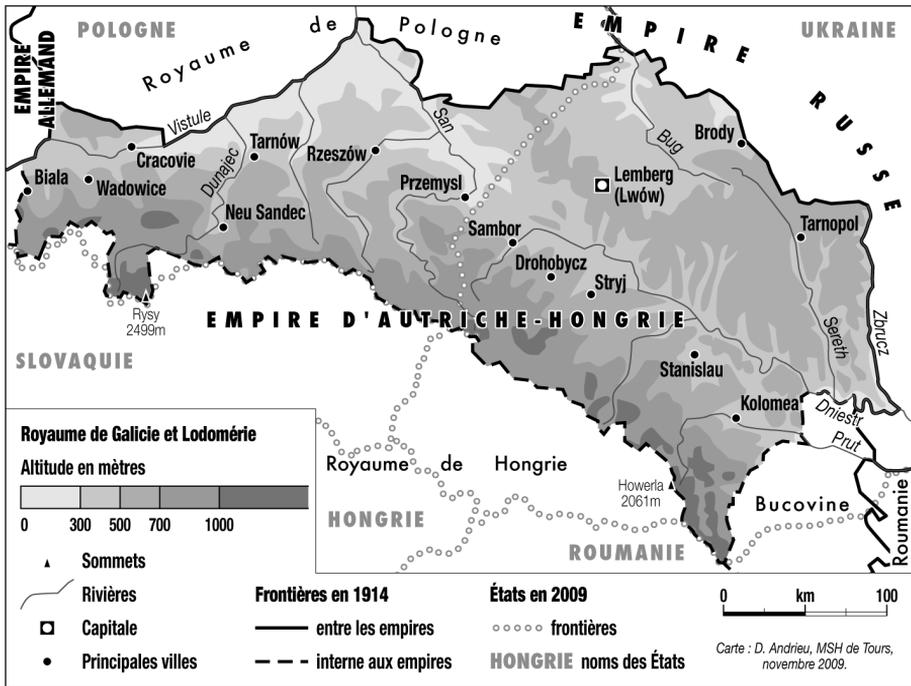


Fig. 1. Royaume de Galicie en 1914.

Zur *Haskala* und zum Zionismus in Galizien. Eine assoziative Gedankenverbindung am Beispiel von Nathan Samuely (1846-1921) und Saul Raphael Landau (1870-1943)

— *Francisca Solomon*

*Doctorante, Doktoratskolleg „Das österreichische Galizien
und sein multikulturelles Erbe“ de l'Université de Vienne*

DER FOKUS dieses Beitrages liegt auf einer Auswertung der *Haskala*-Bewegung und des Zionismus in Galizien, welche durch den ideologischen Werdegang der galizischen Schriftsteller Nathan Samuely und Saul Raphael Landau veranschaulicht und gleichzeitig infrage gestellt werden.¹

Nathan Samuely und Saul Raphael Landau gehören zu jenen Autoren, die sich gegen Ende des 19. Jahrhunderts ein reges Interesse von der Seite der jüdischen und nicht-jüdischen Leserschaft erfreuten. Die komparatistische Analyse eines ausgewählten Korpus von belletristischen Texten, publizistischen Schriften und autobiographischen Angaben soll einen komplexen Blick auf die Problematik des galizischen Judentums bieten. Nathan Samuely und Saul Raphael Landau sind Gestalten, die das ideologische Spektrum der jüdischen Geistesgeschichte in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts symptomatisch

1. Der Teil über Nathan Samuely und über die *Haskala* in Galizien im vorliegenden Beitrag ist eine leicht überarbeitete und ergänzte Fassung eines im Rahmen des Workshops „(De)Konstruktionen Galiziens. Kommunikation - Transformation - kulturelles Gedächtnis“ vom 28. und 29. November 2008 am Institut für Osteuropäische Geschichte der Universität Wien von mir gehaltenen Vortrags.

ergänzen und die entscheidenden politischen und kulturellen Optionen des galizischen Judentums nach 1900 ankündigen.

Die Autoren kann man in einem breiteren Kontext als Vertreter von zwei unterschiedlichen ideologischen Orientierungen betrachten, nämlich der *Haskala* und des Zionismus.

Im Rahmen der Galizien-Forschung privilegiert das herkömmliche Narrativ mit Bezug auf die zwei Autoren in erster Linie eine werkimmanente Untersuchung und wird von den Methoden und Vorgehensweisen der germanistischen und slawistischen Literaturwissenschaft geprägt. Biographische Aspekte, die von der Kritik nicht zu Kenntnis genommen wurden, spiegeln paradigmatische Züge für die Entwicklung der österreichisch-jüdischen Beziehungen wider und offenbaren den „Zeitgeist“.

Zum Problem des Kulturtransfers und der *Haskala* in Galizien. Prolegomena zu einer Geschichte der galizischen Juden

In seinem Buch *The Jewish Enlightenment* unterwirft der Historiker und *Haskala*-Spezialist Shmuel Feiner die jüdische Aufklärung mit ihrem in der Geschichtsschreibung tief verwurzelten Modell, das die Berliner *Haskala* als Epizentrum moderner Umwandlungen in der europäischen jüdischen Gesellschaft vorantreibt, einer systematischen Zerlegung. Feiner interpretiert die *Haskala* als ein dynamisches Phänomen, welches den Übergang von der Tradition zur Modernität signalisiere und im Zusammenhang mit der gesamten Ideen- und Sozialgeschichte der Aufklärung zu erfassen sei.² Allerdings ist Feiner jedoch insofern zu widersprechen als er eine rein diachron orientierte und vorwiegend positivistische Untersuchung hinsichtlich der *Haskala* vorschlägt³ und damit der Empfehlung von Robert Darnton, einem amerikanischen Kulturhistoriker, folgt, wonach die Erforschung der *Haskala* auf ihre geschichtlichen Dimensionen beschränkt bleiben sollte. Im Gegensatz

2. Feiner Shmuel, *The Jewish Enlightenment*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2004, Preface, S. XIII.

3. In seinem 2002 veröffentlichten Buch, *Haskalah and History. The Emergence of a Modern Jewish Historical Consciousness* (Oxford, Portland, Oregon: The Littman Library of Jewish Civilisation 2002) verzichtet Shmuel Feiner auf die monographische Vertiefung und bietet eine vielseitige und tiefer Analyse der *Haskala*-Bewegung. Der *maskilische* Diskurs ist *par excellence* dualistisch und beruht auf dichotomen Kategorien, wie z.B. „Licht“/„Finsternis“, „Vernunft“/„Aberglaube“ und selbstverständlich „*Haskala*“ („Aufklärung“)/„Chassidismus“.

dazu würde eine Einbettung in die Theorie des Kulturtransfers neue interpretatorische Wege eröffnen. Eine solche Auswertung muss aber an konkreten Beispielen veranschaulicht und geprüft werden. Für die *Haskala*-Diskurse in Galizien eignet sich eine kritische Auseinandersetzung mit einem ausgewählten Korpus von Ghettogeschichten, der hier am Beispiel des Werkes des galizischen Schriftstellers Nathan Samuely illustriert sein wird.

Die neuen Forschungsansätze auf dem Gebiet der Kulturwissenschaften ermöglichen eine vielschichtige Herangehensweise an die Problematik der *Haskala* in Galizien. In diesem Kontext eignet sich eine Analyse aus der Perspektive der Kulturtransferforschung⁴ dafür, die transkulturelle Dimension der *Haskala*-Bewegung zu offenbaren.

Die Erforschung kultureller Transfers ist ein relativ junger kulturwissenschaftlicher Ansatz, der sich ab Mitte der 1980er Jahre in Frankreich und Deutschland entwickelt hat und einen interkulturellen und komparatistischen Diskurs fördert. Die Übertragung von bestimmten Praktiken, Texten und Diskursen von einer Ausgangs- in eine Zielkultur steht im Vordergrund der Untersuchung und beruht auf einer eigenen Dynamik. In diesem Zusammenhang ist der Begriff der „Rekontextualisierung“ einsetzbar. Die kulturellen Momente werden beim Transfer einer Umwandlung unterworfen und von der aufnehmenden Kultur ihren Bedürfnissen und Konjunkturen angepasst.

Die Terminologie, die sich vor allem auf dem Gebiet der „Postcolonial Studies“ entfaltet hat, rückt den Oberbegriff des „Kulturtransfers“ in den Mittelpunkt und splittert sich in diverse Unterbegriffe auf. Stichwörter, wie „kulturelle Hybridität“, „transkulturelle Räume“, „Métissage“, „Kreolisierung“, „Recyclage“, „Histoire Croisée“ („Shared History“) stellen einige der Forschungsansätze dar. Das Spezifikum, bzw. der dementsprechende Kontext, die jedem von diesen Begriffen ein bestimmtes Siegel aufdrücken, veranlassen mich zur Bevorzugung einer übergreifenden Terminusauswahl, nämlich des Konzepts „kultureller Transfer“. Die dynamische Vorstellung der Kultur und deren ständigen Transformationen und Re-Interpretationen werden auf diese Weise bewahrt und hervorgehoben.

Die *Haskala* bedeutet keinesfalls eine autonome und isolierte Erscheinung. Vorausgehende und nachfolgende soziale, nationale, politische, wirtschaftliche, religiöse und kulturelle Faktoren bilden den Entwicklungsrahmen der Bewegung. Die rabbinisch-traditionellen Richtungen im Judentum, der

4. Forscherinnen um Michel Espagne, Katharina und Matthias Middell, Hans-Jürgen Lüsebrink, Rolf Reichardt und Michael Werner hingen diesem wissenschaftlichen Zweig der Kulturwissenschaft an.

Chassidismus, die *Haskala*, die assimilatorischen Tendenzen und schlussendlich der Zionismus sind Strömungen, die nicht als konkurrierend und völlig entgegengesetzt zu begreifen, sondern als unmittelbarer ideengeschichtlicher Transformationsprozess zu verstehen sind. Bemerkenswert ist aber die Betonung der Vielseitigkeit der *Haskala*-Bewegung(en) unter nationalem Gesichtspunkt betrachtet.

Die Ausbreitung der Berliner *Haskala* von Westen nach Osten begann Mitte des 18. Jahrhunderts. Deren erste Etappe dehnte sich über Österreich-Ungarn auf das im Jahre 1772 neuerworbene Galizien, dann auf Russland, die Bukowina und auf Rumänien aus.

Die Reformpolitik bedingte eine markante Differenzierung innerhalb der *Haskala* zwischen dem Wiener Zentrum und demjenigen in Galizien. Besondere Umstände verhalfen der galizischen *Haskala* zu einem eigenen Profil. Es geht hier um die Entstehung einer Reformbewegung innerhalb einer Gesellschaft, welche in der Tradition besonders tief verankert war. Die rabbinisch-traditionellen Strömungen und insbesondere der Chassidismus waren in Galizien sehr einflussreich und wiesen eine äußerst hohe Zahl von Anhängern auf. Die *Haskala*, welche auf dem Gebiet des peripheren Galiziens Fuß fasste, ist durch Einführung drastischer Maßnahmen gekennzeichnet. Infolgedessen konnte die galizische *Haskala* keinen autonomen und neutralen Diskurs entwickeln und wurde immer mit dem Chassidismus und dessen Kritik in Beziehung gebracht:

The special circumstances surrounding the maskilim's activity in Galicia, in the midst of a traditional Jewish society that was hostile to them, and in particular the dominant presence of the Hasidic movement, did not allow them to develop a lukewarm, neutral, and individualistic *Haskala*, like that in those regions of the empire where the Hasidim posed no threat.⁵

Das lässt sich sehr gut beobachten, wenn man zeitgenössische literarische Texte liest, wobei der *maskilische* Diskurs nur in Antithese zum Chassidismus zu verstehen ist.

Die dichotomische Deutungsschemata von deutschsprachigen und assimilierten „Westjuden“ und jiddischsprachigen, im traditionellen jüdischen Milieu tief verwurzelten „Ostjuden“⁶ offenbarte sich erst in der Zeit der Aufklärung,

5. Feiner Shmuel, *Haskalah and History. The Emergence of a Modern Jewish Historical Consciousness*, Oxford, Portland, Oregon: The Littman Library of Jewish Civilization, 2002, S. 73.

6. Die Begriffe „Ostjude“ und „Westjude“ verlangen eine bestimmte Problematisierung und kennzeichnen ein Paradigma, das vom zionistischen Diskurs stark geprägt wurde, wobei man auf zwei unterschiedliche soziale und kulturelle Konstellationen innerhalb des europäischen Judentums

als diese kulturelle Aufspaltung zwischen West und Ost schärfere Konturen gewann.⁷ Die aschkenasische Welt bildete vor der Epoche der Aufklärung infolge ständiger Kontakte zwischen *Jeschiwot* eine im Wesentlichen kulturell definierte Einheit. Darüber hinaus erwiesen sich die Versetzungen und Umsiedlungen von Rabbinern, aber auch das Pendeln von Händlern und Hausierern oder von herumziehenden Theater- und Musikantentruppen (*Klezmorim*) als Vehikel, „kulturelle Güter“ und unterschiedliche Wertvorstellungen zu transferieren und Kulturelemente auszutauschen.

Das am 7. Mai 1789 für Galizien erlassene josephinische Toleranzpatent regelte in seinen 64 Paragraphen die soziale, politische und administrative Stellung der Juden innerhalb der Monarchie. Die wichtigsten Vorschriften beruhten auf der Einrichtung eines neuen jüdischen Schulwesens als wesentliches Mittel, die angestrebte Transformation zu erreichen. Die Dimension der institutionellen Macht sollte hier berücksichtigt werden und kennzeichnet die Konstellation des Kulturtransfers innerhalb des Habsburgischen Reiches.

„Der transfergeschichtliche Ansatz befasst sich nicht nur mit erfolgreichen, sondern auch mit missglückten oder verhinderten Transfers und untersucht die Bedingungen des Scheiterns“⁸, behauptet die Historikerin Martina Steer. Der aufklärerische Kulturtransfer vom Westen nach Osten kann im Falle des galizischen Judentums weitgehend als misslungener Prozess betrachtet werden.

Die wichtigsten Städte in Galizien, in denen die *Haskala*-Bewegung eine bedeutende Anhängerschaft fand, waren vor allem große urbane Zentren. Der Kulturtransfer konnte in diesem Fall erfolgreich durchgeführt werden.

Neben Lemberg und Tarnopol war Brody ein wichtiges Handels- und Transitzentrum, daher auch seine Aufnahmefähigkeit für einen solchen Kulturtransfer.

Zur selben Zeit führten die Behörden einschneidende Reformen durch, um die traditionellen Strukturen aufzubrechen und zu modernisieren.

Der Misserfolg außerhalb der Ballungszentren lässt sich dadurch erklären, dass nicht äußerlicher Zwang und der gewaltsame Bruch von Tradition eine

hingewiesen wurde. Später zeigten sich die Begriffe im Sprachgebrauch deutschsprachiger nationalistischer Kreise, aber auch aus der „westjüdischen“ Perspektive als negativ konnotiert zu sein. Von den Begriffen habe ich im Beitrag Gebrauch gemacht, um zwischen zwei verschiedenen Lebensweisen geographisch und kulturell zu unterscheiden.

7. Siehe Bechtel Delphine, *La Renaissance culturelle juive en Europe centrale et orientale 1897-1930: langue, littérature et construction nationale*, Paris: Belin, 2002, S. 21.

8. Siehe Steer Martina, *Einleitung: Jüdische Geschichte und Kulturtransfer* in: *Kulturtransfer in der jüdischen Geschichte*, Hg. Wolfgang Schmale und Martina Steer, Campus Verlag, Frankfurt, 2006, S. 16.

neue Denkweise und ein neues Schulwesen zustande bringen konnten, sondern nur der innere Antrieb. Die von der Regierung eingeführten radikalen Mittel, um den Widerstand der orthodoxen Juden zu brechen, erregten aber Hass und Ablehnung bei der jüdischen Bevölkerung in Galizien.

Der umstrittene Reformler Herz Homberg (1749-1841) wurde 1787 als Oberaufseher der jüdischen Schulen nach Lemberg berufen. Durch seinen brutalen und taktlosen Eingriff in die internen Strukturen des Judentums erwarb er keine große Sympathie innerhalb der Gemeinde und erregte viel mehr Gegnerschaft und Misstrauen und das nicht nur bei den galizischen Orthodoxen und Chassidim, sondern auch bei den „Halbaugeklärten“:

Herz Homberg, „der Schnauzenfresser“, lebt noch bis heute in der Phantasie des Lemberger Ghettojuden, und diese Phantasie kennt ihn als den größten Feind des traditionellen Judentums. [...] Homberg war aber ein Pionier der Kultur von ganz niedriger Sorte, und damit hat er sich und dem Kulturwerk des Kaisers am meisten geschadet.⁹

Die späteren moderateren Maßnahmen zur Modernisierung des galizischen Schulwesens erwiesen sich im Gegensatz dazu als erfolgreicher. Beispiele von aufklärerischen Schulanstalten, welche eine bedeutende Resonanz bei der jüdischen Bevölkerung fanden, bestätigen die obige Äußerung. Die im Jahre 1813 von Joseph Perl (1773-1839) in Tarnopol begründete Schule galt als musterhaft. Durch ein weites und angemessenes Programm suchte die Schule allen Bedürfnissen ihrer Zöglinge, sowohl hinsichtlich jüdischer und allgemeiner Bildung wie auch praktischer Vorbereitung für das Erwerbsleben, entgegenzukommen.

Dies ist aber auch die Periode, in der die hebräische Sprache, insbesondere als Literatur- und Pressesprache ihre Blütezeit in Galizien erreichte. Dieser Aspekt verdient in diesem Zusammenhang besondere Aufmerksamkeit, da die *Haskala* in Galizien vorwiegend mit den so genannten Germanisierungstendenzen des Wiener Hofes gleichgesetzt wurde.

Zwischen den Jahren 1815-1850 blühte in Galizien gleichzeitig eine wertvolle weltliche neuhebräische *Haskala*-Literatur¹⁰ auf. Zahlreiche jüdische

9. Siehe Balaban Majer, *Herz Homberg in Galizien* in: *Jahrbuch für jüdische Geschichte und Literatur*, Jhg. 1916, Berlin: Verlag Albert Katz, später im Jüdischen Buchverlag M. Poppelauer, S. 198-199.

10. Das Syntagma „neuhebräische Literatur“ bezieht sich auf das Ende des 18. Jahrhunderts und die darauffolgende Periode, als man sich der Tatsache bewusst wurde, dass die „rein dichterische Sprache der Bibel“ (Vgl. Joseph Klausner: *Geschichte der neuhebräischen Literatur*, Berlin: Jüdischer Verlag 1921, S. 14) für die damals zeitgenössische Literatur ungeeignet und veraltet war. Nach Klausners Aussagen sei das Jahr 1785 für die Konstituierung einer „neuhebräischen Literatur“ ausschlagge-

Schriftsteller veröffentlichten ihre hebräischsprachigen Werke in diversen Zeitschriften.¹¹

In diesem Rahmen ist ein anderer Faktor erwähnenswert, nämlich das jüdische Presse- und Verlagswesen als Kommunikations- und Vernetzungsplattform zwischen den jüdischen Gemeinden, als Brücke zwischen „Ost“ und „West“.

Das Zentrum der *maskilischen* Presse in hebräischer Sprache für das Habsburger Reich etablierte sich in Wien. Markanter ist, dass Presseorgane wie: „Bikurei Haitim“ („Erstlinge der Zeiten“), das von 1820 bis 1831 erschien, und das nachfolgende Sammelwerk „Kerem Chemed“ („Lieblicher Weingarten“) (1833–1843) hauptsächlich galizische Mitarbeiter hatten und zur Verbreitung aufklärerischer Auffassungen unter den galizischen Massen ganz wesentlich beitrugen.

Eine Reihe von hebräischen Zeitschriften, wie zum Beispiel: „Hechaluz“ („Der Pionier“), ein wissenschaftlich-publizistisches Jahrbuch, dessen erster Band 1852 in Lemberg von J. H. Schorr herausgegeben wurde, und „Ibri Onochi“ („Ich bin ein Hebräer“), eine aufklärerische Zeitschrift „mit galizischem Lokalkolorit“¹², von Baruch Werber zwischen den Jahren 1865-1890 in Lemberg herausgegeben und dann in Brody erschienen, fanden bei der galizischen Leserschaft einen großen Anklang.

Nathan Samuely – Zwischen biographischem Aufriss und werkimmanentem Ansatz

In der Sekundärliteratur wird Nathan Samuely zumeist ausschließlich als Vertreter der *Haskala*-Bewegung in Galizien gesehen. Seine Biographie und Schriften sind aber mehrdeutig und speisen sich aus unterschiedlichen ideologischen Potentialen. Deshalb muss der Forschungsstand über Samuely kritisch ins Auge gefasst werden.

bend, als das erste Heft der Zeitschrift „Hameassef“ („Der Sammler“) erschien (Ders., a.a.O., S. 15). Moses Mendelssohn beteiligte sich an der Redaktion.

11. In seiner Studie mit dem Titel „Die neuhebräische Aufklärungs-Literatur in Galizien“ skizzierte Max Weissberg die historischen und inhaltlich-thematischen Dimensionen der maskilischen neuhebräischen Literatur in Galizien. Er identifizierte drei wesentliche Perioden in derer Entwicklung und erwähnt die wichtigsten Repräsentanten, unter denen: Mendel Levin Satanower (1749-1829), Juda Leib Ben Zeev (1764-1811), Nachman Krochmal (1785-1840), Salomon Leib Rapaport (1790-1867), Isaak Erter (1792-1851), Meir Letteris (1800-1871), Jehoschua Heschel Schorr (1814-1885).

12. Tsamriyon Tsemach M., *Die hebräische Presse in Europa (Ein Spiegel der Geistesgeschichte des Judentums)*, (2. Bände, Haifa, 1976), S. 232. Die Studie behandelt auf eine ausführliche Weise die Geschichte der hebräischen Presse in Europa. Ein Kapitel der Arbeit wurde der hebräischen Presse in Galizien gewidmet.

Der 1846 in Stryj geborene Nathan Samuely (gestorben 1921 in Baden bei Wien) wurde zunächst als Hebräisch schreibender Autor und erst später als deutschsprachiger Schriftsteller wahrgenommen. Samuely ist weitgehend in Vergessenheit geraten, obwohl seine zweibändigen „Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien“ (1885 und 1892) ein eindrucksvolles Bild von den elenden Verhältnissen vermitteln, in denen der Großteil der Juden in Galizien lebte. Seine Kritik richtete er vor allem gegen den Chassidismus, gegen die Unwissenheit und Borniertheit der galizischen Juden, allerdings zeigt er eine moderate Art und Weise.

Anders als Karl Emil Franzos, ein anderer Repräsentant der galizischen Ghettoesgeschichte, der für eine (west)europäische Neuorientierung der Juden des Ostens, für kompromisslose Emanzipation und Assimilation an die deutsche Kultur plädierte (wovon er sich einen Rückgang der antisemitischen Angriffe gegen die jüdische Bevölkerung Galiziens erhoffte),¹³ setzte sich Samuely keinesfalls für eine Entjudaisierung seiner Umwelt ein. Zweck seiner Erzählungen war vielmehr eine „gedankliche Regeneration des jüdischen Volkes“¹⁴, um Martin Buber zu zitieren.

Die Biographie von Samuely lässt sich nur schwer rekonstruieren, da nicht alle Primärquellen zu identifizieren sind. Die Sekundärliteratur ist stark begrenzt und liefert fragmentarische Informationen.

Die untersuchten Quellen lassen einige biographischen Elemente zum Vorschein kommen: Samuely wirkte als Schriftsteller und unterrichtete gleichzeitig Religion an der „Deutsch-Israelitischen Hauptschule“ in Lemberg, dessen Direktor Henryk Glasgall (1870-1880) war.¹⁵ Sein literarisches Debüt ist die auf Hebräisch verfasste Erzählung „Schewa schabbatot“ („Sieben Schabbate“), eine Kurzerzählung, welche zwischen den Jahren 1865-1866 im „Ibri Onochi“ (Hrsg. Barukh Werber, Lemberg/Brody) in regelmäßigen

13. Karl Emil Franzos (1847-1904) ist eigentlich ein atypisches Phänomen für die jüdische Assimilation innerhalb des habsburgischen Vielvölkerstaates. Seine Identifikation mit der wilhelminisch-deutschen Kultur ist als dissidente Haltung gegen die habsburgische Politik zu verstehen. Auf einer tieferen Ebene könnte man Franzos' ideologische Positionierung als Kennzeichen für die „gestörte“ nationale Identitätsbildung im Kontext des Habsburger Reiches interpretieren und problematisieren. Die totale Emanzipation und Assimilation an die deutsche Kultur sind Überzeugungen bei denen er „trotz mancher Korrekturen sein ganzes Leben verharren wird“ (Siehe Corbea-Hojsie Andrei, *Bürger Franzos. Glossen zu einem Manuskript aus dem Jahre 1868* in: *Czernowitzer Geschichten*, Wien: Böhlau, 2003), S. 43-88

14. Siehe Buber Martin, „Das jüdische Kulturproblem und der Zionismus“ in: *Die Stimme der Wahrheit, Jahrbuch für wissenschaftlichen Zionismus*, I. Jahrgang, Würzburg, 1905, S. 207.

15. Vgl. Rędziński Kazimierz, *Żydowskie szkolnictwo świeckie w Galicji w latach 1813-1918*, Częstochowa: Wydawnictwo Częstochowa, 2000, S. 112.

Abständen veröffentlicht wurde. 1864 und 1872 erschienen zwei Bände hebräischer Gedichte „Kenaf renanim“ („Die Flügel des Pfaues“), mit biblisch-historischer Thematik, die mit großer Beachtung von den zeitgenössischen Lesern rezipiert wurden. Der Kritiker Perez Smolenskin selbst habe sie mit Begeisterung aufgenommen.¹⁶

In seinem „Versuch einer Würdigung“ bemerkte W. v. Rohany, dass Samuely sein Leben lang ein Lyriker geblieben ist und das sogar in den Prosawerken:

Samuely ist einer weiten und zahlreichen Gemeinde erst als Erzähler und Sittenschilderer bekannt und lieb geworden, aber er hat in seinen späteren Schöpfungen nirgends den Poeten verleugnet. In all seinen Erzählungen und Novellen schlummern gleichsam verschwiegene Gedichte, und noch aus der übermütigsten Satire und der lustigsten Humoreske kann man, wenn man sehr aufmerksam hinhorcht, einen feinen, gedämpften lyrischen Ton heraus hören, eine heimliche, leise Musik, die dem Ganzen einen besonderen intimen Rhythmus verleiht.¹⁷

Das Festhalten an der hebräischen Sprache vervollständigt sein Profil als Exponent der galizischen *Haskala*-Literatur.¹⁸ Erwähnenswert sind hier folgende hebräischsprachige Werke, die Samuely in seiner späteren (vorwiegend deutschsprachigen) Schaffensperiode veröffentlicht hat: „Min ha-haim“ („Aus dem Leben“) (Warschau, 1893) und „Partzufim: temunot ve-tziurim me-haye ha-Jehudim be-Galitzia“ („Antlitze: Szenen und Charakterbilder aus dem jüdischen Leben in Galizien“) (Warschau, 1896).

Samuely betätigte sich aktiv auch als Übersetzer. Er übersetzte Autoren wie Shakespeare, Racine, Schiller, Lessing und Hugo in das Hebräische.¹⁹

Seit den 1870er Jahren veröffentlichte er auch Ghettoerzählungen in deutscher Sprache, in denen er den Kampf der galizischen Juden um die zeitgenössische Aufklärung schilderte.²⁰

16. Vgl. Herlitz Georg und Kirschner Bruno, *Jüdisches Lexikon. Ein enzyklopädisches Handbuch des jüdischen Wissens in vier Bänden*, Berlin: Jüdischer Verlag, 1927-1930, Bd. IV/2 (S-V), S. 95.

17. Siehe Rohány W. v., *Nathan Samuely. Versuch einer Würdigung* in: *Ost und West*, Berlin: Verlag von S. Calvary & Co, Heft 1 (Januar 1912), S. 55.

18. Auf Hebräisch von Nathan Samuely verfasste Gedichte wurden in folgenden Zeitschriften identifiziert: *Haschachar* (*Die Morgenröthe*), Hrsg. Moses Orenstein, Krakau; *Haschachar*, Hrsg. P. Smolensky, Wien; *Kochbe Jizchak*, Hrsg. M. E. Stern, Wien.

19. Vgl. *Handbuch österreichischer Autorinnen und Autoren jüdischer Herkunft. 18. bis 20. Jahrhundert*, München: Saur, 2002, Bd. 3, S. 1177.

20. Deutschsprachige Texte von Nathan Samuely habe ich in folgenden Zeitschriften gefunden: *Die Welt* 11 (1897), S. 13-15; *Alt-Lemberg; Die Welt* 31 (1898), S. 8; *Brotvertheilung in Galizien; Die Welt* 26 (1899), S. 15-16; *Das Urtheil der Leute* (Übersetzung des Perez Smolensky von Nathan Samuely); *Menorah* 3 (1904), S. 5-7; *Heiraten über Hals und Kopf; Jeschurun* 24 (1917), S. 679-684 und *Jeschurun*

1885 erschien in Leipzig der erste Band seiner „Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien“. Das Buch erzielte derartigen Erfolg bei der Leserschaft, dass 1892 eine „Neue Folge“ publiziert wurde.²¹

Nimmt man einen Kulturtransfer von Westen nach Osten als gegeben an, so stellt sich die Frage, wie sich dieser Transfer dann auf der Mikroebene von Texten, wie Ghettoerzählungen, auswirkt? Der Transfer spiegelt sich in der Figuren-, Gedanken- und Ideenebene der Texte, indem in den meisten Ghettoerzählungen ein rekurrentes Schema von Gestalten entwickelt wird, welches auf antagonistischen Figurenpaaren beruht: dem Prototyp eines aufgeklärten Menschen, als Vertreter „westlichen“ Gedankengutes, vom Ideal einer Zivilisationsmission erfüllt, steht der bornierte Antagonist gegenüber, der im Obskurantismus versunken ist und den rückständigen Osten repräsentiert. Diese Dichotomie „West/Ost“, „aufgeklärt/rückständig“ lässt sich auch in zahlreichen Erzählungen von Samuely erkennen.

Ein solches thematisches Muster bietet die Kurzerzählung „Der Consens“, die den ersten Band eröffnet. Die Mobilität der Gedanken und der Ideenaustausch werden durch die Hauptgestalt – Chajemel – verkörpert. Für eine traditionell-orthodoxe Ausbildung ausersehen, bricht Chajemel infolge der Unterstützung seines aufgeklärten Onkels – Reb Abraham Weißmann – aus den Grenzen des *Schtetls* aus und geht nach Lemberg, um dort Jura zu studieren. Nach der Promotion kehrt er in seinen Heimatort zurück. Obwohl in dieser Erzählung keine gravierenden Konflikte innerhalb der Gemeinde zwischen den aufgeklärten und traditionellen oder chassidischen Gruppierungen spürbar sind, lässt der Autor feinsinnige Anspielungen auf eine geglückte Verschmelzung zwischen „östlichen“ und „westlichen“ Kulturwerten erkennen. Der Sieg und das

5-6 (1918), S. 360-376: *Aus der alten Zeit. Charakterbild von Nathan Samuely* (aus dem Hebräischen übersetzt von J. Bleichrode); *Dr. Bloch's Oesterreichische Wochenschrift* 2-12 (1908): *Zwischen Hammer und Amboss. Eine lustige Geschichte aus Galizien*, eine Kurzerzählung, die 1908 in regelmäßigen Abständen erschien.

21. Die Dokumentation über die Ghettoliteratur von Gabriele von Glasenapp und Hans Otto Horch (Tübingen, 2005) hat uns neue Indizien hinsichtlich der zeitgenössischen Textrezeption von Nathan Samuely geliefert. Infolgedessen habe ich Texte, die für die Rezeption Nathan Samuelys Werk wesentlich sind, identifiziert: *Selbst-Emancipation* 5 (1892), S. 197-198; Nathan Birnbaum – *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1892); *Allgemeine Zeitung des Judentums* 56 (1892), S. 600; Eduard Münz – *Kulturbilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1892); *Der Israelit* 33 (1892), S. 1611-1612; Anonymus – *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien. (Neue Folge)* (1892); *Der Israelit* 47 (1906), Nr. 37, S. 10; Anonymus – *Jugendchriften. Kulturbilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1906); *Dr. Bloch's Oesterreichische Wochenschrift* 14 (1897), S. 108; Anonymus – *Culturbilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1897); *Ost und West* 1 (1912), S. 55-58; W. von Rohány – *Nathan Samuely: Versuch einer Würdigung*.

Supremat der „westlichen“ Kultur über den Osten sind hier an sich jedoch zu hinterfragen:

Die glückliche Mutter lachte und weinte vor Freuden.

„Rabbi,“ fuhr Reb Abraham fort, sich zu Goldele wendend [...], „Rabbi ist gleichsam die hebräische Uebersetzung von Doctor, eben wie Consens Diplom bedeutet. Möge jede von Euch in Chajemel das sehen, was ihrem Herzen am besten entspricht. Die eine den Rabbi mit dem Consens, die zweite den Doctor mit dem Diplom!“²²

Im „Packenträger“, einer weiteren Kurzerzählung aus dem zweiten Band der „Cultur-Bilder“, geht es um den jahrhundertealten Topos des Buches als Speicher von Gedanken und Inhalten, als Spiegel des Zeitgeistes und als Medium zur Vermittlung kultureller Werte. Samuely führt den Leser mittels einer typologischen Lektüre der beiden Gestalten von Ahrele Packenträger und seinem Sohn Chajemel den bitteren Kampf im *Schtetl* zwischen den „Mächten der Finsternis“ und denjenigen des „Lichts“ vor Augen. Der kleine Buchhändler Ahrele und sein Sohn erweisen sich hier als „Aufklärer“ und Verbreiter *mas-kilischer* Bildungsideale im galizischen *Schtetl*, obwohl der Autor uns ahnen lässt, dass dieser Schmuggel mit aufgeklärten, weltlichen Büchern wohl eher zur Vergrößerung ihres Umsatzes beitragen sollte:

Bis zum heutigen Tage weiß ich es nicht, ob es jenem Packenträger nur um das Geschäft zu thun war, oder lag es in seiner Absicht, Bildung zu verbreiten. Viel näher liegt mir die Annahme, dass er Absatz für seine Waare suchte, denn er sah wahrhaftig nicht darnach aus, als ob es sich ihm um die Kultur handeln würde.

[...] Wie es aber auch immer war, geziemt jenem Packenträger eher der Name Fackelträger, denn er verbreitete, ob bewusst oder unbewusst, Licht und Aufklärung um sich her.²³

Die Rolle des Hausierers, die in dieser Kurzerzählung von den zwei Kolporteuren verkörpert wird, offenbart wesentliche soziale Strukturen im *Schtetl* und weist auf seine räumliche und gedankliche Mobilität hin. Für die Bewohner des *Schtetls*, eines von strengen religiösen Vorschriften geprägten und geschlossenen Milieus, gehörten die Kolporteure zu den wichtigsten Literaturlieferanten, welche nicht zuletzt den Kontakt mit anderen kulturellen Werten ermöglichten.

22. Samuely Nathan, *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien*, Leipzig: Robert Friese, 1885, S. 11.

23. Samuely Nathan, *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien. Neue Folge.*, Leipzig: Robert Friese, 1892, S. 119.

Samuelys programmatische Erzählung „Zwischen Licht und Finsternis“ (1887), welche sich durch ein kompliziertes narratives Geflecht und zahlreiche perspektivische Zäsuren auszeichnet, suggeriert diesmal einen gelungenen Wissens- und Kulturtransfer im galizischen *Shtetl*. Durch ihre prägnante didaktisch-pädagogische Botschaft sollte die Schrift auf ihre damalige Leserschaft emanzipatorisch und aufklärend wirken und „auf eine Veränderung der galizischen Wirklichkeit hinzielen“.²⁴

Ja, der Erlöser ist gekommen! Der Heidemach hat wahr prophezeit. Nicht zwar für ihn und die anderen Klaushelden, aber er kam, der gute Erlöser, für zahllose, lebensdürstige Kinderchen; er kam und erlöste sie aus den verpesteten Räumen des Cheders, aus der eisernen Faust des Belfers und aus dem schwarzen Kerker der Dummheit und Verdummung.²⁵

Was für Nathan Samuelys Ghettoesgeschichten gilt, gilt auch für die Makroebene und für die ganze Gattung der Ghettoesgeschichte – zumindest vordergründig. Die Autoren gestalten ihre Themen stereotypisch, eintönig und iterativ. Vereinfachend lässt sich die narrative, stilistische und inhaltliche Struktur der Ghettoesgeschichte durch vier wesentliche Merkmale definieren:

1. Der Autor selbst kommt meistens aus dem jüdischen Milieu, der die Grenzen der *Shtetl*-Welt überschreitet, daher seine anscheinend berechnete und autoritative Kennerschaft der Umstände. „Der Blick von außen“ erweist sich hier als relevanter Bezugspunkt, der eine bestimmte Distanz einbegreift und sich als „Transporteur westlicher und aufgeklärter Werte“ verstehen lässt.
2. Die Handlung spielt vorwiegend in ost-europäischen *Shtetlech* oder berichtet über vorübergehende Erfahrungen bestimmter Gestalten in *Shtetlech*. In den meisten Fällen zeigt sie geglückte oder gescheiterte Modelle von Kulturtransfers wie zum Beispiel: die Verflechtung zwischen West und Ost, die Gegenwehr gegen das Vordringen einer „fremden Kultur“ oder die Verweigerung, neue kulturelle Werte wahrzunehmen und sie anzunehmen.

24. Siehe Kłańska Maria, *Zwischen Licht und Finsternis. Zum Bildungsstreben der galizischen Haskala in deutschsprachiger Literatur* in: *Galizien – eine literarische Heimat* (Hrsg. Stefan Kaszyński), Poznan: UAM, 1987, S. 135.

25. Samuely Nathan, *Zwischen Licht und Finsterniss. Ein culturgeschichtliches Bild aus Galizien*, Wien: Verlag und Druck von Moritz Waizner, 1887, S. 117.

3. Die Rezeption richtet sich vor allem an eine jüdische – bereits emanzipierte –, aber auch an eine nicht-jüdische Leserschaft. Durch die Tendenz, die deutsche Sprache zu privilegieren und die geläufigen Erklärungen jiddischer und hebräischer Wörter, Redewendungen oder jüdischer Sitten und Bräuche in Fußnoten zu integrieren, wird der Wille zur Verbreitung spezifischer jüdischer Themen und zur Erreichung eines breiteren Publikums geäußert. Der Kulturtransfer wird in diesem Sinne auf einer zweidimensionalen Ebene gefördert: Ost- und West-Diskurse durchdringen sich gegenseitig und die kulturellen Grenzen überlappen sich.
4. Die stilistischen Merkmale der Ghettogeschichte offenbaren folgende Aspekte: Klarheit, Zugänglichkeit und Typisierung. Elemente wie der ironische, bisweilen satirische Ton und die Einführung jüdischer Witze oder von Momenten mit parabelhafter Substanz kennzeichnen die Gattung.

Nathan Samuely im Kontext der galizischen *Haskala* – ein Zeitprodukt zum (De)Konstruieren?

Der ideologische Werdegang Samuelys spiegelt die Identitätskrise der (galizischen) Juden im Kontext des Habsburger Reiches am Ende des 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts wider. Auf einer tieferen Ebene könnte man diese oszillierende ideologische Positionierung vieler jüdischer Autoren in der Epoche als Kennzeichen für die „schizophrene“ nationale Identitätsbildung interpretieren und problematisieren. Samuely nahm als Delegierter für die jüdische Kultusgemeinde in Stryj an den Beratungen des Gemeindetages von „Schomer Israel“ teil, eines in Lemberg von Dr. Emil Byk gegründeten Vereins, der sich anfangs für die Assimilierung an die deutsche, danach an die polnische Kultur einsetzte.²⁶ Außerdem enthüllen die *Stenographischen Protokolle der Verhandlungen der Zionisten-Kongresse* folgenden interessanten Aspekt: Im Band für das Jahr 1898 erscheint der Name von Nathan Samuely neben demje-

26. Vgl. *Bericht über die Verhandlungen des ersten galizisch-jüdischen Cultusgemeinde-Tages*, Lemberg: Verlag der ständ. Commission des Cultusgemeinde-Tages, 1878, S. 9. Für diesen Hinweis bedanke ich mich bei Dr. Rachel Manekin, Assistant Professor of Jewish Studies, University of Maryland.

nigen von Moses Rohatyn als Teilnehmer am II. Zionistischen Kongress von der Seite des Vereins „Dorsche Schelom Zion“²⁷ in Lemberg.²⁸

Frühere lobende Rezensionen seiner Schriften in zionistischen Zeitschriften könnten eine keimende Sympathie von der Seite von Nathan Samuely für den Zionismus zeigen:

Der Verfasser ist schon längst als fein beobachtender und stilvoller Darsteller der galizisch-jüdischen Verhältnisse bekannt. Das vorliegende Buch zeigt uns wieder den Meister in der Vollkraft seines Talenten. Es hält schwer, aus den 25 Bildern der neuen Folge die besten herauszufinden, sie sind alle Perlen schildernder Kleinmalerei. Gerne zollen wir Samuely's hohem Talente die gebührende Anerkennung, aber noch lieber danken wir ihm für seinen warmen, jüdischen Patriotismus, der aus jeder Zeile seines Werkes hervorlugt. Nicht, als ob sich der Verfasser in den Culturbildern als bedingungsloser Nationaljude entpuppen würde – davon ist er noch sehr weit entfernt, er ist eben ein Kind aus der guten alten galizisch-jüdischen Culturkampfzeit, jede Zeile seines Buches verräth das – aber es zeigt sich bei ihm bereits ein leiser Ansatz zu neueren, nationaleren, von nicht bloß culturkampffichen Gesichtspunkten... ausgehenden Anschauungen.²⁹

Nathan Samuelys gesamtes literarisches Schaffen verdient darüber hinaus eine Neubewertung und eingehende Untersuchung. Insbesondere seine hebräischsprachigen Schriften, die in diesem Beitrag nicht behandelt werden konnten, können dazu beitragen, neue relevante Aspekte zu enthüllen und die Komplexität des Autors zu erleuchten. Samuelys Werk nimmt einen paradigmatischen Platz im Kontext der Epoche ein und offenbart wesentliche sozial-, kultur- und mentalitätsgeschichtliche Dimensionen.

Zum Komplex des Zionismus im Habsburger Reich

Die '80 Jahre des 19. Jahrhunderts wurden in Europa von einer politisch-ideologischen Wendung geprägt. Es ist die Zeit, in der der Diskurs der „nationalen

27. Die zionistische Zeitung „Die Welt“ dokumentierte die Entstehung des Vereins „Dorsche Schelom Zion“ in Lemberg im Heft 24 (17.6.1898): „Hier hat sich noch ein zionistischer Verein „Dorsche Schelom Zion“ auf Grundlage des Baseler Programms gebildet. Der Verein umfasst bereits 150 Mitglieder, die fast ausschließlich der konservativen Richtung angehören.“ Autor L. L. G., S. 12.

28. Vgl. *Stenographische Protokolle der Verhandlungen des II. Zionisten-Congresses gehalten zu Basel vom 28. bis 31. August 1898*, Wien: Buchdruckerei „Industrie“, 1898, S. 254.

29. N.B.: Rezension der *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien. Neue Folge* (Leipzig 1892) in: *Selbst-Emancipation* (Wien; Hg. von Nathan Birnbaum (1885-1893) und Siegmund Elkan (1890/91), Heft 20 (23.10.1892), S. 197.

Identitäten“ immer präsenter und einschneidender wurde und auf eine radikalisierende Weise in der Öffentlichkeit auftrat. Die „gestörte“ nationale Identitätsbildung im Kontext des damaligen Habsburger Reiches markiert eine generalisierte gesellschaftliche Krise, welche häufig als ein Symptom des „Fin de siècle“ erfassen wurde. Der Zionismus als jüdische Nationalbewegung kristallisierte sich daher als eine Reaktion auf den europäischen Antisemitismus und die damit verbundenen gescheiterten Assimilationsbestrebungen der Juden heraus. Er fungierte als „eine Fortführung wesentlicher Elemente der jüdischen Geschichte“³⁰ und unterschied sich von den vorherigen geistigen und geistlichen Strömungen in seinen politisch-säkularen Dimensionen:

In diesem Zusammenhängen zeichnet sich die zionistische Bewegung darin aus, dass die Grundelemente des Judentums in der Weise einer säkularisierten politischen Bewegung der Neuzeit aufnahm und sie mit Mitteln, die der Realität der Umwelt angemessen waren, aktiv durchsetzte.³¹

„Die Entnationalisierung und sprachliche Assimilierung der [österreichischen] Juden“³² befanden sich unter den Gründen für die Entstehung des Zionismus. Auf der einen Seite, konfrontierten sich die österreichischen Juden mit dem Dilemma, ihre jahrhundertlange Bestrebung nach Emanzipation, Gleichberechtigung und gesellschaftlicher Akzeptanz zu gefährden, auf der anderen Seite, sah sich die jüdische Bevölkerung von dem Misslingen und Kollaps der Assimilation tief enttäuscht. Ende des 19. Jahrhunderts wandelte sich der Prozess der Entnationalisierung eines großen Teils der österreichischen Juden – der während der „liberalen Ära“ seinen „Blütezeit“ kannte – in einen Prozess der Re-Nationalisierung um. Darüber hinaus, geriet der jahrhundertlange religiöse Zionismus im 19. Jahrhundert in einen geistig-kulturellen Traditionsbruch, der sich als Folge einer inneren und äußeren Säkularisierung während zahlreicher Generationen neu gebildet hat. Die Erinnerung ans Heilige Land blieb ein mentales Konstrukt, so weit entfernt, dass es ausschließlich durch religiöse Textüberlieferungen vermittelt und propagiert wurde. Die Immaterialität des Gedankens, das Leben im Exil aufzugeben und ins Heilige Land zurückzukehren, beginnt Ende des 19. Jahrhunderts sowohl an materielle Kontur als auch an ideologische und politische Substanz

30. Bloch Jochanan, *Judentum in der Krise. Emanzipation, Sozialismus und Zionismus*, Göttingen: Vandenhoeck&Ruprecht, 1966, S. 81.

31. Ebd., S. 82.

32. Gaisbauer Adolf, *Davidstern und Doppeladler. Zionismus und jüdischer Nationalismus in Österreich 1882-1918*, Wien: Böhlau, 1988, S. 14.

zu gewinnen. Vereinzelt Versuche und Projekte, die die Auswanderung einer bestimmten Anzahl der Juden nach Palästina förderten, wurden während der langjährigen Geschichte der Diaspora ständig auf die Beine gestellt. Dass das Auswanderungsprojekt einen Massencharakter erreichte und zu einem Phänomen der Massen wurde, ist ein Ergebnis der Bestrebungen des politischen Zionismus im 19. Jahrhundert.

Das Paradoxon des modernen Zionismus besteht darin, dass seine Initiatoren assimilierte Juden waren, allerdings stellten sie gleichzeitig die entscheidenden Gegner dar.

Durch die Vielschichtigkeit des zionistischen Diskurses wurde die Festschreibung eines einheitlichen Programms jedoch ständig verhindert. Dieser Aspekt führte zu permanenten Auseinandersetzungen und Spaltungen innerhalb der zionistischen Bewegung.

Anders als im Falle der österreichischen, einschließlich der galizischen *Haskala*, die sich infolge eines Kulturtransfers aus dem „Westen“ (aus Frankreich und aus dem Königreich Preußen) herauskristallisiert hat, stellt der Zionismus im deutschsprachigen Raum ein Wiener Entwurf *par excellence* dar.

Der Historiker Julius H. Schoeps in seiner Bild- und Text-Monographie über Theodor Herzl datiert das Ende des österreichischen Liberalismus mit dem Börsenkrach im Jahre 1873, der eine von den damaligen Politikern angestachelte „Volkshysterie“ gegen die Juden auslöste.³³ Zahlreiche antisemitische Flugblätter sind in den '80er und '90er Jahren erschienen, die einen äußerst feindlichen Ton den Juden gegenüber annahmen.³⁴

Diese Umstände brachten eine Verschärfung und Radikalisierung der anti-jüdischen Rhetorik innerhalb der neu gegründeten Parteien, wie zum Beispiel, der „Vereinigten Christen“³⁵, mit sich.

Der 1897 in das Wiener Bürgermeisteramt eingesetzte Bürgermeister Karl Lueger äußerte sich in einer von seinen Reden aus dem Jahre 1899 wie folgt:

Hier in unserem Vaterlande Österreich liegen die Verhältnisse so, daß sich die Juden einen Einfluß erobert haben, der mit über ihre Zahl und Bedeutung

33. Schoeps Julius H., *Theodor Herzl 1860-1904. Wenn ihr wollt, ist es kein Märchen*, Neu-Isenburg: Metzler, 2004, S. 74.

34. Ein Beispiel dafür ist das völkisch-antisemitische Wiener Wochenblatt *Kikeriki*, das 1861 von O. F. Berg als satirische Zeitschrift herausgegeben wurde; populär und erfolgreich (Auflage bis 25.000) nahm *Kikeriki* im 20. Jahrhundert einen antisemitischen Ton ein. Siehe: <http://www.aeiou.at/aeiou.encyclop.k/k331479.htm> am: 05.02.2010.

35. Im Jahre 1888 entstand die Partei der „Vereinigten Christen“ bei den Wiener Gemeinderatswahlen als eine Wahlgemeinschaft zwischen den Deutschnationalen und Christlichsozialen unter der Führung von Karl Lueger (1844-1910).

hinausgeht. (Zwischenruf: Sehr wahr!) In Wien muß der arme Handwerker am Samstag nachmittag Betteln gehen, um die Arbeit seiner Hände zu verwerten, Betteln muß er beim jüdischen Möbelhändler. (Sehr richtig!) Der Einfluß auf die Massen ist bei uns in den Händen der Juden, der größte Teil der Presse ist in ihren Händen, der weitaus größte Teil des Kapitals und speziell des Großkapitals ist in Judenhänden und die Juden üben hier einen Terrorismus aus, wie er ärger nicht gedacht werden kann. Es handelt sich uns darum, in Österreich vor allem um die Befreiung des christlichen Volkes aus der Vorherrschaft des Judentums. (Lebhaftes Bravo! Redner mit erhobener Stimme) Wir wollen auf dem Boden unserer Väter freie Männer sein und das christliche Volk soll dort herrschen, wo seine Väter geblutet haben. (Tosender Beifall.) Aller Zwist, auch der bei uns in Österreich herrscht, ist darum durch die Juden entfacht, alle Anfeindungen unserer Partei rühren daher, weil wir der Herrschaft der Juden endlich einmal zu Leibe gerückt sind. Darum sind Juden, Sozi und Deutschnationale jetzt so an der Arbeit, um den verhaßten Mann zu stürzen (Hoch Lueger!) und ihre Fahnen wieder auf dem Rathausturm aufzupflanzen. (Bravo!)³⁶

Lueger richtete sich vor allem an das durch die rasanten Industrialisierungsprozesse und Wanderungsbewegungen konfus gewordene Wiener Kleinbürgertum. Sein programmatischer Diskurs, antikapitalistisch und anti-jüdisch gefärbt, erlangte eine große Popularität in dessen Reihen. Der politische Antisemitismus im Wien des „Fin de siècle“ weitete sich zum wesentlichen Bestandteil der christlichsozialen und deutschnationalen Parteiprogramme aus. Die nationalen und nationalistischen Spannungen im Habsburger Reich artikulierten in der Epoche eine Verschmelzung zahlreicher politischer, ideologischer, ideen- und mentalitätsgeschichtlicher oder pseudowissenschaftlicher Anschauungen und bekundeten eine unmittelbare Konfrontation zwischen dem untergegangenen Liberalismus und der kirchlichen Reformierung. Darüber hinaus, keimten in Wien am Ende des 19. Jahrhunderts innerhalb studentischer Kreise (deutschnationaler Burschenschaften) nationalistische und antisemitische Ressentiments; zahlreiche zeitgenössische Presseorgane betrieben eine plumpe Judenhetze, die Rezeptionsbereitschaft in vielen Bevölkerungsschichten an Breite und Tiefe gewonnen hat.

Theodor Herzl gilt ohne Zweifel als die markanteste und repräsentativste Figur des politischen Zionismus, seine ideologischen Anschauungen wurden in der Epoche jedoch zum Gegenstand zahlreicher Auseinandersetzungen und Divergenzen. Der antizionistische Kritizismus offenbarte sich dennoch

36. Sobol Yehoshua, *Aus einer Rede des Bürgermeisters Dr. Karl Lueger (In der am 20. Juli 1899 abgehaltenen Versammlung des Christlich-Sozialen Arbeitervereins in Wien)* in: *Weiningers Nacht*, Wien: Europa-Verlag, 1989, S. 145.

inmitten der Wiener jüdischen Intelligenz, die Herzls Vision am schärfsten angriff.³⁷ Theodor Herzls Engagement für die Grundlegung und Entwicklung einer Judenpolitik entspricht einem komplexen historischen Rahmen, der Ende des 19. Jahrhunderts von einer Nationalisierung der gesamten österreichischen politischen Szene geprägt wurde. Seine Schriften lassen visionäre Anschauungen erkennen, die ein profundes Verständnis für den Zeitgeist enthüllen.

In seinem Roman „Der Weg ins Freie“ (1908) bietet Arthur Schnitzler, ein Zeitgenosse von Herzl, ein kaleidoskopisches Bild der Schicksale der Juden innerhalb der Wiener Gesellschaft des „Fin de siècle“, wobei identitäre Spannungen und Kontroversen hervorgehoben werden. Die permanente Oszillierung zwischen kosmopolitischen Einstellungen und jüdischer Loyalität erweist sich hier sowohl als Leitmotiv des Romans aber auch als Widerspiegelung eines breiteren sozialen, politischen und kulturellen Umfelds:

Verwundert, ja ein wenig ergriffen hatte Georg zugehört. Heinrich aber, der während Leos Erzählung mit kurzen Schritten auf der Wiese hin und hergegangen war, erklärte, daß ihm der Zionismus als die schlimmste Heimsuchung erschiene, die jemals über die Juden hereingebrochen war, und gerade Leos Worte hätten ihn davon tiefer überzeugt, als irgend eine Überlegung oder Erfahrung zuvor. Nationalgefühl und Religion, das waren seit jeher Worte, die in ihrer leichtfertigen, ja tückischen Vieldeutigkeit ihn erbitterten. Vaterland... das war ja überhaupt eine Fiktion, ein Begriff der Politik, schwebend, veränderlich, nicht zu fassen. Etwas Reales bedeutete nur die Heimat, nicht das Vaterland... und so war Heimatsgefühl auch Heimatrecht. Und was die Religionen anbelangte, so ließ er sich christliche und jüdische Legenden so gut gefallen, als hellenische und indische; aber jede war ihm gleich unerträglich und widerlich, wenn sie ihm ihre Dogmen aufzudrängen suchte. Und zusammengehörig fühlte er sich mit niemandem, nein mit niemandem auf der Welt. Mit den weinenden Juden in Basel gerade so wenig, als mit den grölenden Alldutschen im österreichischen Parlament; mit jüdischen Wucherern so wenig, als mit hochadeligen Raubrittern; mit einem zionistischen Branntweinschänker so wenig, als mit einem christlich-sozialen Greisler. Und am wenigsten würde ihn je das Bewußtsein gemeinsam erlittener Verfolgung, gemeinsam lastenden Hasses mit Menschen verbinden, denen er sich innerlich fern fühle. Als moralisches Prinzip und als Wohlfahrtsaktion wollte er den Zionismus gelten lassen, wenn er sich aufrichtig so zu erkennen gäbe; die Idee einer Errichtung des Judenstaates auf religiöser und nationa-

37. Wistrich Robert S., *The Jews of Vienna in the Age of Franz Joseph*, New York: Littman, 1989, S. 456 ff.

ler Grundlage erscheine ihm wie eine unsinnige Auflehnung gegen den Geist aller geschichtlichen Entwicklung.³⁸

Durch seinen ausgeprägten satirisch-polemischen Ton und analytischen Scharfsinn stellte der umstrittene Dichter und Journalist, Karl Kraus, die damalige zionistische Bewegung infrage und übte eine heftige Kritik gegen den Wunsch eines großen Teils der österreichischen Juden zur Dissimilation und für die Konstituierung einer jüdischen Nation:

Robustere Naturen, wie ich sie oben erwähnte, erhalten durch das zionistische Glaubensbekenntnis die Prägung des fanatisierten Judenbewusstseins. Ich denke an die studentischen Losgeher gen Osten, an die Kerntruppen eines möglichen Religionskrieges. Ihnen ist es gelungen, Christen, die dem Antisemitismus bisher keinerlei Geschmack abzugewinnen vermochten, allmählich von der Heilsamkeit der Absonderungsidee zu überzeugen. Weil sich der jüdische Typus durch gewisse körperliche Stigmata den Spott der Ganzdummen zugezogen hat, setzen unsere strammen Um-jeden-Preis-Juden ihren Stolz darein, diese Stigmata besonders zu betonen, und wir sehen sie gerade jenem vulgären Antisemitismus, der mit verstärkter Wucht an der Biegung eines Nasenbeins brandete, ihren ganzen heiligen Glaubenseifer entgegenstellen. Es liegt neuestens ein Verdienst darin, keine geradlinige Nase zu besitzen, und man kann sie darum nicht hoch genug tragen. Das sind die Herren, die es nie zugeben werden, dass der wirtschaftliche Antisemitismus von der Alles, auch die Nasen gleichmachenden Socialdemokratie absorbiert werde; die den Gedanken nicht zu ertragen vermögen, dass die Deutschnationalen, im Kampfe gegen Slaven und Clericale vollauf beschäftigt, die leidige Judenfrage ruhen lassen konnten. Gerade in Oesterreich, wo die Parteienkämpfe das Interesse für diese zeitweise ersticken, hat sich der Typus in seiner ganzen grotesken Aufdringlichkeit entfaltet.³⁹

Das Spezifikum des Zionismus in Galizien als Pendant zu seiner Herzl'schen Variante besteht in dessen Präexistenz. In Galizien sind schon einige Jahre vor Herzls Auftreten kolonisationsische und jüdisch-nationale Organisationen wie zum Beispiel, die Vereine „Zion“ und „Ahawas Zion“ entstanden, die aufgrund der zum großen Teil chassidisch und orthodox geprägten Zusammensetzung der Bevölkerung den religiösen Angelegenheiten der Gemeinden eine wichtige Aufmerksamkeit schenkten.⁴⁰

38. Schnitzler Arthur, *Der Weg ins Freie*, Frankfurt a. M.: Fischer, 2007, S. 106-107.

39. Kraus Karl, *Eine Krone für Zion* in: *Frühen Schriften*, Hrsg. Joh. J. Braakenburg, 2. Band, München: Kösel, 1979, S. 306.

40. Gaisbauer Adolf, *op. cit.*, S. 194.

Unter jüdischen „galizischen“ Proletariern. Saul Raphael Landau und der Zionismus

Im Kontext des österreichischen und galizischen Zionismus verdient die Persönlichkeit von Saul Raphael Landau eine besondere Erwähnung. Am 1. Jänner 1870⁴¹ in Krakau geboren, zeigte Landau schon im Jünglingsalter ein besonderes Interesse an jüdischen Fragen. Seine Vorfahren waren anerkannte Autoritäten des religiösen jüdischen Lebens ab dem 17. Jahrhundert. Abraham Josua Heschel (gestorben 1664), Rabbiner in Krakau und dessen Sohn Saul (gestorben 1707), Rabbiner in Krakau, dann in Amsterdam, befanden sich unter seinen Vorfahren. Landau war gleichfalls der Abkömmling des berühmten chassidischen Rabbis Saul Rafael Landau (1790-1854)⁴² von Krakau. Sein Vater, Pinchas (1849-1876) arbeitete als Kaufmann in Krakau. Die Mutter, Rosalie Rikel (geboren 1851) wurde als Tochter von Isaak Knopf, Exporteur von Gablonzer Erzeugnissen in dem polnisch-russischen Raum und Vorsteher der Synagoge „Alte Schul“ in Krakau, und der Lea Hendel geboren, deren Vater, Abraham Glasscheib, Getreidehändler und Tempelvorsteher in Wieliczka war.⁴³

Die Rolle der Mutter sollte für den zukünftigen Werdegang des Sohnes entscheidend sein:

Denn meine Mutter [Rosalie Rikel], die doch fortschrittlicher gesinnt war und bereits eine allgemeine europäische Bildung besessen hatte, dachte daran, mich für einen akademischen Beruf auszubilden zu lassen.⁴⁴

Im Zeitalter des Nationalliberalismus stellt Saul Raphael Landau ein repräsentatives Beispiel für das Selbstbewusstsein als „Nationaljude“ dar.

41. Das Geburtstagdatum von Saul Raphael Landau enthält einige Unklarheiten. In dem am 1. Juli 1938 vom Magistrat der Stadt Wien erstellten „Heimatschein“ wurde das Geburtsdatum vom 1. Jänner 1870 eingetragen. In dem Artikel „S.R. Landau, Herzl's Weggenosse. Zum 70. Geburtstag des zionistischen Veterans“ von Chajim Bloch in „Our Way in America“, Vol. II – Nr. 6 / Febr. 1940, S. 6-7, wird das Geburtstagdatum vom 24. Jänner 1870 erwähnt. (Siehe: Fond AK 544 im Central Zionist Archives in Jerusalem).

42. Landau Saul Raphael, *Sturm und Drang im Zionismus. Rückblicke eines Zionisten vor, mit und um – Theodor Herzl*, Wien: Verlag Neue Nationalzeitung, 1937, S. 328-333 und Wunder Rabbi Meir, *Encyclopedia of Galician Sages* (hebräischsprachige Ausgabe), Bd. 3, Jerusalem, 1978-1997, S. 682.

43. Vgl. Menges Franz, *Landau, Saul Raphael* in: *Neue Deutsche Biographie* 13 (1982), S. 487-488 [Onlinefassung]; URL: http://www.deutsche-biographie.de/artikelNDB_n13-487-01.html, am: 19.04.2010.

44. Landau S.R., *Sturm und Drang...*, *op. cit.*, S. 5-6.

[...] zu einer Zeit, da es nur orthodox-fromme Juden, deutschstümmelnde Assimilanten und eine polnische Jugend „mosaischer Konfession“ gegeben hat, wurde ich von meiner Mutter zum *Nationaljuden* erzogen.⁴⁵

Die Lektüre der von Nathan Birnbaum in Wien herausgegebenen Zeitschrift „Selbst-Emancipation“ (1885-1893) war für Landau ausschlaggebend. Saul Raphael Landau debütierte in der Tat im Jahre 1890 in dessen Zeitung. Er begann in dieser Periode ein Jurastudium an der Krakauer Universität, das er in Wien fortsetzte. Darüber hinaus betätigte er sich eifrig in diversen zionistischen Vereinen. Seit 1892 war Landau der Schriftführer des Wiener Kolonisationsvereines „Adamath Jeschurun“ und im Jahre 1893 nahm er dieselbe Stelle im Verband „Zion“ ein.

Gemäß Landaus Selbstaussagen war er zwischen den Jahren 1893-1895 Dozent der polnischen Sprache und Literatur an der Wiener Israelitisch-Theologischen Lehranstalt, eine relativ kurzfristige Tätigkeit, von der er wegen unlösbarer Auseinandersetzungen mit dem Kuratorium zurücktreten musste.⁴⁶

Saul Raphael Landau war gleichfalls eine sehr aktive Präsenz im journalistischen Milieu und lieferte zahlreiche Beiträge für verschiedene Zeitschriften, unter denen folgende Titel erwähnenswert sind: „Die Allgemeine Zeitung des Judentums“ (Leipzig/Berlin), „Die Jüdische Presse“ (Berlin), „Die Zeit“ (Wien), „Die Wage“ (Wien), „Die Zukunft“ (Wien), „Przyszłość“ (Lemberg) u.a. Seine Kommentare zum Zeitgeschehen, insbesondere über die Umstände in Galizien, wurden wegen des bissigen Tones und Inhalts oft zensiert oder konfisziert.⁴⁷

1896 markiert das Jahr, in dem Landau die Bekanntschaft mit Theodor Herzl machte:

16 Februar

Dr. S.R. Landau war bei mir. Ich glaube an ihm einen ergebenen und tüchtigen Anhänger zu haben. Er scheint ein begeisterter Schwärmer mit dem Hauptfehler solcher Leute: dem unduldsamen Eifer, zu sein. Aber ein braver starker Mensch. Gezügelt können solche Kräfte Wunder wirken.⁴⁸

45. Ebd, S. 6.

46. Ebd, S. 21-23.

47. Siehe die Stellungnahme des k. k. Präsidenten Soos in der „Wage“ (Hrsg. Dr. Rudolph Lothar) Nr. 28, Wien, am 9. Juli 1898, I. Jhg., S. 461. Hier wurde auf den von Saul Raphael Landau verfassten Artikel mit dem Titel „Aus Oesterreichisch-Asien“, der am 2. Juli 1898 in der Nummer 27 der „Wage“ erschien, Rücksicht genommen.

48. Herzl Theodor, *Tagebücher*, I. Band, Berlin, 1922, S. 346.

Er wurde zu einem engen Mitarbeiter von Herzl, insbesondere durch seine Beiträge in der Zeitung „Die Welt“. Nach dem ersten Baseler Kongress verfasste Landau im Jahre 1897 eine Broschüre in polnischer Sprache betitelt „Syonizm“, wo er die Grundlinien des Zionismus zusammenfasste.

Die Zusammenarbeit mit Herzl dauerte jedoch nicht lange und das aufgrund verschiedener Meinungsdivergenzen zwischen den beiden. Die Stellungnahme der Zeitschrift „Die Welt“ zum Antisemitismus war der Kernpunkt des Konflikts. Landaus Standpunkt war viel radikaler als derjenige von Herzl. Seiner Auffassung nach, mussten alle Angriffe gegen die Juden und jüdische Religion in der Presse zurückgewiesen werden. Im Gegensatz dazu, vertrat Herzl eine moderate Stellungnahme. Das führte auch zum ersten Bruch zwischen Landau und Herzl. Wenn man eine Parallelektüre von Saul Raphael Landaus autobiographischem Buch, „Sturm und Drang im Zionismus“ und der Zeitung „Die Welt“ in Betracht zieht, sind einige Meinungsdivergenzen eindeutig, die gleichzeitig auf einen möglichen persönlichen und ideologischen Zwiespalt hinweisen können. Erwähnenswert sind hier die Hefte Nummer 9, 17, 19, 28, 32 und 37 aus dem Jahre 1899, welche Informationen über eine Gerichtsverhandlung zwischen Landau als Angeklagte und der Vertretung der Zeitschrift „Die Welt“ als Ankläger, ausführlich liefern. In dem autobiographischen Buch von Landau wird diese Episode verschwiegen.

Ein weiterer bedeutender Aspekt, der die Persönlichkeit von Landau vervollständigt, ist seine Orientierung an dem sozialistischen Zweig der zionistischen Bewegung und sein Interesse für das Schicksal des Massenproletariats und für die Kolonisation Palästinas als eine sofortige Maßnahme zur Rettung der wirtschaftlich und politisch verfolgten jüdischen Volksmassen. Er sah in Galizien eine von seinen jeweiligen Reformbestrebungen:

Nun gab es aber innerhalb der alten österreichischen Monarchie jüdische Arbeitermassen nur in Galizien. Sie haben gewisse Berufszweige allein oder vorzugsweise beherrscht: als Zündhölzchen-Arbeiter, Borstensortierer, Gerber, Erdwachsarbeiter usw. Sie waren die ausgebeuteten Arbeiter, denn ihre Löhne waren äußerst gering, die Arbeitszeit lang und ihre Arbeit – mit Ausnahme der Talesweber – äußerst gesundheitsschädlich. Trotzdem kam ihnen von keiner Seite Hilfe.⁴⁹

Im Jahre 1898 begründete Landau in Wien den Arbeiterverein „Achwah“ mit dem Presseorgan „Der Jüdische Arbeiter“, einer Zeitschrift, die zwischen den

49. Landau S. R., *Sturm und Drang...*, op. cit., S. 148.

Jahren 1898 und 1899 erschien. Der Verein fand in Galizien Anhängerschaft, nämlich es erschienen Brudervereine in Krakau, Neusandez, Drohobycz und Lemberg und setzte sich als Ziel, „volksaufklärend zu wirken [...] und aus den Massen ein denkendes, selbstbewusstes Volk zu schaffen. [...] Es müssen Gewerkschaften, Produktivgenossenschaften und Vorschusskassen für Arbeiter und Handwerker gegründet werden.“⁵⁰

Bereits vor der Begründung dieses Vereins offenbarte Landau sein Interesse für die elende Lage der galizischen Proletariermasse. Seine Reiseschilderungen mit dem Titel „Unter jüdischen Proletariern“ (Wien, 1898), die infolge einer Reise nach Galizien und Polen im Auftrag des Londoner „Jewish World“ und der Wiener Zeitschrift „Die Welt“ veröffentlicht wurden, bieten eine sachliche und wirklichkeitstreue Darstellung der Lage der galizischen Juden. Die Reiseberichte, welche sich auf Galizien beziehen, sind: „Kolomea“, „Stanislaw“ und „Boryslaw“⁵¹. Landaus Erzählstrategie differenziert sich von derjenigen von Karl Emil Franzos, Hermann Blumenthal oder Nathan Samuely⁵² auf eine eindeutige Weise, sein Stil verzichtet auf den Gebrauch stereotypischer Inhalte, idealisierender Blicke und einseitiger Urteile. Der Autor stützt sich vielmehr auf den Mechanismus des journalistischen Tatsachenberichts. Der erzählerische Faden folgt in allen Texten ein identisches Schema, der eindeutig leicht propagandistische und meinungsformende Absichte zu durchschauen lässt. Jeder Bericht liefert statistische Angaben über die Lebens- und Arbeitsverhältnisse des jüdischen Proletariats in Galizien und Russisch-Polen:

Der Rückweg führt mich zuerst in eine Wagenschmiere und Schuhwichs-Fabrik. Hier sind 25 Arbeiter beschäftigt, nur Juden: 7 Männer und 18 Mädchen. Die Männer erzeugen die Waren und verdienen wöchentlich 4-6 Gulden; die Mädchen kleben Schachteln oder füllen sie. Ihr Lohn beträgt 6-8 Gulden monatlich oder 40 Kreuzer per 1 000 Holzschachteln.⁵³

Die sachorientierten Informationen verschaffen der „westlichen“ Leserschaft einen nüchternen Überblick über die Lage der in Galizien lebenden Juden. Ziel dieser Reiseschilderungen stellte diesmal weniger eine kulturelle Umstellung der galizischen Juden aus der Perspektive des „westlichen“ Auges dar, wie im

50. Ebd., S. 144-145.

51. Die anderen Reiseberichte haben Czenstochau, Bialystok, Lodz und Warschau als Handlungsort in Russisch-Polen.

52. Die oben genannten Autoren wurden in diesem Kontext wegen ihrer bekannten Schriften mit Bezug auf das galizische *Shtetl* und Ghetto erwähnt.

53. Landau Saul Raphael, *Unter jüdischen Proletariern. Reiseschilderungen aus Ostgalizien und Russland*, Wien: Rosner, 1898, S. 10.

Falle der literarischen Reiseberichte. Vielmehr sollten sie den „westlichen“ jüdischen Rezipienten das soziale und wirtschaftliche Elend in Galizien signalisieren und sie dazu aufzumuntern, eine strategisch-pragmatische Lösung zur Verbesserung der dort herrschenden Lage zu erarbeiten. Der „Blick von außen“ lässt sich gleichfalls in Landaus Reiseberichten aufdecken, der eine bestimmte Überlegenheit des „Mächtigen“ und „Kultivierten“ gegenüber den in armen Verhältnissen lebenden galizischen jüdischen Mitmenschen auf der diskursiven Ebene kundmachen.

Im Vorwort zu seinen Reiseschilderungen positioniert sich der Autor in der Tat als Vermittler zwischen zwei Welten – „Ost“ und „West“ –, wobei der Westen einen „zivilisatorischen“ und „erlösenden“ Gestus auf den „rückständigen“ Osten ausüben sollte. Anders als bei anderen Autoren, die eine große Aufmerksamkeit der Lage der galizischen Juden geschenkt haben, indem sie den Akzent vielmehr auf die Kritik der kulturellen und geistigen Rückständigkeit des Gebietes legten, liegt der Fokus bei Landau auf den allgemeinen wirtschaftlichen Umständen der galizischen Juden. Um den Osten von den elenden Verhältnissen zu retten, ist eine fundierte Kennerschaft und Vertrautheit mit den dort herrschenden Gegebenheiten unentbehrlich. Zu diesem Punkt stellt sich der uneinfühlsame Zugang zur Problematik der Lage der jüdischen Gemeinden in Galizien durch statistisch belegte Erfahrungen und Erkenntnisse als bevorzugte diskursive Strategie dar:

Es sind Schilderungen und nicht Betrachtungen. Sie wollen nicht zu Seufzern anregen und nicht rühren; es soll lediglich eine große Gesellschafts-Lüge zerstreut und an der Hand von Thatsachen und statistischen Daten dargestellt werden: so „leben“ die jüdischen Volksmassen. Weit davon entfernt, eine Massenerhebung über die ökonomische Lage des jüdischen Proletariats zu vertreten, sollen diese Skizzen aber doch einiges Material hiezu liefern und die Bahn zeigen, die der jüdische Publicist zu betreten hat. Wer seinem Volke helfen will, muss es zuerst kennen lernen.⁵⁴

Eine besondere Aufmerksamkeit wurde dem Schicksal der jüdischen Frau geschenkt. Landau unterstreicht die unzulängliche Mädchenerziehung und schildert die Ausbeutung der Kinder und Frauen, indem sie als „lebendige Maschinen“⁵⁵ gekennzeichnet werden. 1901, drei Jahre nach der Veröffentlichung dieser Reiseberichte, trat Saul Raphael Landau als Verteidiger

54. Siehe: Landau Saul Raphael, *Vorwort zum Buch Unter jüdischen Proletariern. Reiseschilderungen aus Ostgalizien und Russland*, a.a.O.

55. Landau S. R., *Unter jüdischen Proletariern...*, op. cit., S. 36.

für jüdische Familien ein, deren Töchter sich mehr oder weniger freiwillig zum Christentum konvertieren ließen.⁵⁶

Im Jahre 1907 gab Saul Raphael Landau eine Streitschrift mit dem Titel „Der Polenklub und seine Hausjuden“ heraus, in der er die assimilatorischen Tendenzen der „korrupten *Kahal*“⁵⁷ auf eine scharfe Weise kritisierte. Eine ähnliche Polemik führte Landau bereits einige Jahre vorher, als er den Schriftsteller Karl Emil Franzos wegen seiner deutschnationalen Einstellungen und elitärer Ansichten angriff:

Es ist nicht lange, seitdem ein Novellenschreiber [Karl Emil Franzos], dessen Namen damals zum ersten Male mit einer jüdischen Angelegenheit in Verbindung kam, sich erkühnte, den Juden, die für die Palästina-Kolonisation eintraten, Mangel an europäischer Bildung – er nannte es *unsere Weltanschauung* (?) – vorzuwerfen. Nunmehr mag er sich die Sache überlegen; die Lektüre des Palästina, die wir ihm bestens empfehlen, wird seine krasse Unkenntnis der Strömungen im jüdischen Volke hoffentlich beseitigen.⁵⁸

In demselben Jahr übernahm Landau die Redaktion der „Nationalzeitung“, eines Wochenblattes, das er unter dem Namen „Neue Nationalzeitung“ bis April 1916 weiter herausgab. Im Zentrum des Periodikums stand die Propagierung einer kollektiven jüdischen Identität und die „Anerkennung und Gleichberechtigung der jüdischen Nationalität in den Ländern, in denen wir gegenwärtig leben, Schaffung einer öffentlichrechtlich gesicherten Heimstätte in Palästina für diejenigen unserer Brüder, die hierzulande nicht leben können oder wollen, und vor allem anderen die Herstellung der Einigkeit unter unseren Staatsbürgern selbst.“⁵⁹

Nach dem Anschluss Österreichs wanderte Landau im Jahre 1939 über London nach Amerika aus. Dort betätigte er sich sowohl in amerikanischen

56. Der Fall von Deborah Lewkowicz aus Rzeszotary, einer junge Frau, die zum Katholizismus übertrat, sollte viel Anklang in der Epoche gefunden haben. Landau vertrat damals die Familie Lewkowicz als Rechtsanwalt der Wiener „Österreichisch-Israelitischen Union“. Siehe dazu: Rachel Manekin: *The Lost Generation* in: *Polin. Studies in Polish Jewry*, Vol. XVII (Ed. Antony Polonsky), Oxford, 2004, S. 189-219.

57. Landau Saul Raphael, *Der Polenklub und seine Hausjuden*, Wien, 1907, S. 12.

58. Landau Saul Raphael, *Palestina. The Chovevi Zion Quarterly* in: *Selbst-Emancipation* (Hrsg. Nathan Birnbaum) Nr. 22, Wien, am 30.II.1892, S. 209.

59. Siehe: *Neue Nationalzeitung*, Jg. 7, Nr. 52, 29.II.1905, S. 1 im Projekt *Compact Memory* (<http://www.compactmemory.de/>).

zionistischen Vereinen als auch in verschiedenen Zeitungen für Einwanderer und wurde zu einem vertrauten Freund des Gelehrten Chajim Bloch⁶⁰.

Saul Raphael Landau starb im Jahre 1943 in New York.

Durch seine Schriften beabsichtigte Landau eine deutliche ideologische Abgrenzung vom politischen und theoretischen Zionismus, dessen Vertreter Theodor Herzl war, zu pointieren. In der Geschichte der zionistischen Bewegung, blieb Saul Raphael Landau als einer der ersten Förderer der sozialdemokratischen Fraktion bekannt. Seine Reiseschilderungen über die Lage der galizischen jüdischen Arbeiterklasse enthüllen das aktive Interesse für deren Schicksal und den Wunsch zur Erarbeitung eines Aktionsplans für die Verbesserung der Lebens- und Arbeitsbedingungen. Die Grundsätze, die Landau in *Unter jüdischen Proletariern* vertritt, entsprechen den Richtlinien der Sozialdemokratie, die auf eine effektive Lösung der sozialen „Proletarierfrage“ zielte.

Ausblick und Schluss

Um abzuschließen, werde ich sowohl die ambivalenten Persönlichkeiten von Nathan Samuely und Saul Raphael Landau als auch die vielschichtigen Interpretationsmöglichkeiten mit Bezug auf die *Haskala*-Bewegung und den Zionismus in Galizien nochmals unterstreichen.

Der Beitrag beginnt mit einer generellen Präsentation der *Haskala*-Bewegung in Galizien, wobei zwei Hauptthesen erwähnt wurden: nämlich, dass sie die Folge eines Kulturtransfers von Westen nach Osten darstellt, und dass sich die *Haskala* in Galizien unter anderen Voraussetzungen und mit anderen Facetten entwickelte als etwa in Wien.

Am Beispiel des Werks, aber auch des Wirkens von Nathan Samuely im Kontext der *Haskala*-Bewegung können diese Thesen auf die Mikroebene übertragen werden und bedeutende Aspekte pointieren.

Der letzte Teil des Beitrages beschäftigt sich sowohl mit dem Leben und Werk von Saul Raphael Landau als auch mit seiner Sonderstellung innerhalb der zionistischen Bewegung in Galizien.

Die vergleichende Anschauung bezüglich des Komplexes der *Haskala* und des Zionismus im Habsburger Reich illustriert in letzter Instanz die zeitlich-räumliche Dynamik der Modernisierungsprozesse im Osteuropa der Mitte des 19. Jahrhunderts. In diesem Sinne kann man die für die jüdische Bevölkerung Galiziens typischen sozialen, religiösen und sprachlichen

60. Siehe dazu die Korrespondenz zwischen Saul Raphael Landau und Chajim Bloch im Fond AK 544 im Central Zionist Archives in Jerusalem.

Auseinandersetzungen analysieren, wobei die Dilemmata, wie man „richtig“ auf die Herausforderungen der immer rascher stattfindenden Transformationen reagieren soll, zu widersprüchlichen, nicht immer konsequenten und doch sehr differenzierten Haltungen geführt haben.⁶¹

Die kulturell ergiebige Kreuzung dieser so verschiedenen Entwicklungen bildeten den Hintergrund einer für das ideologische Spektrum der jüdischen Geistesgeschichte in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts symptomatischen literarischen und publizistischen Produktion, die sich zum entscheidenden Ziel die soziale und politische Wirkung auf die sich auf der identitären Suche befindende jüdische Bevölkerung setzte und auf ihre spezifische Weise die politischen und kulturellen Optionen des galizischen Judentums nach 1900 ankündigte.⁶²

Bibliographie

- BALABAN Majer, *Herz Homberg in Galizien*, in: *Jahrbuch für jüdische Geschichte und Literatur*, Jhg. 1916, Berlin, Verlag Albert Katz, später im Jüdischen Buchverlag M. Poppelauer.
- BECHTEL Delphine, *La Renaissance culturelle juive en Europe centrale et orientale 1897-1930 : langue, littérature et construction nationale*, Paris: Belin, 2002.
- Bericht über die Verhandlungen des ersten galizisch-jüdischen Cultusgemeinde-Tages*, Lemberg: Verlag der ständ. Commission des Cultusgemeinde-Tages, 1878.
- BUBER Martin, *Das jüdische Kulturproblem und der Zionismus*, in: *Die Stimme der Wahrheit, Jahrbuch für wissenschaftlichen Zionismus*, I. Jahrgang, Würzburg, 1905.
- CORBEA-HOIȘIE Andrei, Bürger Franzos. Glossen zu einem Manuskript aus dem Jahre 1868, in: *Czernowitzer Geschichten*, Wien: Böhlau, 2003.
- FEINER Shmuel, *Haskalah and History. The Emergence of a Modern Jewish Historical Consciousness*, Oxford, Portland, Oregon: The Littman Library of Jewish Civilisation, 2002.
- FEINER Shmuel, *The Jewish Enlightenment*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2004.

61. Diesen Hinweis verdanke ich dem Literaturwissenschaftler Andrei Corbea-Hoișie im Anschluss an das im Rahmen des Workshops „(De)Konstruktionen Galiziens. Kommunikation – Transformation – kulturelles Gedächtnis“ vom 28. und 29. November 2008 am Institut für Osteuropäische Geschichte der Universität Wien von mir präsentierte Referat.

62. Ebd.

- FRIEDMANN Filip, *Die galizischen Juden im Kampfe um ihre Gleichberechtigung (1848-1868)*, Frankfurt am Main: J. Kauffmann, 1929.
- GLASENAPP Gabriele von, *Aus der Judengasse. Zur Entstehung und Ausprägung deutschsprachiger Ghettoliteratur im 19. Jahrhundert*, Tübingen: Niemeyer, 1996.
- GLASENAPP Gabriele von und Horch Hans Otto, *Ghettoliteratur. Eine Dokumentation zur deutsch-jüdischen Literaturgeschichte des 19. und frühen 20. Jahrhunderts*, Tübingen: Niemeyer, 2005.
- Handbuch österreichischer Autorinnen und Autoren jüdischer Herkunft. 18. bis 20. Jahrhundert*, München: Saur, 2002.
- HERLIZT Georg und Kirschner Bruno, *Jüdisches Lexikon. Ein enzyklopädisches Handbuch des jüdischen Wissens in vier Bänden*, Berlin: Jüdischer Verlag, 1927-1930, Bd. IV/2 (S-V).
- KARPELES Gustav, *Geschichte der jüdischen Literatur*, Graz, Akademische Druck – U. Verlagsanstalt, 1963.
- KŁAŃSKA Maria, *Zwischen Licht und Finsternis. Zum Bildungsstreben der galizischen Haskala in deutschsprachiger Literatur*, in: *Galizien – eine literarische Heimat* (Hrsg. Stefan Kaszyński), Poznan: UAM, 1987, S. 125-137.
- KLAUSNER Joseph, *Geschichte der neuhebräischen Literatur*, Berlin: Jüdischer Verlag, 1921.
- LANDAU Saul Raphael, *Sturm und Drang im Zionismus. Rückblicke eines Zionisten vor, mit und um – Theodor Herzl*, Wien: Neue National-Zeitung, 1937.
- LANDAU Saul Raphael, *Unter jüdischen Proletariern. Reiseschilderungen aus Ostgalizien und Russland*, Wien: Rosner, 1898.
- LANDAU Saul Raphael, *Der Polenklub und seine Hausjuden*, Wien, 1907.
- LINNER Barbara, *Die Entwicklung der frühen nationalen Theorien im osteuropäischen Judentum des 19. Jahrhunderts*, Frankfurt a. M.-Bern-New York-Nancy: Peter Lang 1984.
- MAHLER Raphael, *Hasidism and the Jewish Enlightenment. Their Confrontation in Galicia and Poland in the First Half of the Nineteenth Century*, Philadelphia-New York-Jerusalem: Jewish Publication Society of America, 1985.
- OBER Kenneth H., *Die Ghettogeschichte. Entstehung und Entwicklung einer Gattung*, Göttingen: Wallstein Verlag, 2001.
- OBER Kenneth H., Nathan Samuely: A Forgotten Writer in a Neglected Genre, in: *Shofar*, Winter 2000, Vol. 18, N° 2, S. 73.
- OCHS David, *Die Aufklärung der Juden in Galizien 1772-1848*, Wien: Dissertation 1937.
- RĘDZIŃSKI Kazimierz, *Żydowskie szkolnictwo świeckie w Galicji w latach 1813-1918*, Częstochowa: Wydawnictwo Częstochowa, 2000, S. 112.

- ROHÀNY W. von, Nathan Samuely. Versuch einer Würdigung, in: *Ost und West*, Berlin: Verlag von S. Calvary&Co, Heft 1 (Januar 1912).
- SAMUELY Nathan, *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien*, Leipzig: Robert Friese, 1885.
- SAMUELY Nathan, *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien. Neue Folge*, Leipzig: Robert Friese, 1892.
- SAMUELY Nathan, *Zwischen Licht und Finsterniss. Ein culturgeschichtliches Bild aus Galizien*, Wien: Verlag und Druck von Moritz Waizner, 1887.
- SCHIFFMANN Mina, *Die deutsche Ghettogeschichte*, Wien: Phil. Dissertation, 1931.
- STEER Martina, Einleitung: Jüdische Geschichte und Kulturtransfer, in: *Kulturtransfer in der jüdischen Geschichte*, Hg. Wolfgang Schmale und Martina Steer, Campus Verlag: Frankfurt 2006.
- Stenographische Protokolle der Verhandlungen des II. Zionisten-Congresses gehalten zu Basel vom 28. bis 31. August 1898*, Wien: Buchdruckerei „Industrie“ 1898, S. 254.
- TSAMRIYON Tsemach M., *Die hebräische Presse in Europa (Ein Spiegel der Geistesgeschichte des Judentums)*, 2. Bände, Haifa, 1976.
- WEISSBERG Max, *Die neuhebräische Aufklärungs-Literatur in Galizien. Eine literar-historische Charakteristik*, Leipzig u. Wien: M. Breitensteins Verlags-Buchhandlung, 1898.
- WISTRICH Robert S., *The Jews of Vienna in the Age of Franz Joseph*, New York: Littman, 1989.

Les Juifs à Lemberg : la famille Buber

— Dominique Bourel

Directeur de recherche au CNRS, Centre Roland Mousnier

L'HISTOIRE DES JUIFS de Galicie et de Lemberg est un chantier en pleine évolution, assez complexe à suivre en raison des différents fonds d'archives¹ répartis entre l'Ukraine, la Russie, la Pologne, l'Autriche et même la France qui y possédait un consulat. Outre des problèmes linguistiques, la concurrence des mémoires comme les voyages des bibliothèques ne facilitent pas le travail².

Les débats actuels sur la « communauté imaginaire » et les nations « sans histoire » trouvent dans ces contrées un fabuleux terrain de recherche.

De plus comme toujours on se focalise sur l'épouvantable et tragique histoire récente – on pense au roman d'Heinrich Böll, *Le train était à l'heure – Der Lemberger Professorenmord*³ – ou bien le film « L'Hôtel de ville de Lemberg », alors qu'il faudrait reprendre dans le long terme le destin de ce monde englouti⁴.

1. Voir parmi les récents catalogues, Kupovetsky Mark *et al.*, *Jewish Documentary Sources in Moscow Archives. A Guide*, Moscou, 1997. Pickholtz Israel, « Kolliel Galicia Records », *Sharsherot Hadorot. Journal of Jewish Genealogy*, 15, 2001, p. 20-30, XXXVII-XXXVIII.

2. Grimsted Patricia K., « The Odyssey of the Petliura library and the records of the Ukrainian National Republic during world war II », in : Gittelman Zwi *et al.* (eds.), *Cultures and Nations of Central and East Europe. Essays in Honor of Roman Szporluk*, Cambridge Mass, 2000 (*Harvard Ukrainian Studies* XXII, 1998), p. 181-208.

3. Schenk Dieter, *Der Lemberger Professorenmord und der Holocaust in Ostgalizien*, Bonn, 2007. Et les souvenirs de Marian M. Pretzel (1985, rééd. 1989), David Kahane (1990), Tikva Nathan (1997) et Eliahu Yones (2004).

4. Baratov Omer, *Erased. Vanishing Traces of Jewish Galicia in Present-Day Ukraine*, Princeton, Oxford, 2007. Mendelsohn Ezra, *Painting a People. Maurycy Gottlieb and Jewish Art*, Hanover, London, 2002. Bartal Israel (eds.), *Polin* XII (1999) et *The Jews of Eastern Europe 1772-1881*, trad. C. Naor, Philadelphia, 2005 (or. Hébr. 2002) sans oublier les travaux de Jean-Marie Delmaire et Isabel Röskau-Rydel.

Les recherches de Nathan Michael Gelber⁵, d'Israel Bartal, de Ezra Mendelsohn⁶, de Haim Gertner⁷ et surtout les enquêtes minutieuses de Meir Wunder et Rachel Manekin⁸, permettent un premier repérage. L'« Association des Allemands de Galicie » a mis à la disposition de la *Forschung* un répertoire détaillé de plus de 5 000 noms⁹. Un ouvrage récent¹⁰ au titre accrocheur, *Murder in Lemberg*, a déclenché des polémiques montrant que même le XIX^e siècle n'est pas à l'abri des querelles historiographiques¹¹. Les nouvelles recherches ukrainologiques en sont un exemple évident ! Rappelons qu'en France, c'est Elie Borschak, un Juif converti, qui créera l'enseignement de l'ukrainien à Paris aux « Langues/O » en... 1938 ! Et on se souvient de la remarque effrayée d'Albert Londres en 1929 disant, « C'est du ghetto de Lwów certainement que Jérémie voulait parler » montrant que rien n'avait changé depuis l'enquête de Bertha Pappenheim¹² en 1904 mais pourtant, tous les témoignages convergent, il y eut des Juifs heureux à Lemberg et c'est la raison pour laquelle dans les vieilles familles¹³ qui en sont originaires on continue à l'appeler par ce nom et non Lvów comme en Polonais, Lwów comme en Russe ou L'viv comme en ukrainien. Lors de l'autonomie 1869 il n'y plus à proprement parler de ghetto à Lemberg. Une tradition rhétorique de défense de la Galicie serait digne d'investigation, comme le montre le véhément ouvrage de Benjamin Segel contre Theodor Lessing¹⁴ ou celui de Nathan Samuely, *Cultur-Bilder aus dem jüdischen leben in Galizien*¹⁵.

5. *Histoire du mouvement sioniste en Galicie* (héb.), Jérusalem, 1958, 2 vols. Le classique *Pinkas ha-Kehillat Poland*, (héb.) vol. II, Jérusalem, 1980, p. 1-47.

6. *Zionism in Poland. The Formative Years 1915-1926*, New Haven, London, 1981.

7. *Rabbins et juges rabbiniques en Galicie durant la première partie du XIX^e siècle. Une typologie d'un leadership traditionnel en crise* (héb.), Ph.D. Jérusalem, 2004.

8. Voir par exemple ses deux récents articles « Un ban à Lemberg 1816 » (héb.), in : *Zion* (2009) p. 173-198 et « Les maskilim de Lemberg et Erez Israel », in : *Cathedra*, 2009, p. 31-50.

9. *Ortsfamilienbuch Lemberg/Galizien 1779-1870 nach Unterlagen der Genealogischen Forschungsstelle der Galiziendeutschen*.

10. Stanislawski Michael, *A Murder in Lemberg. Politics, Religion, and Violence*, Princeton, Oxford, 2007 dont un résumé se trouve dans *Les Cahiers du Judaïsme*, 24 (2008), p. 24-27.

11. Outre le classique Subtelny Orest, *Ukrain. A History*, Toronto, Londres, 2005 (3 ed.), voir Kappeler Andreas, *Petite histoire de l'Ukraine*, trad. G. Imard, préf. Daniel Beauvois, Paris, 1997 (or. 1994) ; *Anthologie de la littérature ukrainienne du XI^e au XX^e siècle*, publiée par la Société scientifique Sevchenko en Europe, Kiev Paris 2004 et l'excellente revue *Cultures d'Europe Centrale*, Paris, 2001 sq.

12. *Zur Lage der jüdischen Bevölkerung Galizien* (1904). Pappenheim Bertha, *Sisyphus: gegen den Mädchenhandel. Galizien*, hg. Helga Henback, Freiburg, 1992.

13. Herzberg Arthur, *A Jew in America. My Life and a People Struggle for Identity*, San Francisco, 2002, p. 8.

14. Segel Benjamin, *Die Entdeckungsreise des Herrn Dr. Theodor Lessing zu den Ostjuden*, Lemberg, 1910.

15. Leipzig, 1885.

Ce fut une ville multiculturelle¹⁶ à nul autre pareil, surnommée la « Vienne de l'Est » en raison de sa beauté (titre que lui disputait aussi Cernowitz qui passait pour un *klein Paris*). Fondée en 1256, elle est à l'intersection de trois routes commerciales. Le premier privilège des Juifs date de 1367 et sa réputation vient aussi de sa synagogue *Di gildene Royz* « la rose d'or » d'après le nom de la splendide épouse du propriétaire, Rojze Nahmaniwich.

Il ne faut pas la confondre avec les autres cités plus ou moins semblables Brody, Cernowitz¹⁷, Przemyśl, Drohobycz ou Tarnopol même si ces villes ne sont pas très éloignées. On doit au contraire tenter de penser une culture municipale que les linguistes retrouvent sans difficulté ainsi que les oreilles exercées. Il y avait un accent spécial à Lemberg, un yiddish local et même une sagesse autochtone : un proverbe dit « *ikh hob gezen Kroke mit Lemberg*, j'ai vu trente-six chandelles ». Il s'agissait de la plus grande ville de l'Empire des Habsbourg après les capitales qu'étaient Vienne, Prague, Budapest et Trieste. Elle est en train elle aussi de devenir une ville mythique tout comme la Galicie elle-même¹⁸. Nathan Samuely, *Alt Lemberg* (Wien 1902) et Jozef Wittlin, *Mein Lemberg* (or. pol. 1946) mais aussi Jacques Benoist Méchin et son *Ukraine*, (Paris 1941) sont des textes souvent cités. Les français connaissaient assez bien toute cette culture, galicienne et juive grâce à Leopold de Sacher Masoch, né à Lemberg en 1836 fils du chef de la police. *Les Contes Juifs* (Paris 1888) viennent de paraître ; il fut un judéophile très prolifique en la matière¹⁹.

Il faut dire que l'histoire de Lemberg si mouvementée mérite qu'on s'y arrête²⁰ ! Pas moins de trois archevêques catholiques²¹ y résident au milieu

16. Czaplicka John (éd.), *LVIV. A City in the Crosscurrents of Culture*, Cambridge Mass 2002 (= *HUS* vol. XXIV 2000) et le superbe ouvrage de Gorska Aleksandra, *Tylko we Lwowie*, intr. Zdzisław Zygułski (jun.), Cracovie, sd.

17. Heymann Florence, *Le crépuscule des lieux*, Paris, 2003, les souvenirs de Yavetz Zvi, *Erinnerungen an Cernowitz. Wo menschen und Bücher lebten*, München, 2008 (2^e éd.) et bien entendu la littérature sur Paul Celan ou sur Bruno Schulz, né à Drohobycz mais étudiant à Lemberg.

18. Delphine Bechtel, « Galizien, Galicja, Galitsye, Halychyna. Le mythe de la Galicie disparue à la résurrection (virtuelle) », *Cahiers d'Europe Centrale*, 4, 2004, p. 56-77. Rudnytsky Ivan L., « The proble of ukrainian-jewish-relation in nineteenth century ukrainian political thought », in : Rudnytsky Ivan L., *Essays in Modern Ukrainian History*, ed. Peter L. Rudnytsky, Cambridge Mass, 1987, p. 299-313.

19. Paris 2007, voir von Glassenapp Gabrielle et Horch Hans Otto (Hg.), *Ghetto Litteratur. Eine Dokumentation zur deutsch-jüdischen Literaturgeschichte des 19. und frühen 20. Jahrhunderts*, Tübingen, 2005, p. 1012-1034 et le dossier de Jean Paul Corsetti dans son édition de *La pêcheuse d'Ames*, Seyssel, 1991.

20. Klijamenko Ania, *Lemberg Entdecken*, Berlin, 2005, Hermann Simon et al., *Lemberg. Eine Reise nach Europa*, Berlin, 2007.

21. Mark Rudolph, *Galizien unter Österreichischen Herrschaft. Verwaltung – Kirche – Bevölkerung*,

d'une multitude de groupes humains, allemands, ukrainiens (appelés aussi ruthènes), russes, arméniens ! Il faudrait connaître les rapports avec les juifs de ces princes de l'Église, catholique grec, catholique romain et catholique arménien. Il y a aussi des mennonites, des calvinistes, des luthériens, des musulmans et quelques communautés religieuses ! « Lemberg est la ville des frontières effacées, le contrefort le plus oriental du vieux monde impérial et royal. Derrière commence la Russie, un autre monde » écrit Joseph Roth dans la *Frankfurter Zeitung* du 22 novembre 1924. Outre les hôtels, les restaurants et les moyens de transports le *Baedeker* de 1907 indique que 11 % de la population est juive.

Précisément sur cette démographie, nous sommes très bien renseignés et depuis longtemps puisque le bureau de la statistique des juifs de Berlin consacra un volume à l'Autriche, rédigé d'ailleurs par un lebergien, Yaakov Yohanan Thon, collaborateur d'Arthur Ruppin²². Rappelons que la Galicie était polonaise puis austro-hongroise avant d'être tour à tour polonaise, russe, ukrainienne !

Voici les chiffres qui nous concernent :

Population générale :

1869 : 5 444 689 1900 : 7 295 538

Juifs :

1869 : 575 918 (=10,58 %) 1900 : 811 371 (=11,09 %)

Pourcentage des Juifs sur l'Autriche :

1869 : 70,04 % 1900 : 66,24 %

Focalisons l'enquête sur Lemberg :

1880 : 30 961 sur 109 746 soit 28,2 %

1890 : 6 130 sur 127 943 soit 28,2 %

1900 : 44 258 sur 159 877 soit 27,7 %

On trouve les cinq grandes idéologies de la fin du siècle : orthodoxie, haskala, hassidisme, bundisme et sionisme. Ici aussi l'historiographie n'est pas toujours exempte de préjugés car pour ne pas être aussi sévère que celle qui sépare les achkenases des séfarades, la distinction *Galizianer/Litvak* est encore aujourd'hui très prégnante, les travaux sur la « litvakie » ayant tendance à l'emporter qui décrivent souvent de manière hyperbolique les *mitnagim*

Marburg, 1994 indique des listes précieuses. Voir aussi le florilège dirigé par Karlheinz Mack (Hg.) *Galizien um die Jahrhundertwende. Politische, soziale und kulturelle Verbindungen mit Österreich*, München 1990.

22. *Die Juden in Oesterreich*, Berlin, 1908.

(opposants) au hassidisme, élèves du Gaon de Vilna, austères dialecticiens et profonds exégètes dont Emmanuel Lévinas fut le digne représentant²³. Face à cela, le *Galizianer*, est un roublard, un peu fanfaron pas très fiable et un peu demeuré ! « Voilà un pays qui, en Europe occidentale, a bien mauvaise réputation. L'ironie facile et détestable – orgueil de l'homme civilisé – en fait un mélange dégoûtant de vermine, d'ordure et de malhonnêteté » affirme Joseph Roth²⁴. Evyatar Friesel, pourtant natif de Chemnitz rappelle que *Galizianer* fut aussi synonyme de *Schlaubeit* et *Heiterkeit*.

La communauté juive fonctionne avec un rabbin, des *dayanim* (juges) et une série d'associations, de la visite au malade à la *chavra kadischa* (l'ensevelissement des morts). On fait beaucoup de politique, se cherchant un allié tantôt avec les polonais, tantôt avec les ukrainiens, tantôt avec le pouvoir central. *Schomer Israel* – hostile au nationalisme polonais – naît en 1868. En 1883 est fondée *Mikra kodesch* afin de promouvoir l'étude de l'histoire et de l'hébreu. Elle prendra le nom explicite de *Zion* en 1888 et c'est elle qui publiera le premier journal sioniste en polonais, *Le futur (Przyslosc)*. Il existe de riches Juifs, propriétaires²⁵, commerçants aisés, journalistes et autres *maskilim* ou industriels et, en bas de l'échelle, les candidats à l'émigration, surtout pour Vienne²⁶.

L'orthodoxie a longtemps régné en maître à Lemberg et l'arrivée d'un rabbin « éclairé » s'est soldée par un drame ; il a été empoisonné en 1848 ! Né²⁷ en Bohême en 1807 à Zaluzany près de Pisek, Abraham Kohn après ses études de talmud et de philosophie, à Pisek et Prague, où il est ordonné en 1832. Il est à Lemberg en 1844, fonde la *Israelitische Normalschule* un an plus tard prêche au *Tempel*. La synagogue est inaugurée le 16 septembre 1846.

C'est alors un véritable *Kulturkampf* qui se développe ! La *Haskalah* trouvera une terre fertile, des journaux des sociétés et des imprimeurs, mais devra

23. Minczeles Henri, Plasseraud Yves, Pourchier Suzanne, *Les Litvaks. L'héritage universel d'un monde disparu*, Paris, 2008.

24. *Frankfurter Zeitung*, 20 novembre 1924, in : *Croquis de voyages. Récits*, trad. J. Ruffet, Paris, 1994, p. 333.

25. En 1914 les juifs constituent 22 % des propriétaires terriens en Galicie, Gasowski Tomasz, « From Austeria to the Manor : Jewish landowners in autonomous Galicia », in : *Polin* XII (1999), p. 120-136, ainsi que les souvenirs de Mordechai Braude, Jérusalem, 1960.

26. Wistrich Robert S., *The Jews of Vienna in the Age of Franz Joseph*, Oxford, 1990 ; Rozenblit Marsha L., *The Jews of Vienna 1867-1914. Assimilation and Identity*, Albany NY, 1983.

27. Outre Stanislawski M., *A Murder in Lembergop...*, op. cit., Wilke Carsten, *Biographisches Handbuch der Rabbiner*, Hg. Michael Brocke, Julius Carlebach, München, 2004, vol. I/2, p. 535-537.

supporter un ban (*herem*) dès 1820 avant le drame de 1848. Déjà Mendelssohn avait été l'objet d'une condamnation indirecte en 1816.

Pourtant c'était un de ses « disciples » Herz Homberg (1749-1841) qui était en charge de réorganisation du judaïsme en Galicie ! Une confrérie orthodoxe *Machzike Hadat* passait pour inflexible²⁸.

S'il y avait peu de *Zaddik* à Lemberg, les *Hassidim* étaient à la périphérie, près de Cernowitz par exemple à Sadagora où Buber et Kafka les rencontrèrent. Dès 1792 et 1798 il y a des échauffourées entre orthodoxe et hassidim et en 1838 il y a sept lieux de prière de cette tendance. Les Bundistes souhaitaient une territorialisation et une autonomie des communautés alors que les sionistes, souhaitaient le retour en Palestine. Ce mouvement trouvera en Galicie et à Lemberg des cadres d'autant plus utiles qu'ils savaient non seulement parfaitement l'allemand (le *Kongressdeutsch* suffisait parfois) le yiddisch mais aussi le polonais, le russe et parfois d'autres langues slaves !

Une antenne des « amants de sion » est fondée à Lemberg en 1887 et l'association « *ahavat Zion* » achète des terres pour une colonie en Palestine ! En 1907 les sionistes obtiennent des sièges au *Reichstag* grâce à des voix ukrainiennes. Pourtant par deux fois, en 1877 et en 1882 on avait tenté un autre type d'alliance, cette fois-ci avec les Polonais²⁹ !

Enfin parmi les nombreux philanthropes appelés régulièrement à l'aide, le Baron de Hirsch (1831-1896) fut très actif dans la région. Seule une lecture complète de *Der Israelit* d'abord en allemand en caractères hébraïques en 1870 puis en caractères latins (à partir de 1873) édité par l'association *Shomer Israel* renseigne sur la vie quotidienne des juifs à Lemberg. On les trouve très bien représentés dans les établissements d'enseignements supérieurs³⁰ mais aussi dans les lycées. En ce qui concerne l'université, voici les chiffres :

Semestre d'hiver 1881/82 : 974 chrétiens, 85 juifs.

Semestre d'été 1904 : 2 054 chrétiens, 485 juifs.

À l'université technique :

Semestre d'hiver 1881/82 : 185 chrétiens, 29 juifs.

Semestre d'été 1904 : 822 chrétiens, 143 juifs.

28. En attendant la publication de la thèse de Rachel Manekin (2000 Ph.D. Univ. hébr. de Jérusalem) sur le sujet, il existe une réédition (Jérusalem 2005) des statuts de 1878.

29. Mendelssohn Ezra, « Jewish Assimilation in Lvov : The Case of Wilhelm Feldman », *Slavic Review*, 28 (1969), p. 577-590.

30. *Die Juden...*, op. cit., p. 103-104.

En réalité le pourcentage baisse de 17,1 % (1881/82) à 14,3 % en 1904.

Parmi les célébrités on trouvera le grand érudit Jacob Bodek (1819-1855), Salomon Rapoport (1790-186) dit le *Shir* qui achèvera sa carrière à Prague³¹. Le grand philosophe Nachman Krochmal n'est pas né à Lemberg mais y a résidé. Abraham Kohn (1807-1848) déjà rencontré, assassiné pour cause d'*Aufklärung* puisqu'il voulait servir dans le « *Tempel* » à la mort du rabbin Jacob Orenstein en 1839. Des rabbins célèbres Joseph Saul Nathanson (d.1875), Isaac Aazron Ettinger (d.1891) Zwi Hirsch Ornstein (d.1898) ou encore l'historien Ezekiel Caro (d.1915) sont passés à la postérité.

Outre celle de Buber, d'Halperin, de Braude, une autre famille patricienne a marqué la ville, celle des Ehrenpreis. Le plus célèbre Marcus Ehrenpreis (1869-1951) est né à Lemberg et sera grand rabbin de Sofia puis de Stockholm³². Son grand père paternel Mordechai³³ et son père Jacob étaient tous des libraires éditeurs importants.

Alfred Nossig (1846-1943), sculpteur, peintre, écrivain³⁴ – on lui doit un essai *Pour résoudre le problème juif* (1887) était très lié à Herzl puis sera abattu pour collaboration avec son *Judenrat*. On ne peut oublier l'important Meyer Balaban (1877-1942), historiographe de la ville dont les travaux font toujours autorité³⁵. Arieh Feigenbaum (1885-1981) y fera ses études de médecine alors que né à Lemberg il avait été au lycée à Halberstadt. Preuve s'il en est besoin de l'importance de l'université fondée en 1661 par le roi de Pologne Jan Kazmierz. Il sera docteur en médecine de l'université de Vienne en 1911. Ce spécialiste d'ophtalmologie en Palestine dès 1913 après avoir été l'assistant du professeur Hirschberg à Berlin, sera le premier doyen de la préfaculté de médecine (1937-1944) puis enseignant à l'université hébraïque de Jérusalem³⁶.

Dans la mouvance de Jabotinsky, il n'eut pas les mêmes difficultés que son frère Dorian, lui aussi né à Lemberg qui tenta d'imposer, avant Max Eitingon,

31. Isaac Barzilay, *Shlomo Yehuda Rapoport (Shir) 1790-1867 and his Contemporaries. Some Aspects of Jewish Scholarship of the Nineteenth Century*, Leiden, 1969.

32. Marcus Ehrenpreis, *Mitt Liv. Mellan öster och vaster*, Stockholm, 1946, p. 11-60 (trad. partielle en hébreu, *De l'est à l'ouest*, Tel Aviv, 1953 (rééd. Jérusalem 1986), p. 7-34.

33. Jay Rovner, *The Masar Kesafim. Ledger of Modechai Zeev Ehrenpreis of Lvów*, New York Jerusalem 2003 et Hagit Cohen, *Dans la boutique du vendeur de livres. Magasins de livres juifs dans l'Europe centrale dans la deuxième partie du 19^e siècle* (héb.), Jérusalem, 2006.

34. Ezra Mendelsohn, « From assimilation to Zionism in Lvów : the case of Alfred Nossig », *The Slavonic Review*, XLIX (1971) p. 521-524.

35. Voir la récente évocation de Michael G. Müller « Majer Blaban (1877-1942) und das Konzept einer polnisch-jüdische Geschichte », *Jahrbuch des Simon Dubnow Instituts*, 2 (2003), p. 387-406.

36. Eva Telkes-Klein, *L'Université hébraïque de Jérusalem à travers ses acteurs. La première génération de professeurs 1925-1948*, Paris, 2004, p. 186-190.

la psychanalyse en Palestine. Joseph Haim Brenner (1881-1929) nait à Novi Mlini en Ukraine, mais éditera la revue *Revivim* (1908-1909) à Lemberg avant de partir en Palestine. Sa récente biographe a fait un beau chapitre sur la période³⁷. L'une des figures les plus curieuses est celle du neveu de Dorian Feigenbaum, Leopold Weiss (1900-1992) qui deviendra Mohamed Assad³⁸, né à Lemberg, fils du rabbin de Cernowitz. Converti, traducteur du Coran, il fut l'un des fondateurs du Pakistan qu'il représentera à l'ONU. Son fils enseigne l'anthropologie à Columbia ! Outre une célèbre autobiographie, *Les chemins de la Mecque*³⁹, on lui doit *Un proche Orient sans romantisme*, tiré⁴⁰ de ses articles de la *Frankfurter Zeitung* relatant son voyage en Palestine de 1923. Il se convertira à l'Islam après son deuxième voyage en Orient (1924-1926).

La vie du compagnon de Lénine puis ami de Trotsky Karl Radek (1885-1939 ?), né Sobelsohn à Lemberg est une suite de péripéties tragiques entre prison, vie clandestine, exil et fonctions officielles (mouvement communiste international, recteur de l'université Sun Yat Sen des étudiants chinois de Moscou !). Il a toujours tenté de maintenir le contact avec la gauche des *Poalei Zion*. On ne connaît toujours pas le lieu et la date de sa disparition⁴¹...

Presque son contemporain, Harry Torczyner (1886-1973) né à Lemberg sera notoirement connu comme l'un des premiers professeurs de sciences bibliques et hébraïques à Berlin puis à Jérusalem. Nathan Michael Gelber (1891-1966) né à Lemberg, secrétaire général de la délégation de la Galicie orientale à Vienne (1918-21) puis secrétaire de la société sioniste autrichienne a consacré sa vie à l'historiographie de la Galicie.

Osias (Jehoshoua) Thon (1870-1936) qui fut l'un des plus brillants élèves de Georg Simmel à Berlin, avait été à l'école à Lemberg avec Ehrenpreis et fut très engagé au côté de Herzl pour la préparation du premier congrès de Bâle (1897). On lui doit une des premières analyses philosophiques du sionisme⁴² ainsi qu'un ouvrage en hébreu sur Spencer (1910). Rabbin de Cracovie (1897) on le retrouve à Versailles au Comité des délégations juives puis élu au premier parlement polonais en 1919. Il est aussi une des âmes du mouvement *Tarbout* (culture) d'éducation juive en Pologne qu'il présidera pendant cinq ans. Nous

37. Shapira Anita, *Brenner. Une vie*, Tel Aviv, 2008 [héb.], p. 136-166.

38. Windhager Günther, *Leopold Weiss alias Muhammad Asad. Von Galizien nach Arabien 1900-1927*, Wien, Weimar, 2003 et Florence Heymann, *Un Juif pour l'Islam*, Paris, 2005.

39. Trad. Paris 1976 (or. 1954).

40. Trad. Florence Heymann, Paris, 2004 (or. 1924).

41. Fayet Jean-François, *Karl Radek 1885-1939. Biographie politique*, Bern, 2004.

42. *Zur Geschichte philosophische Begründung des Zionismus*, 1897. Hollander N., *Jehoshua Thon*, 1966, une anthologie allemande de ses articles parus en 1930.

avons déjà cité l'enquête démographique de son frère Ya'akov Yohanan (1880-1950). Après ses études de droit ce dernier travaille avec Arthur Rupp in à Berlin entre 1904-1907 puis part avec lui pour le *Palestine Office* de Haïfa où il le remplacera durant son exil en Turquie entre 1916-1920. Il deviendra le premier chef du Conseil juif de Jérusalem, fonde et dirige le Conseil provisoire (*Va'ad ha-zmani*) puis le Conseil national (*Va'ad Leoumi*) jusqu'en 1930. Cofondateur du *Brit Schalom* (« Alliance pour la paix », pour un état binational) dont il s'éloignera, il sera l'un des dirigeants du *Ha-Poel ha Zaïr* puis du *Mapai*.

Le D^r Bernard Hausner (1874-1938) enseigne le judaïsme dans les lycées de Lemberg entre 1899 et 1914 et sera consul de la République polonaise à Tel Aviv. Son fils Gideon Hausnar, né à Lemberg en 1915, sera l'accusateur d'Adolf Eichmann.

Rappelons enfin les origines (Brody et Lemberg) de la famille de Simone Weil⁴³. Moins bien connu et travaillé que l'antisémitisme de la région⁴⁴, il y a donc bien un patriciat juif à Lemberg qui attend son chroniqueur.

L'histoire de la famille Buber est intimement liée à Lemberg⁴⁵. Salomon Buber, le grand père du philosophe, y naît le 2 février 1802 et y décède en 1906. Il en sera d'ailleurs l'un des historiens, consacrant un gros volume *Anschei Shem* (*Grandes figures*) aux rabbins et notables de la ville entre 1500 et 1890⁴⁶. Ce juif éclairé (*maskil*) semble avoir réussi à maintenir des contacts avec toutes les sensibilités juives de la ville. Il fut surtout un très grand savant. Ses archives arrivées à la Bibliothèque nationale de Jérusalem en 1934 montrent le réseau des correspondants de Heinrich Graetz à Nahum Sokolov de Leopold Zunz à Abraham Berliner. Outre une centaine d'articles érudits, une vie d'Elias Levita, on lui doit l'entrée dans une nouvelle ère de l'édition des *midrachim* dont il publie une vingtaine d'éditions critiques qu'il finance souvent lui-même aujourd'hui encore rééditées et utilisées. C'est un homme d'affaire avisé, possédant des mines de phosphate à la frontière, président de la chambre de commerce de Lemberg et bien entendu membre du conseil exécutif de la communauté juive

43. Weil Sylvie, *Chez les Weil. André et Simone*, Paris, 2009, p. 115-117.

44. Tollet Daniel, « La question juive en Galicie et la renaissance de la Pologne à la fin de la première guerre mondiale », in : Brice Catherine et Miccoli Giovanni (éds.), *Les racines chrétiennes de l'antisémitisme politique (fin XIX^e-XX^e siècle)*, Rome, 2003, p. 215-229.

45. Gorniak-Kacikowska Krystyna, « Galizien als geistiger Hintergrund der Idee der Erneuerung des Judentums bei Martin Buber », in : Kaszynski Stefan H. (Hg.), *Galizien. Eine literarische Heimat*, Poznan, 1987.

46. Cracovie, 1895 rééd Jérusalem. Voir sa bibliographie la plus complète dans Heuer Renate (Hg.), *Lexikon deutsch-jüdischer Autoren*, vol. 4, München, Paris, 1996, p. 304-309.

depuis 1870. Il en sera de longues années le président respecté, portant même fièrement le titre de *geheimer Kommerzienrath*. Il fut enfin le correspondant local de l'Alliance Israélite Universelle. Son fils Carl Buber (1848-1935) naît et meurt à Lemberg, et après la naissance de Martin (1878) et son divorce, revint y vivre. Martin Buber y vécut entre 1881 et son retour à Vienne en 1896 pour ses études, d'abord chez ses grands-parents, puis chez son père. La première femme de ce dernier venait d'Odessa mais la seconde, Minna Halpern, était issue d'une vieille famille de Lemberg. Dans son petit texte *Rencontre*, il nous décrit ainsi sa famille⁴⁷ :

Ma grand-mère Adèle était une de ces Juives des temps anciens qui, pour procurer à leurs époux la liberté et les loisirs nécessaires à l'étude de la Torah, se chargeaient du négoce avec un zèle prudent. Pour mon grand père, l'étude de la Torah avait une signification particulière. Bien qu'autodidacte, il était un philologue authentique à qui l'on doit les premières éditions critiques, faisant encore autorité aujourd'hui, d'un genre particulier de la littérature hébraïque, les Midrachim, mélange singulier d'apophthèmes et de légendes fleuries. Gros propriétaire foncier de son état, et de plus négociant en grains et possesseur de mines de phosphores à la frontière austro-russe, il comptait en outre, par son expérience et l'indépendance de son jugement, parmi les personnalités dirigeantes de la communauté juive et de la chambre de commerce de la ville.

Il fréquente le *Franz Joseph Gymnasium* :

La langue d'enseignement et celles des rapports usuels était le polonais, mais l'atmosphère d'alors, qui nous semble aujourd'hui⁴⁸ en marge de l'histoire, était celle qui régnait, ou paraissait régner entre les populations de la monarchie austro-hongroise. On se supportait les uns les autres sans se comprendre. Parmi les élèves les Polonais étaient de loin les plus nombreux, plus une petite minorité juive (les Ruthènes avaient leurs propres écoles). Les contacts personnels étaient bons, mais chaque communauté ignorait presque tout de l'autre.

On a conservé quelques bulletins de sa scolarité et le lycée existe encore. Il continue :

Les élèves devaient être rassemblés avant huit heures du matin. À huit heures la sonnerie retentissait, un des professeurs entrait dans la classe et montait à la chaire surmontée d'un grand crucifix accroché au mur. Au même moment, tous les élèves se levaient de leurs bancs. Le maître et les élèves polonais faisaient le signe de croix, il prononçait la formule de La Trinité, ils la répétaient

47. Traduction Robert Dumont, Paris, 1985.

48. Ce texte est écrit entre 1958 et 1962 date à laquelle il fut publié.

après lui, puis ils priaient ensemble à haute voix. En attendant de pouvoir nous rassoier, nous restions, nous les Juifs, immobiles, les yeux baissés.

Il poursuit cette description saisissante :

J'ai déjà indiqué qu'on ne percevait dans notre école aucun sentiment de haine envers les Juifs. Dans mes souvenirs je ne trouve que des professeurs tolérants ou voulant le paraître. Mais pour moi, cette station debout quotidienne obligatoire dans la salle bruissant de la profession de foi étrangère m'était plus pénible que ne l'aurait été une manifestation d'intolérance. Assistant par force, obligé de participer comme une chose à une cérémonie sacrée à laquelle pas une once de ma personne ne pouvait ni ne voulait adhérer, et cela pendant huit ans jour après jour : voilà de quoi s'est imprégnée la substance vitale de l'enfant.

Personne n'essaya jamais de convertir l'un d'entre nous, les Juifs, et cependant mon hostilité envers tout prosélytisme a pris racine dans l'expérience de cette époque.

C'est un rabbin, le D^r Joseph Kobek qui enseignait la religion juive dans les lycées allemand et polonais⁴⁹. On trouve un Wilhelm Buber, chef de l'entreprise Buber u.Schermant. Sur le faire part de décès de Salomon Buber sont mentionnés ses frères Adolf, Josef, Moses et Sigmund Buber. On trouve enfin un Marcelli Buber dans le *Judenrat* de Lemberg créée le 22 juillet 1941. Un des agents littéraires d'Anna Seghers, Bronislav J. Buber, décédé en 1950 semble n'avoir qu'un lointain rapport avec cette famille.

Martin Buber se rendit plusieurs fois à Lemberg jusqu'en 1938, autant pour des questions d'héritage que pour des conférences. Il est évident que ses rapports avec la Galicie méritent une monographie. Il faudrait encore suivre dans la presse quotidienne juive et non juive son impact. Alors une partie de l'histoire des Juifs de Lemberg, de la Galicie et de l'Ukraine pourra être réécrite.

49. *Der Israelit*, 16 III 1883. Sur Joseph Kobek (1832-1913), la notice de Wilke Carsten, *Biographisches Handbuch...*, op. cit., vol. II, p. 531-532.

La Galicie orientale juive d'avant 1939 comme univers multiculturel

— Delphine Bechtel
Université Paris-Sorbonne et CIRCE

LA GALICIE ORIENTALE d'avant la Seconde Guerre mondiale constitue pour l'étude de la multiculturalité urbaine une sorte de « lieu commun », alternativement caractérisé par différents commentateurs de « creuset des peuples », « biotope polyethnique », « modèle pour l'Europe unifiée », « oasis de coexistence pacifique », voire « mélange fantastique d'ethnies, de religions et de langues », commentaires que l'on a pu aussi qualifier de véritable « imbroglio de stéréotypes »¹. C'est en effet entre *Lebenswelten* vécues et remémorées et projections fantasmatiques que se situent les perceptions de cette région et notamment de ses villes et bourgades, où l'on trouvait trois ou quatre groupes confessionnels et ethniques différents. Polonais, Juifs, Ukrainiens, Autrichiens y coexistaient dans des proportions variables, la majorité des localités se laissant bien décrire comme des villes à majorité polono-juive sur un arrière-pays agraire ruthène.

Les critères et mesures de la multiculturalité sont multiples², passant par les sources dites « dures » comme les statistiques à des sources plus « molles » que seraient les témoignages ou les mémoires rédigés dans une perspective documentaire, mémorielle, voire littéraire ou mythologisante/mythopoeétique. On

1. Termes relevés par Peter Rychlo à propos de la Bucovine dans « Zum Problem der Synthese der Bukowiner Multikultur », in : *Czernowitz bei Sadagora: Identitäten und kulturelles Gedächtnis im mitteleuropäischen Raum*, dir., Andrei Corbea-Hoisie et Alexander Rubel, Jassyer Beiträge zur Germanistik X, 2006, p. 184-185.

2. Il en a été question notamment au colloque international « La multiculturalité urbaine : typologie, problématiques, critères, mesures ? », organisé par le CIRCE en janvier 2005, dont est issu le volume collectif *Villes multiculturelles en Europe centrale*, dir. Delphine Bechtel et Xavier Galmiche, Paris, Belin, 2008.

examinera ici quatre lieux dans lesquels ont pu s’ancrez la saisie ou les figures de la multiculturalité : les statistiques, la topographie des lieux, le théâtre et enfin la langue – pour aller du plus « hard » au plus « soft » –, en s’interrogeant sur leur degré de multiculturalité et leur qualité de lieux communs. La focale sera ici dirigée non pas vers la juxtaposition de données consacrées à des communautés distinctes formant un ensemble bariolé, mais au contraire vers ce fait, souligné par l’historien Moritz Csáky, que « chacun des éléments qui composent cette diversité ne doivent être regardés que dans leur réciprocité³ », ce qui implique des relations à la fois dynamiques, mouvantes, mais aussi une interpénétration et une hybridation des cultures.

Les statistiques : entre science dure et manipulation

La statistique est l’instrument par lequel les métropoles (Vienne ou Varsovie) ont tenté de mesurer le degré d’intégration ou au contraire de diversité de leurs confins. Une fois publiées, les statistiques constituent aussi un lieu commun souvent cité pour justifier le rattachement, parfois guerrier, d’une ville ou d’une province à une entité nationale plus vaste. Plus récemment, la déclinaison des données statistiques prouvant la multiculturalité d’une ville a fait partie des lieux communs de la tendance *multikulti* (pour employer le raccourci en usage en Allemagne) qui se répand dans les médias, les discours politiques actuels. On cite volontiers des ribambelles de populations diverses, toutes plus exotiques les unes que les autres, pour prouver le degré de mixage des cultures, dans une perspective souvent plus invocatoire qu’analytique.

La multiculturalité urbaine en Galicie orientale peut formellement se décliner à l’aide de données statistiques. Pour donner quelques chiffres, entre 1921 et 1931, la population de Lwów est passée de 51 à 50,3 % de Polonais, de 35,1 à 31,9 % de Juifs, et de 12,4 à 16 % d’Ukrainiens. Ces proportions pouvaient varier selon les villes : durant la même période, la population de Stanisławów (aujourd’hui Ivano-Frankivsk) est passée de 27,7 à 29,4 % de Polonais, 37,6 à 34,8 % de Juifs, et 32,9 à 33,9 % d’Ukrainiens, et celle de Tarnopol de 38,3 à 34,7 % de Juifs, 33,1 à 37,7 % de Polonais, et 28,4 à 27,4 % d’Ukrainiens. Dans beaucoup de villes, les Juifs avaient formé la majorité absolue (comme à Kołomyja (51,9 %), Buczacz (63 %), Stanisławów (53,8 %), Tarnopol (52,2 %) ou Brody (76,3 %), ou au moins relative dans les villes encore en 1880, mais cette

3. Csaky Moritz, « Le problème du pluralisme dans la région mitteleuropéenne », in : *Le Génie de l’Autriche-Hongrie*, dir. Miklos Molnar et André Reszler, Genève, Paris, Institut d’Études européennes/PUF, 1989, p. 19.

prééminence tendait à se restreindre avec l'immigration des Polonais du centre du pays après 1921, et celle des Ukrainiens des campagnes dans les régions du sud-est de la Galicie⁴.

Toutefois, ces statistiques, même si l'on peut en commenter l'évolution d'un recensement à l'autre, ne nous livrent que des chiffres et des pourcentages statistiques, une photographie instantanée des rapports entre des groupes hétérogènes, ne rendant que peu compte de l'interculturalité, c'est-à-dire des passages entre les cultures, et des véritables contacts quotidiens et dynamiques qui pouvaient exister entre ces communautés et les individus qui les composaient. Elles sont également partiales dans la mesure où elles étaient commanditées par un pouvoir qui avait ses objectifs propres. En outre, la formulation des questions exigeait toujours des sondés un choix définitif et unique entre plusieurs catégories proposées, mais aussi imposées, que ce soit pour la langue maternelle, la langue d'usage ou la religion.

En Galicie furent réalisés trois sondages au début du xx^e siècle, le sondage autrichien de 1910, et les sondages polonais de 1921 et de 1931, mais les catégories mesurant l'identité de la population variaient – tantôt la langue, tantôt la religion – sans jamais se recouper totalement. Le recensement de 1931 demandait la « langue d'usage », mais on ne pouvait donner qu'une seule réponse : la pratique multilingue et ses usages différenciés, pourtant extrêmement répandue dans les zones de confins, tombait ainsi dans le trou noir de la non-représentation, un « non lieu » de la statistique.

En Russie tsariste, au recensement de 1897, 97 % des Juifs avaient déclaré le yiddish comme langue maternelle, tandis qu'en Galicie, juste de l'autre côté de la frontière, ce choix n'a jamais été proposé. Quelle valeur peut donc avoir le taux selon lequel 60 % des Juifs y déclarèrent le polonais comme « langue d'usage » en 1880, et 92,5 % en 1910⁵ ? En tout état de cause, la majorité des Juifs galiciens s'exprimaient alors en yiddish au moins dans le cercle familial et probablement aussi dans d'autres lieux de sociabilité (synagogue, café, associations). Mais ils parlaient certainement aussi très largement l'allemand, langue officielle de la Double monarchie, et la polonisation est allée croissante durant ces trois décennies en raison de l'autonomie. Les statistiques citées n'aboutissent malgré tout qu'à un « non-lieu », et dénotent surtout une stratégie de contournement

4. *Historia Polski w liczbach : Ludność – terytorium*, Varsovie, Główny urząd statystyczny, 1993, p. 163 ; Wasiutyński Bohdan, *Ludność żydowska w Polsce w wiekach XIX. I XX : studjum statystyczne*, Varsovie, Wyd. Kasy im. Mianowskiego, 1930, p. 114 sqq. Yankev Leshtshinski, « Yidn in der shtotsher bafelkerung fun umophengikn Poyln », *YIVO bleter*, XX n° 1 (1942) et XXI n° 1 (1943), ici p. 14.

5. *Historia Polski w liczbach...*, op. cit., p. 93.

d'une part face à l'obligation de se déterminer (il faut cocher une case) et d'autre part face à l'impossibilité de se déclarer yiddishophone ou polyglotte (ces cases n'existent pas), ce qui était pourtant la réalité la plus répandue.

Il en est de même d'autres catégories de la population, la très petite « noblesse » terrienne polonaise qui s'était assimilée progressivement aux paysans ukrainiens ou les Ruthènes nobles qui s'étaient polonisés, ou encore les Arméniens, polonisés linguistiquement depuis des siècles mais qui avaient gardé leurs attaches religieuses particulières : ces catégories échappent à la saisie par les recensements, alors même qu'elles constituent l'un des phénomènes de transferts les plus typiques de ces régions aux identités complexes.

Le recensement polonais de 1921 ne demandait lui, que la religion et pas la langue. L'usage qui a été fait de ses résultats fut d'en déduire l'appartenance nationale, selon le schéma : catholiques romains = Polonais, gréco-catholiques = Ukrainiens, confession mosaïque = Juifs, laissant cette fois dans un trou noir et un « non-lieu » de la représentation les populations gréco-catholiques s'exprimant en polonais ou s'identifiant avec la polonité, les catholiques romains s'identifiant avec l'ukrainité, ceux qui ne s'identifiaient pas clairement à des catégories ethno-nationales ou encore les 10 à 20 % de Juifs totalement polonophones qui se sentaient peut-être avant tout, ou aussi, polonais.

De plus, lors du recensement polonais de 1931, les chiffres ont été largement manipulés. Les fonctionnaires avaient pour mot d'ordre, en cas d'hésitation des sondés, d'inscrire le polonais comme langue d'usage, puisque le recensement devait justifier l'incorporation des confins orientaux à la Pologne⁶. Malgré cette pression, on remarque que 8 % des Juifs ont déclaré l'hébreu comme leur « langue parlée », ce qui était tout à fait improbable⁷. La statistique a cette fois été détournée par les sondés qui souhaitaient par ce choix indiquer leur soutien à la création d'un État national juif dans une Pologne qui ne prenait pas suffisamment en compte leurs revendications culturelles. La statistique s'avère donc l'instrument le plus imprécis qui soit pour mesurer la réalité linguistique d'un pays polyglotte.

6. Tomaszewski S. Jerzy, *Rzeczpospolita wielu narodów*, Varsovie, Czytelnik, 1985, chapitre « Statystyka i polityka », p. 28-29.

7. L'hébreu moderne n'a connu une renaissance écrite qu'à partir des années 1880 à travers le mouvement des « Amants de Sion ». En 1903, 14 instituteurs de Palestine décident d'en faire la langue d'enseignement dans les écoles de leur ferme collective (*kibouts*) et c'est à partir de ce moment que la langue connaît un développement, modeste encore, en tant que langue parlée. En Galicie, seul le yiddish était parlé depuis des siècles, personne en réalité ne pratiquait la langue hébraïque à l'oral. Ce choix correspondait plutôt à un but pratique : soutenir le développement d'un système scolaire avec l'enseignement de l'hébreu ou démontrer sa sympathie pour la mouvance sioniste.

La description topographique : des (mi)lieux urbains à l'espace privé

Le second lieu commun des descriptions de la multiculturalité en Galicie, c'est la description minutieuse de la topographie des lieux, que l'on découvre dans les guides touristiques, mais aussi dans les mémoires de ses habitants, qui sont autant de tentatives de dessiner la physionomie d'une ville. On y trouve typiquement l'énumération des rues et des places, du marché, des bâtiments représentatifs du pouvoir (château polonais, caserne, mairie, tribunal), des lieux de culte (églises de dénominations diverses, synagogues), puis l'inventaire de ses populations bigarrées et de ses hauts lieux de culture, pour terminer en général avec les lieux de divertissement et les bas-fonds. Ces descriptions, même si elles relèvent de la volonté de cartographier les lieux, obéissent en même temps à des schémas bien spécifiques. La construction de l'espace relève d'un choix personnel lié au regard que l'auteur porte sur la réalité désormais lointaine de son enfance ou d'un lieu qu'il a souvent quitté contre son gré.

On trouve ainsi dans les mémoires du célèbre acteur de théâtre yiddish, puis allemand, Alexander Granach (1893-1945), un portrait de la bourgade de Horodenka où il passa plusieurs années de son enfance. Granach choisit une présentation géométrique particulière, décrivant la ville comme constituée de trois cercles concentriques, qu'il dévoile à partir des faubourgs en se rapprochant progressivement du cœur urbain de la ville.

Le cercle extérieur était presque comme un village. Les toits étaient de paille, certains avaient déjà des tuiles rouges, c'est là que vivait la population ukrainienne, qui vendait chaque jour ses pommes de terre, ses oignons, ses carottes, ses haricots, ses petits pois, ses poulets et autres marchandises sur le marché. Puis il y avait le cercle du milieu, où il y avait des maisons qui ressemblaient presque à des villas, aux toits de bardeaux et avec des jardins fleuris. Là habitaient les fonctionnaires du tribunal, de l'administration locale et des impôts. Au centre, entourés par ces deux anneaux, habitaient les Juifs.⁸

Les trois cercles de Granach soulignent surtout des différences sociales et professionnelles, même si elles correspondent aussi à une répartition ethnique : les paysans étaient ukrainiens, les fonctionnaires polonais, et les Juifs, urbains par excellence, se concentraient au centre-ville, autour de la place du marché. En 1910, Horodenka comptait environ 11 000 habitants, dont 50,3 % de gréco-catholiques, 37,5 % de juifs et 11,9 % de catholiques romains, donc une bourgade

8. Granach Alexander, *Da geht ein Mensch: Roman eines Lebens* (1945), ici Munich, Piper, 1982, p. 69.

ukraino-juive entourée des 48 villages ukrainiens qui relevaient de son district, avec une petite élite polonaise⁹. Mais Granach a pris le parti de ne pas insister sur ces divisions ethniques et culturelles, même s'il mentionne que « la poste dominait, mais le plus visible était la jolie église catholique polonaise avec son toit à bulbe, blanchie à la chaux et peinte ». Par la suite, il se penche sur le cœur juif de la ville, qui se compose d'un haut quartier bien tenu, autour d'une allée plantée de châtaigniers qui se terminait par l'école du Baron de Hirsch¹⁰, et d'un bas quartier, Proval', situé sous les anciens remparts, peuplé de petits artisans prolétaires, aux rues pauvres, sales et nauséabondes... car les services de nettoyage de la commune n'y mettaient jamais les pieds¹¹. Sa description souligne surtout les injustices sociales, les cercles concentriques se différenciant avant tout par leur fonction dans l'économie et la vie politique de la localité. Les quartiers juifs, ostensiblement délaissés par les services publics, se révèlent les nœuds précieux de la vie commerciale, et à côté du marché, Granach parle aussi longuement de la foire aux bestiaux du mardi à Toloka, où au milieu des beuglements des vaches, des hennissements des chevaux et des cris des gorettes, se déroulaient de longs marchandages qui se terminaient joyeusement par le verre de « Mohoritsch » qui scellait la vente.

Le critique littéraire juif polonais Artur Sandauer (1913-1989) choisit quant à lui de recourir à une cartographie différente. Revenant en 1939 en Galicie orientale lors de l'invasion allemande de la Pologne, il décrit dans *Notices d'une ville morte* sa ville natale de Sambor en ces termes :

Mon quartier natal de Targowica bordait d'un côté en traversant la rivière Młynówka au plus profond ghetto, et de l'autre côté, en montant par des marches, au Rynek (la place du marché), le quartier des administrations, des écoles et des églises. Le fait que le Rynek se trouvait en hauteur avait pour moi un sens capital. En descendant les escaliers vers le quartier juif coupé en deux par la Młynówka, on descendait aussi tout au bas de l'échelle sociale.¹²

Mais le quartier juif lui-même était divisé en deux : « sur la rive gauche, les maisons n'étaient pas encore trop délabrées et la langue polonaise résonnait autant que le yiddish ». Sur l'autre rive, dans le quartier de Blich, seul le yiddish

9. Mark Rudolf A., *Galizien unter österreichische Herrschaft: Verwaltung, Kirche, Bevölkerung*, Marburg, Herder-Institut, 1994, p. 102, 109. Voir aussi *Sefer Horodenka*, éd. Sh. Meltzer, Tel-Aviv, 1963.

10. Le Baron de Hirsch établit un réseau d'écoles juives modernes en Galicie. Celle de Horodenka fonctionna de 1898 à 1914.

11. Granach A., *Da geht ein Mensch...*, op. cit., p. 70.

12. Sandauer Artur, *Zapiski z martwego miasta*, Varsovie, Czytelnik, 1963, p. 82.

avait cours et le vendredi soir, on entonnait des chants hébraïques. C'est écartelé entre ces deux univers, représentés par le ghetto juif haut en couleurs où l'on « jargonait » (*szwargotało*) en yiddish et le lycée polonais, où il est initié à la culture européenne classique, aux humanités grecques et latines, qu'évolue donc Sandauer enfant. Élevé à Targowica, le quartier situé à mi-chemin entre ces mondes antithétiques et que ses parents avaient toujours eu le projet de quitter, il avoue l'impossibilité de se déterminer : « Se définir ? Mais le problème, c'est que j'ai toujours été un phénomène indéfini et une créature des confins (*nieokreślonym i pogranicznym*)¹³. »

Certes, Sandauer a été éduqué à l'école par la culture polonaise : « par l'esprit, je me rattachais au Rynek. Je fréquentais ses écoles, c'est à ses balustrades et aux figures de stuc de ses maisons bourgeoises que j'exerçais mon sens de l'esthétique¹⁴ ». Il entama plus tard des études de philologie classique, s'appropriant la civilisation grecque et l'univers de la Méditerranée antique. Mais son enfance en Galicie le rattache aussi à d'autres rivages : après le quartier polonais et le ghetto juif, il évoque en dernier lieu les faubourgs ukrainiens qui s'effrangeaient dans la campagne, ces étendues vertes et humides bordées de joncs et de roseaux qui longeaient le Dniestr et où les enfants allaient se baigner. Ce monde de l'eau symbolisé par Rusalka, la nymphe aquatique slave, pendant de la Galaté méditerranéenne, lié à la nature, au divertissement, au corps et à la tentation érotique, porteur de la promesse de l'amour, est finalement celui qui l'a marqué le plus au niveau fantasmatique. Dans sa représentation des « mythes spatiaux » (*mity terenowe*), Sandauer va bien plus loin que les catégories ethniques et sociales pour s'évader vers des univers personnels et symboliques. Par une véritable « psychanalyse du terrain » (*psychoanaliza terenowa*), il rejoint presque les mondes oniriques de son proche voisin, Bruno Schulz de Drohobycz.

Enfin, dans les chapitres de sa *Marche de Radetzky* (1932) consacrés aux confins galiciens de la monarchie austro-hongroise, Joseph Roth (1894-1939) décrit la configuration particulière de la petite ville de garnison où est nommé son héros, Charles-Joseph von Trotta. La bourgade de 10 000 âmes garde un caractère générique puisqu'elle ne reçoit pas de nom, mais elle est inspirée de Brody, ville natale de Roth située à la frontière russe. « Elle possédait une vaste place circulaire au milieu de laquelle se croisaient deux grandes rues. L'une allait de l'est à l'ouest, l'autre du nord au sud. L'une menait de la gare au cimetière,

13. Sandauer A., *Zapiski z martwego miasta...*, op. cit., p. 82.

14. *Ibid.*, p. 85.

l'autre du château en ruine à la minoterie¹⁵. » Tout évoque l'enfermement, l'isolement de ce lieu au bout de l'Empire. Les édifices du pouvoir sont tous concentrés dans un périmètre réduit : « La caserne était derrière le jardin public. À sa gauche, le tribunal ; en face, la préfecture aux pompeuses et vétustes murailles ; derrière celle-ci, deux églises, l'une romaine, l'autre grecque. À sa droite le lycée. La ville était si petite qu'on pouvait la parcourir en vingt minutes. » Si les églises polonaise et ukrainienne sont mentionnées, rien dans la topographie de cette ville anonyme n'évoque la présence juive, alors même que Brody comptait des dizaines de lieux de culte israélites et que la synagogue fortifiée est l'un des monuments les plus imposants de la ville. « Les rues n'avaient pas de nom, les maisonnettes pas de numéro¹⁶ », ajoute Roth, ce qui n'était pas vrai non plus à Brody. La répartition professionnelle se divise en tiers égaux, le premier tiers vivant de l'artisanat, le second de l'agriculture et le dernier « d'une sorte de commerce ». Dans un premier temps, Roth déjudaïse la ville, il ne réintroduira les Juifs, prudemment, que de manière détournée.

On peut opposer ce roman au reportage *Juifs en errance* que Roth avait rédigé quelques années auparavant, dans un esprit différent, sur les ghettos et lieux de vie juifs en Europe. Dans le chapitre « La petite ville juive », également inspiré par Brody, il donne des statistiques bien différentes : « La ville a 18 000 habitants, dont 15 000 sont Juifs [...]. Des 15 000 juifs, 8 000 vivent du commerce. Ils sont petits commerçants, moyens commerçants et grands commerçants¹⁷. » Roth met là en valeur la présence juive, y compris dans la topographie des lieux : « Les huit cochers sont juifs. Ce sont des Juifs pieux, qui laissent pousser leur barbe... », « la ville a deux églises, une synagogue et environ 40 petites maisons d'étude¹⁸ ». Roth détaille les diverses occupations des prolétaires juifs et surtout leur univers religieux et spirituel durant de longues pages, en insistant notamment sur leur résistance au pouvoir de l'État et aux idées nationalistes.

En revanche, dans son roman ultérieur *La Marche de Radetzky*, élogie à la monarchie habsbourgeoise désormais révolue, Roth ne met plus en avant la présence des Juifs dans la ville et n'insiste pas sur leur prédominance dans la sphère du négoce. Il évoque plutôt de manière oblique, peut être plus pour le coloris, ces « Juifs roux » grands et forts et aux rêves infinis, et les activités de

15. Roth Joseph, *La Marche de Radetzky*, trad. fr. Blanche Gidon, Paris, Seuil, coll. « Points », 1995, p. 159.

16. *Ibid.*, p. 162 et 163.

17. Roth Joseph, *Juden auf Wanderschaft*, Cologne, KiWi, 1985, p. 22 ; trad. DB.

18. *Ibid.*, p. 22-23.

trafic et de contrebande à la frontière austro-russe dont la ville est la plaque tournante. Roth transforme la bourgade réelle pour en faire une ville « coincée » au bout de l'Empire, mais en même temps ouverte sur le monde entier à travers ses activités de transit commercial, la frontière constituant, comme le *limes* romain de plus en plus poreux aux invasions barbares, un lieu de passage pour les biens les plus divers, venant de tous les coins du monde :

Ils faisaient commerce de duvet pour les lits, de crin, de tabac, de barres d'argent, de bijoux, de thé de Chine, de fruits du midi, de chevaux et de bestiaux, de jute et de laine [...], de marbre d'Italie et de cheveux de Chinois pour la fabrication de perruques, de vers à soie et de soie manufacturée, de tissus de Manchester, de dentelles de Bruxelles et de caoutchouc de Moscou, de toiles de Vienne et de plomb de Bohême [...].¹⁹

À travers cette accumulation à couper le souffle qui occupe plusieurs pages, Roth fait de Brody, bourgade frontalière oubliée, une capitale internationale, centre du monde, métropole des trafics tous azimuts. Il efface en grande partie la présence juive pour y mettre en relief une sorte d'abondance gargantuesque et universelle, comme anticipant une sorte de globalisation mondiale. Et il déplace sur le terrain du foisonnement et de la profusion le traditionnel motif de la mosaïque multiculturelle galicienne.

Théâtre national ou lieu de passages ?

Bien que parlé dans une certaine langue et abondamment revendiqué comme scène de l'identité nationale par les différents mouvements d'éveil nationaux, le théâtre, tout comme la musique, n'en est pas moins un art du spectacle vivant et à ce titre, accessible à tous bien plus qu'un livre. On peut donc s'interroger pour savoir si la fréquentation d'un théâtre « national par la langue » (pour employer une formulation anachronique) était uniquement le fait de la communauté concernée, ou si au contraire la visite dans les théâtres ou les concerts des autres communautés était monnaie courante. Ceci permettrait d'avoir une idée des pratiques sociales réelles et non pas seulement des représentations idéologiques ou normatives véhiculées par les programmes des théâtres « nationaux » respectifs.

Si le Grand théâtre (*Teatr Wielki*), achevé en 1900 au bout de la promenade centrale de la ville de Lwów, formait le haut lieu de la représentation de

19. Roth J., *La Marche de Radetzky...*, op. cit., p. 160.

l'identité dominante polonaise et si ses acteurs étaient les vedettes adulées de la haute culture polonaise de la métropole galicienne, il n'en reste pas moins que l'on peut répertorier de nombreux passages et transfuges dès lors que l'on se penche sur les scènes un peu moins officielles. C'est ce que l'on constate par exemple en étudiant la célèbre famille de musiciens et d'hommes de théâtre Gimpel de Lemberg. Yankev (Jakob) Ber Gimpel quitta ainsi le Teatr Skarbek polonais où il était choriste, pour fonder en 1889 le Lemberger deutsch-jüdisches Theater, le premier théâtre yiddish permanent de la ville, qui constitua un pilier de la culture yiddish jusqu'en 1939.

Yankev Ber Gimpel eut deux fils : le premier, Emil (Shmuel Mendel, 1867-1942?), lui succéda à la direction du théâtre yiddish, tandis que le second, Adolf (Aaron, 1875-1942?) était clarinettiste à l'orchestre symphonique, directeur musical du théâtre yiddish, et en même temps directeur de la chorale de la synagogue progressiste de Lemberg. Sa carrière s'étendait donc de la musique classique à la liturgie synagogale, en passant par le divertissement théâtral et l'opérette yiddish, avec une polyvalence remarquable.

À la génération suivante, Adolf eut trois fils, tous musiciens de renom : Karol (1890-1942) et Jakub (Jacob, 1906-1989), tous deux pianistes, et Bronisław (1911-1979), violoniste. Jakub jouait déjà du piano au théâtre yiddish de son grand-père à huit ans. Avec son frère cadet Bronislaw, ils sortirent diplômés du Conservatoire de Lwów et partirent étudier à Vienne en 1922, à seize et onze ans. Bardés de prix, ils quittèrent la Pologne en 1937-1938 pour faire carrière aux États-Unis, acquérant une notoriété mondiale. D'un point de vue prosopographique, ces exemples sont captivants car ils nous forcent à considérer les trois générations de cette famille sous l'angle de passages et de transfuges continus entre des cultures hautes et basses, polonaise, juive, autrichienne puis américaine, et entre des identités et des traditions religieuses, sociales, théâtrales et musicales très variées.

L'histoire du fameux théâtre yiddish elle-même est éclairante. Lorsque Yankev Ber Gimpel obtint une concession pour ouvrir un théâtre « judéo-allemand », le contrat précisait qu'on s'exprimerait sur scène... en allemand, et que la musique serait jouée par un orchestre militaire autrichien ! De cette conjonction improbable naquit un théâtre qui proposait un répertoire de pièces d'auteurs yiddish comme Goldfaden, Lateiner, Hurwitz, Shaykevitch, que les acteurs s'efforçaient de traduire ou plutôt de transposer oralement dans une « sorte » d'allemand, jouant sur la proximité linguistique entre les deux langues, en ayant recours à la déformation de certaines voyelles. L'acteur Bentsion Polepade venu de Russie entama une révolution : il fut le premier à

passer au yiddish sur scène, tout d'abord de manière tout à fait improvisée. Le public plébiscita cette initiative avec un tel enthousiasme qu'elle resta la règle²⁰.

Le théâtre grandit, attira de nouveaux acteurs, étendit son répertoire tant à l'opérette qu'au théâtre d'art et aux classiques européens. Sa notoriété croissante l'amena à faire des tournées dans toute l'Europe centrale, et notamment dans les villes où l'allemand était plus en usage que le yiddish, les acteurs adaptant leur langue aux compétences linguistiques du public qu'ils avaient en face d'eux. De même, durant la Première Guerre mondiale, qui causa une présence accrue de soldats autrichiens dans la ville, les acteurs se mirent également à jouer en *daytshmerish*, une sorte de yiddish germanisé plus facilement compréhensible des germanophones²¹. La langue de ce théâtre était donc éminemment flexible et adaptable selon les besoins d'un public lui aussi fluctuant, et attirait tant Juifs que non-Juifs, selon les endroits. Le théâtre Gimpel devint l'un des théâtres yiddish les plus populaires et les plus connus au monde, suscitant des critiques jusqu'aux États-Unis, où les metteurs en scène de la Second Avenue et de Broadway envoyaient des acteurs en tournée pour l'été et dépêchaient en même temps des recruteurs pour débaucher les meilleurs acteurs et les faire venir à New York²². Certains acteurs du théâtre yiddish poursuivaient leur carrière à Berlin, Vienne voire Hollywood, comme Rudolf Schildkraut ou Paul Muni (Weisenfreund).

Plus encore, on constate dans les mémoires que la fréquentation des théâtres des petites villes plus provinciales ne se faisait pas purement selon des lignes ethniques. L'écrivain autrichien Soma Morgenstern (1890-1976) décrit dans ses mémoires la vie théâtrale de Tarnopol, une ville qui en 1910 comptait 28,5 % de catholiques romains, 30 % de gréco-catholiques et 41,3 % de Juifs sur une population totale de 33 800 habitants²³. Avant la Première Guerre mondiale, Tarnopol n'avait pas de théâtre permanent et ne connaissait donc que des troupes de passage. L'auteur évoque ses années d'adolescence et sa découverte successive du théâtre yiddish, polonais, puis ukrainien. On s'attend donc à découvrir trois univers séparés, comme l'indique le titre de son chapitre « Trois peuples, trois mondes, trois théâtres ». Or, à y regarder de plus près,

20. Prizament Shloyme, « Yidish teater in Lemberg », in : *Yidish teater in Eyrope*, t. 1: *Poyln*, New York, Congress for Jewish Culture, 1968, p. 287-288.

21. Voir Bechtel Delphine, « Yiddish Theatre and its Impact on the German and Austrian Stage », in : Malkin Jeanette et Rokem Freddie, dir., *Going Public: Jews and the Making of Modern German Theatre*, Iowa City, University of Iowa Press, 2010.

22. Mestel Yankev, « Fun mayne yugnt-yorn in Galitsye », in : Tsuker Nekhemye, dir., *Gedenkbukh Galitsye*, Buenos Aires, Tsukunft, 1964, p. 163.

23. Mark Rudolf A., *Galizien unter österreichischer Herrschaft...*, op. cit., p. 102, 109.

chacun des théâtres présentés comme « nationaux » se révèle en réalité une porte ouverte sur le monde.

Le théâtre yiddish était représenté par des troupes venant de Lemberg, notamment le fameux théâtre Gimpel, qui s'installait souvent pour plusieurs semaines d'affilée, ou par des troupes invitées d'Amérique. Morgenstern apprend à connaître à fond le répertoire du théâtre yiddish et rend un vibrant hommage à la prestation des acteurs, mais il a un souvenir pénible concernant l'auditoire : « ils se comportaient comme s'ils avaient un rôle actif à jouer au théâtre, à l'instar des acteurs. Ils parlaient, hélaient les gens sur la scène et forçaient les comédiens à parler fort – sûrement plus fort qu'ils ne l'auraient souhaité. Comme ce public était 100 % yiddish, cela nous rendait, nous les lycéens, très tristes, et nous lui en voulions²⁴ ».

À partir de la troisième classe du lycée, Morgenstern se met à fréquenter aussi le théâtre polonais :

Ces représentations se déroulaient dans une salle plus moderne que le théâtre yiddish, et le public se comportait comme dans une métropole. Je me demandais pourquoi et je trouvai bientôt la réponse. Et je dus faire amende honorable vis-à-vis des Juifs. Dans ce théâtre aussi, le public était composé à 80 % de Juifs. Mais ce n'étaient pas les mêmes qu'au théâtre yiddish.²⁵

La fréquentation du théâtre, comme en Allemagne, en Autriche, et souvent en Pologne aussi, était surtout le fait de la bourgeoisie juive cultivée qui formait une partie non négligeable de l'élite urbaine. La distinction entre le public du théâtre yiddish et celui du théâtre polonais était donc plus sociale que nationale. Par ailleurs, les deux scènes se distinguent par leur programme : au théâtre polonais, on donne des comédies polonaises, des farces françaises, des classiques polonais (Fredro) mais aussi de la littérature mondiale (*Roméo et Juliette*, *Hamlet*), des adaptations de Dostoïevski ou Tolstoï... Contre toute attente, il s'agit d'un répertoire très peu polonais, hormis pour ce qui était du comique et de la farce, mais par ailleurs orienté vers le monde occidental et international.

Mais l'impression la plus durable est celle que fait sur Morgenstern le théâtre ukrainien, qui jouait « de tout, des drames, des comédies, des farces, des opérettes et même des opéras ! » Selon Morgenstern, c'est le théâtre qui présente, à côté de pièces populaires ukrainiennes, le répertoire le plus varié : les *Contes*

24. Morgenstern Soma, *In einer anderen Zeit: Jugendjahre in Ostgalizien, Lüneburg, Zu Klampen*, 1995, p. 329.

25. *Ibid.*, p. 330.

d'*Hoffmann* de Jacques Offenbach, le *Faust* de Gounod, la *Traviata*, et même *Madame Butterfly*²⁶ ou encore *Taifun* de Melchior (Menyhért) Lengyel, où dans une scène mémorable, l'héroïne, jouée par l'actrice ukrainienne « Petrovytscheva, se moque de son mari japonais et lui crie : 'Ty pohanyj ! ty zhovtyj' [en parfait ukrainien des campagnes : tu es mauvais ! tu es jaune !]. Ce sur quoi, et c'est bien mérité, il l'étrangle !²⁷ » Morgenstern relève avec amusement l'incongruité de la situation, le heurt entre la rustique langue pré-carpatique et la situation improbable pour les lieux où elle est représentée. Mais on ressort surtout de cette leçon magistrale sur le théâtre d'une petite ville des confins avec une image bien différente de celle d'une lutte des nationalités par théâtre interposé, et bien plutôt avec celle d'une interpénétration des cultures, tant locales que lointaines.

La langue : des langues nationales à l'hybridation créatrice

La langue vivante, parlée, est depuis Herder et Fichte considérée comme le critère le plus évident de l'identité, mais peut-elle également être un lieu de la multiculturalité ? C'est ce qui ressort de nombreux témoignages concernant non pas la rectitude linguistique ni la pureté de la langue, mais bien au contraire, de manière plus anecdotique et humoristique, les possibilités d'hybridation des langues en contact. La langue, on l'a vu au sujet des statistiques, n'est pas un signe de l'appartenance si les gens en parlent couramment plusieurs. Les originaires de Galicie évoquent souvent le programme linguistique des écoles de la contrée, qui ferait écarquiller les yeux à tout collégien de banlieue parisienne. Selon Mendel Meyrn-Lazar, par exemple, les enfants juifs apprenaient le polonais dans les deux premières classes, la troisième année on introduisait le ruthène et la quatrième l'allemand. À cela s'ajoutait, en cours de religion juive, soit dès l'âge de 5 ans, l'hébreu, langue de la Torah et l'araméen, celle du Talmud, sans parler du yiddish, langue maternelle et vernaculaire utilisée pour l'explication et l'enseignement des langues sacrées. Puis au lycée venaient le latin et le grec. Cela fait déjà huit langues, auxquelles il faut encore additionner les langues européennes, l'anglais, le français etc., pour lesquelles les meilleures

26. Il doit s'agir de la célèbre présentation de *Madame Butterfly* de Puccini avec la cantatrice ukrainienne Solomiya Krushelnitska.

27. Morgenstern S., *In einer anderen Zeit...*, op. cit., p. 333.

familles engageaient pour leurs enfants des précepteurs privés : « l'enfant juif était multilingue²⁸ ».

La connaissance simultanée de plusieurs langues permet aussi une aisance ludique qui se traduit par le jeu du macaronisme et des blagues plurilingues dont les mémorialistes yiddish donnent de nombreux exemples. Le metteur en scène Michael Weichert (1890-1967) relate l'anecdote de l'étudiant de yeshivah qui apprend la ballade de Schiller « Die Bürgschaft » (La Caution), traduisant l'original allemand vers le yiddish en se balançant et en psalmodiant à la manière de l'étude de la Torah :

Zu Dionys – *a nomen aza*
 Dem Tyrannen – *dem akhzer*
 Schlich – *iz gekrokhn*
 Damon – *vider a nomen*
 Den Dolch – *dem kheylef*
 Im Gewande – *unter der bekesh*²⁹.

Lorsqu'un membre de la famille lui demande ce qu'il est en train de faire, l'étudiant répond : « *ikh fardaytsh Schillern* », ce qui signifie tout autant qu'il « traduit » Schiller, qu'il le « germanise » (*daytsh* signifie « allemand »), mais aussi qu'il le « yiddishise » ou le « judaïse », puisque *fardaytshn* désigne le calque traditionnel de l'hébreu vers le yiddish utilisé pour l'apprentissage de la Torah. L'effet est évidemment comique et joue sur le décalage entre les niveaux de langue.

Enfin, un dernier exemple de la flexibilité de la langue est fourni par Dov Sadan (1902-1989). Né à Brody, Dov Sadan émigrera en Palestine en 1925 et recevra en 1951 la première chaire de linguistique yiddish à l'université hébraïque de Jérusalem. Il évoque dans ses souvenirs l'onomastique des noms de rue à Brody : à l'appellation officielle des rues, qui change avec la valse des régimes, la population juive de Brody préfère d'autres désignations, choisies selon des critères différents. Ainsi les Juifs appellent la rue Mickiewicz plutôt *Di gleblye* (le rempart) ou bien *Groyse Lemberger-gas* (Grand'Rue de Lemberg) et la rue Slowacki plutôt *Alte postgesl* (Ancienne ruelle de la poste), conservant ainsi l'ancien nom autrichien. Beaucoup de noms sont yiddishisés : la place du Sokol (Plac Sokoła) est transformée en *Talmud-toyre plats* (place du Talmud-Torah), et la rue de l'église (Ulica kościelna) devient *D' Leyblingers gesl* (du nom d'un

28. Meyrn-Lazar Mendel, « Geheyme yidishe studentn-organizatsyes in Galitsye, A: Dos shulvezn in Mizrekh-Galitsye, *Yerlekhher gedeknbukh Galitsye*, Buenos Aires, « Galitsye », 1961, p. 220-221.

29. Vaykhert Mikhoel, *Zikhroynes* (Mémoires), Tel Aviv, Bukh-komitet, 1960, p. 93-94. L'original allemand signifie : « Vers Dionys, le tyran, s'avança Damon, le poignard sous sa veste. » Les termes yiddish choisis dans cette transposition satirique sont typés et avilissent le style ampoulé de l'original.

médecin très populaire), tandis que la rue ensoleillée (*Ulica słoneczna*) devient *Mashes gesl* (la Rue de Masha, d'après Masha Bernstein), et la rue du Maréchal (*Ulica Marszałkowska*) se métamorphose en *Unter-Shoyels-tor* (À la porte de Saül, du nom d'un magasin connu). Même les voies nommées par la municipalité d'après des personnalités juives de Brody sont sujettes à transformation : la rue Meir Kalir (du nom d'un mécène et parlementaire) devient *Reb Berishes gas* (évoquant un célèbre *shtadlan* à l'époque du Conseil des quatre pays), et la rue Nathanson (d'après le philanthrope, fondateur de l'hôpital) reste simplement *Shpitol-gas* (rue de l'hôpital) ; enfin la rue du D^r Goldhaber (notable, maire et fondateur de l'orphelinat) était nommée *Leshniver gas* (d'après Leshniv, communauté juive)³⁰.

Ainsi les habitants juifs de Brody se moquaient-ils bien du pouvoir et de sa nomenclature. La langue joue, échappe, se rit des théories nationalistes qui lui allouent le rôle de lieu fondateur des origines et des identités : elle refuse même les héros juifs. Elle est le véritable lieu de l'inventivité populaire, insaisissable par le pouvoir.

Ces exemples très divers nous montrent à quel point les lieux réels de la multiculturalité sont éloignés de toute consignation statistique ou figée. La construction de l'espace, du voisinage, d'un quartier, permet d'interpréter les lieux signifiants et de rejeter ou de s'approprier ceux qui sont étrangers. La cartographie mentale d'un lieu identitaire est bien loin de celle d'une carte officielle, tout comme les expériences personnelles des lieux de rencontres et de culture sont éloignées de celles que leurs bailleurs et commanditaires veulent leur imprimer. Le théâtre, le spectacle, l'opéra, ne sont pas des dépositaires de l'identité du peuple comme l'affirmait Herder, mais bien plus des foyers de croisements fertiles, de rencontres inattendues avec les autres cultures de proximité. Finalement, c'est l'individu qui construit ce qui est proche comme ce qui lui est éloigné, et cette carte mentale n'est autre que celle qu'il se façonne en permanence comme le puzzle infini de sa vie.

30. Sadan Dov, « Broder gasn: a shpatsir iber a gevezener shtot », *Yerlekhber gedenk-bukh Galitsye...*, op. cit., p. 71-81.

La Galicie des panslavistes. Intégration ou instrumentalisation ?

— Francine-Dominique Liechtenhan
Centre Roland Mousnier (CNRS, Université Paris-Sorbonne)

DANS UNE LETTRE au ministre de l'Instruction publique, Serge Ouvarov, le panslaviste Nicolas Pogodine attira l'attention de son interlocuteur sur « Notre vieille et très célèbre principauté de Galitch » dont les habitants étaient de « purs Russes », nos « véritables frères¹ » ! Il désignait un territoire plus restreint que l'effective Galicie du XIX^e siècle, situé au sud-ouest de la Rous' kiévienne qui avait vécu son apogée culturelle et économique dans la première moitié du XIII^e siècle. Malgré la multiethnicité de la région, Pogodine y voyait un territoire russe, c'est-à-dire « grand-russe », terme qui devenait sous sa plume synonyme de « ruthène », désignation utilisée par l'administration autrichienne à l'égard des Ukrainiens. Pour l'écrivain, il n'y avait donc pas de différence réelle entre les deux régions d'Europe orientale, une prétendue unité linguistique et le passé médiéval justifiant cette fusion². De telles affirmations se multiplièrent dans la presse galicienne ; les Ruthènes devaient se déclarer « devant Dieu et le monde » comme Russes ! Ils ne bénéficiaient pas seulement du soutien de Pétersbourg, des sympathisants insoupçonnés se joignirent à cette thèse dans l'objectif de démanteler l'empire habsbourgeois : Garibaldi et le prince Napoléon³.

1. « К министру народного просвещения о состоянии славян в Европе (1840) », *Историко-политические письма*, Moscou, 1864, p. 27. [« Au ministre de l'éducation sur la situation des Slaves en Europe », *Lettres historiques et politiques*] Nous utilisons les translittérations usuelles dans le texte et en notes l'original russe avec sa traduction.

2. Voir sur ce sujet l'article d'Andreas Kappeler, « "Great Russians" and "Little Russians": Russian-Ukrainian Relations and Perceptions in Historical Perspective », *The Donald W. Treadgold Papers in Russian, East European and Central Asian Studies*, n° 39, 2003, p. 7-67, en particulier p. 36 sq.

3. Haus-und Hofstaatsarchiv, Vienne [HHSStA], Informationsbureau [IB] Karton 6, BM 1868, El. 1058/Dep. II 1868.

Panslavistes à la découverte de la Galicie

Michel Pogodine visita une première fois Lemberg en 1835 où il se lia d'amitié avec Alexandre Zavadski, professeur de mathématiques et de physique à l'université locale et rédacteur de la *Lemberger Zeitung*⁴. Une correspondance s'établit entre ces deux hommes et le scientifique envoya des livres et des journaux à son complice à Moscou. Pogodine se fit d'autres correspondants, le prieur du monastère, Varlam Kompaniewicz, et un étudiant, Ivan Vagilevitch, futur auteur d'une grammaire de la langue petite-russienne en Galicie (1845). Les informations de ces hommes permirent à Pogodine de publier, dès 1837, un article sur la vie littéraire en Galicie dans l'*Observateur moscovite*⁵. Bientôt, le panslaviste devint le principal mécène des jeunes littéraires ruthènes ; cela lui valut le titre d'« ange » qui aurait amené « l'aurore » de la culture et de l'éducation à ce pays⁶. De nombreux intellectuels, universitaires ou prêtres, voyaient ainsi dans la dite Sainte Russie une force protectrice à laquelle ils souhaitaient s'assimiler. Le cas de Denis I. Zubrycki, que Pogodine rencontra en 1842 à Lemberg, paraît significatif de l'investissement de l'auteur moscovite en faveur de ses « frères russes » ; il envoya à cet historien du matériel philologique et archivistique qui lui permit de préparer une première publication, la brochure intitulée *Frontières entre les nations ruthènes et polonaises en Galicie* (1848). Zubrycki essaya de justifier avec des arguments historiques et ethnologiques la nécessité de créer deux administrations, l'une pour les Polonais, l'autre pour les Ukrainiens. Pogodine en publia des extraits dans le *Journal de l'Instruction publique* [*Журнал Министерства Народнаго Просвещения*]; il le fit collaborer à sa feuille *Le Moscovite* [*Москвитяни*] et lui permit d'éditer dans l'ancienne capitale son *Aperçu de l'histoire du peuple russe en Galicie* qui avait été censuré par Vienne⁷. En échange, Zubrycki fournissait des informations circonstanciées à son protecteur, par exemple sur l'organisation des écoles, bibliothèques, imprimeries ou journaux de Lemberg. Pogodine ne s'arrêta pas là, il fit parvenir de l'argent à son ami pour lui permettre de terminer son *Histoire de la principauté de Galicie* ; il finit

4. Sur tous ces personnages, voire l'excellente thèse d'Anna V. Wendland, *Die Russophilen in Galizien, Ukrainische Konservative zwischen Österreich und Russland, 1845-1915*, Wien, Verlag der Akademie der Wissenschaften, 2001.

5. *Московский Наблюдатель*, 1837, n° 7, p. 289 sq. [*L'Observateur moscovite*]

6. *Письма к Погодину из славянских земель*, Moscou, s. d., n° 3, p. 64o. [Lettres à Pogodine des terres slaves]

7. *Письма к Погодину из славянских земель*, n° 3, p. 542-560.

même par le faire nommer membre correspondant de l'Académie impériale des Sciences⁸.

Les événements de 1848 mirent un terme provisoire à ces contacts privilégiés ; les Ruthènes fondèrent une première organisation politique. Un manifeste daté du 10 mai stipulait qu'ils étaient un peuple indépendant, ceci des Russes comme des Polonais. Les russophiles en prirent aussitôt la mouche, mais ils furent pris de court. La constitution autrichienne de décembre 1849 confirma l'égalité entre les peuples habitant cette province. Pogodine se sentit à nouveau obligé d'intervenir quand les politiques de Lemberg revendiquèrent le partage de la Galicie en une partie polonaise et une partie autonome ruthène. À l'en suivre, le pays était indivisible ; comme dans l'empire russe, les Polonais devaient se soumettre à la dictée du grand frère slave ! La correspondance avec Zubrycki reprit en juin 1851 ; celui-ci annonça à son protecteur que l'ukrainien pouvait désormais être enseigné dans les écoles de Galicie, à condition toujours est-il de ne pas contenir de « moscovismes », c'est-à-dire de termes russes. Il supplia son ami de lui envoyer des livres d'histoire ou des ouvrages littéraires pour « fixer » l'élément russe dans le parler de la population, du moins dans les cercles les plus huppés⁹. Dans les années 1850, Lemberg vit apparaître une « colonie pogodinienne », en réalité un cercle de littéraires panslavistes persuadés de leur proche parenté avec les Grands-Russes. Un nouveau journal surgit en 1855, la *Bibliothèque familiale* [Семейная Библиотека] dirigée par Sévérin Chekhovich qui comptait 150 abonnés, tous des prêtres, un nombre insuffisant pour survivre. Grâce à des dons de Pogodine et à l'intervention de celui-ci auprès de l'Académie, la feuille subsista quelques mois.

Le Polonais Agenor Goluchowski, nommé chancelier de Galicie, durcit la politique envers les Ruthènes ; la russophilie ne fit qu'augmenter dans les cercles religieux et scientifiques. Dans un article publié en 1869 dans *Slovo* [Le Mot], le porte-parole des panslavistes galiciens, Ivan Naumovitch, exprima la détresse de ces patriotes : « il est temps pour nous de traverser le Rubicon, il faut que nous proclamions que nous ne pouvons être séparés de nos frères par une muraille de Chine et renier nos liens littéraires, religieux et ethniques avec le monde russe. Nous ne sommes plus les Ruthènes de 1848, aujourd'hui nous sommes des Russes¹⁰ ». Pogodine répliqua aussitôt avec son « Appel aux frères galiciens » (К Галицким Братьям) que la Russie était le seul soutien de tous

8. Sur tout ceci voir la thèse d'Ulrich Picht, *M.P. Pogodin und die slavische Frage*, Stuttgart, Klett-Verlag, 1969, p. 161 sq.

9. *Письма к Погодину из славянских земель*, n° 3, p. 588.

10. Cité d'après Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 153-154.

les peuples slaves asservis. Dans d'autres articles, il réitéra que les Russes ne pouvaient sacrifier les Galiciens aux Polonais ; ceux-ci écrasèrent les « Russes » locaux dont les soupirs s'entendaient dans tout l'empire tsariste. Véritables bourreaux, ils oublièrent la conscience nationale croissante de ces populations. Pétersbourg, avança-t-il sans le consentement de son gouvernement, allait intervenir en leur faveur¹¹ !

En réalité, les contacts avec la Russie se limitaient à des échanges privés entre intellectuels ; cela suffisait pour alerter les ennemis des « russophiles » qui accusaient ceux-ci d'accepter des deniers des Romanov, le grand duc Constantin étant un fervent partisan du panslavisme¹². Le terme « roublophilie » émergea dans l'administration autrichienne sans qu'elle puisse fournir des preuves de telles subventions par l'État russe. C'était exagérer l'intérêt des Russes pour la Galicie et par ailleurs le poids de Pogodine. Ses thèses ne faisaient pas l'unanimité en sa patrie. Nicolas Tchernychevski s'attaqua aux russophiles galiciens dans un article intitulé « Manque de tact national » (Национальная безтактность) ; il leur conseillait de se pencher sur la littérature ukrainienne, au lieu de faire la promotion de la littérature russe contemporaine, et les somma de pratiquer d'abord leur langue maternelle¹³. Pour Tchernychevski, l'idée d'assimiler les cultures russes et ruthènes allait à l'encontre des velléités indépendantistes et démocratiques des Ukrainiens dans l'Empire russe. D'autres voix s'élevèrent pour fustiger les russophiles de vouloir imposer un régime dur, autocratique en Galicie, ou de désirer l'intégrer dans l'immense Russie¹⁴. Défendre les Ruthènes et leur culture devint à la fois l'affaire d'une droite conservatrice, consciente des valeurs nationales, et celle d'une opposition prônant l'indépendance des peuples de l'empire.

Dans les années 1860-1870, de nombreuses associations caritatives se formèrent pour les Slaves ; elles visaient en particulier ceux vivant dans l'Empire ottoman. Dans le cadre de l'exposition panrusse d'ethnographie de 1867, le comité de Salut des Slaves organisa un congrès de ces peuples. Celui-ci était subventionné par le ministère de l'éducation russe, par des institutions publiques, mais aussi grâce à des dons de particuliers, entre autres de certains

11. Pogodine, « Польское Дело [1867] », in : *Статьи политическая и польский вопрос*, Moscou, 1876, p. 327-332 [« L'affaire polonaise », *Articles politiques et la question polonaise*]

12. « Der Panslavismus und dessen Rückwirkung auf österreichische Verhältnisse. Eine Zusammenstellung der in dieser Richtung theils aus amtlicher, theils aus konfidentiellen Quellen erlangten Notizen », Wien 9. März 1868, HHStA, IB, K. 6, El. 1124, fol. 6.

13. Article publié dans le *Современник* [*Le Contemporain*], n° 7, 1861, série II, p. 1-18.

14. Н. Чернышевский, « Народная безтолковость », *Современник*, n° 10, 1861, отд. III, p. 285-310. [N. Tchernychevski, « Niaiserie populaire », in : *Le Contemporain*]

membres de la famille impériale¹⁵. Les participants étaient des ressortissants d'une certaine élite, des hauts fonctionnaires, des scientifiques, des militaires, des prélats, des entrepreneurs ou des nobles. Ce congrès des Slaves éveilla l'intérêt de l'opinion publique russe pour ses « cousins » vivant sous la domination des Habsbourg et, en particulier, pour les prétendument plus russophiles parmi eux, les habitants de Galicie. En effet, Tchèques, Croates ou Serbes se montraient très frileux par rapport à une éventuelle tutelle russe, alors que de nombreux Ukrainiens d'Autriche prônaient l'union entre grands et petits Russiens. Leur porte-parole, Jacques Golovatski utilisa en premier le terme « idée slave » [славянская идея] qui allait bientôt se répandre en ces pays¹⁶. Or le gouvernement russe émit ses réserves envers ces projets grandiloquents ; le ministre des affaires étrangères Alexandre Gortchakov s'exprima clairement contre l'unification des Slaves sous l'égide russe. Cela ne pouvait que nuire aux intérêts du pays ; l'intégration de populations slaves aussi hétérogènes causerait d'interminables problèmes¹⁷. Le politique russe se contenta ainsi de témoigner d'une certaine sympathie pour les congressistes, sans aucun engagement de sa part. Les participants au congrès abandonnèrent bientôt l'idée de la fusion politique en faveur d'une union spirituelle et culturelle des Slaves. Ils prônaient l'utilisation du russe comme langue vernaculaire entre toutes les populations d'Europe centrale et orientale¹⁸. Un an plus tard, le Comité des Slaves publia un programme dont l'objectif principal était de persuader Slaves du Sud et Slaves de l'Ouest de la solidarité de la Russie. Il prévoyait l'établissement d'un réseau de correspondants destiné à diffuser des informations à caractère publicitaire. Dans un même élan d'enthousiasme, Pogodine participa à la création du département de la Société de bienfaisance slave à Kiev qui avait pour tâche particulière de s'occuper des Ruthènes de Galicie et de Hongrie. Des moyens devaient être trouvés pour y créer des écoles, des associations culturelles et des institutions scientifiques. Il cherchait des finances pour subventionner des bourses destinées aux étudiants les plus talentueux ; ceux-ci étaient alors admis dans les universités les plus prestigieuses de l'empire des tsars¹⁹. Une bibliothèque slave devait être créée à Moscou destinée à réunir, par achat ou par échange, tous les écrits en provenance des pays frères. Au fil des années, de nouvelles sociétés de bienfaisance émergèrent dans les provinces de l'empire.

15. Picht U., *M.P. Pogodin und die slavische Frage...*, *op. cit.*, p. 180 sq.

16. « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 8.

17. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, *op. cit.*, p. 432.

18. « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 5 et 8.

19. *Loc. cit.*, fol. 8.

Pogodine, toujours président du comité des Slaves, centralisait les informations. Il décida, à l'aube des années 1870, de concentrer ses activités « russophiles » sur la Slovénie et la Galicie, les représentants de ces pays s'avérant en effet très fidèles à ses idées. L'action du gouvernement russe restait discrète et se limitait à d'occasionnels dons ; en revanche il n'y avait pas de doute sur l'implication des diplomates dans la transmission d'informations et de financements privés ou publics. Joseph Lyvtchak reçut ainsi, par le biais d'intermédiaires obscurs, de l'argent de la trésorerie impériale pour créer, à Vienne, son journal *Славянская Заря* [*L'Aurore slave*]²⁰. Des personnalités haut placées s'abonnèrent à la feuille qui s'investit pour l'utilisation générale de la langue russe. Le soutien ne s'arrêta pas là ; la gazette panslaviste *Слово* [*Le Mot*], publiée en Galicie, reçut des sommes considérables par le biais de l'ambassade de Russie à Vienne. L'objectif du gouvernement tsariste relevait d'abord d'un problème intérieur ; soutenir les activités des russophiles à l'étranger fragilisait les séparatistes d'Ukraine et remettait les velléités indépendantistes des nationalités de l'Empire en question. Le flux financier était cependant irrégulier, en fonction des disponibilités du ministère des Finances russe ou de la générosité de particuliers férus de slavophilie.

D'autres personnalités s'activèrent autour des russophiles de Galicie ; l'aumônier de l'ambassade russe à Vienne, Michel Raevski, prit une part active dans le soutien de ces hommes, férus de culture avant tout. Il correspondait avec les panslavistes les plus engagés comme Sergueï Aksakov ou Michel Katkov²¹. Il fit passer de l'argent à *L'Aurore slave*, soit 500 roubles par an jusqu'en 1873 et finança l'association d'étudiants *Le Fondement russe* [*Русская Основа*]. Grâce à des subventions du Comité slave, il loua, par le biais d'un homme de paille, un appartement où il installa une bibliothèque. Il y organisa aussi des conférences sur l'histoire de Russie et de Galicie. Des collaborateurs de l'ambassade ou des hommes payés par le Comité y donnèrent des leçons de philologie ou de civilisation russe. Raevski s'occupait aussi de la livraison de livres destinés aux Slaves de l'Ouest et du Sud ; les acquisitions ou dons atteignirent un pic en 1871 avec plus de 6 000 volumes, revues comprises, expédiés par ses soins. Par ailleurs, il rassembla de l'argent pour offrir des bourses aux étudiants les plus talentueux, ruthènes pour la majorité d'entre eux²². L'aumônier n'était

20. *Loc. cit.*, fol. 7.

21. Е. Я. Дудзямская, *Славянофилы в пореформенной России*, Moscou, Académie des Sciences, 1994, p. 19 et 26 [Les slavophiles dans la Russie des réformes]. Voir aussi « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 8 et 10.

22. *Ibid.*, fol. 2.

cependant pas satisfait des résultats ; les étudiants tchèques critiquaient sans ambages le monopole de la langue russe et, à l'en croire, les Ukrainiens faisaient peu de progrès dans l'acquisition de cet idiome. La section du Comité des Slaves située à Kiev, préférait par ailleurs les faire venir en cette ville et y assurer leur éducation.

Les soutiens financiers finirent par se tarir à la fin des années 1870 ; l'État russe subissait une grave crise financière et les services secrets autrichiens commençaient à prendre la mouche sans par ailleurs faire la distinction entre des activités russophiles ou ukrainophiles. Depuis Lemberg, des mémoires sur la trop grande sympathie des Ruthènes envers la Russie furent envoyés à Vienne²³. Les autorités locales étaient persuadées que l'ensemble des subventions venaient directement des caisses de l'État russe. La fermentation intellectuelle qui agitait les Ruthènes sous la prétendue égide tsariste fut perçue avec une méfiance croissante et finalement condamnée²⁴. L'attitude de la Russie n'était-elle vraiment que philanthropique ?

Une terre promise ?

La Russie devint terre d'émigration pour de nombreux Galiciens qui n'avaient aucune chance de gravir l'échelle sociale ou de faire carrière en leur pays. Les Russes avaient besoin d'enseignants et de prêtres ; ils devaient servir le processus de russification des territoires polonais intégrés dans l'empire. Tous les moyens étaient bons, et en cela les russophiles partageaient l'opinion de leur protecteur, pour combattre la pernicieuse influence papiste, polonaise de surcroît ! Le gouvernement russe abusa de l'Église uniata pour contrer le prosélytisme catholique qui faisait des ravages dans les régions frontalières²⁵. De nombreux prêtres grecs-catholiques trop enclins à suivre le rituel romain furent démis de leurs fonctions et durent émigrer en Autriche ; ils furent remplacés par des curés en provenance de Galicie, peu susceptibles d'avoir des sympathies pour la Pologne et réputés pour leur bonne formation. Il leur incombait de purifier le rituel uniata de l'influence catholique. Pourtant ces immigrés déchantèrent vite ; ils souffraient du contrôle ostentatoire de l'administration russe sur les paroisses et rencontraient l'hostilité des croyants qui avaient pris l'habitude d'utiliser des rosaires ou d'entendre résonner les orgues. Les

23. « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 7.

24. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 442.

25. Winter Eduard, *Byzanz und Rom im Kampf um die Ukraine (955-1939)*, Leipzig, Harrassowitz, 1942, p. 153.

nombreuses campagnes de conversion forcée dans le cadre des vagues de russification achevèrent de les déboussolez ; certains Galiciens s'avéraient cependant « plus orthodoxes que les orthodoxes et plus moscovites que les Moscovites²⁶ » et participèrent activement à ces procédures qui allaient à l'encontre de la pensée nationale ruthène ou ukrainienne. Par ailleurs, le passage à la « vraie foi » empêchait tout retour dans la patrie, sans pour autant garantir une assimilation durable dans le pays électif.

La Russie cherchait aussi des instituteurs et professeurs pour ses régions frontalières. Le ministre de l'Éducation d'Alexandre II, Dimitri A. Tolstoï, entreprit une importante réforme des écoles en créant un réseau de lycées humanistes ; ils devaient former les élites destinées à l'administration et la recherche²⁷. Le grec et le latin servaient à la fois de filtre et de moyen de contrôle politique, les professeurs, triés sur le volet étant des fidèles du régime autocratique²⁸. De nombreux Ruthènes suivirent l'appel du ministre, ce furent des raisons économiques et sociales qui les poussèrent à partir vers l'Est²⁹, en particulier dans la périphérie occidentale de l'empire. Le gouvernement russe, toujours par le truchement d'intermédiaires obscurs, savait allécher les jeunes par des bourses ou autres subventions, s'ils étaient prêts à assurer un enseignement dans des établissements publics. L'administration autrichienne voyait cela d'un mauvais œil ; les candidats furent contraints de payer une caution pour obtenir des passeports. Cet argent leur fut remboursé à l'arrivée en Russie. Le phénomène de l'émigration fut exagéré dans la presse autrichienne, en particulier à Lemberg ; on accusait les candidats au départ d'être des agitateurs politiques manipulés par des émissaires du tsar³⁰. Pourtant, les difficultés d'adaptation, les connaissances imparfaites de la langue, le heurt des mentalités et de vives réactions contre les réformes de Tolstoï incitèrent de nombreux Ruthènes à retourner chez eux³¹. Ils subissaient trop de chicanes de la part d'une population rébarbative au processus d'intégration culturelle et religieuse. Certains enseignants et même des

26. Корнило Устиянович, М. Ф. *Ряевский и российский панславизм*, Lvón, 1884, p. 22. [Kornilo Ustijanovitch, M. F. *Rajevskij et le panslavisme russe*]

27. Voir sur ce sujet Maurer Trude, *Hochschullehrer im Zarenreich: ein Beitrag zur russischen Sozial- und Bildungsgeschichte*, Köln, Böhlau, 1998.

28. Voir Nethercott Frances, *Russia's Plato: Plato and the Platonic Tradition in Russian Education, Science and Ideology (1840-1930)*, Aldershot, Ashgate, 2000.

29. Malgré la relative autonomie de la Galicie après 1867, les administrations étaient surtout occupées par des Polonais fort hostiles à la population ukrainienne.

30. « Der Panslavismus », HStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 5.

31. Sinel Allen, *The Classroom and the Chancellery; State Educational Reform in Russia under Count Dimitry Tolstoi*, Cambridge Mass., Cambridge University Press, 1973, p. 189-195.

prêtres avaient été molestés. Les ecclésiastiques souffraient de l'omniprésence d'une administration pesante qui se mêlait des détails du rituel ; ils risquaient de se faire dénoncer s'ils prononçaient le slavon avec un accent ukrainien³².

La misère poussait les paysans à émigrer en Russie ; des « agitateurs » les encourageaient en leur vendant du tabac à des prix défiant toute concurrence³³. Ils leur promettaient monts et merveilles. Proche de la Galicie, l'empire ne bénéficiait-il pas du même climat et des mêmes ressources agricoles ? Or, les autorités russes n'avaient pas besoin de colons en Ukraine, mais en Sibérie ou dans le Caucase. De surcroît, rien n'était prévu pour leur intégration. Les ruraux n'avaient aucune chance d'acquérir la nationalité russe réservée aux élites. Jusqu'au début des années 1890, six mille paysans retournèrent en Galicie où ils avaient perdu tout lien. Les problèmes sociaux ne firent que s'aggraver³⁴.

Vienne constitua un gros dossier répertoriant les immigrants, des cas louches sauf exception, et le fit parvenir au ministre des affaires étrangères russe, Gortchakov. Celui-ci se contenta de démentir toute implication de la part des autorités de son pays. Le gouvernement autrichien accusait la presse russophile, en particulier *Slovo*, de désinformation et d'incitation à la désertion. Le contrôle de l'émigration comme de l'immigration augmenta de part et d'autre ; les pèlerinages firent l'objet d'une espionniste aigüe, les croyants étant soupçonnés de faire circuler des bruits mirobolants sur la Russie. Les ministres parvinrent à s'entendre ; personne ne traverserait les frontières sans passeport valable. Ni Pétersbourg ni Vienne ne parvinrent cependant à stopper des actions individuelles invitant à l'émigration en Russie ; gardes frontalières, moines, administrateurs locaux continuèrent à favoriser le passage à l'Est, moyennant de juteux pots-de-vin. Si les Russes ne réagirent pas systématiquement contre ces migrations (certains de ces Galiciens étaient quand même utiles), les Autrichiens organisèrent une campagne de dissuasion grâce à la presse et à des affiches. Toute propagande russophile fut assimilée à une atteinte à l'ordre public³⁵.

Un procès de polichinelle

La pression contre les russophiles et leurs publications augmenta au début des années 1880³⁶. Leur pouvoir politique s'était accru et ils se rapprochaient

32. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 458 sq.

33. « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 7.

34. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 463.

35. « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 8 et 9.

36. Михаил Драгоманов, « Процесс постыдный во всех отношениях », *Собрание политических*

des mouvements populistes ; si les uns voulaient promouvoir la culture locale, d'autres rêvaient d'une Ukraine unie et indépendante, au grand dam des adeptes de Pogodine³⁷. Malgré cette divergence, ils se retrouvaient dans leur haine du régime polonais et qui plus est catholique. La censure augmenta. Les feuilles des russophiles, des numéros de *Слово* [*Le Mot*], *Справоньд* [*L'Épouvantail*] ou *Наука* [*La Science*] furent confisqués sous prétexte qu'ils avaient ridiculisé l'administration autrichienne ou émis des articles trop favorables à la Russie. Des auteurs hostiles aux Polonais furent accusés de xénophobie ; ils furent muselés, interdits par le tribunal régional de Lemberg. Souvent les confiscations n'étaient pas justifiées ; les censeurs interdisaient un numéro sur cinq ou une série de numéros d'une revue sans donner de raisons valables. L'objectif était bien sûr de leur faire perdre des lecteurs et de provoquer la faillite des rédactions. L'Église catholique contribua à cette persécution en sommant les fidèles de ne pas lire ces journaux ou ouvrages dits « ruthènes ».

La situation se durcit pendant l'hiver 1881 ; les autorités autrichiennes décidèrent d'entraver le mouvement russophile. Des désordres religieux dans des paroisses situées en Galicie orientale, la menace, toute théorique, de certains fidèles de vouloir se convertir à l'orthodoxie, fournirent le prétexte tant attendu pour agir contre ces « Russistes³⁸ ». Ces cas ou plutôt ces rumeurs de conversion furent démesurément exagérées dans la presse polonaise qui les transforma en un mouvement de masse. Cela ne pouvait pas échapper au nonce apostolique à Vienne, au ministère de l'Instruction publique et au ministère de l'Intérieur autrichiens. Ce dernier ordonna une enquête et une intervention énergique de l'administration de Galicie, jugée trop indolente envers les « ultra-Ruthènes »³⁹. Ordre fut néanmoins donné par Vienne de procéder avec discrétion. Les autorités locales décidèrent de frapper fort ; elles procédèrent à des perquisitions au domicile de Russophiles et à des arrestations massives. À partir de février 1882, le parquet disposait de centaines de témoignages et de documents compromettants. Bientôt l'action des russophiles fut transformée en complot contre l'intégrité du territoire autrichien, voire en tentative de démantèlement de l'empire habsbourgeois. Douze personnes, dont une femme, furent

сочинении, Paris, s. éd., 1906, t. II, p. 626 sq. [Michail Dragomanov, « Un procès honteux sous tous ses aspects », *Recueil d'œuvres politiques*]. Voir aussi la série d'articles parus dans le *Вестник Европы* [*Messenger d'Europe*], n^{os} 9 et 10, 1882 et bien sûr Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 206 sq.

37. Nommons entre autres N. Ja. Danilevskij, Ju. F. Samarin et K.S. Aksakov.

38. Le manuscrit parle de « Russismus », « Der Panslavismus », HHStA IB, K. 6, El. 1124, fol. 8.

39. Himka John-Paul, *Religion and Nationality in Western Ukraine. The Greek-Catholic Church and the Ruthenian National Movement in Galicia*, Montreal, 1999, p. 75 sq.

arrêtées : le ministère public de Lemberg les accusa de haute trahison, d'avoir cherché à provoquer la sécession de la Galicie, de la Bucovine et de la Hongrie septentrionale, d'avoir menacé l'État de l'extérieur et fomenté la guerre civile à l'intérieur. Adolphe Dobrianski, Bénédicte Plochtchanski, le rédacteur de *Slovo*, et l'ecclésiastique Ivan Naoumovitch furent désignés comme incitateurs de ce mouvement de révolte. Les écrits de Pogodine et d'autres panslavistes comme Katkov et Aksakov, les contacts avec la Russie et l'engouement littéraire furent évoqués sans suite logique pour prouver leur volonté d'intégrer la Galicie dans l'immense empire tsariste. Les dons financiers des Sociétés de bienfaisance russes, les échanges de livres et les mouvements migratoires entrèrent dans la même logique. Deux des accusés, un cordonnier et un paysan, frappaient par leur niveau intellectuel élevé ; cela suffisait pour les accuser d'être des agents rémunérés par « une puissance étrangère », et d'avoir semé la révolte dans la population de Lemberg et de sa région en essayant de la persuader que la vie au-delà de la frontière était plus douce, en particulier pour les plus lettrés parmi eux. Ils furent fustigés d'avoir fait de la propagande auprès des prêtres afin que ceux-ci incitent les paysans à l'émigration. Enfin, et dans ce cas l'accusation était fondée, le tribunal incriminait les russophiles d'avoir émis des propos diffamatoires envers les Juifs dans leurs feuilles⁴⁰.

Passons ici les détails du procès qui se fit en polonais et en allemand, avec le résultat que le cordonnier et le paysan ne comprenaient rien, provoquant ainsi l'hilarité de l'auditoire. Le seul avocat ukrainien fut démis de ses fonctions après trois semaines d'instruction avec le prétexte qu'il était grossier avec les témoins. Il faut souligner que les autres prévenus étaient tout à fait capables de se défendre eux-mêmes ; le jury qui était presque entièrement composé de Polonais ne semblait guère les impressionner.

Le verdict tomba le 29 juillet 1882 ; vu les chefs d'accusation, il fut étonnamment clément. Seules quatre personnes (dont le paysan et le cordonnier) furent accusées d'avoir semé la haine et le mépris envers l'État autrichien et d'avoir perturbé l'ordre public ; ils furent condamnés à des peines allant de trois à huit mois de prison. Les prisonniers furent libérés quelques jours plus tard moyennant des cautions ; ils devaient cependant purger leur peine ultérieurement. L'on peut se demander à quoi avait servi cette rodomontade peu honorable pour le tribunal de Lemberg. Les douze accusés s'étaient tous rétractés, minimisant leur engouement pour la Russie. Le panslavisme avait été réduit à un phénomène de mode et même ridiculisé. Par miracle, les prévenus s'étaient

40. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 211.

transformés en loyaux serviteurs de l'Autriche, respectueux envers le catholicisme et l'unité territoriale ! Vienne avait ordonné une instruction, discrète, qui devait cibler les agitateurs « russistes » et les faire taire. Jamais il n'avait été question d'épiloguer sur ce problème devant l'opinion publique ; c'eût été la meilleure publicité pour ce mouvement ! Selon certaines analyses, il s'agissait donc d'une démarche indépendante du parquet de Lemberg ; les persécutions et le procès furent ainsi interprétés comme une tentative avortée des élites polonaises de frapper, à travers les russophiles, la société ukrainienne et de fustiger tout engagement politique favorable à l'indépendance de la Galicie⁴¹. Sans doute la peur de voir l'Autriche se transformer en « seconde Turquie » incita-t-elle l'administration locale à frapper les milieux panslavistes⁴² ; l'objectif était de diviser la population ruthène et de criminaliser tout mouvement d'émancipation. À partir du procès, la surveillance de la presse et des associations augmenta ; les livres et journaux en provenance de Russie furent soit censurés soit confisqués. *Slovo*, privé de subventions russes, cessa ses publications. Les russophiles perdirent adeptes et poids politique.

Vienne prit ainsi ses distances envers les décisions du tribunal de Lemberg. Celles-ci risquaient d'entraver un timide rapprochement diplomatique avec la Russie ; en juin 1881, les trois empereurs avaient signé une alliance politique sous l'instigation de Bismarck. Le procès tombait d'autant plus mal que Romanov et Habsbourg s'opposaient par rapport à la poudrière balkanique. La séance, où le procureur du Saint Synode, Constantin Pobedonostsev, fut accusé de complicité avec les russophiles, risquait de provoquer une crise durable et de conduire à une rupture diplomatique. Le ministère des Affaires étrangères autrichien dut intervenir lorsque le parquet de Lemberg voulut convoquer Pobedonostsev devant le tribunal, un signe de plus de la naïveté de ses membres. Juges et avocats durent se contenter d'une lettre du procureur, niant toute implication du gouvernement russe⁴³. L'empereur François-Joseph et ses ministres étaient conscients à quel point ces « procès de Ruthènes » avaient terni l'image de l'Autriche dans l'opinion publique russe. Lorsque le tribunal de Lemberg voulut récidiver et entamer une nouvelle procédure au début des

41. Wendland A., *Die Russophilen in Galizien...*, op. cit., p. 234.

42. Cette idée revient comme un Leitmotiv dans les textes consacrés à la chute des empires, voire par exemple Avril Adolphe, *Les populations de l'Europe Orientale par un Français*, Paris : librairie du Luxembourg, 1869 ; ce texte fut dénoncé comme tentative de déstabilisation de l'empire autrichien par le biais de ses minorités slaves. HHStA, IB, K. 6, El. 1453, non fol.

43. Voir la correspondance du mois de juillet 1882 du ministre des Affaires étrangères autrichien, Gustav Kalnoky, avec son ambassade à Pétersbourg, HHStA, PA, XL, K. 210, fol. 19 sq.

années 1890, le ministère de la Justice la fit interdire avec l'argument que les chefs d'accusation étaient trop minces.

Le procès de 1882 eut néanmoins des suites, en particulier pour les uniates. L'église grecque catholique en subit de lourdes conséquences ; son métropolite Joseph Sembratovitch fut démis de ses fonctions avec l'argument qu'il avait été laxiste envers les russophiles⁴⁴. Des Jésuites furent chargés de traquer d'éventuelles influences de l'orthodoxie dans les régions frontalières, les croix à trois bras furent systématiquement confisquées, certaines iconostases furent détruites, les icônes disparurent des églises. La discussion autour du célibat des prêtres faisait rage ! L'ordre des Basiliens fut placé sous le contrôle des disciples d'Ignace de Loyola ; ceux-ci s'accaparèrent même de la formation des novices qui se faisait au monastère de Dobromil⁴⁵. Dans la population locale, les protestations contre cette « polonisation » de leur église se multiplièrent, une délégation de Ruthènes fut même reçue par l'empereur autrichien en avril 1885. C'était oublier le savoir-faire des Jésuites ; ils attisaient le nationalisme ukrainien, s'affairèrent à former des prêtres fort patriotes qui allaient représenter un bastion de plus contre la toute-puissante Église orthodoxe voisine, le réel objectif de leur campagne qui faisait fi de la quiétude spirituelle des habitants de Galicie⁴⁶.

Les Russophiles avaient vécu une période faste avant 1882 ; ils s'étaient infiltrés dans les partis politiques, dominaient la vie associative et occupaient des positions de prestige ; ils représentaient une partie importante de l'intelligentsia dans une ville comme Lemberg. Les élites polonaises, soutenues du bout des lèvres par Vienne, contribuèrent à la prise de conscience patriotique des Ruthènes en durcissant leur politique envers eux. Les russophiles s'en étaient tenus à leur amour pour la culture et la langue du grand voisin, leur mission se voulait éducative. Ils échouèrent à cause de leurs propres divergences. Les uns souhaitaient une fédération démocratique ou une république des Slaves, les autres l'intégration de la Galicie dans l'empire russe ; les troisièmes, moins nombreux, prônaient une Ukraine indépendante comprenant la Galicie. Le procès de Lemberg acheva d'affaiblir ce mouvement ; la majorité de ses porte-parole choisit l'exil dans l'empire des tsars et prit la nationalité russe ; certains, notamment Naoumovitch et Plochtchanski, se convertirent à l'orthodoxie. Après 1882, une nouvelle génération, plus politisée, plus combative, émergea. Les jeunes, plutôt slavophiles que russophiles, finirent par se liquer avec les

44. Himka J.-P., *Religion and Nationality...*, *op. cit.*, p. 124.

45. *Ibid.*, p. 84-94 et 101-121.

46. Winter E., *Byzanz und Rom im Kampf...*, *op. cit.*, p. 179-183.

populistes et à former des organisations patriotiques ; ils s'intégrèrent bientôt dans des mouvements indépendantistes ukrainiens, démarche contraire à l'idéologie de leurs pères. Pendant le procès de Lemberg, une phrase était revenue comme un leitmotiv : « tout Ukrainien engagé est un Moscovite ». Elle s'était vidée de son sens ; les Ruthènes, du moins les plus occidentaux d'entre eux, se sentaient désormais « Ukrainiens ».

De la « barbarie » et de la « civilisation ». Le conflit entre les étudiants polonais et ruthènes en 1907 et sa construction journalistique

— Jan Surman¹

*Doctorant, Institut d'histoire de l'Université de Vienne,
Initiativkolleg „Naturwissenschaften im historischen Kontext“*

LE 23 JANVIER 1907 un groupe d'étudiants ruthènes² a occupé l'Université de Lviv, blessé le secrétaire de l'université, Alojzy Winiarz, et détruit les galeries universitaires. Au cours des mois suivants, ils ont été arrêtés, libérés, puis à nouveau arrêtés. Ils ont commencé une grève de faim et sont finalement sortis de prison. La presse de Galicie, tout comme la presse internationale, a exagéré cette affaire, faisant état de violences extraordinaires autour de cet événement. La presse ruthène y a vu les couleurs sombres de l'oppression des Ruthènes par les Polonais galiciens, tandis que les médias polonais ne voyaient dans l'incident qu'une preuve de la barbarie russe. Des journaux autrichiens, français et allemands ont présenté la complexité des relations, en laissant entendre qu'ils soutenaient le point de vue ruthène, alors que – comme les périodiques locaux le mentionnaient – ils avaient pris une attitude pro-polonaise avant.

En employant des méthodes issues des études culturelles, il est possible de réaliser une analyse des réactions politiques et journalistiques autour de cet

1. Je souhaite ici remercier Jérôme Segal, Iaroslava Kravchenko et Benjamin Steininger pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée dans la rédaction de ce texte.

2. Le nom « ruthène » est utilisé dans cet article comme une forme historiquement neutre, et « ukrainien » comme une forme politisée.

événement, en envisageant les médias comme une réalité en elle-même, montrant toute la richesse des points de vue. La presse a utilisé une grande variété de stéréotypes, mythes et transformations de la réalité du sens national, surpassant les frontières anciennes (montant par exemple les russophiles contre les Ukrainiens). Un jeu plus ou moins subtil avec le signe³ révèle une pensée dominée par une nationalité imaginée (ou celle qui commence à s'imaginer), par l'engagement, mais aussi par des préjugés et mythes. D'un autre côté, agité par les comptes rendus dans la presse, le gouvernement de la Galicie et de la Monarchie austro-hongroise se sont vu provoquer sur des actions qui dépassaient leurs compétences (ils intervenaient sur le système juridique, mettant à mal le principe de séparation des pouvoirs garanti par la constitution). Le changement du pro-polonisme au pro-ruthénisme était durable. Après avoir gagné des mandats aux élections de 1907, pendant lesquelles la question de l'université avait été l'une de plus discutées, les Ruthènes sont devenus une force importante dans le Reichsrat⁴. Harald Binder a écrit que même l'attentat du Myroslav Sichyns'kyï contre le Staatshalter Andrzej Potocki, qui avait eu lieu en 1908, n'avait pas changé la situation : « In the aftermath of the event [...] the anti-Ukrainian wave which shook Galicia as a result of the assassination, combined with the unfortunate and pitiable image of a Ukrainian in a "Polish" prison, transformed Sichyns'kyi from a culprit into a victim in the public eye⁵. »

Prologue⁶ (le terrain du jeu)

Les revendications qui étaient à l'origine des incidents du 23 janvier 1907 étaient avant tout l'égalité d'accès aux établissements et ce dans les deux langues, ruthène et polonaise. Depuis 1899, cette revendication expliquait de nombreuses protestations, souvent pendant la période d'inscription des étudiants, chaque semestre. L'université du Lviv était germano-ruthène (depuis les réformes de 1848), mais après le compromis de 1867, elle avait été progressivement polonisée, et finalement, en 1879, le polonais avait été déclaré la seule langue

3. Dans la terminologie de Barthes Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 193-202.

4. Binder Harald, *Galizien in Wien: Parteien, Wahlen, Fraktionen und Abgeordnete im Übergang zur Massenpolitik*, Wien, ÖAW, 2005, p. 247.

5. Binder Harald, « Urban Landscape and Printed Press in Habsburg Lemberg: The Kotsko Memorial of 1912 », *East Central Europe/L'Europe du Centre-Est* vol. 33/1-2, 2006, p. 55-72, en particulier la p. 58.

6. Cf. aussi Bachmann Klaus, « Ein Herd der Feindschaft gegen Rußland »: *Galizien als Krisenherd in den Beziehungen der Donaumonarchie mit Rußland (1907-1914)*, München, Oldenbourg, 2001, p. 159-172.

des cours et de l'administration, le ruthène n'étant utilisé que comme langue optionnelle. L'instruction en langue ruthène restait donc marginale, seule l'histoire, les langues, la littérature et quelques matières théologiques et juridiques étaient enseignées en ruthène. Avec l'intensification du conflit, principalement lié au professeur d'histoire d'Europe de l'Est, Mykhailo Hrouchevsky, les conflits se sont répétés sur un rythme semestriel. L'inscription obligatoire qui se faisait exclusivement en polonais⁷, a pris donc un sens symbolique, signe de l'intolérance polonaise envers la langue ruthène.

La reconstitution exacte du cours des événements qui se déroulèrent dans le bâtiment universitaire est compliquée. D'après la presse polonaise, M. Winiarz aurait été attaqué et féroce­ment blessé dans le corridor, alors même qu'il avait déjà fait l'objet d'attaques verbales pour sa position anti-ruthène. Selon la presse ruthène, au contraire, c'est M. Winiarz qui avait directement provoqué les étudiants, et sa blessure n'était pas si grave. La presse polonaise précisait en outre que les étudiants étaient armés avec des couteaux, des haches, des cognées et des pistolets, tandis que la presse ruthène écrivait seulement qu'un couteau avait été trouvé.

Après l'attaque sur Winiarz, les étudiants ruthènes ont interrompu la promotion de Henryk Szeps, chassé les étudiants polonais de l'université, et ont détruit les portraits des anciens recteurs dans les galeries. Une des discussions les plus sérieuses, juste après l'occupation, était de savoir s'ils avaient endommagé la couronne de lauriers du buste de l'Empereur François-Joseph. Pour les deux groupes, le buste était doté d'une symbolique extraordinaire. Pour les Polonais, sa destruction, même minimale, symbolisait la barbarie extrême. Pour les Ruthènes, le maintien du buste était une preuve du caractère anti-polonais de la protestation – les portraits symbolisaient donc la Pologne qui les oppressait⁸.

Quelques heures après, les étudiants qui s'étaient barricadés dans une des salles universitaires ont abandonné le bâtiment. Leurs noms ont été soigneusement recueillis par la police, et ils ont finalement été relâchés. Les jours suivants, la presse décrivait l'événement en détail, analysait les motifs, discutait sur le cours exact des événements et les réactions. *Słowo Polskie* – un organe

7. L'inscription en langue latine, pratiquée aussi dans les autres universités habsbourgeoises, était introduite finalement aussi à Lviv, comme un moyen de réduction des conflits nationaux.

8. Sur l'importance symbolique du François-Joseph, cf. Stachel Peter, « Franz Joseph Supertar », in : Feichtinger Johannes, Großegger Elisabeth, Marinelli-König Gertraud, Stachel Peter, Uhl Heidemarie (Hg.), *Schauplatz Kultur – Zentraleuropa. Transdisziplinäre Annäherungen*, Innsbruck-Wien-Bozen, Studienverlag, 2006, p. 93-103.

nationaliste du Parti National-Démocrate Polonais⁹ – a ainsi publié une interview (probablement fictive) avec Vjatcheslav Budzynovs'kyi, dans laquelle celui-ci arguait du fait que l'attaque sur l'université avait seulement été un des premiers actes de la guerre pour l'autonomie ruthène en Galicie – « nous n'obtiendrons pas l'université avant qu'on emporte les cadavres du bâtiment universitaire »¹⁰, c'était la réponse à la question relative à la réelle possibilité de création d'une université ruthène. Cet article avait été rédigé en même temps avec plusieurs notes sur des attaques des étudiants ruthènes de Lviv. Des informations sur la préparation des attaques à l'encontre des professeurs Ernest Till, Kazimierz Twardowski, Emil Habdank Dunikowski, Stanisław Głabiński et le recteur Feliks Gryziecki¹¹ étaient publiées (et ce avant tout dans *Słowo Polskie* et le conservateur *Dziennik Polski*¹²). C'est ce qui explique l'arrestation, le 1^{er} février, de plus de 90 étudiants ruthènes par la police, obéissant, comme la majorité des institutions à Lviv, aux Polonais. Aussi les étudiants des autres villes de Galicie, et même de Vienne (le rédacteur du *Ruthenische Revue*, Vladymyr Kuchnyr) avaient-ils été placés en détention provisoire à Lviv. Épuisés par la lenteur de la procédure d'instruction pour le procès, ils avaient décidé de commencer le 20 février une grève de la faim. Trois jours après ils ont été finalement libérés sous caution. En riposte, le 3 mars, les étudiants adhérents au Parti Nationaliste Polonais ont expulsé de l'université les étudiants ruthènes qui avaient participé à l'attaque du 23 janvier ou ceux qui n'avaient pas annulé leur solidarité avec les Ruthènes. Un jour après, les cours ont été interrompus.

« Les haïdamaks » contre « la haute culture »

La guerre des martyrologies domina la présentation des informations dans la presse. Dès les premiers jours, les étudiants ruthènes ont été appelés par les journaux polonais « les haïdamaks » ou la « bisurmańska dzicz » (sauvages

9. Toutes les informations sur l'orientation politique des journaux de Galicie sont prises des articles de Binder Harald, « Das polnische Pressewesen » et « Das ruthenische Pressewesen » dans Rimpler Helmut, Urbanitsch Peter (Hg.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, 8. Bd.: *Die politische Öffentlichkeit*, Wien, ÖAW, 2006, respectivement p. 2037-2090 et p. 2091-2116.

10. *Słowo Polskie*, 25 janvier 1907, les fragments de cette interview étaient également repris dans la majorité des journaux.

11. Toutes les personnes nommées étaient proches de la Démocratie Nationale ou se firent remarquer par des actes anti-ruthènes.

12. *Dziennik Polski* était un journal national libéral, proche du camp national clérical.

bisurmans)¹³, leur manifestation était décrite comme un acte du barbarisme ultime ayant perturbé le cours des débats civilisés au Parlement. *Dziennik Polski* a écrit le 25 janvier, en faisant une allusion au mouvement ukrainien dirigé par Mykhaïlo Hrouchevsky :

Le professeur Hrouchevsky doit éprouver une satisfaction profonde. De sa voix puissante il a appelé des Ukrainiens à un retour vers les sources de la culture ruthène (cosaque) pure [...] Aujourd'hui un universitaire ruthène, homme se prévalant d'une certaine culture, au temple de la science, au temple des droits et des libertés académiques, lève sa main sur un professeur, le blesse, arrache et détruit le symbole de la plus grande fierté de ce temple – les portraits des hommes, qui avaient élevé des générations entières, autant de noms que tout homme respectueux de la culture ne peut qu'estimer. Qui est donc le pire barbare, un cosaque du xvii^e siècle ou un étudiant ukrainien du xx^e?¹⁴

Le contraste entre civilisation et culture, symbolisé à l'université d'une part par la science, les professeurs étant au service de la vérité, du patrimoine et du progrès, et, d'autre part, par la barbarie, était le plus profond dans les journaux nationaux et catholiques. La guerre des Ukrainiens contre les Polonais était un « Kulturkampf » entre l'Europe (Pologne) et l'Asie (Ukraine) : « une telle façon de faire la guerre restera toujours un témoignage irréfutable du fait que l'éthique des Ukrainiens et leur dignité morale restent au même niveau que celles des tribus africaines cannibales, et qu'il est donc impossible d'évaluer leurs aspirations à l'aide avec des mesures européennes.¹⁵

Le stéréotype du messianisme polonais, selon lequel le devoir serait de protéger l'Europe contre les païens orthodoxes et musulmans, ainsi que d'éclairer l'Orient barbare, se retrouve dans les réactions politiques, et dans l'incompréhension des demandes ruthènes. Ils avaient – écrivait par exemple Kazimierz Twardowski ou Franciszek Jaworski – toutes les chances d'obtenir des postes d'assistants à l'université en langue ruthène, mais ils n'étaient pas « suffisamment cultivés ». Même les deux postes de professeurs à la Faculté de droit étaient occupées par des assistants, à cause du manque de personnes qualifiées parlant ukrainien.¹⁶ Dans ce contexte, tous les reproches concernant

13. « Les haïdamaks » étaient des miliciens cosaques parcourant l'Ukraine au xviii^e siècle. Au siècle suivant, en Galicie, ils étaient devenus le symbole de la barbarie, à l'opposé de toute culture. « Bisurman », qui vient du mot arabe *muslim* ou perse *musulman*, était en Pologne un symbole de trahison, sauvagerie et frivolité.

14. « Odradzają się », *Dziennik Polski*, 25 janvier 1907.

15. « Ukrainizm », *Dziennik Polski*, 16 février 1907.

16. Twardowski Kazimierz, *Die Universität Lemberg. Materialien zur Beurteilung der Universitätsfrage*, Wien, Jasper, 1907 ; Franciszek Jaworski, *Uniwersytet Lwowski, Wspomnienie jubileuszowe Uniwersytetowi Lwowskiemu w dwusetną pięćdziesiątą rocznicę założenia*, Lwów, 1912.

la politisation de l'école étaient masqués, ou, comme dans le cas de Emil Habdank Dunikowski, fermement critiqué par la presse ruthène pour son incompetence et des malversations financières, les étudiants polonais l'applaudissaient pendant son cours, et les journaux polonais lui dédiaient des panégyriques. L'image d'une Université apolitique, créée par la presse, était encore plus renforcée après l'agression polonaise du 3 mars. Les rapports de la presse ruthène selon lesquels les professeurs, surtout Stanisław Głąbiński, encourageaient des étudiants, étaient catégoriquement réfutés. Même si les professeurs avaient participé aux réunions politiques anti-ruthènes – où des paroles fortes à leur rencontre avaient souvent été prononcées, ce qui pouvait être la cause de l'attaque du lendemain – dans les commentaires on arguait du fait que leur comportement à l'école était tout différent. « Le monde civilisé ne peut avoir aucun doute sur le fait que les incidents d'hier [le 2 janvier – J.S.] doivent être détachés de ce contexte, et que dans l'opinion les concernant, le moment de barbarie hideuse dépasse tous les autres¹⁷. » L'université était un sanctuaire dont la paix n'aurait été perturbée que par les Ruthènes.

En même temps, les Polonais, soi-disant toujours objectifs, demeuraient des victimes. C'est ce qui explique que les étudiants polonais qui s'étaient solidarisés avec les Ruthènes sur la base des demandes des ces derniers, étaient péjorativement nommés « socialistes », « sionistes »¹⁸ ou jeunesse « postępową » (progressiste). Même la presse tchèque et autrichienne qui sympathisait avec les étudiants ruthènes était accusée : la première de trahison et manquement à une solidarité historique, et la seconde d'être dirigée par des aspirations exclusivement politiques (l'enrôlement des députés ruthènes contre le « Koło Polskie » au Reichsrat).

Le symbolisme des armes emportées et des blessures graves imposées à Winiarz contrastaient dans les articles de la presse polonaise avec l'attitude pacifique des étudiants polonais, qui n'attaquaient pas leurs agresseurs. La *Gazeta Lwowska* a écrit que les étudiants avaient molesté les collaborateurs de l'université, dérobé un paquet de cigarettes, un chapeau et des boîtes de fruits. Plus tard, le journal a dû corriger ces informations, sous la contrainte de plusieurs lettres des prétendues victimes. Pour Henryk Szeps, d'après le rapport qui avait été publié dans *Dziennik Polski*, les étudiants qui avaient perturbé sa soutenance étaient comme des « athlètes », leurs gestes étaient si forts que les « femmes ont commencé à se pâmer ». Devant porter sa mère défaillante en surmontant des barricades,

17. « Znieważenie Uniwersytetu », *Czas*, 24 janvier 1907.

18. Dérive du sionisme, le mouvement nationaliste juif était véhémentement critiqué par les nationalistes polonais.

il rapporte ainsi les faits : « J'ai dû me frayer un passage parmi les bancs, je me suis blessé aux doigts et cassé un genou¹. » La description du « martyr » de jeune docteur, ainsi que l'interview avec Winiarz publié dans le même numéro, pourraient fournir de bons exemples du rapport privé, qui dépeint l'attaque en utilisant une division stricte entre les bons et les mauvais.

Lorsqu'ils se trouvaient à la prison, les étudiants ruthènes faisaient des plaisanteries « Toute la journée, des bruits gais sortaient des cellules des héros de la haïdamaquie. Les chants ne cessent presque pas, ni les rires amples et francs. La communauté des Ruthènes soigne les détenus avec attention, les approvisionnant en lecture et vivres². » Leur grève de la faim est donc décrite comme un acte de propagande hypocrite.

Ces stéréotypes sont réapparus dans le « nettoyage³ » de l'université du 3 mars. Les étudiants polonais nettoyaient le bâtiment « en gardant tout leur sérieux et tranquillité⁴ », les seuls troubles furent causés par des Ruthènes qui, armés des pistolets, les ont attaqués dès qu'ils quittaient le bâtiment⁵ (*Słowo Polskie*). Selon la presse polonaise, la « purge » de l'université a été causée par la conduite orgueilleuse des Ruthènes qui se vantaient de leur impunité. Ce n'était pourtant qu'une manifestation « pacifique » témoignant de la volonté de la société polonaise, attachée à la persistance du caractère polonais de l'université de Lviv⁶.

Seule la presse socialiste est entrée en rupture avec la monotonie des controverses : même si la destruction d'un amphithéâtre était un acte de barbare, cette explosion « furieuse et désespérante », qui a résulté d'une « haine sourde », entretenue, avait été causée par un « chauvinisme impitoyable, l'oppression des Ruthènes et la négation leurs droits » en Galicie⁷. *Naprzód* blâmait également les étudiants polonais pour l'incident du 3 mars, et les comparait avec la Hakata⁸ Prussienne. Cette comparaison est d'une importance majeure, car elle annonce certaines caractéristiques des réactions ruthènes.

1. *Dziennik Polski*, 26 janvier 1907.

2. *Czas* après *Gazeta Narodowa*, 11 février 1907.

3. L'intitulé des articles dans *Słowo Polskie*.

4. *Czas*, 5 mars 1907.

5. *Słowo Polskie*, 4 mars 1907.

6. *Dziennik Polski*, 5 mars 1907.

7. *Naprzód*, 25 janvier 1907.

8. Nom vulgaire de l'Association allemande des Marches orientales (*Deutscher Ostmarkenverein*), une organisation nationaliste, agissant à l'est de l'Allemagne, qui forçait la germanisation des terrains, mais aussi l'expulsion des étudiants slaves et juifs, en dehors des universités allemandes.

« Les Irlandais européens »

La presse ruthène présente une image complètement opposée. L'agression du 23 janvier était ici imprévue, simple réaction suite à la provocation de Winiarz, bien que le langage des professeurs et des étudiants fût agressif et marqué par l'intolérance (Twardowski, Głabiński, Winiarz, etc.). La presse mentionne aussi la trahison du recteur envers les étudiants ruthènes : avant son élection le recteur avait promis d'introduire l'ukrainien comme une langue dans laquelle on pourrait s'inscrire. Les « rusynojery » (les dévoreurs de Ruthènes), comme *Dilo*, nommaient les représentants de la démocratie nationale, allaient aussi causer l'arrestation des étudiants ruthènes, en provoquant une vague des réactions violentes dans la presse, et avant tout de *Słowo Polskie*.

Les Ruthènes œuvraient en fait à la légitimation de leurs prétentions sur l'université telle qu'elle était selon eux à l'origine, c'est-à-dire lors de sa création par Joseph II en 1787-1809, avec un fonctionnement symbolique *Studium Ruthenum*, une école semi-académique. À l'inverse, la légitimation polonaise envisageait la création de l'école par Jean II Casimir en 1661, comme première pierre de l'histoire universitaire⁹. L'oppression des Polonais, par exemple l'interdiction de parler ukrainien aux réunions de la Faculté, l'agitation ouverte pro-démocrate nationale de Stanisław Starzyński ou Stanisław Głabiński, etc., tout cela constituait les causes principales de l'agression. Les Ruthènes galiciens se considéraient comme des « Irlandais européens¹⁰ » (*Dilo*), victimes des Polonais ainsi que du gouvernement autrichien.

Les journaux ruthènes faisaient état d'une attitude pacifique en réponse à la propagande agressive polonaise. On décrivait l'incident du 23 janvier comme une réaction de gens désespérés, pour lesquels il manquait de réels moyens pour faire valoir leurs droits. D'après la presse, les étudiants gardaient leur sang-froid envers la brutalité de la police ; ils chantaient des chansons patriotiques en réponse aux provocations, portaient des drapeaux et marchaient avec dignité. Même dans la prison, malgré la situation grave, privés des droits habituels des détenus, enfermés dans de petites cellules, ils présentaient une attitude héroïque, pas seulement à travers leur comportement impeccable, mais aussi par la solidarité, car aucun étudiant ne voulait abandonner ses compagnons, même s'ils étaient officiellement libérés. Les journaux ruthènes informaient des détails de la participation du Cercle des Filles Ukrainiennes (« Krujok

9. Cf. Lane Viktor Hugo, *State Culture and National Identity in a Multi-ethnic Context: Lemberg 1772-1914*, thèse doctorale, University of Michigan, 1999, p. 226-236.

10. *Dilo*, 28 février 1907, p. 1.

ukraïnskych divtchat »), Club des Femmes Ruthènes (« Kloubu rusynok »), « Pros'vity », des lycéens, des appels et manifestations locales et internationales, reproduisaient des manifestes et délibérations, et relevaient avant tout les cas de la solidarité polonaise (rencontres et manifestations des étudiants de Cracovie ou du Polytechnique de Lviv). Cela devait prouver que les nationalistes ne représentaient pas toute la nation polonaise, capable d'éprouver de la sympathie à l'égard des Ruthènes. En même temps, les étudiants étaient devenus représentants « de la nation » ukrainienne – par exemple, le *Halytchanyn*, un journal proche de Russie, après son scepticisme primaire et ses accusations à l'encontre des étudiants « ukrainiens » – nationalistes de Hroushevsky – se solidarisa avec eux¹¹. Même des politiciens influençables comme Ioulian Romantchouk, Mykola Vasyl'ko ou Ievhen Olesnyts'kyï, avaient fait de la question de l'université ruthène un « postulat national ». Une manifestation de solidarité, marquée par l'organisation de meetings dans les villes de la région, la collecte d'argent pour les étudiants et une aide régulière aux emprisonnés (repas, livres, cigarettes) organisée par *Dilo* et supportée par d'autres journaux, créa une image de la cohésion nationale malgré les divisions politiques et sociales.

Une « rencontre entre bandits » devait causer une agression, le 3 mars, dans laquelle les professeurs aussi participèrent, plus ou moins intensivement : le recteur Gryziecki et Widomski, le chef de la salle de lecture des étudiants, dirigeaient les étudiants, écoliers et fonctionnaires qui étaient venus armés à l'université, tandis que le professeur Ignacy Zakrzewski criait des fenêtres « en avant ». Twardowski avait terminé son cours plus tôt que prévu, permettant ainsi la participation des étudiants à « la lutte », et, de son côté, « Głąbiński se préoccupait beaucoup de bien jouer le rôle de Kruchevan kichinevien¹² » écrivait *Dilo*, en faisant allusion au pogrome dirigé contre les Juifs de Kichinev du 1903 et à son idéologue Pavel Kruchevan.

La « subalternité » et la « Russie »

Les relations de la presse internationale ne furent importantes qu'après la grève de la faim, surtout dans le *Times*, *Le Temps*, *Le Figaro* et quelques autres périodiques.

11. Dans les premiers articles, *Halytchanyn'* écrivait que l'incident était un effet de la politique du gouvernement autrichien, supportant le mouvement « ukrainien » de Hroushevsky (*Halytchanyn'*, 12(25) janvier 1907, 13(26) janvier 1907.)

12. « Pol's'ki profesory provodyramy huliganiv », *Dilo*, 5 mars 1907.

Les réactions des journaux principaux montrent les tendances générales des commentaires : « It is remarkable how one-sided the sense of liberty and fairness is¹³ » (*The Times*), « voici que, maîtres en Galicie, maîtres dans un autre “tronçon” de la patrie partagée, les Polonais infligent aux Ruthènes les persécutions dont eux-mêmes se lamentent. Vérité à Poznan, erreur à Lemberg ? » (*Le Figaro*¹⁴), même le *Corriere della sera* décrivait le choc des journaux viennois¹⁵.

Les réactions de la presse allemande étaient quant à elles plus critiques. On évoquait la situation semblable de Kasparus, ou une grève scolaire avait commencé, le 8 janvier 1907, suite à l'introduction de l'enseignement de la religion en allemand, mais aussi les fameuses protestations de Września, en 1901¹⁶. Le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* évoquait la « subalternité » des fonctionnaires polonais à l'occasion d'un incident mineur¹⁷. Le *München Allgemeine Zeitung* se concentrait de son côté sur le terrorisme polonais qui, seul, était la cause de la grève de la faim¹⁸. Le *Schlesische Zeitung* décrivait l'université comme une arène pour les « agitateurs nationaux » scientifiquement passifs et l'action des officiels comme étant « chaotique¹⁹ ». Enfin d'après le *Kölner Zeitung* : « Aujourd'hui, le monde civilisé sait, que ceux qui se présentent toujours opprimés et persécutés, surpassent tous les oppresseurs prétendus pas leur propre tyrannie en Galicie²⁰. »

Les journaux autrichiens présentaient une position de la liberté, comparant l'incident de Lviv aux événements d'Innsbruck ou de Prague, où on traitait les étudiants assez démocratiquement. Toutes les parties du conflit étaient décrites de façon critique – les Ruthènes pour leur agression inutile et le déplacement du conflit politique au niveau social, les Polonais pour les réactions précipitées et irréfléchies, le manque de sens politique et d'intuition. Seule la *Neue Freie Presse* présentait une position tout à fait claire. Bien que l'agression ne puisse pas être excusée, « il s'agit de jeunes gens, qui ne vont pas faire tomber l'empire, mais qui ont abusé de leurs droits pour des motifs nationaux, dans un

13. « Poles and Ruthenes in Austria », *The Times*, 23 février 1907.

14. Lautier Eugene, « La grève de la faim », *Le Figaro*, 25 février 1907, p. 2.

15. « Studenti rutheni carcerati », *Corriere della Sera*, 21 février 1907.

16. Sur la comparaison entre Września et Lviv cf. aussi « Wjesnia – L'viv », *Ruslan*, 15(28) février 1907, p. 3.

17. « Der Angedrohte Hungerstreik der ruthenischen Studenten », *Frankfurter Zeitung und Handelsblatt*, 21 février 1907, p. 1.

18. « Die “edlen” Polen », *München Allgemeine Zeitung*, 29 février 1907, p. 1.

19. « Die Vorgänge an der Lemberger Universität », *Schlesische Zeitung*, 22 février 1907.

20. « Ende des ruthenischen Hungerstreiks », *Kölner Zeitung*, 27 février 1907.

bouillonnement national. Justement, en Autriche où les luttes nationales sont si fréquentes [...] et où chacun est politiquement indifférent, on peut être politiquement irritable et les actes délictueux commis pour des motifs nationaux doivent être jugés avec plus de mansuétude, selon le principe : nous demandons et accordant la tolérance²¹ ».

Dans sa publication de plusieurs articles, lettres à la rédaction, ou encore commentaires de politiciens ruthènes, la *Neue Freie Presse* s'engagea dans le conflit et dès que sa position pro-ruthène fut connue, elle ne cessa de recevoir des lettres de remerciement des étudiants ruthènes des écoles viennoises²², du comité des élections des villes, par exemple de Jaroslaw et Stryï²³, ou encore de la rédaction de *Dilo*, etc.

Deux citations pourraient expliquer les causes de l'intérêt et de l'engagement de la presse :

La grève de la faim est une arme de l'arsenal politique russe propre à leur désespoir. Elle ne doit pas être employée en Autriche.²⁴

L'humanité civilisée connaît le mot, qui se forma sous le coup de la cruauté russe et qui constitue le dernier recours des détenus, dans lequel les hommes les plus maltraités et les femmes violées cherchent le salut. Comment peut se propager dans le monde un message, qui lie l'auto-défense extrême avec les tribunaux et les prisons autrichiennes ?²⁵

En somme, aucun des étudiants, et encore moins l'université, n'était en danger : la grève de la faim était un signe du sabotage de la coexistence paisible des nations dans l'empire habsbourgeois.

Épilogue – un écrivain norvégien s'attaque au mythe

Il est rare qu'un article cause un tel bouleversement comme celui de l'écrivain norvégien, lauréat du prix Nobel de littérature en 1903, Bjørnstjerne Bjørnson. Dans *Le Courrier Européen* du 5 avril, il décrit la situation en Galicie, où la « Schlachta²⁶ polonaise » dominait les « paysans ruthènes ». En coalition avec

21. *Neue Freie Presse*, Morgenblatt, 20 février 1907, p. 9.

22. « Dankeskundgebung ruthenischer Studenten an die "Neue Freie Presse" », *Neue Freie Presse*, 1 mars 1907.

23. *Neue Freie Presse*, 2 mars 1907.

24. *Die Zeit*, 21 février 1907, p. 1.

25. *Neue Freie Presse*, Abendblatt, 20 février 1907, p. 1.

26. Noblesse polonaise.

le gouvernement autrichien, les Polonais empêchaient des Ruthènes de participer à la vie politique et sociale du pays, créant la situation « la plus lamentable qu'on puisse voir en Europe²⁷ ». Les Polonais falsifient selon lui les statistiques d'affiliation nationale et bloquent les réformes de la législation électorale : un « vrai Polonais » a toujours eu de la peine à comprendre la liberté autrement que comme la liberté, pour lui-même, de faire – par Satan – tout ce qu'il voulait : « morale de madré²⁸ ». Les Ruthènes sont un « peuple condamné à mort », bien qu'ils soient « [u]ne ante civilisation aussi saine » : à cause de l'oppression polonaise et l'oubli complet du « monde civilisé ». De plus, il commence cet article par une métaphore ironique et irritante : « Qu'est-ce donc qui empoisonne nos luttes, aujourd'hui encore ? Qu'est-ce qui parfois, en pleine civilisation, éclate à nouveau sans qu'on y prenne garde, avec une rage aveuglée de destruction, comme au Moyen Âge ? Ne pourrait-on vraiment se servir ici de la vieille image populaire et dire : Satan est encore parmi nous ? [...] Mais aucune histoire n'en offre autant d'exemples que celle de la malheureuse Pologne²⁹. »

Ainsi que Bjørnson reproduit le mythe culturel de la « Schlachta » contre les « paysans ». Sa description de l'oppression polonaise fut plusieurs fois critiquée. La presse galicienne le blâmait pour ses tendances pro-germaniques et principalement anti-polonaises, décrivant ses articles comme naïfs et infantiles (*Nowa Reforma, Słowo Polskie*), dictés par les Ruthènes ou les Russes (*Czas, Kurjer Warszawski*). Des artistes internationalement renommés se sont également opposés à Bjørnson : un pianiste, compositeur et diplomate, Ignacy Paderewski, et le lauréat du Prix Nobel de littérature de 1905, Henryk Sienkiewicz. De plus, Sienkiewicz et Władysław Grabski, un homme politique du parti de la Démocratie Nationale, étaient prêts à entamer des poursuites contre Bjørnson pour calomnie.

Paderewski écrivait, que Bjørnson « a lu les livres erronés et a consulté d'obscurs agitateurs ». En outre, l'article n'était selon eux qu'une simple dif-famation. De plus, Paderewski considérait ce conflit comme une affaire polonaise interne : comme les Polonais ne s'engageaient pas dans le conflit entre la Suède et la Norvège, Bjørnson n'avait aucun droit de s'immiscer dans les affaires polonaises³⁰. Paderewski décrivait une Pologne tolérante, libre pensante

27. Bjørnson Bjørnstjerne, « L'oppression polonaise », *Le Courrier Européen*, 5 avril 1907, p. 209-211, en particulier la p. 210.

28. *Ibid.*, p. 210.

29. *Ibid.*, p. 209.

30. Paderewski Ignacy, « Offenes Schreiben an Bjørnstjerne Bjørnson », *Die Zeit*, 21 avril 1907, p. 1-3.

et multiculturelle : *Le courrier Européen* a répondu à ce commentaire avec ironie : « Les Polonais, dit M. Paderewski, ont toujours été tolérants envers les autres nationalités et ils ne désirent aucunement se mettre sur le chemin des Ruthènes. Ce qu'ils désirent, c'est uniquement sauvegarder l'ancien et riche héritage de la culture³¹. »

L'article de Bjørnson eut aussi eu des conséquences politiques. Le 8 avril 1907, à Lviv, « Towarzystwo Dziennikarzy Polskich » (L'association des journalistes polonais) avait estimé que c'étaient les bureaux de la propagande ruthène qui avaient diffusé des informations anti-polonaises pendant les mois précédents, et qu'on devait former une organisation ayant pour but de montrer la vérité au monde entier³². « L'Agence Polonaise de Presse » (avec des bureaux à Paris et Rome) a ainsi débuté son activité le 1^{er} août 1907.

Résumé

La situation du 23 janvier peut être considérée comme « un MacGuffin³³ », la construction de l'événement à partir d'interviews et d'analyses se sépare de l'acte d'agression, et se passe dans le monde des mythes et stéréotypes, où des faits fictifs sont la raison non seulement de leur continuation discursive, mais aussi des actions politiques. Ce point de vue peut être appliqué non seulement à l'égard de l'arrestation des étudiants le 1^{er} février, mais aussi dans le cas leur libération. La presse faisait état de coups de téléphone au Ministre de la justice et au Tribunal de Lviv, causés par les attaques constantes de la presse autrichienne. Même après le démenti du chef du Tribunal, Tchórnicki, la presse polonaise a dénoncé ce fait comme étant une trahison des hommes politiques autrichiens. Dans la présentation mythologique de la grève de la faim, les journaux autrichiens s'inscrivent dans le discours allemand (fonctionnaires subalternes, sous-développement du système juridique), mais à partir de leur position interne (considérant la Galicie comme faisant partie de la monarchie) ils discutent des possibilités de minimisation des pertes.

Les deux peuples, Polonais et Ruthènes, agissaient dans le même domaine, à savoir le dualisme mythologique entre « barbarie » et « civilisation ». Se

31. *Le courrier Européen*, 26 avril 1907, p. 259.

32. Le rapport du meeting par exemple dans « Walne zgromadzenie Tow. Dziennikarzy Polskich », *Dziennik Polski*, 9 avril 1907, p. 1 ; cf. aussi Binder, *Galizien in Wien...*, *op. cit.*, p. 247.

33. Le MacGuffin, terme mis en circulation par Alfred Hitchcock, est à l'origine un objet plus ou moins mystérieux qui sert de prétexte au développement d'un scénario. Cf. Slavoj Žižek, *Liebe Dein Symptom wie Dich selbst! Jacques Lacans Psychoanalyse und die Medien*, Merve, Berlin, 1991, avant tout p. 58.

définir comme civilisé contre l'agressivité barbare, et qualifier des étudiants agresseurs de martyrs, c'étaient là les succès principaux de la presse ruthène auprès de la presse internationale. En Galicie, les étudiants ruthènes ont été inscrits dans la martyrologie ukrainienne populaire présentée par les œuvres de Hrouschewsky, Schevchenko ou Gogol ainsi que par les figures de Dmytro Wychnevetskyï, Taras Bulb'a, Severyn Nalyvaïko, Stanislaw Morozenko, Ivan Gonta et autres. Ainsi, comme ces héros, les étudiants ont été considérés comme des martyrs ayant souffert pour l'orthodoxie ukrainienne.

Mais les deux positions s'excluaient réciproquement – « les autres » sont « étrangers³⁴ », alors aucun dialogue n'était possible. Même les socialistes, officiellement solidaires entre eux, considéraient la séparation comme la seule solution du conflit national.

34. Cf. Sojka-Masztalerz, *Rusini czy Ukraińcy?: językowy obraz nacji ukraińskiej w prasie polskiej (1918-1939)*, Wrocław, WTN, 2004, p. 95-191.

Galizien als Gegenstand interkultureller slavistischer Forschung in Österreich (1988-2009)

— Stefan Simonek

Professor am Institut für Slawistik der Universität Wien

GEGENSTAND DES vorliegenden Forschungsberichtes ist Galizien als Objekt interkultureller slavistischer Forschung in Österreich in den Jahren 1988 bis 2009. Was den in diesem Beitrag in Anschlag gebrachten Zeitrahmen, die Definition des Begriffs „slavistisch“ sowie die Auswahl der referierten Fragestellungen zu Galizien betrifft, bedarf es zunächst einiger knapp gehaltener Vorbemerkungen. Mit der Entscheidung für einen Berichtszeitraum von zwanzig Jahren sollte in diesem Beitrag der Versuch unternommen werden, eine Zeitspanne zu finden, die sich auf der einen Seite unter das Signum des Aktuellen und Rezenten stellen lässt, die auf der andererseits aber auch umfassend genug ist, um über einen strikt synchron gehaltenen Querschnitt hinweg längerfristige Entwicklungstendenzen in der Forschung aufzeigen zu können. Als „slavistisch“ sollen ganz unspektakulär jene wissenschaftlichen Arbeiten bezeichnet werden, die unmittelbar von Angehörigen oder Absolventinnen bzw. Absolventen der verschiedenen Institute für Slawistik an österreichischen Universitäten veröffentlicht wurden. Nachdem Auswahl und Gewichtung der in Frage kommenden Beiträge zu Galizien keinesfalls über die Köpfe der Betroffenen hinweg erfolgen sollte, wurden die in Frage kommenden Kolleginnen und Kollegen an den österreichischen Instituten von mir – soweit es möglich war – darum ersucht, die fünf ihrer Ansicht nach wichtigsten, in den Berichtszeitraum fallenden Veröffentlichungen zu Galizien mitzuteilen. Diese Angaben, die sich gesammelt in der Bibliographie am Ende dieses Textes finden, bilden auch die Grundlage der vorliegenden Darstellung; die entsprechenden Angaben wurden von den entsprechenden Kollegen und Kolleginnen an den österreichischen Instituten dann noch durch

jeweils maximal fünf zusätzliche bibliographische Positionen ergänzt, die ebenfalls Eingang in die Bibliographie gefunden haben. Die zeitliche Obergrenze der bibliographischen Erfassung der in Frage kommenden Arbeiten bildete dabei Jänner 2009; Arbeiten, die erst danach veröffentlicht wurden, konnten ungeachtet ihrer Relevanz für das Thema „Interkulturalität in Galizien“ in die vorliegende Darstellung als integraler Teil der Berichterstattung keinen Eingang mehr finden. Als Parameter in Bezug auf Interkulturalität wurde für den vorliegenden Beitrag die wissenschaftliche Auseinandersetzung mit mehr als jeweils nur einer slavischen Sprache bzw. Literatur Galiziens herangezogen.

Die recht großzügige Setzung des zeitlichen Rahmens mit Beginn im Jahr 1988 erlaubt es nun, zwei Veröffentlichungen des im Jahre 1991 vorzeitig verstorbenen Wiener Slavisten Günther Wytrzens mit zu berücksichtigen, die für das Thema Interkulturalität in Galizien von besonderer Relevanz sind; beide Aufsätze beschäftigen sich nämlich mit zwei slavischen Autoren aus Galizien, die über ihr Schreiben in mehreren Sprachen und ihrer simultane Teilhabe an verschiedenen kommunikativen Umläufen für die Relativierung nationalliterarischer Attribuierungen im galizischen Kontext von zentraler Bedeutung sind. 1989 beleuchtete Wytrzens (in Fortführung früherer Forschungen) jene Feuilletons, die der zweisprachig deutsch-polnische Schriftsteller Tadeusz Rittner auf Polnisch in Krakauer und Lemberger Tageszeitungen über das Wiener Kultur- und Alltagsleben veröffentlicht hat (Wytrzens 1989). Die interkulturelle Relevanz dieser Veröffentlichung, der 1993 noch ein weiterer, ähnlich gelagerter Aufsatz von Wytrzens folgen sollte (Wytrzens 1993), liegt in der Tatsache begründet, dass Rittner seinem polnischen Publikum in Galizien nicht nur Fremdbilder vermittelt, wenn er in ironisch-distanzierter Weise über die Metropole Wien berichtet, sondern immer auch aus jenem urbanen Milieu heraus schreibt, dem er selbst angehörte – als Absolvent eines Wiener Elitegymnasiums, als Doktor der Universität Wien, als Beamter im Unterrichtsministerium und schließlich als deutschsprachiger Erzähler und Dramatiker, dessen Stücke teilweise mit großem Erfolg auf Wiener Bühnen uraufgeführt wurden (mit den polnischen Autoversionen dieser Dramen konnte Rittner zeitgleich auch als polnischer Dramatiker reüssieren).

In einer analogen, mehrsprachigen Konstellation ist auch der ukrainisch-galizische Schriftsteller Ivan Franko zu sehen, der neben seinen ukrainischen Texten auch solche in polnischer und deutscher Sprache veröffentlichte und in dieser Beziehung ein langjähriger Mitarbeiter von Hermann Bahrs Wochenschrift „Die Zeit“ war, für die Franko immer wieder über politische, ökonomische und kulturelle Fragen in Bezug auf Galizien berichtete.

Wytrzens betrat im Jahre 1991 nun ein im Grunde genommen germanistisches Terrain, als er in einer quellenkundlich ausgerichteten Studie den österreichischen Publikationsorten von Frankos deutschen Texten nachging (Wytrzens 1991).

Die von Wytrzens eher implizit aufgezeigte Relativierung nationaler Parameter in Verbindung mit Rittner (der heute sowohl in Polen als auch in Österreich weitgehend vergessen ist) und Franko (der rasch zum zweiten ukrainischen Nationaldichter neben Taras Ševčenko avancierte) wurde in den neunziger Jahren und späterhin dann von jüngeren österreichischen Slavistinnen und Slavisten aufgegriffen und um weitere, methodologisch vertiefte Fragestellungen erweitert. So stellte etwa Anna Milanowski schon im Titel eines Aufsatzes aus dem Jahr 1999 die Frage, ob Tadeusz Rittner denn nun ein polnischer oder aber ein österreichischer Dichter gewesen sei, und verwies auf die Problematik, die ein derart gelagerter Fall für die Konzeption einer geschlossenen, klar konturierten Nationalliteratur bedeutete – weder die polnische noch die österreichische Literatur war ihrer Meinung nach imstande, Rittners Arbeiten in zwei Sprachen zur Gänze zu akzeptieren. Die im Titel ihres Aufsatzes gestellte Frage beantwortet Milanowski am Schluss desselben dann mit der typisch österreichischen Kompromissformel „entweder und oder“, wodurch Rittners Schreiben in pointierter Weise nochmals im Raum zwischen essentialistischen Konzepten von Nationalliteraturen positioniert wird (Milanowski 1999, 85).

Analog zu Anna Milanowski wurde auch von Stefan Simonek innerhalb des Berichtszeitraums in mehreren Aufsätzen der Versuch unternommen, Rittners spezifisch interkulturelle Position zwischen der polnischen und der Wiener Moderne näher auszuleuchten, wobei sich Simonek auf Rittners literarische Darstellung jener Räume der Wiener Kaffeehäuser und der Wiener Parks konzentrierte, die für den sozialen Habitus der Wiener Autoren wie auch für die spezifische Ästhetik ihrer Texte von zentraler Bedeutung gewesen sind. Rittners Darstellung der Wiener Kaffeehaus- und Parkwelten belegt nachdrücklich jene auf ganz spezifische Weise in eins gefügte Gleichzeitigkeit von Nähe und Distanz zu seinem kulturellen Umfeld in Wien, das sich so vom unmittelbar Nahen ins Mittelbare und Distanzierte verschoben zeigt. Diese Tendenzen einer deplatzierenden Verschiebung von Kulturemen der Wiener Moderne lässt sich auch daran beobachten, wie Rittner Peter Altenbergs Skizze *Alles geht seine Wege* als Vorlage für seinen polnischen Einakter *Jedna chwila* [Ein Moment] heranzieht, den er selber dann später unter dem von Altenberg in Nuancen abweichenden Titel *Alles muss seine Wege gehen...* ins Deutsche übersetzt; Altenbergs Text erweist sich im Umweg über Rittner letztlich

als deterritorialisert zwischen österreichischer und polnischer Literatur (Simonek 2005).

Die bio- wie bibliographischen Verbindungen Ivan Frankos zu Wien sowie zum kulturellen Leben der Hauptstadt der Donaumonarchie, die von Günther Wytrzens in seinen Publikationen ausgesprochen detailliert nachgezeichnet wurden, waren für Simonek von Beginn seiner wissenschaftlichen Tätigkeit an von zentraler Relevanz und fanden in mehreren Einzelveröffentlichungen sowie einer umfangreicheren Monographie aus dem Jahre 1997 ihren Niederschlag (Simonek 1997). In Simoneks diesbezüglichen Publikationen wird auf der einen Seite der Versuch unternommen, Franko im Kontext der österreichischen Literatur und des Wiener intellektuellen Lebens zu verorten, daneben aber auch einige seiner bisweilen recht widersprüchlichen Verbindungen zur polnischen Literatur aufzuzeigen, die Franko aus erster Hand hervorragend kannte und an der er mit seinen polnischen Veröffentlichungen (die sowohl belletristische als auch essayistische Texte umfassen) ja auch selbst aktiv partizipierte.

Gerade in dieser Beziehung bieten die Texte Frankos ein besonders dankbares komparatistisches Untersuchungsgebiet, vernetzen sie doch eine externe Form von Interkulturalität, die über die engere kulturelle Konstellation Galiziens selbst etwa nach Frankreich hinausreicht und Frankos ambivalente Positionierung etwa dem französischen Symbolismus gegenüber inkludiert (den Franko als moralisch zweifelhafte Erscheinung der Dekadenz zwar kritisierte, durch Übersetzungenproben der Lyrik von Paul Verlaine und Jean Moréas aber nichtsdestotrotz einem breiteren ukrainischsprachigen Publikum in Galizien zugänglich machte); als interne, im Rahmen der Donaumonarchie positionierte Formen von Interkulturalität eröffneten sich für Simonek Fragestellungen wie etwa Frankos Auseinandersetzung mit Nikolaus Lenau, dessen Darstellung der Hauptstadt Wien sowie von Kaiser Franz Joseph, die – paradigmatisch für den Umgang mit diesen literarischen Motiven in der galizisch-ukrainischen Literatur – in aller Regel unter dem Signum des Unwirklichen und Abstrakten erfolgte. Dies betrifft neben Franko selbst auch weitere bedeutende ukrainische Autoren aus Galizien, wie etwa Marko Čeremšyna oder Vasyľ Stefanyk (Simonek 1998).

In bezug auf die polnische Literatur war für Simonek die Beschäftigung Frankos mit der polnischen Moderne, also dem sogenannten „Jungen Polen“, von Interesse, deren ästhetistische Programmatik Franko zwar (analog zu den französischen Symbolisten) zurückwies, deren textueller Produktion selbst Frankos eigenes Schreiben aber zahlreiche Innovationsimpulse verdankte. Diese ästhetische Ausrichtung vor allem nach Krakau hin lässt sich dann bei

der der ukrainisch-galizischen Moderne um 1900 noch stärker beobachten, so dass man in Falle der Lemberger Gruppierung „Moloda Muza“ [Die junge Muse] in Abwandlung der Begrifflichkeit Harold Blooms nicht von einer Einflussangst, sondern von einer regelrechten Einflussehnsucht sprechen könnte (Simonek 2000).

Besonders intensiv befasste sich auch der in Wien lehrende Slavist Alois Woldan in der jüngeren Vergangenheit mit Galizien, der im Folgenden über einige seiner diesbezüglichen Arbeiten aus den Jahren 2007 und 2008 etwas detaillierter vorgestellt werden soll. Alle diese Beiträge stehen ganz im Zeichen der interkulturellen Beziehungen zwischen den verschiedenen Literaturen Galiziens und kreisen um die (jeweils unterschiedlich angesetzte) Fragestellung von kulturellen und sprachlichen Grenzziehungen sowie deren Aufhebung, die für Konvergenz wie Konkurrenz der diversen Literaturen in Galizien kennzeichnend waren. Aus den Studien Woldans ergibt sich zusammengenommen das Szenario einer kulturellen Verdichtung, innerhalb derer das Eigene umso stärker betont wurde, je näher es sich an das Fremde gerückt sah und je mehr sich das Fremde als dem Eigenen homolog erwies. Diese Konstellation zeichnet Woldan in mehreren Aufsätzen, die der Stadt Lemberg – polnisch *Lwów*, ukrainisch *L'viv* – als Ort der kreativen Erinnerung gewidmet sind. Der gleichnamige Beitrag des Jahres 2007 etwa spannt einen literaturgeschichtlichen Bogen von Józef Bartolomej Zimorowicz' 1693 in Krakau gedruckter, in Latein verfasster Darstellung der Belagerung Lembergs durch die Türken im Jahre 1672 bis hin zu den Lemberg thematisierenden Texten der postmodern-karnevalistisch ausgerichteten Gruppierung BU-BA-BU, zu der sich die ukrainischen Autoren Jurij Andruchovyč, Viktor Neborak und Oleksandr Irvanec' zusammengeschlossen haben. Erst in den Texten dieser Gruppierung scheint der gesamte Lemberger Stadt- und Erinnerungsraum einer Vertextung offen zu stehen, während das 19. und die erste Hälfte des 20. Jahrhunderts von polnischer wie ukrainischer Seite her jeweils konkurrierende Modi des an die Stadt und an ihre Geschichte gebundenen kulturellen Gedächtnisses aufweist, so dass sich die Vorstellung eines angeblich harmonischen Miteinanders der verschiedenen Ethnien in Lemberg letztlich als nostalgische Verklärung einer de facto auf Gegenläufigkeit hin angelegten kulturellen Konstellation erweist (Woldan 2007).

Dem Überschreiten von Grenzen in gleich mehrfacher Hinsicht spürt ein synthetisch angelegter Beitrag Woldans aus dem Jahre 2008 nach; Grenzüberschreitung meint hier zuerst einmal das Überschreiten von Sprachgrenzen in Richtung Mehrsprachigkeit und Mehrfachidentität galizischer Autoren des 19. und 20. Jahrhunderts, wobei Woldan neben den bereits

erwähnten Größen Rittner und Franko (für die Woldan eine Gleichrangigkeit des ukrainischen, polnischen und deutschsprachigen Werkanteils konstatiert) zusätzlich noch Osyp-Jurij Fed'kovyč anführt, dessen in Ukrainisch verfasste Gedichte Woldan zufolge ästhetisch weit avancierter gehalten sind als die (bisweilen thematisch parallel gehaltenen) Texte in deutscher Sprache, die sich im epigonalen Fundus spätromantischer Lyrik erschöpfen. Als zweite Facette von Grenzüberschreitung fokussiert Woldan dann jene mental gesetzte Grenze zwischen zivilisiertem West- und rückständigem Osteuropa, die sich beginnend vom aufklärerischen Impetus von Franz Kratter und Balthasar Hacquet am Ende des 19. Jahrhunderts bis hinauf zu Karl Emil Franzos' Kulturbildern aus „Halb-Asien“ in Reiseberichten über Galizien wieder findet. Die dritte Bedeutung von Grenzüberschreitung verortet Alois Woldan dann schließlich in der für Galizien typischen Tendenz, durch die Verschränkung von fiktionalen und nonfiktionalen literarischen Gattungen neue synkretistisch gehaltene narrative Modelle zu produzieren; als Belege für die signifikante Produktivität dieses Ansatzes verweist Woldan zunächst auf jene Mischgattungen, die der Thematisierung der Huzulen oder der Räubergestalt des Dobosz gewidmet sind und in denen fiktive Erzählhandlung und ethnographischer Bericht zu einem zusammengesetzten, übergeordneten Ganzen kombiniert werden; als entsprechende Beispiele werden neben Texten der polnischen Romantik etwa Leopold von Sacher-Masochs Erzählung *Der Hajdamak* aus dem Jahr 1882 oder Franzos' Roman *Der Kampf ums Recht* genannt. Eine damit korrespondierende, Fiktion und Erfahrungsbericht verschränkende und damit die Grenzen der Gattung überschreitende Erzählstrategie sieht Woldan darüber hinaus aber auch in den deutschsprachigen Reiseberichten der jüngeren Gegenwart, wie etwa in Verena Dohrns *Reise nach Galizien* aus dem Jahr 1991, am Werk (Woldan 2008).

In einer weiteren Arbeit ebenfalls aus dem Jahr 2008 werden unter dem englischen Titel *Encountering the Other: the Galician Text and Context* Formen der Grenzüberschreitung zwischen dem Selbst und dem Anderen bzw. zwischen Selbst- und Fremdbild am Beispiel der historischen Reiseliteratur zu Galizien noch vertieft. Woldan weist hier rekurrierende Muster von Fremdwahrnehmung auf, die sich in Phantasmen von Ineffizienz, Devianz und Alterität manifestieren: So werden in den einschlägigen Quellen etwa der mangelnde Ertrag von Landwirtschaft und Viehzucht in Galizien im Vergleich zur Steiermark und zu Tirol konstatiert, die Huzulen in den Karpaten in das Klischee der „edlen Wilden“ eingepasst und die orthodoxen Juden Galiziens überhaupt als das radikal Andere mit den westeuropäischen Vorstellungen von Zivilisation, Ordnung und Effizienz konfrontiert. In Bezug auf die Juden mündet diese Haltung etwa in Joseph Rohrsers 1804 in Wien erschienenen

Bemerkungen auf einer Reise von der türkischen Grenze über die Bukowina durch Ost- und Westgalizien [...] nach Wien in der Forderung nach bedingungsloser Assimilation, so dass in diesen Texten letztlich viel mehr das Trennende als jenes angeblich Verbindende im Vordergrund steht, das den *post festum* konstruierten Galizien-Mythos prägt (Woldan 2008a).

Neben der Literaturwissenschaft hat sich auch die slavistische Sprachwissenschaft an österreichischen Universitäten innerhalb des Berichtszeitraums kontinuierlich mit Galizien auseinandergesetzt. Eine interkulturelle Komponente ist diesen Arbeiten insofern mit einer gewissen Automatik eingeschrieben, als das Ukrainische in Galizien gerade im 19. Jahrhundert keinesfalls als eine stabile, von anderen sprachlichen Wahlmöglichkeiten autonome Erscheinung verstanden werden kann, sondern sich in langwierigen, verwickelten Auseinandersetzungen gegen das Polnische, das Kirchenslavische und das Russische durchsetzen musste, wobei alle diese Sprachen das Ukrainische stark beeinflussten. Diese Verankerung in einem multilingualen, jeweils konkurrierenden Kontext umfasste auch das sogenannte „Jazyčie“ und reichte bis hin zur erbittert geführten Diskussion, ob das Ukrainische mit dem lateinischen oder aber mit dem kyrillischen Alphabet geschrieben werden sollte.

Mit Fragen dieser Art haben sich nun vor allem zwei Slavisten beschäftigt, die hier mit einigen ausgewählten Arbeiten näher vorgestellt werden sollen: Der Salzburger Slavist Hermann Bieder setzte sich in einer ganzen Reihe von Einzelbeiträgen mit der Bedeutung wissenschaftlicher Institutionen für die Entwicklung des Ukrainischen gerade in Galizien sowie mit der Systematik und Terminologie ukrainischer Grammatiken auseinander. So skizziert Bieder etwa die eminente Bedeutung, die gerade die Wiener akademische Slavistik im ausgehenden 19. und beginnenden 20. Jahrhundert für die Evolution des ukrainischen Geisteslebens in Galizien gehabt hat: Insbesondere die Professoren Franz Miklosich und Vatroslav Jagić bildeten eine Vielzahl von ukrainischen Schülern aus, die ihrerseits dann Professuren an den Universitäten Lemberg und Czernowitz annahmen und die wissenschaftlichen Positionen ihrer Lehrer dort weitervermittelten, diese andererseits auch in wichtigen Punkten korrigierten. Über die teilweise intensiv geführte Korrespondenz zwischen den Wiener Lehrern und den ukrainischen Schülern (die, wie im Falle von Ivan Franko, Vasyľ Ščurat oder Osyp Makovej gleichzeitig bedeutende Philologen und bedeutende Schriftsteller waren) und über die Veröffentlichungen dieser ukrainischen Gelehrten etwa in Jagićs renommiertem *Archiv für slavische Philologie* konstituierte sich ein dichtes Netzwerk zwischen Wien, Lemberg und Czernowitz, das von einer in alle Richtungen pulsierenden und ausgesprochen produktiven Intensität gekennzeichnet war (Bieder 2004).

Als eingebettet in dieses philologische Netzwerk zwischen Peripherie und Zentrum erweisen sich auch die zahlreichen Grammatiken des Ukrainischen, die in der vorwissenschaftlichen Periode vom Ende des 18. bis Mitte des 19. Jahrhunderts (so Bieders Terminologie) und später dann in der wissenschaftlichen Periode bis zum Ersten Weltkrieg in Galizien erschienen sind. Bieder zeigt hier am Beispiel der ersten Phase, wie etwa Ivan Mohyl'nyč'kyj, Josyp Lozyns'kyj oder Jakiv Holovac'kyj versuchten, das Ukrainische zwischen den Alternativen von kirchenslavischer Tradition und ukrainischer Volkssprache zu kodifizieren, und sich dabei wechselweise an russischen Vorbildern wie Michail Lomonosovs *Russischer Grammatik* oder aber an der philologischen Tradition innerhalb der Donaumonarchie, wie etwa an Bartholomäus Kopitars *Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark*, orientierten. Die von Bieder aufgelisteten Verfasser ukrainischer Grammatiken waren in aller Regel griechisch-katholische Geistliche, die ihre Ausbildung in Wien erhielten, die Verbreitung ihrer Arbeiten verlief keinesfalls nur über das Ukrainische, sondern – wie etwa im Falle von Lozyns'kyjs 1846 auf Polnisch erschienener ukrainischer Grammatik – oft auch über anderssprachige Kanäle. Auch dies belegt erneut die enge interkulturelle Verflechtung in Galizien. In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts lässt sich eine weitgehend analoge Konstellation beobachten, so war etwa die 1862 in Lemberg erschienene Grammatik des Ukrainischen von Mychajo Osadca an den Positionen von dessen Wiener Lehrer Miklosich orientiert, und Osadca selbst musste sich gegen den anonym erhobenen Vorwurf zur Wehr setzen, wonach er aus einer Grammatik des Polnischen abgeschrieben habe (Bieder 2004a).

Für den in Wien lehrenden Michael Moser wiederum ist besonders der von jener Multipolarität zwischen Kirchenslavischem, Russischem und Polnischen geprägte Sprachausbau im Galizien des 19. Jahrhunderts von Interesse, die sich auch in der von Bieder beschriebenen Tradition ukrainischer Grammatiken reflektiert findet; von besonderer Relevanz für Moser sind dabei die kirchlichen, kulturellen und administrativen Texte im galizischen Kontext, wie etwa Sendschreiben des griechisch-katholischen Klerus, Gesetzestexte oder Schullesebücher, die als sprachnormierende und- kodifizierende Medien für den keinesfalls friktionsfrei und organisch verlaufenen Sprachausbau des Ukrainischen in Galizien von besonderer Bedeutung waren. Dass bei diesem Kodifizierungsprozess die sprachlichen Alternativen Russisch, Polnisch und Kirchenslavisch niemals gänzlich ausgeschlossen wurden, sondern in einem intensiven Verhältnis von Konkurrenz, aber auch Koinzidenz standen, zeigt Moser in einem gleichermaßen umfang- wie materialreichen Aufsatz aus dem

Jahre 2003, der ukrainischen Texten galizischer Polen und Polonophiler zwischen 1830 und 1849 gewidmet ist.

Die von Moser hier erschlossenen und sprachwissenschaftlich analysierten Textbelege belegen ein weiteres Mal die Relevanz eines interkulturell ausgerichteten Ansatzes, zeigen sie doch das Auseinandertreten von ethnischer (polnischer) Herkunft der betreffenden Autoren und deren differierender (ukrainischer) publizistisch-literarischer Tätigkeit. Diese sollte aber (etwa in einem naiven Verständnis einer multikulturellen Harmonie in Galizien) keinesfalls als vorbehaltlose Unterstützung ukrainischer kultureller Bestrebungen, sondern als Versuch gewertet werden, die ukrainische Intelligenz in Galizien über das Verfassen ukrainischer Texte für die polnische revolutionäre Sache zu gewinnen. Besonders aufschlussreich ist in dieser Beziehung das Beispiel von Kasper Cięglewicz, der zwischen 1837 und 1848 wegen seiner aufrührerischen Bestrebungen in der Feste Kufstein einsaß und 1843 drei seiner Gedichte im wichtigsten Organ der polnischen Emigration in Paris veröffentlichte. Am Prager Slavenkongress argumentierte Cięglewicz später freilich gegen die Gleichberechtigung der Ruthenen (also der ukrainischen Bevölkerung in Galizien), da diese keine vollwertige Sprache sprächen und ohnehin Teil der Polen wären; nichtsdestoweniger konstatiert Moser, dass Cięglewicz' ukrainische Texte aufgrund ihrer Ausrichtung an der Sprache der Volkslieder für ihre Adressaten sogar besser verständlich waren als jene der Ruthenen selbst. Diese rekrutierten sich nämlich ausnahmslos aus dem griechisch-katholischen Klerus und griffen in ihren Texten stark auf das Kirchenslawische zurück (Moser 2003).

Daneben beschäftigte sich Moser aber auch noch mit einer anderen, für die galizische Sprachlandschaft des 19. Jahrhunderts essentiellen Problematik, nämlich mit dem bereits erwähnten „Jazyčie“. Traditionellerweise versteht die ukrainistische Sprachwissenschaft unter diesem Begriff jene unregelmäßige Kombination von Russisch, Kirchenslawisch und volkssprachlichem Ukrainisch, die besonders in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts die schriftliche Kommunikation in Galizien geprägt hat. Moser bietet nun eine Synopse von zentralen Textgattungen wie wissenschaftliche Literatur, bischöfliche Hirtenbriefe, Erstlesebibeln oder Katechismen, aber auch Poesie; er zeigt anhand all dieser Belege, dass der Begriff „Jazyčie“ relativ willkürlich für Texte erhalten muss, die wahlweise im Ukrainisch-Kirchenslawischen verfasst, an der galizisch-ukrainischen Volkssprache orientiert oder aber in einer so stark an das Russische angenäherten Variante des Ukrainischen gehalten sind, dass Moser diese spezifische Varietät als „Russoruthenisch“ bezeichnet (Moser 2004a). Die von Moser in Folge seiner Argumentation vorgeschlagene Abkehr

vom mehrdeutigen Begriff „Jazyčie“ wäre in jedem Falle in der Lage, die multilinguale und interkulturelle Konstellation der galizischen Sprachenlandschaft in Galizien deutlicher hervortreten zu lassen als bisher.

Eine Lektüre unter analogen interkulturellen Vorzeichen eröffnet auch der letzte Beitrag, der hier abschließend noch referiert werden soll. Er stammt aus der Feder einer Slavistin, die mittlerweile nicht mehr in Österreich tätig ist. Die früher in Wien und nunmehr in Freiburg im Breisgau lehrende Slavistin Juliane Besters-Dilger hat sich neben zahlreichen anderen, synchron wie diachron ausgerichteten Gebieten der Ukrainistik auch mit der Lexik beschäftigt und hier 2006 eine Arbeit zu deutsch-galizischen Sprachbeziehungen unter besonderer Berücksichtigung der Austriazismen vorgelegt. Entsprechende Begriffe wie etwa „bajzel“, „forcug“ oder „štrudel“ drangen in der Habsburgerzeit vor allem in den Bereichen Bildung, Militär und Küche in die ukrainische Sprache in Galizien ein und sind laut Besters-Dilger in der Zwischenzeit wiederum beinahe vollständig aus dem Ukrainischen verschwunden. Dieser lexikalisch ausgerichtete Beitrag vermag übrigens nachdrücklich den engen Konnex von Literatur- und Sprachwissenschaft bei der Auseinandersetzung mit Galizien zu belegen, stellen die Austriazismen doch ein Element jenes Habsburgermythos dar, auf den die ukrainischen Literaten in Galizien vor rund zehn Jahren gerne zurückgegriffen haben. Jurij Andruchovyč etwa glorifiziert das Alte Österreich in seinem Essay *Erc-herc-perc* 1994 in postmodern-ironischer Manier unter anderem auch deshalb, weil es seinem regionalem Dialekt Germanismen wie „fana“ [Fahne] oder „šlak by johoh trafyv“ [der Schlag soll ihn treffen] hinterlassen hat – Germanismen, die sich auch in der Arbeit von Besters-Dilger finden (Besters-Dilger 2006, 35 bzw. 37).

Soweit ein knapp gehaltener Überblick über das, was von Seiten der österreichischen Slavistik in den Jahren von 1988 bis 2008 unter dem Signum der Interkulturalität zu Galizien geleistet wurde. Das von Michael Moser geleitete und aus den Mitteln des ihm 2005 zuerkannten START-Preises finanzierte Projekt „1000 Jahre ukrainische Sprachgeschichte in Galizien“ sowie das im Jahre 2006 an der Universität Wien implementierte und von Lehrenden aus den Bereichen Germanistik, Judaistik, Geschichte und Slavistik betreute Doktoratskolleg „Das österreichische Galizien und sein multikulturelles Erbe“ und die dort tätigen jüngeren wissenschaftlichen Kräfte lassen erhoffen wie auch erwarten, dass diese gerade für die österreichische Slavistik der vergangenen Dezennien kennzeichnende Tradition ihre entsprechende Fortsetzung findet.

Bibliographie

- BESTERS-DILGER Juliane, Deutsch-galizische lexikalische Sprachbeziehungen (mit besonderer Berücksichtigung der Austriazismen), in: *Ethnoslavica. Festschrift für Gerhard Neweklowsky zum 65. Geburtstag*, hrsg. v. J. Reinhart u. T. Reuther (= Wiener Slawistischer Almanach, Sonderband 65), Wien, 2006, p. 29-42.
- BIEDER Hermann, Ukrainistische Sprachwissenschaft im österreichischen Galizien (1848-1918), in: *Sprache und Literatur der Ukraine zwischen Ost und West / Mova ta literatura Ukrajiny miž schodom i zachodom*, hrsg. v. J. Besters-Dilger, M. Moser u. S. Simonek, Bern u. a., 2000, p. 177-193.
- BIEDER Hermann, Die Entwicklung der Ukrainistischen Sprachwissenschaft in Galizien im Zeitraum 1848-1918, in: *Movoznavstvo. Dop. ta povidoml. IV Mižnarodnyj konhres ukrajinistiv*, vidp. red. V. Nimčuk, Kyjiv, 2002, p. 328-332.
- BIEDER Hermann, Istorija izučenija ukrainskogo jazyka v Avstro-Vengrii (1848-1918). Venskij i Gracskij university, in: *Ucrainica Brunensia. T. I: Ukrajinistika - minulost, přítomnost, budoucnost*, red. G. Mironova, Brno, 2004, p. 31-46.
- BIEDER Hermann, Die ukrainische Grammatikographie des 19. Jahrhunderts im Kontext ost- und mitteleuropäischer sprachwissenschaftlicher Richtungen, in: *Comparative Cultural Studies in Central Europe*, eds.: I. Pospíšil, M. Moser, Brno, 2004a, p. 119-160.
- BIEDER Hermann, Die Klassifizierung der ostslawischen Sprachen und Dialekte in der galizischen Sprachwissenschaft (zweite Hälfte 19. Jahrhundert), in: *Normen, Namen und Tendenzen in der Slavia. Festschrift Karl Gutschmidt zum 65. Geburtstag*, hrsg. v. V. Lehmann u. L. Udolph, München, 2004b, p. 141-152.
- BIEDER Hermann, Nazvy častyn movy v zachidnoukrajins'kych hramatykach XIX st. (v konteksti tohočasnoji jevroejs'koji hramatykohrafiji), in: *Ucrainistica*, red. M. Verbovyj, Kryvyj Rih, 2006, p. 47-59.
- BIEDER Hermann, Die syntaktische Terminologie in den galizisch-bukowinischen Grammatiken der ukrainischen Sprache (19. Jahrhundert). Aspekte multilateraler Sprach- und Wissenschaftskontakte, in: *Die Ukrainer (Ruthenen, Russinen) in Österreich-Ungarn und ihr Sprach- und Kulturleben im Blickfeld von Wien und Budapest*, hrsg. v. M. Moser u. A. Zoltán (= Slavische Sprachgeschichte, Bd. 4), Wien - Berlin, 2008, p. III-171.

- BIEDER Hermann, Die Sprachpolitik der Ukraine und Weißrusslands im Kontext internationaler Sprachplanung, in: *Frankreich als Vorbild? Sprachpolitik und Sprachgesetzgebung in europäischen Ländern*, hrsg. v. P. Braselmann u. I. Ohnheiser, Innsbruck, 2008a, p. 79-97.
- MILANOWSKI Anna, Czy Tadeusz Rittner był pisarzem polskim czy austriakiem?, in: *Recepcja literacka i proces literacki. O polsko-niemieckich kontaktach literackich od modernizmu po okres międzywojenny / Literarische Rezeption und literarischer Prozess. Zu den polnisch-deutschen literarischen Wechselbeziehungen vom Modernismus bis in die Zwischenkriegszeit*, hrsg. v. G. Ritz u. G. Matuszek, Kraków, 1999, p. 63-85.
- MOSER Michael, Ruthenisch oder Russisch: Die Sprache der ukrainischen Russophilen in der Habsburgermonarchie, in: *Wiener Slavistisches Jahrbuch* 48, 2002, p. 99-115.
- MOSER Michael, Das Ukrainische („Ruthenische“) der galizischen Polonophilen zwischen 1830 und 1849, in: *Zeitschrift für Slavische Philologie* 62, 2003, p. 311-358.
- MOSER Michael, Die sprachliche Erneuerung der galizischen Ukrainer zwischen 1772 und 1848/1849 im mitteleuropäischen Kontext, in: *Contemporary Cultural Studies in Central Europe*, eds.: I. Pospíšil, M. Moser, Brno, 2004, p. 81-118.
- MOSER Michael, „Jazyčije“ - ein Pseudoterminus der sprachwissenschaftlichen Ukrainistik, in: *Studia Slavica Hungarica* 49, 2004a, p. 121-147.
- MOSER Michael, Some Viennese contributions to the development of Ukrainian terminologies, in: *Ukraine's re-integration into Europe: A historical, historiographical and political urgent issue*, eds.: G. Brogi-Bercoff, G. Lami (= *Slavica*, vol. 9), Alessandria, 2005, p. 139-180.
- MOSER Michael, Josyf Levyc'kyj jak borec' za kul'turu „rus'koji“ (ukrajins'koji) movy, in: *Confraternitas. Juvilejnyj zbirnyk na pošanu Jaroslava Isajevyča*, vidp. red. M. Krykun (= *Ukrajina: kul'turna spadščyna, nacional'na svidomist', deržavnist', vyp. 15*), L'viv, 2006/2007, p. 447-460.
- MOSER Michael, „Ruthenische“ (ukrainische) Sprach- und Vorstellungswelten in den galizischen Volksschullesebüchern der Jahre 1871 und 1872 (= *Slavische Sprachgeschichte*, Bd. 2), Wien, 2007.
- MOSER Michael, Slov'janska ideja v seredovyšči halyč'kych rusyniv (ukrajinciv) peremys'koji jeparchiji (1830-1848/49 rr.), in: *Amoenitates vel lepores philologicae* (Festschrift für Waclaw Twardzik), red.: R. Laskowski, R. Mazurkiewicz, Kraków, 2007a, p. 416-427.
- MOSER Michael, „Austroruthenisch“? - Der Wiener „Věstnyk“ als Zeitung „für die Ruthenen des österreichischen Staates“, in: *Die Ukrainer (Ruthenen,*

- Russinen) in *Österreich-Ungarn und ihr Sprach- und Kulturleben im Blickfeld von Wien und Budapest*, hrsg. v. M. Moser u. A. Zoltán (= Slavische Sprachgeschichte, Bd. 4), Wien - Berlin, 2008, p. 29-100.
- MOSER Michael, *Pryčynky do istoriji ukrajins'koj movy*, Charkiv, 2008a.
- SIMONEK Stefan, Nikolaus Lenau und Ivan Franko. Ein Kapitel österreichischer Literaturgeschichte, in: *Lenau-Forum* 18, 1992, p. 63-70.
- SIMONEK Stefan, Zur Darstellung Wiens im Werk Ivan Frankos, in: *Wien als Magnet? Schriftsteller aus Ost-, Ostmittel- und Südosteuropa über die Stadt*, hrsg. v. G. Marinelli-König u. N. Pavlova, Wien, 1996, p. 177-197.
- SIMONEK Stefan, Die Rezeption von Kazimierz Przerwa-Tetmajers Lyrik durch Ivan Franko (Zur Moderne im europäischen Zwischenfeld), in: *Wechselbeziehungen zwischen slawischen Sprachen, Literaturen und Kulturen in Vergangenheit und Gegenwart*, hrsg. v. I. Ohnheiser, Innsbruck, 1996a, p. 336-346.
- SIMONEK Stefan, *Ivan Franko und die „Moloda Muza“*. Motive in der westukrainischen Lyrik der Moderne (= Bausteine zur Slavischen Philologie und Kulturgeschichte, Reihe A, Neue Folge, Bd. 23), Köln - Weimar - Wien, 1997.
- SIMONEK Stefan, Der „abstrakte Monarch“ Kaiser Franz Joseph I. in der galizisch-ukrainischen Literatur der Jahrhundertwende, in: *An meine Völker. Die Literarisierung Franz Joseph I.*, hrsg. v. L. R. G. Declodt, Bern, 1998, p. 237-254.
- SIMONEK Stefan, Tadeusz Rittners literarisches Debüt im Rahmen der Wiener Moderne, in: *Recepcja literacka i proces literacki. O polsko-niemieckich kontaktach literackich od modernizmu po okres międzywojenny / Literarische Rezeption und literarischer Prozess. Zu den polnisch-deutschen literarischen Wechselbeziehungen vom Modernismus bis in die Zwischenkriegszeit*, hrsg. v. G. Ritz u. G. Matuszek, Kraków, 1999, p. 87-115.
- SIMONEK Stefan, Zur intertextuellen Präsenz des Jungen Polen in den Gedichtbänden der Moloda Muza, in: *Sprache und Literatur der Ukraine zwischen Ost und West / Mova ta literatura Ukrajinny miž schodom i zachodom*, hrsg. v. J. Besters-Dilger, M. Moser u. S. Simonek, Bern u. a., 2000, p. 55-69.
- SIMONEK Stefan, Tadeusz Rittners Feuilleton „Ogrody“ und die Gartenwelten der Wiener Moderne, in: *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace Historycznoliterackie*, z. 95-96, 2000/2001, p. 69-80.
- SIMONEK Stefan, Zur Darstellung Wiens in der ukrainischen Gegenwartsliteratur aus Galizien, in: *Annali dell'Università degli Studi di Napoli „L'Orientale“*, Sezione Germanica N.S. XIV, 1-2, Napoli, 2004, p. 215-231.

- SIMONEK Stefan, Deterritoralisierte Texte. Am Beispiel von Tadeusz/Thaddäus Rittner und Peter Altenberg, in: *Ent-,grenzte“ Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart*, hrsg. v. H. Mitterbauer u. K. Scherke (= Studien zur Moderne, Bd. 22), Wien, 2005, p. 337-352.
- WOLDAN Alois, Galizien - ein Raum des Mythos. Zur erzählenden Prosa von Andrzej Stojowski, in: *Ein Leben für Freiheit und Dichtung. Festschrift zum 70. Geburtstag für Joseph P. Strelka*, hrsg. v. K. F. Auckenthaler, H. H. Rudnick, K. Weissenberger, Tübingen, 1997, p. 203-225.
- WOLDAN Alois, Adam Mickiewicz in der Ukraine und Galizien - Formen der Aneignung, in: *Adam Mickiewicz (1798-1855). Ein grosser [sic] polnischer Dichter*, hrsg. v. E. Haloń, Wien, 1999, p. 56-67.
- WOLDAN Alois, The imagery of Lviv in Ukrainian, Polish and Austrian Literatures: From the Sixteenth Century to 1918, in: *Lviv. A City in the Crosscurrents of Culture* (= Harvard Ukrainian Studies, Special Issue, Volume XXIV), 2000, p. 75-93.
- WOLDAN Alois, Dobosz i Dowbusz - dwie wersje legendy. O Doboszu u Stanisława Vincenza i Hnata Chotkewycza, in: *Stanisław Vincenz - humanista XX wieku*, pod red. M. Ołdakowskiej-Kuflowej (= Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego. Źródła i monografie 234), Lublin, 2002, p. 187-199.
- WOLDAN Alois, Bevormundung oder Selbstunterwerfung? Sprache, Literatur und Religion der galizischen Ruthenen als Ausdruck einer österreichischen Identität? in: *Habsburg postcolonial. Machtstrukturen und kollektives Gedächtnis*, hrsg. v. J. Feichtinger, U. Prutsch u. M. Csáky, Innsbruck (= Gedächtnis - Erinnerung - Identität Bd. 2), 2003, p. 141-152.
- WOLDAN Alois, Regionale Identität am Beispiel von Andrzej Stasiuk und Juri Andruchowytch, in: *Die Ukraine, Polen und Europa. Europäische Identität an der neuen EU-Ostgrenze*, hrsg. v. R. Makarska u. B. Kerski, Osnabrück, 2004, p. 243-257.
- WOLDAN Alois, Interkulturelle Beziehungen in den Literaturen Galiziens, in: *Germanistische Erfahrungen und Perspektiven der Interkulturalität*, hrsg. v. F. Grucza, H.-J. Schwenk u. M. Olpińska, Warszawa, 2005, p. III-129.
- WOLDAN Alois, Lemberg als Ort der (kreativen) Erinnerung, in: *Zwischeneuropa / Mitteleuropa. Sprache und Literatur in interkultureller Konstellation. Akten des Gründungskongresses des Mitteleuropäischen Germanistenverbandes*, hrsg. v. W. Schmitz i. V. m. J. Joachimsthaler (= Veröffentlichungen des Mitteleuropäischen Germanistenverbandes, Bd. 1), Dresden, 2007, p. 233-243.

- WOLDAN Alois, Grenzdialoge in den Literaturen Galiziens, in: *Dialoge über Grenzen. Beiträge zum 4. Konstanzer Europa-Kolloquium*, hrsg. v. N. Procopan u. R. Scheppeler, Klagenfurt, 2008, p. 56-83.
- WOLDAN Alois, Encountering the Other: the Galician Text and Context, in: *L'Invention de l'Autre*, sous la direction de J. Nowicki et Cz. Porębski, Paris, 2008a, p. 135-148.
- WYTRZENS Günther, Die österreichische Kunst und Literatur der Jahrhundertwende in den polnischen Feuilletons von Thaddäus Rittner, in: „*Primi sobran'e pestrych glav*“. *Slavistische und slavenkundliche Beiträge für Peter Brang zum 65. Geburtstag*, hrsg. v. C. Goehrke, R. Kemball, D. Weiss, redigiert v. M. Bankowski-Züllig (= *Slavica Helvetica*, Bd. 33), Bern u. a., 1989, p. 385-392 [wiederabgedruckt in Wytrzens 2009, p. 287-294].
- WYTRZENS Günther, Zum literarischen Schaffen Frankos in deutscher Sprache, in: *Wiener Slavistisches Jahrbuch* 37, 1991, p. 103-112 [wiederabgedruckt in Wytrzens 2009, p. 227-237].
- WYTRZENS Günther, Pol'skie fel'etony Tadeuša Rittnera o Vene. Problemy žanra, in: *Problemy žanra, Litteraria humanitas II, Genologické studie*, Brno, 1993, p. 379-384 [in dt. Übersetzung als „Tadeusz Rittners polnische Feuilletons über Wien. Zur Problematik des Genres“ wiederabgedruckt in Wytrzens 2009, p. 287-294].
- WYTRZENS Günther, *Slawische Literaturen - Österreichische Literatur(en)*, hrsg. v. F. B. Poljakov u. S. Simonek (= *Wechselwirkungen. Österreichische Literatur im internationalen Kontext*, Bd. 12), Bern u. a., 2009.

Negative Galizien-Klischees in der Bukowiner Öffentlichkeit vor dem Ersten Weltkrieg

— Andrei Corbea-Hoisie

Professeur à l'Université de Iasi (Jassy), Roumanie

AM 9. UND 19. DEZEMBER 1917, gerade als die Unterzeichnung der Waffenstillstände zwischen den Mittelmächten und Rumänien (in Focsani), bzw. dem von den Bolschewiki regierten Russland (in Brest-Litowsk) bevorstand, hielt der rumänische Abgeordnete der Bukowina Aurel Onciul zwei denkwürdige Reden im Wiener Reichsrat, die einen gemeinsamen Standpunkt aller Vertreter des Kronlandes ungeachtet ihrer Nationalität zu den bevorstehenden Friedensverhandlungen mit den geschlagenen Gegnern bekunden sollten¹. Trotz des unbekümmerten geopolitischen Phantasierens des einstigen Freundes von Aurel Popovici, dem Erfinder der „Vereinigten Staaten von Grossösterreich“² und Vertrauten des Thronfolgers Franz Ferdinand, lässt sich in seiner grossangelegten Vision neuer Grenzen und Staaten in Ost- und

1. Aurel Onciul (1864-1921) war einer der einflussreichsten und begabtesten rumänischen Politiker der Bukowina vor dem 1. Weltkrieg, Landtags- und Reichsratsabgeordneter, Gründer und Führer der hauptsächlich von dem rumänischen Kleinbürgertum getragenen Demokratischen Partei, Initiator einer Reihe von Reformgesetzen, u.a. 1904 des neuen Landtagwahlordnungsgesetzes, das die Weichen des sogenannten Bukowiner „Ausgleichs“ von 1909 stellte. Seine Weigerung während des 1. Weltkriegs, die rumänischnationale Sache gegen die Integrität der Habsburger Monarchie zu unterstützen, sowie seine Bereitschaft, mit den Vertretern der Ukrainer eine Teilung der Bukowina zu verhandeln, führten 1918 zu seiner Verhaftung in Rumänien und zu einer zwangshaften Entfernung aus dem politischen Leben. Die Texte der zwei Reden wurden aus den entsprechenden Reichsratsprotokollen in der Dokumentation *Aurel Ritter von Onciul und der nationale Ausgleich in der österreichischen Bukowina*, hrsg. von Aurel Constantin Onciul, Nürnberg 1999, S. 141-155, aufgenommen. Wir zitieren sie aus dieser Dokumentation.

2. Vgl. Popovici Aurel: *Die Vereinigten Staaten von Gross-Österreich. Politische Studien zur Lösung der nationalen Fragen und staatsrechtlichen Krisen in Oesterreich-Ungarn*, Leipzig 1906.

Südosteuropa mindestens ein von ihm schon längst formuliertes Projekt vermerken, das erst in den jetzt gegebenen Umständen als durchführbar schien: der Anschluss Rumäniens an Österreich infolge einer auch in manchen Bukarester Kreisen erwogenen Ersetzung der Hohenzollern-Dynastie³ durch einen Habsburger, der, so Onciul, der Kaiser selbst nach dem bewährten Modell der Personalunion sein könnte⁴. Die Bukowina (wie auch Siebenbürgen) wäre dann selbstverständlich dieser neuen staatlichen Konfiguration einverleibt worden, die eigentlich ein von Onciul im Namen der politischen Rason empfohlenes territorielles Opfer Österreichs ausgleichen dürfte; er meinte einen Verzicht auf Galizien, dessen westlicher Teil einem unter preussischen Einfluss restaurierten Königreich Polen zufallen, während der östliche dem neuen ukrainischen Staat bzw. Russland im Austausch gegen Bessarabien angeboten werden sollte⁵. Dieser Verlust würde für Österreich gar nicht so schmerzlich fallen, – fuhr Onciul fort – denn einerseits sei „unsere natürliche Einflusssphäre [...] das Donaubecken und dieses hat seine geographische Grenze an dem Kamme der Karpathen“ und andererseits „insofern wir den Kamm der Karpathen überschritten und seinerzeit Galizien annektiert haben, sind wir aus unserer normalen Bahn hinausgetreten und haben einen Fremdkörper in uns aufgenommen“⁶, wobei die Galizianer auch „unsere Verhältnisse im Innern völlig auf den Kopf gestellt und einen entsprechenden nationalen Ausbau in Österreich gehindert“⁷ hätten. Im emphatischen

3. Als Rumänien 1918 sich infolge der Auflösung der bisher alliierten russischen Armee und der dadurch unvermeidlichen eigenen militärischen Niederlage gezwungen sah, einen Separatfrieden mit den Zentralmächten zu schliessen, überlegte man auch in den „germanophilen“ Kreisen führender rumänischer Politiker um den ehemaligen Ministerpräsidenten Petre P. Carp, den König Ferdinand von Hohenzollern-Sigmaringen, (der sich übrigens konsequent weigern wird, jenen Friedensvertrag zu unterzeichnen), zu entthronen, um bessere Bedingungen bei den Verhandlungen zu bekommen. Die Krone sollte jedoch – auch wegen der habsburgfeindlichen rumänischen Öffentlichkeit –, einem deutschen Prinzen (Friedrich Karl von Hessen oder Oskar, dem jüngsten Sohn des Kaisers Wilhelm II.) angeboten werden, vgl. Murphy Justin D., „Treaty of Bucharest“, in: *The European powers in the First World War: an encyclopedia*, ed. by Spencer Tucker, Laura Matysek Wood, Justin D. Murphy, London 1996, S. 147-149; zur Lage Rumäniens im Jahre 1918 vgl. Hitchens Keith, *Rumania 1866-1947*, Oxford 1994, S. 273 ff.

4. Onciul (Anm. 1), S. 153; Onciul hat eine solche politische Konstruktion schon in seinen frühen politischen Essays entworfen, wo er aber zwischen der Habsburger Monarchie und dem Königreich Rumänien ein Verhältnis vorsah, das sich nach dem Muster der Beziehung Bayerns zum Deutschen Reich richten sollte, vgl. Onciul Aurel, „Conditiiunile existentei Romanilor“, in: „Privitorul“, Jg. 1, Nr. 1 (Mai 1902), S. 3.

5. Onciul (Anm. 1), S. 146 f.

6. *Ibid.*, S. 145. Bezieht sich hier Onciul etwa auf die Vorbehalte der Kaiserin Maria-Theresia gegen die von ihrem Sohn und Koregenten Josef II. gewollten Anschluss Galizien nach der ersten Teilung Polens 1772. Vgl. Jean Bérengers Aufsatz in diesem Band.

7. Onciul (Anm. 1), S. 145.

Schwung derartiger „strategischer“ Ausführungen, die die „Abtretung“ Galiziens als eine Geste der Harmonie willen zwischen Österreich und dem Deutschen Reich darzustellen versuchten, empfand Onciul weder die Verpflichtung, die besagten Behauptungen näher zu begründen, noch das Bedürfnis, sich die Mühe zu geben, eine gewisse idiosynkratische Befangenheit in Bezug auf Galizien zu verschleiern. Denn die Perspektive eines Nachkriegs-Polens im Rahmen der Monarchie erscheint ihm für die Autonomie der Bukowina als besonders bedrohlich; „sie würde einfach aufgehen in dem grosspolnischen Reiche, sie würde [...] zermalmt werden in der Masse einer grossen anderen Nation, zu der wir weder historisch noch kulturell, noch sonst irgendeine Beziehung haben“⁸. Überhaupt sei die historische Erfahrung der Angliederung der Bukowina an Galizien 1786 eben diejenige, die diesen Verdacht nähre: „Als Rumänen sind wir während des Zusammenhanges mit Galizien als Nation geradezu verdorrt“, und „im Falle einer Verbindung mit Polen würden die Verhältnisse in nationaler Beziehung noch viel ärger für uns werden“. Daher auch die Konsequenz: „Es ist also selbstverständlich, dass wir uns gegen diese Eventualität wehren.“⁹

Ob Onciuls emotionsbeladene Wachrufe historischer Altlasten der gemeinsamen Geschichte beider benachbarten Kronländer eine realitätsbezogene Begründung in einem Augenblick hatte, als das wechselhafte Kriegsgeschehen die Unsicherheit über das Schicksal der Habsburger Monarchie in Hinblick auf die zukünftige Gestaltung Europas stetig steigen liess, sei dahingestellt. Das Bild des den kleinen südlichen Nachbarn „bedrohenden Galiziens“ war indes mitnichten eine diskursive Erfindung des Redners, sondern gehörte seit langem dem festen Vorrat der Feindbilder, denen sich Akteure der Bukowiner Öffentlichkeit in verschiedenen Momenten der lokalen politischen Konfrontationen zu bedienen pflegten. Zwölf Jahre vor Onciuls Intervention im Wiener Reichsrat, als die innere Lage der Monarchie noch stabil zu sein schien und niemand sich wagte, den Status der Bukowina als Kronland in Frage zu stellen¹⁰, taucht zum Beispiel dasselbe Misstrauen gegenüber Galizien und angeblichen Machenschaften gewisser galizischen Kreise gegen die Interessen der Bukowina als eine Art von *déjà vu* in den Debatten des Czernowitzer Landtags auf. Die Rede des Abgeordneten

8. *Ibid.*, S. 143.

9. *Ibid.*, S. 142.

10. Die Bukowina ist im Zusammenhang mit den Plänen der Wiener Regierung während des 1. Weltkrieges, wenn nicht schon vor dem Kriegsbeginn 1914, zum territorialen Tauschobjekt verschiedener Verhandlungen geworden, die ihr Verbleib in der Habsburg-Monarchie in Frage stellen konnten, vgl. Prokopowitsch Erich, *Das Ende der österreichischen Herrschaft in der Bukowina*, München 1959, S. 24 ff.; Sonevtsky Leonid, *Bukowina in the diplomatic negotiations of 1914*, New York 1960.

Alfred Halban¹¹ am 18. November 1905 ist fast vollständig der Widerlegung der gegen die polnischen Vertreter erhobenen Beschuldigung gewidmet, diese würden im Dienste dunkler Mächte agieren, die die Abhängigkeit der Bukowina im Verhältnis zu Galizien auf verschiedene Wege beibehalten oder wieder herstellen möchten. „Man ruft ‘Los von Galizien’ und niemand untersucht die Grundlagen dieses Lösungswortes“¹², stellt der Redner mit ohnmächtiger Nüchternheit fest, nachdem er sich „zum Schutze“ der Bukowiner Polen, „die man immer verantwortlich macht für alles was man dem Nachbarlande vorwirft“, genötigt sah, zweimal zu versichern, dass „Galizien nichts anderes als gute Nachbarschaft wünscht“¹³.

Der Text dieser Rede ist auch deswegen anregend, weil dank der Bemühung des vier Jahre später nach Lemberg berufenen Professors für Rechtswissenschaften Halban, seine Entgegnung so deutlich wie möglich zu formulieren, darin die Elemente des negativen Galizien-Bildes in dem Bukowiner *imaginaire collectif* am Anfang des 20. Jahrhunderts sorgfältig klassifiziert und hierarchisiert werden. „Ich bitte mir auch nur einen einzigen Artikel eines massgebenden polnischen Blattes zu nennen, wo die Bukowina so behandelt worden wäre, wie Galizien von Bukowiner Blättern leider häufig behandelt worden ist“¹⁴, bemerkt Halban in Bezug auf die blühende, vorwiegend deutschsprachige Zeitungslandschaft Czernowitz, wo Galizien ähnlich wie in der Wiener Presse noch lange im Lichte der symbolischen Geographie wahrgenommen war, wie sie in den 80er Jahren des 19. Jahrhunderts von Karl Emil Franzos in der Formel „Halbasien“ fixiert wurde. Die feuilletonistische Lässigkeit, mit der der Autor von *Schiller in Barnow* die Grenzen zwischen einer vermeintlichen „Zivilisation“ und deren Gegenteil in Osteuropa gezogen hatte, liess die Überheblichkeit jenes deutschtümelnden – auch wenn habsburgtreuen – Bürgertums durchblicken, das schon sehr früh die Vorherrschaft des Deutschen als spezifische Differenz der Czernowitzer urbanen Kultur im östlichen Teil der Monarchie zu behaupten pflegte¹⁵: sogar

11. Alfred Halban [Blumenstok] (1865-1926), damals Professor an der Juristischen Fakultät der Franz-Josephs-Universität Czernowitz, war Abgeordneter der zweiten Kurie in dem 1904 gewählten Bukowiner Landtag und Mitglied der polnischen Fraktion, vgl. Ceausu Mihai-Stefan, *Parlamentarism, partide si elita politica in Bucovina habsburgica (1848-1918)*, Iasi 2004, S. 487.

12. Halban Alfred, *Rede in der Sitzung des Bukowiner Landtages vom 18. November 1905*, Czernowitz 1905, S. 22.

13. *Ibid.*, S. 20.

14. *Ibid.*, S. 14.

15. Corbea-Hoisie Andrei, *Czernowitzer Geschichten. Über eine städtische Kultur in Mittel (Ost)-Europa*, Wien 2003, S. 19 ff.; die Empfehlung des Sektionschefs im Wiener Ministerium für Kultus und Unterricht Karl Lemayer für die Gründung der Czernowitzer Universität als einer „Hochstätte deutscher Wissenschaft“ wurde dadurch begründet, dass diese „ein Attractionspunkt für die zahl-

in Onciuls Äusserung aus dem Jahre 1917, als er noch vor dem Reichsrat über die Bukowina als eine („wenig bekannte“ und „wenig geschätzte“), „Perle“ Österreichs sprach¹⁶, ist ein Echo der bekannten Sentenz Franzos' unüberhörbar, demgemäss man sich „zwischen Sniatyn und Suczawa“¹⁷ wieder „im Westen“ fühle, wo „Bildung, Gesittung und weisses Tischzeug zu finden“¹⁸ wären, während „zwischen Dzieditz und Sniatyn [...] alles Morast ist, nicht bloss die Heerstrassen im Herbst“¹⁹. Die Czernowitzer Presse, die nach 1885 sich allmählich als ein Sprachrohr des sich ja zum Ideal der deutsch-jüdischen Symbiose bekennenden Bukowiner Bürgertums entwickelte²⁰, verbreitete herablassend diese Sorte von Galizien-Bildern, wie sie Franzos und vor und nach ihm zahlreiche andere Publizisten produzierten – monosemantische Zeichen, die leicht kodierbar und dekodierbar sind, um durch plastische, meistens stereotypisierte Sprachrepräsentationen unmittelbare Reaktionen hervorzurufen²¹ –, gerade als Ideologeme in eigener (deutsch-liberaler) Sache, wo das *image* des elenden „Anderen“ („ödes Haideland“, „abscheuliches Hüttchen“, „Trogloditenhöhle“, „halbnackte Kinder“²², aber auch „das Ungeziefer“ jüdischer Händler oder der „Unrath“ in manchen Lemberger Blättern²³) letztendlich zur wirkungsvolleren Selbstinszenierung und –aufwertung des habsburgisch gefärbten, angeblich erfolgreichen Fortschrittsglaubens dienen sollte. Miteingeschlossen war dabei die ebenso im Franzosschen Geiste verübte Kritik an die von Polen dominierte galizische Verwaltung, an die soziale Willkür konservativer polnischen Adliger oder an deren antisemitisch voreingenommenen katholischen Klerikalismus,

reichen flottirenden Elemente des Ostens [...] „welche nach der Natur der Sache jedem mit Überlegenheit auf sie eindringenden Factor zufallen“, werden könnte – vgl. Lemayer Karl, *Die Verwaltung der österreichischen Hochschulen von 1868-1877*, Wien, 1878, zitiert nach Sbiera Ion G.: *Familia Sbiera, dupa traditiune si istorie si Amintiri din viata autorului*, Czernowitz 1899, S. 342.

16. Onciul Aurel (Anm. 1), S. 142

17. Franzos Karl Emil, „Von Wien nach Czernowitz“, in: Franzos Karl Emil, *Aus Halb-Asien. Culturbilder aus Galizien, der Bukowina, Südrussland und Rumänien*, Leipzig, 1876, S. 95.

18. *Ibid.*, S. 112 f.

19. *Ibid.*, S. 95.

20. Vgl. u.a. Winkler Markus, *Jüdische Identitäten im kommunikativen Raum. Presse, Sprache und Theater in Czernowitz bis 1923*, Bremen, 2007.

21. Pageaux Daniel, „Image/Imaginaire“, in: *Europa und das nationale Selbstverständnis. Imagologische Probleme in Literatur, Kunst und Kultur des 19. und 20. Jahrhunderts*, hrsg. von Hugo Dyserinck, Karl Ulrich Syndram, Bonn 1988, S. 369 ff. Vgl. die „klassischen“ Definitionen der Begriffe „Klischee“ und „Stereotyp“ von Lippmann Walter, *Public Opinion*, New York 1922, sowie u.a. die neueren Synthesen *Stereotyp, Identität und Geschichte*, hrsg. von Hans Henning Hahn, Frankfurt a.M. 2002; Amossy Ruth, Herschberg Pierrot Anne, *Stéréotypes et clichés: langue, discours, société*, Paris, 2007.

22. Franzos (Anm. 17), S. 93.

23. *Ibid.*, S. 111.

was nachgerade öfters zu heftigen Polemiken mit polnischen Zeitungen führte; die kritischen Kommentare zahlreicher Czernowitzer Journalisten etwa zu den mutmasslichen Gründen der Ermordung des galizischen Statthalters Potocki 1908 durch einen ruthenischen Studenten hätte Professor Halban auch als einen „eigentümlichen“ und „nach bedauerlichen“ Modus, „gegen Galizien Stimmung“ zu machen, bezeichnen können²⁴.

„Ich kann es mir nur erklären, so Halban weiter in seiner Landtagsrede, indem ich diese Empfindungen auf die Erinnerungen aus jenen Zeiten zurückführe, wo Galizien und die Bukowina vereint waren. Da mag manches Übel geschehen sein“²⁵. Die auch von Onciul heraufbeschworene Angliederung der Bukowina an das Königreich Galizien und Lodomerien, die nur zwölf Jahre nach der Inbesitznahme der moldauischen Provinz von den Österreichern 1774 vom Kaiser Josef II. angeordnet worden war²⁶, hinterliess tatsächlich tiefe Spuren im kollektiven Gedächtnis bei Adel und Bürgertum nicht nur wegen der bürokratischen Rücksichtslosigkeit, mit der die Bukowina gegen alle die inzwischen mehrmals wiederholten Beteuerungen, ihre historische, sprachliche und konfessionelle Besonderheit respektieren zu wollen, von Lemberg aus regiert wurde, sondern auch weil die mehrmals verfügte Statusänderung im Verhältnis zu Galizien die Stabilität der lange ersehnten und erst 1848 erlangten Autonomie²⁷ als unsicher erscheinen liess. Die 1860

24. Halban (Anm. 12), S. 14.

25. *Ibid.*, S. 14 f.

26. Polek Johann, „Die Vereinigung der Bukowina mit Galizien im Jahre 1786“, *Jahrbuch des Bukowiner Landes-Museums*, 8. Jahrgang, Czernowitz 1900, S. 61-114.

27. Schon 1790 hat der Kaiser Leopold II. infolge einer Petition der Bukowiner Stände und der Empfehlung des Grafen Kollowrat im Namen der Böhmisches-Österreichischen Hofkanzlei die Aufhebung der Vereinigung der Bukowina mit Galizien beschlossen, dennoch wurde die Erledigung der Verwaltungsgeschäfte in der Provinz dem Lemberger Gubernium überlassen. 1817 hat der Kaiser Franz I. diese formelle Autonomie zurückgenommen und den Status der Bukowina als einen galizischen Bezirk wieder herstellen lassen. Die 1848-er Revolution bot den rumänischen und deutschen Eliten der Bukowina die Gelegenheit, in einer schon im Mai 1848 redigierten Petition an den Kaiser Ferdinand erneut die Trennung des Landes von Galizien zu fordern; sowohl der Kremsierer Reichstag als auch der neue Kaiser Franz Joseph haben diesen Antrag – aus welchen Gründen auch immer – positiv aufgenommen, so dass die im März 1849 octroyerte Verfassung der Monarchie die Gründung eines autonomen Kronlandes Bukowina mit eigenem Landtag und eigener Regierung vorsah. Vgl. Ceausu Mihai-Stefan: *Bucovina Habsburgica. De la anexare la Congresul de la Viena*, Iasi 1998, S. 168 ff.; Ceausu (Anm. 11), S. 48-84. In Erinnerungen ehemaliger polnischer Abgeordneter des Kremsierer Reichstags blieb die Entscheidung über die Bukowiner Autonomie als ein absichtlicher politischer Versuch, aus dem neuen Kronland einen „Kristallisationspunkt“, eine Art „Piemont“, für einen künftigen rumänischen Staat zu machen, vgl. *Debatten über die Resolution und die Adresse im galizischen Landtage 1868*, Wien 1868, S. 139, zitiert nach Bogdan-Duica George: *Bucovina. Notite politice asupra situatiei*, Sibiu 1895, S. 183.

von dem aus Galizien stammenden Innenminister Goluchowski durchgesetzte Zurücknahme dieser Trennung von Lemberg rief im neuen Kronland eine so tiefe Entrüstung hervor, dass jene Massnahme ein Jahr später annulliert werden musste²⁸; dennoch wurde die Diskussion bereits 1867-1868 neu entfacht, als man in Wien ernst überlegte, die Verfassung der Monarchie gemäss einem österreichisch-ungarisch-polnischen Trialismus-Projekt umzustellen, so dass die Bukowina in dem Falle erneut Galizien zugesprochen werden sollte²⁹. Immer wenn man in Czernowitz merkte, dass der Einfluss galizischer, hauptsächlich polnischer Politiker auf die österreichische Regierung wuchs, fürchtete man sich vor unüberschaubaren Gefahren³⁰, wobei die Tatsache, dass wichtige Behörden mit unmittelbaren Befugnissen zu Bukowiner Angelegenheiten – wie das Oberlandesgericht oder die Eisenbahndirektion – noch 1905 in Lemberg angesiedelt waren, das Misstrauen mancher Czernowitzer Landtagsabgeordneten nurnähren konnte³¹. In den Memoiren des Czernowitzer Universitätsprofessors für Rumänische Sprache und Literatur Ion G. Sbiera werden die Schwankungen im Hinblick auf die Bukowiner Autonomie fast immer mit zwielichtigen mutmasslichen Verschwörungen unbenannter innerer und äusserer Landesfeinde verbunden, deren „vor Habgier“ sie ständig zu hinterhältigen Intrigen gegen das Wohl der Provinz veranlasse³². In einer Denkschrift aus dem Jahre 1892, den die wichtigsten rumänischen Politiker des Kronlandes, angefangen mit dem orthodoxen Metropoliten Silvestru, an den österreichischen Ministerpräsidenten Taaffe gerichtet hatten, denunzieren diese sogar vermeintliche getarnte politische und nationale Zukunftsziele polnischer Kreise aus Galizien, die sich zu diesem Zweck anstrengen würden, ihren Einfluss auch in der Bukowina auszudehnen und dadurch den „Charakter“ des Landes zu entstellen³³. Aus derselben Ecke soll wahrscheinlich auch der anonyme Autor einer Broschüre kommen, die 1900 bei Gerold in

28. Vgl. den *Emancipationsruf der Bukowina. Durch eine Deputation unterstützt*, Wien 1861, S. 7: „Die Zahl der Anfügungs- und Trennungsversuche ist gross und abwechselnd genug, um das Vertrauen auf langen Bestand zu schmälern, und je öfter solche Versuche angestellt und rückgängig werden, desto mehr muss eine Zukunft [...] Besorgnisse erregen und die Hoffnungslosigkeit der Besserwerdung nach sich ziehen“.

29. Bogdan-Duica (Anm. 27), S. 183; man dachte allerdings an einen lockeren Bund, nach dem Muster des Verhältnisses Kroatiens zu Ungarn.

30. *Ibid.*, S. 198.

31. Vgl. die Zwischenrufe des jüdischen Abgeordneten Benno Straucher während der Landtagsrede von Halban, in Halban (Anm. 12), S. 16 f.

32. Sbiera (Anm. 15), S. 160 f.

33. Bogdan-Duica (Anm. 27), S. 190 ff. Der Text der Denkschrift wurde von Marian Olaru in „Analele Bucovinei“, T. II, Nr. 1 (1995), S. 182-188 veröffentlicht.

Wien erschien, in der in Galizien insgeheim geschmiedete Pläne polnischer und „jung-ruthenischer“ Politiker mit hoher Wiener Protektion gemeldet wurden, die „die Eroberung Südrusslands bis zum Kaukasus durch Österreich und die Herstellung eines grosspolnisch-ruthenischen Reiches“ vorsahen, zu dem man auch eine völlig „slavisierte“ Bukowina hinzuzufügen trachtete³⁴.

Diese in Czernowitz jahrzehntelang nach der Erwerbung der provinziellen Autonomie auffallende Neigung, Galizien als Herd obskurer Bestrebungen zuungunsten der Bukowina zu betrachten, kann ausgerechnet mit einem der wichtigsten Anklagepunkte gegen die Lemberger Regierung gekoppelt werden, der in der Petition gegen die Wiedervereinigung aus dem Jahre 1860 formuliert wurde: ihre „Entlegenheit [...] aus dem Lande“, „die Fernhaltung derselben von den unmittelbaren Quellen der Bekanntschaft mit Land und Leuten“³⁵, die „Schwierigkeit, die eigenthümlichen Verhältnisse von Land und Leuten, die lokalen Interessen und Bedürfnisse zur klaren Anschauung der vierzig Meilen weit entfernten, Volk und Land nicht kennenden Oberbehörde zu bringen“³⁶. Daher auch der Verdacht, das eigene Schicksal undurchschaubaren Kräften und verschwommenen Prozeduren „eines zu viel regierenden Bürokratismus“ überlassen zu müssen, dessen „Uebergewicht“ Befürchtungen erweckten, dass man dort parteiisch und eigennützig agierte, mit der Folge, „leidige Missverständnisse, Spaltung und Widerstreit“ hervorzurufen und zu fördern³⁷. Auch wenn die Autoren des Gesuches dessen Diktion in den Grenzen eines gewissen Protokolls solcher Schriften zu halten versuchten, vermittelt es gerade durch die mehrmalige Wiederholung des Motivs der nebulösen Ferne und Fremde den in Wien wahrzunehmenden Eindruck eines gravierenden Zweifels an der Fähigkeit Lembergs, für eine „zweckmässige und gedeihliche Verwaltung“³⁸ bürgen zu können, um so mehr durch die Betonung des Kontrastes zwischen den „Versäumnissen“ der nicht „beneidenswerthen Vergangenheit“ der 73jährigen Abhängigkeit von Galizien und der vorgeblich „unverkennbare[n] Fortschritte[n] in materieller und geistiger Richtung“, die der „abgesonderten Verwaltung“ letzter 11 Jahre seit

34. *Die Slavisierung der Bukowina im XIX. Jahrhundert als Ausgangspunkt grosspolnischer Zukunftspolitik. Ethnographische und politische Betrachtungen von einem Bukowiner Rumänen*, Wien 1900. Es ist interessant, dass hier einige Ideen formuliert werden, wie z. B. diejenige eines für Österreich gefährlichen grosspolnischen Staates, die in der Reichsratsrede von Onciul 1917 – vgl. Aurel Onciul (Anm. 1) – wieder erscheinen, was auch zu entsprechenden Mutmassungen in Bezug auf die Person des anonymen Autors der Broschüre führen könnte.

35. *Emancipationsruf* (Anm. 28), S. 7.

36. *Ibid.*, S. 11.

37. *Ibid.*, S. 9.

38. *Ibid.*

1849 zu verdanken gewesen wären³⁹. Die Andeutungen, die der sonst höchst vorsichtige Diskurs enthält, weisen nachdrücklich und „bildlich“ einprägsam hin auf die gespannte Unzufriedenheit der Bukowiner Stände den neuen galizischen Ansprüchen gegenüber : es ging um die „dauernde Disharmonie in Lemberg“⁴⁰, um „Schutzlosigkeit“ der Bukowiner vor einer „grösseren und mächtigeren“ Nation⁴¹, um die Gefahr, „dem wuchtvollen Andrang“ Galiziens „zu erliegen“⁴², was ein „wenig beneidenswerth[es]“ Loos⁴³ sei usw. Einzelne Autoren artikulierten dieses Unbehagen viel klarer aus : da kamen Worte wie „mörderisch“ und „Barbarei“ vor, um die Behandlung der lokalen kulturellen Bestrebungen seitens der galizischen Regierung und des katholischen Konsistoriums in Lemberg darzulegen⁴⁴, während im Zusammenhang mit der Erinnerung an jene Erfahrung von „Gräuel und Abscheu“ gesprochen wurde⁴⁵.

Eine symptomatische Nuancierung des Verhaltens gegenüber Galizien in der Bukowiner Öffentlichkeit wird eben nach 1861, zugleich mit dem beginnenden Auftreten nationaler Gegensätze in dem neuen Kronland sichtbar. Die Petitionen für die Bukowiner Autonomie, die an den Kaiser 1848 und 1860 adressiert wurden, wurden ausdrücklich von Vertretern aller Stände ungeachtet der Nationalität jeweiliger Beteiligten unterzeichnet, wobei sie das Werk hauptsächlich rumänischer Adelligen und deutscher Bürgerlichen waren ; allerdings wurde schon in dem zweiten Dokument die angebliche „Vernachlässigung des romanischen Elementes bei Stellenbesetzungen und in der Amtssprache“ seitens der Lemberger Regierung deutlich beklagt⁴⁶. Die rumänische Elite der Bukowina sah sich von jetzt an durchaus berechtigt, für sich selbst die Vormachtstellung im Lande als „politische Nation“ zu beanspruchen und in der Bemühung, den aus Galizien stammenden Funktionären die hohen Positionen in der Verwaltung oder im Unterrichtswesen streitig zu machen, thematisierte sie diesmal offen ihre alten Ressentiments gegen die anscheinend von Lemberg aus systematisch

39. *Ibid.*, S. 5.

40. *Ibid.*, S. 10.

41. *Ibid.*, S. 8.

42. *Ibid.*, S. 11.

43. *Ibid.*

44. Bogdan-Duica (Anm. 27), S. 15, 85. Vgl. u. a. Safran Menachem Beir, *Die inneren und kulturellen Verhältnisse in der Bukowina <1825-1861>*, Botosani, 1939; Turczynski Emanuel, *Geschichte der Bukowina in der Neuzeit*, Wiesbaden 1993; Iacobescu Mihai, *Din istoria Bucovinei I (1774-1862)*, Bucuresti, 1993; besonders empfehlenswert Ungureanu Constantin, *Bucovina in timpul stapinirii austriece 1774-1918*, Chisinau, 2003.

45. Sbiera (Anm. 15), S. 159.

46. *Emancipationsruf* (Anm. 28), S. 10.

betriebene „Entfremdung“, siehe „Polonisierung“ und „Katholisierung“ des ehemaligen galizischen Bezirks um Czernowitz. Nicht zufällig prangerten rumänische Honoratioren in einem Wahlmanifest vor den ersten Landtagswahlen 1861 den vormaligen „Despotismus“ an, um die Autonomie um so mehr loben zu können⁴⁷; viel gezielter war aber die Redeweise der rumänischen Gymnasiasten, die gleichzeitig gegen „Fremdlinge“⁴⁸ agitierten, oder der rumänischen Studenten aus Wien, darunter auch Ion Sbiera, die an die Wähler appellierten, „Landeskinder“, die der „süssen Landessprache“ mächtig und dem „wahren Glauben“ der Orthodoxie treu sind, vorzuziehen, um das „Übel im Lande“ zu beseitigen und die „alten Wunden“ zu heilen⁴⁹. Immer wenn es die Interessen der rumänischnationalen Politik in den letzten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts erforderten, wurden die Polen der Bukowina mit dem negativ konnotierten galizischen „Erbe“ assoziiert; mit grosser Genugtuung übernimmt etwa die Zeitung der Rumänischen Nationalpartei *Gazeta Bucovinei* einen Artikel der *Berliner Morgenzeitung* mit dem Titel „Polnische Wirtschaft in der Bukowina“, wo über einen viel besprochenen „Defraudations“-Prozess Bukowiner Zollbeamten berichtet wurde, in dem die meisten Angeklagten Polen waren, um eigens betonen zu können, dass kein Rumäne, dagegen viele „hungrige Fremdlinge, die sich in unserem schönen und reichen Land eingenistet haben“, in die Affäre verwickelt waren⁵⁰. Der polnische Abgeordnete Halban monierte übrigens noch 1905, dass „man uns oft als Fremde, als Eindringlinge, als Vertreter fremder Interessen hier im Lande betrachtet“⁵¹.

Das Gedankengut des sogenannten Bukowiner „Dako-Romanismus“, dessen Verwandtschaft mit den zeitgenössischen nationalistischen Diskursen innerhalb der Habsburger Monarchie unbestreitbar ist, wobei es viele Elemente der rumänischnationalen Ideologie aus Siebenbürgen, aber auch aus dem rumänischen Altreich entlehnt hatte⁵², nahm schon seit 1861 angesichts lokaler Umstände einen besonderen Kurs. Entgegen dem Druck nationaler Kräfte, die hiesige griechisch-orthodoxe Kirche in eine gemeinsame rumänischnationale

47. Ceausu: *Parlamentarism* (Anm. 11), S. 239.

48. Prokopowitsch Erich, *Die Rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus*, Graz/Köln 1965, S. 112; Ceausu: *Parlamentarism* (Anm. 11), S. 240 f.

49. Sbiera (Anm. 15), S. 138 f.

50. Vgl. „*Gazeta Bucovinei*“, Nr. 72/ 22. September 1892 und Nr. 75/2. Oktober 1892. Zum Ausdruck „Polnische Wirtschaft“ vgl. Orłowski Hubert: „*Polnische Wirtschaft*“. *Zum deutschen Polendiskurs der Neuzeit*, Wiesbaden, 1996.

51. Halban (Anm. 12), S. 12.

52. Vgl. Prokopowitsch (Anm. 48); Cocuz Ioan, *Partidele politice romanesti din Bucovina 1862-1914*, Suceava, 2003; Ceausu: *Parlamentarism* (Anm. 11).

Erzdiözese mit der siebenbürgischen vereinigen zu lassen, bestand der Czernowitzer Bischof Eugen Hacman auf der Tatsache, dass sich unter den orthodoxen Gläubigen der Bukowina sowohl Rumänen als auch Ruthenen befanden, worauf er seinen Anspruch auf eine separate Diözese begründete und damit das konfessionelle Kriterium anstelle des nationalen bevorzugte⁵³. Es wurde damals eine Diskussion entfacht, die sich rasch über die Grenzen der kirchlichen Problematik ausbreitete und die sensible Frage des nationalen „Charakters“ des Landes, einschliesslich der Definition der an der Macht zu beteiligenden „politischen Nationen“ einbezog⁵⁴. Der steigende Gegensatz zwischen einer liberal-„zentralistischen“ Partei, die für die Gleichberechtigung der Rumänen, der Ruthenen und der Deutschen (inklusive Juden), sowie ihrer Sprachen „in Schulen und Gemeinde, in höherer und niederer Verwaltung plädierte“, – eine Partei, die von Wien erheblich favorisiert wurde –, und einer konservativ-„autonomistischen“ Gruppierung, die auf dem alleinigen Recht der Rumänen, sich als „politische Nation“ der Bukowina zu betrachten, bestand⁵⁵, veranlasste die Letzteren, die ihnen vorenthaltenen ethnodemographischen Verhältnisse im Lande⁵⁶ auch als unglückliche Folge eines angeblich bewussten „Entnationalisierungs“-Zwangs, der von der galizischen Regierung bis 1848 praktiziert worden wäre, hinzustellen. „Bukowina wurde öfters, als es für ihr Wohl sein musste, Interessen geopfert, die nicht ihre oder ihrer Völker, sondern die der Monarchie im Ganzen und hauptsächlich des habsüchtigen Nachbars Galizien waren“⁵⁷. Der rumänische Nationalismus, der sich aus der „autonomistischen“ Bewegung in den 80er Jahren des 19. Jahrhunderts herauskristallisiert hatte und zugleich irredentistische Akzente setzte, wird dann im Laufe seiner zunehmenden Konflikte mit den österreichischen Behörden eine diskursive Strategie inszenieren, in der eben dieses Bild des „unschuldigen Opfers“ in den Mittelpunkt der propagandistische Mobilmachung setzen wird, deren maximalen Wirkung anhand eines zu vermittelnden Gefühls der ständigen

53. *Nationale und kirchliche Bestrebungen der Rumänen in der Bukowina 1848-1862 von Bischof Hakmann in einem Sendschreiben dargestellt*, Czernowitz 1899. Vgl. auch Sbiera (Anm. 15), S. 163 ff.

54. Nistor Ion: *Der nationale Kampf in der Bukowina mit besonderer Berücksichtigung der Rumänen und Ruthenen*, Bucuresti 1916, S. 196.

55. *Ibid.*, S. 200.

56. Vgl. u. a. von Czörnig Karl Friedrich Freiherr, *Ethnographie der Österreichischen Monarchie*, Bd. III, Wien, 1851; Bidermann Hermann Ignaz, *Die Bukowina unter der österreichischen Verwaltung (1775-1875)*, Wien, 1875; beiden Autoren wird von Ion Nistor vorgeworfen, durch die Manipulierung der Ergebnisse den politischen Interessen Österreichs gedient zu haben, vgl. Nistor (Anm. 54), S. 197 ff.

57. Bogdan-Duica (Anm. 27), S. 14.

Verfolgung durch die Anderen, der Bedrängnis und des Belagerungszustands erreicht werden sollte⁵⁸. Die schon bekannte Vorstellung der listigen, von der Lemberger Regierung ausgeführten Ausbeutung der Bukowina wurde durch das Motiv der ebenso aus Galizien gesteuerten Invasion der „Fremdlinge“ ergänzt, die letztendlich auf die Auslöschung der Rumänen in ihrem „eigenen“ Land abzielten : damit waren ausser den schon erwähnten, zahlenmässig doch unbedeutenden Polen die Ruthenen und die Juden gemeint.

Das von den rumänischen Ideologen, von den gewöhnlichen Publizisten bis zu den respektabelsten Historikern am häufigsten gebrauchte Bild in Bezug auf die „Galizianer“ ist das der „hungrigen“⁵⁹ armen Massen, die nach dem Anschluss der Bukowina an Österreich auf ihre „Reichtümer“, und besonders auf den begehrten Religionsfond herfielen⁶⁰. In der Begründung der Landespetition an den Kaiser 1848, wo im Mittelpunkt die Erlangung der Autonomie der Provinz stand, wurde festgehalten, dass „von den 100.000 ruthenisch Redenden in der ganzen Bukowina bei 20.000 zu verschiedenen Zeiten in die Bukowina aus Galizien und Rotrussland einwanderten und sich dort bleibend niederliessen“⁶¹. Die vermeintliche Unterstützung der ruthenischen Migration seitens der österreichischen und besonders der galizischen Beamten habe in deren verborgener Intention gewurzelt, die Orthodoxie durch die Menge griechisch-katholischer ukrainischer Bauern zu schwächen⁶² ; darum wird der Metropolit Silvestru in seiner „Apologie der griechisch-orientalischen Kirche der Bukowina“ aus dem Jahre 1884 nicht überraschend aus einer Schrift des rumänischen Theologieprofessors Constantin Popowicz aus dem Jahre 1857 zitieren, demgemäss die ruthenischen Unierten „Zwietracht, Unduldsamkeit und Religionshass“ in die Bukowina gebracht hätten : „Wir glauben nicht mehr in Österreich und in unserer Heimat, sondern in Polen zu Hause zu sein und ich kann als griechisch-orthodoxer Priester mich nicht mehr in der sogenannten russischen Gasse sehen lassen, ohne an die Gassen Krakaus von ehemals erin-

58. *Ibid.*, S. 114: „Man muss dem Rumänen den Stolz, über das, was er war, einflössen, ihn immer erinnern, dass er der Erbe des Landes ist und dass er sich bemühen muss, zurückzuerobern, was er verloren hat. Ein energischer Angriff gegen alles, was fremd ist [...], das ist die Devise, unter der sich das rumänische Volk der Bukowina versammeln muss.“ Die politischen Programme aller rumänischnationalen Parteien in der Bukowina um 1900 forderten ständig und wiederholt die deutliche Trennung des Kronlandes von dem Einfluss verschiedener in Galizien angesiedelten Institutionen und Vereine., vgl. Cocuz (Anm. 52).

59. Ein Rumäne: Eine Tat der hungrigen Galizianer, in: „Die Wahrheit“, Nr. 90/91(1910) S. 44.

60. Morariu Aurel: *Bucovina 1774-1914*, Bucuresti 1914, S. 70.

61. *Promemoria zur Bukowiner Landespetition im Jahre 1848*, Wien 1849, S. 11.

62. Morariu (Anm. 60), S. 71 f.

nert und von dem dummen Pöbel, diesem schmutzigen Auswurf Galiziens, mit Koth und Mist beworfen zu werden“⁶³. Die nach 1890 immer heftigere Polemik zwischen den „jung-rumänischen“ und den „jung-ruthenischen“ Nationalisten wurde eben vorwiegend um die Frage der Bodenständigkeit der Bukowiner Ruthenen geführt: auch die Antwort des Ruthenen Silvester Daszkiewicz auf die „Apologie“ wies prompt auf jene Stellen im Text des Metropoliten hin, wo dieser die Bezugnahme auf Galizien als Argument gegen den Anspruch der eigenen ukrainisch-orthodoxen Priesterschaft auf Gleichberechtigung rhetorisch manipulierte⁶⁴. Auch wenn der Czernowitzer Historiker Ion Nistor, der anhand von Statistiken zu demonstrieren versuchte, dass die relative sich aus den österreichischen Volkszählungen ergebende ruthenische Mehrheit der Bevölkerung eher durch die gezielte, von Wien gelenkte sprachlich-kulturelle Ruthenisierung der rumänischen Bauern als eine Folge eines vermeintlich ununterbrochenen Menschenflusses aus Galizien zu erklären war⁶⁵, behauptete sein Bukarester Kollege Nicolae Iorga in einem Reisebericht aus der Bukowina des Jahres 1905, dass die von ihm angetroffenen Ruthenen, – die er physiognomisch durch ihre „weissen Gesichter mit Sommersprossen, ihre blonden Haarzöpfe und die blauen leb- und funkenlosen Augen“ im Unterschied zu den Rumänen mit ihrem „stolzen, dunkelhäutigen“ Gesicht zu identifizieren meinte –, „aus Galizien gebracht worden oder einen Abschaum der Strömung von drüben“ darstellten⁶⁶. Allerdings gehört nunmehr die negative Besetzung der Assoziation mit Galizien vornehmlich nach der

63. Morariu-Andriewicz Silvester: *Apologie der orthodoxen griechisch-orientalischen Kirche der Bukowina*, Czernowitz 1885, S. 58.

64. Daszkiewicz Silvester: *Die Lage der gr.-or. Ruthenen in der Bukowinaer Erzdiözese*, Czernowitz 1891, S. 32 f.

65. Vgl. Nistor (Anm. 54), S. 193: „Man merkt deutlich, wie [...] das erbansässige rumänische Element von dem ruthenischen in seiner nationalen Entwicklung gehemmt, überwuchert und erstickt wurde, bis es schliesslich in die galizische Hochflut gänzlich unterging“. Die Gegenthese Aurel Onciuls, laut der die Ruthenen der Bukowina sich eigentlich „rumänisieren“ liessen, – vgl. Onciul Aurel: *Condițiunile existentei Românilor*, in: „Privitorul“, Nr. 4 (1902), S. 1-4; Aurel Onciul: *Chestia românească în Bucovina*, in: „Viata Românească“, Nr. 10 (1913), S. 5-10 –, wurde von Nistor als „um so bedenklicher [...], als bei der Beurteilung derselben politische Interessen mitspielten“ (vgl. S. 211), heftig bekämpft (vgl. S. 149), und von Onciuls politischen Gegnern im rumänischen Lager als Beweis seiner „verräterischen“ Schwankungen in dem Verhalten gegenüber den Ruthenen benutzt – vgl. Cocuz (Anm. 52), S. 313 ff.; Olaru Marian, „Activitatea politică a lui Aurel Onciul 1904-1918“ in: „Analele Bucovinei“, T. II, Nr. 2 (1995), S. 275-290.

66. Iorga Nicolae, *Românismul în trecutul Bucovinei*, Cernauti, 1938, S. 300f; die erste Edition des Reiseberichtes erschien bereits 1905 in Bukarest. Vgl. unser Kommentar zu Iorgas Schrift in Corbea-Hoisie (Anm. 15), S. 103-116.

Jahrhundertwende zum Alltagsdiskurs sowohl deutschsprachiger⁶⁷ als auch (und besonders) rumänischer Publizisten, die sich keinesfalls scheuen, hemmungslos den Bezug als Gelegenheit, ruthenische Gegner damit anzugreifen: „nimmersatte Landesfremde“⁶⁸, „Eindringlinge“, „galizische Reptilien“⁶⁹ usw. Der Abgeordnete Halban spielte noch in seiner Rede die Verwunderung vor, dass bei der Stellenbesetzung in der Verwaltung „alle Einschübe in die Bukowina als zulässig betrachtet werden, nur nicht wenn sie aus Galizien kommen“⁷⁰.

Nicht besonders „originell“ scheint dagegen die Beschäftigung der Bukowiner Nationalisten – sei es Rumänen, Ruthenen, Polen oder Deutsche – mit der als „galizisch“ bezeichneten jüdischen „Invasion“ in die Provinz. Die verwendeten „Bilder“ gehören zum üblichen Vorrat der antijudaistischen und antisemitischen Klischees, die im 19. Jahrhundert (bis zum 2. Weltkrieg) in Bezug auf die „Ostjuden“⁷¹ und ihrer Wanderung in Richtung Mittel- und Westeuropa im Verkehr waren. In der Bukowiner Öffentlichkeit wird jedoch lange eine eigentümliche Zurückhaltung in der Handhabung solcher Figuren bewahrt, sei es wegen des überwiegenden Einflusses der liberal-zentralistischen Partei, wo assimilierte deutschsprachige Juden sich mit den politischen Unternehmungen der Deutschen identifizierten, sei es wegen der beträchtlichen Verspätung, mit der eine lokale Presse entstand, die immerhin auch von reichen liberalen, meist selbst eingewanderten Juden kontrolliert war⁷². Der Ausbruch des Antisemitismus in Österreich und in Deutschland wird derart keinen unmittelbaren Widerhall in Czernowitz finden, wo man sich scheinbar begnügte, Äusserungen über galizische Juden und ihre Präsenz in der Bukowina aus fremden Quellen zur Kenntnis zu nehmen; ausser den polnischen „Hetzschriften“, die er auch auf dem Lemberger

67. Vgl. nur zwei Beispiele aus vielen aus dem beliebig ausgewählten Jahr 1904: die liberale „Czernowitzer Allgemeine Zeitung“ signalisierte kritisch am 19 Juli (Nr. 166) die nationalistische Agitation der „aus Galizien importierten jungruthenischen Lehrer“; der neu gewählte Landeshauptmann-Stellvertreter Stefan Smal-Stocki wurde von der ebenso liberalen „Bukowiner Rundschau“ am 11. September (Nr. 4595), als einen „Galizianer“, der „den nationalen Hader ins Lande“ gebracht habe, charakterisiert usw.

68. Vgl. den Leitartikel der rumänisch-nationalen, *Onciul nahan* „Wahrheit“, Nr. 144 (1911), S. 1, wo auf den Rücktritt desselben Smal-Stocki Bezug genommen wird.

69. Vgl. „*Vointa populului*“, Nr. 40 von 1. Oktober und 41 von 8. Oktober 1905.

70. Halban (Anm. 12), S. 20.

71. Vgl. zum negativ beladenen „galizianischen“ Motiv im antisemitischen Diskurs Orłowski Hubert: Galizien als Bedrohung. Zum Galizienbild im antisemitischen Lexikon „*Sigilla Veri*“, in: idem: *Literatur und Herrschaft – Herrschaft und Literatur. Zur österreichischen und deutschen Literatur des 20. Jahrhunderts*, hrsg. von Edward Bialek und Marek Zyburka, Frankfurt am Main, 2000, S. 257-266.

72. Vgl. Winkler (Anm. 20).

Bahnsteig während seiner Reise nach Czernowitz angeboten bekam⁷³, sollten die Arbeiten der an die Franz-Josephs-Universität neu berufenen, angeblich deutsch-national gesinnten Professoren Julius Platter, der über den jüdischen „Wucher“ in der Bukowina ein ganzes Buch verfasst hatte⁷⁴, und Ernst Mischler, der als Statistiker signalisierte, dass das Reservoir der urbanen Bevölkerung Czernowitz' nicht im Inland, sondern im „Ausland“, bzw. in Galizien stünde⁷⁵, fleissig gelesen worden sein⁷⁶. Ebenso bekannt dürften in der Bukowina die in Jassyer und Bukarester Zeitungen publizierte Artikel des nationalistischen Dichters und Journalisten Mihai Eminescu sein, der als ehemaliger Czernowitzer Gymnasiast und Wiener Student auch als Kenner der österreichischen Zustände galt, und für den die Ansiedlung der galizischen Juden in der Bukowina und Rumänien zum bevorzugten Thema seines vehement artikulierten Antisemitismus wurde⁷⁷. Die Redakteure der ersten Bukowiner rumänisch-nationalen Zeitungen um 1890⁷⁸ werden dennoch lange bei vorsichtigeren Formulierungen bleiben, wenn auch im Laufe des Jahrzehnts ebenso die „arischen“ und die „semitischen“ Deutschen⁷⁹ allmählich in die Kontroverse um die Bodenständigkeit einbezogen wurden; um brutalen Klartext über die „zerstörerische Invasion“ der mit

73. Franzos (Anm. 17), S. 112.

74. Platter Julius, *Soziale Studien in der Bukowina*, Jena, 1878.

75. Mischler Ernst, „Die Bevölkerung der Stadt Czernowitz und ihrer Stadtteile nach Umgangssprache und Confessionen auf Grundlage der Volkszählungen der Jahre 1869, 1880 und 1890“, in: *Mittheilungen des statistischen Landesamtes des Herzogtums Bukowina*, Bd. 1 (1892), S. 72 ff.

76. Bogdan-Duica (Anm. 27) zitiert mehrmals aus den oben erwähnten Autoren (S. 26 f., 40, 66, 68, 75, 111, 207 ff. sowie aus dem Buch der Gattin von Ernst Mischler, Mischler Marie: *Soziale und wirtschaftliche Skizzen aus der Bukowina*, Wien, 1893 (S. 66, 207, 214).

77. Vgl. einen für die Rhetorik Eminescus typischen Auszug von dem Artikel „La Anul 1774“, veröffentlicht im September 1877 in: „Curierul de Iasi“, hier zitiert nach Eminescu Mihai, *Opere*, Bd. 9, hrsg. von Petru Cretia, Bucuresti 1980, S. 430 f.: „Was haben die Juden aus der Bukowina gemacht? Einen Sumpf allerkorruptester Elemente, einen Sammelplatz derer, die nirgendwo sonst im Babylonischen Reich leben konnten. [...] sie haben sich jetzt wie schwarze Raben über das ganze Land gestürzt, sie enteignen nach und nach die Bauern, die durch Steuern und Darlehen verschuldet sind, vernichtet durch den Judazins... Und das heißt im Wiener Pressejargon, 'die Zivilisation in den Orient zu tragen'. Menschen, deren einziges Wissen Falsch und Betrug ist, werden gerufen, den schönsten Teil der Moldau zu zivilisieren. Das Paradies der Moldau füllt sich mit dem verfaultesten Volk“. Zur Eminescus Publizistik vgl. Vatamaniuc D.: *Publicistica lui Eminescu 1870-1877*, Iasi 1985; Vatamaniuc D.: *Publicistica lui Eminescu 1877-1883, 1888-1889*, Bucuresti 1996.

78. „Revista politica“ erschien in Suceava 1886 im Auftrag der rumänisch-nationalen Gesellschaft Concordia unter der Redaktion von Matei Lupu; es folgten in Czernowitz „Gazeta Bucovinei“ 1891, unter der Leitung von Pompiliu Piposiu und dann George Bogdan-Duica, und „Desteptarea“ 1893, herausgegeben von Dimitrie Bucevsi, vgl. Cocuz Ioan V., Hulubei Matei: *Presa româneasca in Bucovina (1809-1944)*, Bacau 1991, S. 30 ff.

79. Bogdan-Duica (Anm. 27), S. 199 f.

„Ratten“ verglichenen Juden aus Galizien (und Russland), die die Bukowina „mit Schmutz und Kot füllten“, unbehindert veröffentlichen zu können, musste der in Czernowitz tätige Siebenbürger George Bogdan-Duica sein Buch über die Bukowina in Hermannstadt drucken lassen⁸⁰.

Erst nach 1905 und in direktem Zusammenhang mit der politischen Annäherung der rumänischnationalen Parteien der Bukowina an die Christlich-Sozialen Karl Luegers werden in deren antijüdischem Diskurs alle Schranken des Masses und des Anstandes fallen. Die Darstellung der „galizischen“ Juden in allen möglichen Vergleichen und Metaphern als das höchste Übel des Landes, – wobei darin die Entlarvung der galizischen Wurzeln jüdischer Journalisten und ihrer „halbasiatischen Presse“ (samt deren sogenannten „Tarnopoler Moral“)⁸¹ einen besonderen Platz einnimmt – wurde dadurch gerade im Spiegel der von den neuen Wiener Verbündeten übernommenen Modellen keinesfalls origineller – abgesehen von einigen neuen Akzenten von gewisser Tragweite, wie etwa die Schlussfolgerung zu der Behauptung, „die Juden leiden an chronischem Grössenwahn“: „Dann [...] könnten die Christen doch die Geduld verlieren, wenn sie längere Zeit mit Tobsüchtigen zusammenwohnen müssten. Sie müssten auf ein Mittel sinnen, um die kranken Leute schonend aber für immer unschädlich zu machen“⁸². Der Autor dieser Zeilen, der mit O. zeichnet, kann kein anderer als derselbe Aurel Onciul sein, der als Reichsratsabgeordneter 1917 die Loslösung Galiziens von Österreich empfahl.

This work was supported by CNCSIS – UEFISCSU, project number PNII – IDEI code 2207/2008.

80. *Ibid.*, S. 67, 200.

81. Die 1907 erschienene, von dem Vertrauten Aurel Onciuls Mihail Chisanovici herausgegebene Zeitschrift „Wahrheit“, die übrigens nach dem Muster der Krausschen „Fackel“ konzipiert war, wurde in der Bukowina zum bevorzugten Sprachrohr der antisemitischen Rhetorik. In den Polemiken mit den jüdischen Journalisten spielten die Hinweise auf ihre „galizianische“ Herkunft eine wichtige Rolle, darunter auch die Verwendung der angeblich beschimpfenden Formel „Tarnopoler Moral“; vgl. Corbea-Hoisie Andrei: Zur publizistischen Tätigkeit Aurel Onciuls, in den Akten der im April 2008 stattgefundenen Czernowitzer Tagung „Publizistische Landschaft in der Bukowina und in den Nachbarregionen. Akteure, Themen, Ziele 1900-1945“, im Erscheinen.

82. O.: Grössenwahn, in: „Wahrheit“, Nr. 81/82 (1910), S. 32.

Die k. u. k. Armee und die Gesellschaft Galiziens

— Jan Rydel

Professeur à l'Institut d'histoire de l'Université Jagellone, Cracovie

DIE IN ÖSTERREICH lebenden Polen hatten dieselben Pflichten und Rechte gegenüber der bewaffneten Macht der Monarchie, wie alle anderen anerkannten Nationalitäten¹. Aus diesem Grund entsprach der Anteil der Polen in den Streitkräften in etwa ihrem Anteil an der Bevölkerung und betrug 8,5 % (7,7-9,3 %) im sogenannten Grundbuchstand des Heeres und der Kriegsmarine und 9,0 % (8,5-9,6 %) in der Gesellschaft. Die geringfügige Unterrepräsentation der Polen, ähnlich wie die Unterrepräsentation der Ukrainer, der Kroaten, Serben und Rumänen in den Streitkräften, korrespondiert mit der Überrepräsentation der Deutschen und der Magyaren sowie in geringerem Maße der Tschechen. Dies lässt sich vor allem dadurch erklären, dass die Deutschen und Magyaren sehr viel mehr länger dienende Mannschaften (Unteroffiziere) stellten, als die Polen, Ukrainer und andere Nationalitäten.

Außerdem lieferte die galizische Gesellschaft ein relativ schwaches „Menschenmaterial“ an die Armee. Die Rekruten aus den Korpsbezirken Przemyśl, Lemberg und Krakau hatten neben den Rekruten aus Zara und Hermannstadt, statistisch gesehen, die schlechteste schulische Vorbildung in der Monarchie. Der Gesundheitszustand polnischer und ukrainischer Rekruten war der schlechteste unter den nationalen Kontingenten in Österreich-Ungarn. Als kurios kann man die Tatsache betrachten, dass die Polen laut den statistischen

1. Dieser Artikel stützt sich auf das Buch von Jan Rydel, *W służbie Cesarza i Króla. Generałowie i admirałowie narodowości polskiej w siłach zbrojnych Austro-Węgier w latach 1868-1918* [Im Dienst des Kaisers und Königs. Generale und Admirale polnischer Nationalität in den Streitkräften Österreich-Ungarns in den Jahren 1868-1918] Kraków, Księgarnia Akademicka, 2001.

Angaben die kleinsten Rekruten der Monarchie waren. Auch diese körperlichen Schwächen der Rekruten waren ein Grund der Unterrepräsentation der Polen in den Streitkräften.

Die nationalen Kontingente in den österreichisch-ungarischen Streitkräften unterschieden sich voneinander durch die Zusammensetzung in Bezug auf die Zugehörigkeit zu den Waffengattungen. Für die Polen charakteristisch war der starke, überdurchschnittliche Anteil der Kavalleristen. Diese kaval­leristische Neigung der Polen entsprach der langlebigen Überzeugung von den Qualitäten der polnischen Reiterei, die sowohl von den Polen selbst, als auch von der Außenwelt geteilt wurde. Schließlich zählt das Bild eines hübschen Ulanen hoch zu Ross bis heute – glaube ich – zu den beliebten bildlichen Stereotypen der Polen. Die Redewendung „ulanische Phantasie“ gehört auch heute zum Standard der polnischen Sprache. Im Laufe der Jahre, als die Prozesse der Modernisierung die Armee schrittweise veränderten, verlor das Profil des polnischen nationalen Kontingentes viel an Schärfe. Im Fall der Ukrainer ist die zuerst große Überrepräsentanz in der Infanterie mit der Zeit deutlich kleiner geworden.

Wie bekannt, hatte jeder der Truppenteile in der gemeinsamen k. und k. Armee und in der Landwehr ein bestimmtes Territorium aus dem er seine Rekruten bekam. Dadurch ergab sich, dass jeder der Truppenteile eine ethnische und soziale Zusammensetzung hatte, die der Bevölkerung in seinem Ergänzungsbereich entsprach. So gab es beispielsweise im Juli 1914 10 Infanterieregimenter und 6 Ulanenregimenter, sowie 12 andere, meistens technische Truppenteile mit mehrheitlich polnischen Soldaten. Die Ukrainer bildeten eine Mehrheit in 13 Infanterie- und 4 Kavallerieregimentern und 11 anderen Truppenteilen. Etwa 25 Truppenteile hatten eine ausgewogene polnisch-ukrainische Zusammensetzung der Mannschaften. Die meisten der öst.-ung. Regimenter wurden ganz oder zum Teil auch in dem eigenen Ergänzungsbereich stationiert, daher konnte die Bevölkerung aus einer Region sozusagen ihre eigenen Söhne während des Militärdienstes unschwer beobachten. Dadurch entstanden beachtliche Bindungen zwischen der Truppe und der lokalen Bevölkerung. Nicht nur aus diesem Grund bezeichnete man die österreichisch-ungarischen Truppen in Galizien als „unsere“ Armee.

Die deutschösterreichischen Offiziere betrachteten Galizien aus einem ganz anderen Blickwinkel. Die galizischen Garnisonen zählten bei ihnen wohl zu den unbeliebtesten Dienstorten in der ganzen Monarchie. Sie bemängelten die primitiven Quartiere und überhaupt die niedrige Lebensqualität sowie die allgegenwärtige Langeweile, die meistens mit dem sich Abschotten der polnischen höheren gesellschaftlichen Schichten zusammenhing, die freiwillig nicht

Deutsch sprechen wollten und kaum Kontakte mit den Offizieren zuließen. Auch die Beziehungen zwischen dem polnischen Landadel und dem einfachen Volk betrachteten die Offiziere als sehr befremdlich, sogar abstoßend. Die Offiziere kritisierten in ihren Erinnerungen wiederholt die Rolle der Juden in der galizischen Gesellschaft. Die Memoirenschreiber, die sich an ihre Dienstzeit in Galizien erinnern, schreiben nicht selten, dass sie sich in Galizien, wie in einem besetzten Land fühlten.

Dies ist sehr bemerkenswert, wenn man bedenkt, dass die polnische Politik in Wien meistens die Vorhaben des Kaisers unterstützte und so gut wie nie gegen die Interessen des k. und k. Militärs agierte. Es ist an sich nur ein einziges Beispiel bekannt, bei dem die polnische Politik im autonomen Galizien dem k. und k. Militär symbolisch die Gefolgschaft verweigert hat. Mein Krakauer Kollege, Prof. Michał Baczkowski², hat es vor kurzem in Erinnerung gerufen. So feierte man 1913 mit großem Aufwand in ganz Österreich-Ungarn und im Deutschen Reich hundert Jahre des Sieges über Napoleon in der Völkerschlacht bei Leipzig. Das galizische k. und k. Militärkommando veranstaltete anlässlich dieses Jahrestages in Krakau, auf der riesigen Stadtwiese, eine entsprechende Militärparade, die die Krakauer Stadtbehörden und die Einwohner jedoch völlig boykottierten. Das österreichisch-ungarische Militär hatte diesmal nicht berücksichtigt, dass die Völkerschlacht bei Leipzig in der polnischen Tradition als ein durchaus tragisches Ereignis gilt, denn bei Leipzig fiel der beliebte Held *Marechal d'Empire* Fürst Josef Poniatowski, und alle Hoffnung auf Freiheit, die die Polen mit Kaiser Napoleon verbanden, wurden zu Grabe getragen.

Die schlechten Noten, die Galizien in den Augen der deutsch-österreichischen k. und k. Offiziere verdiente, wurden relativiert durch die fast durchgehend guten Erfahrungen im Kontakt mit den polnischen Mannschaften. Viele Autoren fanden warme Worte für die polnischen Rekruten, vor allem für diejenigen, die vom Lande kamen. Sie galten nicht nur als willig, genügsam und brav, sondern auch als überraschend lernfähig und sprachbegabt. Diese positiven Einschätzungen wurden während des Ersten Weltkrieges vollkommen bestätigt, als sich die polnischen Soldaten als tapfer und in jeder Hinsicht zuverlässig erwiesen. In Wien erinnerte man sich daran noch in den Jahren des Zweiten Weltkrieges³. Im Falle der ukrainischen Soldaten fiel die

2. Krzysztof Baczkowski, *Pod czarno-żółtymi sztandarami. Galicja i jej mieszkańcy wobec austro-węgierskich struktur militarnych. 1868-1914*, Kraków, 2003.

3. Kriegsarchiv Wien, B/800: 218 – Rudolf Kiszling: *Das Völkerbild der ehemaligen österreichisch-ungarischen Monarchie*, darin *Der Pole als Soldat*; 220 – Heinrich Zölls, *Beitrag zur Arbeitsgemeinschaft*.

Einschätzung durch die Offiziere nicht eindeutig aus. Einerseits bezeichnete man die Ruthenen, wie man sie damals nannte, als „die Tiroler des Ostens“, dass heißt als besonders Habsburg-treue und tapfere Soldaten, andererseits bemängelte man immer wieder die fehlende oder mangelhafte Schulbildung der Rekruten, die die militärische Ausbildung sehr behinderte. Aus diesem Grund galten die Ukrainer, neben den Rumänen, in den Augen vieler k. u. k. Offiziere als das schlechteste „Menschenmaterial“ in der Donaumonarchie. Trotzdem erwiesen sich auch die Ukrainer in den öst.-ung. Uniformen im Ersten Weltkrieg als sehr zuverlässig.

Für die galizische Bevölkerung war die Erfahrung des Militärdienstes in den Reihen der k. und k. Armee gar nicht negativ. Auf dem Lande herrschte auch in der Zeit der galizischen Autonomie eine ausgesprochen Dynastiefreundliche Grundüberzeugung, was sich z. B. in sehr passablen Ergebnissen der alljährlichen Assentierungen manifestierte. Angesichts der Armut und der Rückständigkeit, die die weiten Teile der galizischen Bauernschaft plagte, war die Zeit des Militärdienstes mit ihrer ausreichenden und abwechslungsreichen Verpflegung, soliden Bekleidung und den ebenfalls geordneten hygienischen Bedingungen für alle Bauernsöhne eine erwünschte Veränderung des Lebensrhythmus und für viele unter ihnen wahrscheinlich auch eine einmalige Erfahrung des Wohlbefindens. Die Bauernsöhne kehrten vom Militärdienst mit erheblich erweiterten Kenntnissen der österreichisch-ungarischen Welt nach Hause zurück, und hatten in der Dienstzeit nicht selten einen nützlichen Beruf erlernt. Die gesellschaftliche Position der ehemaligen Soldaten war im Dorfleben wesentlich höher, als anderer junger Männer im Dorfe, die nicht gedient hatten. Die Bauernsöhne, die beim Militär gedient hatten, konnten sich sogar bei der Brautsuche bessere Chancen ausrechnen.

Die Dienstzeit in der k. und k. Armee war natürlich kein Sanatoriumsaufenthalt, und auch in Galizien berichtete die Presse häufig über Misshandlung von Soldaten, wobei übrigens häufiger Ukrainer als Polen misshandelt wurden, trotzdem blieb die Erfahrung des Militärdienstes beim polnischen Volk in Galizien in guter Erinnerung. Ich erinnere mich an meinen bäuerlichen Großvater mütterlicherseits, Karol, als er im Familienkreis mit feuchten Augen erzählte, wie er an einer Parade auf der Schmelz in Wien teilnahm und dabei am Rand seiner Eskadron reiten durfte, die dem Kaiser am nächsten kam, weil er (mein Großvater) einen besonders eleganten Reitstil beherrschte.

Ein anderes, kleines Beispiel kommt eher aus dem Folkloristischen und spricht von der Langlebigkeit einer spezifischen Stimmung, die mit diesem Militärdienst verbunden war. So singt man heute noch in Südpolen, meistens wenn die Männer unter sich sind und bechern, ein ausdrucksstarkes und sehr

gepfeffertes Trinklied unter dem Titel „In Olmütz auf dem Fischplatz, als ich Wache schob...“⁴. Das Lied endet mit den fatalistischen und irgendwie selbstironischen Versen:

*Jetzt habe ich vier Piïi Medaillen,
aber keine Piïi Beine mehr!*

Ein ganz anderes Problemfeld öffnet sich, wenn man sich den Offizieren polnischer Nationalität zuwendet. Dies liegt vor allem daran, dass die Wahl der Offizierslaufbahn eine freie Entscheidung des Kandidaten selbst, oder seiner Eltern bzw. Vormünder war. Auch die Ausübung dieses Berufes, nach der Erlangung des Offiziersranges, hing mehr oder weniger von der freien Entscheidung eines jeden ab. Im Falle der allgemeinen Wehrpflicht entfällt der besondere Faktor der freien Entscheidung, weil die Verweigerung ja verboten war. Eine massenhafte Verweigerung war daher ein Akt des politischen Ungehorsams höchsten Grades, und dies geschah in Polen nur einmal, nämlich im Jahre 1863 im russisch besetzten Teil des Landes, direkt vor dem Ausbruch eines blutigen Aufstandes.

Sehr vielsagend ist das Beispiel der preußischen Armee in der Ära Bismarck. Trotz des eskalierenden politischen Konflikts zwischen den Polen und den Deutschen, verlief die Ausübung der allgemeinen Wehrpflicht durch Polen ganz reibungslos. Allerdings war die Zahl der preußischen Offiziere polnischer Nationalität zur selben Zeit verschwindend gering⁵. Ich behaupte daher, dass die Wahl der Offizierslaufbahn, obwohl sie polykausaler Natur war, einen besonders hohen Grad an Akzeptanz des gegebenen politischen Systems voraussetzte.

Die galizischen Polen hatten offensichtlich keine Probleme mit dem System der Doppelmonarchie Österreich-Ungarn, weil sie zahlreich in den k. und k. Streitkräften als Offiziere vertreten waren. Obwohl zahlreich, waren die Polen im österreichisch-ungarischen Offizierskorps während der ganzen Periode, zu

4. Motiv und Melodie des tschechischen Liedes „Ku Praze je cesta dlouha...“:
W Ołomuńcu na Fiszplacu / Gdym na warcie (!) stał / Gdym na warcie (!) stał / Wszyscy mi się (!) dziwowali / Sam się cesarz ze mnie śmiał // Tę chusteczkę coś mi dała / Na onucem (!) wziął / Na onucem (!) wziął, / Żebyś sobie (!) nie myślała / Żem cię (!) w sercu miał // Ten pierścionek coś mi dała / To żem (!) kurwie dał / To żem (!) kurwie dał / Żebyś sobie (!) nie myślała / Żem się (!) żenić chciał. // Jak my poszli do ataku / Wiał przed nami (!) wróg / Wiał przed nami (!) wróg / Teraz (!) mam cztery medale / Ale (!) nie mam nóg.

5. Die neuesten Angaben zu diesem Thema bei Jens Boysen: *Preußische Armee und polnische Minderheit. Royalistische Streitkräfte im Kontext der Nationalitätenfrage des 19. Jahrhunderts (1815-1914)*. Marburg: Verlag Herder-Institut 2008.

der es entsprechende Quellen gibt (1894-1911), trotzdem stark unterrepräsentiert. Bildlich naiv kann man sagen, dass es immer viel zu wenige polnische Offiziere gab, um die polnischen Mannschaften zu kommandieren, und dieses Zahlenverhältnis verschlechterte sich mit der Zeit. In absoluten Zahlen ausgedrückt, schwankte die Zahl der Polen zwischen 1100 und 600 Personen. Diese Zahlen umfassen sowohl die Berufs- als auch Reserveoffiziere. Im Jahre 1894 bildeten die Polen 4,3 % des österreichisch-ungarischen Offizierskorps und sie waren nach den Deutschen (71 %), Magyaren (12,7 %) und Tschechen (6,4 %), die viertstärkste Nationalität vor den Kroaten und Serben. Die Ukrainer waren, neben den Slowaken, die kleinste ethnische Gruppe in dem österreichisch-ungarischen Offizierskorps. Ihre Zahl betrug um die Jahrhundertwende durchschnittlich etwa 50 Personen.

Es gibt zwar einige glaubwürdige Selbstzeugnisse der Offiziere polnischer Nationalität, in denen die These aufgestellt wird, dass sie im jugendlichen Alter die militärische Laufbahn gewählt hatten, weil sie hofften, mit ihren Erfahrungen dem Freiheitskampf Polens in Zukunft dienen zu können. Trotzdem scheint es, dass vor dem Hintergrund der zuvor genannten Indizien, die pragmatischen Überlegungen der Eltern oder Vormünder der polnischen Zöglinge für die Wahl der Offizierslaufbahn ausschlaggebend waren. Das Phänomen der Vererbung des Berufes in den österreichischen Offiziersfamilien ist hinlänglich beschrieben. Hier vereinte sich die emotionale Nähe zum Beruf mit dem Vorteil der kostenlosen Ausbildung. Welche pragmatischen Vorteile erhoffte man sich jedoch bei den Familien ohne militärischen Hintergrund? Sicherlich kein hohes Einkommen. Jeder weiß, dass der Kaiser seine Offiziere nicht mit den Gagen verwöhnt hat. Meiner Meinung nach, ging es in sehr vielen Fällen darum, den jungen Mann, dessen Familie vor Problemen materieller oder erzieherischer Natur stand, in eine Institution zu geben, die in der ständisch geprägten Gesellschaft hohes Ansehen genoss und gleichzeitig im Stande war, für einen Mann bis zu seiner Pensionierung oder auch bis zu seinem „Heldentod“ zu sorgen. Wenn die Söhne nicht gerade intellektuell auf der Höhe waren und/oder in den jungen Jahren unangepasst wirkten und dazu noch kein Vermögen zu erben hatten, war die defensive Strategie der Bewahrung der gesellschaftlichen Position durch den Eintritt in das Offizierskorps in den Augen des galizischen Landadels und der Staatsbeamten polnischer Nationalität mit einem kleineren Risiko verbunden, als z. B. der Weg des Studiums und die Wahl eines freien Berufes. Natürlich gab es Teile des Offizierskorps, in denen der beschriebene Mechanismus der Bewahrung der gesellschaftlichen Position mit der Ausbildung in einem wertvollen zivilen Beruf verbunden war. So war es im Fall der Offiziere der Genietruppe, die solide Bauingenieure waren, oder im Fall der Militärärzte, deren Medizinstudium durch die Armee mitfinanziert wurde, und es wurde ihnen außerdem erlaubt, nebenbei

privat zu praktizieren. Für die Söhne derjenigen Familien, die wir zu den unteren sozialen Schichten rechnen, war die Zugehörigkeit zum Offizierskorps selbstverständlich mit einem erheblichen gesellschaftlichen Aufstieg verbunden.

Trotz der tendenziellen Schwächen der gesamten polnischen Gruppe im österreichisch-ungarischen Offizierskorps, gab es unter den Offizieren polnischer Nationalität hervorragende Persönlichkeiten, denen eine große Karriere beschieden war. Im Laufe meiner Recherchen, die schon längere Zeit zurück liegen, konnte ich 131 Polen identifizieren, die in Österreich-Ungarn als Generale und Admirale dienten.

Der prozentuelle Anteil der in den niedrigsten Generalsrang, eines Generalmajors, beförderten Polen unterscheidet sich nur unwesentlich von dem Anteil der Polen am gesamten Offizierskorps, insbesondere nach 1900. Das beweist, dass die Karrieren der Polen in der Armee anfangs normal, das heißt in dem für die ganze bewaffnete Macht typischen Tempo verliefen. Auch der relative Anteil der Generalmajore polnischer Nationalität, die in den vierten Rang, das heißt zum Feldmarschallleutnant, befördert wurden, unterscheidet sich nicht wesentlich von dem entsprechenden Verhältnis in der gesamten Generalität. Eine krasse Abweichung von einem hypothetischen Beförderungsmodell in der k. und k. Generalität tritt erst bei der Beförderung in den dritten Rang ein, also zum Feldzeugmeister, General der Kavallerie oder General der Infanterie. Keiner der Generäle polnischer Nationalität durfte in diesem Rang aktiv dienen und nur drei Polen erhielten diesen Generalsrang „titular“, also bei der Versetzung in den Ruhestand.

Dies ist umso bemerkenswerter, als die Polen außerhalb des wichtigsten Betätigungsfeldes, das sich eindeutig im Heer befand, glänzende Karrieren machen konnten. So waren Polen ziemlich einflussreich in der kaiserlichen Kriegsmarine und z. B. in der Militärjustiz und in dem Sanitätsdienst. Diese große Diskrepanz zwischen dem, was die Polen im Heer erreichten und dem, was die Polen auf den erwähnten Nebenschauplätzen erreichen konnten und noch vielmehr zwischen dem, was für die Polen beim Militär und für die Polen im zivilen Leben erreichbar war, erlaubt die Vermutung, dass die Laufbahnen der polnischen Offiziere just in dem Moment aus politischen Erwägungen gestoppt wurden, als sie Posten übernehmen hätten sollen, die ihnen einen Einfluss auf die wichtigsten Entscheidungen der österreichisch-ungarischen Streitkräfte gewährt hätten.

— III^e partie
Modernisation économique,
sociale et culturelle

La librairie en Galicie (1772-1914)

— Frédéric Barbier

Directeur de recherche au CNRS, directeur d'études
à l'École pratique des Hautes Études

Aux marges du monde

Un espace mythique

La Galicie, avec l'ancienne république de Cracovie¹ et la Bucovine, semble souvent un espace mythique, bien loin de Tours, voire de Paris, mais qui était déjà éloigné de Vienne à l'époque impériale². Pour un Européen occidental, par exemple un Français, elle constitue un ensemble mal situé, quand il n'est pas tout simplement confondu avec la Galice espagnole. Ouvrons le classique *Dictionnaire géographique* de Vosgien. Encore à la fin de la Restauration, le court article « Gallicie » (avec redoublement du L) se borne à indiquer brièvement³ :

1. La république de Cracovie est annexée par l'Autriche en 1846.

2. « La frontière austro-russe, au nord-est de la monarchie, était, à cette époque, une région des plus curieuses (...). [Sur les 10 000 habitants d'une ville], un tiers à peu près vivait de l'artisanat, un deuxième tiers se nourrissait chichement de ses misérables terres, et le reste s'adonnait à une sorte de commerce de hasard... » (Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, trad. fr., Paris, Seuil, 1982, p. 140-141).

3. Vosgien [pseud. de Ladvozat, curé de Bagnaux], *Nouveau dictionnaire géographique universel*, (...) rédigé sur un plan nouveau par M. le chevalier de Roujoux, ancien élève de l'École polytechnique, auteur de l'*Histoire des révolutions des sciences et des beaux arts*, du *Précis universel de géographie ou le Monde en estampes*, traducteur de l'*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard, etc., Paris, À la Librairie classique, élémentaire et catholique de Belin-Mandar et Devaux, rue Saint-André-des-Arts, n° 55 ; et à Bruxelles, même maison, rue de la Chancellerie, place Sainte-Gudule, 1829, 8° (Imprimerie de J. Gratiot, rue du Foin Saint-Jacques, maison de la Reine blanche) (Coll. *Quelleriana*).

GALLICIE, ou GALLITZIE (*Emp. d'Autriche*), nom de la part[ie] or[ientale] de l'ancienne Pologne, bornée [au] N[ord] par le roy[aume] de Pologne, [à l'] E[st] par la Russie, [au] S[ud] par la Moldavie et la Hongrie, [à l'] O[uest] par la Silésie autrichienne. Pop[ulation] 3 750 000 hab. Pays fertile, mais mal cultivé. Habitans abrutis par une longue servitude. Les Juifs font le seul comm[er]ce du pays. La Gallicie a le titre de roy[aume], et elle est gouvernée par un vice-roi. Chef-l[ieu], Lemberg.

Une notice est consacrée à Lemberg, *alias* « Léopold » (ou mieux « Leopold », la ville de Léon), dont les éléments les plus remarquables concernent le commerce et les principales fonctions de direction qui en font une véritable capitale régionale :

Comm[er]ce considérable. Foire de plusieurs jours en carême. Archev[êché], résidence d'un évêque arménien et d'un grec ; université, siège de toutes les autorités de la Gallicie, civiles et militaires. Pop. 44 000 hab. – Le cercle de Lemberg a une superficie de 296 lieues carrées, et 136 000 hab.

Rien, sinon la brève mention des Juifs, sur la présence des Ruthènes ni des différentes populations slaves et allemandes, non plus que sur les activités économiques et les moyens de communication, voire sur une histoire politique dont on sait la complexité⁴. Le *Dictionnaire* de Bouillet donne dans sa seconde édition, sous la vedette « Galicie »⁵, une notice un petit peu plus précise, avec la liste des dix-neuf cercles constituant le pays, un bref commentaire géographique et un rappel historique du x^e siècle à 1815⁶. La notice sur Lemberg mentionne l'imprimerie parmi les activités de la ville :

52 000 habitants (dont 15 000 Juifs). Château. Archevêché arménien-uni. Université, académie, école normale supérieure. Cathédrale catholique et autres édifices remarquables. Draps, toiles, cotonnades, rosoglio ; carrosserie ;

4. *Köztes-Európa 1763-1993 (Térképgyűjtemény)*, éd. Lajos Pandi, Budapest, Osiris Kiadó, 1997, carte n° 77 (populations de Galicie, 1910).

5. « Le nom de Galicie est tout moderne et ne date que de 1772. La contrée (...) portait autrefois le nom de *Russie rouge*, et primitivement de *Chrobatie rouge* ou *Czerniensk* (Pays rouge) » (Bouillet, *Dictionnaire*, 1845). De fait, le terme de Galicie n'apparaît pas sur la carte de Janvier, en 1780 (*Maps of Europe, 1520-2001. A selection*, Budapest, Helikon, 2003, carte 52), la distinction étant faite entre « Russie noire » et Podolie, mais bien sur la nouvelle carte de Johann Matthias Hase publiée par Homanns Erben à Vienne sous Joseph II (*ibid.*, carte 54) et sur la très belle carte hongroise de Görög et Kerekes à Vienne à l'extrême fin du xviii^e siècle (*ibid.*, carte 59).

6. M.-N. Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie...*, 2^e éd., Paris, Librairie de L. Hachette, 1843, 2 vol. (Coll. *Quelleriana*).

teinturerie, imprimerie. Commerce avec l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Moldavie...

Mais nous restons le plus souvent dans l'ordre des clichés, et, pour le lecteur français, nous ne sommes pas si éloignés d'un autre pays mythique, celui des « Sept châteaux » (les *Siebenbürgen*, *alias* la Transylvanie) et de son « roi de Bohême » dont Charles Nodier fait en 1830 les héros paradoxaux d'un roman qui préfigurerait presque le surréalisme⁷. Avec la « Gallicie » comme avec la Transylvanie, nous voici véritablement, vu de France, aux marges du monde raisonnable. Seul Élysée Reclus sera un peu plus précis, en soulignant la complexité démographique du pays. Les Allemands (*Schwaben*) y sont souvent assimilés aux Slaves :

Dans les grandes villes seulement, et çà et là dans les campagnes de la Galicie occidentale, ils constituent des colonies homogènes et peuvent garder leur parler et leurs mœurs. Une foule d'Allemands, introduits au siècle dernier comme colons agricoles ou venus depuis en qualité de mineurs, se sont complètement slavisés en apparence...⁸

Sur les routes de Galicie

L'étrangeté qui caractériserait la Galicie n'est que partiellement réduite si nous abordons la littérature touristique moderne, en l'espèce, en France, des guides Joanne⁹. La Librairie Hachette consacre en 1893 un titre aux *États du Danube et des Balkans*, dont la deuxième partie traite de la Haute-Hongrie (Suisse hongroise et région des Tatras), de la Galicie, de la Bucovine et de la Roumanie¹⁰. Le guide commence par détailler les itinéraires conduisant en Europe orientale et en Galicie – dans des termes qui ne sont pas toujours des plus positifs : la

7. Charles Nodier, *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, Paris, Delangle frères, éditeurs-libraires, place de la Bourse, M DCCC XXX (Paris, Imprimerie et fonderie de G. Doyen, rue Saint-Jacques 38) (Coll. *Quelleriana*).

8. Élysée Reclus, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes. Volume III : l'Europe centrale*, Paris, Librairie Hachette, 1878, p. 392.

9. Hélène Morlier, *Les Guides-Joanne. Genèse des Guides-Bleus...*, Paris, Les Sentiers débattus, 2007.

10. *États du Danube et des Balkans. Deuxième partie, tome I^{er}. Haute-Hongrie : Suisse hongroise et région des Tatras. Galicie. Bukovine. Roumanie*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1893 (Collection des Guides-Joanne). Nous remercions M^{me} Hélène Morlier pour les informations qu'elle nous a très généreusement communiquées sur les guides Joanne.

route principale est celle du Nord, qui « passe par Oderberg, Cracovie, Tarnów, Przemysl, Lemberg, Stanislaw [et] Kolomea » pour gagner enfin Czernowitz/Cernivci, capitale de la Bucovine (le « Pays des hêtres »). Et l'auteur d'ajouter :

Il résulte des conditions mêmes dans lesquelles [cette route] est tracée qu'elle ne présente aucun caractère pittoresque ; au point de vue du paysage, les plaines qu'elle traverse sont d'une monotonie fatigante [...]. Néanmoins, si pauvre d'attraits qu'elle soit pour le touriste, elle emprunte quelque intérêt à la traversée des grandes villes comme Cracovie, voisine des merveilleuses mines de sel gemme de Wieliczka¹¹, et Lemberg, et au spectacle des populations (Polonais, Ruthènes) au milieu desquelles elle se développe (p. 31).¹²

Puis le guide donne une rapide introduction sur la Galicie : population polonaise à l'Ouest (51 %), ruthène à l'Est (les petits russiens) (43 %) avec une minorité allemande ; répartition par religions (l'auteur signale la présence de près de 700 000 juifs). Les commentaires sont parfois surprenants :

Nous devons [appeler] l'attention du lecteur sur l'intérêt que présentent les types, les mœurs, le costume et les croyances de ces curieuses populations, parmi lesquelles on peut observer sur le vif l'état de l'esprit humain aux différents degrés de son développement, depuis l'esprit simple et primitif des pasteurs ou des chasseurs de la montagne jusqu'à l'esprit cultivé et raffiné des savants des Universités et des personnalités mondaines des sociétés aristocratiques de Cracovie et de Lemberg.

La partie historique se présente sous la forme d'une chronologie du x^e siècle à l'époque contemporaine. Le détail des itinéraires ajoute quelques précisions sur les villes traversées, notamment Cracovie, Przemysl et Lemberg,

ville de 116 000 habitants, dont plus de 50 000 juifs ; cap[itale] de la Galicie, siège des autorités provinciales, et résidence de trois archevêques, l'un catholique-romain, l'autre grec-uni, et le troisième arménien-uni...¹³

À près de 300 m d'altitude, le site de la ville est très agréable, « au fond d'une riante vallée arrondie », les faubourgs s'étageant au milieu des jardins sur les collines environnantes.

11. Objet d'une « excursion très recommandée » (p. 42-43).

12. On pense à l'appréciation du duc de Raguse : « on reconnaît facilement que ce pays triste et sauvage [la Bucovine] manque de population, et qu'il est sous tous les rapports fort arriéré et fort pauvre » (*Voyage du maréchal duc de Raguse...*, tome premier, Paris, Ladvoat, 1837, p. 165).

13. Voir aussi Joseph Roth, *Les Villes multiculturelles en Europe centrale*, trad. fr., Paris, Belin, 2008.

La ville proprement dite est petite, mais les rues sont larges et bien pavées ; les places spacieuses lui donnent les apparences d'une grande ville (...). Lemberg possède de grandes institutions, qui témoignent d'une culture intellectuelle remarquable : le *Politechnicum*, grande école professionnelle, bien pourvue de laboratoires et de collections de toute sorte ; une *École forestière* renfermant une série d'échantillons des diverses essences forestières, d'une grande richesse ; une *Université* et l'*Institut national Ossolinski*, dédié à l'étude de l'histoire et de la littérature polonaise [*sic*] ...

Les autres villes faisant l'objet d'un certain développement ne sont qu'au nombre de deux : en Bucovine, Czernowitz est

extrêmement intéressante [par] le mélange des nationalités qui y sont représentées, chacune avec son costume original ; par la variété des types, par la vivacité des couleurs, par la fantaisie des vêtements, Czernowitz appartient déjà plus à l'Orient qu'à l'Occident ... (p. 45).

Nous voici bien face à une description du pittoresque oriental. La notice sur Suczawa/Suceava se concentre sur une description de l'église Saint-Jean. Mais dans l'ensemble, c'est le retard de développement qui est principalement souligné, y compris par Élysée Reclus :

L'une des plus arriérées parmi les contrées de l'Europe, la Galicie en est à peine arrivée à la période de la grande industrie. Seulement dans le voisinage des cités et dans la partie occidentale du pays, limitrophe de la Silésie, s'élèvent quelques fabriques importantes (...). La forte majorité de la population, environ les quatre cinquièmes, s'emploie aux travaux de l'agriculture ; mais la production est peu élevée en moyenne...¹⁴

Théorie de la périphérie et de la frontière

Pour nos différents auteurs par conséquent, la position de la Galicie aux marges européennes explique son retard. Nous pouvons ajouter que, s'agissant de l'économie du livre, la conjoncture accentue le phénomène. La chronologie du colloque correspond en effet, pour l'essentiel, à la « seconde révolution du livre » – la révolution de l'*Öffentlichkeit*, de l'industrialisation et de la librairie de masse. Par suite, les décalages deviennent plus sensibles entre les régions les plus avancées et celles restées en arrière, voire entre la ville principale d'une province donnée et la région alentours. Au début du xx^e siècle, Lemberg s'impose

14. *Ibid.*, p. 401.

comme une ville moderne et importante, la quatrième (1900) ou la cinquième (1913) de l'Empire par sa population¹⁵, avec librairies, bibliothèques et titres de périodiques – mais il n'en va en rien de même dans la plus grande partie du plat-pays. De plus, les progrès de l'intégration territoriale ont pour effet de faciliter l'émigration des élites : pour un jeune homme de Galicie ayant reçu une certaine éducation, la réussite s'acquiert plutôt dans les capitales de l'Empire, à Budapest, à Prague et surtout à Vienne. Une proportion non négligeable des élites universitaires vient donc parfaire sa formation en Europe occidentale, notamment en Allemagne ou en France (par exemple en médecine). L'opposition entre la ville et la campagne reste toujours la caractéristique la plus frappante pour Joseph Roth, lorsqu'il visite la Galicie après la Première Guerre mondiale :

Les habitants y ont un respect sans borne pour la ville, d'où viennent les rares voitures sans chevaux, les fonctionnaires, les juifs, les messieurs, les médecins, les ingénieurs, les géomètres, l'électricité (...), cette ville que l'on nourrit pour pouvoir en vivre, y acheter des foulards multicolores et des tabliers, cette ville où se réunissent les commissions, et où se font les lois et les journaux...¹⁶

Une fois par jour, on se rend à la petite station de chemin de fer : ces stations

sont toutes aussi étriquées, resserrées [...]. Voici des commerçants juifs [...], ils vont à la gare [...] regarder le train qui arrive, les gens qui en descendent. Ce train qui ne passe qu'une fois par jour – le seul lien avec le monde –, qui apporte avec lui le bruit et quelque chose des grandes affaires qui se concluent sur toute la surface du globe. Il transporte avec lui les journaux allemands de Vienne, de Prague, de Mährisch-Ostrau [Ostrava, à la frontière de la Silésie]. Quelqu'un lit à haute voix. Pendant ce temps, les commerçants, discutant entre eux, rentrent [...] par le chemin de champ qui relie le bourg à la gare...¹⁷

La théorie du centre et de la périphérie reste donc insuffisante, et doit être reprise de manière plus précise¹⁸. Nous sommes certes, au-delà de Vienne, de Buda et de Cracovie (où des presses existent en 1473-1474), aux marges de la civilisation gutenberghienne. Le Sud de la Pologne et la Transylvanie ne connaissent les presses typographiques qu'à partir du xvi^e et surtout au

15. 160 000 hab. en 1900, 189 000 en 1913 (les premières villes de l'Empire sont en 1913 Vienne, Budapest, Prague et Trieste).

16. Joseph Roth, *Croquis de voyage*, trad. fr., Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 334.

17. *Ibid.*, p. 335.

18. Immanuel Wallerstein, *The Modern world system*, New York, Academic Press, 1974-1989, 3 vol., stt t. I (typologie des zones : centre, périphérie, « semi-périphérie »).

xvii^e siècle¹⁹. Pourtant, la production de livres ne constitue qu'un indicateur partiel de la pénétration de l'écrit dans une géographie donnée : nous savons, grâce aux travaux de nos collègues hongrois, que tout le bassin des Carpates était assez profondément pénétré par le livre depuis le xvi^e siècle, quoique les rares imprimeries ne produisent que des pièces d'intérêt local ou régional. Des exemples pris en Europe occidentale témoignent au demeurant de ce que des presses ne s'établissent que tardivement dans telle ou telle région pourtant très développée (par exemple la Flandre française), parce que les voies d'accès à la « librairie » permettent sans surcoût aucun de fournir à la demande.

Ce qui est décisif dans la pénétration de l'imprimé, c'est donc moins le réseau des presses typographiques et des librairies que l'environnement du pays et les réseaux informels de distribution – les étudiants pérégrins, les voyageurs, la clientèle des nobles et de leurs correspondants, les colporteurs, les épiciers ou autres tenanciers de bazars (*Gemischtwarenhändler*) et les foires, voire les ecclésiastiques. La faiblesse des réseaux urbains et la médiocrité des voies de communication expliquent que, comme dans une grande partie du bassin des Carpates jusque dans la seconde moitié du xix^e siècle, nous restions, en Galicie comme en Bucovine, dans une logique de non spécialisation de la librairie. Un seul exemple : au début du xx^e siècle, à Gurahumora/Gura Humorului, le seul libraire signalé fait aussi commerce de ce que l'administration désigne comme des « Galanteriewaren » – en fait, des « nippes » et objets de toilette, étuis et petites boîtes en bois, châles, tasses, gobelets, cadres pour photos et articles de souvenir, tout cela peint, décoré à la main, ou encore avec une image collée...²⁰ La faiblesse des villes moyennes se combine avec un retard socio-politique certain : dans ces villes-étapes faisant office de marchés pour le plat pays environnant, les activités secondaires et tertiaires sont très minoritaires, les capitaux disponibles généralement minimes et les populations misérables. Les conditions culturelles non plus ne sont pas bonnes : en 1910, le comitat hongrois de Máramaros, proche de la frontière, est l'un des pôles de l'analphabétisme dans le royaume, avec un taux supérieur à 80 %²¹.

19. Voir par exemple *Kurze Geschichte Siebenburgens*, éd. Béla Köpeczi, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, carte p. 352. Une présentation est donnée par István Monok, « Lecteurs et lectures en Hongrie : quelques aspects d'une histoire originale », in : *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 1, 2005, p. 268-276 (Genève, Librairie Droz).

20. *Tengers Adreß – und Handbuch für das Papier – u. Buchgewerbe in Österreich-Ungarn und in den Balkanstaaten (...)*, 1905-1906, Wien, Ignaz Tenger, [s.d.] (Universitätsbibliothek Wien, I-314 413).

21. *Buch und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*, éd. Herbert G. Göpfert, Gerard

À côté des réseaux de substitution pour la circulation du livre, une place spécifique doit être faite aux bibliothèques, et d'abord aux bibliothèques savantes. Lemberg voit dès 1585 la fondation d'un collège jésuite où une bibliothèque est progressivement mise en place, et les collections privées commencent à apparaître dans la ville au XVII^e siècle. L'université est fondée en 1784, et sa bibliothèque comptera plus de 120 000 volumes au début du XX^e siècle²². Mais l'essentiel concerne le déplacement de l'*Ossolineum* viennois. De 1809 à 1826 en effet, la *Hofbibliothek* de Vienne est dirigée par le comte polonais Joseph Maximilian (Józef Maksymilian) Tenczyn-Ossolinski (1748-1826), savant et bibliophile réputé. Celui-ci crée en 1817 dans la capitale impériale un Institut national polonais (*Ossolinski Nationalinstitut, Zakład Narodowy imienia Ossolinskich*), avec une bibliothèque à laquelle seront progressivement ajoutés un Musée et une imprimerie typographique et lithographique. À la suite du décès du fondateur, l'*Ossolineum* est transporté à Lemberg (1827), où il fait pratiquement office de Bibliothèque nationale polonaise²³. Il constitue dès lors un pôle d'identification nationale, dont le rôle explique les démêlés avec la censure autrichienne²⁴ : Konstanty Slotwinski (1793-1846), directeur depuis 1831, sera emprisonné douze années durant à Kufstein pour avoir publié sous de fausses adresses un certain nombre de documents « patriotiques ». August Bielowsky (1806-1876), étudiant à Lemberg, est lui aussi un temps emprisonné avant de pouvoir travailler à l'*Ossolineum* et de lancer en 1864, toujours à Lemberg, la col-

Kozielek, Reinhard Wittmann, 1^{re} éd., Berlin, Camen, 1977 (« Studien zur Geschichte der Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa », 4). *Köztes-Európa 1763-1993*, *ouvr. cité*, carte n° 79. De même, la carte de l'analphabétisme en Pologne en 1931 (n° 161) fait ressortir le retard persistant des districts orientaux de Galicie (jusqu'à 60 % d'analphabètes dans certaines régions).

22. Anna Jedrzejowska, *Biblioteka Uniwersytetu Jana Kazimierza we Lwowie* [= Die Jan-Kazimierz-Universitätsbibliothek in Lemberg], Lwów, 1926. Les universités austro-hongroises sont les suivantes en 1913 : Czernowitz, Graz, Innsbruck, Cracovie, Lemberg, Prague et Vienne ; Agram (Zagreb), Budapest et Klausenburg/Kolozsvár (Cluj-Napoca, université hongroise auj. déplacée à Szeged). « Le gouvernement [autrichien] a voulu surtout [que Lemberg] fût à l'avant-garde du monde germanique en y établissant l'une des universités de l'Empire » (Élysée Reclus, *ouvr. cité*, p. 413).

23. Puis à Wrocław/Breslau à la suite de la Seconde Guerre mondiale.

24. Bartłomiej Szynkler, *Dzieje cenzury w Polsce do 1918 r.* [Die Geschichte der Zensur in Polen bis 1918], Kraków, 1993. Paulina Buchwald-Pelcowa, *Cenzura w dawnej Polsce. Między prasa drukarska a stosem* [Die Zensur im alten Polen. Zwischen Druckerpresse und Scheiterhaufen], Warszawa, 1997.

lection des *Monumenta Poloniae historica* (*Pomniki Dziejowe Polski*)²⁵. D'autres grandes bibliothèques de magnats existent aussi dans la province : citons celles des Barowski (Lemberg), de la famille Dzieduszycki (Dzików/Tarnobrzeg), des Branicki et des Lubomirski (Przeworsk).

Si le concept de périphérie n'est pas le plus opératoire pour analyser la situation de la Galicie²⁶, celui de frontière semble plus porteur : une région intermédiaire, excentrée et touchant à des cultures différentes, constitue aussi, même si elle est « attardée » à nombre d'égards, un espace propice à l'innovation. Cracovie bénéficie d'un statut particulier, en tant que capitale historique de la Pologne et siège d'une université théoriquement depuis 1364, pratiquement depuis la fin du XIV^e siècle. Mais la ville est aussi connue pour avoir été la première où l'on ait imprimé en cyrillique, avec Sweitpolt Fiol en 1491 (slave d'Église), et l'édition s'y développe brillamment au XVI^e siècle : on pense à la carte de Wapowski, en 1526 ; aux *Lettres de saint Paul* (par Benedek Komjáti), première édition entièrement en hongrois, en 1533 ; ou encore à la première Bible polonaise, donnée par Markus Scharfenberg en 1561²⁷. Un siècle plus tard, Cracovie voit le lancement du premier périodique polonais, le *Merkuriusz Polski* de J. A. Gorczyń, dont l'édition est bientôt transportée à Varsovie²⁸. En 1855, le grand-duché est administré depuis Lemberg, mais la ville voit toujours la parution du quotidien polonais *Czas*.

Lemberg est aussi une ville marquée par l'innovation, puisque qu'Ivan Fedotov y donne en 1564 une contrefaçon de l'*Histoire des apôtres* (*Apostelgeschichte*) d'abord publiée à Moscou, et surtout un livre de lecture (*Fibel*), qui constitue le premier titre non religieux publié dans l'espace russe. D'autre part,

pratiquement jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, toute la production imprimée en grec sort des presses occidentales, d'abord de Venise pour les titres « savants » et pour une certaine forme d'édition « populaire »²⁹, mais aussi des confins

25. *Monumenta Poloniae historica*, éd. August Bielowski, Lwów, Nakladem Wlasnym, 1864-1893.

26. Sinon sous l'angle de la spécificité du commerce de librairie comme un commerce non spécialisé caractéristique des régions moins favorisées.

27. Max Engammare, « Un siècle de publication de la Bible en Europe : la langue des éditions des Textes sacrés (1455-1555) », in : *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 4, 2008, p. 47-91 (Genève, Librairie Droz).

28. Cracovie reste la ville du couronnement polonais jusqu'en 1764, mais son déclin s'engage rapidement avec le partage de la Pologne. Elle ne compte plus que 16 000 habitants en 1775.

29. Dennis H. Rhodes, *Incunabula in Greece (...): a first census*, München, 1980. Loukia

russes (Vilnius et Leontopolis/Lemberg), dans la seconde moitié du xvi^e siècle, puis de Vienne³⁰, voire de Budapest...³¹

Le chevalier Ossoudi y fonde, en 1776, la *Gazette de Léopol* : l'hebdomadaire en langue française est imprimé chez Piller, mais il doit s'arrêter après cinquante-deux numéros³². Enfin, en 1792, la ville voit le lancement du premier quotidien polonais, le *Dziennik Patryotycznych Polityków* (= *Tageblatt patriotischer Politiker*), publié jusqu'en 1798. Et Roth d'insister sur la représentativité « nationale » qui est paradoxalement celle des confins :

La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'Empire, mais à la périphérie. Ce n'est pas dans les Alpes qu'on trouve l'Autriche : on n'y trouve que des chamois, des edelweiss, des gentianes, mais on n'y devine qu'à peine la présence de l'aigle bicéphale. La substance autrichienne est sans cesse nourrie, refaite par les pays de la couronne...³³

Les provinces de l'Est dans la librairie « autrichienne »

Émergence d'une librairie autrichienne

Le règne de Marie-Thérèse est marqué, après la Guerre de Sept ans (1756-1763), par l'essor d'une « librairie autrichienne » organisée à partir de Vienne et qui se construit en grande partie en opposition à la concurrence allemande. Franz Gräfer confirme, à l'article « Librairie » de la *Österreichische National Enzyklopädie* de 1835 : « un commerce organisé du livre ne commença en Autriche qu'avec le règne de l'impératrice Marie-Thérèse ». Ce domaine d'activités aura pour objectif d'intégrer en la modernisant la géographie particulièrement

Droulia [et al.], « L'imprimerie grecque : naissance et retards », in : *Le Livre et l'historien* (Mélanges H.-J. Martin), dir. Frédéric Barbier [et al.], Genève, 1997, p. 327-341. Frédéric Barbier, dir., *Le Livre grec et l'Europe, du modèle antique à la diffusion des Lumières, Revue française d'histoire du livre* (ci-après RFHL), 98-99 (1998). *Le Edizioni di testi greci da Aldo Manuzio e le prime tipografie greche di Venezia*, Athènes, 1993.

30. Frédéric Barbier, « Vienne et la Grèce. Notes de lecture », in : RFHL, 98-99 (1998), p. 111-140. Aikaterine Koumarianou, Loukia Droulia, Evro Layton, *To Elleniko Biblio, 1476-1830*, Athènes, Banque nationale de Grèce, 1986, p. 290 et 291.

31. Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale...*, Paris, Belin, 2006, p. 214.

32. Sgard, n° 513, qui cite la bibliographie complémentaire.

33. Joseph Roth, *La Crypte des capucins*, trad. fr., Paris, Seuil, 1986, p. 23.

complexe des États des Habsbourg³⁴. Face à Leipzig, la montée en puissance de Vienne apparaît dès lors comme l'un des phénomènes majeurs du dernier tiers du xviii^e siècle, qui engage l'intégration de la librairie de l'Europe danubienne sans jamais cependant effacer les deux autres capitales de Prague et de Buda-Pest : Vienne, quarante-troisième ville allemande d'édition au milieu du xviii^e siècle (pour le nombre de titres annoncés dans les *Catalogues de foires*), est passée au troisième rang en 1800, derrière Leipzig et Berlin. De même, les exportations autrichiennes de librairie passent de 135 000 Talers en 1773 à 3,26 M. Talers en 1792, soit une multiplication proche de vingt-cinq.

Cet essor est le résultat de la politique à la fois mercantiliste et éclairée de Marie-Thérèse (1740-1780) et de Joseph II (1780-1790). Dès lors que la demande en imprimés augmente dans les États autrichiens, les frais d'expédition depuis l'Allemagne deviennent trop élevés. De plus, la production livresque allemande est relativement mal adaptée à un espace géopolitique dans lequel, d'après les estimations, les deux tiers de la population ne sont pas germanophones et où la diversité confessionnelle est très grande. Les mesures se succèdent, qui visent à développer le marché en même temps que la production et la diffusion de l'imprimé à partir de la capitale impériale : l'impératrice interdit aux étudiants, en 1764, la fréquentation d'universités étrangères, sauf pour y poursuivre des études de théologie protestante³⁵. La réforme de l'imprimerie commence en 1771, avec la mise en place en place d'une période obligatoire d'apprentissage, tandis que le système scolaire est modernisé, au niveau des études primaires, en 1774. L'année suivante, les contrefaçons non autrichiennes sont proscrites³⁶, avant le couronnement que constituent l'édit de tolérance de 1781 et la liberté d'établissement, en 1787. Joseph II n'hésite pas à déclarer, en 1788 :

Wer sich Lettern anschafft [...] kann Bücher drucken wie Strümpfe stricken [...]. Zum Bücherverkauf braucht es nicht mehr Kenntnisse, als um Käse zu verkaufen...

Dès les années 1765, et avec l'appui des autorités, le libraire Thomas Trattner, plus tard anobli, entreprend de contrefaire systématiquement ses collègues allemands, et son réseau d'affaires touche bientôt les différentes capitales provinciales, dont Lemberg, où il possède une succursale. Les réformes scolaires

34. Auxquels échappe désormais la plus grande partie de la Silésie.

35. L'interdiction sera totale de 1819 à 1848.

36. Reinhard Wittmann, « Der gerechtfertigte Nachdrucker ? Nachdruck und literarisches Leben im achtzehnten Jahrhundert », in : *Buchmarkt und Lektüre in Europa im 18. Jt.*, éd. Giles Barber, Bernhard Fabian, Hamburg, Hauswedell, 1981, p. 293-320.

sont fondamentales pour le monde du livre, et l'année 1772 voit la fondation du *Verlag des deutschen Schulanstalts* (*Schulbuchverlag*), auquel est octroyé le monopole de l'édition et de la diffusion des livres d'écoles : les premières succursales sont ouvertes à Laibach/Ljubljana, Prague (1775), Graz (1776) et Lemberg (1777). Même phénomène avec l'imprimerie de l'Université royale de Pest, qui étend à partir de 1804 le cercle de ses cent soixante-six correspondants à travers tout le royaume et à Vienne, d'Ödenburg/Sopron à Fiume/Rijeka, Zagreb, Temesvár/Timisoara et jusqu'à Lemberg...³⁷ La même année est fondée l'Imprimerie d'État de Vienne (*Hof- u. Staatsdruckerei*), laquelle disposera aussi d'une filiale à Lemberg à partir de 1831 – et d'une seconde à Temesvár en 1851³⁸. Même si la Révolution de 1789 provoque une réaction certaine, la politique des *Aufklärer* et le rôle qu'y occupe le média de l'imprimé sont à la base de l'essor de la branche au XIX^e siècle. Le processus s'accélénera après 1815, surtout sous la poussée de l'intégration géographique : la construction du chemin de fer de Cracovie à Lemberg et à Odessa est complétée par la ligne Lemberg-Czernowitz dès avant 1870, puis par plusieurs lignes traversant les Carpates en direction de la Hongrie.

Lemberg et la Galicie au milieu du XIX^e siècle

Le *Tableau statistique de la Monarchie autrichienne* (*Statistische Übersicht der österreichischen Monarchie*) publié en 1841 donne un chiffre total de 261 imprimeries (sans la Hongrie), dont 16 en Galicie (8 à Lemberg). Quelques années plus tard (1850), Wurzbach von Tannenberg dresse un état extrêmement précieux de la situation de la librairie dans l'Empire³⁹.

Un premier point porte sur les langues de publication : l'allemand et l'italien dominant la production imprimée autrichienne mesurée en nombre de titres, avec quelque 40 % pour chacune des deux langues. Le groupe slave, c'est-à-dire surtout le tchèque et le polonais, mais aussi le ruthène (Lemberg) et les langues du Sud (serbe, croate et slovène), représente environ 10 % des titres, et le hon-

37. Eva Ring, « La Typographie Royale de Buda », in : *Les Trois révolutions du livre*, dir. Frédéric Barbier, Genève, Droz, 2001, p. 169-208 (RFHL, 106-109).

38. Peter R. Frank, Johannes Frimmel, *Buchwesen in Wien, 1750-1850. Kommentiertes Verzeichnis der Buchdrucker, Buchhändler und Verleger*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2008, 1 vol. et 1 CDROM, ici p. 83.

39. Constant Wurzbach v. Tannenberg, *Bibliographisch-statistische Übersicht der Literatur des österreichischen Kaiserstaates*, 1-4, Wien, 1856-1857 (ici III, p. 1-187). *Infra*, tableau 1.

grois 6,5 %⁴⁰. L'examen rapide du tableau fait ressortir l'hétérogénéité profonde de la géographie autrichienne, et suggère l'existence de trois modèles de distribution : 1) D'abord, les régions homogènes, soit germanophones (96 % de titres en allemand en Basse-Autriche...), soit italophones (plus de 99 % de titres en italien en Lombardie et en Vénétie). 2) Le second modèle est marqué par l'importance des communautés germanophones en Bohême (56 % de titres en allemand, et 44 % en tchèque) et en Carniole (64 % des titres), voire en Hongrie (33 % des titres sont publiés en allemand, contre 54 % pour le hongrois) – mais nous ne sommes plus dans une géographie absolument homogène. La Galicie et la Bucovine constituent un espace spécifique, le seul en définitive dans lequel la proportion du slave l'emporte très largement (87 %), mais pour moins de 3 % de la production autrichienne totale mesurée en nombre de titres. Si l'on considère qu'il s'agit alors du gouvernement (de la province) le plus peuplé de l'Empire, cette dernière proportion donne la mesure du retard de l'économie du livre dans les deux provinces orientales.

La production par thèmes

La statistique de Wurzbach permet aussi de préciser la place des différents thèmes dans la production d'ensemble. L'auteur distingue vingt-quatre sections, des Dictionnaires et encyclopédies (1^{re} section) aux Cartes géographiques (24^e section). Le détail de la répartition facilite l'interprétation, mais rend plus difficile l'analyse générale, de sorte que nous rassemblerons les chiffres en cinq séries plus larges : Théologie, Droit et administration, Sciences et arts, Belles Lettres, Histoire, géographie et voyages. Bien entendu, la statistique ne recouvre que pour partie la diffusion réelle, dans la mesure où les chiffres de tirage restent inconnus, et où rien n'est dit de la circulation des volumes d'une région à l'autre. Bornons-nous à quelques remarques générales.

1) L'allemand s'inscrit certes comme la langue du droit et de l'administration, mais aussi comme la langue de diffusion des textes scientifiques, avec des points forts comme les sciences naturelles, l'agronomie et la sylviculture⁴¹, ainsi que l'art militaire. La concurrence italienne joue surtout pour ce qui regarde la médecine⁴² et les beaux-arts. Le hongrois et les langues slaves, sensiblement

40. Tchèque, polonais, serbe, croate, slovène et ruthène.

41. Forêts, chasses, mines.

42. Mais les journaux médicaux sont décomptés par numéros.

en retrait, n'apparaissent pratiquement que dans les seuls domaines liés au milieu rural – les sciences naturelles et l'agronomie : il s'agit surtout des publications des différentes sociétés savantes locales, à Brünn/Brno, en Styrie, en Bohême, mais aussi à Lemberg et à Cracovie, avec, dans ces deux dernières villes, des titres en polonais.

2) Les encyclopédies et les dictionnaires de la langue sont un secteur particulièrement révélateur, parce qu'il trace comme le miroir du paysage culturel et linguistique d'une collectivité à un moment donné, et parce qu'il fonctionne le cas échéant comme un support des identités collectives. La bibliographie recense au total 248 titres⁴³, mais l'opposition est nette entre ceux en allemand, concurrencés par la production allemande elle-même, et ceux des différentes langues minoritaires, langues slaves ou hongrois. On ne publie aucune encyclopédie ni dictionnaire dans les provinces autrichiennes proprement dites en dehors de Vienne. À l'inverse, la Bohême (Prague), la Hongrie (Pest)⁴⁴ et la Galicie (Cracovie et Lemberg) apparaissent comme des centres plus dynamiques pour cette catégorie de titres⁴⁵.

3) L'enquête s'attache au secteur des livres pédagogiques et de l'édition pour les enfants, mais l'analyse en est rendue plus difficile du fait que l'allemand y conserve une part proportionnellement plus grande. Pour l'historien, ce domaine fonctionne comme un indicateur des niveaux d'acculturation/appropriation dans les différents gouvernements, en même temps que des rapports entre les langues. Malgré des entreprises intéressantes⁴⁶, les résultats sont proportionnellement les plus mauvais en Moravie et encore plus en Galicie, d'autant que Wurzbach souligne la médiocrité typographique des livres qui y sont produits (« sie stehen auf einer sehr niederen Stufe »)⁴⁷. S'il

43. Encyclopédies proprement dites, mais aussi périodiques scientifiques et différents types de collections encyclopédiques.

44. À Pest, Emil von Eisenfels publie ainsi sa *Ujabb nemzti könyvtár* (= Neuere Nationalbibliothek), collection encyclopédique qui remplit aussi une fonction identitaire de représentation (belle typographie, format grand 4°, participation de savants et d'intellectuels en vue, etc.). La collection rassemble les anciens textes historiques et les auteurs hongrois classiques.

45. *Infra* tableau 2.

46. À l'image de la collection de livres pour la jeunesse publiée en langue tchèque par Fournier, à Znaim, dans la décennie 1840.

47. *Infra* tableau 3.

est évident qu'une partie importante de la production viennoise est destinée aux autres régions (dont des livres d'enfants en allemand envoyés en Galicie), il n'en reste pas moins que cette province se distingue par la médiocrité de ses résultats, médiocrité due à la pauvreté de la population et à la faiblesse de l'alphabétisation.

4) Les almanachs (*Kalender*) sont une catégorie très révélatrice, dont Wurzbach souligne qu'ils

constituent une production spécifique et au plus haut point intéressante. Leur examen, qui nécessite de se plonger plus profondément dans l'étude des objets, a montré que ces livres populaires exercent sur leur public une plus grande influence que ce que l'on aurait souhaité penser...⁴⁸

Le discours est celui, traditionnel jusqu'à la fin du XIX^e siècle, des élites regrettant la prégnance des almanachs dans les pratiques de lecture des populations les moins favorisées, mais il souligne aussi certaines caractéristiques de ce type de textes. D'une part, les dénivellations sont toujours présentes, entre régions en pointe et régions en retrait : Vienne concentre pratiquement le quart de la production des *Kalender*, toujours en nombre de titres. Mais dans le même temps, la publication d'almanachs apparaît comme une activité plus spécifique des régions les moins avancées, comme le montrent les chiffres relatifs : la proportion des almanachs y est en effet supérieure à celle de la production imprimée de la région par rapport aux résultats de l'Empire dans son ensemble. Or, la cartographie de cet indicateur très simple oppose radicalement les provinces occidentales majoritairement germanophones ou italo-phones, à celles de Transleithanie. Vers l'Ouest, seules la Haute-Autriche, la Carinthie et la Carniole s'inscrivent en déficit, mais la production y est en général très faible et les chiffres peu représentatifs. Toujours avec des chiffres très bas, la Dalmatie, où les influences italiennes sont très fortes, s'inscrit dans le modèle « développé ». Vers l'Est au contraire, même la Bohême, la Moravie, la Silésie et Cracovie s'inscrivent dans le modèle où la production d'almanachs tient proportionnellement une plus grande place. La répartition par langues confirmera la fonction de l'almanach, au niveau régional, comme vecteur d'acculturation pour les populations moins pénétrées par l'imprimé.

48. Tome I, p. 153.



Publication des almanachs (Kalender) en Autriche en 1853.

En sombre, les provinces dont la proportion de publication d'almanachs par rapport à la production autrichienne est supérieure à la proportion de publication d'ensemble ; en clair, celles où elle est inférieure.

5) Terminons avec une catégorie sensible, celle des périodiques. La statistique des feuilles politiques part de très bas, puisque nous ne sommes qu'à 41 titres en Autriche en 1841⁴⁹, puis à 73 en 1854 : 40 titres en allemand, 18 en italien et 6 seulement en hongrois, 2 en roumain, un en arménien, un en hébreu, et les autres dans les langues slaves – parmi lesquelles deux titres en polonais et, désormais, un en ruthène. Wurzbach souligne que la presse de distraction⁵⁰ en slave est très peu représentée, avec seulement quatre titres dont le *Noviny* publié à Lemberg⁵¹, mais que, comme en Hongrie, un effort certain est fait sur le plan de l'esthétique typographique.

L'année suivante, en 1855, l'Empire enregistre la publication de 455 titres de périodiques, dont 78 politiques. Si l'on prend ce type de publications comme un indicateur de la modernité culturelle, force est une nouvelle fois de constater l'ampleur des dénivellations d'un gouvernement à l'autre. En tête de série, la Basse-Autriche, c'est-à-dire Vienne, rassemble 105 titres sur 485 (plus du cinquième du total), et la proportion dépasse le quart si nous nous limitons aux seuls titres politiques. La moyenne, de quelque 15 000 habitants par titre, reste pourtant médiocre par rapport aux standards occidentaux, même si nous ignorons globalement les chiffres de tirage. Mais, dès lors que nous quittons la capitale impériale, la faiblesse des résultats concernant la presse politique est générale, sauf au Tyrol (6 titres)

49. Dont 18 en allemand, 12 en italien, 5 en hongrois, 1 en roumain, les autres dans les différentes langues slaves, dont le polonais pour un titre.

50. *Alias* la presse littéraire, « die belletristische Presse ».

51. Les autres à Klagenfurt, Prague et Zagreb.

et surtout en Lombardie (9 titres) : la presse politique est d'abord une presse nationale en allemand, produite dans la capitale et exportée à travers les provinces. Une nouvelle fois, les provinces de l'Est, Galicie et Bucovine, occupent les deux dernières places de la série : quinze titres publiés en Galicie (dont trois politiques), soit plus de 300 000 habitants par titre ; et un titre seulement en Bucovine, province qui compte pourtant quelque 380 000 habitants. Élisée Reclus confirme qu'« en 1876 il n'existait en Bukovine qu'un seul journal, une feuille de décrets et d'annonces⁵² ! ».

Nous sommes, s'agissant de la production imprimée en Galicie et en Bucovine, devant une économie dont le sous-développement est d'abord lié à la médiocrité structurelle du marché. La participation à l'*Öffentlichkeit* du média conserve dans les provinces slaves au milieu du XIX^e siècle une connotation sociale profonde : le public moderne reste minoritaire, phénomène encore renforcé par le poids de la production en allemand, voire de la production allemande proprement dite (ce sera le cas, plus tard, avec la « Universal Bibliothek » de Reclam, largement diffusée hors d'Allemagne). La majorité de la population de la province est toujours une population rurale, qui ne participe pas à l'économie de la « librairie », ou y participe seulement par le biais d'une production imprimée très spécifique, dont les almanachs « populaires » constituent l'idéaltype.

Pour autant, la capitale de la Galicie s'impose comme l'un des centres de l'édition et de la librairie slaves dans les États des Habsbourg avant la Première Guerre mondiale. Dès 1837, le programme d'un Ján Kollár s'appuie sur un réseau de librairies installées dans les principales villes pour y développer la production littéraire en langue slave :

[Errichten] slawische Buchhandlungen in allen Hauptstädten unserer Stämme, namentlich in Petersburg, in Warschau, Krakau, Lemberg, in Prag, Wien, Pesth, in Belgrad, Agram usw, damit man in andern Mundarten herausgegebenen Werke sowohl schnell als auch wohlfeil kaufen könne. Bestellt Schreiber dieses irgend ein polnisches oder russisches Buch auf dem Wege des jetzigen Buchhandels, so müsse er gewöhnlich ein halbes, ja oft ein ganzes Jahr warten, bis es endlich kommt, und dann für dasselbe noch obendrein die zwei- oder dreifache Summe des gewöhnlichen Preises erlegen, weil nemlich die Communication sehr selten und eben darum auch sehr schwer und theuer ist...⁵³

52. Ouvr. cité, III, p. 402.

53. Jan Kollár, *Über die literarische Wechselseitigkeit zwischen den verschiedenen Stämmen und Mundarten der slawischen Nation*, Pesth, Károly, 1837. La plaquette est traduite du slave à partir de l'article publié par l'auteur dans le périodique *Hronka*. Une deuxième édition allemande sera donnée à Leipzig par Otto Wigand en 1844.

Nous l'avons dit, Lemberg abrite l'Institut Ossolinsky, c'est là que sortent les *Monumenta* de l'histoire polonaise, et la ville possède, comme Cracovie, un certain nombre de bibliothèques « populaires » en langue slave⁵⁴. Mais d'autres centres jouent aussi un certain rôle : ainsi la capitale hongroise publie-t-elle aussi dans des langues extérieures au royaume comme le grec, le ruthène et le bulgare, et c'est des presses de l'université de Pest que sort notamment, en 1830, la grande *Grammaire slavo-ruthène* de Michaël Lutsckay⁵⁵.

La librairie en Galicie et la nouvelle Europe de la modernité

L'intégration par l'essor des réseaux à longue distance

L'essentiel n'est donc pas dans la production imprimée locale, mais dans le développement de réseaux de distribution qui permettent l'intégration à une géographie européenne. La prosopographie témoigne de l'élargissement du processus vers l'Est, surtout à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale. Si les catalogues de Reske⁵⁶ et de Paisey⁵⁷ ne signalent aucun libraire ni imprimeur « allemand » à Lemberg entre le début du XVI^e siècle et le milieu du XVIII^e, la situation est différente dès lors que nous prenons Vienne comme point central d'observation⁵⁸.

54. « Es entstanden 1867 in Lemberg, 1872 in Posen und 1884 in Krakau Volksbildungsvereine. Alle diese Organisationen gründeten Lesesäle und Leihbibliotheken (insgesamt entstanden damals einige hundert) mit dem Ziel, das allgemeine Bildungsniveau anzuheben und das Lesebedürfnis auch in kleinen Städten sowie auf dem Land zu wecken und zu fördern. Später entstandene ähnliche Institutionen, die sich dieser Aufgabe widmeten, waren unter anderem der Polnische Verein [Macierz Polska] in Lemberg (gegründet 1882) und der Volksschulverein [Towarzystwo Szkoły Ludowej, 1891] in Krakau. Zu Beginn des 20. Jahrhunderts wurde die Bibliothek des Volksuniversitätsvereins [Biblioteka Towarzystwa Uniwersytetu Ludowego, 1905] in Krakau gegründet. Diese Institutionen übten auf die weitere Entwicklung öffentlicher Bibliotheken in Polen einen großen Einfluß aus » (Jadwiga Kolodziejaska, *Biblioteki publiczne. Główne kierunki rozwoju* [Die öffentlichen Bibliotheken. Hauptrichtungen ihrer Entwicklung], Warszawa, 1972, p. 38-47).

55. Michael Lutsckay, *Grammatica slavo-ruthena, seu vetero slavicae, et actu in montibus Carpathicis Parvo-Russicae, seu dialecti vigentis linguae*, Budae, Typis rec. Universitatis Pestiensis, 1830.

56. Christoph Reske, *Die Budrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2007.

57. David L. Paisey, *Deutsche Buchdrucker, Buchhändler und Verleger, 1701-1750*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1988.

58. *Buchwesen in Wien, ouvr. cité.*

Un premier modèle d'intégration réside en effet dans l'entrée de la Galicie et de sa capitale dans des réseaux commandés par Vienne. La maison Trattner constitue depuis 1765 l'idéaltype de ce modèle, qui se développe au XIX^e siècle avec l'essor de la commission de librairie à Vienne, Prague et Budapest, en reprenant les pratiques de Leipzig⁵⁹. Georg Philipp Wucherer est né en 1734 près de Reutlingen et il exerce la librairie à Vienne comme contrefacteur, de plus en plus engagé dans les luttes politiques de la fin du XVIII^e siècle (il est un temps interdit en 1789), mais aussi comme commissionnaire. Son réseau de correspondants s'étend à toutes les provinces des États des Habsbourg : Graz et Klagenfurt, Prague, Brünn/Brno et Buda/Ofen, mais aussi, plus à l'Est, Hermannstadt/Sibiu et Lemberg, sans oublier un certain nombre de villes de moindre importance. Ce schéma se développe peu à peu : en 1875, la librairie viennoise de Dirnböck n'a que trois commettants, tous trois en Galicie, à Bochnia/Salzberg, Przemyśl et Tarnów. Hartleben travaille en 1913 avec soixante-huit commettants dans les grandes villes d'Autriche (Salzburg, Klagenfurt, Graz, Linz, etc.), mais aussi à Prague et Presbourg/Bratislava, en Bohême, Moravie, Slovaquie et à travers les territoires hongrois. Ses commettants en Galicie sont localisés à Lemberg, Biala Podlaska, Neusandez/Nowy Sacz et Tarnów.

La structure de ces réseaux témoigne de l'orientation des affaires. Lorsque la librairie Anton Seehak est fondée à Lemberg en 1849, elle dispose, outre la librairie générale, de deux départements spécialisés, pour l'art et pour la musique, et d'un cabinet de lecture. Seehak a des succursales non seulement à Czernowitz, mais aussi à Jassy, et des commissionnaires à Vienne et à Leipzig. De même, lorsque la veuve Pfaff cède sa librairie de Lemberg à Franz Volckmar Stockmann en 1844, celui-ci a-t-il des commissionnaires à Leipzig et à Vienne, mais aussi à Varsovie (Gustav Sennewald), pour répondre à l'essor d'une demande plus spécifiquement polonaise dans la seconde moitié du siècle⁶⁰.

Les réseaux locaux, 1855-1913

À partir des années 1830, les réseaux du livre en Galicie même sont repris dans les annuaires professionnels, au premier rang desquels la monumentale série d'Otto August Schulz (*Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel*),

59. Thomas Keiderling, « Die Umgestaltung des Wiener Zwischenbuchhandels, 1843 bis 1860 », in : *Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich*, 2003-2, p. 5-26. Donne une bibliographie complémentaire, notamment note 2 p. 6 pour la période postérieure à 1860.

60. Leipzig, Deutsche Bücherei, Archiv des Börsenvereins, Geschäftsrundbriefen.

lequel détaille en 1855 un réseau de dix villes équipées de librairies et d'imprimeries à travers la province⁶¹. Même si globalement nous restons à des chiffres médiocres par rapport aux standards atteints en Allemagne et en Europe occidentale à la même époque, le tableau n'en fait pas moins ressortir l'opposition entre les deux villes principales de Lemberg et de Cracovie, les centres secondaires, et le plat pays. La presse périodique prend elle aussi un certain développement : à Lemberg sortent désormais le *Lemberger Zeitung* (800 exemplaires) et quatre titres en polonais⁶². En revanche, la Bucovine n'est jamais représentée chez Schulz que par sa capitale de Czernowitz, et elle reste plus en retrait.

L'organisation en réseau autour d'un pôle central semble relativement fréquente, qui permet de bénéficier des économies d'échelle : dans une géographie plus périphérique et moins favorable à la librairie, les coûts sont majorés pour la gestion et surtout pour les frais d'expédition. Milikowski est installé à Lemberg depuis 1822, d'abord sous la raison sociale Kuhn & Milikowski. Après la mort de Johann Milikowski (1866), son fils, Edmund, conduit les affaires jusqu'à son propre décès, en 1882 – le petit-fils, Johann, est associé, mais la maison passera pour finir à un ancien employé, Paul Starzyk (1883). Milikowski a deux commissionnaires, à Leipzig et à Vienne, mais il a aussi deux filiales, à Tarnów et à Stanislawow/Ivano Frankiv'sk. La première est cédée en 1868 à Wilhelm Gazda, qui en assurait la direction depuis 1849. La seconde devient pareillement autonome en 1883, par suite de sa vente à Andreas Michalik, lequel, outre Leipzig et Vienne, a lui aussi désormais un commissionnaire à Varsovie (Gebethner & Wolff). Une autre librairie de Lemberg a une filiale dans la province en 1855, à savoir Stockmann à Tarnopol/Ternopil', dans les collines de Podolie. L'essor progressif de la librairie polonaise est confirmé par un dernier exemple : installée sur le *Ring* de Lemberg, la librairie Karl Wild a été fondée en 1796 et possède un cabinet de lecture. La notice précise que la maison reçoit directement les nouveautés polonaises en dix à vingt exemplaires, mais que les titres allemands et français ne doivent lui être expédiés que sur demande. Wild a des commissionnaires à Leipzig (Brockhaus) et à Vienne, mais aussi à Cracovie (Friedlein), à Varsovie (Gebethner) et à Paris (Librairie du Luxembourg). Quelques années plus tard (1864), la maison aura une filiale à Sambor/Sambir, avec cabinet de lecture allemand et polonais...

61. *Infra*, tableau n° 5. Otto August Schulz, *Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel...*, Leipzig, Schulz, 1839.

62. *Dziennick Literacki* (300 ex.), *Nowiny* (1 000 ex.), *Przyjaciel domowy* (800 ex.) et *Zoria halicka* (200 ex.).

L'annuaire s'efforce de fournir des informations utiles pour situer l'activité des différentes localités. La présence de garnisons est considérée comme un élément susceptible d'intéresser la librairie. Ainsi, la petite ville de Tarnów possède-t-elle une garnison de 3 500 hommes : d'une manière générale, la frontière de l'Est concentre au début du xx^e siècle une partie importante des corps de troupe austro-hongrois, avec le 1^{er} corps à Cracovie, le x^e à Przemyśl et le xi^e à Lemberg⁶³. Schulz précise en outre que l'on fait à Lemberg avec commodité les expéditions pour la Russie et pour la Turquie, et que la ville accueille la grande foire des Trois rois (*Dreikönigs-Messe*). De même, la moitié de la population de Tarnopol est d'origines juives, la ville possède une école supérieure hébraïque, mais elle est surtout célèbre pour son marché aux chevaux. La localité la moins importante à posséder imprimerie et librairie est celle de Wadowice/Wadetz, à l'Ouest de Cracovie, mais son plat pays est décrit comme relativement aisé, et surtout elle bénéficie du grand pèlerinage annuel de Kalwaria et de ses 60 à 80 000 visiteurs venus de Pologne, de Silésie et de Moravie...

À titre de comparaison, un coup d'œil sur le réseau des librairies en Galicie et en Bucovine en 1905 met en évidence un développement certain : nous sommes passés de dix à dix-huit localités⁶⁴, et à 46 librairies au total, dont quatorze à Lemberg et huit à Czernowitz. La librairie Gubrynowicz & Schmidt (puis Gubrynowicz u. Sohn) est fondée à Lemberg en 1868, et elle s'impose bientôt comme l'une des principales de la ville, associant librairie proprement dite, cabinet de lecture et maison d'édition active. Son rôle est notable pour l'édition polonaise (avec par exemple Mickiewics à la fin du xix^e siècle) ainsi que pour les publications scientifiques liées à l'Université, notamment dans le domaine médical. La maison est insérée dans les réseaux du grand commerce européen, avec ses commissionnaires de Leipzig (Franz Wagner) et de Vienne (G. J. Manz), de Varsovie (Gebethner & Wolf) et de Paris (Hachette et C^{ie}). L'essor des affaires permet même à Gubrynowicz & Schmidt d'agir à son tour comme commissionnaire pour des libraires de Tarnów et de Tarnopol, et même

63. L'armée est subdivisée en seize corps : Cracovie, Vienne, Graz, Budapest, Presbourg, Kaschau, Temesvar, Prague, Josefstadt, Przemyśl, Lemberg, Hermannstadt, Agram, Innsbruck, Sarajéwo et Raguse. Chaque corps est constitué de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie.

64. Nouvelles librairies créées à Biala, Brody (ville célèbre pour son marché franc, et particulièrement bien placée sur le chemin de fer), Kalusz, Kolomea, Nadwórna, Neusandec, Nisko Porgórze, Stryj, Zakopane et Złoczów. Inversement, Sambor et Tarnopol ont disparu de la liste. Il faut toujours y ajouter Czernowitz, en Bucovine.

pour Edmund Callier à Posen/Poznan (1873). D'après Tenger, Czernowitz ne possède au début du xx^e siècle que deux imprimeurs typographes, dont l'un tient une librairie, et la *Universitätsbuchhandlung* de Heinrich Pardini, tandis que les autres professionnels sont à un niveau très modeste, même si la ville accueille une bibliothèque de gare⁶⁵.

Nouveaux progrès en 1913 : l'annuaire énumère vingt-six villes de librairie à travers le royaume de Galicie (outre Czernowitz), et 63 librairies (71 avec celles de Czernowitz), soit un triplement du chiffre en l'espace de deux générations⁶⁶. Même si son équipement en librairies reste proportionnellement médiocre, Lemberg s'impose désormais comme une ville moderne, où certains éditeurs ont atteint une aisance indiscutable, comme en témoigne Victor Tissot en route pour la Russie :

[À Lemberg] Nous autres, journalistes, on nous avait traités comme les ambassadeurs de cette puissance démocratique nouvelle et justement redoutée : l'opinion publique. Nous étions logés chez des particuliers ; nous avions nos domestiques et nos équipages, nos banquets intimes et nos festins officiels. J'étais descendu avec Wolowski, directeur du *Messenger de Vienne* [*Wiener Bote*], dans la belle et grande maison de l'éditeur Goubrenowitch⁶⁷, presque un palais...⁶⁸

Mais, bien évidemment, Schulz ne mentionne que les maisons les plus importantes, avec lesquelles un professionnel pourra être amené à entrer en relations d'affaires. Les annuaires autrichiens sont relativement plus précis, qui mettent en évidence l'existence d'un réseau sensiblement plus dense. Dans la géographie moins développée de l'Est de l'Europe en effet, les réseaux de diffusion seront d'abord constitués de personnes privées (amateurs et collectionneurs, voyageurs et leurs guides⁶⁹, étudiants, etc.), et surtout de colporteurs

65. *Ouvr. cité* note 20.

66. Nouvelles localités par rapport à 1905 : Bronowice (près de Cracovie), Chodorów, Czortków, Debica, Jaremezcze, Jaroslau, Myslenice, Rzeszów, Tarnopol, Zywiec.

67. Gubrynowicz & Schmidt (cf. *supra*).

68. Victor Tissot, *La Russie et les Russes...*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, [s.d.], p. 1 (*Coll. Quelleriana*).

69. Radu G. Păun, « Réseaux de livres et réseaux de pouvoirs dans le sud-est de l'Europe : le monde des drogmans (xvii^e-xviii^e siècles) », dans *Contribution à l'histoire intellectuelle de l'Europe : réseaux du livre, réseaux des lecteurs*, dir. Frédéric Barbier, István Monok, Budapest, Országos Széchényi Könyvtar, 2008, p. 63-107 (« Vernetztes Europa/ L'Europe en réseaux », 4).

et de magasins non spécialisés, les *Gemischtwarenhändler*, à propos desquels l'annuaire de Tenger précise :

Zu beachten ist bei Benützung dieser Adressen, daß in kleineren Orten der Papier-, Schreibwaren- und Postkarten-Handel zumeist nur als Nebengeschäft betrieben wird. Die betreffenden Kaufleute sind gewöhnlich zugleich Spezerei-, Kolonial oder Gemischtwarenhändler...⁷⁰

Les Juifs, entre communautarisme et émigration

La Galicie, province la plus étendue et la plus peuplée, mais aussi la plus pauvre de la monarchie, se caractérise enfin, tout comme la Bucovine, par l'importance de la population d'origines juives. Dès lors que la chose est rendue possible sur le plan juridique, c'est-à-dire à partir de 1867, ceux qui le peuvent émigrent dans les villes, surtout Vienne, et vers les provinces occidentales, voire outre-Atlantique : dans les seules années 1890, 114 000 Juifs quittent ainsi la région⁷¹. Or, on remarque que des professionnels de la librairie nés en Galicie ou en Bucovine, et souvent d'origines juives, prennent à Vienne la tête d'un certain nombre d'entreprises actives dans le domaine de ce que l'on appelle aujourd'hui les médias. Albert Anton Patzowsky vient probablement de Galicie : il commence comme comptable, puis gérant, de l'Imprimerie de la Congrégation nationale italienne, avant de créer l'imprimerie-librairie Meyer & Patzowsky à l'extrême fin du XVIII^e siècle, sur le *Neuer Markt*. La maison a notamment édité, en 1795, le *Sendschreiben (...) über das Literaturwesen in Wien* de Juan Andre, outre un certain nombre d'autres titres importants. À la suite de difficultés financières, Patzowsky rentre à Lemberg, où il décédera⁷².

Johann Joseph Singer est né à Lemberg en 1788. Il vient à Vienne, où il a la chance d'entrer comme apprenti à la grande librairie Carl Gerold, principale

70. *Tengers Adressbuch*, ouvr. cité.

71. Andrea Komlosy, *Grenze und ungleiche regionale Entwicklung. Binnenmarkt und Migration in der Habsburgermonarchie*, Wien, Forschung Promedia, 2003. R. Leitner étudie les institutions scolaires en Autriche vers 1900, et souligne la place des élèves juifs dans les lycées. L'émancipation progressive des Juifs est acquise en Hongrie (1840), puis à Vienne (après 1848), enfin dans tout l'Empire (1867). L'individualisation des chances de réussite sociale par la formation (avec surinvestissement dans certains domaines) et par la négociation est une caractéristique de la modernité qui concerne particulièrement les Juifs. Les problèmes sont cependant plus difficiles à l'Est, parce que le poids des communautés juives est plus important. Voir, à titre de comparaison, les travaux de Victor Karady sur la Hongrie.

72. *Buchwesen in Wien*, ouvr. cité, p. 145.

maison d'édition de la capitale impériale au début du XIX^e siècle : il y est en charge de l'assortiment en français et en anglais. Ayant réussi à prendre son autonomie, il s'associe en 1825 à Franz Gräfer sous la raison sociale de Gräfer u. Singer : il passera ensuite chez Friedrich Beck, comme associé à la tête de la *Beck'sche Universitätsbuchhandlung* (1829-1830), puis chez Kupfer⁷³ u. Singer, et mourra à Vienne en 1849. Franz Xaver Ascher, né à Lemberg vers 1793, reprend en 1830 une librairie musicale à Vienne⁷⁴. Michael David Schiel, d'une famille juive de Lemberg, exerce d'abord comme ouvrier compositeur, puis comme chargé d'affaires, chez Anton Strauß, avant de créer sa propre entreprise de fonderie typographique (*Schiel Schriftgießerei*). Son fils lui succédera dans les années 1844. Un autre exemple significatif est celui de Moriz Frisch, de Tysmienica/Tys'menycja (1849), qui fonde en 1877 à Vienne une entreprise de papeterie (*Papierverschleiß*), à laquelle s'ajoutent bientôt une maison d'édition et une imprimerie typographique, lithographique et en taille-douce. L'ensemble s'impose comme l'une des premières entreprises de la branche dans la capitale. Frisch sort, en 1899, le premier numéro de *Die Fackel* de Karl Kraus⁷⁵, ainsi que d'autres titres. Il décède à la veille de la Première Guerre mondiale. À la suite d'un procès, *Die Fackel* passera à un descendant d'émigrés juifs de Bohême, Georg Jahoda (1867-1926) : or, une partie de la famille Jahoda est elle aussi liée à la Galicie, par le biais de Betty Propst, épouse de Carl Jahoda, descendant d'un « négociant général » (*Gemischwarenhändler*) dans la province.

La question reste posée de savoir dans quelle mesure ces professionnels, comme un certain nombre d'autres intermédiaires culturels émigrés, conservent des liens avec leurs provinces d'origine. Bornons-nous à rappeler ici que c'est à Czernowitz que se tient, en 1908, la conférence décisive organisée par Nathan Birnbaum⁷⁶ et visant à définir la langue du peuple juif : entre l'hébreu, langue écrite, et le yiddish langue orale de la vie quotidienne, qu'il s'agissait de moderniser pour l'adapter à la conjoncture de la modernité, le yiddish devra être adapté pour devenir une langue d'usage dans l'enseignement, l'écriture, la recherche – et l'édition.

73. Kupfer lui-même était le frère d'un libraire de Leipzig.

74. *Buchwesen in Wien*, ouvr. cité, p. 9.

75. Kraus est lui-même un juif de Bohême dont les parents sont eux aussi venus à Vienne.

76. 1864-1937. Birnbaum est lui-même avocat, et né dans une famille hassidique émigrée de Galicie à Vienne.

Conclusion

L'étude de la librairie en Galicie et en Bucovine à la période moderne permet d'abord de réexaminer l'articulation entre structure géographique et catégories politiques. Le pays constitue une marche, sur les plans aussi bien linguistique que religieux, et les lignes de faille qui en résultent ne cadrent jamais avec la définition de frontières « nationales » constamment mobiles au cours de la période. Dans cette perspective, il est particulièrement intéressant d'observer le fonctionnement des logiques d'acculturation et de modernisation : si la région entre, très progressivement, dans une conjoncture autre, c'est grâce à des impulsions et à des médiations venues de l'extérieur, qu'il s'agisse du gouvernement de Vienne ou du rôle d'un certain nombre d'intermédiaires culturels – parmi lesquels les libraires « allemands », mais sans doute aussi une partie de la noblesse locale, voire de la population juive. Ce sont les mêmes professionnels allemands ou formés aux pratiques de la librairie allemande qui semblent bien être les premiers acteurs dans l'organisation d'une « librairie polonaise » à Lemberg et plus largement dans la province.

Car la Galicie et la Bucovine ne sauraient être une entité autonome : si nous voulons penser cette région, il nous faut reprendre l'étude de ses relations avec les entités extérieures et au niveau interne. La dialectique du dedans (positif : l'Europe « développée ») et du dehors (négatif : les marges, ou un « autre » plus ou moins en retard) est trop évidente pour être satisfaisante. Ainsi, le rôle de la Galicie dans la construction d'une tradition historico-littéraire polonaise découle à la fois des dénivellations plus générales entre pays slaves entrés ou non dans l'Empire austro-hongrois (après 1867), et de l'avantage décisif procuré par l'intégration dans les réseaux de la librairie allemande et, plus largement, occidentale. En définitive, la « nation » ne constitue pas un concept, mais bien une catégorie qu'il convient de contextualiser.

Les clés du retard ne peuvent pas non plus se résoudre en une stricte question d'organisation géographique : d'abord, là aussi, le retard ne se mesure que par rapport à un extérieur dont le niveau de développement est différent. S'agissant de la Galicie et de la Bucovine, ces clés résident moins dans une position marginale par rapport à l'épicentre de la modernité que constituent la vallée du Rhin et ses prolongements (de Londres à l'Italie du Nord), que dans une logique interne peu favorable. La densité plus faible et l'insuffisance d'un réseau urbain efficace, la prédominance du secteur primaire, sans parler de l'organisation sociale archaïque, etc., sont autant d'éléments qui encadrent, pour s'inspirer d'un vocabulaire braudélien, des « structures du quotidien » trop contraignantes. Nous avons vu d'ailleurs que, de manière paradoxale, la

situation périphérique ne se résumait pas à la seule problématique du retard : la théorie de la « frontière » montre aussi comment elle peut, le cas échéant, conduire à une certaine forme d'innovation – par exemple s'agissant de la presse périodique moderne, ou de l'édition dans d'autres langues. Enfin, l'un des enseignements de l'enquête porte sur la conjoncture progressivement plus brillante d'une ville comme Lemberg autour de 1900.

De sorte que, en Galicie et en Bucovine de manière peut-être encore plus tragique qu'ailleurs en Europe, les événements de 1914, en inaugurant un *xx^e* siècle particulièrement difficile, cassent les processus en cours et imposent une orientation nouvelle et largement artificielle. Les frontières politiques ne vont plus cesser de se déplacer pendant soixante-quinze ans entre la Pologne, la Roumanie et la Russie ou ses satellites, au point qu'un petit territoire comme celui de la Bucovine, avec ses quelque 10 000 km², est entièrement rattaché à la Roumanie après 1918, avant de l'être pour la partie septentrionale à l'URSS (1940) et de se trouver depuis 1991 divisé entre Ukraine et Roumanie. Et Joseph Roth encore de décrire, dès son voyage de 1924, la concurrence des puissances en Galicie – notamment chez les libraires :

Dans les librairies, j'ai vu les dernières parutions françaises et anglaises. Un vent porteur de culture pousse la semence jusqu'en terre polonaise (...). La Galicie est dans une solitude de bout du monde, et cependant elle n'est pas isolée...⁷⁷

77. J. Roth, *Croquis de voyage...*, p. 337.

	allemand		italien		hongrois		slave		grec		Total	
	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%
Basse-Autriche	1 539	95,9	18	1,1	18	1,1	30	1,9	0	0	1 605	100
Haute-Autriche	42	97,6	1	2,4	0	0	0	0	0	0	43	100
Salzbourg	50	100	0	0	0	0	0	0	0	0	50	100
Styrie	116	82,2	0	0	0	0	25	17,8	0	0	141	100
Carniole	23	63,9	0	0	0	0	13	36,1	0	0	36	100
Carinthie	8	100	0	0	0	0	0	0	0	0	8	100
Istrie	36	24,8	106	73,2	0	0	3	2	0	0	145	100
Tyrol	143	83,6	28	16,4	0	0	0	0	0	0	171	100
Bohême	388	55,7	2	0,3	0	0	306	44	0	0	696	100
Moravie-Silésie	171	85	1	0,5	0	0	29	14,5	0	0	201	100
Galicie-Bucovine	24	13	0	0	0	0	160	87	0	0	184	100
Dalmatie	0	0	8	80	0	0	2	20	0	0	10	100
Lombardie	0	0	1 413	10	0	0	0	0	0	0	1 413	100
Vénétie	2	0	1 137	99,3	0	0	0	0	7	0,7	1 146	100
Hongrie	245	32,5	9	1,1	410	54,3	91	12,1	0	0	755	100
Total	2 787	42,2	2 723	41,2	428	6,5	659	10	7	0,1	6 604	100

Tableau 1. Nombre de titres publiés par langues, Autriche et Hongrie, 1850.

allemand	italien	hongrois	slave	Total
49 (101)	122 (99)	27 (16)	46 (24)	248

Tableau 2. Production d'encyclopédies et de dictionnaires.

N.B. : Entre parenthèses, les chiffres attendus dans l'hypothèse où la production serait proportionnelle à la production totale dans la langue considérée. On constate une déviation négative pour l'allemand, mais positive pour le hongrois et les langues slaves, pour lesquels l'empire est mieux placé par rapport au marché.

	Allemand	Italien	Hongrois	Slave	Français	Latin	Grec	Hébreux	Total	Hab. tit.
Basse-Autriche	155	1	0	1	2	4	0	0	163	1 538
Haute-Autriche	6	0	0	0	0	0	0	0	6	736
Salzbourg	6	0	0	0	0	1	0	0	7	146
Styrie	16	0	0	3	0	0	0	0	19	1 006
Carniole	2	0	0	1	0	0	0	0	3	464
Carinthie	3	0	0	0	0	0	0	0	3	319
Istrie	1	20	0	0	0	0	0	0	21	508
Tyrol	8	3	0	0	0	0	0	0	11	860
Bohême	36	0	0	45	0	0	0	1	82	4 410
Moravie/Silésie	11	0	0	0	0	1	0	0	12	2 238
Galicie	5	0	0	17	0	1	0	0	23	4 936
Dalmatie	0	3	0	0	0	0	0	0	3	394
Lombardie	0	92	0	0	1	0	0	0	93	2 726
Vénétie	0	54	0	0	0	0	4	0	58	2 282
Total	249	173	0	67	3	7	4	1	504	22 563
Hongrie	42	1	52	2	1	2	1	0	101	13 242

Tableau 3. L'édition pour les enfants en Autriche en 1853 (nombre de titres).

	Milliers d'habitants	Titres poltrq.	Autres titres	Total titres	Hab./titre
Basse-Autriche	1 538	21	84	105	14 648
Haute-Autriche	736	1	13	14	52 571
Salzbourg	146	2	10	12	12 160
Styrie	1 006	1	9	10	100 700
Carinthie	464	1	5	6	77 300
Carniole	319	1	6	7	45 571
Istrie	508	3	15	18	28 222
Tyrol	860	6	11	17	50 588
Bohême	4 410	3	41	44	100 227
Moravie	1 800	5	16	21	85 714
Silésie	439	1	7	8	54 875
Galicie, Cracovie	4 555	3	12	15	303 660
Bucovine	380	0	1	1	380 000
Lombardie	2 726	9	56	65	41 938
Vénétie	2 282	3	25	28	81 500
Hongrie	7 864	8	44	52	151 230
Voïvodine et Banat	1 426	2	8	10	142 600
Croatie, Slavonie	868	2	5	7	124 000
Transylvanie	2 074	4	8	12	172 830
Dalmatie	394	2	1	3	131 300
Frontière militaire	1 009	0	0	0	-
Total	35 805	78	377	455	51 824

Tableau 4. Les feuilles périodiques en Autriche, 1855.

	Pop.	Typ.	Lith.	Libr.	Cab. lect.
Cracovie	45 000	5	2	4	3
Czernowitz	15 000	0	0	1	0
Lemberg	80 000	11 (dont 3 hébreux)	1	8	2
Przemysl	9 500	0	0	1	0
Rzeszów	7 000	1	0	1	0
Sambór	10 000	0	0	1	0
Stanisławów	12 400	1	0	1 ¹	0
Tarnopol	14 000	0	0	1 ²	0
Tarnów	16 000	1	0	1 ³	0
Wadowice	3 600	1	0	1	1
Total		20	3	20	6

1. Filiale de Milikowski à Lemberg.

2. Filiale de Stockmann à Lemberg.

3. Filiale de Milikowski à Lemberg.

Tableau 5. La « librairie » en Galicie en 1855 (Source : annuaire de Schulz).

	Enc	Théo	Piété	Droit	Santé	Sc.n.	Philo	Enf.	Lang	Hist	Géo	Math	Guerr	Com	Const	Forêt	Agri
Basse-Autriche	48	45	69	166	108	124	8	163	49	101	19	11	14	27	54	109	25
Haute-Autriche		9	10		1	2		6	1	4	2		1	3			
Salzbourg		6	8		1			7		8	9			1			1
Styrie		9	29	11				19	2	6	3			2	2	2	44
Carniole		4	11			1		3		1				1		16	
Carinthie		1	2					3				1	1				
Istrie		3	4			1	1	21	3	5	7	2	8	16	1		
Tyrol	5	56	53	4	3			11	4	8	8			3		1	2
Bohême	6	19	118	21	38	45	1	82	39	62	30	1	1	13	3	10	15
Moravie/Silésie		11	38	23		3	2	12	3	8		1	11	4	1	7	55
Galicie	39	15	27	5		5	2	23	8	16	1	3		3		4	12
Dalmatie		1	3	1				3									
Lombardie	17	112	161	84	139	63	8	93	75	119	81	8	3	29	23		58
Vénétie	104	99	53	185	161	23	2	59	90	64	73	3	1	24	47		14
Hongrie	29	29	91	130	55	28	3	100	41	32	22	9	7	8		5	19
T total	248	419	677	630	506	295	27	605	315	434	255	39	47	134	131	154	245

Tableau 6. La production imprimée autrichienne par sujets en 1850.

Räumliche Konkurrenz und die Ethnisierung der Ökonomie Der Hausierhandel in Galizien im Zeitalter der Ersten Globalisierung (1873-1914)

— Klemens Kaps

*Doctorant, Doktoratskolleg „Das österreichische Galizien
und sein multikulturelles Erbe“ de l'Université de Vienne*

DER ZUSAMMENHANG zwischen den Nationalisierungsprozessen in der galizischen Gesellschaft und der sozialökonomischen Umschichtung im späten 19. Jahrhundert gehört in der Historiographie zu Galizien zu den in den letzten Jahren besonders gut erforschten Fragestellungen.¹ Allerdings wurde dieses Problemfeld fast ausschließlich innerhalb des regionalen räumlichen Kontexts verortet. Der Einfluss überregionaler Verflechtungsprozesse auf die multiplen Nationalisierungen der galizischen Gesellschaft erfuhr bislang nur eine geringe Beachtung. Dies liegt auch daran, dass Studien zu der oft allgemein erwähnten, aber selten näher untersuchten Verdrängung des galizischen Gewerbes durch mit der Eisenbahn gelieferte Industriewaren ab

1. z.B. Struve, Kai, Bauern und Nation in Galizien. Über Zugehörigkeit und soziale Emanzipation im 19. Jahrhundert, Göttingen 2005. Ders., Peasant Emancipation and National Integration. Agrarian Circles, Village Reading Rooms, and Cooperatives in Galicia, in: Lorenz, Torsten (Hg.), Cooperatives in Ethnic Conflicts: Eastern Europe in the 19th and early 20th Century (= Frankfurter Studien zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Ostmitteleuropas, Bd.15), Berlin 2006, S. 229-250. Tokarski, Slawomir, Ethnic conflict and development. Jews in Galician agriculture (1868-1914), Warszawa 2003.

den 1860er-Jahren ebenso Mangelware sind wie Untersuchungen über die Außenhandelsbeziehungen Galiziens.²

Diese verstärkte Einbindung Galiziens in den überregionalen Warenhandel steht dabei in einem globalen Kontext: Zwischen 1860 und 1914 nahmen Verflechtungsprozesse beim Handel mit Waren und Dienstleistungen, Kapitalströmen und Migrationen weltweit zu, weshalb die sich in den letzten Jahren formierende Globalgeschichte diese Phase auch als ersten tatsächlichen Globalisierungsprozess beschreibt.³ Dies betraf insbesondere Räume mit einer schwach ausgeprägten Marktintegration, und damit eines vergleichsweise geringen Grades von Warenwirtschaft und Markttransaktionen. In diesen Gebieten waren die Auswirkungen der Verflechtungsprozesse besonders spürbar, da die Gesellschaft von einem profunden Wandel erfasst wurde.

Für Galizien bedeutete die *Erste Globalisierung* das Wiederanknüpfen an eine überregionale Integration. Mit der „Erfindung“ Galiziens durch die habsburgische Bürokratie wurde nach 1772 eine Region mit neuen politischen sowie wirtschaftlichen Grenzen geschaffen, die die Verbindungen mit den bisherigen Absatz- und Bezugsmärkten in Danzig und der ehemaligen polnisch-litauischen Adelsrepublik erheblich reduzierten. Für diese Marktverluste konnten die nun leichter zugänglichen habsburgischen Märkte trotz der Investitionen des habsburgischen Staats in Straßenverbindungen zwischen den ungarischen sowie böhmischen Ländern und Galizien keinen vollwertigen Ersatz bieten.⁴

2. Vgl. dazu: Kulczykowski, Mariusz, „Deindustrializacja“ w procesach uprzemysłowienia Galicji w XIX wieku. Problemy badawcze, in: Kozłowska-Sabatowska, Halina (Hg.), *Struktury, ruchy, ideologie XVII-XX wieku* (= *Zeszyty Naukowe UJ DCCLIII*), Kraków 1986, S. 75-87, hier: S. 75f. Ders., Protoindustrializacja i deindustrializacja Galicji w latach 1772-1918. Problemy badawcze, in: *Roczniki Dziejów Społecznych i Gospodarczych*, t. 50 (1989), S. 105-118. Zwar führen viele Arbeiten die Fertigwarenlieferungen aus anderen Regionen nach Galizien an, allerdings sind Bemerkungen über dadurch ausgelöste Verdrängungsprozesse allgemeiner Natur und zumeist nicht systematisch erforscht. Siehe z.B. Madurowicz-Urbańska, Helena, *Die Industrie Galiziens im Rahmen der wirtschaftlichen Struktur der Donaumonarchie*, in: Hanausek, Stanisława u.a. (Hg.), *Studia Austro-Polonica I*, Krakau – Warschau 1978, S. 157-173. Buszko, Józef, *Zum Wandel der Gesellschaftsstruktur in Galizien und in der Bukowina*, Wien 1978, S. 14. Kool, Leslie, *Economic Development on the periphery. A case study of East Galicia*, Ph.D. Temple University (Ann Arbor, Michigan), 1994, S. 99, 219.

3. Becker Joachim, „Die Peripherie in der kapitalistischen Weltwirtschaft: Kontinuitäten und Wandel im historischen Überblick“, in: Parnreiter Christof, Novy Andreas, Fischer Karin (Hg.), *Globalisierung und Peripherie. Umstrukturierungen in Lateinamerika, Afrika und Asien* (= *Historische Sozialkunde Bd. 14*), Wien, 1999, S. 35-63, hier: S. 37-40. O'Rourke Kevin, Williamson, Jeffrey, *Globalization and History: The Evolution of a Nineteenth-Century Atlantic Economy*, Cambridge, 1999.

4. Kappeler Andreas, *Kleine Geschichte der Ukraine*, München, 2000, S. 113. Podraza, Antoni, *Europa - Galicja - Regiony. Pisma historyczne*, Kraków 2006, S. 74f. Kaps, Klemens, *Produktivität in der Peripherie? Die Entwicklung der galizischen Landwirtschaft 1772-1795*, <http://www.kakani.ac.at/beitr/fallstudie/KKaps1/>, S. 5f.

Erst in der *Ersten Globalisierung* nahm die Einbindung Galiziens in überregionale Austauschprozesse wieder markant zu. Über das ab den 1850er-Jahren errichtete Eisenbahnnetz lieferte Galizien Rohstoffe nach Westen, Süden und Norden. Zugleich kamen Fertigwaren aus Industriezentren innerhalb der Habsburgermonarchie (den böhmischen Ländern, Niederösterreich) sowie aus westeuropäischen Staaten (Frankreich, England, Preußen) auf den galizischen Markt und verdrängten lokales Gewerbe und Heimarbeit. Dies betraf insbesondere die Schuh- und Textilerzeugung sowie die auf den Gutshöfen angesiedelten Glas- und Eisenwerke.⁵ Erfasste der Wegfall des Textilheimgewerbes die ruthenisch- und polnischsprachige Landbevölkerung, so verloren schätzungsweise 200.000 galizische Juden im Zug des Eisenbahnanschlusses ihren Erwerb. Neben den durch die Fabrikkonkurrenz verdrängten zumeist jüdischen Schuster wurden 5.000 jüdische Fuhrleute und 20.000 jüdische Gastwirte durch die Eisenbahn arbeitslos oder mussten in andere Gegenden ausweichen, die von der Eisenbahn noch nicht erschlossen waren. Dort konnten sie ihre bisherigen Berufe weiterhin ausüben. Jene, die diese Gelegenheiten nicht hatten, wandten sich oft marginalen Beschäftigungsformen zu, um ihr Überleben zu sichern. In erster Linie waren dies verschiedene Formen des wandernden Kleinhandels wie der Straßenhandel, das *Dorfgehen* oder Hausieren. Hausierer gehörten zu den ärmsten Schichten innerhalb der galizisch-jüdischen Gesellschaft, zu den sprichwörtlich gewordenen „Luftmenschen“.⁶

Deutlich wird hier auch, wie beschränkt der strukturelle Wandel trotz seiner Schärfe war: Trotz der ab der Jahrhundertmitte einsetzenden, und sich nach 1873 merklich verstärkenden Kapitaltransfers setzte eine Industrialisierung in Galizien nur allmählich und punktuell ein. Die Struktur Galiziens als sozioökonomisch peripherer Raum, der vor allem Agrarprodukte und Rohstoffe herstellte, änderte sich in der *Ersten Globalisierung* nicht wesentlich. Als letzter Ausweg blieb für viele Angehörige aller drei sozio-ethnischen Gruppen nur die Emigration übrig, die in den 1870er-Jahren einsetzte und sich in den folgenden Jahrzehnten verstärkte.⁷ Die durch den Handel ausgelöste Integration

5. Rutkowski, Jan, *Historia gospodarcza Polski do 1864 r.*, Warszawa 1953, S. 358f., 361. Kulczykowski, Mariusz, „Deindustrializacja“, S. 75f. Tokarski, *Ethnic conflict*, S. 191f.

6. Hödl, Klaus, *Galician Jewish Migration to Vienna*, in: Bartal, Israel – Polonsky, Antony (Hg.), *Focusing Galicia: Jews, Poles and Ukrainians, 1772-1918*, Polin Band 12, *Studies in Polish Jewry*, London 1999, S. 147-163, hier: S. 149-151. Tokarski, *Ethnic conflict*, S. 146f.

7. Pilch, Andrzej, *Migrations of the Galician Populace at the turn of the nineteenth and twentieth centuries*, in: Bobińska, Celina – Pilch, Andrzej (Hg.), *Employment-seeking emigrations of the Poles world-wide XIX and XX c.* (= *Zeszyty naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego CCCCXVII*, *Prace Polonijne, Zeszyt 1*), Kraków 1975, S. 77-101, hier: S. 84-89. Hödl, Klaus, „Vom Shtetl an die Lower East Side“. *Galizische Juden in New York*, Wien – Köln – Weimar 1991, S. 36-38.

Galiziens in die überregionale Arbeitsteilung verstärkte folglich die Einbindung der in der Region lebenden Bevölkerung in globale Austauschprozesse.

Die durch die Verschiebung der äußeren, überregionalen sozioökonomischen Grenzen ausgelösten Verdrängungsprozesse bewirkten auch innere Grenzverschiebungen. Obwohl alle drei hauptsächlich in Galizien lebenden ethnischen Gruppen – Juden, Polen, Ruthenen – von den Verdrängungsprozessen erfasst wurden, organisierte sich ein Teil der Konflikte um begrenzte bzw. sich vermindernde Ressourcen ab den 1880er Jahren entlang ethnischer Linien. Dies lässt sich insbesondere bei Kreditmarkt und Handel im ländlichen Raum feststellen, wo die „christliche“ Genossenschaftsbewegung ab den 1880er-Jahren mit der Gründung von Handelsunternehmen begann, jüdische Detailhändler aus der ökonomischen Sphäre zu verdrängen.⁸ Der Konflikt um den Absatz von den aus den Industriezentren gelieferten Fertigwaren, die vor Ort auch von jüdischen Geschäften und Kleinhändlern verkauft wurden, führte innerhalb der Region zu einer Polarisierung entlang ethnischer Grenzen. Bis zur Jahrhundertwende wurden hingegen jüdische Großhändler, die diese Waren aus den westlichen Regionen bezogen und an Detailhändler in Galizien weiterverkauften, als Vermittler nicht infragegestellt. Erst danach entstanden vereinzelt auch Großhandelsgenossenschaften, spielten aber gegenüber den jüdischen Großhändlern eine marginale Rolle.⁹ Der mit antisemitischen Vorurteilen und Stereotypen operierende Diskurs der Genossenschaftsbewegung in den Dörfern richtete sich somit vorwiegend gegen die lokalen Vermittler der Fertigwaren. Die Intention der Verdrängung einer sozio-ethnischen Gruppe wurzelt in der begrenzten räumlichen Wahrnehmung von wirtschaftlicher Konkurrenz. Der von der überregionalen Makroebene ausgehende Konkurrenzdruck wurde über Händler an lokale Akteure vermittelt. Diese formulierten ihren Protest dagegen, indem sie die greif- und sichtbaren Vermittler zurückzudrängen versuchten. Dieser Konflikt wurde von bestehenden sozio-kulturellen, antijüdischen Mustern beeinflusst, definierte diese zugleich neu und verstärkte die sozio-ethnischen Abgrenzungen innerhalb der Gesellschaft. Die Einbindung in überregionale Austauschprozesse mündete somit in Ethnisierung als Reaktion auf sozioökonomischen Wandel und den dadurch beschränkten Ressourcen.

Im Bereich des Hausierhandels wird diese Verschränkung beider Ebenen besonders deutlich: Der Hausierhandel war im späten 19. Jahrhundert ein Relikt des alten Wanderhandels, der durch die Eisenbahn nach 1850

8. Struve, *Bauern und Nation*, S. 420, 432.

9. Tokarski, *Ethnic Conflict*, 151, 173, 175.

schrittweise abgelöst worden war. In weitläufigen, verkehrstechnisch nicht genügend erschlossenen und wirtschaftlich armen Gegenden wie Galizien hielt sich der Hausierhandel allerdings bis ins 20. Jahrhundert, da die Hausierer die Versorgung von abgelegenen Gebieten mit notwendigen Waren zu einem billigen Preis sicherstellten.¹⁰ Wie erwähnt war der Hausierhandel zugleich selbst eine marginale Erwerbstätigkeit zur Überlebenssicherung verarmter gesellschaftlicher Schichten. Die zwischen den Kronländern, aber auch innerhalb der einzelnen Bezirke hoch mobilen Hausierer wurden trotz ihrer geringen Umsätze von den lokal ansässigen Handelsunternehmern zunehmend als Bedrohung wahrgenommen. Dies macht die Konstruktivität ökonomischer Konkurrenz besonders deutlich: Dabei verschränkten sich subjektive wie räumlich gebundene Wahrnehmung von Konkurrenzverhältnissen mit einer zunehmenden ethnischen Wahrnehmung der Hausierer durch die galizischen Behörden.

Die wandernde Warenvermittlung bis zur Ersten Globalisierung

Hausieren spielte als Warenverkauf von Ort zu Ort, ohne dass diese Händler über ein festes Geschäftslokal verfügten, seit dem Mittelalter eine bedeutende Rolle. In der Neuzeit stellten sich die staatlichen Behörden in der Habsburgermonarchie immer wieder die Frage, ob der Hausierhandel verboten, eingeschränkt oder vollkommene Handelsfreiheit gewährt werden sollte. Im späten 17. Jahrhundert setzte sich eine restriktive Gesetzgebung gegenüber dem Hausierhandel durch, der die lokalen Händler vor der Konkurrenz mit den Hausierern schützen wollte.¹¹ Dieser rechtliche Kurs hielt bis zur Zeit des „Aufgeklärten Absolutismus“ an: 1783 wurde der Hausierhandel als nicht mehr verboten erklärt, sofern es zu keinen rechtlichen Missbräuchen komme.¹² Im Zug der konservativ-obrigkeitsstaatlichen Wende der habsburgischen Staatsführung nach 1792 wurde der Hausierhandel erneut mit

10. Tremel, Ferdinand, Der Binnenhandel und seine Organisation. Der Fremdenverkehr, in: Wandruszka, Adam – Urbanitsch, Peter (Hg.), Die Habsburgermonarchie 1848-1918, Bd. I: Die wirtschaftliche Entwicklung, Wien 1973, S. 369-402, hier: S. 369f. Schwiedland, Eugen, Die Hausierfrage in Österreich (=Einleitung zu Band 82 der Schriften des Vereins für Socialpolitik), Leipzig 1899, S. IX.

11. Gargas, Zygmunt, Handel obnośny a państwo, Kraków 1900, S. 11-13.

12. Schwiedland, Hausierfrage, S. XVII.

rechtlichen Restriktionen versehen.¹³ Erst die wirtschaftsliberale Wende der neoabsolutistischen Regierungen brachte eine neuerliche Anerkennung der Nützlichkeit des Hausierhandels mit sich. Zugleich wurde die Mobilität der Hausierer zwischen den Ländern der Habsburgermonarchie gefördert. Ein Überschreiten der Staatsgrenzen war für Hausierhandelnde verboten – dies betraf sowohl die Wanderung in andere Länder als auch ein Handelsverbot für Hausierende aus anderen Staaten.¹⁴

Die Zahl der Hausierhändler stieg infolge der liberalen Gesetzgebung in der österreichischen Reichshälfte zwischen 1862 und 1881 von 12.805 auf 22.964¹⁵. Diese Tendenz betraf auch Galizien. Gleichzeitig weitete sich der Hausierhandel spätestens ab den 1860er-Jahren zu einem überregionalen Gewerbe aus: Galizische Hausierer wanderten in andere Regionen ab, um dort Produkte zu verkaufen oder zum Verkauf in Galizien zu erwerben. In die umgekehrte Richtung wanderten Hausierer aus den anderen habsburgischen Regionen, insbesondere aus Ungarn.

Dies belegt, dass die Eisenbahn den Hausierhandel zumindest zunächst nicht verdrängte, sondern ihn sogar förderte und räumlich ausweitete. Die oben skizzierten ökonomischen Verflechtungsprozesse ab den frühen 1850er Jahren erstreckten sich auch auf den Hausierhandel, der somit Teil dieser verdichteten, räumlichen wirtschaftlichen Integration war: Neben Waren zirkulierten auch Händler zwischen den Regionen der Habsburgermonarchie. Die rechtlichen Vorschriften ermöglichten diese überregionale Mobilität von Hausierhändlern nicht nur, sondern machten sie zur Voraussetzung für die Ausübung dieses Gewerbes. Bei jedem Ortswechsel musste die jeweilige polizeiliche oder politische Behörde die Lizenz zum Hausierhandel, den so genannten Hausierpass, kontrollieren (in der Amtssprache: *vidieren*). Der Hausierpass war für ein Jahr gültig und konnte um jeweils ein weiteres Jahr verlängert werden.¹⁶ Beim Übertritt in ein anderes Land bzw. Kronland hatten sich die Hausierer innerhalb von zehn Tagen bei einer zuständigen Behörde registrieren zu lassen. Die polizeilichen und politischen Behörden – Bezirkshauptmannschaften sowie die politischen Gemeinden – waren folglich jene Institutionen, die den Hausierhandel durch Ausstellung von Hausierpässen und die Zulassung von auswärtigen Hausierern zum Handel

13. Thaa, Georg Ritter von, *Das Hausirwesen in Oesterreich*, Wien 1884, S. 9. Gargas, *Handel obnošny*, S. 37.

14. Ebenda, S. 10f. Gargas, *Handel obnošny*, S. 51.

15. Schwiedland, *Hausierfrage*, S. XXXIV.

16. Ebenda, S. 46f. Thaa, *Hausirwesen*, 36.

in einer Ortschaft regulierten. Sie entschieden letztendlich über das Ausmaß des Hausierhandels. Allerdings verbot die Verordnung von 1855 den Behörden ausdrücklich, zum Schutz lokaler stabiler Handelsunternehmen (Läden und Geschäften) Hausierern die Vidierung ihres Hausierpasses zu verweigern oder sie in der Ausübung ihres Gewerbes zu behindern.¹⁷ 1859 wurde eine weitere rechtliche Lockerung im Rahmen der Gewerbeordnung eingeführt, wonach Hausierhändler bei jeder Bezirkshauptmannschaft, und nicht nur bei der Behörde ihres Heimatbezirkes, um die Verlängerung eines Hausierpasses ansuchen konnten.¹⁸

Die liberalen Reformen in der Hausierhandelsgesetzgebung blieben nicht unwidersprochen. Zwar betonte der zeitgenössische juristische Diskurs, dass insbesondere die östlichen Regionen der Habsburgermonarchie, darunter auch Galizien, von der liberalen Gesetzgebung profitierten, da für sie der Hausierhandel eine besondere Bedeutung hätte.¹⁹ Hingegen verlangte die Krakauer Handels- und Gewerbekammer in ihrer Sitzung vom 26. Jänner 1853 auf Antrag der lokalen Handelsunternehmen, dass in Krakau keine neuen Hausiergenehmigungen erteilt werden mögen.²⁰ Dies macht deutlich, dass sich festansässige Handelsunternehmen in Galizien vom Hausierhandel in der liberalen Periode bedroht fühlten.

In den 1860er Jahren scheiterten mehrere Versuche, die Hausierhandelsgesetzgebung noch weiter zu liberalisieren²¹. Zugleich war der Handlungsspielraum, über den Hausierende in der Praxis in Galizien verfügten, größer als es ihnen die rechtlichen Normen zustanden, da viele Behörden die Gesetze nicht vollständig anwandten. So führte die Nichtbeachtung der behördlichen Registrierungspflicht durch viele galizische Behörden im Jahr 1861 zu ersten Beschwerden seitens des Lemberger Kreisamts.²² Nach einer weiteren Eingabe des Tarnopoler Kreisamtes zwei Jahre später ermahnte die galizische Statthalterei im Jahr 1864 alle Bezirksämter und Polizeibehörden, auf die genaue Einhaltung der geltenden Gesetzesvorschriften im Hausierhandel zu achten, und insbesondere die Vidierung der Hausierpässe externer Hausierhändler

17. Thaa, Hausirwesen, S. 37.

18. Ebenda, S. 33.

19. Ebenda, S. 11f.

20. Kargol, Tomasz, Izba Przemysłowa-Handlowa w Krakowie w latach 1850-1939. Dzieje – ludzie – polityka gospodarcza, Kraków 2003, S. 135f.

21. Thaa, Hausirwesen, S. 13.

22. Centralny Derżawnyj istoryčnyj Archiw u miasta L'viv (CDIAL), f. 146, op. 68, spr. 2936, Fol. 17-18.

strenger zu handhaben²³. Diese Initiative ging von galizischen Behörden aus und hatte eine strengere Rechtspraxis der regionalen Verwaltungsstellen zum Ziel, um den Zustrom von Hausierern aus anderen Kronländern zu regulieren, wenn auch nicht zu reduzieren. Jedoch wurde der grundsätzliche rechtliche Rahmen des Hausierhandels nicht in Frage gestellt. Vielmehr standen hier ordnungs- und sicherheitspolitische Bedenken im Vordergrund, da Hausierer oft mit kriminellen Aktivitäten wie Diebstahl und Schmuggel oder dem Verbreiten von ansteckenden Krankheiten in Zusammenhang gebracht wurden.²⁴

Auch das Handelsministerium verlangte 1865 von den galizischen Behörden eine Einhaltung der Normen bei der Vergabe von Hausierlizenzen ganz allgemein.²⁵ Dies verweist darauf, dass die Behörden innerhalb Galiziens den Hausierern keine Hindernisse in den Weg legten und folglich auch den Hausierhandel als keine Gefahr ansahen.

Im Schatten der Krise: Hausieren in der Kritik 1873-1883

Dies ändertesich nach 1873, als mit der Weltwirtschaftskrise die Konjunkturphase 1867-1873 von einer fast zehnjährigen wirtschaftlichen Depression abgelöst wurde. Im Zuge der Krise geriet der Hausierhandel zunehmend von Seiten der fest ansässigen Geschäfte unter Druck. Die Initiative zu Einschränkungen des Hausierhandels ging nicht von Galizien, sondern von Oberösterreich aus. Die Linzer Handelskammer richtete im Sommer 1876 eine Beschwerde an das Handelsministerium, in der sie die Zunahme an Hausierhändlern scharf kritisierte. Zugleich wurde die Nützlichkeit von Hausierern generell in Frage gestellt, diese würde nur Ausschussprodukte von Fabriken verkaufen, dafür überhöhte Preise verlangen und die Konsumenten betrügen. Die Kammer des wohlhabenden Kronlands Oberösterreich forderte eine strengere Ahndung der Rechtsverstöße von Hausierern sowie eine stärkere Besteuerung der Hausierer.

Nachdem sich mehrere Handelskammern aus Böhmen, Schlesien, Vorarlberg und Salzburg der Beschwerde der Linzer Interessensvertretung angeschlossen hatten, forderte das Handelsministerium alle Bezirkshauptmannschaften und Handelskammern der österreichischen Reichshälfte zu einer Stellungnahme über das Hausierwesen auf, die erst nach drei Jahren abgeschlossen werden

23. CDIAL, 146-68-2936, Z. 6989, Fol. 17-18, 8424, Fol. 25-26, 26073, Fol. 27.

24. Gargas, Handel obnošny, S. 194f. Tremel, Binnenhandel, S. 370.

25. CDIAL, 146-68-2936, Z. 51383, Fol. 33-36.

konnte.²⁶ Bis der Rücklauf der Stellungnahmen abgeschlossen war, zeigte diese neue Stimmung im Kontext der allgemeinen wirtschafts- und gesellschaftspolitischen Wende in Österreich-Ungarn vom Liberalismus zum Protektionismus bereits erste Wirkungen.

Das Handelsministerium forderte in seinem Erlass vom 9. Jänner 1877 die galizische Statthalterei auf, für eine strengere Einhaltung der gelten rechtlichen Bestimmungen zu sorgen. Seit 1865 war die Rechtspraxis der galizischen Behörden in Bezug auf die Hausierer kein Thema gewesen, nun in der Krise wurde die strenge Einhaltung der Gesetze von der Zentralstelle eingefordert. Die Akten der galizischen Statthalterei belegen ab diesem Zeitpunkt die Verfolgung zahlreicher Rechtverstöße bei in Galizien tätigen Hausierern. Zugleich begannen die Bezirkshauptmannschaften, Hausierern die Genehmigung zu ihrem Gewerbe zu verweigern – mit dem Hinweis auf die bereits „zu hohe Zahl“ an Hausierern.²⁷

Im Unterschied zu Problematisierungen des Hausierhandels durch die Behörden in den 1860er Jahren ging es nun um keine Sicherheitsbedenken oder ordnungspolitische Regulierungen, sondern um die Regulierung von ökonomischer Konkurrenz zwischen den fest ansässigen Handelsunternehmen und den Hausierern. Dies bedeutete eine markante Wende in der Auslegung des Hausierpatents von 1852, noch bevor eine Gesetzesänderung erfolgt war.

Die durch die Wirtschaftskrise getroffenen Geschäfte nahmen Hausierer als zusätzliche Gefährdung ihres Umsatzes wahr, und versuchten über ihre Interessensvertretungen, die Handelskammern, einen Schutz ihrer Interessenssphäre durchzusetzen. In Galizien sind zu diesem Zeitpunkt keine Beschwerden lokaler Händler bekannt – solche offenbarten sich erst in der Anfragebeantwortung der galizischen Bezirkshauptmannschaften an die Statthalterei und in weiterer Folge an das Handelsministerium im Frühjahr 1881. Die überwiegende Mehrheit der 77 galizischen Bezirkshauptmannschaften sowie der drei Handels- und Gewerbekammern forderte zwar die Beschränkung des Hausierhandels, da dieser dem örtlichen Handels- und Gewerbebestand wie auch den Konsumenten schade. Uneinig waren sich die Ämter allerdings darüber, ob den Hausierenden der Aufenthalt in einer spezifischen Gemeinde verweigert werden könne oder ob dieser auf eine bestimmte Anzahl von Stunden oder Tagen begrenzt sein sollte. Ebenso gingen die Meinungen in der Frage auseinander, wo diese Kompetenzen angesiedelt sein sollten – bei der Statthalterei, den Bezirkshauptmannschaften oder den Gemeinden.

26. Thaa, Hausirwesen, S. 13-15, 21f.

27. CDIAL, 146-68-2936, Z. 45485 ex 1876, Fol. 108-III; Fol. 144-145.

Explizit betonten einige Bezirkshauptmannschaften (z.B. Kałusz, Lemberg, Skałat) in diesem Zusammenhang, die schlechte Qualität der von den Hausierern verkauften Waren und die aus ihrer Sicht mangelhafte Urteilsfähigkeit der Konsumenten. Nur wenige Behörden argumentierten eindeutig für die Nützlichkeit des Hausierhandels – so die Bezirkshauptmannschaften von Wadowice, Limanowa und Krosno sowie die Lemberger Handels- und Gewerbekammer.²⁸ Die Stellungnahmen der Bezirkshauptmannschaften führten 1883 zu einem neuen Hausierergesetz, das die Überprüfung der Hausierpässe vorschrieb, jedoch den Behörden weder auf Landes- noch auf Bezirks- oder Gemeindeebene weitergehenden Befugnisse erteilte, da die regionalen Interessen vollkommen widersprüchlich seien.²⁹ Damit war auch die Initiative der Linzer Handelskammer gescheitert. Allerdings machen die Stellungnahmen deutlich, wie die Behörden den Hausierhandel zu Beginn der 1880er Jahre bewerteten. Eine besondere Note erhielt der Hausierdiskurs der galizischen Behörden durch die Betonung überregionaler sowie interethnischer Konkurrenz.

Der Diskurs der galizischen Behörden Teil I: Der Hausierhandel als Katalysator von überregionaler Konkurrenz

Zwei Bezirkshauptmannschaften, jene von Nisko und Tarnopol, verwiesen auf die Bedeutung von Hausierern aus anderen Kronländern: Während die Tarnopoler Behörde auf den geringen Umsatz aufmerksam machte, den galizische Hausierer angesichts der Konkurrenz aus anderen Kronländern hätten, fokussierte die Bezirkshauptmannschaft Nisko die Konkurrenz, die die externen HausiererInnen für Gewerbe und Handel in Galizien bedeuteten:

In der hiesigen Gegend, wie sicherlich auch anderswo, geschieht es, dass sich die Handelsagenten der größeren Städte besonders aus den Fabrikorten anderer Provinzen gleichzeitig mit der Ausnützung des Hausierhandels beschäftigen, unter dem Vorwand die Nachfrage nach einer Ware oder einem Produkt bei den hiesigen Händlern zu decken, was schwierig zu kontrollieren ist [...],

28. Die von mir ausgewerteten Stellungnahmen der galizischen Bezirkshauptmannschaften befinden sich in CDIAL, 146-68-spr.2936-2937. In dem Bestand sind nicht aus allen Bezirken Stellungnahmen vorhanden.

29. Thaa, Hausirwesen, S. 66.

schrieb die Bezirkshauptmannschaft Nisko in ihrem Bericht an die Statthalterei vom 21. März 1881.³⁰

Zu beachten ist, dass die Bezirkshauptmannschaft Nisko nicht nur das Interesse ihres Bezirkes im Auge hatten, sondern eine „galizische“ Perspektive einnahm. Sie bezog sich gegenüber der Statthalterei auf die gesamte Region, und definierte damit das Eigene und das Fremde entlang der administrativ festgelegten Kronlandgrenzen. Der Bezirkshauptmann von Nisko fokussierte diese äußeren Grenzen, übte zugleich Kritik am Hausierhandel sowie an der interregionalen Arbeitsteilung der Habsburgermonarchie: Hausierer aus anderen Kronländern würden Fabrikwaren in Galizien verkaufen, was für die Ökonomie der Region schädlich wäre. Nicht der Hausierhandel an sich wird hier beargwöhnt, sondern seine Funktion für den ökonomischen Wettbewerbsdruck zwischen den Regionen. Auch wenn die Verdrängung für das Gewerbe in Galizien nicht betont wird, scheint sie hier im Subtext angesprochen zu sein. Dies deckt sich zumindest zeitlich mit der spürbaren Zunahme der mit der Eisenbahn vorwiegend aus Böhmen, Mähren, Schlesien und Niederösterreich gelieferten Fertigwaren ab den 1870er Jahren, die eine Reihe galizischer Gewerbebezüge in ökonomische Schwierigkeiten brachten³¹. Da sich von diesen erwerbslosen Handwerkern und Gewerbetreibenden ein nicht unbeträchtlicher Teil dem Hausierhandel zuwandte, ist anzunehmen, dass sich in dieser Zeit auch die Zahl der aus Galizien stammenden Hausierer erhöhte. Zudem ist auch die Auswirkung der Weltwirtschaftskrise auf den Absatz der fest ansässigen Handelsunternehmen zu berücksichtigen. Die sinkende Kaufkraft der Konsumenten förderte die Konkurrenz unter den Geschäften noch zusätzlich. Durch den Ausbau des galizischen Eisenbahnnetzes in den 1880er Jahren wurden die Exportmöglichkeiten der cisleithanischen Industriezentren nach Galizien zusätzlich erleichtert.

Tatsächlich war das Ausmaß der Konkurrenz zwischen den fest ansässigen Handelsunternehmen Galiziens beträchtlich: Aus den Erwerbssteuerdaten der Jahre 1882-86 geht hervor, dass die überwiegende Anzahl der galizischen Handelsunternehmen in den beiden unteren Steuerklassen angesiedelt waren, d.h. ökonomisch eine prekäre Stellung aufwies. Ostgalizische Bezirke wiesen in einem höheren Ausmaß Geschäfte mit einem niedrigen Erwerbssteueraufkommen auf als westgalizische Bezirke. Zugleich war das Verhältnis von Geschäften und Hausierern in diesen Bezirken stark ungleich, d.h. die Handelsunternehmen waren gegenüber den Hausierern stark im

30. CDIAL, 146-68-2936, 15634, Fol. 248-249.

31. Kulczykowski, *Protoindustrializacja*, S. 113.

Übergewicht. Gerade dies lässt jedoch die Konkurrenz zwischen Hausier- und Einzelhandel als zweifelhaft erscheinen. Zeitgenössische Publikationen verwiesen darauf, dass die Hausierer einen Absatzmarkt erschlossen, der ansonsten nicht bestehen würde.³² Dies bestätigt ein Blick auf die amtliche Statistik des Jahres 1882, wonach auf zehn stabile Handelsunternehmen in Galizien ein, und pro 10 000 Einwohner drei Hausierer kamen. In beiden Fällen ist dies mit Abstand der niedrigste Wert Cisleithaniens und nur vergleichbar mit der Bukowina und Dalmatien.³³ Ein Jahrzehnt später war dieses Verhältnis weiter gesunken: Auf 10 stabile Handelsunternehmen in Galizien kamen statistisch 0,009 und pro 10 000 Einwohner 0,9 Hausierhändler.³⁴

Allerdings war dieses Verhältnis innerhalb Galiziens stark unterschiedlich. In den westgalizischen Bezirken Krosno, Wadowice und Biała überstieg die Zahl der Hausierer sogar jene der lokalen Handelsunternehmen. Zugleich gab es dort weniger Geschäfte als im landesweiten Durchschnitt, und diese Unternehmen hatten eine bessere Umsatzlage zu verzeichnen. Diese spezifischen Merkmale hängen damit zusammen, dass in allen drei genannten Bezirken Produktionsstandorte der Textilheimarbeit bestanden, die durch die mit der Eisenbahn aus Böhmen und Niederösterreich gelieferten Textilien zunehmend unter Druck gerieten. Der Export der Erzeugnisse erfolgte in hohem Ausmaß über Hausierer, bei denen es sich großteils um die Weber selbst handelte³⁵. Aus dieser gänzlich anderen Funktion des Hausierhandels in diesen Bezirken erklärt sich auch dessen positive Bewertung durch die Behörden.

Hingegen scheint in Nisko der Hausierhandel vor allem als Fertigwarenimport fungiert zu haben. Dies macht deutlich, welche multiplen Konkurrenzmechanismen innerhalb des Hausierhandels in Galizien bestanden. Diese konnte zwischen der externen und galizischen Produktion, den externen und galizischen Hausierern, den Hausierenden insgesamt und den galizischen Handelsunternehmen verlaufen. Diese vielfältigen sozioökonomischen Konkurrenzmuster wurden von den Bezirkshauptmannschaften zumeist auf den dritten Punkt reduziert, nur selten wurde – wie von den Behörden in Nisko und Tarnopol – die überregionale Konkurrenz berücksichtigt. Diese

32. Gargas, *Handel obnośny*, S. 137f.; Zucker, Ignaz, *Der Hausir- und Ratenhandel. Eine Volkswirtschaftliche Studie*, Wien 1892, S. 10.

33. Thaa, *Hausirwesen*, S. 122-124.

34. Eigene Berechnung nach Schwiedland, *Hausierfrage*, S. XXXV, XXXVII.

35. Gargas, *Handel obnośny*, S. 185. Kulczykowski, Mariusz, *Chłopskie tkactwo bawelniane w ośrodku Andrychowskim w 19 wieku*, Wrocław 1976, S. 113-116.

Sicht teilte im Jahr 1885 der Landesausschuss (wydział krajowy), das legislative Organ des galizischen Landtags:

Es ist ausreichend zu sagen, dass [...] in Galizien im Jahr 1882 nur 1885 [Hausierer] waren und man muss erst herausfinden, wie viele darunter Einheimische und wie viele fremde Hausierer waren; Slowaken, die Glas, Porzellan, Steingut und Drahtwaren brachten [...], wie viele mit Galanteriewaren von den Wiener Basaren, mit Wiener und Prager Bildern, Litografien und Öldrucken. Es bleibt ein kleiner Teil für unsere Töpferei und Weberei. Wenn man bedenkt, welchen Schaden die Gleichstellung der Jahrmärkte mit den Messen der Landesindustrie hinsichtlich der Kramerwaren gebracht hat, wodurch in etwa 10-12 000 Messetage (von 15 336 Messetagen im Land) dem Absatz fremder Industriegüter dienten, vorwiegend den Weberzeugnissen sowie der fertigen Kleidung [...], dann kann man verstehen, wie lebendig unsere Weberei sein muss, sofern sie noch nicht verschwunden ist.³⁶

Der Landesausschuss fokussierte die Bedeutung des überregionalen Hausierhandels in seiner Verdrängungsdynamik galizischer Produktion, bewertete aber den Hausierhandel grundsätzlich positiv, da er darin eine Chance zur Aufrechterhaltung des galizischen Textilgewerbes ortete.

Die überregionale Integration im Hausierhandel war in der Tat beachtlich. Aus den Daten der Jahre 1886, 1893-95³⁷ geht hervor, dass in etwa die Hälfte der während dieser Jahre in diversen galizischen Bezirken aktiven Hausierer aus anderen Kronländern stammten. Die Mehrheit der externen Hausierenden stammte dabei aus den an Galizien angrenzenden Kronländern Mähren, Schlesien, der Bukowina und Ungarn, und auch dort aus den an Galizien angrenzenden Subregionen, beispielsweise aus den ungarischen Komitaten Kaschau, Trensin, Trnava, Neutra; den Bezirken Czernowitz, Holleschau, Brünn, Teschen und Bielitz. Die Sogwirkung des galizischen Absatzmarkts reichte allerdings bis nach Wien, Tirol, Dalmatien und Bosnien. Nur wenige galizische Hausierer schlugen den umgekehrten Weg ein und waren in den anderen Kronländern aktiv. Führend waren hierbei Ungarn, Schlesien und Wien. Letzteres nahm nach

36. CDIAL, 146-68-2940, L[iczba] 48067, Wydział Krajowy do Świątecznego Namiestnictwa we Lwowie. We Lwowie, dnia 14 Listopada 1885. Podano 20 Listopada 1885, Fol. 243-254, hier: Fol. 249.

37. Diese Daten stammen aus den von den politischen Behörden erstellten Hausierlisten: CDIAL, 146-68-2936/2942.

1890 als Anziehungspunkt galizischer Hausierer zu, was eine Reaktion auf die Zurückdrängung des Hausierhandels in Galizien darstellte.³⁸

Deutlich ersichtlich ist laut den amtlichen Daten auch die durch den Hausierhandel ausgelöste Konkurrenz bei den gehandelten Waren. Die externen Hausierer handelten in stärkerem Ausmaß als die galizischen Hausierer mit Textilien, Galanteriewaren und Bildern, die großteils aus den böhmischen, mährischen, schlesischen und niederösterreichischen Industriestandorten gestammt haben dürften. Die Menge der Waren war allerdings gering, ebenso der Umsatz³⁹. Letzteres deutet darauf hin, dass die Hausierer viel stärker als Konkurrenz wahrgenommen wurden, als sie für die ansässigen Handelsunternehmen tatsächlich eine ökonomische Bedrohung darstellten. Dies wird von einigen zeitgenössischen Publikationen unterstützt, die auf die Widersprüchlichkeit in der Argumentation der Hausierhandelsgegner verweisen⁴⁰. Wie Zygmunt Gargas 1907 konstatierte, war die Konkurrenz unter den stabilen Handelsunternehmen sowie im gesamten Handels- und Verkehrssektor enorm⁴¹. Diese reale Konkurrenz ließ den Kaufleuten jeden weiteren Händler als Bedrohung ihrer Interessen erscheinen. Der Konkurrenzdruck richtete sich gegen die Hausierer als eine sozial marginalisierte Gruppe, die über keine politische Lobby verfügte, und zudem durch ihren mobilen Lebens- und Erwerbstil Misstrauen hervorrief.

Der Diskurs der galizischen Behörden Teil II: Ethnische Kategorisierung als Reaktion auf die interregionale Arbeitsteilung

Der überregionale Konkurrenzdruck führte nicht nur zu einer wahrgenommenen Bedrohung durch eine marginale Händlergruppe, sondern auch zu einer Verstärkung anti-jüdischer Kodierungen und damit zur Polarisierung sozioökonomischer Beziehungen entlang ethnischer Linien. Die Bezirkshauptmannschaften Stanislau und Horodenka markierten in ihren Stellungnahmen 1881 den Hausierhandel als „jüdische“ Domäne, wobei die Bezirkshauptmannschaft von Stanislau offen antisemitisch argumentierte:

38. Tremel, Binnenhandel, S. 370. Hödl, Shtetl, S. 45f.

39. Gargas, Handel obnośny, S. 146f. Zucker, Hausir- und Ratenhandel, S. 11.

40. Raesch, Arnold, Soll der Hausirhandel abgeschafft werden?, ²Wien 1897, S. 11f.

41. Gargas, Zygmunt, Stowarzyszenia spożywcze w Galicyi, Kraków 1907, S. 7f.

Mit einer kleinen Ausnahme beschäftigen sich mit dem Hausierhandel im Land [Galizien] ausschließlich Juden. Wirksam wäre nachzuweisen, was für ein geringes bürgerliches Gefühl diese Menschenkaste besitzt und wo sie nur irgendeinen Nutzen für ihr eigenes Interesse sieht, schreckt sie vor keinen Überschreitungen und Missbräuchen zurück.“⁴² Der Landesausschuss beklagte in seiner Denkschrift vier Jahre später den zunehmenden Verfall des Textilheimgewerbes, und meinte, dieses sei in die wucherischen Hände der Vermittler, der jüdischen Faktoren und Verleger gefallen, die ganze Weberdörfer unseres Landes ins endgültige Elend getrieben haben [...] Daher müssen wir auch dieses Hausierwesen für die Weberzeugnisse verteidigen, das heute noch eine Stütze der Weberei ist. [...] Darin liegt ein großer Unterschied zwischen dem gewöhnlichen unbestreitbar schädlichen Hausierhandel und dem durch unsere Weber unterhaltenen Hausierhandel.⁴³

Daher forderte der Landesausschuss die galizische Statthalterei auf, Maßnahmen zum Schutz dieser „ehrlichen“ Hausierer zu treffen, welche die einzige Überlebenschance für die Textilheimproduktion sei.⁴⁴

Hier handelt es sich um zwei verschiedene Varianten einer Wahrnehmung ökonomischer Beziehungen durch ethnische Kategorien: Während die Bezirkshauptmannschaft in Stanislau den Hausierhandel als negativ für die Ökonomie bewertete, weil er von Juden ausgeübt werde, die per se rücksichtslos seien und gesetzwidrig handeln, brachte der Landesausschuss eine spezifische Hausierergruppe gegen jüdische Händler in Stellung: Konkret handelt es sich um jene Textilerzeuger im ländlichen Raum Westgaliziens, die ihre Produkte selbst vermarkteten und zumeist nicht-jüdischen Hintergrunds waren. Insofern handelt es sich hier um zwei unterschiedliche Spielarten von diskursiver Ethnisierung durch die galizischen Behörden in den frühen 1880er Jahren. Wirtschaftliche Konkurrenz wurde in die Begriffe von ethnischer Polarisierung gekleidet.

Die Reaktion auf wahrgenommene Konkurrenz: Die Verdrängung der Hausierer und die Einschränkung des Hausierhandels

Diese neuen Grenzziehungen zeigten in der Verwaltungspraxis ihre direkten Auswirkungen. Ab den frühen 1880er Jahren stieg die Zahl der Berufungen

42. CDIAL, 146-68-2936, L. 3717, Fol. 244-245.

43. CDIAL, 146-68-2940, L. 48067, Fol. 247.

44. Ebenda, Fol. 253.

von Hausierhändlern gegen Bestrafungen, verweigerte Hausierpässe sowie deren Verlängerungen deutlich an, die Zahl der erteilten und verlängerten Hausierlizenzen nahm rapide ab. Die amtlichen Dokumente belegen dabei, dass die Verdrängung galizisch-jüdischer Hausierhändler nicht unwesentlich von dem Motiv geleitet war, die Landbevölkerung von als „ausbeuterisch“ bzw. „betrügerisch“ angesehenen, oft jüdischen, Hausierern zu schützen. Dies belegt der von der Bezirkshauptmannschaft Lisko am 10. Jänner 1882 abgelehnte Antrag des galizischen Hausierers Tobiasz Hechel aus Ustrzyki Dolne auf Ausstellung eines Hausierpasses. Hechel berief gegen die Entscheidung bei der Statthalterei. Im Rahmen dieses Verfahren schrieb der Bezirkshauptmann von Lisko in seiner Begründung am 7. April 1882, er sehe keinen Bedarf *„einer Vermehrung des Hausierwesens sowohl in gewerblicher Hinsicht wie auch [in Hinsicht] auf die von den ununterbrochen umherstreichenden Hausierern ausgebeutete arme Gebirgsbevölkerung [...]“*.⁴⁵ Umgekehrt nahmen auch die Hausierer die geänderte Verwaltungspraxis als Diskriminierung wahr. Der Lemberger Hausierer Leiser Mandelberg wandte sich in einem Schreiben am 21. Februar 1886 an dem Kaiser, in dem er eine Begnadigung von der Bestrafung für den Verkauf von Altwaren in Lemberg ohne Genehmigung forderte. *„Allein seit der eingeführten erweiterten Autonomie hat hier zu Lande ein Israelite wenig Hoffnung auf die Gewährung seiner noch so gerechten Bitte“*, konstatierte Mandelberg. Diese blieb ihm auch dieses Mal verwehrt – vom cisleithanischen Innenministerium, das Mandelbergs Rekurs am 21. März 1886 zurückwies.⁴⁶

Die Zahl der in Galizien tätigen Hausierer ging in den 1880er und 1890er Jahren stark zurück, was vor allem auf die veränderte Behördenpraxis zurückgeführt werden kann. Insofern kommt dem Behördendiskurs der frühen 1880er Jahre eine für die folgenden Jahre prägende Wirkung zu. Erst nach der Jahrhundertwende stieg die Zahl der von galizischen Behörden ausgestellten Hausierpässe erneut.⁴⁷ Dies wiederum veranlasste das Handelsministerium im Jahr 1904 alle Bezirkshauptmannschaften auf eine restriktive Vergabep Praxis von Hausierlizenzen hinzuweisen.⁴⁸ Ein Jahr später begründete das Ministerium die Ablehnung eines Hausierpasses für den Lemberger Meilech Pims damit, dass *„[...] die gegenwärtigen Handels- und Kommunikationsverhältnisse des Landes*

45. CDIAL, 146-68-2937, L. 2273, Fol. 132.

46. CDIAL, 146-68-2940, Z. 4790, Fol. 266-267.

47. Andlauer, Teresa, Die jüdische Bevölkerung im Modernisierungsprozess Galiziens (1867-1914), Frankfurt/Main-Wien 2001, S. 263.

48. Archiwum Państwowe w Krakowie (APK), StCH I 71, C.k. Namiestnictwo, L. 4297/4/III D/40, Lwów, 6 lipca 1904.

*dem Publikum den Bezug besserer und billiger Waren bei sesshaften Geschäftsleuten ermöglichen und eher für die gänzliche Abschaffung des Hausierhandels als für die Vermehrung der Zahl der Hausierer sprechen [...].*⁴⁹

Umgekehrt waren es die Abgeordneten des Polenklubs, die bei der Debatte um eine neuerliche Reform des Hausiergesetzes im Jahr 1911 auf die Nützlichkeit des Hausierhandels verwiesen.⁵⁰ Dass somit der Großteil der galizisch-polnischen Abgeordneten vor einer weiteren Zurückdrängung des Hausierhandels zurückschreckte, stimmt mit der Tatsache überein, dass bis zum Ausbruch des Ersten Weltkriegs keine galizische Stadt ein Hausierverbot beim Ministerium beantragte. Dies war seit der Gesetzesnovelle von 1883 möglich und wurde von mehreren Städten Cisleithaniens in Anspruch genommen.

Dies verstärkt den Eindruck, dass die galizischen Behörden in den Jahren der wirtschaftlichen Krise 1873-1885 sozio-ökonomische Konkurrenz entlang sozio-ethnischen Linien diskursiv konstruierte. Diese innere Grenzziehung war somit eine Reaktion auf die äußere, räumliche Entgrenzung, wie sie durch die Eisenbahnverbindungen stattgefunden hatten. Die strukturelle Krise Galiziens – Verdrängung von Gewerbeproduktion und nur marginale Industrialisierungsprozesse – verfestigte die sozio-ethnische Kodierung der ökonomischen Sphäre.

49. Archiwum Akt Głównych w Warszawie (AGAD), c.k. Ministerstwo Przemysłu i Handlu, Nr. 26: K.K. Handelsministerium, P.Z. 69.787, ddo. 4., präs. 11. Dezember 1905, Z.638/3 III D/40.

50. Binder, Harald, *Galizien in Wien. Parteien, Wahlen, Fraktionen und Abgeordnete im Übergang zur Massenpolitik*, (Studien zur Geschichte der Österreichisch-Ungarischen Monarchie, Band XXIX), Wien 2005, S. 453.

Frauenbewegungen im Spannungsfeld regionaler, transnationaler und internationaler Netzwerke am Beispiel Lembergs (1867-1918)

— *Angélique Leszczawski-Schwerk*
*Doctorante, Doktoratskolleg „Das österreichische Galizien
und sein multikulturelles Erbe“ de l'Université de Vienne*

Plötzlich wurde ihnen klar, dass sie Einfluss besaßen, dass sie sich als Organisation Gehör verschaffen konnten, wo sie als einzelne Frau keine Aufmerksamkeit fanden.¹

Im folgenden Beitrag wird am Beispiel der multiethnischen Stadt Lemberg/Lwów/L'viv zu Beginn des 20. Jahrhunderts untersucht, welche Organisations- und Netzwerkstrukturen von Frauen unterschiedlicher Nationalitäten die Vereinskultur und Bewegungsöffentlichkeit des städtischen Milieus maßgeblich beeinflussten. Hierbei soll aufgezeigt werden, in welcher Form exemplarisch ausgewählte Organisationen den urbanen Raum und die Öffentlichkeit zu Mobilisierungszwecken in Anspruch nahmen.

Der Fokus richtet sich auf die ostmitteleuropäische Stadt Lemberg, Provinzhauptstadt des österreichischen Kronlandes Galizien-Lodomerien (1772-1918), Raum, Anziehungspunkt sowie Wirkungsstätte diverser ethno-religiöser Bewegungen. Den Frauenbewegungen² in ihrer Vielfalt, deren Genese

1. Zit. nach Huber-Sperl, Rita: Einleitung, in: dies. (Hrsg.): Organisiert und engagiert. Vereinskultur bürgerlicher Frauen im 19. Jahrhundert in Westeuropa und den USA, Königstein/Taunus 2002, S. 11.

2. Ich spreche von Frauenbewegungen um zu verdeutlichen, dass es in ganz Galizien differierende Frauenbewegungen gab. Diese fühlten sich wiederum einer Nation zugehörig, sodass wie im Falle

mit der Entstehung nationaler und politischer Bewegungen einherging, wurde bisher nur wenig Aufmerksamkeit geschenkt³ und Forschungen bleiben oft in einem nationalen Kontext verhaftet. Thematisierung kultureller Kontakte, transnationaler Beziehungen und gegenseitiger Einflussnahme standen bisher im Hintergrund. Gerade das Beispiel dieser Stadt, Zentrum der Vereins- und Organisationstätigkeit von Ukrainerinnen, Jüdinnen und Polinnen, verdeutlicht, dass Begrifflichkeiten wie Nähe/Begegnung/Wahrnehmung eine Rolle gespielt haben und die Organisation und Mobilität von Frauen bestimmten. Das städtische Milieu wurde zu Beginn des 20. Jahrhunderts zu einem bedeutenden Zentrum der Frauenbewegungskultur.⁴

Der urbane Raum war gleichzeitig der wichtigste Ort verschiedenster weiblicher Publikationen, Agitationen aber auch Interaktionen. Diese Tatsachen führen zur Argumentation, dass besonders in Lemberg/Lwów/L'viv die ethno-religiösen Frauenbewegungen als Gesamtkonstrukt sich überschneidender und paralleler Beziehungen wahrzunehmen sind, die sich mit- und nebeneinander im Raum inszenierten. Daraus resultierend werden wichtige Fragen aufgeworfen. Wie konstituierten sich die Frauenorganisationen im urbanen Raum? Bedeutet die räumliche Nähe Trennung und Abgrenzung oder auch Annäherung? Wurden räumliche Grenzen gesetzt und wann konnten sie überwunden werden? Welche Rolle kam dem öffentlichen Raum für die Gleichberechtigungsforderungen der einzelnen Frauenbewegungen zu?

Auf der Mikroebene werden die Handlungsspielräume und Organisationsmöglichkeiten von Frauenorganisationen im urbanen Raum in den Blick genommen, um Kommunikationswege und Kontakte einerseits, Strukturen und Wirkungsräume sowie die Netzwerke der Organisationen auf lokaler, regionaler und überregionaler Ebene andererseits zu untersuchen. Im Mittelpunkt der Analyse stehen drei Frauenvereine und Organisationen der

der Ukrainerinnen und Polinnen die Frauenbewegungen in Galizien nur als Teilbewegungen zu bezeichnen sind.

3. Malančuk-Rybak, Oksana: *Ideologija ta suspil'na praktyka žinočoho ruchu na zachidnoukrajins'kych zemljach XIX-peršoju tretyny XX st.: Typologija ta jevropejs'kyj kultur'no-istoryčnyj kontekst* [Ideologie und gesellschaftliche Praxis der westukrainischen Frauenbewegung vom 19. Jh. bis zu den 30er Jahre des 20. Jh.: Typologie und europäischer kulturgeschichtlicher Kontext], Černivci 2006. Übersetzungen aus dem Ukrainischen sowie Polnischen wurden von der Verfasserin vorgenommen.

4. Zum Begriff der Frauenbewegungskultur vgl. Wischermann, Ulla: *Frauenbewegungen und Öffentlichkeiten um 1900. Netzwerke. Gegenöffentlichkeiten. Protestinszenierungen*, Königstein/Taunus 2003, S. 20 f. Wischermanns Ansatz erweitert die diskursiven Modelle von Öffentlichkeit. Soziale Bewegungen sind demnach durch ein komplexes Zusammenwirken unterschiedlicher Öffentlichkeits Ebenen (Bewegungskultur, -öffentlichkeiten und Publizität) charakterisiert.

größten ethno-religiösen Bevölkerungsgruppen der Stadt: Polinnen, Jüdinnen und Ukrainerinnen.

Der Fokus richtet sich auf die polnische Organisation „Związek Równouprawnienia Kobiet“ (ZRK – Verband für Gleichberechtigung der Frauen), die jüdische Vereinigung „Koło Kobiet Żydowskich“ (KKŻ – Verband Jüdischer Frauen) und den ukrainischen Verband „Hromada“ (Gesellschaft). Zu Beginn des 20. Jahrhunderts stellten sie in Lemberg/Lwów/L'viv die größten Organisationen von Frauen (und z.T. auch Männern) dar, die nicht nur wirkungsvoll agierten, sondern auch über strukturelle sowie personelle Ressourcen verfügten, um neue Filialen zu gründen und den Radius der Tätigkeit und Aktionen intensiv zu erweitern. Worin besteht die Spezifik dieser Vereine, welcher Vernetzungsgrad bestand auf lokaler und überregionaler Ebene? Welche Bedeutung hatte ihre Tätigkeit insgesamt für die Frauenbewegung und welche Akteurinnen waren beteiligt?

Frauenbewegungen als Teilöffentlichkeiten

Polinnen, Rutheninnen und Jüdinnen engagierten sich in verschiedenen Frauenvereinen und Organisationen, die in ihren unterschiedlichen Ausrichtungen – liberal, religiös oder feministisch – spezifische Ziele verfolgten und auch Forderungen nach Gleichstellung an die Öffentlichkeit trugen. Als Teilöffentlichkeiten waren sie Teil der politischen Öffentlichkeit, die sich in jener Zeit qualitativ wie quantitativ veränderte. Lemberg/Lwów/L'viv war Ort nationaler Manifestationen, Versammlungen und Veranstaltungen⁵ deren Bedeutung auch Frauenrechtlerinnen erkannten und für ihre Zwecke wirksam nutzten. Zu betonen ist, dass der formale Zusammenschluss von Frauen in einem Verein bzw. einer Organisation eine öffentliche Dimension erhielt und damit das Handeln selbst einen politischen Charakter besaß.⁶

Die Forderungen der Frauenbewegungen in Galizien glichen den Postulaten der westeuropäischen Frauen, diese schlossen politische, rechtliche und soziale Gleichstellung ein. Die Similarität der Forderungen resultiert auch daraus, dass sich galizische Frauen einerseits an den Feministinnen in Westeuropa orientierten, andererseits mit ihnen in regem Austausch standen und die Aktivitäten aufmerksam verfolgten. Ihre Forderungen nach Gleichberechtigung richteten

5. Vgl. dazu Binder, Harald: Politische Öffentlichkeit in Galizien: Lemberg und Krakau im Vergleich, in: Hofmann Andreas R., Wendland Anna Veronika (Hrsg.): Stadt und Öffentlichkeit in Ostmitteleuropa 1900-1939, Stuttgart 2002, S. 259-280, S. 274 f.

6. Huber-Sperl, Organisiert und engagiert, S. 11.

sich aber im Gegensatz zu den Frauenrechtlerinnen in Westeuropa in erster Linie an den Staat, den die fremden Teilungsmächte verkörperten. Durch die enge Bindung an die Nationalbewegungen befanden sich die Frauenbewegungen in einem Dilemma, „[das] die Spannung zwischen dem Streben nach persönlicher Emanzipation und dem Wunsch nach Zugehörigkeit zu einer [...] Gemeinschaft [umfasste].“⁷

Für alle Frauenbewegungen in Galizien ist im Vergleich zu den im selben Zeitraum existierenden westeuropäischen Frauenbewegungen ein eher schwacher Organisationsgrad zu konstatieren, der vor allem auf die Nichtstaatlichkeit und die politischen Grenzen zurückzuführen ist. Als Hemmschuh erwiesen sich darüber hinaus die Einflussnahme des katholischen Klerus', Konservatismus, Analphabetismus und der Mangel an Bildungseinrichtungen sowie wirtschaftliche Schwierigkeiten. Zudem waren der Aufbau und die Formierung von Frauenorganisationen aufgrund der Gesetzgebung zum Vereinsrecht in Österreich-Ungarn eingeschränkt. So erlaubte das Vereinsgesetz von 1867 zwar die Gründung politischer Parteien, jedoch durften Frauen als Mitglieder nicht aufgenommen werden.⁸ Demnach schränkten auch die gesetzlichen Vorschriften die Tätigkeiten und Handlungsspielräume von Frauen ein.

Der Großteil der emanzipierten Frauen, besonders die der bürgerlichen Frauenbewegungen, entstammte der Intelligenz und Bildungsschicht; die Vereine und Organisationen setzten sich zumeist aus einer kleinen elitären Gruppe zusammen. Der Wirkungskreis der einzelnen Frauenbewegungen begrenzte sich jedoch nicht nur auf große Städte wie Lemberg/Lwów/L'viv oder Krakau/Kraków, sondern auch auf regionale Zentren wie Kolomea/Kołomyja/Kolomyja, Stryj, Stanislaw/Stanisławów (Ivano-Frankivs'k), Drohobycz, Przemyśl, Rzeszów und Tarnów.

Raum und Frauennetzwerke, Stadt und Öffentlichkeit

Die Betrachtung des österreichischen Galiziens als multikulturelle Region und die Berücksichtigung spezifischer Raumtheorien lassen nicht nur die Vielschichtigkeit und Gleichzeitigkeit kultureller und gesellschaftlicher

7. Stegmann, Natali: Wie die Soldaten im Feld: Der widersprüchliche Kampf polnischer Frauen für „Vaterland“ und Frauenrechte im Ersten Weltkrieg, in: Sophia Kemlein (Hrsg.): *Geschlecht und Nationalismus in Mittel- und Osteuropa 1848-1918*, Osnabrück 2000, S. 197-216, S. 203.

8. Vgl. RGBI. 1867, Nr. 134. Näher dazu Bader-Zaar, Birgitta: *Bürgerrechte und Geschlecht. Zur Frage der politischen Gleichberechtigung von Frauen in Österreich, 1848-1918*, in: Gerhard Ute (Hrsg.): *Frauen in der Geschichte des Rechts. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, München 1997, S. 547-562.

Prozesse in den Blick geraten, sondern auch marginalisierte Orte. Zu diesen zähle ich Organisationsformen und Netzwerkstrukturen der ethnisch differierenden Frauenbewegungen, die neue Räume für Frauen schufen, erweiterten und insbesondere im urbanen Raum zur Etablierung einer spezifischen weiblichen Öffentlichkeit beitrugen. Wesentliche Inspirationen verdanke ich den theoretischen Reflexionen der englischen Geografin Doreen Massey, welche die Analysekategorie Gender einbindet, um zu hinterfragen wie Räume von Geschlecht strukturiert und organisiert werden. Ihr feministisches Raumkonzept der "power-geometries of space"⁹ zielt dabei auf die Untersuchung versteckter Räume, die durch die Raumwirkung sozialer Schichten, Ethnizität und Geschlechterverhältnissen in ihren Aus- und Eingrenzungen konstituiert werden, ab. Mit ihrem Modell zeigt Massey, dass Räume nicht als eingegrenzte Territorien wahrzunehmen sind, sondern als Momente von sozialen Beziehungen, Netzwerken und Abmachungen. Raum reflektiert also soziale Organisation und definiert gleichzeitig die Menschen im Raum. Wichtig ist, dass dieser Prozess auch in umgekehrte Richtung funktioniert. Menschen beeinflussen durch ihre Handlungen und sozialen Beziehungen den Raum. Der Begriff ist demnach als Konstrukt individueller und sozialer Handlungen und Organisation zu verstehen. Er schließt nach meiner Definition Institutionen der weiblichen Organisation, Beziehungsgeflechte und Netzwerke, aber auch Räume des Denkens, der Diskussion und des Austausches ein. Frauennetzwerke¹⁰ definiere ich als soziale Netzwerke, um Beziehungsgeflechte zu bezeichnen, die sich herausbilden, um miteinander aber auch institutionell in Verbindung zu treten. Netzwerke kennzeichnen somit strukturell soziale Bewegungen wie die Frauenbewegung.¹¹

Um die Jahrhundertwende nahmen die Frauenbewegungen in Galizien einen wichtigen Platz im öffentlichen Leben ein.¹² Auf vielfältige Weise eroberten

9. Massey, Doreen: Power-geometry and a progressive sense of place, in: Bird J., Curtis B. (ed.): Mapping the futures, local cultures, global change, London/New York 1993, S. 59-69, S. 59-61.

10. Vgl. Bock, Stephanie: Frauennetzwerke: Geschlechterpolitische Strategie oder exklusive Expertinnennetze?, in: Becker Ruth (Hrsg.): Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung: Theorie, Methoden, Empirie, Wiesbaden 2004, S. 676-683, S. 678.

11. Rucht, Dieter: The impact of national contexts and social movement structures: A cross-movement and cross-national comparison, in: McAdam Doug u.a. (ed.): Comparative perspectives on social movements. Political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings, Cambridge 1996, S. 185-204; Joas Hans (Hrsg.): Lehrbuch der Soziologie, Frankfurt a. Main, New York 2001, S. 539 f.

12. Janowski, Maciej: Galizien auf dem Weg zur Zivilgesellschaft, in: Rumpler Helmut, Urbanitsch Peter (Hrsg.): Die Habsburger Monarchie 1848-1918, Band VIII, Politische

emanzipierte Frauen den öffentlichen Raum, um ihn zum Schauplatz vielfältiger Aktionen und Inszenierungen zu machen. Zwischen den unterschiedlichen ethno-religiösen Frauenorganisationen in Lemberg, die eine räumliche Nähe kennzeichnete, bestanden auch kulturelle und soziale Beziehungen zwischen den Frauen, die weit über den lokalen Aktionsraum reichten. Aus vergleichender Perspektive werden nun exemplarisch die Wirkungsräume, Organisations- und Netzwerkstrukturen sowie Ressourcen beleuchtet, die auch die Aufmerksamkeit auf das innere Funktionieren der weiblichen Vereine bzw. Organisationen lenken und damit Öffentlichkeitskonzepte der Forschung erweitern.

Lemberg/Lwów/L'viv: Schauplatz der Organisation und Mobilisierung

National und International: „Związek Równouprawnienia Kobiet“

Der Verein „Związek Równouprawnienia Kobiet we Lwowie“ (ZRK – Verband für Gleichberechtigung der Frauen in Lemberg) entstand im Jahre 1908 nach Vorbild des Warschauer Verbandes, der von Paulina Kuczalska-Reinschmit (1851-1921) ins Leben gerufen wurde.¹³ Zunächst konstituierte sich im Juli 1908 das „Komitet Równouprawnienia Kobiet“ (KRK – Verband für Gleichberechtigung der Frauen) unter der Leitung von Zofia Strzetelska-Grynbergowa.¹⁴ Das Komitee unterstützte in Zusammenarbeit mit dem

Öffentlichkeit und Zivilgesellschaft, 1. Teilband, Vereine, Parteien und Interessenverbände als Träger der politischen Partizipation, Wien 2006, S. 805-858, S. 830-834.

13. Vgl. Krzywiec, Grzegorz: Paulina Kuczalska-Reinschmit, in: de Haan Francisca, Daskalova Krasimira, Loufti Anna (red.): A Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms, Central, Eastern and South Eastern Europe, 19th and 20th Centuries, Budapest 2006, S. 274-276; Mróz, Katarzyna: Kuczalska-Reinschmit Paulina. Hetmanka ruchu kobiecego [Kuczalska-Reinschmit Paulina. Hetmanka der Frauenbewegung], http://www.feminoteka.pl/muzeum/readarticle.php?article_id=1 (08.08.2009).

14. Petrażycka-Tomicka, Jadwiga: Związek Równouprawnienia Kobiet we Lwowie, Przyczynek do historii równouprawnienia kobiet w Polsce [Der Verband für Gleichberechtigung der Frauen in Lwów, Beitrag zur Geschichte der Gleichberechtigung der Frauen in Polen], Kraków 1931, S. 14. Der personelle Wechsel erfolgte noch im gleichen Jahr mit der Ernennung Dulebiankas zur Vorsitzenden. Vgl. Sprawozdanie z Czynności „Komitetu Równouprawnienia Kobiet“ we Lwowie za rok 1908/09 [Tätigkeitsbericht des Komitees für Gleichberechtigung der Frauen für das Jahr 1908/09], Handschriftenabteilung Stefanyk-Bibliothek L'viv, fond ON 2675 Marii Dulebianki. Allgemein zum Komitee Habrat, Anna: „Lwowskie Stowarzyszenie Równouprawnienia Kobiet“ [Der Lemberger Verband für Gleichberechtigung der Frauen], in: Jasińska Janiak Agnieszka, Siera-

„Reformkomitee“ der demokratischen Partei des Stadtrates auf einer gemeinsamen Versammlung im gleichen Jahr die Kandidatur Maria Dułębiankas (1861-1919)¹⁵ zu den Wahlen des Sejms. In einem Aufruf des KRK zu den Wahlen ist zu lesen:

Bürger und Bürgerinnen! Der zweite März [1908] sollte der Tag werden, an dem die Hauptstadt am meisten Wohlwollen den Bestrebungen und Forderungen der Mitbürgerinnen [und] Frauen entgegenbringt! Vollbringt den Akt der Gerechtigkeit gegenüber der Bevölkerungshälfte unserer Stadt, indem ihr eine von sechs Stimmen für unsere Kandidatin Marya Dułębianka gebt! Der zweite März wird augenblicklich ein Wendepunkt in der Geschichte unseres Kampfes für das Recht, das uns zusteht! Je mehr Stimmen Marya Dułębianka erhält, desto lauter ertönt unser Ruf, der im Namen des gesamten Wohls die Verleihung der Bürgerrechte an die Frauen verlangt. [...] Erscheint in großer Zahl an der Wahlurne am zweiten März und erbringt den Beweis, dass die Zukunft der Frauensache und die damit verbundene gesellschaftliche Gerechtigkeit euch nicht gleichgültig sind! [...]¹⁶

Obwohl die Kandidatur Maria Dułębiankas nur einer Agitation entsprach, da Frauen aufgrund der Wahlbestimmungen ausgeschlossen waren, erbrachte das Wahlergebnis eine große Stimmenanzahl für die Kandidatin. Frauen und Männer partizipierten an dieser Wahl und verliehen der Kampagne des Stimmrechts für Frauen Nachdruck.

Über das Ereignis berichtete Dułębianka in einem Brief an die deutsch-österreichische Frauenrechtlerin Auguste Fickert in dem sie schrieb, dass „die Fr. [Frauen] Kandidatur [...] mit großem Enthusiasmus angenommen [wurde]. [...] Selbstverständlich es war un peu de nouveau, aber auch Interesse u. Sympathie für die Sache selbst [...]“¹⁷

Die Wahl trug dazu bei, dass das Komitee im Anschluss die Arbeit systematisch fortsetzte und nach der Einberufung des Sejms dem Abgeordneten

kowska Katarzyna, Szwarz Andrzej (red.): *Działaczki społeczne, feministki, obywatelki...*, Samoorganizowanie się kobiet na ziemiach polskich do 1918 roku (na tle porównawczym) [gesellschaftliche Akteurinnen, Feministinnen, Bürgerinnen...], Die Selbstorganisation der Frauen in den polnischen Gebieten bis zum Jahre 1918 (im Vergleich)], Warszawa 2008, S. 97-112. Habrat stützt sich v.a. auf Petrażycka-Tomicka.

15. Vgl. Jaworska, Maria: *Marja Dułębianka*, Lwów 1930.

16. Aufruf des KRK des Jahres 1908 unterzeichnet von Zofia Strzetelska-Grynbergowa, Anna Augustynowiczowa, Zofia Czarnecka, Izabela Laskownicka (Stellvertreterinnen), Marya Zieniewska und Janina Rygielówna (Sekretärinnen); Handschriftenabteilung Stefanyk-Bibliothek L'viv, fond ON 2675 Marii Dulebianki.

17. Brief Maria Dułębiankas an Auguste Fickert vom 07.04.1908, Wienbibliothek im Rathaus Wien, Nachlass Auguste Fickert H.I.N. 138562. Der Brief wurde in deutscher Sprache verfasst.

Jan Stapiński eine Petition überreichte, die sich für die Aufnahme aller Bürger ohne Unterschiede im Geschlecht in die vierte Wahlkurie aussprach.¹⁸ Zu einer weiteren bedeutenden Aktion kam es am 09.10.1910 in Lemberg, wo anlässlich einer Kundgebung Frauen fast aller polnischen Frauenvereine zusammen fanden, um das Wahlrecht für Frauen einzufordern. Die Manifestation gipfelte am 12.10.1910¹⁹ in einer Massenansammlung von Frauen vor dem Sejm, die einem Appell für die Gleichberechtigung von Frauen in den Medien folgten. Die Frauen kamen aus allen gesellschaftlichen Schichten und vereinten unterschiedliche Nationalitäten und Religionen sowie politischer Lager.²⁰ Eine Delegation bestehend aus sechzehn Frauen überreichte schließlich Marschall Stanisław Badeny eine Petition in polnischer und ukrainischer Sprache. Es zeigte sich, dass die Aktionen des Verbandes von den anderen existierenden Komitees in Krakau und Warschau unterstützt wurden und Frauen aus anderen westgalizischen Städten sowie aus Kongresspolen bei Versammlungen und Aktionen mitwirkten. Im Jahre 1911 vereinte sich der ZRK mit dem Krakauer Verband und den Filialen in Gorlice, Jasło und Nowy Sącz zum „Polski Komitet Równouprawnienia“ (Polnisches Komitee für Gleichberechtigung der Frauen), um auf internationaler Ebene in die „International Woman Suffrage Alliance“ aufgenommen zu werden.²¹ Das Komitee repräsentierte Polen damit auf internationalem Parkett im Kampf für Frauenrechte ohne die Schirmherrschaft der deutsch-österreichischen Frauenbewegung und konnte Delegierte mit Stimmrecht zu den internationalen Frauenkongressen entsenden.

Der ZRK erreichte demnach einen hohen Grad der Präsenz in der Öffentlichkeit und konnte polnische Frauen wie Männer zur Einforderung des Stimmrechts ohne Rücksicht auf das Geschlecht lokal und überregional mobilisieren. Für diesen Zweck waren auch Kooperationen mit anderen ethno-religiösen Gruppen möglich, die zwar nicht von Dauer waren, aber für die Forderungen des allgemeinen Wahlrechts für Frauen einen Konsens schufen, der zeigte, dass das nationale Anliegen hinter die gemeinsamen Interessen von Frauen treten konnte.

18. Vgl. I. Orka [Maria Szeliga]: *Galicja*, in: *Jus Suffragii*, nr. 6 (1909), S. 47.

19. Petrażycka-Tomicka, *Związek Równouprawnienia Kobiet we Lwowie*, S. 14.

20. Czajeczka, Bogusława: „Z domu w szeroki świat...“. *Droga kobiet do niezależności w zaborze austriackim w latach 1890-1914* [Aus dem Haus in die große Welt. Der Weg der Frauen in die Unabhängigkeit im österreichischen Teilungsgebiet in den Jahren 1890-1914], Kraków 1990, S. 225, 226.

21. Dem ZRK gehörten im Jahre 1911 345 Mitglieder an, davon 39 Männer. Vgl. Petrażycka-Tomicka, *Związek Równouprawnienia Kobiet we Lwowie*, S. 14; *Affiliation of the Polish W.S. Committee in Galicia*, in: *Jus Suffragii* Nr. 5 (1912), S. 43.

Dependent oder Autonom? „Koło Kobiet Żydowskich“

Für jüdische Frauen wurde der Verein „Koło Kobiet Żydowskich“ (Verband Jüdischer Frauen), gegründet im Jahre 1908 in Lemberg, zu einer Zentralorganisation. Bereits im Jahre 1899 erschien die erste zionistische Broschüre, welche die Frauenfrage aus weiblicher Sicht thematisierte. Die Verfasserin der Schrift war Rosa (Melzer) Pomeranz (1880-1934) (polnisch Róża Melzerowa) aus Tarnopol.²² Die Autorin analysierte die Möglichkeiten der Frauen im Umfeld von Orthodoxie und Aufklärung und sprach sich für eine einheitliche Wahl in der Orthodoxie und die Wiederauferstehung des Volkes Israels in Palästina aus. Aufgeklärte Frauen, die sich vom Judentum entfernt hatten, sollten zurück zum Judentum finden. Sie prangerte die Assimilation an und sah in der kulturellen Arbeit die Grundlage dafür, dass die Frauen der Quelle des Judentums näher gebracht werden und an der zionistischen Bewegung teilhaben sollten. Pomeranz beeinflusste immens die Entwicklung der zionistischen Bewegung in Galizien, organisierte insbesondere Frauenvereinigungen²³ und war viele Jahre Vorsitzende der zionistischen Frauenbewegung. Bereits 1903 setzte sich Pomeranz beim zionistischen Distrikt-Komitee in Lemberg dafür ein, dass eine Frauenorganisation gegründet wird.²⁴

Hervorzuheben ist, dass bereits vor 1908 Versuche jüdischer Frauen und Männer unternommen wurden, nicht nur mit den Zionisten Österreich-Ungarns zusammenzuarbeiten, sondern auch Kooperationen mit der zionistischen Frauenbewegung in Wien einzugehen, um eine landesweite Organisation zionistischer Frauen zu etablieren.²⁵ Daneben gab es Bemühungen im Interesse der Frauenemanzipation sich mit anderen nichtjüdischen Frauenvereinen zusammenzuschließen.²⁶ Die Versuche, eine landesweite Vereinigung

22. Zit. nach Gelber, Nathan M. [Michael]: *Toledot Hatenu'a Hazionit Begalizia* [Die Geschichte der zionistischen Bewegung in Galizien] 1875-1918, Bd.2 (1899-1918), Jerusalem 1958, S. 810. Zu Rosa Pomeranz näher: *Koło Kobiet Żydowskich* (ed.): *Pamięci Róży Melzerowej* [Zur Erinnerung an Rosa Pomeranz] Lwów 1936, S. 3-9; umfassender Hüchtker, Dietlind: „Erfahrung“ als politische Kategorie. Geschlecht und Nationalität in der Publizistik der Zionistin Rosa Pomeranz aus Galizien, in: *Wiener Zeitschrift zur Geschichte der Neuzeit*, 2 (2002), S. 57-72; Rose, Alison: *Jewish Women in Fin de siècle Vienna*, Austin 2008, S. 113 f.

23. Sie war Gründerin und Vorsitzende des Vereins „Judyta“ in Tarnopol. Bałaban, Majer: *Wrażenia z Tarnopola* [Eindrücke aus Tarnopol], in: *Wschód*, Nr. 1 (1908), S. 10-11, S. 10.

24. Gelber, *Toledot...*, S. 811.

25. In dieser Angelegenheit wurde sogar ein Abkommen mit Frau Dr. Sidonia Cohen verhandelt. Sie war die Vorsitzende der Zionistischen Frauenbewegung in Wien. *Wschód* Nr. 44 (1905), S. 6.

26. Vgl. Gelber, *Toledot...*, S. 811. Bisherige Forschungen liefern keine Anhaltspunkte bzw. Erkenntnisse zu den Frauenvereinen.

zionistischer Frauen einzuberufen sowie die Arbeit der Organisation auszu-dehnen, hatten jedoch erst mit der Etablierung des jüdischen Frauenvereins „Koło Kobiet Żydowskich“ (KKŻ) im Jahre 1908²⁷ Erfolg. Auch hier war Rosa Pomeranz, von einem Zeitgenossen als bekannte Literatin²⁸ bezeichnet, die Initiatorin. Der Verein wandte sich an alle zionistischen Frauenvereine Galiziens und der Bukowina mit dem Aufruf, ein landesweites Treffen in Lemberg zu unterstützen. Während dieser Zeit wurden in zahlreichen galizischen Städten Frauenvereine gegründet. Am 27.02.1910 fand in Lemberg die erste landesweite Versammlung von jüdisch-nationalen Frauenorganisationen in Galizien statt, auf der Rosa Pomeranz zum Vorsitz gewählt wurde.²⁹ Auf der Versammlung erklärte man u.a. die Unterstützung des „Verbandes jüdischer Frauen für Kulturarbeit in Palästina“³⁰, mit Sitz in Berlin, zu einem wichtigen Ziel. Jüdische Frauen aus Galizien unterstützten diesen Verein finanziell und zahlten jährlich Beiträge für die Projekte des Vereins ein.³¹ Wie dem Jahresbericht und Mitgliederverzeichnis aus dem Jahre 1911 zu entnehmen ist, partizipierten jüdische Frauen aus Drohobycz, Lemberg, Przenisłany, Stanislaw, Stryj und Neu Sandez. Für die Stadt Lemberg wird als „Vertrauensdame Frau Dr. Ottilie Buchstab, Podlewskigasse 3“, genannt, neben den aktiven Zionistinnen und Ehefrauen bekannter zionistischer Politiker

27. Wschód [Ost], Nr.1 (1908), S. 8. Das Gründungsstatut liegt nicht vor. In einem undatierten Statut des Vereins „Związek żydowskich stowarzyszeń i grup kobiecych w Galicji wschodniej“ [Verband jüdischer Organisationen und Frauengruppen in Ostgalizien], vermutlich aus den 20er Jahren, wird die Bedeutung des Vereins betont. So kamen in den Vorstand dieses Vereins ¼ der Mitglieder aus dem Koło Kobiet Żydowskich [KKŻ] in Lemberg. Die Vorsitzende des KKŻ übernahm auch den Vorsitz des Vorstandes und der Abteilung. Vgl. Statut Sojuzu Ewrejck'kich Žinok i grup schidnoji Halyčyny [Statut des Verbandes jüdischer Frauen und Gruppen in Ostgalizien], Zentrales Staatliches Historisches Archiv L'viv [CDIA] L'viv, fond 338, op. 1, spr. 684; Zur Tätigkeit in den 20er und 30er Jahren vgl. Upravlinnja tovarystva „Koło Kobiet Żydowskich“ [Vereinsleitung Verband jüdischer Frauen], CDIA L'viv f. 502, op. 1, spr. 3.

28. Wschód, Nr. 1 (1908), S. 11.

29. Die Welt Nr. 10 (1910), S. 212. The Central Zionist Archives (CZA) Jerusalem, Z9/470; Vgl. Gelber, N.M.: The Stryj Community after 1886, <http://www.jewishgen.org/yizkor/stryj2/stroo5.html>, (17.08.2009). Es waren 14 Vereine an der Konstituierung beteiligt, die jedoch erst nach heftiger Debatte den Anschluss an die Zionistische Organisation beschlossen. Vgl. Gaisbauer, Adolf: Davidstern und Doppeladler. Zionismus und jüdischer Nationalismus in Österreich 1882-1918, Wien u.a. 1988, S. 271.

30. Der Verband wurde 1907 anlässlich des Zionistenkongresses in Den Haag gegründet. Rosa Bodenheimer war Gründerin und im Vorstand des Vereins bis zur Eingliederung des Verbandes in die WIZO 1929 tätig. Vgl. dazu das undatierte Manuskript von Rosa Bodenheimer, CZA Jerusalem, A15/1145.

31. Vgl. den 3. Bericht des Verbandes jüdischer Frauen für Kulturarbeit in Palästina, Berlin 1911, CZA Jerusalem, A15/1167.

wie Rosa Melcner [Rosa Melzer Pomeranz?], Frau Schacht, Dr. Feuerstein, Dr. Korkis, Dr. Aschkenasy, Dr. Wolf und Gisela Schönfeld.³²

Rosa Pomeranz, Gründerin des KKŻ, kann zudem als eine der aktivsten Fürsprecherinnen und Stifterinnen zionistischer Frauenvereine in Galizien angesehen werden, denn es geht eine Vielzahl von Neugründungen auf sie zurück. Beispielsweise wurde nach ihrem Besuch in Stryj im Jahre 1898 ein zionistischer Frauenverein ins Leben gerufen, der von Dr. Helena Rosenman and Rachel Katz geleitet wurde.³³ Pomeranz wurde schließlich zum 10. Zionistischen Kongress im Jahre 1911 in Basel als Gesandte des Zionistischen Frauenvereins in Galizien delegiert. Sie nahm an der Versammlung zionistischer Frauen teil und sprach über das Ziel einer weltweiten Vereinigung von zionistischen Frauen.³⁴ Pomeranz war damit eine der Wegbereiterinnen und „Pionierinnen“³⁵ des zionistischen Weltbundes der Frauen (Women International Zionist Organisation - WIZO), der schließlich im Jahre 1920 in London gegründet wurde.³⁶

Die Ausweitung der zionistischen Idee bedeutete auch eine Ausdehnung der Aktivitäten jüdischer Frauen, die ihrerseits neue Vereinsgründungen anregten und die Netzwerkstrukturen deutlich erweiterten. Demnach hatten Zionistinnen Interesse an selbstständigen Frauenvereinigungen und dem Aufbau eines eigenen Organisationsnetzes, um frauenspezifische Belange zu lösen. Dennoch ist zu bemerken, dass diese Frauenorganisationen zwar die weibliche Sphäre erweiterten, sie doch nie die traditionelle Teilung in weibliche und männliche Domänen in Frage stellten.³⁷ Es kann argumentiert werden, dass die Gründungen von Frauenorganisationen als eine Möglichkeit von Frauenemanzipation im Zionismus anzusehen ist. Sie stärkten nicht nur das Zusammengehörigkeitsgefühl unter Frauen, aus der Sicht der Frauen waren

32. Ebd., S. 58.

33. Gelber, *The Stryj Community...* Der Verein wurde als „Ognisko Kobiet Żydowskich“ [Zirkel Jüdischer Frauen] im Jahre 1908 amtlich registriert. CDIA L'viv, f. 146, op. 25a, spr. 226.

34. Im Namensregister wird Frau Pomeranz-Melzer, R. angegeben. Vgl. *Zionistisches Aktionskomitee* (Hrsg.): *Stenographisches Protokoll der Verhandlungen des X. Zionisten-Kongresses in Basel vom 9. bis inklusive 15. August 1911*, Berlin und Leipzig 1911, S. 5. <http://www.compactmemory.de/> (18.08.2009).

35. Gelber, *Toledot...*, S. 810.

36. Vgl. Grove-Pollak, Fay (ed.): *The Saga of a Movement. WIZO 1920-1970*, Tel Aviv 1970.

37. Prestel, Claudia: *Frauen und die Zionistische Bewegung (1897-1933): „Tradition oder Revolution?“*, *Historische Zeitschrift*, 258 (1994), S. 29-71, hier S. 50; dies.: „Starke, tapfere Frauen und treue Jüdinnen!“. Bild und Rolle der Zionistinnen in der frühen Aufbauarbeit Palästinas, in: Haumann Heiko (Hrsg.): *Der Erste Zionistenkongress von 1897: Ursachen, Bedeutung, Aktualität*; Basel u.a. 1997, S. 299-304.

sie auch ein Versuch, gegenüber den Männern die Autonomie zu wahren, auch wenn sie finanziell abhängig von einer männlich dominierten Organisation waren. Die Aufgaben der zionistischen Frauenorganisationen, wie auch das Beispiel des KKŽ zeigt, richteten sich auf die Sozial- und Kulturarbeit, zugleich standen aber auch weibliche Bedürfnisse im Mittelpunkt der Arbeit der Vereinstätigkeit.

Allgemein hatte die „Gegenwartsarbeit“³⁸, die von den osteuropäischen Juden und im Speziellen auch den galizischen Juden und Jüdinnen betont wurde, Vorrang gegenüber anderen zionistischen Strömungen und politischen Konzepten. Die Verbesserung der materiellen Lage der Juden, die Ausweitung des Bildungswesens und Hilfe bei der Auswanderung nach Palästina waren dabei die Hauptziele. Die Gegenwartsarbeit unterstützten auch die Zionistinnen, die nach den Worten Theodor Herzls, Visionär des Zionismus, in der zionistischen Organisation als gleichberechtigt galten. Diese Gleichberechtigung war jedoch eine Utopie, denn sie schloss gleiche Rechte aus. Den Handlungsmöglichkeiten und Spielräumen waren damit Grenzen gesetzt, gleichwohl sich auch jüdische Frauen eigene Räume der Emanzipation schufen.

Nationale Kräftebündelung – „Жіноча Громада“

Der ukrainische Verein „Жіноча Громада“ (Žinoča Hromada – Frauengesellschaft) wurde im Jahre 1909 in Lemberg/Lwów/L'viv gegründet.³⁹ Er ging aus den vorher bestehenden Frauenvereinen bzw. -organisationen „Kružok Ukrajin'skich divčat“ (Kreis Ukrainischer Mädchen), 1905 umbenannt in „Kružok Ukrajinok“ (Kreis der Ukrainerinnen), und „Kljud Rusynok“ (Klub der Rutheninnen) hervor.⁴⁰ Wie dieser Schritt der Vereinigung bereits aufzeigt, waren ukrainische Frauen darum bemüht eine Dachorganisation der Frauenbewegung aufzubauen. Die Gründerin des Vereins war Maryja Bilecka. Bereits 1908 wurde der Grundstein für die Errichtung desselben gelegt, denn eine neue Organisationsform und entsprechende Benennung diskutierten ukrainische Frauen auf einer Versammlung. Hier wollten die Initiatorinnen

38. Näher dazu Haumann, Heiko: Geschichte der Ostjuden, München 1998, S. 171.

39. CDIA L'viv, f. 146, op. 25a, spr. 223.

40. Malančuk-Rybak, Oksana: Perši žinoči orhanizaciji u schidnij Halyčyni i pivničnij Bukovyni [Die ersten Frauenorganisationen in Ostgalizien und der Nordbukowina] in: Daškevyč Jaroslav (red.): Ukrajina v minulomu [Die Ukraine in der Vergangenheit], v.1, Kyjiv/L'viv 1992, S. 101-112, hier S. 108; dies.: Ideologija ta suspil'na praktyka..., S. 411-412; kurz dazu E.U.: Žinoča Hromada, in: Kozyc'kyj, Andrij (Red.): Encyklopedija L'vova [Encyklopädie L'viv], tom 2, L'viv 2008, S. 323.

aus dem urbanen Raum sowie die Frauen vom Land ein gemeinsames Lösungskonzept finden. Da die Meinungen hinsichtlich Zentralisierung bzw. Föderalisierung der Frauenvereine und -organisationen differierten, konnte kein Konsens geschaffen werden.⁴¹ Mit der offiziellen Vereinsgründung der *Žinoča Hromada* in Lemberg/Lwów/L'viv wurde schließlich ein Statut ausgearbeitet und die Tätigkeiten des Vereins genau festgelegt. Am 12.03.1909 reichten die Frauen um Bilecka bei der Statthalterei das Statut zur offiziellen Registrierung ein. Um die Bestätigung der Verabschiedung des Statuts baten in einem Brief mit ihrer Unterschrift die Ukrainerinnen Maryja Bilecka, Maryja Luhakivs'ka, Valeryja Kacovska, Sofija Levycka, Darija Starosol's'ka, Olena Beržnycka, Konstantyna Malycka, Olena Ochymovyč, Maryja Barkovska und Marya Smozaneva[?].⁴²

Das Organisationsprogramm umfasste die kulturelle Aufklärung, die handwerklich-kommerzielle und karitative Arbeit innerhalb der ukrainischen Frauenbewegung. So bestanden die wichtigsten Aufgaben der Organisation darin, Lesungen, Vorträge, Versammlungen und Aufführungen zu organisieren, Bibliotheken und Lesehallen einzurichten und auszustatten sowie spezielle Bücher und Zeitschriften für Frauen zu publizieren. Daneben wurden humanitäre Einrichtungen geschaffen wie beispielsweise Waisenhäuser, aber auch erste Bildungseinrichtungen für Vorschulkinder sowie Internate. Auch hinsichtlich der wirtschaftlichen Förderung wurden ökonomische Vereine und Verkaufsstätten gegründet.⁴³

Im Statut der Organisation wurde im Paragraph 4.i) noch eine weitere bedeutsame Aktivität festgehalten: die Etablierung von Filialen und Kreisen des Vereins im gesamten galizischen Raum. Diesen Schritt zur Zentralisierung wählten die Frauen um Bilecka nicht nur, um weite Teile der Frauenschaft zu erreichen, sondern gleichzeitig zu einer strukturalisierten Organisationsform zu finden. Ziel war es, „die Entwicklung, Wirtschaftlichkeit und Organisation des Vereins der Ukrainerinnen zu fördern.“⁴⁴ Die Gründung eines Dachverbandes stand demnach im Vordergrund und westukrainischen Frauen „gelang es, erst mit dieser Organisation die Gründung von Filialen praktisch und systematisch durchzuführen.“⁴⁵

41. Malančuk-Rybak, *Ideologija*, S. 411.

42. CDIA L'viv, f. 146, op. 25a, spr. 223.

43. Malančuk-Rybak, *Ideologija*, S. 411.

44. CDIA L'viv, f. 146, op. 25a, spr. 223.

45. Malančuk-Rybak, *Ideologija*, S. 412.

Im Statut wurde die Mitgliedschaft nach ethnischen Kriterien ausgerichtet. Jede Frau, die Ruthenin bzw. Ukrainerin (ukrainisch: Rusynka/Ukrajinka) war, durfte der Vereinigung beitreten.⁴⁶ Die nationale Identität war dennoch kein Hindernis dafür, dass sich *Žinoča Hromada* zusammen mit anderen ethno-religiösen Frauenorganisationen im öffentlichen Raum an Aktionen beteiligte. So nahmen die Akteurinnen der Vereinigung an den Versammlungen und Demonstrationen in der Stadt Lemberg teil und sammelten gemeinsam mit Jüdinnen und Polinnen Unterschriften für Petitionen, um eine Reform des bestehenden Wahlsystems zu fordern und diesem Nachdruck zu verleihen.⁴⁷ Der Verein ebnete schließlich den Weg zur Gründung einer landesweiten Organisation ukrainischer Frauen, der sich jedoch erst im Jahre 1917 zum Verband „Союз Українок“ (Sojus Ukrajinek - Verband der Ukrainerinnen)⁴⁸ umbenennen und konstituieren sollte.

Resümee

Zusammenfassend ist zu konstatieren, dass Galizien im Kontext der Organisation von Frauen eine bedeutende Rolle spielte. Obwohl die Region in der Historiographie der Frauenbewegungen zumeist als Nebenschauplatz betrachtet wird, ist von einem breiten regionalen, transnationalen und internationalen Vernetzungsgrad auszugehen. Die Komplexität und Charakteristik der polnischen, ukrainischen und jüdischen Frauenkultur zeigt sich am Beispiel der genannten Frauen-Vereine. Trotz der eingeschränkten Organisationsmöglichkeiten und des begrenzten Handlungsbereiches wurden in den Jahren 1867-1918 von einem kleinen Kreis engagierter Frauenrechtlerinnen frauenspezifische Netzwerke geschaffen. In erster Linie wurde die Etablierung eines nationalen Dachverbandes angestrebt, der in den meisten Fällen erst nach 1918 realisiert werden konnte.

Zu betonen ist, dass die Internationalisierung der Frauenbewegungen ein bedeutendes Ziel war und vor 1914 der Grundstein für den Aufbau einer landesübergreifenden Organisation gelegt wurde und galizische Frauen bereits in internationalen Vereinigungen wie dem „Weltbund für Frauenstimmrecht“ partizipierten. Dahingehend konnte die Organisation der Polinnen des ZRK im Vergleich zu den anderen Organisationen seine Tätigkeit am intensivsten und den Aktionsraum bis auf die internationale Ebene ausdehnen. Die

46. CDIA L'viv, f. 146, op. 25a, spr. 223.

47. Malančuk-Rybak, *Ideologija*, S. 412.

48. CDIA L'viv, f. 319/1.

Zielsetzungen der exemplarisch ausgewählten weiblichen Organisationen variierten. Wenngleich nationale Kriterien die Teilnahme an den Organisationen bestimmten, setzten sich alle Vereinigungen für frauen-spezifische Interessen ein.

Auf unterschiedliche Weise nutzten, forcierten und modifizierten Frauen ihre Kontakte, Strukturen und Ressourcen, um weite Teile der Frauenschaft zu mobilisieren. Auch waren Interaktionen möglich. Der nationale Antagonismus schien zumindest temporär keine Rolle gespielt zu haben, solange ein gemeinsames Ziel den Zusammenhalt gewährleistete und die Frauen sich als Bündnis über nationale Grenzen hinweg verstanden.

Mit der Analyse der Vereinsnetze und -strukturen von osteuropäischen Frauen am Beispiel Galizien können nicht nur aus vergleichender Perspektive neue Erkenntnisse gewonnen werden, sondern auch Kontaktzonen und Interaktionen von Frauenbewegungen in den Vordergrund rücken, die hier nur kurz behandelt wurden.

L'or noir contre l'étoile jaune. Mobilités particulières des Juifs de Galicie ayant investi dans le pétrole

— Jérôme Segal

*Chercheur au Interdisciplinary Centre for Comparative Research
in the Social Sciences (ICCR), Vienne (Autriche)*

SOMMÉ DÈS LE 27 AVRIL 1938 de déclarer tous ses biens, un Juif viennois né en Galicie en 1877 indique posséder avant tout un château à Schwadorf, localité de Basse-Autriche intégrée à la ville de Vienne au moment de l'Anschluss. La machine bureaucratique nazie étant déjà parfaitement en marche, on lui demande aussi d'inscrire le montant de ses polices d'assurance-vie, les objets en métaux précieux qu'il possède (jusqu'à ses boutons de manchette) et ses titres financiers. Parmi ses actions, il déclare posséder pour 50 000 Reichsmark d'actions de la « Steaua flüssige Brennstoffe A.G. », une société roumaine (« Steaua » signifie étoile) de combustibles liquides... Au regard des montants indiqués, la somme correspondante est de loin la plus importante. Quelle est donc l'origine de cette société et quel est son lien avec la Galicie, que la plupart des Juifs ont désertée avant la chute de l'Empire austro-hongrois ? Le pétrole de Galicie, dont on commence à mieux connaître l'histoire, a-t-il permis l'établissement d'une bourgeoisie juive, à Vienne, qui aurait su s'adapter aux formes autrichiennes du capitalisme alors en vigueur¹ ? Si le cas des Juifs miséreux arrivant à Vienne à partir de la fin du XIX^e siècle est déjà bien décrit, que ce soit dans les essais historiques ou dans les sources littéraires, l'histoire de

1. Le livre d'Alison Frank joue ici un rôle déterminant même si certains aspects, techniques ou ethnographiques, avaient déjà fait l'objet, très tôt, de publications (coll. 1898 ; Erdheim 2004 ; Frank 2007 ; Kitai 1959 ; Loewenherz 1916 ; Muck 1903 ; Perutz 1880 ; Sozantildeski et coll. 2006 ; Szajnocha 1905).

ces Juifs bourgeois ayant généralement abandonné leur religion semble encore largement méconnue².

Avant de pouvoir présenter l'histoire individuelle évoquée ci-dessus comme une étude de cas, trois points doivent être abordés : l'histoire du pétrole de Galicie, la forme particulière de capitalisme qui a permis le développement de son exploitation et, enfin, la question de l'intégration des différentes composantes de la population juive³.

Le pétrole de Galicie

En maints endroits, la terre est noire de substance combustible ; les roches schisteuses, colorées en brun, en jaune, ou en noir comme de la poix, peuvent étre allumées et brulées avec un dégagement de flamme ; tous les ruisseaux sont revêtus d'une pellicule irisée, et parfois, surtout pendant les jours de grande chaleur, l'atmosphère est remplie d'une odeur tellement pénétrante que certaines personnes éprouvent de véritables symptômes d'empoisonnement. [...] Depuis que la « fièvre de l'huile », succédant à la « fièvre de l'or », a bouleversé de vastes contrées des États-Unis, fait surgir des villes du milieu des solitudes, créé de puissantes fortunes et donné naissance à de nouvelles industries, les Galiciens, guidés par des ingénieurs américains, se sont également précipités vers leurs sources de pétrole et de cire minérale ou cérésine, et la production annuelle a bientôt trentuplé ; en 1866, elle était déjà de 50 000 tonnes. Borysław, petit village situé à moins de 10 km au sud-ouest de Drochobycz (sic), dans le haut bassin du Dniestr, fut tout d'abord le centre principal de l'exploitation de l'asphalte ; dans l'espace d'une saison, il s'était changé en une ruche de 20 000 habitants, chaos de maisons, de baraques et d'échafaudages bizarres, où grouillait une population cosmopolite accourue de Pologne et de Hongrie. Au milieu du dédale des chemins et des cabanes, le sol était foré de plus de 5 000 puits d'une profondeur moyenne de 40 m, où des ouvriers, respirant un air chargé de gaz hydrogéné, travaillaient à l'extraction de

2. Les écrits de Joseph Roth sont bien connus (Roth 1927, 53-65) et pour les études relevant de l'histoire sociale, de la pléthore d'ouvrages disponibles, nous retiendrons ceux de Klaus Hödl, Marsha Rozenblit et Ruth Beckermann (Hödl 1994 ; Rozenblit 1984 ; Beckermann 1984).

3. Des sources hétérogènes ont été utilisées pour cela : à côté des sources scientifiques classiques, le roman de Claudia Erdheim peut être considéré comme une brillante étude de cas et sa connaissance du *Drohobyczer Zeitung* (en « Hochdeutsch » mais imprimé en caractères hébreux) s'est avérée des plus utiles (Erdheim 2006). En outre, les annuaires statistiques *Compass* ont été consultés, ainsi que les registres, à Vienne, de la Israelitische Kultusgemeinde. Deux revues spécifiques, *Petroleum* (1914-1938) et *Rohölindustrie* (1910-1938), ont été systématiquement dépouillées, et de nombreuses revues disponibles en ligne ont permis d'apporter des informations complémentaires (118 des 150 revues ou journaux « juifs » sont intégralement disponibles sous <http://www.compactmemory.de/> et les journaux de l'époque sont sous <http://anno.onb.ac.at/>).

l'huile : une corde, attachée à leur ceinture, permettait de les retirer en cas d'asphyxie soudaine. Plus tard [...] une foule de mineurs se porta de ce côté pour en exploiter les fontaines, qui fournissent, dit-on, un liquide semblable à celui des puits de la Pennsylvanie. Plusieurs vallées des Carpates dont les forêts n'avaient jamais été troublées par les pas d'un voyageur, furent tout à coup envahies par des multitudes d'étrangers qui coupaient les arbres, creusaient des puits, bâtissaient des maisons et des auberges. Ce fut toute une révolution.

Cette description minutieuse de l'exploitation de la cire minérale (ozokérite) et du pétrole, dès la fin des années 1870, fait partie de la *Nouvelle géographie universelle* due à l'un des grands géographes français de l'époque, Elisée Reclus (1830-1905). L'ozokérite avait été exploitée dès les années 1850, au départ essentiellement pour l'éclairage. Ainsi, la gare du nord, à Vienne (Nordbahnhof) avait été, fin 1858, le premier édifice public éclairé par des lampes fonctionnant à la cire minérale qui arrivait depuis la Galicie par le rail (Kos et Dinhobl 2006).



Fig. 1. Vue générale de Boryslaw, carte postale de 1913, Bibliothèque Nationale de Pologne – « The National Digital Library POLONA ».

À propos de la population de cette province rapidement surnommée « galizisches Pennsylvanien », Elisée Reclus notait :

Près de la moitié de tous les Juifs autrichiens habitent la Galicie et la Bukovine ; or, comme la plupart de leurs coreligionnaires de Pologne et de Russie se trouvent précisément massés dans les districts limitrophes, on peut vraiment considérer cette région centrale de l'Europe, bien plus que la Palestine ou toute autre contrée du monde, comme le pays juif par excellence. C'est le milieu de la toile dont l'araignée a tendu le fin réseau sur tout le continent. [...] À Drochobycz [cœur de la région pétrolifère], ils sont en majorité (Reclus 1878, 400, citation ci-dessus).

Très tôt, les deux caractéristiques de cette province de l'Empire (la présence de pétrole et la forte concentration de Juifs) ont été amalgamées, ici pour servir une pensée antisémite. Saul Raphael Landau (1870-1943) s'est de son côté intéressé au

monde du travail dans cette région alors en phase de devenir la troisième zone de production pétrolière au monde, après les États-Unis et la Russie (ce sera le cas en 1909). Le troisième chapitre de son livre *Parmi les Juifs prolétaires*, est consacré à la ville de Borysław, décrite comme un terrain vague géant où s'enchevêtraient des planches posées dans la boue en guise de chemins déservant des baraques construites sur différents niveaux, le tout dans une hygiène déplorable (Landau 1898). Landau estime que la majorité des 9 000 employés des puits étaient juifs, même si certaines tâches étaient réservées aux Ruthènes ou aux Masuriens⁴. Selon lui, le sionisme se serait développé en réaction à des conditions de travail extrêmes (12 heures par jour, 6 jours sur 7, travail des enfants...)⁵.

Lorsque Reclus mentionne la présence des ingénieurs américains, il s'agit en réalité, en premier lieu, de William Henry McGarvey et John Simeon Bergheim, respectivement canadien et britannique, même si ce dernier est né en Palestine. McGarvey et Bergheim ont grandement amélioré la rentabilité des puits grâce à un transfert de technologie important et les publicités d'époque pour leur compagnie, la Galizische Karpathen-Petroleum Aktien Gesellschaft, mentionnaient l'utilisation du « système canadien » avec des grues utilisant un système de rotations « galicien-canadien »⁶. D'autres sociétés étaient clairement dirigées par des Juifs, comme le rapportent les revues de l'époque ou la liste des membres ordinaires de l'association des exploitants de pétrole de Galicie, au regard des noms mentionnés⁷. Alison Frank note d'ailleurs dans une récente publication, « the owners of this small companies were [...] predominantly Jewish » (Frank 2007, 164). Fait significatif, le *Drohobyczer Zeitung* qui traitait essentiellement l'actualité relative à l'exploitation de pétrole, était rédigé en allemand (Hochdeutsch), mais avec des caractères hébreux (comme en yiddish)⁸.

4. L'ozokérite était souvent appelée « cire minérale juive » : « native paraffin (ozokerite), which is also called Jewish wax, was developing » (Sozantildeski J. et coll. 2006, 878).

5. Voir « Kinder- und Frauenarbeit beim Bergbau », *Robölinindustrie*, janvier 1912, n° 12, p. 227.

6. « Kombinierte galizisch-kanadische Rotationskrähne » (*Petroleum*, vol. X, n° 23, 1^{er} septembre 1915, p. 928).

7. Toutes les sociétés sont listées par ordre décroissant de production dans différents numéros de *Robölinindustrie* (cf. à titre d'exemple, avril 1911, n° 3, p. 46 ou février 1912, n° 1, p. 12). Voir également, pour la période antérieure, la liste des 224 membres dans Anon 1898, 29-35.

8. Claudia Erdheim est à notre connaissance la seule personne à avoir dépouillé ce journal, publié par un éditeur bien connu, Aron Żupnik. Défendant un point de vue éclairé, ce quotidien créé en 1883 relatait l'actualité internationale, les signes d'antisémitisme, la vie au sein de la monarchie... et surtout tout ce qui concernait la zone pétrolière. Une autre revue, en allemand et en polonais, concernant uniquement l'exploitation du pétrole, avait été créée en 1897, *Naphta* (Anon 1898, 4).



Fig. 2. Vue générale de Borystaw, carte postale non datée,
Bibliothèque Nationale de Pologne – « The National Digital Library POLONA ».

Un capitalisme « cosmopolite »... et juif ?

Les liens entre judaïsme, cosmopolitisme et capitalisme sont pour le moins très délicats à analyser et aujourd'hui encore, qualifier un ministre de cosmopolite peut être considéré par certains comme relevant de l'antisémitisme (affaire Péan/Kouchner, février 2009). Il importe donc de s'en tenir aux faits et aux propos tenus, replacés dans leur contexte, car il existe assurément un discours antisémite qui fait florès sur ces amalgames. À la métaphore abjecte de l'araignée que l'on trouve en 1878 sous la plume de Reclus (citée ci-dessus), on peut rapprocher la caricature faite de la Standard Oil dans la presse, lorsque l'entreprise étasunienne fondée par John D. Rockefeller était représentée sous la forme d'une pieuvre cherchant, avec ses tentacules, à s'approprier les ressources pétrolières mondiales (Frank 2009, 27). En 1909, à Vienne, lors de la « Petroleumkrieg », le gouvernement luttait contre la Vacuum Oil Company, la filiale de la Standard Oil très présente dans l'empire et pas seulement en Galicie (notamment à Chechowitz en Silésie). Une forme viscérale d'antisémitisme politique, attisé par le maire de Vienne, Karl Lueger (1844-1910), visait alors à présenter les Juifs comme les responsables des méfaits du capitalisme. Comme George Steiner le rappelle souvent, c'est en Autriche, en 1906, qu'un premier club de loisir se vante d'être « épuré de tout Juif »⁹.

9. L'expression était « judenrein », dans un club de vélo à Linz. Une étude récente concerne l'antisémitisme dans les lieux de tourisme à partir de la fin du XIX^e siècle (Bajohr 2003).

Avec plus de huit millions d'habitants en 1914, la Galicie était de loin la plus peuplée des onze provinces de la Cisleithanie. Son caractère multi-ethnique était mis en avant dans le premier guide touristique paru pour cette région, cette année-là. Il y était fait mention des « nationalités », « 58,6 % de Polonais, 40,2 % de Ruthènes et 1,1 % d'Allemands », ainsi que des « confessions », « 46,5 % de catholiques romains, 42 % de catholiques grecs, 0,5 % de protestants et 11 % d'israélites » (Orlowicz et Kordys, 1). Les auteurs soulignaient que cette région alors la plus densément peuplée d'Europe (102 habitants/km²) était une terre d'émigration (un demi-million de personnes la quittait chaque année), même si le développement de l'industrie pétrolière avait donné naissance à de nouveaux espoirs et amené en Galicie des représentants d'entreprises ou de banques françaises (Compagnie commerciale française), roumaines, néerlandaises, belges (Société anonyme belge des pétroles de Galicie) ou britanniques.

Pour croiser l'aspect multi-ethnique de la population de Galicie avec l'identité des exploitants du pétrole de cette province, les différentes éditions de l'annuaire des entreprises, le *Compass*, s'avèrent précieuses. Elles permettent d'étudier la structure des entreprises impliquées dans l'exploitation ou le commerce du pétrole de Galicie. Pour l'année 1920, on n'en compte pas moins de deux cents dont le siège est à Vienne. En recoupant grâce à l'index les noms des dirigeants, on réalise que beaucoup de Juifs sont présents dans de nombreuses entreprises, diversifiant ainsi leur portefeuille (les secteurs concernés sont surtout l'exploitation de bois et l'industrie textile). La source la plus complète pour vérifier cette impression, demeure les déclarations de biens remplies pour la plupart en 1938, et évoquées ci-dessus en introduction. Tous les Juifs possédant plus de 5 000 Reichsmarks d'actifs étaient tenus de remplir les formulaires correspondants¹⁰. La commission d'historiens mise en place par le gouvernement autrichien en 1998 pour étudier la spoliation des biens en Autriche pendant l'époque nazie a donné lieu à la publication d'une trentaine de volumes dont l'un est particulièrement intéressant sur les biens juifs, à Vienne, en 1938, puisqu'il repose sur une exploitation statistique de ces déclarations (Pammer 2003). Environ un quart des 190 000 Juifs viennois ont rempli cette déclaration. Parmi eux, on trouvait pas moins de 16,2 % de déclarants avec un titre de docteur ou d'ingénieur (Pammer 2003, 58-62). Les valeurs mobilières représentaient 14 % des actifs déclarés, ce qui semble assez élevé par rapport au reste de la population (*ibid.* p. 125)¹¹.

10. Selon les historiens de la Historikerkommission, cela correspondait à 25 000 € en 2002 (Felber et coll. 2005, 18).

11. Un volume en deux tomes de cette collection aborde l'économie de l'aryanisation, avec un



Fig. 3. Puits « Monte-Carlo » et « Oleks » à Boryslaw, carte postale non datée, Bibliothèque Nationale de Pologne – « The National Digital Library POLONA ».

L'arrivée à Vienne et la question de l'intégration

La capitale impériale semble n'avoir jamais bien su saisir l'importance d'une régulation de la production de pétrole. La relative autonomie dont bénéficiait la Galicie explique la situation confuse décrite par tous les voyageurs passant par Boryslaw : des forages partout, de piètres conditions de sécurité expliquées par la concurrence entre des puits exploitant les mêmes nappes... et également des tensions, sinon des conflits, entre les peuples, les partis politiques et les groupes religieux¹². Comme le note Alison Frank, pas moins de cinq ministres pouvaient légitimement intervenir sur les différents aspects de l'exploitation du pétrole. La référence qu'elle donne au « Bürokrätinismus », introduit ini-

tome organisé par secteur économique, mais malheureusement, le pétrole en est complètement absent. De même, dans l'histoire industrielle officielle de l'Autriche, point de pétrole ! (Jetschgo, Lacina, et Pammer 2004).

12. À titre d'exemple, voir l'article « Blutige Wahlen in Drohobycz – Viele Tote und Verwundete », *Neue Freie Presse*, 20 juin 1911, p. 3. On lit : « Der polnische Nationalrat hat in dieser ostgalizischen Stadt den früheren Abgeordneten Dr. Loewenstein als offiziellen Kandidaten ausgestellt, ihm standen ein allpolnischer, ein zionistischer und ein sozialdemokratischer Bewerber gegenüber. [...] Drohobycz liegt in der Nähe der Boryslawer Erdölgruben, und der schärfere Zug des Erwerbslebens, den der große Industriezweig mit sich bringt, wie das Zusammenströmen großer Massen mag diese Stadt zu einem besonders heißen politischen Boden machen. » La presse étrangère s'est également intéressée à ces violences et dès le 21 juin, le *Times* faisait état de dix-huit morts.

tialement par Karl Kraus, résume bien l'impéritie qui caractérisait la politique impériale sur ce point (Frank 2009, 24).

Cependant, au-delà du fait qu'à partir de 1910 la production diminuait, force est de reconnaître que le contexte international n'était pas favorable à une gestion exemplaire. Si de nombreux Juifs avaient fui les pogroms à la fin du XIX^e siècle, ceux qui avaient des actions dans le pétrole sont en général venus à Vienne à l'arrivée des troupes russes, après la réquisition des puits par l'armée impériale, en 1915, où encore en novembre 1916, lorsque la Pologne a été recréeée comme État souverain. Le pogrom de Lemberg, la capitale de la Galicie située à 65 km au nord-est de Drohobycz, a probablement sonné le glas des espoirs de retour. Du 21 au 23 novembre 1918, plus de 150 Juifs ont été assassinés, punis de s'être auparavant prétendument rapprochés des Ukrainiens. Comme l'a noté Joseph Roth en 1927 dans son célèbre *Juifs en errance*, « Les Juifs mettaient à mal l'adage qui dit que le troisième gagne lorsque les deux premiers s'affrontent. Les Juifs, c'était le troisième qui perd toujours¹³. »

Quelle situation attendait alors les Juifs de Galicie qui avaient investi dans le pétrole à leur arrivée à Vienne ? Klaus Hödl a admirablement décrit la situation des Juifs misérables qui constituaient il est vrai l'essentiel des effectifs ; Marsha Rozenblitt, de son côté, a approfondi les enjeux identitaires, mais on sait peu de chose de ceux qu'on nommait « Großindustrieller » (Hödl 1994 ; Rozenblitt 1984). Les Juifs de Galicie représentaient environ le quart des 150 000 Juifs vivant à Vienne. La vie intellectuelle juive était d'une richesse notoire puisque plus de 150 revues ou journaux juifs étaient publiés dans l'ancienne capitale de l'Empire. Conformément à la plaisanterie bien connue selon laquelle la différence entre un tailleur et un psychanalyste est « d'une génération », il est incontestable que dans le recensement de 1934, les Juifs étaient sur-représentés à Vienne dans certaines professions : 86 % des avocats, 52 % des médecins et plus de 70 % dans le commerce du textile (Glockemeier 1936). Joseph Roth notait déjà en 1927 dans sa description du quartier de Leopoldstadt, ce « ghetto volontaire », qu'on voyait tous les jours des marchands et des vendeurs ambulants en sortir, mais aussi « des agents de change (Börsenmakler), des hommes d'affaires » (Roth 1927, 53)¹⁴. Il précisait en outre que cela sentait les oignons,

13. « Die Juden widerlegten das Sprichwort das da sagt, der Dritte gewänne, wenn zwei sich streiten. Die Juden waren der Dritte, der immer verlor » (Roth 1927, 19).

14. Joseph Roth écrit « Die Söhne und Töchter der Ostjuden sind produktiv. [...] Die Jungen sind die begabtesten Anwälte, Mediziner, Bankbeamten, Journalisten, Schauspieler. » (Roth 1927, 54).

les harengs, les eaux de vaisselle... et le pétrole, qui était vendu au détail, encore souvent à des fins d'éclairage (*ibid.* p. 61)¹⁵.

Le maelström des peuples, des partis et des religions ne pouvait que complexifier encore la question de l'identité juive. Ses différents aspects se reflétaient dans des périodiques affichant chacun un aspect de cette identité, pour les sionistes, les défenseurs d'une « nationalité juive », les sionistes socialistes du Poale Sion, les orthodoxes... Concernant la vie économique, le livre de Werner Sombart (1863-1941) sur *Les Juifs et la vie économique*, rédigé en écho aux travaux de Weber sur le rôle du protestantisme dans l'essor du capitalisme, faisait l'objet de nombreuses exégèses (Sombart 1911). L'auteur établissait un lien entre la capacité des Juifs à changer de lieux de vie et la caractéristique moderne du capitalisme (son néologisme) reposant sur la nécessité de diversifier les investissements¹⁶. Landau, qui s'était intéressé en 1898 aux Juifs prolétaires de Borysław (voir ci-dessus, p. 300), publiait dans son *Neue National-Zeitung* une longue recension très positive de cet ouvrage insistant sur la dimension rationaliste du judaïsme (Anin 1911)¹⁷.

La représentation officielle des Juifs, la « Kultusgemeinde », faisait l'objet de sévères critiques en raison de son obédience deutsch-nationale et chaque semaine par exemple, dans les années vingt, la revue des sionistes socialistes, *Unsere Tribüne*, se faisait un plaisir de publier les listes de ceux qui quittaient cette Kultusgemeinde. Joseph Samuel Bloch (1850-1923), qui éditait quant à lui la célèbre *Dr. Blochs Österreichische Wochenschrift*, n'était pas inscrit dans les registres de cette communauté car il était considéré de nationalité polonaise. Pour beaucoup de Juifs viennois, leurs frères venus de l'est ou du nord-est constituaient un danger, celui du Juif visible, avec caftan et papillotes, supposé ne pas pouvoir s'adapter à la vie moderne. Nathan Birnbaum avait introduit pour les décrire le terme de « Ostjuden », lors du premier congrès sioniste qui s'était tenu à Bâle en 1897. Dès 1916, un article était consacré dans l'hebdomadaire du D^r Bloch aux différents plans étudiés pour venir en aide aux Juifs de Galicie, dont le nombre était estimé à 800 000. Les deux principaux points discutés étaient l'instauration d'un emprunt qui serait contracté par toutes les communautés

15. « In der kleinen Schiffgasse riecht es nach Zwiebeln und Petroleum, nach Hering und Seife, nach Spülwasser und Hausrat, nach Benzein und Kochtöpfen, nach Schimmel und Delikatessen. »

16. « Das ist Ja die Eigentümlichkeit, die unsere Industrie immer mehr ausprägt: daß ihre Leiter beliebig die Branche wechseln können, ohne ihre Tüchtigkeit zu vermindern, weil eben alle Schlacken der technischen Besonderheit abgefallen sind und das reine Gold der nur kommerzial-kapitalistischen Allgemeinheit übrig geblieben ist. » (Sombart 1911, 133) (Philipp 1929).

17. En 1919, on trouve encore dans la *Zeitschrift für Demographie und Statistik der Juden* une étude minutieuse des répartitions sociales et professionnelles des Juifs d'Autriche (Tennenbaum 1919).

juives officielles... et la lutte contre les écoles religieuses juives (les Chedarim). L'auteur demandait ni plus ni moins à ce que seules les écoles publiques soient reconnues dans le cadre de la scolarisation obligatoire (Stern 1916).

De 1901 à 1923, une revue intitulée *Ost und West* était d'ailleurs entièrement consacrée à l'entente entre les Juifs de l'ouest, plus assimilés (les Westjuden), et les Ostjuden¹⁸. Les Juifs de Galicie qui s'étaient enrichis grâce au pétrole avaient un rôle particulier à jouer, servant d'exemple pour une mobilité sociale. Ainsi, la revue du D^r Bloch, sous-titrée « organe central de l'ensemble des intérêts du judaïsme », prenait un soin particulier à dresser la liste des Juifs décorés par l'Empereur d'Autriche. Dans l'édition du 18 mai 1917, on lit p. 7, dans la liste des récipiendaires ayant particulièrement mérité par leurs fonctions pendant l'effort de guerre qu'Arnold Segall (*sic*) a reçu la croix de guerre pour services civils de deuxième classe. L'information est reprise dans la revue du pétrole, *Rohölindustrie*, dans le numéro de juin. Dans quelle mesure la trajectoire de ce représentant pour la région de Drohobycz de la Fédération des exploitants de pétrole est-elle exemplaire de l'histoire ici évoquée ?

Le cas d'Arnold Segal

Arnold Aron Segal est né le 30 août 1877 en Galicie orientale, à Drohobycz, de parents venant de Bolechow (30 km au sud-est, soit 80 km au sud de Lemberg).¹⁹ Arnold épouse Ida Strisower, fille de Julius Strisower, un cadre de la filiale de Jaroslau, dans la partie polonaise de la Galicie, de la Banque austro-hongroise (Österreichisch-Ungarische Bank). Ensemble, ils ont trois enfants, Erna, Stanislas et Heinrich, nés respectivement en 1907, 1908 et 1911.

L'annuaire *Compass* permet de retracer de façon assez exhaustive sa carrière professionnelle car non seulement l'index permet de découvrir les fonctions des industriels mais encore, les tomes organisés par secteurs et par région présentent de façon détaillée la constitution des capitaux et l'histoire des sociétés. Au départ, en 1909, si le banquier Julius Strisower diversifie son capital en investissant dans le bois, notamment destiné à la pause de traverses pour le chemin de fer, Arnold se contente de son côté de participations dans des entreprises exploitant le pétrole de Galicie. Ses responsabilités au sein de la Fédération des

18. Un article de 66 pages sur la « Ostjudenfrage » est publié dans deux numéros consécutifs de cette revue, en février puis avril 1916. Voir également le film de Sidney M. Goldin et Ivan Abramson, *Ost und West*, tourné en 1923.

19. L'histoire de Bolechow est très connue depuis le succès éditorial de la saga familiale de Daniel Mendelsohn (Mendelsohn 2007).



Fig. 4. Portrait d'Arnold Segal (1877-1944), archives privées de l'auteur.

exploitants l'amènent à s'installer rapidement à Vienne. La famille y réside à partir de 1916 mais en 1920 on retrouve Arnold comme directeur (*Geschäftsführer*) de deux entreprises exploitant le pétrole de Borysław, la *Lifschütz & Co Naphta Ges.m.b.H.* et la *Seghard-Czaszim Naphtaproduktionsges. m.b.H.*

Fait intéressant : à la fin de la guerre, Arnold est devenu polonais. Il affronte avec succès la bureaucratie pour devenir citoyen autrichien. L'allemand est sa langue maternelle mais il comprend le polonais. Du point de vue religieux, la famille n'est absolument pas pratiquante, pas question de côtoyer les autres « Ostjuden », Arnold se soucie plutôt de son intégration dans la bourgeoisie d'affaire et achète en 1926 le château de Schwadorf, en Basse-Autriche, malheureusement endommagé, dès l'année suivante, par le plus grand tremblement de terre que cette région ait connu durant ce siècle (Mastal 2007 ; Langwieser 1953). La fortune familiale croît paisiblement, toujours grâce au pétrole car Arnold se retrouve à la tête d'une petite entreprise chargée de revendre en Autriche le pétrole de la grande société nationale roumaine, la *Steaua Romana*, présente sur le sol autrichien dès 1923. Pour cela, une société indépendante est créée, la société des combustibles liquides *Steaua Romana (Steaua Romana Flüssige Brennstoffe AG)*.

Dans les années vingt, Arnold s'intéresse à de nouvelles technologies, comprenant sans doute que la perte de la Galicie le rend entièrement dépendant du pétrole roumain pour son activité en Autriche. Il investit dans les premières usines de soie artificielle, un domaine que l'on peut lier d'un côté à l'industrie textile, où les Juifs étaient fortement représentés, et, de l'autre, aux industries situées en aval de l'industrie pétrolière qu'il connaissait bien par ses fonctions antérieures. Le guide *Compass* de l'année 1930 indique quatre fonctions pour Arnold, deux dans le pétrole, une dans le charbon de Bohême et une dans la production de soie artificielle. Il est d'un côté Président de la *Kleinpolnische A.-G. Für Petroleumindustrie* et membre du conseil d'administration de la *Mineralölgewinnung-u. Handels A.-G.*, située à Prague, et, de l'autre côté, pas moins que vice-président de la *Kunstseidenspinnerei* de Senica, petite ville slovaque à 100 km de Vienne. Cette entreprise de droit autrichien créée en 1920, était fondée sur un capital reposant sur des participations française, anglaise et tchèque. La soie artificielle était produite par un processus analogue à celui de la viscose et la vente de la production se faisait avec celle de *Ersten böhmische Kunstseidenfabrik A.-G.*, dans la vallée Theresienthal.

La famille partage son temps entre le château de Schwadorf et les beaux quartiers de Vienne où elle dispose d'un appartement, dans le 3^e arrondissement. Arnold bénéficie en outre d'un bureau dans la Naglergasse, donnant sur le Graben. Pendant que le père développe ses affaires en Bohême, les deux aînés sont en Angleterre pour parfaire leur anglais et le fils cadet, Heinrich, finit ses

études à la « Hochschule für Welthandel », l'ancêtre de l'actuelle université de sciences économiques. Heinrich Segal est diplômé en 1932²⁰ et, quatre ans plus tard, on le retrouve présent dans les entreprises gérées par son père : il est fondé de pouvoir (Prokurist) de la *Steaua Flüssige Brennstoffe A.G.* dont son père est devenu l'unique actionnaire et, avec le prénom « Henrik », il est présenté comme fondé de pouvoir de la *Ersten Böhmisches Kunstseidefabrik A.-G.*, à Hohenelbe, en Bohême.

En 1938, les événements se précipitent. Les troupes nazies sont accueillies avec un enthousiasme inégalé et moins de six semaines plus tard, tous les Juifs sont sommés de déclarer l'ensemble de leurs biens. Le « Grossindustrieller » Arnold Segal fait partie des 13,4 % de déclarants qui possèdent le titre de « D^r », il a été décoré par l'Empereur pour services rendus à la nation, mais tout ceci devient tellement futile (Pammer 2003, 58). Dès le mois d'avril, il est arrêté par la Gestapo, le château de Schwadorf est réquisitionné pour loger la soldatesque. Arnold parvient à quitter le pays pour Prague avec sa femme et son fils, ils se réfugient d'abord à Hohenelbe où l'usine de soie artificielle tourne à plein régime. Rapidement, la famille fuit vers Paris, où les contacts professionnels ne manquent pas. Heinrich se déclare apatride, s'engage dans la Légion étrangère et cache ses parents dans un hôtel près de Grenoble. Démobilisé en 1941, il se fait engager au mois de mai sous le prénom Henryk, comme « travailleur étranger », à la Société nationale de la Viscose d'Échirolles (Isère), usine que tout le monde nomme « la Viscose » (Blondé 2008). Heinrich se fait également appeler Henri, c'est le seul nom qu'il prendra lorsqu'il rejoindra la Résistance au sein du groupe Combat (durant l'hiver 1942/1943). En 1944, il dirige un Groupe Franc dans le Maquis du Grésivaudan. Il épouse alors Jacqueline Lévy, une employée de la Viscose qui lui avait transmis des informations sensibles. Arnold Segal décède en août 1944, mais un premier petit-enfant, Jacques, naît quelques heures après le suicide de Hitler. La vie reprend le dessus, indirectement, le pétrole de Galicie les a sauvés.

Remerciements :

Claudia Erdheim, Ingo Harr et Markus Priller, pour leur aide précieuse.

20. Les archives de cette université ont conservé les notes des étudiants et l'ensemble de leur parcours.

Bibliographie

- ANIN Maxim, « Die Juden und das Wirtschaftsleben », *Neue National-Zeitung*, XIII, n° 8, 1911, p. 1-3.
- Anonyme, *Berichterstattung des galizischen Landes Petroleum-Verein für das Jahr 1897*, Lemberg : E. Ostrusaka, 1898.
- BAJOHR Frank, « *Unser Hotel ist judenfrei* » : *Bäder-Antisemitismus im 19. und 20. Jahrhundert*. 3 éd. Fischer (Tb.), Frankfurt, 2003.
- BECKERMANN Ruth, *Die Mazzesinsel : Juden in der Wiener Leopoldstadt 1918-1938*, Wien : Löcker, 1984.
- BLONDÉ Michelle, *Une usine dans la guerre : La Société nationale de la Viscose à Grenoble, 1939-1945*, Grenoble : PUG, 2008.
- Collectif, *Berichterstattung des galizischen Landes Petroleum-Verein*, Lemberg : E. Ostrusaka, 1898.
- ERDHEIM Claudia, « Die Beziehungen zwischen Juden, Polen und Ukrainern in Galizien am Beispiel der "Gazeta Naddniestrzanska" », *Trans-Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, 2004.
- ERDHEIM Claudia, *Längst nicht mehr koscher: Die Geschichte einer Familie*, Czernin, Wien, 2006.
- FELBER Ulrike, Melichar Peter, Priller Markus, Unfried Berthold, Weber Fritz, *Ökonomie der Arisierung. Teil 2 : Wirtschaftssektoren, Branchen, Falldarstellungen*, Wien : Böhlau, 2005.
- FRANK Alison Fleig, *Oil Empire : Visions of Prosperity in Austrian Galicia*, Cambridge : Harvard University Press, 2007.
- FRANK Alison Fleig, « The Petroleum War of 1910 : Standard Oil, Austria, and the Limits of the Multinational Corporation », *The American Historical Review*, 114, Feb. 2009, p. 16-41.
- GLOCKEMBIER Georg, *Zur Wiener Judenfrage*, Leipzig und Wien : Verlag Günther, 1936.
- HÖDL Klaus, *Als Bettler in die Leopoldstadt*, 2 éd., Wien : Böhlau, 1994.
- JETSCHGO Johannes, Lacina Ferdinand et Pammer Michael, *Österreichische Industriegeschichte 2. Die verpasste Chance. 1848 bis 1955*, Ueberreuter, 2004.
- KITAI Joseph, « Boryslaw, the Oil City », in : *Sefer zikaron le-Drohobycz, Boryslaw ve-ha-seviva, 184*. Tel Aviv: N.M. Gelber.
<http://www.jewishgen.org/yizkor/Drohobycz/Drogobych.html>, 1959.
- Kos Wolfgang et Dinobl Günter, *Großer Bahnhof. Wien und die weite Welt*. 1^{re} éd., Czernin, Wien, 2006.
- LANDAU Saul Raphael, *Unter jüdischen Proletariern*, Wien : L. Rosner, 1898.

- LANGWIESER Franz, *Heimatbuch von Schwadorf an der Fischa*, non publié, exemplaires ronéotypés, 1953.
- LOEWENHERZ Oskar, *Die galizische rohölindustrie und deren Verhältnisse*, Selbstverlag des Verfassers, 1916.
- MASTAL Stefan, *Revitalisierung von Schloss Schwadorf* (sous la dir. de Manfred Wehdorn), Diplomarbeit, Technische Universität Wien, 2007.
- MENDELSON Daniel, *The Lost: A Search for Six of Six Million*, Harper Perennial, 2007.
- MUCK Joseph, *Der Erdwachsbergbau in Boryslaw*, Berlin : Julius Springer, 1903.
- MIECZYSLAW Orłowicz et Kordys Roman, *Illustrierter Führer durch Galizien*, Wien und Leipzig : A. Hartleben's Verlag, 1914.
- PAMMER Michael, *Jüdische Vermögen in Wien 1938*, Oldenbourg, 2003.
- PERUTZ Karl, *Petroleum in Galizien*, Wien : Verlag des Verfassers, 1880.
- PHILIPP Alfred, *Die Juden und das Wirtschaftsleben : eine antikritisch-bibliographische Studie zu Werner Sombart: « Die Juden und das Wirtschaftsleben »*, Strassburg : Heitz, 1929.
- RECLUS Elisée, *Nouvelle géographie universelle*, Paris : Hachette, 1878.
- ROTH Joseph, *Juden auf Wanderschaft*, Berlin : Verlag die Schmiede, 1927.
- ROZENBLIT Marsha L., *The Jews of Vienna, 1867-1914 : Assimilation and Identity*, illustrated edition. State Univ of New York Pr, Juillet, 1984.
- SOMBART Werner, *Juden und das Wirtschaftsleben*, Leipzig : Duncker & Humbolt, 1911.
- SOZANTILDESKI Jozef et al., « How the Modern Oil and Gas Industry was Born : Historical Remarks », in : *The Carpathians and their foreland : Geology and hydrocarbon resources : AAPG Memoir #84*, 811-834, J. Golonka and F.J. Picha, 2006.
- STERN Simon, « Wie kann den Juden in Galizien geholfen werden ? », *Dr. Bloch's Österreichische Wochenschrift*, n° 25, 1916, p. 414.
- SZAJNOCHA Ladislaus, *Die Petroleumindustrie Galiziens*. 2 éd. Krakau : Verlag des Galizischen Landesauschusses, 1905.
- TENNENBAUM, « Die berufliche und soziale Gliederung der Juden in Österreich », *Zeitschrift für Demographie und Statistik der Juden*, 15, n° 1-3, 1919, p. 19 sq.

— IV^e partie
Représentations de la Galicie

La misère de Galicie. Sens et non-sens d'une métaphore historique

— Krzysztof Zamorski

Professeur à l'Institut d'histoire de l'Université Jagellone, Cracovie

Introduction.

La métaphore et le mythe de la « misère de Galicie »

La nature proverbiale de la « misère de Galicie » en tant que phénomène linguistique n'exige pas, en Pologne, de justification approfondie. Nous pouvons seulement chercher dans le dictionnaire ses différentes variantes qui corroborent l'effet sémantique de l'arriération de la Galicie. « Misère de Galicie », « arriération de la Galicie », « pauvreté galicienne », « la proverbiale misère de Galicie » ne sont que quelques-unes des épithètes dans lesquelles la tradition polonaise renferme métaphoriquement l'évolution civilisationnelle de cette région. Il s'agit là d'une partie du territoire de l'ancienne République de Pologne qui, suite au démembrement, se trouva sous le règne autrichien et à laquelle les juristes de l'impératrice Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph II, désireux de légitimer leurs prétentions, attribuèrent le nom de « royaume de Galicie et de Lodomerie ». J'ajouterai tout de suite que la proportion entre le territoire réel de la principauté de Halicz-Vladimir, même dans ses frontières de l'époque de Daniel, et celui qui fut annexé par l'Autriche, était la même qu'entre la métaphore de la proverbiale misère de Galicie et la prospérité dans laquelle auraient vécu, au contraire, nos compatriotes habitants du Royaume de Pologne. Non seulement il s'agissait d'une référence peu heureuse aux traditions royales de la principauté de Halicz-Vladimir du temps de Daniel (*Regnum Galiciae et*

Lodomiriae) et des prétentions de la couronne de saint Étienne à ce territoire¹, mais en plus de cela, à l'époque autrichienne, on défigurait avec délice cette appellation officielle et vraiment sérieuse : on s'amusait à répéter ce jeu de mots spécifique qui qualifiait la région de « Royaume de Golicie et Glodomerie », ce qui revenait à dire que ses habitants étaient dépouillés et souffraient la faim.

Du point de vue scientifique, j'aimerais, en effet, présenter quelques remarques relatives à la métaphore de la « misère de Galicie ». Je voudrais l'appréhender par le prisme du chronotope polonais, dans l'aspect historiographique qui lui a conféré son sens et dans la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Je désire aussi scruter son rapport au mythe historiographique. Cette intention m'apparaît particulièrement attirante à la lumière de l'hypothèse, introduite dans l'historiographie polonaise par Jerzy Topolski, selon laquelle une métaphore non littéralisée est l'une des modalités de naissance d'un mythe historique².

Donc de ce point de vue, je ne veux pas dire que la misère de Galicie soit un mythe, mais qu'elle l'est de temps en temps. Je ne veux pas dire qu'elle soit un mythe, car au sens factuel, tant aux yeux de nos contemporains qu'à la lumière des recherches actuelles, le développement social et économique de la Galicie arrivait en queue par rapport à un niveau susceptible de satisfaire les standards de la modernisation occidentale, même austro-hongroise. Au sens civilisationnel, dans le périmètre de la monarchie autrichienne, elle ne put entrer en lice qu'avec la Bucovine. Je veux dire par contre qu'elle est un mythe de temps en temps, compte tenu du chronotope polonais de la notion de « Galicie ». Elle devient un mythe au moment où, pour des raisons inconnues, l'on oppose la « misère de Galicie » au prétendu épanouissement impétueux du Royaume de Pologne ou encore, lorsqu'on ignore les changements profonds et importants de l'organisation de la vie sociale, que cette région connut (malgré sa pauvreté) à l'époque de l'autonomie galicienne. Comme tout chronotope, en tant que phénomène culturel et linguistique, le mythe de la « misère de Galicie » va loin au-delà du moment de son existence matérielle. Le mythe de la « misère de Galicie » a duré pendant le XIX^e siècle, il est apparu au XX^e siècle et en quelque sorte, il continue au siècle présent. Il sert à expliquer les caractéristiques particulières de la conscience civique chez les habitants du territoire actuel ayant jadis appartenu à la Galicie, soit pour les glorifier, soit pour se renier soi-même,

1. Słownik Geograficzny Królestwa Polskiego i innych krajów słowiańskich [*Dictionnaire géographique du Royaume de la Pologne et des autres pays Slaves*], Sulimierski Filip, Chlebowski Bronisław, Walewski Władysław [éditeurs], Warszawa, 1882, vol. III, XIV.

2. Topolski Jerzy, *Jak się pisze i rozumie historię* [*Comment on écrit et comprend l'histoire*], Oficyna Wydawnicza Rytm, Warszawa, 1996, p. 195.

mais telle est la nature d'un mythe historiographique, de toute idée acquise, peu susceptible d'être vérifiée³.

La naissance de la métaphore

Nous ne savons pas la date de la naissance de la métaphore. Il est probable que cette idée naquit tout de suite après le premier des partages de la Pologne. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle « la misère » de la région servait pour les Autrichiens comme le point du départ pour montrer leur engagement très fort dans les réformes économiques et sociales de Galicie⁴. Pour les patriotes polonais, au contraire, « la misère » était un des effets de la politique autrichienne. Il faut aussi ajouter à cela une période de la stagnation réelle et le manque d'activité économique dans les années 1815-1848⁵.

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, seules de rares personnes en Galicie se firent des illusions quant aux succès réels du pays qu'ils habitaient, sur le fond de la prospérité des autres parties de la Monarchie. La conviction d'une misère omniprésente était affermie par les impressions des uns qui, du fait de leur service militaire, avaient frôlé au « autre » monde, ou d'autres qui avaient effectué des voyages voulus ou imposés. Affermie aussi par le fait que presque rien ne changeait dans la vision du monde chez la population paysanne qui dominait dans la structure sociale et pour laquelle la misère et le sentiment de préjudice constituaient un élément durable de l'approche du monde et une fatalité historique incontournable. Telle était aussi la conviction des propriétaires terriens, couche sociale qui se rendait compte des conséquences du fait qu'un territoire essentiel de l'ancienne Couronne de Pologne avait été arraché à un système économique séculaire et que ces terres s'étaient vu attribuer un statut de *borderland*, conviction selon laquelle cette pauvreté et cette misère résultaient d'agissements des autorités autrichiennes, désireuses de détruire les

3. Topolski J., *Jak się pisze i rozumie historię...*, op. cit., p. 203.

4. Nous trouvons aujourd'hui pas mal d'opinions parallèles à la description de la misère dans le premier rapport fait par Anton Pergen, le premier gouverneur de la Galicie ainsi que dans les autres rapports et les enquêtes effectués par les officiers autrichiens. Il faut souligner que Pergen construisait son rapport grâce à l'aide des Polonais et que ses opinions quant à la pauvreté et la richesse de la Galicie ne sont pas seulement négatives. Finkiel Ludwik, « Memoriał Antoniego hr Pergena pierwszego gubernatora Galicji o stanie kraju » [*Mémoire du Comte Antoine Pergen, le premier gouverneur de la Galicie à propos de l'état du pays*], *Kwartalnik Historyczny*, vol. XIV, I, Lwów, 1900, p. 23-43.

5. Bujak Franciszek, « Rozwój gospodarczy Galicji » [*Développement économique de Galicie*], in : *Studia historyczne i społeczne, Ossolineum [Études historiques et sociales]*, Lwów, Warszawa, Kraków, 1924, p. 125-166.

traditions d'une République de Pologne libre et indépendante. Ces convictions allaient au-devant de celles d'anciens révolutionnaires et des récents insurgés de janvier, du groupe restreint de l'intelligentsia et de tous ceux qui voyaient dans « *l'Ausgleich* » une opportunité de développement pour l'élément polonais en Autriche, et pour qui la misère de la Galicie et sa pauvreté étaient devenues un défi, une incitation à agir. Ils ne remettaient pas en cause leur existence de fait, mais dans les réalités de l'autonomie de Galicie, ils purent tous leur déclarer la guerre et ils le firent.

C'est dans cette atmosphère qu'en 1888, à Lwów, parut, aux frais de l'auteur, l'ouvrage intitulé « *Nędza Galicji w cyfrach. Program energicznego rozwoju gospodarstwa krajowego* » [*Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énergétique de l'économie nationale*]. Il fut imprimé par la librairie « *Piller i Spółka* »⁶. Rares furent les personnes qui remarquèrent alors le second volet du titre, ces chiffres comme preuve d'une misère qui sautait aux yeux. Cet exposé était dû à Stanisław Szczepanowski, personnage connu alors dans les milieux politiques et le monde des affaires de Galicie. L'auteur, qui venait d'être élu (en 1886) député au parlement de Vienne, se qualifiait lui-même d'« industriel, soit représentant d'une couche presque encore inexistante en Galicie, qui devait naître seulement... »⁷. Il dédiait son ouvrage à ses électeurs des districts de Kaługa, Dolina, Żydaczów et Stryj. Il considérait son écrit comme un credo d'action politique. Il croyait que les paroles étaient dotées d'une force génératrice, tout en attribuant aux chiffres un rôle particulier. Nulle part et jamais il n'était convenu qu'il écrivait en fait un pamphlet politique, profondément convaincu de dévoiler la vérité, de procéder à l'analyse des plus profondes possibles de la situation de la Galicie et de tracer un programme de salut. S'agissait-il seulement du salut de la Galicie ? ou peut-être bien de l'idée même de la Pologne ?

Le sol était propice au discours de Szczepanowski. Son oeuvre, rédigée avec brio journalistique sur un ton dénonciateur, fut accueillie avec un vif intérêt, énorme pour l'époque⁸. À Cracovie et Lwów, il n'y eut probablement pas de périodique qui n'ait pas repris ses thèses. Les critiques de Szczepanowski révélaient même que, outre l'émerveillement et le charisme d'infailibilité, personne

6. Szczepanowski Stanisław, *Nędza Galicji w cyfrach. Program energicznego rozwoju gospodarstwa krajowego* [*Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énergétique de l'économie nationale*], Piller i Spółka, Lwów, 1888.

7. *Ibid.*, p. V.

8. Pilat Tadeusz, *Uwagi nad książką P. Stanisława Szczepanowskiego pod napisem « Nędza Galicji »* [*Remarques à propos d'un livre de M. Stanislas Szczepanowski intitulé « Misère de la Galicie »*], Biblioteka Warszawska, imprimerie de Waclaw Ratyński, Warszawa, 1888, p. 2.

n'osait contester les chiffres qu'il avait cités⁹. Et cette magie tenait à la parure dont son écrit avait été revêtu avec beaucoup de sens et de logique.

Le livre est, en effet, composé d'une manière fort intéressante. Il comporte plusieurs parties qui confèrent à l'ensemble le caractère d'un argumentaire extrêmement logique, d'un véritable manuel d'économie galicienne. Ainsi l'auteur définit d'abord les ressources du pays (population, production agricole et industrielle), puis il passe aux charges qui pèsent sur l'économie de la Galicie, par quoi il entend le niveau d'alimentation de la population, les taxes, les dettes financières et hypothécaires en relation avec la valeur du patrimoine, les échanges économiques en relation avec les besoins de la production nationale, ensuite, il fait un bilan de l'économie nationale, formulant en la matière l'hypothèse de trois grandes pénuries : financière, existentielle et sociale. Par la suite, il procède à l'évaluation des opinions qui règnent en Galicie face à des questions telles que l'émigration, la population, les taxes, les douanes, le socialisme et l'antisémitisme. Dans la conclusion de la partie – je le dirai d'emblée – la moins forte de l'ouvrage, il avait l'intention d'évaluer négativement la politique nationale menée, d'indiquer la nécessité de renouveau moral et économique et de proposer un programme de développement socio-économique. En réalité, ses critiques ont raison de dire – ce qui n'est pas dû, loin de là, au fait que cette critique ait été inspirée par des groupes malveillants à l'endroit de Szczepanowski¹⁰ – que la plus grande partie de son programme consiste à dénigrer la politique de Bismarck et que les actions proposées ne sont pas des solutions dont le caractère puisse frapper par leur nouveauté dans le contexte des démarches réellement engagées par les institutions de l'autonomie galicienne, récemment mises en place.

La force de la métaphore de la *Misère de la Galicie en chiffres* ne réside donc pas, à mon avis, dans les conclusions à tirer de cet argumentaire. Elle est surtout fondée sur la critique de l'existant. C'est là précisément que l'auteur cherche à sensibiliser la conscience sociale et souffle à l'intention des habitants de cette région, enclins à brosser un tableau noir du monde, toute une série d'arguments captivants. Constats intrépides, comparaisons audacieuses et chiffres, chiffres, chiffres..., susceptibles d'approfondir et d'accentuer la « nature scientifique » de l'argumentaire. N'oublions pas que nous sommes au XIX^e siècle, époque où

9. Molicki Antoni, *Odpowiedź Panu St. Szczepanowskiemu na jego « Nędzę Galicji »* [Réponse à M. St. Szczepanowski à propos de son livre « Misère de Galicie »], imprimerie de W.L. Anczyc i Spółka, Kraków, 1890, p. 1.

10. Borzym Stanisław, *Stanisław Szczepanowski, Idea polska. Wybór pism* [Stanislas Szczepanowski, L'Idée Polonaise. Anthologie des œuvres], Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1988, p. 20.

la science intègre le sacré, et la science correspond aux chiffres... Les jugements calmes et pondérés, qui ne manquent pas dans la *Misère de la Galicie en chiffres*, n'ont pas cette force de conviction, car ils requièrent concentration et réflexion, ils ne sont ni aussi catégoriques ni aussi fervents. Aussi l'*opinio communis* se délecte-t-elle plutôt des déclarations péremptoires.

Elle aime voir Szczepanowski alléguer qu'en termes de ressources humaines, la Galicie dispose d'une population chétive, mal nourrie, réticente au travail et peu performante. En comparaison avec d'autres peuples européens : « Ces chiffres démontrent à quel point le travail humain dans l'agriculture est moins productif en Galicie que dans d'autres pays. En Hongrie et dans le Royaume de Pologne, pays voisins, chaque agriculteur produit de 40 % de plus qu'en Galicie, en Allemagne, en France, deux fois et demie de plus, en Angleterre et en Belgique, plus de trois fois plus. Même dans la pauvre Irlande, le rendement du travail humain représente presque le double de celui de la Galicie. Je n'ai pas fait de statistiques exactes pour la région de Poznań, mais à en juger approximativement, là aussi, la production de chaque agriculteur représente le double de celle de Galicie. Ainsi, à l'évaluer non selon les têtes d'habitant, mais selon la performance, chaque Polonais de la région de Poznań vaut deux Polonais de Galicie¹¹. » La conclusion est une constatation répétée dans la suite à maintes reprises, à savoir que le rendement d'un habitant de Galicie « constitue le quart du travail d'un homme civilisé¹² ».

Quand Szczepanowski ajoute à ces considérations la problématique des charges et aborde le niveau d'alimentation, il formule des opinions métaphorisées à un point tel que jusqu'à l'heure actuelle, elles resurgissent dans chaque tentative de définition du niveau de la misère de Galicie. C'est ainsi qu'il « découvre » que, « cependant que la consommation moyenne des Anglais ou des Français, en équivalent de blé, est d'environ 6 quintaux par an, celle des Allemands, d'environ 5 quintaux, le Galicien moyen consomme un peu plus de 2,5 quintaux. Comme nous l'avons déjà vu, le travail de l'agriculteur galicien apporte à peine le quart de la récolte de l'agriculteur occidental, nous voyons maintenant que sa nourriture n'atteint même pas la moitié de la quantité consommée en Europe occidentale. Le Galicien n'obtient par son travail que le quart du rendement constaté ailleurs et il ne mange que la moitié de la portion humaine [souligné par KZ] »¹³.

11. Szczepanowski S., *Nędza Galicji...*, op. cit., p. 7.

12. *Ibid.*, p. 8.

13. *Ibid.*, p. 22.

Riche de l'expérience de son séjour londonien, Szczepanowski en arrive à un calcul choquant, pas seulement pour son époque, selon lequel le niveau de nutrition d'un habitant moyen de la Galicie est inférieur à celui d'un Indien du Bengale¹⁴. Par surcroît, se basant sur des calculs indirects du rythme de croissance démographique dans le Royaume de Pologne et en Galicie, il « conclut » que cinquante mille personnes y meurent de faim chaque année. Il faut avouer que les *news* ne pouvaient être plus sensationnelles et « sophistiquées ».

J'ai présenté ci-dessus de manière sélective quelques-unes des composantes les plus séduisantes du tableau que Szczepanowski brosse de la situation de la Galicie. Bien sûr, on constate facilement qu'avec son discours, dont il est convaincu de la vérité, il veut remuer ciel et terre pour qu'il en soit autrement, il veut susciter ainsi un programme d'action. Déjà ses critiques de l'époque lui reprochaient une « folle impatience patriotique », objectant qu'en fait, il portait préjudice à de nombreuses personnes qui œuvraient pour changer l'image de la Galicie et que le lecteur ne garderait pas en mémoire la volonté de changement, mais les opinions métaphoriques déformantes à propos de ses habitants¹⁵.

Qui était l'homme qui s'était chargé d'une critique aussi impitoyable et exorbitante de la situation sociale et économique de cette partie de la monarchie, tout en aspirant à l'améliorer ?

Gardien de la métaphore

Stanisław Prus Szczepanowski naquit le 12 décembre 1846 à Kościan en Grande Pologne. Son père Jan Władysław était originaire du territoire annexé par l'Autriche. Ancien insurgé de novembre, il émigra à Paris. Ayant obtenu le diplôme de l'École des Ponts et Chaussées et regagné son pays, il devint un ingénieur renommé dans cette partie de l'Europe. Wanda née Poplińska, la mère de Stanisław, était la fille d'un célèbre pédagogue de Poznań. Stanisław termina le collège de Chełmno sur la Vistule (voïvodie de Poméranie) et partit pour Vienne avec ses parents. C'est là qu'il fit ses études secondaires pour effectuer ensuite un stage au Banat en Hongrie, aux côtés de son père qui y construisait un chemin de fer. De retour à Vienne, il entreprit des études polytechniques qu'il voulut ensuite approfondir à Paris et à Londres. Il étudia et travailla à Londres pendant presque dix ans en qualité d'employé du ministère britannique des Indes Orientales, chargé notamment d'élaborer des projets de chemins de fer sur ce territoire. Selon ses biographies, dont le caractère hagiographique

14. Szczepanowski S., *Nędza Galicji...*, op. cit., p. 25.

15. Molicki A., *Odpowiedź Panu...*, op. cit., p. 50.

est plutôt incontestable, il aurait remporté à Londres des succès si considérables qu'Édouard, le prince de Galles, lui aurait proposé, en 1879, de l'accompagner pendant son voyage aux Indes. Conscient certainement du fait que cela risquait d'entraîner un engagement professionnel sérieux dans la colonie, il résolut de rentrer dans son pays. Il arriva en Galicie en 1879. Il l'avait choisie, comme l'affirment certains de ses hagiographes de l'entre-deux-guerres, parce qu'il se rendait compte que c'était l'unique partie de l'ancienne République de Pologne où la société « jouissait de la possibilité de prendre son sort en main »¹⁶.

À la lumière d'autres interprétations de cette décision, assurément en provenance du milieu de sa famille la plus proche, et qui idéalisent sans doute légèrement toute cette histoire, il serait rentré en Galicie mû par la volonté d'en faire un Piémont polonais engagé sur la voie de l'indépendance¹⁷. Un fait demeure incontestable : arrivé en Galicie, Szczepanowski entreprit une activité intense sur le plan économique, notamment en investissant ses moyens dans l'industrie pétrolière qui entraînait précisément en phase de développement intense. Il acquit des champs pétroliers à Słoboda Rungurska et entreprit la construction de puits (1881), tout en cherchant à étendre le contrôle sur le produit d'extraction : à cette fin, il fit construire une raffinerie à Peczenizyn (1884). Peut-être est-ce la période la plus réussie de sa vie. Il est confronté à des difficultés financières, mais il remporte des succès tangibles. Il crée des emplois, il conçoit lui-même un modèle de professionnel du pétrole ouvert aux technologies nouvelles, à l'emploi des machines à vapeur dans l'industrie minière, il se pose de grandes exigences à lui-même, ainsi qu'aux ingénieurs ; la vision d'un technicien des mines, expert en forages, capable de fournir un effort tant intellectuel que manuel devient son idée fixe.

En 1883, une Société Pétrolière Nationale est fondée en Galicie au sein de laquelle Stanisław Szczepanowski devient un activiste performant. Il joue un rôle essentiel dans la lutte contre la concurrence malhonnête du pétrole du Caucase, réussissant à mettre en place un contrôle douanier à l'importation du pétrole russe, selon des méthodes élaborées par la Société Pétrolière Nationale.

16. Chromik Jerzy, *Stanisław Szczepanowski jako ekonomista i przemysłowiec* [Stanisław Szczepanowski en tant qu'économiste et entrepreneur], in : Stanisław Szczepanowski. *Życie i działalność* [Stanisław Szczepanowski, Vie et activité], Towarzystwo Przyjaciół Szkoły Handlowej im. Stanisława Szczepanowskiego, Warszawa, 1935, p. 11.

17. Stanisław Szczepanowski, *Zarys życia Stanisława Szczepanowskiego* [Esquisse de la vie de Stanisław Szczepanowski], in : *Myśli o odrodzeniu narodowym* [Pensée de la renaissance nationale], Lwów 1923, p. 23 ; selon : Borzym S., *Stanisław Szczepanowski...*, op. cit., p. 13-14 ; à voir aussi : Mirski Józef, *Stanisław Szczepanowski jako apostoł edukacji narodowej* [Stanisław Szczepanowski en tant qu'apôtre de l'éducation nationale], Wydawnictwo Przyjaciela Szkoły, Poznań, 1926, p. 4.

Les succès dans le monde des affaires furent suivis par la réussite sur le plan politique. J'ai déjà évoqué son élection au parlement de Vienne (1886) ; peu après, il intégra en qualité de député la diète nationale de Galicie (1889). Il se fit connaître comme publiciste. Il devint éditeur du bi-hebdomadaire local « Pomoc Własna » à Kołomyja, fut co-fondateur du périodique « Ekonomista Polski » qui contribua au développement de la pensée économique polonaise, enfin, il investit dans le quotidien « Słowo Polskie ». Il participa activement à l'organisation de l'exposition nationale de Lwów en 1894. Celle-ci était financée avec les moyens de la Caisse Galicienne d'Épargne et, bien qu'elle eût constitué un événement important dans la vie sociale et économique de Galicie, elle ne put contribuer à l'assainissement de la situation financière de cette entreprise à laquelle Stanisław Szczepanowski était, malheureusement, très étroitement lié.

En effet, même si la carrière publique de ce Cavour polonais s'était épanouie rapidement et avec des succès de plus en plus importants, sa situation économique ne correspondait pas du tout aux conseils qu'il prodiguait à propos du développement économique de la Galicie. Les insuccès auxquels il se heurta pour le remboursement des prêts contractés à Słoboda Rungurska et Peczeniżyn en vue de réaliser ses projets sont attribués par la littérature non tant à Szczepanowski lui-même qu'aux Autrichiens (plus précisément « banquiers viennois »). Vu l'absence de recherches critiques en la matière, nous sommes réduits à supposer qu'il réussit de recouvrer une partie seulement de ses fonds. Soutenu par un emprunt accordé par la Caisse Galicienne d'Épargne, il investit dans l'acquisition de Schodnica et acheta les mines de lignite de Myszyna et Dżurów. Franciszek Zima, président de la Caisse, ancien insurgé de janvier, restait sous l'influence de Szczepanowski. Bien qu'il ait vu le risque de surinvestissement, il décida de cacher au Conseil de surveillance le surendettement de Szczepanowski. Quant à ce dernier, ou bien il manquait de chance dans les affaires, ou bien sa velléité doctrinaire de civiliser un pays non civilisé l'a perdu. Désireux de se sauver lui-même tout en sauvant Zima, il céda Schodnica avec d'énormes pertes (un an après la vente, sa valeur augmenta de 15 fois par rapport au prix de vente), mais il s'obstina à garder les mines déficitaires de lignite, ce qui le précipita définitivement.

En 1899, la panique éclata parmi les actionnaires de la Caisse Galicienne d'Épargne ; non seulement Szczepanowski en était un, mais surtout, il était un débiteur de cet établissement. Le contrôle mis en place démontra que la dette de Szczepanowski, qui était de deux millions de florins rhénans dès 1895, avait atteint le montant de 5 525 439 florins. En 1895, il avait été sauvé par Waclaw Wolski et Kazimierz Odrzywolski, deux autres légendes de l'industrie pétrolière polonaise. Maintenant, il était difficile de trouver quelqu'un

qui pût garantir le remboursement d'une dette de cette immensité. En février, Szczepanowski renonça à financer « Słowo Polskie ». On lança une enquête et le procès commença. La presse galicienne s'y intéressait particulièrement. Les problèmes financiers eurent des incidences sur le plan politique. Nous ne saurions nous étonner de la curiosité généralisée des journalistes, d'autant que Franciszek Zima, président de la Caisse Galicienne d'Épargne, mourut en prison à Lwów, dans des circonstances ambiguës. Une femme apparut aussi dans l'affaire : la belle maîtresse de Zima aurait été issue du milieu des filles de Corinthe de cette ville. Ce qui est le plus important, c'est qu'à l'issue du procès, Szczepanowski fut déclaré non coupable et il est avéré qu'il ignorait les agissements de Zima. Devant le juge, il s'était défendu raisonnablement, ce qui lui valut l'appui d'une bonne partie de l'opinion publique (notamment de Bolesław Prus, Henryk Sienkiewicz). Wolski et Odrzywolski, ses « ingénieurs », auteurs de la conception galicienne du système de forage par percussion, faisaient mur pour le défendre en démontrant la pertinence des principes économiques de son activité, qui aurait dû apporter un succès à condition que les entrepreneurs indigènes jouissent d'un minimum de soutien gouvernemental. L'ingénieur Wacław Wolski aurait dit pendant le procès : « Sa conception de la misère de Galicie nous a inspirés, elle est devenue notre programme¹⁸. »

Les événements de 1899 ébranlèrent gravement la santé de Stanisław Szczepanowski. Malade du cœur, il décéda le 31 octobre 1900 à Bad Neuheim, dans la pension de son épouse qui le soigna jusqu'à la fin. On fit venir sa dépouille à Lwów où, au cimetière Łyczakowski, de grandes obsèques solennelles et patriotiques eurent lieu. Il faut signaler qu'aussi bien sa femme que son fils se chargèrent de défendre à leur tour sa bonne réputation. C'est notamment sous leurs auspices que parut une série de publications qui constituaient un recueil de discours parlementaires, d'ouvrages de publicistes et des dissertations les plus importantes, réimprimées, de Szczepanowski¹⁹. Il faut d'ailleurs ajouter que l'existence houleuse et

18. Selon Borzym S., *Stanisław Szczepanowski...*, op. cit., p. 8.

19. Stanisław Szczepanowski, *Idea polska wobec prądów kosmopolitycznych. Aforyzmy o wychowaniu* [L'Idée polonaise par rapport aux tendances cosmopolites. Aphorismes sur l'éducation], Towarzystwo Wydawnicze, Lwów 1901 ; *Myśli o odrodzeniu narodowym. Pisma i przemówienia* [Pensée de la renaissance nationale. Écrits et Interventions], Vol. I, Książnica Polska, Tow. Nauczycieli Szkół Wyższych, Lwów-Warszawa 1923, éditions ultérieures de ce volume : 1903, 1907 ; *O samodzielność kraju. Sprawy poselskie. Lata 1887-1891. Pism i przemówień T. III* [Pour l'indépendance du pays. Les affaires parlementaires 1887-1891. Écrits et Interventions volume 3], Helena Szczepanowska i Witold Szczepanowski (éds), Lwów 1912 ; *O rozwój społeczeństwa (« Nędza Galicji » i inne prace), Pism i przemówień tom II* [Pour le développement de la société. Misère de la Galicie et les autres travaux. Écrits et Interventions volume 2] ; *Walka narodu polskiego o byt* [Lutte de la nation polonaise pour son existence], Éditions en exil (Londres) de « Myśli o odrodzeniu narodowym » [Pensée de la renaissance nationale], Stanisław Szczepanowski jun (éd.), Londres, 1942.

dramatique de ce dernier a également donné lieu à des récits littéraires. Encore de son vivant, des romans sont nés sur le canevas de la biographie de l'auteur de la *Misère de la Galicie en chiffres* ; Ignacy Maciejowski (pseudonyme littéraire Sewer) en parle dans *Nafta* [*Le Pétrole*] (1894) et *Ponad siły* [*Au-dessous des forces*] (1900). Szczepanowski est présent aussi dans *Nietota. Tajemnicza księga Tatr* [*Nietota. Livre mystérieux des Tatras*] (1910) de Tadeusz Miciński.

Le drame de la vie de l'auteur de la *Misère de la Galicie en chiffres* a mis en place des circonstances supplémentaires et conféré un sens à ce que l'éclaircissement des malheurs galiciens qu'il proposait trouve dans cette vie son contrepoint spécifique.

Cependant, la métaphore de la « misère » changeait d'impact. Une fois créée, elle a resurgi à différents moments pour prendre les caractéristiques d'un mythe. N'a-t-on pas tenté de la prendre au pied de la lettre ?

Tentatives de prendre la métaphore au pied de la lettre

Ces tentatives furent nombreuses à l'époque galicienne. Il semblait qu'on soit arrivé à éclaircir un certain nombre de doutes dès l'instant même. S'agissant de prendre la métaphore au pied de la lettre, nous sommes surtout frappés par les opinions des connaisseurs tant du lieu que de l'époque, à savoir de savants renommés tels que les professeurs Tadeusz Pilat et Franciszek Bujak²⁰. Tadeusz Pilat a pris parole immédiatement après la parution de la *Misère de la Galicie* et en sa qualité d'expert achevé des problèmes administratifs et économiques de la Galicie : c'est pourtant lui qui devint plus tard Président de l'Université de Lwów, alors qu'au moment de rédiger la critique en question, il dirigeait la chaire des statistiques et d'administration et il était doyen de la Faculté de droit et d'administration. Il a pointé toute une série d'inconséquences élémentaires dans l'interprétation à laquelle Szczepanowski avait procédé. S'agissant de la question de sous-nutrition exceptionnelle de la population, Pilat écrit entre autres :

De toute façon, sans outrager qui que ce soit et la vérité en premier lieu, nous pouvons dire que la Galicie, le Royaume de Pologne, la Hongrie et la Roumanie d'où viennent les données dont l'auteur se sert, avant toutes autres, pour fonder ses comparaisons et ses arguments, comptent, pour la production agricole et

20. Pilat Tadeusz, *Uwagi nad książką P. Stanisława Szczepanowskiego pod napisem « Nędza Galicji »* [Remarques à propos d'un livre de M. Stanisław Szczepanowski intitulé « Misère de la Galicie »] ; Bujak Franciszek, *Galicja* [Galicie], vol. I, Wiedza i Życie, série : IV, vol. II, Lwów, 1908 ; vol. II, Wiedza i Życie, série IV, vol. VII, Lwów, 1910.

industrielle, parmi les pays à propos desquels nous n'avons pas d'informations suffisamment précises, et par conséquent, comparer les chiffres de production de chacun de ces pays avec ceux d'autres pays, cités également, de même qu'avec les pays occidentaux, peut trop facilement conduire à des conclusions entièrement erronées, et les erreurs, amplifiées en raison des opérations de calcul qui en résultent, peuvent atteindre des chiffres astronomiques.²¹

En analysant les tendances de l'évolution économique observées dès 1874, sur la base des statistiques que le professeur Józef Kleczyński publiait dans « Wiadomości statystyczne o stosunkach krajowych », il montre le dynamisme positif évident des changements conjoncturels de l'économie de la Galicie dans la seconde moitié des années soixante-dix et dans les années quatre-vingt du XIX^e siècle. Mais avant tout, il remet fondamentalement en question les statistiques relatives à la population du Royaume de Pologne. Il fait remarquer que le nombre d'habitants reste inconnu et que tous les éléments ne sont que des estimations assez douteuses qui le resteront jusqu'au premier recensement sérieux correspondant aux standards des recensements nominaux internationaux. Il prouve que la méthode appliquée par Szczepanowski pour établir qu'en Galicie un nombre aussi important d'habitants meurt de faim est dépourvue de sens²².

Laissons de côté la critique d'Antoni Molicki, bien que son auteur ait mis en évidence les défaillances fondamentales de Szczepanowski en matière de compréhension des principes de la comptabilité de l'époque²³. Franciszek Bujak, pour sa part, appréciait hautement la contribution de Stanisław Szczepanowski au développement de l'industrie pétrolière de Galicie, il était même convaincu que c'était l'apport majeur²⁴. En même temps, Bujak indiquait l'épanouissement économique manifeste de la région, tout en se montrant très critique à l'égard de la politique des autorités autrichiennes et des comportements sociaux des couches privilégiées de la société galicienne, en quoi son opinion

21. Pilat T., *Uwagi nad książką...*, op. cit., p. 9.

22. Mes propres études sur la démographie galicienne ont prouvé l'avis de Pilat, à voir : Zamorski Krzysztof, *Zasadnicze linie przemian demograficznych Galicji w drugiej połowie XIX i na początku XX wieku* [Tendances générales des changements démographiques en Galicie dans la deuxième moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle], [w:] *Galicja i jej dziedzictwo*, J. Chłopecki, H. Madurowicz-Urbańska (éds), Wydawnictwo Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Rzeszowie, Rzeszów, 1995, p. 95-110 ; Idem, *Transition démographique en Europe Centrale au XIX^e siècle. Ressemblances et différences internes, L'Europe Centrale. Réalité, Mythe, Enjeu XVIII^e-XX^e siècles, Textes réunis, établis et présentés par Gérard Beaupretre, Centre de Civilisation Française de l'Université de Varsovie, 1991, p. 113-129.*

23. Molicki A., *Odpowiedź Panu St. Szczepanowskiemu na jego...*, op. cit., s. 7, 21, 33 *passim*.

24. Bujak Franciszek, *Rozwój gospodarczy Galicji (1772-1914)* [Développement économique de Galicie], in : *Idem, Wybór pism* [Antologie des travaux], vol. II, Helena Madurowicz-Urbańska (éds), Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa, 1976, p. 373.

ne divergeait pas de celle de Szczepanowski. Mais comme il restait étroitement lié au mouvement populaire, étant lui-même fils de paysan de Maszkienice, son impartialité n'était pas suffisante pour évaluer les évolutions civilisationnelles en Galicie à l'époque de l'autonomie. D'ailleurs, son optique était celle d'un homme profondément convaincu de la nécessité du développement et là, ses intentions convergeaient avec celles de Szczepanowski. Dans ses considérations ressortent l'évolution des années quatre-vingt, tout comme l'accent mis sur une certaine accélération au début du xx^e siècle.

À mon avis, ce qui nous interpelle au moment d'évaluer la métaphore de Szczepanowski, en dehors des erreurs de calcul incontestables et de l'interprétation exagérée, ce n'est pas tellement le fait qu'il ait attiré l'attention sur l'arriération galicienne, phénomène dont je viens de parler. Nous sommes étonnés en particulier par l'idéalisation du rythme de développement et d'évolution du Royaume de Pologne que l'on oppose si souvent à la Galicie. Ce dernier avait sans doute connu une révolution industrielle incomparable à celle de la Galicie : le développement du bassin Staropolski, de Łódź, Varsovie, Żyrardów ou encore du district industriel de Białystok, mais ces changements ne concernaient pas le territoire du Royaume dans son ensemble. Les vastes zones rurales ne se distinguaient pas vraiment de celles de Galicie, et elles restaient même loin derrière sur plusieurs plans, tel le développement de l'autonomie villageoise et tout particulièrement de l'éducation ou de l'accessibilité des écoles secondaires.

D'où la question de savoir quels étaient les arguments sur lesquels Szczepanowski fondait sa conviction des changements intenses accomplis dans le Royaume de Pologne. Je pense qu'il nous faut revenir de nouveau à cette « folie d'impatience patriotique » que Molicki lui reprochait. Le Royaume représentait pour lui un bout de l'ancienne Pologne désormais perdue. Il écrivait en effet :

[en] Galicie, rattachée à l'Autriche avant le renouveau de la nation polonaise au temps de la constitution du 3 mai, se sont conservées en partie les traditions archaïques de la noblesse d'avant le démembrement, lesquelles, ayant causé l'échec de l'ancienne République au siècle passé, sont aujourd'hui encore un obstacle grave sur la voie du renouveau social de notre province. Par ailleurs, la bureaucratie allemande, dont le règne centenaire en Galicie est un exemple d'incapacité monumentale et d'expérimentations indignes *in corpore vivi*, est arrivée, malgré tout cela, à introduire la peste de bureaucratie et de folie à laquelle a succombé une partie de la société [...].²⁵

25. Szczepanowski S., *Nędza Galicji...*, op. cit., p. VII.

Szczepanowski mourut dans la conviction que la constitution du 3 mai avait apporté des résultats impossibles à atteindre ailleurs. Il désirait mettre en valeur et souligner ses effets :

Mais tout ce qui fait, à l'heure actuelle, la supériorité du Royaume de Congrès sur la Galicie, le niveau plus civilisé de l'état moyen, la citoyenneté plus poussée des Juifs, la diffusion de la littérature et des périodiques, tout cela est le résultat de l'effort collectif des trois générations de citoyens qui ont suivi la constitution du 3 Mai et c'est un acquis durable de notre société.²⁶

Ne nous étonnons donc pas qu'une charge aussi puissante d'émotions patriotiques, contenue dans la métaphore, ait empêché cette dernière de périr et lui ait conféré une vie si longue. De quelle longueur ? C'est la question.

La vie du mythe de la « misère de Galicie »

Je viens d'appeler Stanisław Szczepanowski le gardien de la métaphore de la « misère de Galicie ». C'est en toute conscience que je ne l'ai pas appelé gardien du mythe. Ceci a été, en effet, la tâche d'un certain nombre d'historiens de la seconde moitié du xx^e siècle. Sur de nombreux points de son exposé, Szczepanowski fait preuve de lucidité et de criticisme, et dans d'autres textes, il arrive à des conclusions qui ressemblent à celles que présentaient Pilat ou Bujak. Pendant l'entre-deux-guerres, il est apparu de surcroît que de nombreux éléments de sa critique avaient changé de contexte. Ainsi par exemple, la bureaucratie galicienne, qu'il dénigrail, avait donné à l'État polonais ressuscité des cadres, fonctionnaires et enseignants, elle qu'elle s'était même montrée extrêmement utile, à l'opposé de toutes les critiques dont elle avait fait l'objet. Il ne faut pas oublier non plus que la volonté de transformation civilisationnelle a suscité des modèles personnels qui imitaient en quelque sorte la personnalité de Szczepanowski. On pourrait dire qu'avec sa conception de la Région Industrielle Centrale, Eugeniusz Kwiatkowski réalisait le testament politique de Szczepanowski.

Cependant, l'exagération de la « Misère » eut une fortune propre. Elle survécut à la Seconde Guerre et s'installa dans les manuels d'histoire écrits dans la seconde moitié du siècle passé, dans lesquels de nombreux arguments de Stanisław Szczepanowski continuaient de jouer un rôle important. Sans doute a-t-elle altéré le tableau du développement de la Galicie que brossa au

26. Szczepanowski S., *Nędza Galicji...*, op. cit., p. XI.

xix^e siècle Stefan Kieniewicz dans son manuel. On peut en retrouver des éléments – me semble-t-il – dans les synthèses de l'histoire sociale et économique de la Galicie, rédigées par Józef Buszko, ou chez Antoni Czubiński qui reprend ses thèses²⁷. Dans son *Histoire de la Pologne*, Norman Davies reproduit cette évaluation négative de l'évolution de la Galicie et l'amplifie même sur de nombreux points. Mais pour prendre formellement ses distances vis-à-vis des données citées par Szczepanowski, il écrit :

L'ensemble des facteurs économiques, sociaux, nationaux, culturels et politiques contribuait à accroître la misère dans laquelle vivait la plupart des habitants. La « misère de Galicie » est devenue proverbiale. En 1887, un chercheur bien informé a trouvé le moyen de démontrer que, dans la campagne galicienne, le surpeuplement avait dépassé celui de toutes les autres parties de l'Europe et approchait le niveau atteint en Chine et en Inde ; [...] chaque année, cinquante mille personnes mouraient et le quart de la population aurait pu émigrer sans problème [...] On n'est pas obligé d'accepter sans réserve les chiffres cités par Szczepanowski pour tirer de sa lecture des conclusions évidentes. Toutes les statistiques accessibles apportent le même témoignage. La Galicie aurait pu facilement passer pour la partie la plus pauvre de l'Europe.²⁸

Par ailleurs, d'autres synthèses sont là pour analyser avec moins de partialité l'acquis même de Stanisław Szczepanowski. Sans doute Henryk Wereszycki, excellent historien des relations politiques en Pologne au tournant des xix^e et xx^e siècles, était-il pionnier dans ce domaine. Dans son *Histoire politique de la Pologne après 1864*, non seulement il présente les éléments d'une évolution civilisationnelle sensible, mais il parle beaucoup aussi des hommes qui y contribuèrent et considère notamment notre protagoniste comme une de ces

27. Kieniewicz Stefan, *Historia Polski 1795-1918* [*Histoire de la Pologne 1795-1918*], Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa, 1996 ; Buszko Józef, « Stosunki gospodarczo - społeczne w Galicji i na Śląsku Cieszyńskim » [*Relations économiques et sociales en Galicie et en Silésie de Tchéciné*], in : *Historia Polski* [*Histoire de la Pologne*], publiée par Polska Akademia Nauk. Instytut Historii, vol. III : 1850/1864-1918, Żanna Kormanowa, Irena Pietrzak Pawłowska (éds), Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa, 1963 ; Józef Buszko, *Historia Polski 1864- 1948* [*Histoire de la Pologne 1864- 1948*], Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa, 1978 ; Józef Buszko, « Od niewoli do niepodległości (1864-1918) » [*De la non-souveraineté jusqu'à l'indépendance (1864- 1918)*], in : *Wielka Historia Polski* [*Grande histoire de la Pologne*], Stanisław Grodziski, Jerzy Wyrozumski, Marian Zgórnjak (éds), Oficyna Wydawnicza Fogra, Kraków, 2000 ; Antoni Czubiński, *Historia Polski 1864-2001* [*Histoire de la Pologne 1864-2001*], Zakład Narodowy imienia Ossolińskich Wydawnictwo, Wrocław-Warszawa-Kraków, 2002.

28. Norman Davies, *Boże igrzysko. Historia Polski*, [*L'enjeu de Dieu. Histoire de la Pologne*], Wydawnictwo « Znak », Kraków, 2006, p. 634.

personnalités²⁹. Les publications relativement récentes rejoignent ce courant : ainsi la synthèse moderne d'Andrzej Chwalba ou la synthèse la plus récente de l'histoire de la Pologne, dont les Varsoviens Samsonowicz, Tazbir, Łepkowski sont les auteurs³⁰.

Pendant des années, ces manuels ont déterminé la manière dont l'histoire sociale de la Galicie était enseignée au niveau du secondaire. On peut déceler leur influence même dans la monographie sur la vie de Szczepanowski faite par Leszek Kuberski et publiée en 1997³¹. Dans de nombreux cas, le changement sensible qui s'est produit après 2000 n'a pas pu intégrer cet enseignement, alors que la nécessité de simplification, pourtant incontournable, amplifiait fortement l'effet des raccourcis métaphoriques de Szczepanowski. Cependant, le mythe de la « misère de Galicie » est confronté, à l'heure actuelle, à des réalités tout à fait nouvelles.

Pour conclure, il faut attirer l'attention sur le fait que les frontières des anciens territoires annexés ont resurgi en palimpseste lors des élections démocratiques dans la III^e République de Pologne. Dès la première élection de juin 1989, avec un taux global de participation de 62 %, les frontières de la Galicie se sont profilées très nettement. Dans ces districts, le taux de participation a été bien supérieur aux autres régions de Pologne. Il en a été de même à la première élection présidentielle, lorsque l'appui à Lech Wałęsa s'est avéré être aussi une fonction de la partition du pays à l'époque du démembrement. Ces divergences ne témoignent pas directement de la « misère de Galicie », mais elles prouvent plutôt que les traditions de l'autonomie locale, consolidées à l'époque de la Cisleithanie habsbourgeoise, n'ont pas été effacées par les tourbillons politiques inédits que ce territoire a connus au xx^e siècle.

En revanche, le mythe de la misère est apparu dans l'interprétation des résultats électoraux des dernières années : cette fois-ci, les frontières montrent que le territoire de l'ancienne Galicie est un terroir pour la droite qui recourt avec force aux traditions nationales. La cartographie des résultats de

29. Wereszycki Henryk, *Historia polityczna Polski 1864-1918* [Histoire politique de la Pologne 1864-1918], Zakład Narodowy imienia Ossolińskich - Wydawnictwo, Wrocław, 1990, p. 145.

30. Chwalba Andrzej, *Historia Polski 1795-1918* [Histoire de la Pologne 1795-1918], Wydawnictwo Literackie, Kraków, 2000 ; Samsonowicz Henryk, Tazbir Janusz, Łepkowski Tadeusz, Nałęcz Tomasz, *Polska. Losy państwa i narodu do 1939 roku* [Pologne. Histoire de l'État et de la nation jusqu'à 1939], Wydawnictwo « Iskry », Warszawa, 2003.

31. Kuberski Leszek, *Stanisław Szczepanowski 1846-1900. Przemysłowiec. Polityk. Publicysta* [Stanisław Szczepanowski 1846-1900. Entrepreneur. Politicien. Publiciste], Uniwersytet Opolski, Studia i monografie n° 239, Opole, 1997.

l'élection présidentielle de 2005, rappelée plus haut, vient l'illustrer. Donald Tusk, représentant du programme libéral, a perdu contre le Président actuel Lech Kaczyński à cause des voix d'électeurs issus de l'ancienne Galicie, mais aussi de l'ancien Royaume de Pologne.

Cependant, tout visiteur qui parcourt la Pologne ne peut que remarquer la souplesse avec laquelle la pauvre campagne galicienne adopte l'évolution civilisationnelle contemporaine, avec quelle rapidité et profondeur elle modifie son image. Le mythe de la « misère de Galicie » faiblit actuellement, mais les traditions de l'ancienne appartenance à trois ensembles étatiques différents ont laissé des traces ineffaçables.

La connaissance de la Galicie en France avant la Première Guerre mondiale

— Jacques Le Rider

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études,
Section des Sciences historiques et philologiques

JUSQU'AU « COUP DE TONNERRE DE SADOWA », les discours savants français sur l'Autriche s'en tiennent généralement à une image le plus souvent négative de la monarchie habsbourgeoise. Même si la puissance prussienne inspire des craintes grandissantes, l'image de la « vieille Allemagne » est beaucoup plus positive que celle de l'Autriche. La victoire de la Prusse à Sadowa/Königgrätz conduit les intellectuels français à changer de point de vue sur le rôle de la France dans les équilibres européens. Quatre ans plus tard, la défaite de Sedan et la proclamation du Reich allemand déclenchent *La Crise allemande de la pensée française* analysée par Claude Digeon en 1959¹.

1. Cf. Sieburg Heinz-Otto, *Deutschland und Frankreich in der Geschichtsschreibung des 19. Jahrhunderts*, vol. 1 : 1815-1848, Wiesbaden, F. Steiner, 1954 ; vol. 2 : 1848-1871, Wiesbaden, F. Steiner, 1958 ; Leopold Nosko, *Die Kontinuität der österreichisch-französischen Kulturbeziehungen im Spiegel der Ereignisgeschichte 1859-1879*, thèse de doctorat, Université de Vienne, 1979 ; Jacques Droz, « Les historiens français face à la Double monarchie », in : *Relations franco-autrichiennes, 1870-1970*, Actes du colloque de Rouen, 29 février-2 mars 1984, Rouen, Publications de l'Université de Rouen – Centre d'Études et de Recherches Autrichiennes (Austriaca, Spécial colloque), juin 1986, p. 63-70 ; François Genton, « Les historiens et les géographes de la III^e République face à l'Autriche-Hongrie », in *Chroniques allemandes*, vol. II, 2006-2007 (« Penser le pluriculturel en Europe centrale »), p. 261-272.

On peut mentionner le cas d'Adolphe Thiers qui, dans le tome IV de son *Histoire de l'Empire*, publié en 1865, fait page 711 l'éloge de Frédéric II qui sut « humilier l'orgueil de la Maison d'Autriche et du vieil ordre des choses qu'elle représentait » : le 3 mai 1866, dans un discours au Parlement, Thiers révisé son jugement sur la Prusse qu'il considérait naguère comme l'allié naturel de la France contre l'Autriche, et incite à présent la France à s'allier avec l'Autriche contre la Prusse (cf. Heinz-Otto

Entre temps, la monarchie habsbourgeoise a connu de profondes mutations et le Compromis austro-hongrois de 1867 a ouvert la voie à l'Empire libéral. L'étude des principales monographies et de quelques articles consacrés, en France, à l'Autriche-Hongrie, de 1867 à 1914, permet de suivre pas à pas une prise de conscience du rôle nouveau qui incombe à la monarchie habsbourgeoise dans la politique européenne du point de vue des intérêts français. Les discours savants et les essais bien documentés sur l'Autriche-Hongrie insistent sur l'importance de son rôle de contrepoids face à la puissance du Reich et à ce qu'on appelle, à partir des années 1890, le pangermanisme, d'une part, à la puissance russe et au panslavisme, d'autre part². Parallèlement à cette réévaluation du rôle de la monarchie habsbourgeoise dans les équilibres européens, les germanistes français s'intéressent à l'identité culturelle autrichienne et la différencient de l'identité culturelle prussienne³.

Au fur et à mesure de ce processus de mise à jour des représentations de la monarchie habsbourgeoise et de la culture autrichienne, la notion d'Europe centrale danubienne, correspondant pour l'essentiel aux contours de l'Autriche-Hongrie, prend consistance. Cette carte géopolitique et géoculturelle se heurtera en 1915 à la carte mentale de la *Mitteleuropa* définie par Friedrich Naumann. À partir des années 1920, les discours savants français sur l'Autriche seront placés sous le signe de la différenciation entre l'identité culturelle autrichienne et l'identité culturelle allemande et sous le signe de l'opposition entre la *Mitteleuropa* considérée comme « grande allemande » (*großdeutsch*) et la *Zentraleuropa* habsbourgeoise.

Le point de vue « réaliste » selon lequel l'Autriche-Hongrie est, dans le contexte du pangermanisme et du panslavisme, la solution la moins mauvaise pour la préservation des équilibres européens, s'impose en France dans le dernier tiers du XIX^e siècle, même parmi les partisans des nationalités polonaise, tchèque, hongroise, roumaine, etc. Les slavisants français considèrent

Sieburg, vol. 1, p. 206-209, et vol. 2, p. 84-97). Jules Michelet salue en 1866 la victoire de la Prusse sur l'Autriche (cf. Sieburg Heinz-Otto, vol. II, p. 331) : pour lui, le choc de 1870 sera particulièrement rude (cf. Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, rééd. 1992, p. 129-138).

2. Sur ce dernier thème, l'article de J. Klaczko apparaît comme prémonitoire : Julian Klaczko, « Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste », *Revue des deux mondes*, vol. 74, seconde période, 37^e année, livraison du 1^{er} septembre 1867, p. 132-181. J. Klaczko y affirme que, pour les Polonais, le danger le plus grand est le panslavisme et non la politique de Beust.

3. Cf. Le Rider Jacques, « La contribution française à la définition d'une identité culturelle autrichienne », in : Espagne Michel et Werner Michael (éd.), *Les Études germaniques en France (1900-1970)*, Paris, CNRS Éditions, 1994, p. 397-432 ; Valentin Jean-Marie, « La recherche sur l'Autriche en France », *Austriaca*, n° 33, 1993, p. 9-25.

d'un œil critique le système du dualisme de 1867, jugé inéquitable envers les nationalités slaves qui revendiquaient un système trialiste, et excessivement favorable aux deux nationalités hégémoniques, les Allemands de Cisleithanie et les Hongrois de Transleithanie. Mais l'évolution libérale du système habsbourgeois en Cisleithanie entraîne un changement de perspective des études françaises sur l'Autriche-Hongrie en général et sur la Galicie en particulier. On voit se constituer à partir des années 1870, dans la série des documents ici analysés, des représentations françaises plus précises de la spécificité galicienne : l'autonomie culturelle et la décentralisation administrative accordées à cette province habsbourgeoise sont clairement distinguées du statut des territoires annexés par la Prusse et par la Russie lors des partages de la Pologne.

La connaissance de la pluralité ethnique, culturelle, linguistique et confessionnelle en Galicie, de même que celle de sa géographie, de sa démographie et de son économie, s'affinent et s'approfondissent. À la fin de la période considérée, deux ouvrages se détachent du lot : celui de Bertrand Auerbach, *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, publié en 1898, qui comporte un chapitre richement documenté sur la Galicie, et celui de Georges Bienaimé, *La Diète de Galicie. Ses tendances autonomiques*, publié en 1910. Au terme de l'enquête, on peut dire que la connaissance de la Galicie en France, à la veille de la Première Guerre mondiale, était précise et complète.

Nous avons évoqué brièvement l'évolution des germanistes et des historiens français, de plus en plus attentifs, depuis 1867 et 1870, à la spécificité autrichienne. Puisqu'il est ici question de la Galicie, un mot s'impose à propos des études slaves. Celles-ci sont dominées par une tendance polonophile. Le successeur d'Adam Mickiewicz et de Cyprien Robert au Collège de France, Alexandre Chodzko (1804-1891), un Polonais lié à Mickiewicz, place lui aussi la Pologne au centre de ses enseignements⁴. Son cousin Leonard Chodzko (1800-1871), établi à Paris depuis 1826, a publié en 1861 le petit livre intitulé *Les Massacres de Galicie et Krakovie confisquée par l'Autriche en 1846*, qui attaque violemment la politique autrichienne en Galicie⁵.

4. Cf. Espagne Michel, *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993.

5. Chodzko Leonard, *Les Massacres de Galicie et Krakovie confisquée par l'Autriche en 1846*, Paris, E. Dentu, 1861. Sur ce sujet avait été publié en 1846 : Wielopolski Aleksander, *Lettres d'un gentilhomme polonais sur les massacres de Galicie, adressée au prince de Metternich*, Paris, Renouard, 1846. Isabel Röskau-Rydel m'a signalé l'ouvrage publié à Paris en langue polonaise de Józef Reitzenheim, *Galicja*, Paris, 1845, consacré aux souvenirs de Galicie de l'auteur ; celui-ci publiera encore *La Pologne parmi les Slaves et ses rapports avec la question d'Orient*, Paris, 1854, et *La Pologne et la Russie devant un nouveau Congrès*, Paris, 1856.

Louis Léger et Ernest Denis, deux pères fondateurs des études slaves en France, n'ont guère de sympathie pour l'Autriche-Hongrie, qu'ils considèrent comme l'auxiliaire du pangermanisme en Europe centrale. Le titre d'une revue éphémère dirigée par Léger et Denis, *L'Autriche slave et roumaine*, journal politique hebdomadaire publié entre le 8 novembre 1887 (n° 1) et le 30 mai 1888 (n° 29), révèle que la monarchie habsbourgeoise était considérée dans ce milieu du point de vue des nationalités slaves et roumaine.

Louis Léger (1843-1923)⁶, le successeur de Chodzko au Collège de France à partir de 1885, fut l'auteur de plusieurs ouvrages importants sur la monarchie habsbourgeoise⁷. Nous évoquerons plus loin son *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1878*, publiée en 1879, qui consacre des développements importants à la Galicie.

Ernest Denis (1849-1921), protestant originaire de Nîmes, spécialiste de l'histoire des Hussites, aborde, lui aussi, fréquemment l'histoire de la monarchie habsbourgeoise⁸. Considérant que le conflit germano-tchèque est une constante de l'histoire européenne, Ernest Denis n'admet pas que l'Autriche puisse jouer le rôle de fédératrice des Slaves d'Europe centrale.

Dans la suite de notre étude, nous étudierons les ouvrages suivants dans l'ordre chronologique de leur publication⁹ :

1868 : Laveleye Émile de, « L'Allemagne depuis la guerre de 1866. V : L'Autriche et sa constitution nouvelle ».

1869 : Smolka Franciszek, *Autriche et Russie*.

1869 : Saint-René Taillandier, « L'Autriche et la Bohême en 1869. La question tchèque et l'intérêt français ».

6. Cf. Espagne Michel, *Le Paradigme de l'étranger...*, op. cit., p. 335-337.

7. *L'État autrichien : Bohême, Hongrie, Habsbourgs*, Paris, Librairie du Luxembourg, 1866 ; *La Crise autrichienne, la royauté de Bohême et le fédéralisme*, Paris, 1868 (extrait de la *Revue moderne*, 16 p.) ; *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1878*, Paris, Hachette, 1879 ; *La Liquidation de l'Autriche-Hongrie*, Paris, F. Alcan, 1915 ; *Les Luttes séculaires des Germains et des Slaves*, Paris, Maisonneuve, 1916.

8. Cf. Espagne Michel, *Le Paradigme de l'étranger...*, op. cit., p. 332-333.

Principaux travaux d'Ernest Denis consacrés à l'histoire de l'Autriche habsbourgeoise : *La Fin de l'indépendance bohême. I Georges de Podiébrad, les Jagellons ; II Les premiers Habsbourgs, la Défenestration de Prague*, Paris, A. Colin, 1890. *La Bohême depuis la Montagne Blanche. I Le Triomphe de l'Église, le centralisme ; II La Renaissance tchèque, vers le fédéralisme*, Paris, Leroux, 1903. *La Question d'Autriche : les Slovaques*, Paris, Delagrave, 1917.

9. Les références bibliographiques complètes se trouvent en fin d'article. Dans la suite de cet article, les indications de pages renvoient aux articles et ouvrages mentionnés dans cette bibliographie.

1869 : Laveleye Émile de, « L'Allemagne depuis la guerre de 1866. XI : La question polonaise et la question ruthène en Galicie ».

1871 : Lévy Daniel, *L'Autriche-Hongrie. Ses institutions et ses nationalités*.

1873 : Anonyme, « Essais d'histoire contemporaine. Une réforme politique en Autriche ».

1876 : Himly Auguste, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*.

1877 : Asseline Louis, *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*.

1878 : Reclus Élisée, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes*, vol. III, *L'Europe centrale (Suisse – Austro-Hongrie – Allemagne)*.

1879 : Léger Louis, *Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1878*.

1895 : Gumpłowicz Louis (Ludwig), « Mouvement social. Autriche ».

1898, ²1917 : Auerbach Bertrand, *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*.

¹³1901, ⁴1906 : Chéradame André, *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du xx^e siècle* ; 1902, *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche*.

1904 : Eisenmann Louis, « L'Autriche-Hongrie depuis 1871 ».

1903 : Henry René, *Questions d'Autriche-Hongrie et question d'Orient*.

1904 : Weil Georges, *Le Pangermanisme en Autriche, ses causes, ses origines, son histoire, ses éléments et son avenir*.

1910 : Bienaimé Georges, *La Diète de Galicie. Ses tendances autonomiques*.

Nous commencerons par l'analyse du livre de Franciszek Smolka, *Autriche et Russie*, publié à Paris en 1869 avec une préface d'Henri Martin. F. Smolka (1810-1899) était une figure de proue du mouvement national polonais, député au Reichsrat de Vienne de 1861-1863, réélu en 1867, partisan du fédéralisme. Lorsqu'il aborde la question autrichienne du temps présent (chap. VII, p. 241-268), Smolka estime que « la Moscovie », selon son expression, cherche à détruire l'Autriche et que la Prusse veut la dominer et la restreindre au rôle d'auxiliaire dans le règlement de la « question d'Orient ». En conclusion, il affirme que l'Autriche ne peut exister, « ni comme État allemand, ni comme État hongrois, mais uniquement comme une confédération de peuples de races diverses » (p. 266).

L'année précédente, en avril 1868, avait été publié l'article d'Émile de Laveleye, « L'Autriche et sa constitution nouvelle », dans la *Revue des deux mondes*. L'auteur s'y étonnait du renouveau de la monarchie habsbourgeoise, alors qu'au lendemain de la guerre de 1866, « tout paraissait annoncer une dissolution

prochaine, irrémédiable » (p. 531). En Cisleithanie, estimait Laveleye, « seuls les Polonais acceptent le système actuel, parce que, détestant la Russie, ils sont prêts à approuver tout ce qui paraît devoir fortifier l'Autriche » (p. 550). En conclusion, Laveleye jugeait que le système du Compromis austro-hongrois de 1867 lui « rappelait les organisations imparfaites du moyen âge, semblables à celle du Saint Empire » (p. 564) et constituait une base peu solide.

C'est un thème qui a tôt fait de s'imposer dans la plupart des discours savants et des essais sur l'Autriche-Hongrie : les institutions transformées en 1867 seraient un assemblage de traditions archaïques et de concessions aux exigences contradictoires des nationalités. Selon Laveleye, l'Autriche, pour achever sa métamorphose, devrait devenir un État fédéral à la manière de la Suisse (*ibid.*, p. 566). Saint-René Taillandier, dans « L'Autriche et la Bohême en 1869. La question tchèque et l'intérêt français », un article inspiré essentiellement par les thèses de F. Palacky et publié dans la *Revue des deux mondes* en août 1869, va dans le même sens, estimant que les Tchèques sont « les ennemis irrécyclables du dualisme austro-hongrois » (p. 513).

Émile de Laveleye, dans la dixième partie de sa série d'articles sur « L'Allemagne depuis la guerre de 1866 » publiée dans la *Revue des deux mondes*, consacre en octobre 1869 un article à « La question polonaise et la question ruthène en Galicie ». « Tandis que les Tchèques et les Hongrois ne réclament que la liberté et l'autonomie dans l'empire, écrit Laveleye, les Polonais ne demandent l'une et l'autre que pour en sortir » (p. 834). C'est une formule à l'emporte-pièce, en fait plutôt contestable : tant que les perspectives de reconstitution d'un État-nation polonais restent bouchées, les Polonais de Galicie s'accommodent de leur situation au sein de l'empire habsbourgeois, la situation des Polonais dans le Reich allemand et dans l'empire russe ne pouvant leur paraître enviable. Laveleye s'attarde sur ce qu'il appelle le « programme national » poursuivi par la Diète de Lemberg depuis 1868 et sur la stratégie des dirigeants politiques polonais de Galicie. Il juge que, si les revendications des Tchèques et des Polonais étaient réalisées, « la Cisleithanie ne tarderait pas alors à se transformer en État fédéral relié à la Hongrie par la simple union personnelle » (p. 846).

Laveleye conclut son étude en parlant « des complications inouïes que la question des nationalités fait naître en Autriche » (p. 855). Il souhaite que les Polonais adoptent « une politique libérale, démocratique, égalitaire, équitable envers les autres races et surtout envers les Ruthènes » (p. 856). La « mission de l'Autriche » consiste, selon lui, à « devenir les États-Unis danubiens » (p. 867).

L'ouvrage de Daniel Lévy, *L'Autriche-Hongrie. Ses institutions et ses nationalités*, publié en 1871, retient l'intérêt en raison de la personnalité de son auteur. Né à Luxheim (Lorraine) en 1826, mort à San Francisco en 1910, devenu maître

de langues à l'issue de ses études universitaires à Paris, D. Lévy occupa un poste d'enseignant dans une école de garçons d'Oran. Après avoir subi une peine de prison pour avoir publié une caricature de Louis Napoléon dans la revue *La Lune* dont il était le directeur, Daniel Lévy émigra en 1855 à San Francisco, où ses frères s'étaient déjà établis.¹⁰ Dans son livre de 1871, il écrit que, « depuis le coup de foudre de 1866, l'Autriche, notre vieille adversaire, nous apparaît sous un jour nouveau » ; l'idée désormais répandue, ajoute-t-il, est que « la France et l'Autriche feront cause commune contre la Prusse » (p. VIII). Il estime que « l'Autriche démembrée, ce serait l'Allemagne démesurément agrandie ; ce serait la Russie au cœur de l'Europe » (p. XXII). Consacrant son chapitre XVII au « parti polonais », il affirme que les Polonais, « ennemis nés de la Russie » (p. 219), considèrent l'Autriche comme un asile. Selon lui, le gouvernement viennois ne devrait pas concéder l'autonomie politique complète à la Galicie, car il doit protéger les « minorités de race » ruthène, allemande et « israélite » (p. 227).

L'article anonyme intitulé « Une réforme politique en Autriche », publié dans la *Revue des deux mondes* en août 1873, consacre un développement détaillé à la Galicie, qui s'achève sur ces mots : « Les Polonais de Galicie seraient peut-être mal inspirés s'ils donnaient à leur opposition un caractère trop accentué ; leur province ne doit pas oublier, en effet, qu'elle jouit déjà d'une somme d'autonomie considérable » (p. 964). L'auteur juge que l'intérêt des Polonais de Galicie est de ne pas mettre en péril l'unité et l'intégrité de la monarchie austro-hongroise.

L'Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale en deux volumes, publiée par Auguste Himly en 1876, est le premier grand ouvrage savant de la série étudiée dans le présent article. Alsacien né à Strasbourg en 1823 et mort à Sèvres en 1906, agrégé d'histoire et géographie, archiviste paléographe, Himly fut d'abord spécialiste d'histoire carolingienne, avant de se consacrer à la géographie ; il fut Doyen de la Faculté des Lettres de Paris de 1881 à 1891. Le tome premier de son ouvrage traite de la géographie physique et historique de l'Europe centrale (« Germanie, Saint Empire, Europe centrale depuis la Révolution française ; monarchie autrichienne »).

Himly porte ce jugement sévère sur le troisième partage de la Pologne : « Sans même compter l'opprobre d'avoir participé à l'assassinat complet d'une noble nation, il y avait [...] de graves inconvénients à ce nouveau méfait. [La Galicie] était étranglée entre les parties de la Pologne que s'étaient attribuées

10. Daniel Lévy publiera en 1884 *Les Français en Californie*, San Francisco, Grégoire, Tauzy et C^{ie}. Il sera décoré de la Légion d'honneur en 1909.

la Russie et la Prusse ; tôt ou tard, l'une ou l'autre de ces puissances [...] devait forcément être tentée de s'arrondir à ses dépens » (t. I, p. 447). De même, Himly estime que l'annexion de Cracovie et de son territoire, en 1846, se fit « au mépris des traités de Vienne » de 1815 (t. I, p. 467).

À propos de l'Autriche-Hongrie actuelle, Himly écrit : « Ce mélange inouï de populations, en un siècle où toutes les aspirations de race sont particulièrement surexcitées, constitue le plus grave embarras du présent et le plus grand péril pour la monarchie austro-hongroise » (t. I, p. 486). Il note que « l'enchevêtrement des races dans les pays habsbourgeois rend un départage géographique selon les nationalités absolument impossible » (t. I, p. 487) et que « la dislocation du grand empire [...] ne pourrait s'opérer qu'au profit du *panslavisme* et du *pangermanisme* [et] laisserait sans défense les Madgyars (*sic*) : incontestablement, il vaut mille fois mieux que la dynastie autrichienne [...] continue de régner sur la monarchie qu'ont cimentée des siècles de vie commune » (t. I, p. 488).

Louis Asseline (1829-1878), qui publia en 1877 une *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*, écrivait dans un état d'esprit que l'on peut comparer à celui de Daniel Lévy, évoqué plus haut. Spécialiste de Diderot, partisan du « matérialisme scientifique », membre du comité de rédaction de l'*Encyclopédie générale* (1869-1871), où il avait été chargé du secteur philosophique, Asseline fut maire du XIV^e arrondissement en 1870-1871 ; il affichait des convictions de libre penseur anticlérical et antimonarchiste.

Le compte rendu de l'ouvrage de Louis Asseline publié dans la *Revue historique* précise que cet auteur « ne savait aucune des langues d'Autriche-Hongrie, même pas l'allemand », mais qu'il a pourtant fait « un tableau exact », ce qui constitue « un véritable tour de force ». Ce compte rendu ajoute que les conclusions d'Asseline sont « fort dures pour l'Autriche et fort pessimistes ; elles ne sont pourtant pas plus sévères que celles auxquelles aboutissait récemment notre collaborateur M. Sorel dans sa remarquable étude sur les origines de la triple alliance »¹¹.

Pour Asseline, en effet, « l'avenir de la monarchie des Habsbourgs est, de quelque point qu'on l'envisage, absolument compromis » (p. 359 sq.). Parlant de la Galicie, il évoque « un fantôme de Diète, aux ordres de l'Empereur » et « une noblesse tyrannique » (p. 150-153). Il souligne aussi la gravité de la question ruthène : « Les Ruthènes sont-ils Russes ou sont-ils Polonais ? [...] La question ruthène est une des plus difficiles parmi les innombrables questions de nationalités qui pèsent sur l'Autriche » (p. 152).

11. *Revue historique*, 4^e année, vol. X, mai-août 1879, p. 211. Cf. Sorel Albert, *La Question d'Orient au XVIII^e siècle, Les origines de la Triple Alliance*, Paris, Plon, 1878.

Nous abordons à présent le grand ouvrage d'Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, vol. III, *L'Europe centrale* (Suisse – Austro-Hongrie – Allemagne), publié en 1878. Élisée Reclus (1830-1905), né en Gironde dans une famille protestante, fils de pasteur, avait commencé des études de théologie protestante, avant de devenir militant socialiste. Il avait suivi à Berlin les cours de géographie de Karl Ritter. Après le coup d'État de 1852, il avait quitté la France, voyagé en Irlande, aux États-Unis et tenté de fonder une colonie agricole en Colombie. Après son retour en France en 1857, il avait mené de front ses travaux de géographe et le militantisme anarcho-socialiste. Proche de Bakounine, il avait participé au Congrès de Berne de la Première Internationale. Membre de la Garde Nationale pendant la Commune, il avait été arrêté en 1871. Sa condamnation à la déportation avait été commuée en dix ans de bannissement. Résidant en Suisse, amnistié en 1879, il collaborait au journal *Le Révolté* avec Kropotkine, dirigeait *L'Étendard révolutionnaire* et avait commencé la publication de la *Géographie universelle* en 1875.

Sa position politique était à l'opposé de celle de Himly. Mais les points de vue de ces deux géographes français se rejoignaient à propos de l'Autriche-Hongrie. Élisée Reclus consacrait le chapitre VII (p. 388-413) à « Galicie et Bukovine. La Pologne et la Ruthénie autrichiennes ». Il estimait que le gouvernement de Vienne, « en annexant à son empire les pays d'outre-Carpathes, ne violait pas seulement les frontières géographiques naturelles ; mais, chose bien autrement grave, il violait aussi le droit des populations à leur indépendance politique » (p. 388). Il évoquait les Ruthènes, « ou Russes rouges, appelés aussi Russines et Oroszen, et quelquefois Rusniaques avec une certaine nuance de mépris immérité », qui « ont toujours été en assez mauvaise intelligence avec leurs cousins les Polonais » (p. 397). Il mentionnait les Podoliens autour de Tarnopol, les Boïkes, au sud de Lwów, et les Houzoules, dans les Carpates orientales.

Puis il ajoutait ce passage désagréable à lire : « Près de la moitié de tous les Juifs autrichiens habite la Galicie et la Bukovine ; [...] on peut vraiment considérer cette région centrale de l'Europe, bien plus que la Palestine ou toute autre contrée du monde, comme le pays juif par excellence. C'est le milieu de la toile dont l'araignée a tendu le fin réseau sur tout le continent » (p. 400). Ces remarques teintées d'antisémitisme¹² affaiblissent le chapitre d'Élisée Reclus

12. Giblin Béatrice, « Élisée Reclus, un géographe d'exception », in : *Hérodote*, vol. 117 (« Élisée Reclus »), 2005, deuxième semestre, p. 11-28, écrit : « Lui, si sensible à toute forme de discrimination, tombe dans l'antisémitisme le plus primaire, voire caricatural, y compris dans *L'Homme et la Terre*, où pourtant il prit soin de cartographier les progroms de Russie et de parler du vaste ghetto dans lequel l'empire russe maintenait les juifs. »

sur la Galicie. Il reste que son analyse précise du secteur agricole, des ressources minières et pétrolières, des chemins de fer, de même que sa description de Cracovie, de Lemberg et des principales villes de Galicie, ainsi que ses nombreuses cartes et illustrations font de ce volume de la *Géographie universelle* un ouvrage de référence dont la lecture est aujourd'hui encore d'un grand intérêt.

Dans son *Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1878*, publiée en 1879, Louis Léger, le maître des études slaves dont nous avons déjà souligné l'importance, se déclare favorable à une réorganisation trialiste de la monarchie habsbourgeoise, afin d'accorder une plus large autonomie aux Slaves du Sud qu'il appelle Jugo-Slaves, et aux Slaves du Nord. Il considère que l'empire austro-hongrois joue un rôle « plus négatif que positif » dans la politique européenne (p. 573). À ses yeux, la situation de l'Autriche-Hongrie reste « précaire » et son avenir inspire « les plus graves inquiétudes » (p. 583).

À propos de la Galicie, Louis Léger écrit que « les pressentiments de Marie-Thérèse se sont en partie réalisés. La possession de la Galicie a causé de nombreux embarras au gouvernement autrichien ; cependant, par un revirement imprévu, les Polonais sont devenus les plus loyaux sujets de l'empereur François-Joseph » (p. 350). Il commente en ces termes les événements de 1863 : « Napoléon III, sympathique aux Polonais, avait compté sur l'Autriche pour tenter une campagne contre la Russie et la Prusse. Il voulait aider le cabinet de Vienne à reprendre la Silésie et lui assurer les principautés autrichiennes en échange de la Vénétie. Ces projets ne furent ni compris, ni goûtés à Vienne. [...] Qui peut dire ce qui serait advenu de l'Autriche si, renonçant franchement à la domination de l'Allemagne et à la possession de la Vénétie, elle avait cherché des compensations du côté de la Pologne ? » (p. 547 sq.)

À propos de la résolution galicienne de 1868, il fait cette remarque : « La plupart des Polonais ne se considèrent que comme des hôtes temporaires de la monarchie autrichienne ; sans s'inquiéter des intérêts de telle ou telle nation ou de telle ou telle race, ils s'efforcent, en attendant mieux, d'obtenir pour eux-mêmes la plus grande somme de concessions possible. Ils visent à faire de la Galicie la base sur laquelle ils rêvent de reconstituer la Pologne » (p. 565 sq.).

Louis Léger ajoute ces réflexions qui mettent en cause la notion même d'identité culturelle autrichienne : « Si l'Autriche ne renfermait qu'un seul peuple et ne parlait qu'une seule langue, ce serait ici le moment de dire quelques mots de l'état actuel de sa littérature ; mais [...] il n'y a pas, il ne peut y avoir de littérature autrichienne. [...] La littérature qui fleurit à Vienne, à Prague ou à Pesth, n'est qu'une annexe et un reflet de la culture germanique. [...] Les littératures slaves, malgré leur commune origine, sont loin d'obéir à une tendance, à un esprit unique ; elles n'ont que quelques rares points de contact et suivent en

somme des voies différentes. Les Polonais et les Ruthènes de Galicie s'inspirent de traditions divergentes, parfois même opposées » (p. 578).

Dans son article intitulé « Mouvement social. Autriche » publié dans la *Revue internationale de sociologie* en 1895, Ludwig Gumplowicz s'exprime, à l'occasion de l'Exposition polonaise de Léopol-Lemberg¹³, sur la question nationale polonaise, avec une vivacité dont on ne trouve pas l'équivalent dans ses écrits en langue allemande. Cet article donné à la *Revue internationale de sociologie* ne fut jamais publié en allemand ni en polonais du vivant de l'auteur. « Depuis un quart de siècle (environ depuis l'an 1869), écrit Gumplowicz, l'Autriche a inauguré envers les Polonais une politique tout à fait autre. Non seulement elle a abandonné tous les moyens administratifs tendant à germaniser la Galicie, mais elle est passée à une politique plus rationnelle [et] a donné à la Galicie la pleine autonomie. [...] Quel a été le résultat de cette expérimentation politique ? Pour le dire en un mot : les Polonais, au lieu de faire des révolutions, font des expositions » (p. 143). Les discours prononcés au cours de cette exposition ont eu un thème commun : « Que la nation polonaise vit et qu'elle ne pense pas renoncer à une vie nationale dans toute l'étendue que se sont partagée les trois puissances » (p. 144). Gumplowicz souligne qu'en Autriche, « la question polonaise peut être discutée franchement. [...] Les choses ne sont pas encore si avancées dans les pays polonais assujettis à la domination prussienne » (p. 145) : les protestations allemandes à la suite du discours du comte Koscielski, représentant des Polonais de Prusse, révèlent que la liberté de ton possible en Galicie fait encore scandale dans le Reich allemand.

Gumplowicz rappelle que, cependant, la question polonaise reste « une plaie ouverte sur le corps de l'Europe » (p. 146). Malgré le temps écoulé depuis le premier partage de la Pologne, les trois puissances n'ont pas réussi « l'incorporation morale, l'amalgamation (*sic*) nationale de ces parties de la Pologne. Depuis qu'on les a partagés, les Polonais sont devenus une nation moralement aussi distinguée, aussi fortement liée que si ces trois parties démembrées étaient unies sous une seule domination. Dans tous les domaines de la vie morale, aussi bien que dans le domaine de la littérature, des sciences, des beaux-arts, la Pologne, n'existant plus comme État, existe entre les nations européennes

13. Il s'agit de la *Allgemeine Landesausstellung* de Lemberg (1^{er} juin-1^{er} octobre 1894), qui comportait des sections consacrées aux arts, à l'enseignement, à l'ethnographie, à l'agriculture, à la sylviculture et à l'industrie. Cette exposition fut inaugurée par l'empereur François-Joseph I^{er}. À cette occasion fut également inauguré le panorama intitulé « Bataille de Raclawice » de Wojciech Kossak et Jan Styka, peinture de 114 x 15 m, commémorant le soulèvement de Kosciuszko et sa victoire du 4 avril 1794 (œuvre conservée aujourd'hui au musée de Wrocław).

comme nation et prend parmi elles une place distinguée. [...] On a peine à imaginer qu'elle n'est pas un État indépendant » (p. 146 sq.).

Nous en venons à l'ouvrage magistral de Bertrand Auerbach, *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, publié en 1898 et réédité en 1917 dans une version revue et augmentée. B. Auerbach (1856-1942), géographe et historien, ancien élève de l'ENS (promotion 1876), d'origine juive lorraine, professeur de géographie à l'Université de Nancy, promoteur de la géographie régionale, proche de Vidal de la Blache, était un spécialiste du plateau lorrain, auquel il avait consacré un ouvrage important en 1893. Il abordait l'Autriche-Hongrie du point de vue de la géographie régionale.

L'Autriche-Hongrie, aux yeux de Bertrand Auerbach, est un « monstre géographique, composé de membres rapportés. [...] Comment un corps aussi mal conformé révélerait-il une personnalité saine et robuste? Comment la configuration incohérente de cet État ne dénoncerait-il pas l'incohérence de son histoire? Le patriotisme autrichien, conception des plus factices et des plus métaphysiques, en ce qu'elle procède du raisonnement plus que du cœur, aime à vanter cette diversité d'aspects, de climats, de langues, de mœurs, qui ne trouvent leur lien que dans une fiction : l'État, moins encore, dans une personne : le monarque, fragile clef de voûte d'un édifice aussi irrégulier » (p. 21). À la fin de l'ouvrage, l'auteur affirme que la seule solution pour l'avenir consisterait à « permettre le développement d'un système fédératif, même s'il devait être enfanté dans les douleurs et les convulsions » (p. 330).

Traitant, comme Gumplowicz (auquel il se réfère¹⁴), du destin singulier de la nation polonaise, Auerbach parvient à des conclusions analogues : « La Pologne, qui territorialement fut un État amorphe [...] n'a véritablement achevé sa personnalité morale, sa nationalité, que dans le démembrement. [...] Car c'est la nationalité qui fait l'État et non l'État la nationalité » (p. 17), il estime avec Renan que la nationalité est un « principe spirituel » et conclut sur ces mots : « Une nationalité n'est parfaite que quand elle s'est créé un État à son image et pour son usage » (p. 18).

Dans le chapitre consacré à la Galicie (chap. VI, p. 158-185), B. Auerbach oppose les nationalités polonaise et ruthène : « Tandis que la vie intellectuelle et morale des Polonais est comme une émanation, un dernier écho du monde occidental, c'est à l'Orient russe que se rattache l'histoire des Ruthènes » (p. 163). Il termine son chapitre sur la Galicie en étudiant « les caractères ethniques des

14. Auerbach mentionne *Die Nationalstaatsidee und der Staat*, Vienne, 1885, de Ludwig Gumplowicz.

populations » (p. 219¹⁵), commençant par les « données anthropologiques » (stature ; types clair, foncé, mixte ; mensuration des crânes), puis récapitulant les statistiques ethniques et confessionnelles (nationalités, confessions, langues parlées en Galicie). Il insiste sur le déclin de la nationalité allemande (passée de 325 000 personnes en 1880 à 90 000 en 1910), l'expliquant par « des conversions au polonisme, d'abord des Juifs, que leur jargon hébréo-allemand affiliait au germanisme, et des catholiques, qui convolent sans répugnance avec des Polonais et dont la nationalité, celle des enfants à plus forte raison, s'absorbe dans la famille où ils entrent. Enfin des émigrations ont appauvri l'effectif allemand, vers l'Amérique, mais aussi vers les confins orientaux de la monarchie prussienne, où se poursuit depuis plus d'un quart de siècle une assez malchanceuse colonisation allemande » (p. 254).

Puis Bertrand Auerbach analyse le groupe des Juifs de Galicie et son analyse apporte un correctif bienvenu aux propos critiquables d'Élisée Reclus. « L'épanouissement des études talmudiques », écrit l'auteur, favorisa le développement du « jargon yiddish ». L'isolement des Juifs fit d'eux « un État dans l'État » (Auerbach emprunte la formule à Graetz, *Histoire des Juifs*, trad. Moïse Bloch, vol. V, p. 121). « Cependant, l'assimilation s'annonce » (p. 259). Auerbach conclut en ces termes : « Malgré l'assimilation qui entraîne des milliers de Juifs galiciens aux États-Unis ou vers l'Europe occidentale, le judaïsme ne périclité pas : en trente ans, par la seule progression naturelle, il s'est renforcé de 185 000 adeptes. [...] Les plus relevés des Juifs par leur culture et leur situation, qui jusqu'en ces dernières années se rattachaient au germanisme, embrassent la nationalité polonaise : l'allemand qu'ils cultivaient comme langue littéraire depuis le XIX^e siècle cède devant le polonais depuis une trentaine d'années » (p. 259 sq.).

Le chapitre « L'Autriche-Hongrie depuis 1871 », dans le volume *Monde contemporain, 1870-1900* (vol. XII, publié en 1904, de l'*Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, dirigée par Ernest Lavisse et Alfred Rambaud), est dû à Louis Eisenmann (1869-1937), Alsacien né à Haguenau, sur le point d'être nommé en 1905 professeur d'histoire à l'Université de Dijon, dont la thèse, soutenue à Dijon, *Le Compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme* (Paris, 1904) est un ouvrage de référence (réédité en 1968 avec une préface de Victor-Lucien Tapié)¹⁶. Louis Eisenmann a le sens de la formule frappante. Il écrit par

15. À partir d'ici, nous citons la deuxième édition de 1917 et non, comme plus haut, la première édition de 1898.

16. Eisenmann sera nommé à la Sorbonne en 1931 (chaire d'histoire et civilisation des Slaves). Secrétaire général de l'Institut d'études slaves, il sera le continuateur d'Ernest Denis, proche de Benes, dont il fut le biographe (*Un grand Européen : Édouard Benes*, Paris, P. Hartmann, 1934).

exemple à propos du ministère Badeni : « Le comte Badeni [...] n'était jamais sorti de Galicie. Sous-préfet, vice-gouverneur, gouverneur, il avait appliqué la méthode locale, "sucre et cravache". Ses partisans lui faisaient gloire du compromis conclu sous ses auspices entre les Polonais et les Ruthènes : mais son mérite en l'affaire avait consisté à acheter une partie des députés ruthènes et à terroriser les électeurs. La cour lui savait gré surtout d'avoir, en 1893 et 1894, organisé les démonstrations bruyamment loyalistes de la noblesse polonaise » (p. 192 *sq.*). Sa conclusion sur « la question autrichienne » est dubitative : « Le dualisme ne subsiste que de nom. Sans doute, d'autres combinaisons après lui sont possibles. [...] L'expérience, en tout cas, serait risquée. [...] L'Autriche et la Hongrie sont faites pour l'union. [...] Séparées, ni l'une ni l'autre ne pourront longtemps résister à des voisins ambitieux et avides. [...] L'avenir le plus proche de la monarchie comme de l'Autriche et de la Hongrie est trouble et incertain » (*ibid.*).

Au même moment fleurissent à Paris les publications mettant en garde les Français contre les empiètements du « pangermanisme » dans la monarchie habsbourgeoise. André Chéradame (1871-1948), journaliste, collaborateur du *Petit Journal*, dans *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du xx^e siècle* (1901) et *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche* (1902), défend la conception du nécessaire contrepoids autrichien au pangermanisme. Il réfute ce qu'il appelle les idées fausses des Français sur l'Autriche-Hongrie : celle-ci n'est pas « de majorité allemande », le conflit des nationalités ne prépare pas nécessairement son « démembrement » (*L'Europe et la question d'Autriche*, p. IX). Il estime au contraire que « le fédéralisme en Cisleithanie est l'antithèse du démembrement de l'Autriche », car les opposants au fédéralisme, surtout « les prussophiles mobilisés par la campagne pangermaniste », qui aspirent au démembrement et à l'*Anschluss* des Allemands d'Autriche au Reich, restent nettement minoritaires (p. 55). L'évolution fédéraliste, juge Chéradame, pourrait à terme transformer la Cisleithanie en une « Suisse monarchique » (p. 55). Il affirme, citant Édouard Hervé : « Une Autriche unie et forte est nécessaire pour arrêter l'ambition prussienne » (*ibid.*).

À propos de la Galicie, Chéradame juge que les Polonais sont « peu disposés à sympathiser avec les autres Slaves cisleithans tous russophiles » et que, depuis qu'ils ont obtenu une large autonomie, ils sont longtemps restés « les fermes soutiens du centralisme viennois » (p. 18). Depuis « le redoublement de rigueur du traitement que le gouvernement de Guillaume II impose aux Polonais », poursuit Chéradame, « l'hostilité des Polonais de Galicie s'est trouvée orientée, moins contre Saint-Pétersbourg que contre Berlin, et le "germa-

nisme" leur est apparu désormais comme l'adversaire vraiment irréductible de leur nationalité » (p. 19).

La thèse selon laquelle l'Autriche constitue un indispensable contrepoids à la puissance allemande et au « pangermanisme » est reprise dans deux essais préfacés par Anatole Leroy-Beaulieu¹⁷ : René Henry, *Questions d'Autriche-Hongrie et question d'Orient* (1903) et Georges Weil, *Le Pangermanisme en Autriche, ses causes, ses origines, son histoire, ses éléments et son avenir* (1904). Mais cette conception d'une politique des équilibres en Europe centrale perd de son actualité à partir du moment où le Reich allemand réduit l'Autriche-Hongrie au rôle de « brillant second », tandis que la France se rapproche de la Grande-Bretagne et de la Russie, contre les puissances centrales.

L'ouvrage de Georges Bienaimé, *La Diète de Galicie. Ses tendances autonomiques* (1910), est un travail de juriste. Il reste utile à consulter pour son analyse minutieuse des réformes électorales et de l'évolution du *Landtag* de Galicie. Mais il se révèle fort contestable dans ses jugements sur les Ruthènes et sur les Juifs. Bienaimé place les Polonais au-dessus des autres nationalités de cette province, ce qui le conduit à trouver naturels les avantages concédés à la nationalité polonaise dans le système habsbourgeois. Comme Chéradame, il estime que ce qu'il appelle « le slavisme » des peuples d'Autriche-Hongrie « peut devenir l'adversaire du russisme » (p. 5). Il considère comme positif pour la Galicie le bilan des gouvernements Taaffe et Badeni, de 1879 à 1897 : construction de routes et de chemins de fer, développement des banques, de l'économie galicienne en général, du système scolaire. Il souligne l'urgence de voir aboutir les projets de réforme électorale de la Diète de Lemberg lancés en 1907 (le suffrage universel a été introduit en 1907 pour les élections au Reichsrat de Vienne, mais la répartition en curies et le système censitaire sont toujours en vigueur pour la Diète de Lemberg) : Georges Bienaimé a saisi l'importance du projet de ce qu'on appelle le « Compromis galicien », qui aurait dû aboutir à la mise en place d'un nouveau système de curies, plus conforme aux réalités démographiques et à l'importance des nationalités en présence en Galicie, si la réforme, finalement adoptée en 1913, avait eu le temps de produire ses effets avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

17. Les enseignements d'Anatole Leroy-Beaulieu (de même que ceux d'Albert Sorel et d'Albert Vandal) à l'École des sciences politiques, où Marcel Proust fut inscrit en 1890-1892 dans la section diplomatique, combinés à des extraits de la *Revue de Paris* et de la *Revue des deux mondes*, ont fourni à l'auteur de *À la recherche du temps perdu* les points de vue sur la politique européenne qui s'expriment par la bouche du marquis de Norpois.

Dans le passage qu'il consacre au « parti sioniste » de Galicie, Georges Bienaimé tient ces propos désobligeants : « Les sionistes [...] songeaient à reconstituer en Judée, en Mésopotamie ou même en Ouganda, un État juif », mais à présent, écrit-il, ils voudraient le faire « en Pologne russe et autrichienne » (p. 168). C'est une allusion bien sommaire au mouvement national juif¹⁸ qui affirmait la possibilité de concevoir une nationalité juive en Galicie¹⁹.

En conclusion, nous pouvons réfuter l'idée, souvent formulée, que la Galicie était un territoire inconnu des Français. Depuis les années 1870, les études précises et documentées en langue française sur tous les aspects importants de la Galicie s'étaient multipliées. La discussion française sur les problèmes de l'Autriche-Hongrie se fondait sur des informations et des analyses qui allaient bien au-delà des stéréotypes et des préjugés. Beaucoup des choses que l'on redécouvre aujourd'hui étaient assez bien connues à la Belle Époque.

18. Cf. Gaisbauer Adolf, *Davidstern und Doppeladler. Zionismus und jüdischer Nationalismus in Österreich 1882-1918*, Vienne, Böhlau, 1988.

19. Par la suite, la sympathie de Georges Bienaimé pour la cause polonaise, mais aussi ses tendances anti-ruthènes et antisémites, s'accroissent. Dans sa conférence du 20 juin 1914 sur « la Pologne économique » (*Bulletin de la société de géographie commerciale de Paris*, vol. 37, 1915, p. 128-164), il affirme (p. 159) que « les Juifs sont un autre danger pour les intérêts économiques des Polonais. [...] La Galicie est la terre d'élection de la race juive. "La Pologne, écrivait jadis Élisée Reclus, est le centre de la toile d'araignée dont les Juifs ont tendu le fin réseau sur tout le continent" ». Dans *Ce qu'il faut savoir sur la question polonaise* (novembre 1918), Paris, sans date, imprimerie H.-L. Motti, p. 27, Georges Bienaimé écrit : « L'influence pangermaniste de Berlin s'opposa à une politique sincèrement libérale en Galicie, comme dans le reste de l'Empire. [...] Vienne trahit les Polonais en encourageant et en excitant en cachette le nationalisme des Ruthènes. » Il parle, à propos des Ruthènes (p. 28 sq.) de « Popes à demi ignorants [...] vivant au milieu d'un peuple ignare ». En 1932, il préfacera le libelle d'Olgierd Czarnowski, *Conditions ethnographiques des anciennes provinces orientales de la Pologne*, Paris, Librairie franco-polonaise et étrangère, 1932, dédié au maréchal Pilsudski, dans lequel l'auteur prétend que les frontières de la Pologne s'étendent jusqu'à Kiev et jusqu'à Witebsk. Georges Bienaimé, dans cette préface (p. xxii sq.), revendique pour la Pologne « les districts d'Ukraine et de Ruthénie blanche anciennement polonais, que le traité de Riga de 1921 a abandonnés à Moscou », ajoutant : « C'est un principe bien trop rigide qui considère comme Russes les orthodoxes et comme Polonais les catholiques. [...] Il y a aussi de nombreux Polonais orthodoxes. »

Bibliographie

- Anonyme, « Essais d'histoire contemporaine. Une réforme politique en Autriche », *Revue des deux mondes*, vol. 106, seconde période, 43^e année, 15 août 1873, p. 955-966.
- ASSELINÉ Louis, *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*, Paris : Germer Baillière, 1877.
- AUERBACH Bertrand, *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, Paris : Germer Baillière - Félix Alcan, 1898 ; Paris, Félix Alcan, 1917.
- BIENAIMÉ Georges, *La Diète de Galicie. Ses tendances autonomiques*, thèse pour le doctorat, Université de Paris, Faculté de droit, Paris : Librairie nouvelle de droit et de jurisprudence Arthur Rousseau, 1910.
- CHÉRADAME André, *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du xx^e siècle*, Paris, Plon-Nourrit, 1^{er} 1901, 4^e 1906 ; *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche*, Paris : Plon-Nourrit, 1902.
- EISENMANN Louis, « L'Autriche-Hongrie depuis 1871 », in : *Le Monde contemporain, 1870-1900*, Paris : Armand Colin, 1904, p. 165-202 (= *Histoire générale du iv^e siècle à nos jours*, sous la direction d'Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, tome XII).
- GUMPLOWICZ Louis (Ludwig), « Mouvement social. Autriche », *Revue internationale de sociologie*, vol. 3, 1895 (février), p. 142-149.
- HENRY René, *Questions d'Autriche-Hongrie et question d'Orient*, préface d'Anatole Leroy-Beaulieu, Paris : Plon-Nourrit, 1903.
- HIMLY Auguste, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, Paris : Hachette, 1876, 2 vol.
- LAVELEYE Émile de, « L'Allemagne depuis la guerre de 1866. V : L'Autriche et sa constitution nouvelle », *Revue des deux mondes*, vol. 74, seconde période, 38^e année, 1^{er} avril 1868, p. 529-566.
- LAVELEYE Émile de, « L'Allemagne depuis la guerre de 1866. XI : La question polonaise et la question ruthène en Galicie », *Revue des deux mondes*, vol. 83, seconde période, 39^e année, 15 octobre 1869, p. 831-867.
- LÉGER Louis, *Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1878*, Paris : Hachette, 1879 (Histoire universelle, sous la direction de Victor Duruy).
- LÉVY Daniel, *L'Autriche-Hongrie. Ses institutions et ses nationalités*, Paris : Didier, 1871.
- RECLUS Élisée, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes*, vol. III, *L'Europe centrale (Suisse - Austro-Hongrie - Allemagne)*, Paris : Hachette, 1878.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER, « L'Autriche et la Bohême en 1869. La question tchèque et l'intérêt français », *Revue des deux mondes*, vol. 82, seconde période, 39^e année, 1^{er} août 1869, p. 513-544.

SMOLKA Franciszek, *Autriche et Russie*, préface Henri Martin, Paris : Amyot, 1869.

WEIL Georges, *Le Pangermanisme en Autriche, ses causes, ses origines, son histoire, ses éléments et son avenir*, préface d'Anatole Leroy-Beaulieu, Paris : A. Fontemoing, 1904.

La Galicie comme métaphore. Regards croisés de Joseph Roth et Miroslav Krleža

— Daniel Baric

Maitre de conférences à l'Institut d'Études germaniques
de l'Université François-Rabelais de Tours

DANS SON ŒUVRE DRAMATIQUE intitulée *Galicie*, que l'écrivain croate Miroslav Krleža (1893-1981) achève à l'issue de la Première Guerre mondiale, une journée sur le front austro-russe révèle les tensions à l'œuvre dans une société habsbourgeoise en crise. La pièce se déroule « en Galicie à l'automne 1916 » sur le front autrichien, à la veille d'une offensive russe. Le paysage galicien y apparaît à travers les dialogues et l'action comme l'enjeu d'une définition personnelle des personnages face à la guerre. Ainsi, dans la scène suivante entre le capitaine Walter et le porte-drapeau Šimunić.

Walter – Tu es en Galicie *weißt du*¹, *kleines Baby*, *du bist in Galizien!* Tu as étudié ce qu'est la Galicie, mais sais-tu bien ce que c'est que la Galicie ?

Porte-drapeau – Je connais par cœur toute la situation sur le front nord-est, j'ai eu d'excellentes notes en géographie militaire : *Königreich Galizien und Lodomerien nebst Großherzogtum Krakau und Auschwitz und Zator, 78 500 km², an der russisch-polnischen Grenze mit Schlesien [...]*

Walter – *Halt, halt! Stop! Luzk-Rowno-Dubno meinst du, und die Złota Lipa mit Nebenflüssen, das wäre Galizien! So ein strategisches Dreieck irgendwo an der Karte, so meinst du, jawohl, so ein Ziegelofen und eine Mühle, ein Terrain*

1. Seuls sont traduits en français les passages figurant en croate dans le texte original. Les nombreuses interpolations en allemand, compréhensibles pour le public croate et yougoslave de l'entre-deux-guerres, ne le sont pas.

überhaupt und so, das, meinst du, wäre Galizien, was? Jawohl, ein Terrain wie auf einem Terraintisch: Ziegelöfen und passierbare Waldwege und Stützpunkte? Avez-vous beaucoup été voir sur le terrain ? Qui était votre professeur de tactique militaire ?

Porte-drapeau – Hauptmann Nawratil. Zum Generalstab zugeteilter, achtzehnter Kriegsschüler!

Walter – Dann war er ein ganz gewöhnliches Schwein! Alle Kriegsschüler sind Schweine, verstehst du? [...] Premiers de classes, intrigants [...] unsolides Pack, der Teufel soll sie holen! Ich mag sie nicht, diese Pedanten und Kabinetsstreber, Dreckfresser und Speichellecker, alle zusammen! Die schauen auf uns Truppenoffiziere so von oben herab, aus ihrer Vogelperspektive, sie spielen nur so mit uns herum, als ob wir bleierne Soldaten am Terraintische wären! [...] Hier wirst du die Terrainlehre auswendig lernen, wart du nur, mit deinen blutigen Gedärmen wist du hier das Terrain rotfärben, weißt du, blödes Baby! Et tu dis que tu étais excellent en géographie, à l'école militaire² ?

La Galicie de Krleža est un champ de bataille où s'affrontent en premier lieu les officiers et les soldats de l'armée impériale et royale entre eux, où les plus gradés éprouvent un certain plaisir à regarder les nouveaux venus sur le front, face à la peur de l'ennemi et de la mort perdre leurs illusions sur le sens de cette guerre³. L'armée austro-hongroise déployée sur le front galicien apparaît dans cette pièce comme un système impitoyable où les officiers s'arrogent un pouvoir de vie et de mort sur les simples soldats et les civils, qu'ils soient croates, ukrainiens ou juifs.

Il s'agit en somme d'une tout autre Galicie que celle évoquée par Joseph Roth (1894-1939), qui occupe une place particulière dans l'imaginaire littéraire. Point de référence, source de réflexions incontournable sur cette région, mais aussi plus généralement sur l'Empire des Habsbourg, la Galicie de Joseph Roth, celle décrite dans les articles du journaliste ou dans les œuvres de fiction, constitue une image diamétralement inversée de celle de Krleža⁴. Ces deux visions

2. Krleža Miroslav, *Galicija*, Zagreb, Ljevak-Matica Hrvatska-HAZU, 2002, p. 42-43.

3. Un recueil d'articles permet d'envisager tout particulièrement la période de l'entre-deux-guerres dans son contexte culturel : Lauer Reinhard (éd.), *Künstlerische Dialektik und Identitätssuche. Literaturwissenschaftliche Studien zu Miroslav Krleža*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

4. Sur le paysage littéraire galicien, notamment à travers les écrits de Joseph Roth, voir entre autres les ouvrages collectifs suivants : Kaszyński Stefan H., *Galizien – eine literarische Landschaft*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 1987 ; Rinner Fridrun, Zerinschek Klaus (éd.), *Galizien als gemeinsame Literaturlandschaft*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft, 1988.

de la Galicie se sont pourtant développées parallèlement : nombreux sont les éléments biographiques qui rapprochent les deux auteurs.

Vies parallèles

Joseph Roth et Miroslav Krleža sont des écrivains qui appartiennent à la même génération⁵. Nés respectivement en 1894 et 1893, l'un en Galicie, l'autre en Croatie, ils ont vingt ans lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Ils ont tous les deux éprouvé dans leur jeunesse de l'exaltation, ou du moins un goût très prononcé pour l'univers militaire : Roth s'est porté volontaire pour servir l'Empire par les armes au début du conflit. Krleža a participé aux guerres balkaniques en 1913, sur le front macédonien, où il a fait l'expérience traumatisante d'être pris pour un espion à la solde des Autrichiens par ceux qu'il avait décidé de rejoindre au péril de sa vie. Cette expérience réelle de la guerre, vécue pour un but auquel il adhéraient, l'unité des Slaves du Sud, l'a rendu tout d'abord méfiant et critique à l'égard de la hiérarchie militaire, puis violemment opposé à elle. L'envoi au front a lieu pour tous les deux en 1916, après une année de formation militaire, à Vienne pour Roth et Zagreb pour Krleža. Tous deux se retrouvent en Galicie à la fin de l'été 1916. Il n'est pas sûr qu'ils s'y soient rencontrés, ni qu'une telle rencontre se produisit plus tard. Miroslav Krleža, qui a vécu jusqu'en 1981, connaissait les œuvres de Joseph Roth et s'est exprimé sur lui⁶, mais sans dire qu'il le connut personnellement, ce qu'il aurait sans doute fait si tel avait été le cas. Ils ont connu le même paysage, les mêmes villes, les mêmes populations de Galicie au même moment, alors que les jours raccourcissaient, que l'offensive russe de Broussilov battait son plein et que l'empereur François-Joseph vivait ses derniers jours.

Pour l'un comme pour l'autre, l'épreuve du feu sur le front galicien est de courte durée. Elle est néanmoins très marquante. Krleža voit périr des camarades de l'école de cadets qu'il a fréquentés à Budapest, à l'académie militaire Ludovika. Joseph Roth s'est exprimé de manière négative sur l'armée lorsqu'il

5. Sur la biographie de Roth, l'ouvrage de David Bronsen reste incontournable (*Joseph Roth*, Paris, Seuil, 1994. Traduit de l'allemand par René Wintzen. Les références sont faites ici à l'édition originale : Cologne, 1974). La bibliographie sur Krleža en croate est abondante (cf. les ouvrages de Stanko Lasic). Deux monographies parues en hongrois font le point sur le parcours littéraire dans son environnement culturel et politique : Imre Bori, *Miroslav Krleža*, Novi Sad, Forum, 1976 ; György Spiró, *Miroslav Krleža*, Budapest, Gondolat, 1981. Ce dernier est également le traducteur de la pièce *Galicie* en hongrois (*Miroslav Krleža, Drámák*, Budapest, Európa, 1980).

6. Predrag Matvejević, *Razgovori s Krležom* [Conversations avec Krleža], Zagreb, Naprijed, 1969.

en faisait partie, mais non après son retour à la vie civile⁷. Cette expérience militaire fut interrompue par des problèmes de santé qui les exemptent au bout de quelques mois d'un service actif. Joseph Roth est bientôt jugé inapte au service actif et, basé à une dizaine de kilomètres en arrière du front, reçoit pour tâche de rédiger des comptes rendus pour la hiérarchie militaire⁸. Roth reste plus longtemps que Krleža en Galicie, mais quitte le front et rejoint bientôt Lemberg, où il travaille dans un service de presse. Krleža est rappelé à Zagreb, où il est rattaché comme traducteur au service des armées.

Tous deux commencent peu après leur retour du front à publier régulièrement dans la presse, de Vienne et Prague pour Roth, de Zagreb pour Krleža. À la fin de la guerre, Roth s'installe à Vienne où il entame une carrière de journaliste⁹. Krleža devient en 1919 rédacteur en chef de la revue *Plamen* [La flamme] et débute une carrière d'écrivain.

La Galicie apparaît d'abord dans les textes journalistiques de Roth (*Reise in Galizien*, paraît en feuilleton dans la *Frankfurter Zeitung* en 1924), avant d'être évoquée dans son roman *La Marche de Radetzky* auquel il se consacre à partir de la fin des années 1920. Krleža quant à lui revient aussi au début des années 1920 sur la Galicie à travers une suite de nouvelles, parues sous le titre *Mars, Dieu croate* (1922), où le front galicien sert épisodiquement de toile de fond. À ce cycle peut se rattacher une pièce précisément intitulée *Galicija* [Galicie], que Krleža retravaille durant toute sa vie, modifiant le titre (*Galicija* devient *Kroaten-Lager*, puis de nouveau *Galicija*¹⁰), retranchant des épisodes, des personnages, mais dont la structure reste inchangée, celle d'une journée de guerre vue du côté des forces armées autrichiennes, minées par le doute, le dégoût, l'incompétence des supérieurs, à la veille d'une offensive russe.

L'image de la Galicie qui se retrouve dans les écrits des années 1920 et du début des années 1930 chez ces deux auteurs acquiert tout son relief par le contraste signifiant qui apparaît avec celle de Vienne. *La Marche de Radetzky* et les nouvelles de *Mars, Dieu croate* ne se déroulent pour l'essentiel pas à Vienne, mais la capitale impériale est présente par ce qu'elle incarne pour les personnages. Ville rêvée, elle forme une coulisse pour les scènes de rencontres amoureuses : Carl Joseph von Trotta dans *La Marche de Radetzky* rencontre

7. Bronsen D., *Joseph Roth...*, *op. cit.*, p. 178.

8. *Ibid.*, p. 173.

9. Sur l'œuvre de journaliste de Roth, voir : Baric Daniel, « Joseph Roth et l'art du reportage à l'époque de la Nouvelle Objectivité », *Communications*, 71, 2001, p. 13-49.

10. Voir sur l'histoire de la rédaction et les titres donnés à la pièce l'avertissement des éditeurs de *Galicie* (*op. cit.*, Zagreb, 2002, p. 315-325).

madame von Taussig à la gare de Vienne et passe des fins de semaine en sa compagnie. Le capitaine von Trotta n'apprécie pas ce que lui dit au cours d'une conversation le fils du maître de chapelle, qui avoue s'y être ennuyé. Pour le capitaine von Trotta, cette attitude est incompréhensible. Son image d'une ville idéale, vers laquelle tous les sujets de la monarchie devraient tendre, est mise à mal. C'est le signe qu'une nouvelle époque commence. Dans une des nouvelles de *Mars, Dieu croate*, le capitaine Ratković rêve d'une vie passée en compagnie de son amante à Vienne. Il lui propose des retrouvailles à Vienne, là où ils s'étaient rencontrés l'année précédente. Ce séjour à Vienne avait été « le point culminant de ce roman, qui en fait n'était pas un roman, mais plutôt une petite nouvelle ». Le passage par Vienne apparaît comme le moment le plus romantique d'une existence vouée à la médiocrité et devient ainsi lui-même un moment manquant cruellement de consistance et d'intensité réelles. Le *Journal* tenu en 1919 par Krleža révèle que pour lui le « provincialisme » n'est pas lié à une ville de la Monarchie austro-hongroise en particulier : Vienne, Pest ou Zagreb en sont autant victimes. Vienne a pour seul avantage d'avoir été, du point de vue de Zagreb, depuis l'époque de Grillparzer jusqu'à la Sécession, « une sorte de fenêtre ». Si Vienne semble intéressante pour Krleža, ce n'est pas la culture viennoise qu'il cherche à Vienne, mais celle qui y arrive depuis d'autres capitales culturelles. L'attachement à Vienne est chez les personnages de Roth comme de Krleža, et pour leurs créateurs, le signe d'un lien maintenu avec la monarchie. L'éloignement ressenti par rapport à la capitale signifie que se produit un effacement du lien affectif avec l'État des Habsbourg qui mène une guerre sur le front galicien.

Galicie : le paysage et les langues

Pour Roth et pour Krleža, la Galicie occupe une place importante dans leur œuvre, liée à une étape marquante de leur jeunesse. Pour Roth, c'est le lieu par excellence de l'enfance et de la jeunesse. Le souvenir nostalgique a certainement pu être chez lui un élément déterminant dans son écriture. La Galicie apparaît ainsi comme *locus amoenus*, notamment dans la description de la nature, que le lieutenant Trotta découvre pour la première fois : « Le printemps, arrivé depuis longtemps à l'intérieur de l'Empire, venait de faire son apparition ici [...] Les violettes étaient déjà en fleur dans les forêts humides. Les grenouilles coassaient dans les marais infinis. » Pour Carl Joseph, la Galicie est auréolée d'une qualité particulière, c'est « la sœur septentrionale de la Slovénie », ce qui veut dire qu'il devrait s'y sentir comme chez lui, comme sur la terre de ses ancêtres. Une atmosphère d'authenticité y règne : « La nature avait forgé un

horizon sans fin autour des hommes à la frontière et elle les entourait d'un noble cercle de forêts vertes et de collines bleues. » La nature est appréhendée par tous les sens. Cette relation idyllique ne dure certes pas. Le marais exhale de l'étrangeté et quelque chose d'inexplicable. Carl Joseph pressent combien ces marais galiciens peuvent être tristes et dangereux. L'image de la Galicie est ambivalente chez Roth : si elle est bien une « métonymie de l'Empire des Habsbourg¹¹ », elle peut devenir étrangère et hostile. Carl Joseph ne réussit d'ailleurs pas à se sentir réellement chez lui dans ce paysage et cet environnement humain. Dans les articles de 1924, *Le Voyage en Galicie*, ces marais, cette boue subissent une transmutation. Dans les premières lignes sont évoqués les corps des soldats tyroliens et des Allemands, ces Européens de l'Ouest dont la décomposition dans la terre galicienne lui procure son humus et sa fertilité, au sens premier, agricole, mais aussi au sens figuré, celui d'une originalité et d'une fécondité intellectuelle et spirituelle¹².

Chez Krleža en revanche, il n'y a pas d'ambivalence. Son expérience de ce paysage durant la guerre a marqué sa perception de la Galicie. Il l'a connue comme lieu de combats acharnés et elle reste profondément attachée dans ses souvenirs à cette vision. Dans les nouvelles qui forment le recueil *Mars, Dieu croate*, elle apparaît comme lieu d'affrontements (« La bataille de Bistrice Lesna », « Baraque 5 bis »). Dans « Les Trois soldats » (« Tri domobrana¹³ »), pour le capitaine Ratković qui doit y emmener sa troupe, c'est l'image de l'horreur qu'il ne peut oublier lorsqu'il passe sa dernière nuit à Zagreb en compagnie de sa maîtresse : « et dehors cette neige épaisse ! cette maudite boue galicienne ! cette gale, cette odeur de tabac, cet ennui ! ». Le capitaine « ne sent pas bien en pensant à la réalité de la Galicie, à la boue, aux nuits humides, aux veilles dans les tranchées ».

Dans la « Nouvelle royale hongroise » la description d'un paysage pourrait faire penser à celui de la Galicie : « Le train s'est arrêté et reste ainsi immobile, dans la boue et la neige, tout autour, la terre a été remuée par les taupes et les sabots des chevaux, tout autour c'est le brouillard, un brouillard de plomb, antipathique, infernal, d'un printemps mortellement triste du grand Pharaon, le roi hongrois et croate, François-Joseph I^{er}. » Il s'agit en l'occurrence de la

11. Kłańska Maria, « Die galizische Heimat im Werk Joseph Roths », in : Kessler Michael, Hackert Fritz (éd.), *Joseph Roth. Interpretation, Kritik, Rezeption*, Tübingen, Stauffenburg, 1990.

12. Roth Joseph, « Leute und Gegend », *Werke*, Band 3, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1973, p. 832-836.

13. Cette nouvelle, de même que la « Nouvelle royale hongroise », ne figurent pas dans l'édition française de *Mars, Dieu croate*, Paris, Calmann-Lévy, 1971. Trad. de Janine Matillon.

vision depuis le compartiment d'un train qui s'est arrêté dans les environs de Zagreb, en direction du front de Galicie. La banlieue de Zagreb est déjà annonciatrice de la Galicie, à la différence près qu'à Zagreb il s'agissait encore pour les soldats d'effectuer des exercices de troupe, alors qu'en Galicie les officiers envoient les soldats dans une mort certaine. Le motif de la boue, fréquent chez Krleža, revient lorsqu'il s'agit d'évoquer la vie sur le front de Galicie. La « boue épaisse de Galicie », que des sabots de chevaux en colonne écrasent dans l'obscurité, alors que les roues des charrettes mal huilées avancent, est redoutée par des soldats croates qui doivent partir avec des chaussures percées. Ils sont jetés « dans le brouillard, dans la boue, dans le sang, dans la mort¹⁴ ». Le paysage galicien tend à disparaître derrière l'évocation de la guerre. Même lorsque des généraux se prennent de passion pour la transformation du paysage galicien en lieux plus agréables, en plantant des parcs et des allées, cela ne peut aboutir qu'à une triste entreprise à la Potemkine : recouvrir « toute la pauvre Galicie » de parcs, tracer des allées arborées immédiatement nommées « allée du feld-maréchal Hindenburg », « allée de l'Empereur Guillaume II », qui ne sauraient cacher la pauvreté et la brutalité de la guerre.

Bien différente est la manière qu'a Roth d'introduire dans ses œuvres la diversité des langues dans le paysage galicien¹⁵. Si elle apparaît comme une chance pour la Galicie, un peuple semble faire exception. Ainsi dans la *Marche de Radetzky*, les conflits internes à l'armée apparaissent pleinement dans la scène dans laquelle est annoncé l'assassinat de François-Ferdinand. L'armée se désagrège au moment où les Hongrois commencent à parler entre eux dans leur langue : « le comte Batthyany, ivre, commença à discuter en hongrois avec ses compatriotes [...] ils riaient parfois ensemble. On se sentait blessé, moins en raison du rire qui à cet instant semblait déplacé, que parce qu'il n'était pas possible d'en établir la raison. » Dès lors Jelachich comprend que l'armée n'est certainement plus le pilier le plus sûr de la Monarchie et décide de démissionner de l'armée.

La diversité des langues et des cultures décrite par Joseph Roth dans ses articles sur la Galicie des années 1920 était celle d'une marqueterie colorée. « Lemberg est un point coloré à l'Est de l'Europe, là où n'a pas encore commencé à être multicolore. La ville est un point coloré : rouge et blanc, jaune et

14. « La bataille de Bistrica Lesna », *op. cit.*, p. III.

15. Sur la multiplicité des cultures présente dans son œuvre, voir Pesnel Stéphane, « Une fragile récréation. Les espaces multiculturels dans l'œuvre romanesque de Joseph Roth », *Études germaniques*, 2007.

bleu et un peu noir et jaune¹⁶. » Ce sont les différentes populations, polonaise, ukrainienne, et celles de langue allemande, attachées à l'Empire habsbourgeois après sa disparition, qui sont évoquées. Roth ajoute : « Je ne sache pas que cela puisse porter préjudice à quelqu'un¹⁷. » Cette multiculturalité est discrète, elle n'est pas ostentatoire, comme dans les villes « balkaniques-orientales, comme celle de Budapest par exemple, qui est plus balkanique que les Balkans¹⁸ ». Roth exprime ici une fois de plus, comme dans *La Marche de Radetzky*, sa profonde méfiance à l'égard des Hongrois qui ont fortement contribué à ses yeux à faire éclater l'Empire des Habsbourg. Il note que le sentiment national polonais s'oppose à ce « plurilinguisme » (*Vielsprachigkeit*) omniprésent à Lemberg et en cela les Polonais ont tort. Car « la diversité nationale et linguistique est toujours une force. En ce sens, Lemberg est un enrichissement pour l'État polonais ». Comme la Galicie le fut en son temps pour l'Empire austro-hongrois, semble vouloir dire Roth. Les langues que l'on entendait à Lemberg étaient des manifestations sensibles des multiples liens qui reliaient la ville à d'autres villes de l'empire et au-delà : « On entendait parler russe, polonais, roumain, allemand et yiddish. C'était une petite filiale du vaste monde¹⁹. » La place respective des langues a changé depuis la dissolution de l'État habsbourgeois, mais une certaine diversité s'est maintenue : « Ici on entendait toujours parler allemand, polonais, ruthène. Aujourd'hui, on parle polonais, allemand et ruthène. » Roth livre l'esquisse d'une topographie des langues parlées dans la ville de Lemberg, dans le passé, le présent et l'avenir, tel qu'il lui paraît devoir advenir. « À proximité du théâtre qui délimite le bas de la rue, les gens parlent yiddish. Ils ont toujours parlé ainsi dans cette partie de la ville. Sans doute ne parleront-ils jamais autrement. » Dans cet environnement multilingue, les populations juives gardent leur langue et leur culture, tout en prenant part à la modernité qui s'écrit dans d'autres langues aussi. Roth aperçoit une de ces écoles religieuses juives d'où sont sortis des « savants, écrivains, philosophes des religions européens », de même que des « mystiques, des rabbins et des propriétaires de grands magasins²⁰ ». Figure emblématique de la multiculturalité, la population juive de Galicie se trouve au centre des intérêts de Roth

16. « Lemberg, die Stadt », *Frankfurter Zeitung*, 22 novembre 1924, *Werke III*, op. cit., p. 836-840, ici p. 838.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 837.

à plusieurs reprises dans ses écrits ultérieurs, notamment dans l'essai *Juifs en errance* (1927)²¹, où il formule l'éloge de la mobilité.

Chez Krleža, la multiplicité des langues parlées en Galicie est tournée en dérision. Dans « Baraque 5 bis », des soldats blessés, couchés dans une salle d'hôpital militaire, quelque part « entre Vienne et Moscou, vraisemblablement plus près de Moscou », s'apostrophent dans leur langue respective, crient et chantent en diverses langues, et la communication n'est en fin de compte pas possible²². « Les Hongrois psalmodiaient à leur tour la strophe magyare [...] venait ensuite la troisième strophe [...] mais celle-là écrite dans le croate des domobranes, personne ne la chantait. On la regardait avec des yeux ronds, comme on eût fait d'un parler sauvage des forêts d'Afrique. Un Kaiserjäger de Styrie, dont les lunettes de myope faisaient saillir les yeux verts et transparents, était sur le point de mourir de rire. [...] il était cramoisi, il étouffait, il s'écorchait la langue à vouloir lire ce glorieux chant croate [...]. – *Ha! Ha! Ist das aber wirklich dumm!* [...] ils buvaient et ils riaient, ils se chamaillaient, ils hurlaient, c'était Babylone ! Un homme avait appris quelques mots d'italien avec les prisonniers et criait à pleine voix – *Porca Madonna ! Io parlo italiano ! Porca, porca, porca Madonna*²³ ! » Les blessés de guerre de cette armée en viennent immédiatement aux mains avant que toute l'absurdité de cette scène et de cette situation n'apparaisse à l'un des principaux protagonistes, le soldat Vidovitch : « Pourquoi suis-je venu au monde, y a-t-il un sens à tout cela ? Naître dans cette imbécile civilisation de café-concert ! Une opérette, sans vraie tristesse²⁴ ! »

Dans les écrits dramatiques de Krleža de l'après-guerre, la Galicie reste liée à l'évocation d'une guerre absurde, menée par des incompetents. A travers la mise en scène de la guerre, la multiplicité des langues et des cultures apparaît sur un mode grinçant également dans *Galicie*. Au premier acte, un pope ukrainien est arrêté à Horovitz par l'armée autrichienne. Le cadet Horvat pense qu'il a été fusillé uniquement parce qu'il écrivait en cyrillique. Son camarade l'officier Gregor, contrepoint à l'exaltation du jeune soldat croate, pense qu'il s'agit de la responsabilité des Ukrainiens eux-mêmes : « Ce sont ses Ukrainiens qui l'ont dénoncé, des austrophiles *schwarz-gelb*, "aula est pro nobis", comme chez nous, des règlements de compte politiques, une bande de criminels²⁵... »

21. Roth Joseph, *Juifs en errance*, Paris, Seuil, 1985. Trad. de Michel-François Demet. Titre original : *Juden auf Wanderschaft*.

22. *Mars, Dieu croate*, op. cit., p. 29.

23. *Ibid.*, p. 30-32.

24. *Ibid.*, p. 34.

25. *Galicija*, op. cit., p. 32.

La situation ukrainienne, dans le contexte galicien, est présentée comme le miroir de la situation croate. La veuve du pope cherche à intervenir auprès des plus hauts gradés de l'armée, mais elle est arrêtée pour atteinte à la dignité de l'empereur et exécutée.

La population juive apparaît dans la pièce *Galicie* comme la seule qui peut quitter la province. En cela, Krleža s'accorde avec Roth. Au cours de l'acte II, un personnage juif fait une apparition, dans l'obscurité, en passant près de Gregor et Horvat. Gregor lui demande d'où il vient, et celui-ci répond « servilement », « en s'inclinant jusque terre » :

« *Aus Ägypten, mein Herr Hauptmann, bitte sehr! Guten Abend, meine Herren, wünsch ich den Herren! Guten Abend, meine Herren! Ich habe in Tarnowitz einen Tabakladen gehabt, ist mir gestern aber abgebrannt. Wünschen die Herren Offiziere einen guten Schnaps vielleicht, bitte sehr, oder Pfefferkuchen ist gefällig vielleicht, gekochte Eier, Salami...* »

Gregor – *Und was machen Sie hier ? Wohin gehen Sie ?*

Le Juif – *Einen Ausweg suche ich, Herr Major, bitte schön ! Vielleicht find ich ihn wo ! Wir suchen schon lange einen Ausweg. In Holland hab ich Verwandte, in Rotterdam, Herr Major, ich werde auswandern irgendwohin ! Nach Indien. Nach Ceylon. Nach Kalifornien ! Gute Nacht wünsch ich den Herren, ich empfehle mich... !* Il disparaît comme une ombre dans l'obscurité. Pause. Canonnade.

Horvat – *Voilà sept mille ans qu'il voyage avec pour bagage de l'eau de vie et des œufs durs, alors que nous, nous crevons comme des chiens dans la pluie, dans la boue. Il va en Hollande, il vient d'Égypte ! Heureux homme²⁶ ! »*

La population juive apparaît dans la pièce comme la seule qui peut quitter la Galicie et pour cette raison lui échoit un sort enviable, malgré son statut social défavorisé. La figure du Juif errant qui passe par la Galicie perd ici toute connotation négative. S'il y a bien un point d'accord entre les deux auteurs sur la positivité de la mobilité des Juifs, l'éloge qui en est fait par l'officier dans *Galicie* vaut non pas dans l'absolu, comme chez Roth, mais en ce qu'elle permet de s'échapper de la Galicie.

La diversité des cultures et des langues propre à la Galicie est tournée en dérision par Krleža, qui voit en elle, dans son incapacité à faire naître une véritable communication, le symbole de l'échec de l'Empire des Habsbourg ou de l'impossible tâche devant laquelle il se trouvait. Cette diversité est vue par Roth en revanche comme la marque d'une élection de cette terre, qui doit racheter sa misère et ses malheurs, et en faire un modèle pour l'Europe de l'Ouest et

26. *Galicija, op. cit.*, p. 90-91.

le monde. Dans le *Voyage en Galicie* de 1924, Roth parle explicitement de la nécessité de réhabiliter une province qui souffre d'une mauvaise réputation indue. La diversité des langues est perçue par Roth non pas comme une juxtaposition potentiellement babélique, mais comme un multilinguisme pacifique, et la diversité des peuples apparaît comme un exemple de multiculturalité à défendre, en ce qu'elle est redemptrice pour une région périphérique et pauvre comme la Galicie.

Sipolje, le lieu de l'origine de la famille du héros de Solférino dans la *Marche de Radetzky*, n'existe pas sur la carte de Slovénie. Ce n'est sans doute pas un hasard : il s'agit d'un lieu utopique, celui d'un refuge pour le descendant de l'illustre héros. Il en va de même pour l'auteur du roman qui, alors que la Galicie réelle est devenue polonaise, reconstruit dans la fiction les lieux de son enfance et de sa patrie perdue, après avoir dans les articles journalistiques plaidé pour la plus grande continuité possible avec la Galicie habsbourgeoise. Les articles de Roth furent publiés dans les journaux les plus en vue du monde germanophone de l'entre-deux-guerres et lui valurent une renommée bien établie de styliste hors pair, que le roman *La Marche de Radetzky* couronna en 1932.

Le contexte dans lequel Krleža travaille à sa pièce et celui dans lequel s'effectue sa réception dans l'entre-deux-guerres est entièrement différent. Lorsqu'il élabore la pièce *Galicie*, il croit en la possibilité d'une libération sociale des paysans de la Monarchie habsbourgeoise par une révolution sur le modèle soviétique. Il n'est pas sans intérêt de suivre le sort de cette pièce, révélateur des tensions à l'œuvre face à l'arrière-plan politique et culturel qui apparaît dans *Galicie*. La naissance de l'État soviétique explique en grande partie pourquoi la réception en fut particulièrement heurtée. La première de la pièce devait avoir lieu le 30 décembre 1920 au Théâtre national de Zagreb. La représentation fut cependant annulée pour cause de « grève générale et agitations communistes », comme le firent savoir en termes officiels les autorités²⁷. La presse officielle à Belgrade annonça pourtant un échec retentissant de la pièce et le mécontentement du public. Publiée en 1922, la pièce est jouée en Yougoslavie en 1937, à Osijek en Croatie et Skopje en Macédoine, avant d'être reprise en 1938 à Belgrade, au Théâtre national. Le ministre de la Culture du gouvernement yougoslave Anton Korošec, un jésuite d'origine slovène, assiste à la deuxième représentation. À la fin du premier acte, il interrompt la pièce depuis sa loge, exige à voix haute que la représentation soit immédiatement interrompue. Il est finalement convaincu par son entourage de laisser jouer la pièce jusqu'au bout,

27. Sur la réception de la pièce, voir la postface à l'édition *Galicija*, *op. cit.*, p. 315-325.

pour la dernière fois. La pièce fut de fait retirée du répertoire après cette représentation belgradoise. Elle pouvait en effet sembler inacceptable pour ce haut représentant du Royaume de Yougoslavie. Même si c'est l'Autriche-Hongrie qui y est représentée par des personnages immoraux, les scènes qui se déroulent en Galicie en 1916 suscitèrent le rejet du représentant de l'État bâti sur les ruines du défunt Empire des Habsbourg. Au-delà de la thématique sociale, l'effet de miroir entre les deux États fondés sur l'adhésion de divers peuples à une dynastie régnante a pu lui sembler trop dérangent. Ainsi, la *Galicie* de Krleža peut être lue comme une métaphore de la décadence, inéluctable à ses yeux, de l'Empire des Habsbourg. Sa réception chahutée et finalement interdite fait d'elle également la métaphore de l'État multinational qui a succédé à celui des Habsbourg.

Claudio Magris note dans *Danube* à propos de Krleža que sa « critique des Habsbourg est certes factieuse et unilatérale – comme le sont, à l'opposé, maintes idéalizations nostalgiques de l'Empire – mais la vérité poétique et morale a parfois besoin de ce sectarisme passionné pour saisir, au-delà de la déformation exaspérée, un moment essentiel de la vie et de l'Histoire²⁸ ». L'évocation de la Galicie chez Roth, dans sa prose journalistique comme dans ses œuvres de fiction, peut certainement être lue comme un autre pôle, idéalisant, de la représentation de cette province chez Krleža. En dernier ressort, ces deux évocations donnent à percevoir, par la force métaphorique qui leur est conférée, deux interprétations opposées de ce que fut la Galicie, et à travers elle, de ce que fut l'Empire habsbourgeois. Elles peuvent à ce titre inviter à construire et déconstruire d'autres interprétations, comme autant de tentatives pour en approcher « la vérité poétique et morale ».

28. Magris Claudio, *Danube*, Paris, Folio, 1990, p. 353. Traduction de Jean et Marie-Noëlle Pastureau.

Imaginaire et problématique des deux mondes dans *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth et dans *Les Désarrois* de l'élève Törless de Robert Musil

Philippe Chardin

Professeur de Littérature comparée à l'Université François-Rabelais de Tours

L'ANGLE DE COMPARAISON qui vient tout de suite à l'esprit dans le cas des deux écrivains auxquels sera consacrée cette communication – et qui vient en particulier à l'esprit de Soma Morgenstern, l'ami de Joseph Roth, Juif galicien venu comme lui faire ses études à l'université de Vienne en 1913, qui a présenté autour de 1930 l'un à l'autre Roth et Musil – est que l'on se trouve en présence de deux grands écrivains autrichiens dont les chefs-d'oeuvre romanesques respectifs, aux dates de parution légèrement postérieures à l'entrevue en question (ce que déplore Morgenstern qui pense que cela eût pu constituer entre eux un sujet d'échanges fructueux et un terrain d'entente¹), mettront en scène, avec à la fois ironie et nostalgie, le monde d'hier, la « Cacanie », l'empire défunt des Habsbourg durant l'avant-guerre de 1914. Tel est l'angle de comparaison que j'avais moi-même privilégié dans ma thèse en incluant *La Marche de Radetzky* et *L'Homme sans qualités* au sein d'un ensemble plus large constitué par une dizaine de grands romans européens de la première moitié du xx^e siècle qui mettaient en scène l'avant-guerre de 1914². Mais la

1. Morgenstern Soma, *Fuite et fin de Joseph Roth Souvenirs (Joseph Roths Flucht und Ende Erinnerungen*, Zu Klampen Verlag, 1994), trad. de l'all. par Denis Authier, Liana Levi, 1997, p. 93.

2. Voir Chardin Philippe, *Le Roman de la conscience malheureuse, Svevo, Gorki, Proust, Mann, Musil, Martin du Gard, Broch, Roth, Aragon*, Genève, Droz, 1983 (« Titre courant », 1998).

comparaison de *Radetzkymarsch* et des *Verwirrungen des Zöglings TörleB*, moins souvent abordée, m'a semblé pouvoir particulièrement bien correspondre au sous-titre « cultures en contact », de ce colloque sur la Galicie organisé par Jacques Le Rider et par Heinz Raschel, et aussi à cette mise en rapport entre un imaginaire fictionnel et des problématiques historiques³ qui représente l'un des aspects les plus intéressants de manifestations pluridisciplinaires comme celle-ci, réunissant en particulier des littéraires et des historiens. J'envisagerai donc successivement ici : la dialectique de l'ordre et du désordre dans les deux romans, qui recouvre en une large mesure la confrontation de l'ordre des pères qui vacille ou qui perd son autorité, et du désordre, désespéré ou délibéré et provocateur, qui règne dans l'univers mental des fils ; puis les confrontations successives ou simultanées entre deux mondes : le centre et la périphérie, le haut et le bas, « le monde d'avant », d'apparence idyllique, et le « monde d'après », dégradé et chaotique, qui succède à une espèce de Chute. Je me demanderai ensuite comment, à partir d'un même microcosme fictionnel exemplaire, Musil et Joseph Roth rendent visible et même prophétisent le macrocosme, en particulier le macrocosme historique.

La dialectique de l'ordre et du désordre a fait l'objet, respectivement chez Musil et chez Roth, de brillantes thèses émanant de Stéphane Gödicke et de Stéphane Pesnel, thèses publiées sous le titre de *Désordres et transgressions chez Robert Musil*⁴ et de *Totalité et fragmentarité dans l'oeuvre romanesque de Joseph Roth*⁵. Il est en effet manifeste que, dans les romans que nous avons privilégiés ici, l'ordre ancien vacille. Ordre fantomatique, pétrifié, symbolisé par le petit théâtre de marionnettes dans la petite gare-frontière sur lequel s'ouvre le roman de Musil : théâtre d'ombres dans l'ensemble odieux et dérisoire dans *Les Désarrois de l'élève Törless*, théâtre d'ombres plus pathétique dans le roman de Joseph Roth, dans lequel prédominent, à l'égard de ces spectres, non l'animosité et le mépris, mais la pitié et la nostalgie. À l'ordre institutionnel ancestral – scolaire, impérial, militaire, clérical – du monde des pères (qui est aussi bien sûr dans *La Marche de Radetky* celui des grands-pères...) s'opposent le désordre subi (chez Roth) ou le désordre expérimental en partie choisi (chez Musil)

3. Voir en particulier dans cette perspective méthodologique appliquée à l'Europe centrale, parmi les nombreux ouvrages publiés par Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, PUF, 1990 ou, en collaboration avec Fridrun Rinner, *Les littératures de langue allemande en Europe centrale des Lumières à nos jours*, PUF, 1998.

4. Gödicke Stéphane, *Désordres et transgressions chez Robert Musil*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006.

5. Pesnel Stéphane, *Totalité et fragmentarité dans l'oeuvre romanesque de Joseph Roth*, Peter Lang, 2000.

du monde des fils. Tant ces oeuvres apparaissent aussi, selon l'expression que Joseph Roth, admirateur de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, appliquait à l'un de ses premiers romans, *Rechts und Links*, comme des « romans de génération⁶ ». À l'observance des lois et aux fidélités aux institutions ancestrales des pères s'opposeront les extravagances ou les expérimentations déviantes de toutes sortes du fils (adultères tragiques, dettes considérables, alcoolisme et, pour finir, démission de l'armée dans le cas de Charles-Joseph, transgressions multiples liées à « l'affaire Basini » qui échappe complètement à la rationalité humaniste de l'ordre des pères dans le cas de Törless). Aux certitudes faciles des pères s'opposera « la conscience malheureuse » des fils ; ce que le préfet Trotta, accablé par la détresse qui s'est abattue sur l'existence de son fils, résume ainsi :

le fils était seul aussi, il était peut-être plus proche du naufrage du monde parce qu'il était plus jeune. Que la vie a donc toujours été simple ! se disait le préfet. À toutes les situations correspondait une attitude déterminée. Quand votre fils venait en vacances, vous lui faisiez subir un petit examen. Quand il devenait sous-lieutenant, vous le félicitez. Quand il vous écrivait ses obéissantes lettres où il y avait si peu de chose, vous lui répondiez par quelques lignes mesurées. Mais comment se conduire, quand votre fils était ivre ?⁷

Revient en particulier, dans les deux romans, la scène symbolique de l'appel au secours inutile adressé sous forme épistolaire par les fils aux pères au moment des premiers événements graves par lesquels ils vont se trouver submergés (découverte du vol commis par Basini, mort en duel du major Demant à la suite de rumeurs relatives à une liaison de sa femme avec Charles-Joseph) ; mais les pères, hommes des solutions simples et rassurantes, ne peuvent comprendre la gravité ou la complexité de la situation et leurs lettres (que Törless déchire) déçoivent leurs enfants qui, à vrai dire, en raison de leur sensibilité plus vive et des épreuves précoces qu'ils auront traversées, seront vite censés, dans ces romans, en savoir, à tout point de vue, bien plus long sur « les choses qui arrivent » (comme on dit à la fin des *Désarrois de l'élève Törless*), que leurs parents ou que leurs éducateurs.

Mais, alors que chez Joseph Roth sont surtout incriminés conjointement la perte de force mythique de la part du « petit-fils » et l'affaiblissement des institutions impériales sapées par les revendications nationales et sociales,

6. Joseph Roth, *Briefe 1911-1939*, (8.1.1928), Köln-Berlin, Kiepenheuer und Witsch, S. 118.

7. Roth Joseph, *La Marche de Radetzky*, trad. de l'all. par Blanche Gidon et revu par Alain Huriot, Seuil, Coll. « Points », 1995, p. 206.

dans le roman de Musil, dont l'action se déroule au début ou au milieu des années quatre-vingt-dix, à une époque où ces questions politiques et sociales se posaient encore de manière moins aiguë au sein de l'Empire, ce qui est surtout mis en évidence, c'est la perte d'autorité morale, auprès de la génération des fils, des valeurs défendues et incarnées par leurs parents ou par leurs maîtres, ainsi que la dérision critique à laquelle ce jeune intellectuel angoissé et précoce qu'est Törless soumet l'hypocrisie morale, sociale, sexuelle, scientifique même – dans la célèbre scène de l'entrevue avec le professeur de mathématiques – ambiante à l'internat ou, d'une façon moins inhumaine et plus feutrée, dans sa propre famille. L'hypocrisie origininaire de l'ordre patriarcal et de ses institutions scolaires est également mise en évidence dès les premières pages de *La Marche de Radetzky* puisqu'un mensonge pieux au service de la propagande impériale entache comiquement le récit épique que les manuels scolaires de l'Empire livrent de l'exploit du grand-père sauvant la vie de l'empereur sur le champ de bataille de Solferino, ce qui indigné l'humble et naïf héros lui-même qui multipliera les vaines tentatives à la Cour pour obtenir une version plus conforme à la vérité littérale des faits (mensonge qui a d'ailleurs surtout pour fonction de faire diversion, dans les livres d'histoire impériaux en question, au moment où est relatée une grave défaite récente annonciatrice aux yeux de bien des historiens du « commencement de la fin » pour l'Empire) ; mais cette espèce d'hypocrisie sacrée est présentée chez Roth avec plus d'indulgence amusée et avec moins d'acrimonie que toutes ces conspirations du silence qui, dans *Les Désarrois de l'élève Törless*, permettent de maintenir un ordre inique et bouffon au sein du prestigieux internat de W. C'est avec les mêmes nuances que les deux romanciers recourent ironiquement à la *Sprachkritik* pour expliquer par exemple dans *La Marche de Radetzky* comment le préfet Trotta, serviteur exemplaire d'un état qui pratique la politique de l'autruche, prétend tenir en respect les agitateurs révolutionnaires et les minorités nationales en se refusant à leur donner jamais sur ses rapports d'autres noms que celui d'« individus suspects » :

und wenn er in dem Bericht eines seiner Untergebenen etwa die Bezeichnung « revolutionärer Agitator » für einer der der aktiven Sozialdemokraten las, so strich er dieses Wort und verbesserte mit roter Tinte : « verdächtiges Individuum ». Vielleicht gab es irgendwo in der Monarchie Revolutionäre : im Bezirk des Herrn von Trotta kamen sie nicht vor.⁸

8. Roth Joseph, *Radetzky marsch*, Roman, Kiepenheuer und Witsch, Köln, 1989 (1932), S. 171.

ou pour évoquer dans *Les Désarrois de l'élève Törless* comment les professeurs de mathématiques prétendent dompter, pour le faire servir à leurs petits tours de passe-passe quotidiens en lui donnant un nom anodin et rassurant, le vertigineux Infini lui-même :

Es kam ihm vor wie ein gezähmter Begriff, mit dem er täglich seine kleinen Kunststückchen gemacht hatte und der nun plötzlich entfesselt worden war.⁹

La conclusion des deux romans est néanmoins marquée par une espèce de collaboration (fût-elle réticente et ambiguë) des personnages de fils ou de petits-fils à la restauration d'un univers apparemment en ordre : Törless œuvre en sous-main à la résolution de l'affaire Basini, qui le dégoûte désormais et qui menace de tourner à l'irréparable ; il réintègrera sa famille (sur le compte de laquelle il ne se fait plus non plus beaucoup d'illusions) et acceptera à l'avenir de voir le monde tour à tour sous deux angles ou, pour reprendre l'intitulé de cet exposé, d'admettre tout simplement l'idée qu'il existe deux mondes bien distincts : le monde superficiel de la clarté, de la raison, de l'ordre social et un autre monde souterrain, qui est en fait déjà celui de l'autre état, de l'*andere Zustand* de *L'Homme sans qualités*. Et, dans le roman de Joseph Roth, Charles-Joseph fait, au moins à quatre reprises, des efforts désespérés pour tenter de restaurer l'ordre impérial de son enfance, celui des dimanches bercés par les marches de Radetzky exécutées par la fanfare du chef de musique Nechwal, selon une gradation qui va du registre le plus prosaïque et le plus dérisoire à sa mort au début de ce qui est appelé « la guerre du petit-fils » qui, même avec pour attributs non des armes mais les deux seaux d'eau qu'il transporte au moment où il est tué par l'ennemi, gardera quelque chose d'héroïque. Premier exploit : il sauve de la souillure le portrait de l'empereur qui traîne au bordel en le décrochant et en le mettant à l'abri. Puis chargé, bien qu'il obéisse alors à contrecœur, de réprimer à B. (initiale dans laquelle on est naturellement tenté de lire « Brody », la ville natale de Joseph Roth en Galicie) l'émeute des ouvriers de la manufacture de chiendent, il est blessé à la clavicule, c'est-à-dire au même endroit que le grand-père sur le champ de bataille de Solférino en ce jour mythique où Joseph Trotta a sauvé la vie à l'empereur en s'exposant à sa place à la balle qui le visait. Troisième exploit à dimension héroï-comique et pathétique tout à la fois : alors qu'on apprend au beau milieu d'une fête d'officiers la nouvelle de l'attentat de Sarajevo et que les officiers hongrois manifestent une joie indécente à l'annonce de la mort de l'héritier du trône, le sous-lieutenant Trotta intime

9. Musil Robert, *Die Verwirrungen des Zöglings TörleB*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1985 (1906), S. 63.

soudain l'ordre aux officiers de grades élevés qui l'entourent de se mettre au garde à vous et d'observer le silence. Même s'il a été signalé que Charles-Joseph est alors, comme il en a pris l'habitude, en état d'ivresse, l'incongruité de cette transgression inouïe et tragi-comique de l'ordre militaire traditionnel au nom de l'ordre impérial supérieur qu'incarne à cet instant, malgré sa déchéance personnelle, le petit-fils revêt naturellement une portée symbolique très forte :

Depuis qu'il y avait une armée autrichienne, c'était la première fois qu'un sous-lieutenant donnait l'ordre de se taire à des capitaines, des commandants, des colonels.¹⁰

Enfin, c'est parce qu'il s'est exposé, comme l'avait fait son grand-père, dans une attitude légèrement incongrue (deux seaux d'eau à la main en l'occurrence), aux balles, pour sauver la vie, cette fois-ci non de l'empereur lui-même mais d'hommes de son armée en tentant de rapporter, d'un puits situé sous le feu de l'ennemi, de l'eau à ses soldats assoiffés, que Charles-Joseph, mobilisé à la déclaration de guerre tout de suite après avoir démissionné de l'armée à la suite de l'épisode précédemment évoqué, meurt en entendant retentir en lui, sous forme d'une musique intérieure ressurgie de l'enfance, les premières mesures de « La Marche de Radetzky ».

L'imaginaire et la problématique des deux mondes, le centre et la périphérie, le haut et le bas, le monde d'hier et le monde d'après relèvent conjointement d'une histoire sociale et politique réelle, liée à la situation dans l'empire austro-hongrois durant l'avant-guerre de 1914, et d'une fantasmagorie inhérente aux univers fictionnels des deux romans qui s'emparent de ces données de la réalité historique pour les transformer en micro-mythes romanesques. Ainsi des rapports entre la capitale, le centre (Vienne) et les régions périphériques, en particulier frontalières, de l'Empire. Les deux romans rendent par exemple à la fois visibles et mythiques l'étendue de l'Empire des Habsbourg, les tensions en son sein et la présence d'un ennemi potentiel à ses frontières en évoquant sur le mode discrètement lyrique de l'abandon et de la désolation, comme s'il s'agissait de lointains territoires perdus au bout du monde, des villes de garnison à la frontière orientale avec la Russie, depuis le célèbre incipit des *Désarrois de l'élève Törless* qui a pour décor le quai d'une petite gare sur la ligne de Russie¹¹ par laquelle transitent des express presque toujours retardés à la frontière et pour péripétie les larmes d'une mère qui souffre de laisser son fils « très loin

10. Roth J., *La Marche de Radetzky*, op. cit., p. 361.

11. Musil Robert, *Les Désarrois de l'élève Törless*, trad. de l'all. par Philippe Jaccottet, Seuil, Coll. « Points », 1980, p. 9.

de la capitale, à l'Est de l'Empire, dans des campagnes arides presque inhabitables¹² », jusqu'aux confins orientaux de l'Empire, cette ville de B. en Galicie où est envoyé Charles-Joseph après qu'on eut refusé sa demande d'être muté dans une autre zone frontrière, au Sud de la Slovénie, parce qu'il a été jugé peu convenable qu'il revînt servir dans la région de laquelle sa famille, qui était de souche paysanne slovène avant l'anoblissement dû à l'exploit du grand-père, est originaire (mais le jeune homme considère que ces deux terres sont soeurs et voit en la Galicie « die nördliche Schwester Sloweniens¹³ »).

En même temps, ces régions sont des zones de contact, au sein de l'Empire, entre monde slave et monde germanique, ce qui n'est pas sans importance dans le *Bildungsroman* auquel Roth et Musil soumettent leurs jeunes héros, tous deux de langue allemande mais en somme de nostalgie slave ; c'est flagrant dans le cas de Charles-Joseph, qui est convaincu que la prouesse du grand-père a déraciné ses descendants et qui se désole de ne plus comprendre les beaux chants slaves de ses hommes mais cette nostalgie mêlée de mépris est également présente – on l'a moins remarqué – sous une forme plus discrète, chez Musil, en particulier à travers les rapports à la fois romantiquement amoureux et crûment sexuels qui unissent plusieurs de ses personnages autofictionnels à des femmes slaves d'humble origine, Bozena, Tonka.

Ce qu'on perçoit également de manière poétique et mythique dans ces deux « romans de caserne », c'est la double nature d'une présence militaire du centre (rappelons que Lemberg/Lvov a longtemps été le siège d'un état-major autrichien) qui tout à la fois protège et opprime « la périphérie », en particulier slave (« eine Drohung, ein Schutz und beides zugleich¹⁴ », est-il écrit dans *La Marche de Radetzky* pour présenter « la large porte voûtée, jaune et noire, de la caserne », dans la petite préfecture de M. en Moravie où s'est déroulée l'enfance de Charles-Joseph, fils du préfet) :

La caserne semblait plantée dans la province slave comme un signe du pouvoir impérial et royal de l'armée des Habsbourg.¹⁵

La polarité du haut et du bas revêt une dimension à la fois sociale et psychique dans les deux romans et l'on peut dire schématiquement que l'univers méprisé du « bas » y désigne conjointement – mélange d'aristocratie et de

12. Musil R., *Les Désarrois de l'élève Törless*, op. cit., p. 10.

13. *Radetzky marsch*, S. 152.

14. *Ibid.*

15. *La Marche de Radetzky*, p. 78.

névrotisme¹⁶ sans doute dans les deux cas – le monde de l'argent et le monde du sexe. C'est à cause du vol qu'il a commis, attentatoire au code de l'honneur, que Basini, qui est apparemment le seul élève de cet internat huppé dont la famille soit pauvre, ainsi que le révèle la scène cruelle de la lecture publique d'une lettre de sa mère sous les risées et sous les coups, va devenir le souffre-douleur et l'objet sexuel de Reiting et de Beineberg (et dans une certaine mesure, de Törless lui-même) ; d'autre part seront constamment rapprochés, tout au long du roman de Musil, ce qui est appelé l'affaire Basini et l'univers de Bozena, de cette prostituée déçue, après un début de carrière moins sordide, à laquelle le jeune Törless va rendre visite le dimanche en fin d'après-midi avec un mélange de fascination et de dégoût ; et l'on a évidemment suggéré que le sort peu enviable de Basini et de Bozena, les seuls personnages principaux du roman à ne pas porter des noms à consonance germanique, pourrait être un discret rappel, au sein du roman, de la vaste question des minorités dominées de l'Empire... De manière comparable, dans le roman de Joseph Roth, de même que les visites rituelles des officiers à la maison de tante Rési auront suscité en Charles-Joseph une peur et un dégoût intenses et que ses liaisons adultères ultérieures auront été perçues par lui comme autant d'abdications devant les pièges schopenhaueriens d'un désir sexuel animalisé, de même le monde de l'abjection et de l'animalité (celui des « lâches oiseaux noirs¹⁷ ») sera incarné plus tard, dans la petite ville frontière galicienne où a été muté Charles-Joseph, par Kapturak, l'usurier et le trafiquant qui, à l'instar de Huguenau dans la trilogie de Hermann Broch *Les Somnambules* fait figure de symbole hideux d'une époque nouvelle cupide et sans honneur. On pourrait souligner en tout cas qu'il est en revanche un type de polarité du haut et du bas que Joseph Roth – qui, dans ses croquis de voyage en Galicie de 1924 publiés dans la *Frankfurter Zeitung* et traduits en français sous le titre de « Juifs en errance¹⁸ », s'insurgeait contre les railleries faciles et détestables dont l'homme prétendument civilisé se permettait d'abreuver la Galicie – récusait, celle qui opposait avec mépris une Europe avancée des Lumières et une Europe rurale arriérée dont aurait fait partie au premier chef une Galicie misérable et excentrée. On

16. et ce, bien que Freud ait été une des cibles préférées des sarcasmes de ces deux écrivains au génie pourtant fortement névrotique, ainsi que le prouvent, pour ce qui est de l'animosité envers Freud, la lecture des *Journaux* et des *Essais* de Musil ou le témoignage de Morgenstern dans le cas de Roth et, pour ce qui est de l'empreinte névrotique sur leur oeuvre, tout simplement tous ces psychismes dépressifs ou pervers que l'un et l'autre ont généreusement attribués aux personnages principaux d'à peu près tous leurs livres...

17. *La Marche de Radetzky*, p. 210.

18. Roth Joseph, *Juifs en errance*, trad. de l'all. par Michel-François Demet, Seuil, 1986.

peut dire que chez Roth au contraire, comme chez d'autres écrivains juifs de la diaspora de Galicie, Manès Sperber ou Isaac Bashevis Singer par exemple, les valeurs s'inversent et que c'est le monde « d'en bas » de Galicie, slave, juif et paysan à la fois, ainsi que l'organisation de la *shtetl*, la bourgade juive de Galicie, qui devient un modèle utopique idéalisé incarnant les valeurs supérieures (bonté, générosité, humanité) et, en quelque sorte, « la vraie vie ».

La polarité qui oppose, comme deux mondes antithétiques, « le monde d'hier » et le monde d'après la Chute ressortit elle aussi à la fois à un imaginaire mythique de romancier lié à une profonde nostalgie de l'enfance dans les deux cas et à une réalité historique des plus tangibles. C'est à l'arbre de la Connaissance qu'a voulu en quelque sorte goûter Törless en demandant lui-même à s'exiler loin de l'univers de l'innocence que représentaient sa famille et son enfance dont la perte lui inspirera, durant la première année passée à l'internat, un intense mal du pays ; et ce sera dans *L'Homme sans qualités* paradoxalement en grande partie le même désir de retrouver la pureté autarcique de l'enfance qui conduira Ulrich à la tentation de la transgression incestueuse, tandis que c'est la période de l'avant-guerre de 1914 tout entière, même dans *L'Homme sans qualités* et plus encore dans des romans plus naïfs et moins ironiques, qui fera alors figure, aux yeux de nombreux écrivains de l'après-guerre, d'époque de l'enfance et de l'innocence heureuses pour l'Europe entière. Et le mal du pays – qui est en même temps le mal de l'âge d'or du passé – accompagnera Charles-Joseph, à travers le leitmotiv de « La Marche de Radetzky » des dimanches familiaux d'autrefois, jusqu'à cette admirable scène qui le voit marcher à la mort au son intérieur de son hymne personnel, familial et impérial retrouvé. On sait que cette utopie régressive deviendra mythe politique passéiste chez Joseph Roth, chez cet ancien écrivain « rouge » devenu fervent monarchiste qui fera, durant la période de l'entre-deux-guerres, de l'Empire disparu son paradis perdu. L'effondrement de l'Empire des Habsbourg à l'issue de la guerre prendra ainsi, dans l'imaginaire du deuil et de la Chute qui imprègne *La Marche de Radetzky*, le relais de l'exil loin de la communauté rurale originaire, puisque c'était déjà une première fois sur le mode de la Chute et de la disparition du paradis terrestre qu'était évoqué le funeste exploit, falsifié dans les livres d'histoire, du grand-père Trotta sur le champ de bataille de Solférino, origine mythifiée du déclassement par le haut de sa famille et du sentiment de déracinement du petit-fils. La montée des tensions, des périls, de la brutalité dans les rapports entre les nations et entre les classes a également pour écho intérieur dans *La Marche de Radetzky* la destruction progressive des certitudes rassurantes dont s'était bercé « le fils », ce serviteur modèle d'un État et d'un l'Empire encore en ordre que fut le préfet Trotta. On sait que cette

intense nostalgie du « bon vieux temps » de l'avant-guerre de 1914 et de cet État de droit – comme l'a rappelé à plusieurs reprises, cette fois-ci à partir de la réalité historique et plus du mythe littéraire, Jean Bérenger au cours de ce colloque – qu'était alors l'Empire plurinational, plurilinguistique et pluriethnique des Habsbourg conduit, dans une des belles et des plus célèbres nouvelles de Joseph Roth, « Le Buste de l'Empereur », ce grand seigneur plein de panache et cet original au grand cœur qu'est le héros de la nouvelle, ce comte polonois-italo-austro-hongrois désormais apatride, à nier l'évidence historique, dans un village de Galicie orientale d'après-guerre, et à faire obstinément comme si l'Empire ne s'était pas effondré :

Ah ! il y eut autrefois une patrie véritable, la seule patrie possible pour les apatrides. C'était l'ancienne monarchie. Et désormais je suis un apatride qui a perdu la véritable patrie des éternels voyageurs.¹⁹

Joseph Roth et Musil furent, en tant que romanciers, que novellistes et qu'essayistes collaborateurs de nombreux journaux, des virtuoses de l'analogie entre microcosme et macrocosme. « Un lien unit les petites choses toutes proches et l'éternité lointaine²⁰ », écrivait Joseph Roth dans une de ses nouvelles. C'est d'ailleurs grâce à cet art de l'analogie entre phénomènes de dimensions très différentes, qui prend la forme dans *La Marche de Radetzky* d'une imbrication étroite et constante, suggérée par la ressemblance physique des portraits et par mille autres traits symboliques, entre le destin de la famille Trotta et le destin de l'Empire de François-Joseph, que Joseph Roth, qui craignit durant un temps (à l'instar de Flaubert – l'un de ses écrivains préférés – durant la genèse de *L'Éducation sentimentale*) d'être dépassé par l'immensité de la fresque historique projetée, est finalement parvenu, tout au long de *La Marche de Radetzky* – comme en définitive Flaubert dans *L'Éducation sentimentale* – à faire, selon une métaphore de ce dernier, « tenir l'océan dans une carafe ». C'est par exemple de cette manière qu'est explicitée avec humour noir et laconisme l'identification des deux déclinés et des deux « dissolutions », au moment où Charles-Joseph Trotta annonce à son père, après Sarajevo, qu'il va quitter l'armée :

l'idée qu'avait son fils d'abandonner l'armée faisait à peu près le même effet sur lui que si l'armée impériale et royale l'avait informé qu'elle était prête à procéder elle-même à sa dissolution.²¹

19. Joseph Roth, *Le marchand de corail*, trad. de l'all. par Blanche Gidon et Stéphane Pesnel, Seuil, 1996, « Le buste de l'empereur » (1934), p. 196.

20. *Ibid.*, p. 79.

21. *La Marche de Radetzky*, p. 289.

Morgenstern relate dans ses souvenirs cette autre histoire exemplaire, dans la biographie de Roth lui-même, d'identification héroï-comique et pathétique à l'Empire défunt. Durant l'été 1938, à Paris, Roth commence, devant un parterre élégant de monarchistes fervents encore vaguement persuadés qu'ils allaient restaurer l'Empire, à énumérer, dans l'ordre protocolaire, l'interminable liste de tous les titres de l'Empereur. Roth veut se montrer enthousiaste et déférent mais, comme cela lui arrive souvent, il est aussi malheureusement en état d'ivresse ; à un moment donné, il ne peut plus y tenir et fait soudain un geste étrange, qui entend rendre compte de tous les autres titres, accompagné de ces mots : « etc., etc., etc., etc., etc. » qui révèle au public son état (et qui lui plut d'ailleurs tellement qu'il le fit après son discours mimer à plusieurs reprises par Morgenstern). Joseph Roth était ivre, l'empire était définitivement mort et l'utopie politique de la restauration du passé procédait elle aussi chez son public d'une sorte d'état d'ivresse collective... Et, dans *Les Désarrois de l'élève Törless*, on peut dire que le désordre qui sévit dans l'esprit d'un adolescent précoce emblématique de sa génération reflète le désordre insitutionnalisé qui règne dans l'École et dans l'État (on sait le rôle qu'a joué le roman dans les polémiques sur les réformes nécessaires dans l'éducation à sa parution) et reflète aussi, de manière shakespearienne en somme, le désordre du cosmos, ainsi que le suggère la scène de la contemplation intense par Törless, jusqu'au vertige, d'une faille dans le bleu du ciel.

Peut-être que ces deux grands romans permettent de voir aussi en filigrane et en microcosme ce qu'on pourrait pourtant penser ne pas s'y trouver : la destinée tragique au xx^e siècle du peuple juif d'Europe centrale et en particulier de Galicie (à laquelle appartenait Roth par ses deux parents en dépit du roman familial qu'il avait échafaudé autour d'un prétendu père naturel qui aurait été un aristocrate autrichien). La dimension allégorique de l'œuvre à cet égard se laisse moins aisément deviner dans *La Marche de Radetzky* que dans les romans et dans les nouvelles de Kafka, peut-être tout simplement parce que, comme les Juifs ne sont nulle part dans les fictions de Kafka, on a naturellement eu tendance à chercher tout de suite de ce côté une des clefs allégoriques cachées de toute l'œuvre, ce qui n'est évidemment pas le cas pour ce qui est des romans de l'auteur de *Hiob* ou de *Tarabas* (sans doute, soit dit en passant, l'un des tout premiers chefs-d'œuvre de Joseph Roth) ; et, même dans *La Marche de Radetzky*, des personnages « seconds » (comme on disait à l'âge classique), d'ailleurs aux antipodes l'un de l'autre, le bon « major » Demant comme le « méchant » trafiquant Kapturak, sont juifs. Néanmoins, pour certains critiques, notamment pour cette grande spécialiste de la littérature yiddish qu'est

Carole Ksiazenicer-Matheron²², on pourrait lire dans le destin des Trotta l'histoire de l'échec des tentatives d'assimilation de ceux qu'on appela les « juifs de cour », tentatives auxquelles Roth vouait une animosité qui visait sans doute certains aspects de sa propre biographie de juif de Galicie « monté à Vienne ». On citera à ce sujet ce passage éclairant de *Juifs en errance* :

Toute assimilation, si superficielle qu'elle soit, est une fuite ou la tentative d'une fuite loin de la triste communauté des persécutés. C'est une tentative pour abolir les contradictions qui continuent pourtant d'exister.²³

Le destin des Trotta aurait ainsi une double signification : une signification manifeste (autrichienne), une signification cachée (juive et galicienne). On peut d'autre part considérer que le roman de Musil offre une vision saisissante des bourreaux en herbe propageant le culte des êtres supérieurs et déshumanisant leurs victimes par sadisme et par mépris, selon un processus et dans un état d'esprit qu'on verra bientôt massivement à l'œuvre, à une tout autre échelle, selon l'esquisse de lecture politique rétrospective/prospective que propose l'auteur des *Désarrois de l'élève Törless* lui-même dans un passage célèbre de ses *Journaux* à la fin des années trente :

Reising, Boineburg : [les noms des modèles de la réalité à peine différents de ceux de la fiction], les dictateurs actuels *in nucleo*.²⁴

Deux mondes en microcosme, le passé et l'avenir, l'Autriche-Hongrie et un peu de l'Allemagne et de l'Autriche nazies seraient donc dépeints ou pressentis dans ces romans, deux mondes qui se sont en somme croisés durant les années d'avant 14 et dont certains des principaux traits seraient ainsi rendus visibles à travers les mythologies fictionnelles et poétiques de ces deux chefs-d'œuvre : déclin du vieil Empire austro-hongrois d'une part, prémises du nazisme dans le monde germanique d'autre part. Le plus étonnant est que ce double processus soit dans les deux cas suggéré à partir de la même institution hautement symbolique, l'internat militaire de Mährisch-Weiskirchen (Hradice actuel en Moravie) par lequel sont passés en particulier Musil et Rilke, établissement évoqué sous l'initiale de W. dans *Les Désarrois de l'élève Törless* et mentionné en toutes lettres à plusieurs reprises dans *La Marche de Radetzky* comme étant

22. Voir Ksiazenicer-Matheron Carole, *Les Temps de la fin*, Roth, Singer, Boulgakov, Champion, 2007.

23. *Juifs en errance*, p. 30.

24. Musil Robert, *Journaux (Tagebücher)*, trad. de l'all. par Philippe Jaccottet, Seuil, 1981, II, p. 445.

l'internat duquel revient Charles-Joseph pour ces fameuses vacances qui commencent toujours un samedi. Mais, alors que cet établissement symbolise chez Joseph Roth la stabilité rassurante du « monde d'avant », appuyé sur deux des piliers de l'Empire, l'Armée et l'Église catholique, puisque l'un des principaux repères, l'un des principaux leitmotifs du roman est le retour par la mémoire aux temps sereins où Charles-Joseph était élève à l'École des cadets et rentrait chaque année chez son père pour des vacances qui se devaient de commencer toujours rituellement un samedi, l'école de W. prophétise au contraire chez Musil l'avenir sinistre de la montée de l'inhumanité et des doctrines du droit des êtres supérieurs à instrumentaliser leurs victimes.

Les analogies que j'ai tenté de mettre en évidence n'ont néanmoins pas conduit Musil à penser grand bien de l'œuvre de Joseph Roth (dont Morgenstern signale en passant qu'il avait de son côté lu, comme presque tous les écrivains de langue allemande de sa génération, *Les Désarrois de l'élève Törless*). Il est vrai que la conception de la littérature qu'avaient les deux écrivains était fort différente, au point que c'est précisément au moment où furent abordées les questions d'esthétique du roman que leur première entrevue – qui s'était déroulée jusqu'alors mieux que ne le craignait celui qui les avait présentés l'un à l'autre – prit une tournure moins courtoise, Musil s'étant insurgé contre l'affirmation de Joseph Roth selon laquelle tout dépendait du « comment » en littérature et ayant fait remarquer qu'on ne pouvait alors que tomber pour finir dans l'art pour l'art ; à quoi Roth répliqua qu'il n'avait rien à faire non plus de l'art pour l'art. Et, de fait, Joseph Roth, ne fut pas davantage un thuriféraire de l'art pour la forme qu'un thuriféraire de la pensée dans l'art comme le fut, bien qu'il s'en défendît parfois, Robert Musil. À ces gigantesques constructions que représentent les romans de Joyce, de Broch ou de Musil s'opposent sa naïveté narrative apparente et sa prédilection pour une littérature du fragment existentiel, pour des récits de vies présentés plus simplement sous forme de nouvelles ou de romans de dimensions sensiblement plus brèves ; ce qui n'a pas empêché Joseph Roth de beaucoup aimer cet autre grand écrivain du Temps et de la remémoration que fut Marcel Proust (« Alors, en lisant Proust s'est produit le dé clic : j'ai su comment je devais écrire²⁵ »), alors que Musil – qu'on rapproche fréquemment de l'auteur de la *Recherche* sous l'angle de sa conception plus moderne et plus ambitieuse du roman – s'est contenté, quant à lui, d'une lecture superficielle et condescendante de courts passages du *Côté de Guermantes* (qui avait été traduit en

25. Voir *Fuite et fin de Joseph Roth*, p. 116.

allemand en 1930²⁶). C'est le même Morgenstern qui rapporte aussi ce jugement ultérieur – devenu célèbre – de Musil sur *Radetzkymarsch* : « roman de caserne²⁷ », au moment où le roman venait d'être publié. Et après tout, pourquoi pas ? Mais à condition que le qualificatif s'applique également à cet autre illustre « roman de caserne » qu'est de toute évidence *Les Désarrois de l'élève Törless* ; ce qui irait tout à fait dans le sens des analogies par proportionnalité précédemment suggérées entre ces univers romanesques respectifs des « deux mondes », pour autant qu'une part de la beauté grave et un peu austère de ces romans est indubitablement liée à l'utilisation que Musil et Roth ont su faire de la dureté, de la ritualisation, du culte des apparences propres à la vie ou à l'éducation militaires, qui parviennent néanmoins dans les deux cas de plus en plus mal à canaliser et à dissimuler l'anarchie et le désordre sous-jacents.

26. Voir Musil Robert, *Lettres*, trad. de l'all. par Philippe Jaccottet, Seuil, 1987, p. 304 (lettre du 30.1.39 à Niels Frederic Hansen).

27. Voir *Fuite et fin de Joseph Roth*, p. 93-94.

Joseph Roth zeigt das alte Lemberg: seine letzte Reise mit Irmgard Keun

— Dirk Niefanger

Professeur à l'Institut d'Études germaniques de l'Université d'Erlangen

*Ich wurde wahnsinnig ohne Lemberg,
und nur das Schreiben über Lemberg rettete mich.*

Juri Andruchowytch

DAS PORTRAIT, das Irmgard Keun¹ in ihren Erinnerungen 1947 vom galizischen Dichter Joseph Roth² zeichnet, wirkt nicht sehr schmeichelhaft. Er erscheint als depressive, von den Leiden des Exils³ geprägte Persönlichkeit; unüberhörbar klingt trotzdem die Sympathie durch, die die Autorin und frühere Geliebte dem einsamen Trinker entgegen bringt:

„Als ich Joseph Roth zum erstenmal in Ostende sah, da hatte ich das Gefühl, einen Menschen zu sehen, der einfach vor Traurigkeit in den nächsten Stunden stirbt. Seine runden blauen Augen starrten beinahe blicklos vor Verzweiflung, und seine Stimme klang wie verschüttet unter Lasten von

1. Vgl. Ingrid Marchlewitz: Irmgard Keun: Leben und Werk, Würzburg 1999, Hiltrud Häntzschel: Irmgard Keun. Reinbek bei Hamburg 2001 und Stefanie Arend/Ariane Martin (Hg.): Irmgard Keun 1905/2005. Deutungen und Dokumente, Bielefeld 2005.

2. Zum galizischen Kontext Roths vgl. Larissa Cybenko: Galicia miserabilis und/oder Galicia felix. Ostgalizien in der österreichischen Literatur, L'wiw/Wien 2008 und Tymofiy Havryliv: Identitäten in der österreichischen Literatur des XX. Jahrhunderts, Lviv 2008. Biographische Details und Bilddokumente auch aus der Galizischen Zeit präsentiert jetzt: Heinz Lunzer/Victoria Lunzer-Talos: Joseph Roth. Leben und Werk in Bildern, Köln 2009; vgl. auch Joseph Roth. 1894-1939. Eine Ausstellung der Deutschen Bibliothek Frankfurt am Main, hg. v. Brita Eckert und Werner Berthold, Frankfurt/M. 1979.

3. Vgl. Heinz und Victoria Lunzer-Talos: Joseph Roth im Exil in Paris 1933-1939, Wien 2008.

Gram. Später verwischte sich dieser Eindruck, denn Roth war damals nicht nur traurig, sondern auch noch der beste und lebendigste Hasser“⁴.

Schon Ende Januar oder Anfang Februar 1933, jedenfalls unmittelbar nach Hitlers Ernennung zum Reichskanzler, verließ Joseph Roth das nationalsozialistische Deutschland, dessen Entstehen er in Essays und Romanen bekämpfte.⁵ Durch seinen Alkoholismus, private Schicksalsschläge, gesundheitliche Probleme und seine prekärer werdende wirtschaftliche Situation verschlechterte sich die Lebensmöglichkeit des Dichters zunehmend, ja dramatisch. Diese Einschätzung gibt das kleine Portrait Irmgard Keuns gut wieder. Als Roth und die deutsche Schriftstellerin sich 1936 im Exil in Ostende begegneten, war diese Krisenentwicklung schon deutlich wahrnehmbar. Keun gehörte wohl zu den prägenden Kontakten der letzten Phase in Roths Leben. Bald nach der ersten Begegnung wurden sie ein unzertrennliches Paar, das sich im Januar 1938 – eineinhalb Jahre vor Joseph Roths Tod – in Paris trennte.

Die Beziehung der beiden Exilanten setzte zwar lange nach dem Ende des alten, des habsburgischen Galiziens ein; doch spielte diese historische Region für die Krisenbewältigung Roths und für die Beziehung der beiden Autoren eine wichtige Rolle. So unternahmen sie schon im November 1936 jene mehrmonatige gemeinsame Reise, die sie – gleichsam therapeutisch – in Joseph Roths habsburgische Vergangenheit führen sollte. Insofern erscheint das Galizische Exil nicht nur als eines der räumlichen Distanz zum nationalsozialistischen Deutschland, sondern auch als eines der zeitlichen Differenz zur schwierigen persönlichen, aber politisch bedingten Situation. Wenn Karl Schlögel betont, dass „Geschichte [...] nicht in der Zeit [spielt], sondern auch im Raum“ und wir deshalb gut daran tun, die „Schauplätze“ historischer Erinnerung genau zu analysieren,⁶ so trifft das in besonderem Maße auf die Exilgeschichte Keuns und Roths zu. Ihre gemeinsame Reise in den historischen Raum Galizien offenbart nämlich beides: eine prekäre Gegenwartserfahrung und ein sentimentalisiertes, räumlich-zeitlich geprägtes Muster dieser zu entkommen. Die Exilreise nach Galizien und ihre spezifische imaginäre Konstruktion des alten „habsburgischen“ Lembergs soll im Folgenden untersucht werden.

Von Ostende aus fuhren Keun und Roth über Brüssel, Zürich und Wien nach Lemberg ins Herz Galiziens; von dort brachen sie nach Warschau

4. Irmgard Keun: *Bilder aus der Emigration* [1947], in: Irmgard Keun: *Wenn wir alle gut wären. Kleine Begebenheiten, Erinnerungen und Geschichten* [1954], Köln 1983, S. 129-157; hier S. 146f.

5. Vgl. David Bronsen: *Joseph Roth. Eine Biographie*, Köln 1974, S. 419.

6. Karl Schlögel: *Im Raume lesen wir die Zeit. Über Zivilisationsgeschichte und Geopolitik*, Frankfurt/M. 2007, S. 9.

und Wilna auf, um schließlich über Wien und Salzburg im Juni 1937 nach Ostende zurückzukehren. Roths Geburtsstadt Brody an der galizischen Grenze zu Russland besuchten sie nicht; zuviel Erinnerung mochte sich Roth offenbar dann doch nicht antun. Allerdings schreibt Roth mit *Das falsche Gewicht* (1937) noch einen Roman, der genau in dieser Grenzsituation spielt und von der unmöglichen Liebe des Eichmeisters Anselm Eibenschütz, in der man unschwer Biographeme des Autors erkennen kann, zur schönen Euphemia, die Momente Irmgard Keuns enthält, handelt. Fiktional wird so gewissermaßen jener Teil der Reise nachgeholt, der in der Realität ausgespart wurde. Ich komme darauf zurück.

Der etwa fünfmonatige Aufenthalt in Lemberg fand von November 1936 bis März 1937 statt. In dieser Zeit pflegte Irmgard Keun den kranken Roth, besorgte – meist von Arnold Strauss⁷ – Geld für das gemeinsame Leben, rang sich – mit Hilfe Roths – zur schwierigen Scheidung vom deutschen Schriftsteller Johannes Tralow durch⁸ und beendete mit großer Anstrengung ihren später recht erfolgreichen Exilroman *Nach Mitternacht* (1937), der im Amsterdamer Querido-Verlag erscheinen konnte. Anfangs kamen sie bei Roths Verwandten unter, wahrscheinlich bei Roths Kusine Paula Grübel in der Hofmana Nummer 7 (heute Tšechevova), ihrer verwitweten Mutter und der Familie ihrer Schwester; dann – als sie es nicht mehr aushalten – übernachteten Keun und Roth im kleinen Hotel *Europa* (*Europejski*), das sich gleich neben dem legendären Hotel *George* (*Žorž*) befindet, mit dem die bekannten Wiener Architekten Hermann Helmer und Ferdinand Fellner 1901 den Schnittpunkt der beiden großen Boulevards in Lemberg prägten.

Die deutsche Katholikin Keun erlebt das jüdische Galizien quasi von Innen; aber vor allem sieht sie wohl ein von Joseph Roth und seinen Texten geprägtes und daher sehr stilisiertes, sehr habsburgisches Galizien, das in eigentümlicher Spannung zu seiner gegenwärtigen polnischen Verwaltung steht.

Roths Berichte sind vermutlich nicht die einzige Quelle für das alte Galizien, die Keun und ihr Umfeld rezipierte. Alfred Döblin, der die junge Schriftstellerin 1931 zum Romanschreiben ermunterte, der die Publikation

7. Vgl. Irmgard Keun: Ich lebe in einem wilden Wirbel. Briefe an Arnold Strauss, hg. v. Gabriele Kreis und Marjory Ware Strauss, Köln 1988.

8. Dies behauptet Irmagrad Keun in einem Interview mit David Bronsen: „So belehrte mich Roth darüber, auf welche Weise ich meinen in Deutschland verbliebenen Mann, der nicht in eine Scheidung einwilligen wollte, loswerden konnte. Ich folgte Roths Rat und schrieb, daß ich mit Juden und Negern schlafe, was auch sofort zum erwünschten Resultat führte.“ (Bronsen: Joseph Roth., S. 476). Die Scheidungsklage, die tatsächlich die Beziehung Keuns zu Roth anführt, referiert und zitiert: Hiltrud Häntzschel: Irmagrd Keun, Reinbek bei Hamburg 2001, S. 93f.

des Angestellten-Romans *Gilgi, eine von uns* (1931) förderte und mit dem sich Joseph Roth seit den 1920er Jahren immer wieder kritisch auseinandersetzte, hatte die Reportage *Reise in Polen* und einige Essays über das Judentum und seine Perspektiven publiziert. Die Schilderung seiner Eindrücke, zuerst, seit 1924, in Zeitschriften und Zeitungen, dann, 1925, in Buchform erschienen, hatten in der Öffentlichkeit einigen Eindruck gemacht; sogar in jüdischen Organen waren anerkennende Rezensionen über den Versuch zu lesen, jüdisches Denken ‚von innen heraus‘ zu verstehen: „Nie ist das jüdische Volk der Gegenwart mit solcher Kraft der Impression aufgefasst und ausgezeichnet worden,“ schreibt etwa Hans Bloch 1926 in der *Jüdischen Rundschau*.⁹

Döblin interessierte sich aber nicht nur für das jüdische Leben in Galizien, sondern suchte in seinen Beschreibungen, jene Widersprüche einzufangen, die die Moderne auch in der scheinbaren Provinz erzeugt. Paradigmatisch gelingt ihm das mit seiner Beschreibung des urbanen Lebens in Lemberg,¹⁰ der damals polnischen Hauptstadt Ostgaliziens. Seine Eindrücke von der Leginow-Straße – der heutigen Svoboda-Promenade, der einstigen Karl-Ludwig-Straße, dem vormaligen Lenin-Prospekt – zeigen gewiss Nähe zur typischen Großstadtprosa dieser Zeit, die oft ähnlich das urbane Flanieren fokussiert. Im deutschsprachigen Raum wäre etwa an Franz Hessel, Siegfried Kracauer oder Walter Benjamin zu denken, in Frankreich vielleicht an Marcel Jouhandeau. Doch die Beschreibung der Leginow bei Döblin folgt schließlich auch einer eigenen Semantik, die spezifische Raumerlebnisse der galizischen Großstadt erfasst.

Der Stadtboulevard entstand als man in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts das Flussbett der Poltwa überbaute. So konnte in Lemberg – in Klein-Wien wie es damals gerne hieß – in unmittelbarer Nähe zum alten Zentrum eine ähnliche, wenn auch kleinere Prachtstraße entstehen wie die Ringstraße in der K. und K. Metropole. Das Lemberger Sirk-Eck entstand gewissermaßen zwischen Grand-Hotel, heutigem Ševčenko-Denkmal und Pidkova-Platz, wo sich seit 1880 das Wiener Kaffeehaus befindet.

Bei der Leginow handelt es sich jedenfalls um den zentralen städtischen Boulevard, an dessen einem Ende das Hotel *Europa* liegt, in dem Keun und Roth bei ihrem Besuch abgestiegen sind, und an dessen anderem Ende seit

9. H[ans] Bloch: Die Reise zu den Juden, in: *Jüdische Rundschau* 31,6 (22.1.1926), S. 44.

10. Vgl. Alfred Döblin: *Reise in Polen* [1925], Freiburg/Breisgau 1968; vgl. auch: Lemberg. Eine Reise nach Europa, hg. v. Hermann Simon et al., Berlin 2007 und Maria Kłańska: Lemberg. Die „Stadt der verwischten Grenzen“, in: *Lemberg/Lwiv. 1772-1918. Wiederbegegnung mit einer Landeshauptstadt der Donaumonarchie*, hg. v. Hans Bisanz, Wien 1993.

der Jahrhundertwende das berühmte Opernhaus (1897-1900) von Sigmund Gorgolewski steht; der Prospekt ist noch heute, insbesondere abends, die zentrale städtische Aorta L'vivs. Kulturwissenschaftler kennen ihn vielleicht als Geburtsort Leopold von Sacher-Masochs, Ökonomen als Finanzplatz der Westukraine.¹¹ Alfred Döblin notiert:

„Abends über die Leginowstraße: Enorme Lichtfülle, Taghelle. Weiter hinten stehen Lampen in der Luft; man sieht nicht ihre Ständer; groß und dicht hängen Glocken in einer Lichtmasse beieinander. Darunter wimmelt an dieser Seite der Leginow ein Schwarm von Menschen auf dem breiten Trottoir vor strahlenden und mondänen Schaufenstern. Große, schlanke Polen sind es, junge dunkle Gesichter, in modern geschnittenen Mänteln, spitzen Schuhen. Drüben im alten russischen Polen waren die Frauen elegant, pikant; hier sind es die Männer. Diese Geschäfte zeigen auch massenhaft Herrenartikel, sehr feine Dinge. Damen gehen vorbei, weich und nett, fraulich; österreichischer Art.“¹²

Die Beleuchtung verrät den Luxus der Großstadt, auch in der – von Berlin, München und Wien aus gesehen – polnischen Provinz. „München leuchtete“, heißt der viel zitierte Anfangssatz in Thomas Manns *Fin de siècle*-Novelle *Gladius Dei* (1903).¹³ *City Lights* (1931) wird später ein bekannter Großstadt-Film Charlie Chaplins heißen.¹⁴ Döblin, dessen literarische Großstadtdarstellungen heute an seinem einige Jahre später veröffentlichten Roman *Berlin Alexanderplatz* (1929) gemessen werden, war mit Geldern und im Auftrag des *S. Fischer Verlags* gereist. Georg Bernhard, der Redakteur der *Vossischen Zeitung*, hatte diese primär journalistisch initiierte Reise vermittelt. Er traf später im Pariser Exil – als wichtiger Vermittler zwischen den Kulturen – auch mit Keun und Roth zusammen.

Döblins Beschreibung stellt eine Beziehung zwischen der ungewöhnlich hellen Beleuchtung und den flanierenden Menschen her; sie zusammen konstituieren das Großstadterlebnis. Die Menschen werden nicht nur geschlechtlich differenziert, sondern diese Gender-Merkmale werden zudem einem

11. Zur Stadtsemiotik Lembergs vgl. immer noch den brillanten Essay von Karl Schlögel: *Lemberg – Hauptstadt der europäischen Provinz* [1988], in: Karl Schlögel: *Promenade in Jalta und andere Städtebilder*, Frankfurt/M. 2006, S.61-99. Vgl. jetzt auch das für den deutschen Markt geschriebene Erinnerungsbuch von Juri Andruchowytsch: *Geheimnis. Sieben Tage mit Egon Alt*, übers. v. Sabine Stöhr, Frankfurt/M. 2008, besonders S. 66ff.

12. Alfred Döblin: *Reise in Polen*, zit.: *Lemberg. Eine Reise nach Europa*, hg. v. Hermann Simon *et al.*, Berlin 2007, S. 47.

13. Thomas Mann: *Gladius Dei*, in: Thomas Mann: *Die Erzählungen*, Frankfurt/M. 1986, S. 215 und 218.

14. *City Lights* (dt. *Lichter der Großstadt*), Regie und Drehbuch: Charlie Chaplin (USA 1931).

ethnischen Habitus zugeordnet, wobei das Erwartbare bewusst vertauscht wird: Vor allem die „polnischen“ Männer erscheinen elegant und kokett, ja, offenbar an den Auslagen in den Schaufenstern und an ihren Spiegelungen in den Scheiben, mithin also an der eignen Inszenierung interessiert, während die Frauen in ihrer „österreichischen Art“ an das alte habsburgische Galizien erinnern; sie sind „weich und nett“, machen also nicht wie die stolzierenden Männer durch ihr Äußeres auf sich aufmerksam. In den jungen Lembergern drücken sich – dies zeigt der doppelte Verweis auf Russland und Habsburg – der Stolz und das Selbstbewusstsein der neuen staatlichen Zuordnung aus.

Lemberg lag nicht länger am Rande der K. und K.-Monarchie und auch nicht an der Grenze zum fernen Russland, sondern erschien wieder als die bedeutendste Handels- und Industriemetropole Galiziens, die zu diesem Zeitpunkt größer war als Polens alte Haupt- und Königsstadt Krakau. Den Konflikt zwischen Polen und Ukrainern, zwischen der jüdischen und der christlichen Bevölkerung beschreibt Döblin später; aus heutiger Sicht wohl nicht immer glücklich. Tatsächlich hatte ja die polnische Zwischenkriegszeit erheblich zur Modernisierung Lembergs, seiner Industrie und Infrastruktur, beigetragen. Die unübersehbaren Spannungen zwischen Polen und Ukrainern waren indes zu keinem geringen Teil auf die nun eingeschränkte politische Autonomie Galiziens zurückzuführen. Um die zum Teil groteske und vom modernen Österreich reichlich geförderte Habsburg-Nostalgie im gegenwärtigen L'viv zu verstehen,¹⁵ scheint jedenfalls eine kritische Reflexion der genannten und von Autoren wie Döblin, Roth und Keun geprägten Lemberg-Diskurse im deutschsprachigen Raum nach 1918 notwendig. Denn hier, in den Auseinandersetzungen der deutschsprachigen Intellektuellen, wird ein fiktionales Lemberg konstruiert, das so wohl nie existiert hat.

Die Idee, in der Leginow den neuen Motor der galizischen Metropole wahrzunehmen wird im Fortgang der Beschreibung Döblins deutlich; aufgenommen werden wieder Motive des Flaneur-Diskurses, wie die sich kreuzenden und in der Masse verlierenden Blicke. Baudelaire, Hofmannsthal und noch Tucholsky verwenden das gleiche Motiv.¹⁶

15. Selbstkritische Blicke stammen dabei durchaus aus dem ukrainischen Galizien selbst: vgl. Jurko und Taras Prochasko, Magdalena Błaszczuk: Galizien-Bukowina-Express. Eine Geschichte der Eisenbahn am Rande Europas, Wien 2007 oder Juri Andruchowytch und Andrzej Stasiuk: Mein Europa, übers. v. Sofia Onufriv und Martin Pollack, Frankfurt/M. 2004.

16. Vgl. etwa die Gedichte: Charles Baudelaire: À une passante, Kurt Tucholsky: Augen in der Gross-stadt, Hugo v. Hofmannsthal: Einem, der vorübergeht.

„Gewirr, Geschiebe auf Leginow. Zwei Menschenschlangen, ein Treibriemen, der am dunklen Ende der Straße umschlägt. Die Lichtfülle sammelt die Menschen an, und die breiten Reihen schwimmen geradeaus, suchen sich mit Blicken, greifen mit den Blicken nacheinander, saugen Lebendigkeit auseinander. Eine Schaufreude, Genuß durch die Augen: die Erregung fließt mit Blicken zu und strömt zur anderen Seite. In einem wirklichen Spannungsstrom schwimmen diese Menschen; jeder Zukommende verliert sein Persönliches, unterhält das Strömen.“¹⁷

Leginow, die Straße der polnischen Legionen. Jetzt sind es freilich keine Soldaten mehr, die die Stadt in ihren Besitz nehmen, sondern die Masse der Flaneure, in deren einheitlich dahin treibendem Strom die ‚Andersartigen‘ auffallen: die handelnden Juden und auch die renitenten Ukrainer. Nicht ihre Kampfkraft weist die jungen Polen als neue Machthaber aus, sondern ihre im modischen Habit ausgestellte Modernität.

Auch Joseph Roth hat in seinem Reisebericht vom 22. November 1924 – also zur gleichen Zeit – in der *Frankfurter Zeitung* den nämlichen Ort beschrieben. Wie gesagt, es ist jener Boulevard, der beim Hotel *Europa* seinen Anfang nimmt, dem Quartier, das er bei seiner letzten Reise nach Galizien zusammen mit Irmgard Keun noch einmal bezieht. Von der modernen Metropole Lemberg ist bei Roth indes nicht die Rede. Wohl aber von Legionen, vom Krieg und von Übergriffen. Die Stadt symbolisiert den Übergang, das Wechselvolle, die Unsicherheit und auch die Gefahr. Noch Ende der 1980er Jahre wird Karl Schlögel von der „Metropole im Übergangsgebiet“ sprechen;¹⁸ Roth bemerkt 1927 an Berlin merkwürdiger Weise ähnliches. Die Stadt sei – wohl nicht nur für die *Juden auf Wanderschaft*, aber für die ganz besonders – eine „Durchgangsstation“. ¹⁹ Es kommt offensichtlich darauf an, wann was wahrnimmt. „Städte haben viele Gesichter“, bemerkt Roth deshalb selbstreflexiv in seinem Galizien-Essay von 1924.²⁰ Um die jeweilige Stadt an sich geht es bei solchen Etikettierungen wohl weniger; sie sind Resultat einer Überlagerung von individuellen und kulturellen Codierungen. Für Joseph Roth war Lemberg, das er von gelegentlichen Verwandtenbesuchen, aus einem kurzen Studiensemester und seiner Militärzeit kennt, tatsächlich stets nur

17. Döblin: *Reise in Polen*, S. 47.

18. Schlögel: *Lemberg*, S. 62.

19. Joseph Roth: *Juden auf Wanderschaft* [1927/1937], München 2006, S. 64.

20. Joseph Roth: *Reise durch Galizien* [1924], in: Joseph Roth: *Werke*, hg. v. Hermann Kesten, Bd. 3, Köln 1976, S. 837.

eine Zwischenstation auf dem Weg vom galizischen Brody in die große weite (und irgendwie auch immer habsburgische) Welt:

„In diese Stadt bin ich zweimal gewissermaßen als Sieger eingezogen, und das war nicht ungefährlich. Lange Zeit war sie eine ‚Etappe‘, Sitz eines österreichischen Armeekommandos, einer deutschen Feldzeitung, vieler Militärämter, einer k. und k. Personalsammelstelle, einer ‚Offiziersmenage‘. Es gab eine Militärpolizei, eine ‚Kundschafter- und Nachrichtenstelle‘, ein österreichisches und ein deutsches Bahnhofskommando, Krankenhäuser, Epidemien und Kriegsberichterstatte. Hier hauste der Krieg, hier hausten seine Begleiterscheinungen, die schlimmer, weil sie dauerhafter waren. Um diese Stadt kämpften nach dem Zusammenbruch Polen und Ruthenen, und hier ereignete sich der Novemberprogram. Und heute noch sieht Lemberg wie eine Etappe aus.“²¹

Roth, der 1913 seine Matura im Kronprinz-Rudolf-Gymnasium in Brody absolvierte, immatrikulierte sich im Wintersemester 1913/14 zuerst an der polnischen Universität in Lemberg; allerdings wechselte er schon im Sommersemester an die Wiener Universität. Die polnische Großstadt beschreibt Roth so wie er sie selbst erlebt hat, als Ort, deren Kontinuität die Veränderung ist. Sie erscheint ihm immer noch als „Stadt der verwischten Grenzen. Der österreichischste Ausläufer der alten kaiserlichen und königlichen Welt.“²² Deshalb durchwirkt er die Lembergbeschreibung mit seinen habsburgischen Erinnerungen.

Das erzwungene Exil, die Verfolgung der Juden, schließlich die wirtschaftlichen und gesundheitlichen Probleme Roths lassen 1936/37 bei seiner letzten galizischen Reise das alte Lemberg, das habsburgische Galizien und das alte Österreich, nun geradezu idyllisch erscheinen. Die späten Romane und Erzählungen – etwa *Das falsche Gewicht* (1937), *Die Kapuzinergruft* (1938) und *Die Geschichte von der 1002. Nacht* (1939) – zeigen dies auf ihre Weise. Der Schriftsteller Arthur Koestler, den Roth Ende der 1930er Jahre zusammen mit Irmgard Keun im belgischen Exil kennen lernte, berichtet, dass die Exilanten den melancholischen Roth „wegen seiner Sympathien für die Zeit Kaiser Franz Josephs [...] als den letzten Saurier der Monarchie“ betrachteten.²³ Für heutige Leser wirkt Roths ausgestellte Liebe zum Kaiserhaus als eher befremdliches Verfahren, auf die Schrecken der Nazizeit zu reagieren. Die Monarchie ist ihm aber Symbol des Friedens und der stabilen Ordnung, ungeachtet ihrer

21. Roth: *Reise durch Galizien*, S. 837.

22. Roth: *Reise durch Galizien*, S. 840.

23. Interview David Bronsens mit Arthur Koestler, in: Bronsens, S. 472.

unzweifelhaft undemokratischen und patriarchalen Züge, ungeachtet auch der Tatsache, dass Österreich gewissermaßen als ‚Kolonialmacht‘ insbesondere im ländlichen, als rückständig angesehenen Galizien auftrat.

Wie im Vorkriegs-Brody stellen die Österreicher im Lemberg der Kriegszeit die herrschende Schicht dar. Sie zeigen dies nur signifikanter und machtvoller. Mit der Fokussierung dieser österreichischen Stadtzeichen zu einem Zeitpunkt, wo die österreichische Herrschaft eigentlich vorbei ist, bestimmt Roth in seiner Reportage das moderne Lemberg als Erinnerungsraum. „Jeder von uns ist gefesselt an seine Vergangenheit“, schreibt Roth 1933 an Stefan Zweig.²⁴ Anders als Döblin, der die Modernität Lembergs herausstellt, sieht Roth die österreichische Vergangenheit als dominante Substruktur der urbanen Wahrnehmung. Dies zeigt seine Beschreibung des Leginow-Prospekts besonders gut:

„Die Hauptstraße hieß einmal ‚Karl-Ludwig-Straße‘, aus Loyalität gegenüber dem Herrscherhause. Heute heißt sie die ‚Straße der Legionen‘. Es sind die polnischen Legionen gemeint. Hier war einmal der Korso der österreichischen Offiziere. Heute spazieren die polnischen Offiziere. Hier hörte man immer Deutsch, Polnisch, Ruthenisch. Man spricht heute Polnisch, Deutsch Ruthenisch. In der Nähe des Theaters, das am unteren Ende die Straße abgrenzt, sprechen die Menschen Jiddisch. Immer sprachen sie so in dieser Gegend. Sie werden wahrscheinlich niemals anders reden.“²⁵

Nach dem Terror der deutschen Einsatztruppen im Krieg²⁶ hört man hier kein Jiddisch mehr. Für Roth war diese Sprache aber immer ein wichtiger Bezugspunkt, eine kulturelle Brücke zur galizischen Heimat. Irmgard Keun berichtet davon, dass er in Lemberg immer wieder jiddisch geredet habe.

Roth ruft im Gegenwärtigen das Vergangene auf; er zeigt die stete Anwesenheit des Alten im Neuen. Die polnische Verwaltung Lembergs kann die habsburgische Zeit, jene Zeit, in der Roth in Galizien aufgewachsen ist, in der er als junger Mann Lemberg besucht, in der er als Student gelernt und als Soldat dem österreichischen Staat gedient hat, nicht auslöschen. Dies drückt akustisch die Vielsprachigkeit aus, die auf dem Boulevard zu hören ist. Hört

24. Joseph Roth an Stefan Zweig, 31.8.1933, in: Joseph Roth: Briefe 1911-1939, hg. v. Herman Kesten, Köln u.a. 1970, S. 276.

25. Roth: Reise durch Galizien, S. 838

26. Vgl. Philip Friedmann: The Destruction of the Jews of Lwów 1941-1944, in: Michael R. Marrus (Hg.): The Nazi Holocaust, Bd. 4, Westport/London 1989, S. 659-739 und den Art. Lemberg, in: Enzyklopädie des Holocaust. Die Verfolgung und Ermordung der europäischen Juden [deutsche Ausgabe], hg. v. Israel Gutaman u.a., München o.J. [1992], Bd. II, S. 851-853 (mit weiterführenden Angaben).

man hier Deutsch, Polnisch und Ukrainisch, so vernimmt man etwas abseits am Ende der Straße, vor dem Theater Jiddisch. Dieses akustische Zeichen²⁷ hat sein Pendant am anderen Ende der Prachtstraße, genau vor dem Hotel *Europejski* am Marienplatz; wieder greift Roth auf ein militärisches Vokabular zurück, das hier freilich befremdlich wie die beobachteten Juden wirkt:

„Adam Mickiewicz, der große polnische Dichter, steht in der Straßenmitte. Kaftanjuden patrouillieren zu seinen Füßen, die Wachtposten des Handels. Ein Mann mit einem Sack über der rechten Schulter schreit: ‚Handele!‘ mit melodischer Weinerlichkeit. Das hindert keinen einzigen der schlanken, sehr kriegereischen Kavallerieoffiziere, mit seinem großen, gebogenen Säbel zu scheppern, mit den musikalischen Sporen zu klirren. Er klirrt, scheppert, schreitet mit anmutiger Männlichkeit in einer kleinen Wolke aus Kriegsmusik dahin und ist dennoch ein friedlicher Mensch – und als hätte er keinen gewaltigen Schlepssäbel, sondern nur einen Regenschirm, so zwingt er sich durch die dichtgeballten Gruppen der Händler, welche die Politik der Welt besprechen und einen Handel abschließen und beides gleichzeitig. So demokratisch ist hier das Militär.“²⁸

Die eher allgemeine Beobachtung, die begleitet wird von einer Symphonie der Klänge, verdichtet sich in einer Figur; der Oberleutnant mit seinem scheppernden Säbel verkörpert die Integration des Militärischen ins Alltägliche und zeigt wie das Zusammenleben von Militär und Zivil, von Polen und Juden, von Offizieren und Händlern funktionieren kann. Der Leutnant, so zeigt sich später, hat sich hier offenbar ein Glas Eingemachtes und einige Marktsachen erhandelt.

In Roths Beschreibung zeigen sich Lexem-Korrespondenzen, die die Geschlossenheit der Wahrnehmung rund um das Rondell des Mickiewicz-Denkmal evozieren sollen: Die „Kaftanjuden“ patrouillieren wie die Soldaten; die Rufe der jüdischen Händler werden vom Säbelgeklirr und den Sporen des Offiziers beantwortet; der Sack auf den Schultern des Mannes findet sein Pendant im Eingemachten und dem Korb der Offiziersfamilie. Ein solchen Sack, berichtet Irmgard Keun später, habe sich Roth im Exil kaufen wollen, um „damit auf Wanderschaft [zu] gehen, wie seine jüdischen Vorväter es getan hätten.“²⁹ Der polnische Leutnant wird Teil der dichtgeballten jüdischen

27. „Lemberg ist voller Akustik, Audio, nicht Video. Habe ich mich klar ausgedrückt?“ (Andruchowytch: Geheimnis, S. 69).

28. Roth: Reise durch Galizien, S. 838f.

29. Interview David Bronsens mit Irmgard Keun, in: Bronsen, S. 477. Irmgard Keun spielt hier auch auf Roths Buch *Juden auf Wanderschaft* (1927/1937) an. Die ausführliche Vorrede von 1937 zur

Händlergruppe und bleibt doch als ungewöhnlich friedlicher Fremdkörper sichtbar. In „anderen Städten“, heißt es, vielleicht in Berlin, hätte man eine solche Szene kaum beobachten können.³⁰ „Wenn der liebe Gott nach Lemberg käme, er ginge zu Fuß durch die Straße der Legionen.“³¹ Roths Beschreibung nimmt den Legionen das Bedrohliche; sie sind Teil des menschlichen Treibens auf dem städtischen Boulevard. Darin, im Integrativen dieser vielstimmigen Meile, die polnisch, jiddisch, deutsch und ukrainisch zulässt, liegt die Differenz zu europäischen Metropolen; insofern differiert Roths Beschreibung von derjenigen Döblins, die in der Leginow ja eine Miniaturausgabe der europäischen Flaniermeilen sehen wollte.

Den Blick auf das Mickiewicz-Denkmal hatten später Irmgard Keun und Joseph Roth aus den Fenstern ihres Hotels sehen können, das sie 1936 auf ihrer letzten Reise nach Galizien bezogen. In Irmgard Keuns Exilroman *Kind aller Länder* von 1938, der die Lemberg-Reise – jedenfalls zum Teil – poetisch verarbeitet, wird das Denkmal, wohl an die gemeinsame Zeit mit Roth gemahnend, aus der Perspektive des zehnjährigen Mädchens Kully beschrieben, die aus dem Hotelfenster blickt. Hier betritt Gott wie in der Reportage Roths von 1924 den Leginow-Boulevard; dadurch leuchtet es freilich heimeliger als in Döblins Beschreibung:

„Vom Himmel kam Schnee. Die ganze Erde war voll Schnee und hat ge glänzt, Sterne leuchteten aus den Häusern, Tannenbäume standen auf einem großen Platz, in der Mitte stand der liebe Gott, der über alles wachte, als große dunkle Säule. Mein Vater hat gesagt: es ist nicht der liebe Gott, es ist ein polnischer General.

Aber das war nur am Tag wahr, abends war es doch wieder der liebe Gott.“³²

Der liebe Gott ist Adam Mickiewicz, der polnische Nationaldichter des 19. Jahrhunderts, der – wie Keun und Roth – aus politischen Gründen im Exil leben musste.³³ Die militärische Bezeichnung, die der Vater beschwichtigend verwendet, korrespondiert ironisch mit dem Offizier aus Roths Feuilleton

geplanten Neuauflage bei Allert de Lange in Amsterdam ist in der Zeit entstanden, als Roth mit Irmgard Keun zusammen war. Die Reise von 1936/37 dürfte für die geplante Neuauflage von großer Bedeutung gewesen sein; so werden in der Neuauflage Polen und Litauen als Emigrationsländer erwähnt und auch die Vorteile „prominenter“ Flüchtling[e]“ herausgestrichen, die etwa „ein jüdischer Journalist“ gegenüber einfachen Emigranten hätte (Juden auf Wanderschaft, S. 114).

30. Roth: Reise durch Galizien, S. 45.

31. Roth: Reise durch Galizien, S. 45.

32. Irmgard Keun: *Kind aller Länder*. Roman, München 1989, S. 49.

33. Adam Bernhard Mieciewicz, der polnische Nationaldichter, lebte 1798-1855.

und der polnischen Bezeichnung des Boulevards: Leginow – Straße der polnischen Legionen. Als verbannter Stifter der polnischen Nationalliteratur könnte er freilich eine ganz andere, poetologische Funktion übernehmen; er würde dann den deutschen Exildichtern als Leitfigur dienen, die auch – welche schöne Hoffnung – zur kulturellen Erneuerung ihres Landes beigetragen könnte.³⁴

Die Kindperspektive des Romans entspricht übrigens in mancher Hinsicht Keuns Zusammenleben mit Roth, der sie immer wieder bevormunden wollte.³⁵ Diese Situation steigerte sich in Galizien, insbesondere als Irmgard Keun gezwungen war, bei der Lemberger Verwandtschaft von Roth zu leben. Sie war auf seine Hilfe angewiesen; er und die Verwandten übernahmen einen Teil ihrer Lebensorganisation.

In Irmgard Keuns Erinnerungen *Bilder aus der Emigration* (1947), in denen sich die eingangs zitierte Roth-Charakteristik findet, wird die winterliche Reise nach Lemberg als unvermeidliches Schicksal beschrieben. „In Polen würde es kalt sein. Trotzdem würde ich nach Polen fahren.“³⁶ Und sie konstatiert dort, dass das Schreiben im Exil sich automatisch von der deutschen Gegenwart entferne. Joseph Roths Habsburg-Verherrlichung in seinen Feuilletons, Reden und vor allem in seinen späten Exilromanen stellt sie die kleinen Fluchten anderer Exilautoren an die Seite: Sie nennt zum Beispiel Thomas Manns *Lotte in Weimar*, Heinrich Manns *Henri IV.* oder Leonard Franks *Traumgefährten*. Für jemanden, der dem Zeitroman so verpflichtet ist wie Irmgard Keun, stellt die Exilsituation also auch poetologisch eine große Herausforderung dar.

„Warum schrieben sie [die Exilautoren] fast alle nur historische Romane? Gewiß, selbst die historischen Romane waren so, daß sie in Deutschland

34. Vgl. hierzu Roths späte Vorrede zur neuen Auflage von *Juden auf Wanderschaft* [1937], in: Roth: *Juden auf Wanderschaft*, S. 109-124. Hier betont Roth, dass die deutschen Christen „in ihrer Verblendung [...] fast den deutschen Juden“ glichen: Der Rassismus der Nationalsozialisten, der sich augenscheinlich gegen die Juden richte, träfe in Wirklichkeit auch die Christen und ihre Wertvorstellungen. „Man prügelt den Moritz Finkelstein aus Breslau, und meint in Wirklichkeit jenen Juden aus Nazareth.“ (Zitate: S. 120f.). In diesem Kontext ist auch Joseph Roths umstrittenes, aber ökonomisch erfolgreiches Textensemble *Der Antichrist* [1934] zu lesen, das sich zivilisationskritisch mit dem Zusammenhang von Antisemitismus und moderner Säkularisation auseinandersetzt. Dass solche Überlegungen 1936/37 zwischen der deutschen Katholikin Irmgard Keun und Joseph Roth diskutiert wurden, ist anzunehmen.

35. Vgl. Wilhelm Unger: Nachwort, in: Irmgard Keun: Wenn wir alle gut wären. Kleine Begebenheiten, Erinnerungen und Geschichten [1954], Köln 1983, S. 245-264; hier S. 261 und Bronsen, S. 472-503, besonders S. 502.

36. Keun: *Bilder aus der Emigration*, S. 152.

nicht hätten geschrieben werden können [...]. Die Emigranten³⁷ hatten kein Land, das ihnen gehörte, und sie lebten mehr oder weniger eine provisorische Existenz. Deutschland kannten sie nicht mehr und konnten auch nicht darüber schreiben, zumindest keinen gesellschaftskritischen Roman, dessen Personen Blut haben und die man mit der Hand anfassen zu können glaubt.“³⁸

Die Exilsituation rückt zwangsläufig das Historische ins Blickfeld. Zudem verkaufen sich historische Romane im Exil offenbar besser als Texte mit zeitgenössischen Stoffen, zumal wenn sie Bezüge zur Geschichte des Gastlandes aufweisen wie Manns *Henri IV.* oder Kracauers *Offenbach*. Joseph Roths Napoleon-Roman *Die hundert Tage*, verfasst 1934/35 in Nizza, versucht sich auch in diesem Genre. Geschichtliche Vorgänge werden für Roth mehr und mehr zum Maßstab seiner Gesellschaftskritik und darüber hinaus zur Folie um spezifisch moderne Identitätskrisen zu erörtern. Als wichtigsten Referenztext hierfür wird man ohne Zweifel *Die Kapuzinergruft* (1938) ansehen.

In diesem Sinn erscheint aber auch der Eichmeister Anselm Eibenschütz im oben erwähnten späten, historisch kolorierten Galizien-Roman *Das falsche Gewicht* als Exilfigur par excellence – als quasi inverser Exilant, der in der Heimat des Exil-Autors Roth lebt. Die jeweilige kulturelle und lebensgeschichtliche Codierung von Heimat und Exil erscheint durch diesen Kunstgriff evident. Die Figur Eibenschütz stammt genauso wenig aus Galizien wie seine Geliebte Euphemia Nikitisch. Die Heimatlosigkeit der beiden, ihre je unterschiedlichen Einsamkeiten im winterlichen Galizien, zeigen, dass Fremdheit eben nicht an spezifische, unwirtliche Räume – wie die moderne Großstadt etwa – gebunden ist, sondern maßgeblich durch die Lebenssituation geprägt wird. So gesehen referiert der Roman wohl auch auf die Exilliebe des Autors zu Irmgard Keun.³⁹ Deren Fremdheitsleiden im galizischen Lemberg hatte Roth bei der Abfassung seines Romans ja ständig vor Augen. Zudem könnte man Euphemias Schwanken zwischen ihren ‚Geliebten‘ Eibenschütz, Jadlowker und Sameschkin anlog zu Irmgard Keuns Situation verstehen, die 1936/37 auch an drei unterschiedliche Männer gebunden war: an ihren Noch-Ehemann

37. Keun unterscheidet nicht, wie Brecht es bekanntlich fordert, zwischen Exilanten und Emigranten. Vgl. Bertold Brecht: Über die Bezeichnung Emigranten, in: Deutsche Literatur im Exil 1933-1945. Texte und Dokumente, hg. v. Michael Winkler, Stuttgart 1977, S. 39.

38. Keun: Bilder aus der Emigration, S. 154.

39. Ingrid Marchlewitz sieht in der Liebe Eibenschütz' zu Euphemia Nikitisch Roths Liebe zu Keun „gespiegelt“. Keun habe die Beziehung im Roman *D-Zug dritter Klasse* (1938) verarbeitet: vgl. Marchlewitz: Irmgard Keun, S. 47, Anm. 85.

Johannes Tralow, an den Geliebten Joseph Roth und an den Förderer Arnold Strauss, dem sie später für kurze Zeit ins amerikanische Exil folgt.

Am Ende des Romans erscheint Eibenschütz Gott selbst als größter aller Eichmeister. Er erinnert ein wenig an den lieben Gott aus Keuns zeitgleich geschriebenen Roman *Kind aller Länder*, den die kleine Kully aus dem Hotelfenster im winterlichen Lemberg sieht und der ihr in der Nacht notwendigen Trost verschafft. „Den gläubigen Juden bleibt der himmlische Trost“, heißt es im ebenfalls etwa zeitgleich verfassten späten Nachwort der *Juden auf Wanderschaft*. Nur ein „Wunder Gottes“ könne aber den deutschen Christen helfen, ihre „Freiheit und Würde“ zurückzufinden.⁴⁰

Neben den *Bildern aus der Emigration* (1947) und den späten Interviews mit David Bronsen (1974) bieten die Briefe an Arnold Strauss das eindrücklichste Dokument der Beziehung zwischen Joseph Roth und Irmgard Keun, insbesondere ihres gemeinsamen Lemberg-Aufenthalts.⁴¹ Die Liebesbriefe Keuns an den Arzt Arnold Strauss umfassen die Jahre 1933 bis 1940: Sie enden nach Keuns illegaler Rückkehr nach Deutschland und der Hochzeit von Arnold Strauss mit der Amerikanerin Marjory Ware Spindle. Danach findet sich lediglich noch ein Dankesbrief Keuns für ein Carepaket vom 21.3.1947. Die Briefe Keuns sind sehr einseitig, interessieren sich kaum für das Gegenüber, sondern schildern wesentlich ihre Kämpfe ums Überleben und um den alkoholkranken Joseph Roth; das Nachwort der Auswahl-Ausgabe von 1988 spricht deshalb von „Monologeflechte[n] und Selbstdarstellungen“.⁴²

Die Reise-Briefe umfassen in der edierten gekürzten Version etwa 25 Druckseiten, die auch Aufschluss darüber geben, welche Exil-Optionen Irmgard Keun für sich und Roth erwogen hatte. Als die vielleicht interessanteste erscheint die Überlegung, sich in Lemberg durch eine Scheinehe einen polnischen Pass zu besorgen. Dieser sollte dann die spätere Flucht nach Amerika erlauben. Der Plan scheiterte natürlich. Unklar bleibt, ob Keun die Idee nicht nur mitteilte, um ein weiteres Mal etwas Lebensunterhalt von Strauss erbetteln zu können. Das ständige Bitten um Geldzuwendungen in praktisch allen Briefen legt diese Interpretation durchaus nahe.

40. Roth: *Juden auf Wanderschaft*, S. 124.

41. Der Nachlass von Irmgard Keun enthält vermutlich noch weitere Dokumente zum Lemberg-Aufenthalt 1936/37. Er liegt im Kölner Stadtarchiv, ist aber wegen der tragischen Zerstörung des Archivgebäudes im Frühjahr 2009 zurzeit nicht einsehbar.

42. Gabriele Kreis: Was man glaubt, gibt es, in: Keun: *Briefe an Arnold Strauss*, S. 302-306, hier S. 304.

Der erste Brief aus Lemberg datiert vom 24.12.1936; das Datum erinnert an die Beschreibung des Mickiewicz-Denkmal am Weihnachtstag in Keuns Roman *Kind aller Länder*:

„Mein liebes Kleines,
 nun bin ich also nach Lemberg verschlagen [...] Manchmal scheint mir alles wie ein Traum. [...] Die Leute sind sehr lieb zu mir, nur noch so fremd. Du kennst doch meine maßlose Scheu vor fremden Menschen. Dies hier ist eine alte bürgerliche jüdische Familie. Roth gehört zu ihnen, ich bin fremd und eine „Goyte“ (Ich weiß nicht, wie man das schreibt.) Das Haus ist alt und düster und alles ist in eine Atmosphäre von Schwermut getaucht. [...] Alle sind richtige Juden, die auch noch die Riten einhalten. [...] Alle sind lieb und gut, aber fremd.“⁴³

Der Brief berichtet zuerst von der jüdischen Familie Grübel, die die katholische Exilantin in Lemberg unterstützt – gewiss eine sehr ungewöhnliche Konstellation zwischen 1933 und 1945. In diesem Brief gibt es auch eine kurze Passage zum trostlosen „Lemberger Nachtleben“ und zu zugänglichen Genussmitteln, die den positiven Gesamteindruck der Galizischen Hauptstadt aber kaum trübt.

„Im Übrigen hat Lemberg viel Angenehmes. [...] Die Menschen sind nett, die Lokale angenehm. Das Essen und die Art der Zubereitung ist so gut und interessant, wie ich es noch in keiner Stadt fand. Der Schnaps ist gut und billig, der Wein ist schlecht und teuer.“⁴⁴

Dem Lob Lembergs in Keuns Brief kontrastiert das Klagen über die eigene Gesundheit und Joseph Roths zunehmendes Leid. Auch betont sie ständig nur eine Fremde in der Stadt zu bleiben. Trotzdem gelang es ihr, hier literarisch produktiv zu sein. Nach der Rückkehr aus Lemberg löste sich die Beziehung zu Roth immer weiter, bis es schließlich zu Beginn des Jahres 1938 in Paris zur endgültigen Trennung kam. Joseph Roth starb 1939; Irmgard Keun kehrte 1940, nachdem einige Zeitungen von ihrem Selbstmord berichten, illegal und unter größter Gefahr nach Deutschland zurück.

Kurz vorher, in Amsterdam, hatte Irmgard Keun ein Abschiedsgedicht auf Joseph Roth verfasst⁴⁵ und eines, das sich – schaut man sich die Handschrift an – auf Lemberg beziehen kann; dort nämlich findet sich der nicht gedruckte Zusatz: „Geschrieben in einem Atemzug – [in] angstvollen Stunden in

43. Brief Keuns an Arnold Strauss vom 24.12.1936, in: Keun: Briefe an Arnold Strauss, S. 204.

44. Brief Keuns an Arnold Strauss vom 24.12.1936, S. 205.

45. Irmgard Keun: Für Joseph Roth, in: Irmgard Keun: Wenn wir alle gut wären. Kleine Begebenheiten, Erinnerungen und Geschichten [1954], Köln 1983, S. 263.

Amsterdam. Hitler hatte Polen, mein geliebtes Polen, bereits überfallen.“⁴⁶ Die polnische Stadt, die Irmgard Keun am intensivsten erlebt hat, in der sie allerdings stets eine Fremde blieb, ist das heute ukrainische Lemberg. Hier – isoliert von anderen Exilanten, aber von der jüdischen Familie Roths aufgenommen – spürte sie die Ambivalenz von Verlassenheit und menschlicher Anteilnahme, die in den Versen angesprochen wird, wohl am intensivsten.

Die fremde Stadt
 Fremde Stadt,
 ich liebe dich um deiner Fremdheit willen.
 Du könntest das Verlangen nach Verlorenem mir stillen,
 Nach dem, was ich verließ;
 Einmal als Kind.
 Laß mich noch einmal sein, wie Kinder sind,
 Die eines Menschen Fuß noch nicht getreten hat,
 Fremde Stadt[...]⁴⁷

So die ersten Verse. Die Sehnsucht nach der Kindheit erinnert an die spezielle Perspektive des Romans *Kind aller Länder*, dessen Lemberg-Passage oben erläutert wurde. Am Ende des Gedichts ruft das lyrische Ich – wie das Mädchen Kully mit Blick auf das Mickiewicz-Denkmal – nicht nur Gott an, sondern bittet auch – wie Keun im Lemberger Winter – um etwas Wärme; und auch im Gedicht ist – wie im Roman – vom verheißenden Himmel die Rede:

Gott gab dir den Himmel, mir gab er den Segen
 Für dich, fremdes Land.
 Nur eine Stunde, nur kurze Zeit
 Wärme uns Arme die Ewigkeit:
 Der Himmel über dir, fremdes Land.⁴⁸

Natürlich lässt sich nicht mit Sicherheit wissen, dass die Verse hier Lemberg und nicht Amsterdam meinen. Und auch sind die einfachen Verse ästhetisch gewiss nicht sonderlich aufregend. Die evozierten Oppositionen und konträr laufenden Perspektiven, die mit der Reim- und Versgestaltung korrespondieren (Zeit – Ewigkeit, Land – Himmel), zeugen aber immerhin von einer reflektierten poetischen Gestaltung. Und die Verse verdeutlichen

46. Abbildung in: Irmgard Keun: Wenn wir alle gut wären. Kleine Begebenheiten, Erinnerungen und Geschichten [1954], Köln 1983, S. [167]. Hervorhebung im Original.

47. Irmgard Keun: Die fremde Stadt, in: Irmgard Keun: Wenn wir alle gut wären, S. 158-159; hier 158.

48. Irmgard Keun: Die fremde Stadt, S. 159.

zumindest einmal mehr, wie das Exil in der Hoffnung an fremde Orte auch sakrale Momente erzeugt, für die – bedenkt man die Teilhabe am jüdisch-orthodoxen Familienleben und die unzähligen Erzählungen aus Roths galizischer Vergangenheit – nicht zuletzt auch Keuns Lemberg-Erlebnis steht.

Das Neue, Fremde Lembergs, das Irmgard Keun beschreibt, kontrastiert mit der Wahrnehmung ihres Reisegefährten Joseph Roth. Denn er nimmt in Lemberg vor allem die Spuren des Alten und Vertrauten wahr, vor allem das Habsburgische und die Bilder seiner jüdisch geprägten Heimat Galizien. Hier erinnert er sich – wenn auch eher vorübergehend – jener beschwichtigenden Kindheitsträume, die sich der lyrische Sprecher in den Versen Irmgard Keuns erhofft. Die dort evozierte Kindheitsperspektive und die notierte sakrale Sehnsucht korrespondieren auffällig mit Joseph Roths Habsburg-Sentimentalität. Die Dokumente der Lemberg Reise von 1936/37 zeugen insofern auch von analogen Empfindungen und Hoffnungen.

Les ruines m'attirent depuis mon enfance...

— Yuri Andrukhovych

Essayiste et romancier, né à Ivano-Frankivsk, l'ancienne Stanislau galicienne, l'un des chefs de file de la littérature ukrainienne actuelle

LES RUINES M'ATTIRENT depuis mon enfance, pourrais-je répéter à l'instar de Danylo Kiš. Les ruines m'attirent depuis mon enfance, cette trace particulière, ce tracé particulier de l'existence d'autrefois. Je ne cherche pas à l'expliquer par des inclinaisons outre mesure métaphysiques ou romantiques. La raison en est peut-être tout simplement une odeur, et pas un quelconque *Geist*. Une humidité putride, une sensation physique, frémissante, totale. Les vieilles murailles, les poutres vermoulues, les choses à moitié décomposées, ont une respiration qui leur est propre : peut-être suis-je toxicomane ?

Dieu merci, les paysages de mon coin du monde sont suffisamment imprégnés de ces choses. Vieilles demeures biscornues, quartiers entiers pris au piège du centre-ville, abandonnés, écorchés, les recoins des cours intérieures sentant la moisissure et l'urine, les cages d'escalier tapissées d'éternelles feuilles d'automne. Parfois des ivrognes y vivent encore, des communes entières d'ivrognes avec leur véritable communisme intérieur. Parfois aussi on les fait déguerpir, la bourgeoisie légalisée se rue pour acheter les biens immobiliers, s'emparant du territoire, la lutte des classes continue, l'accumulation initiale aussi, la vie anachronique selon Marx se dote de nouvelles solutions postmodernes, mais les ruines demeurent.

J'ai grandi dans l'univers de ces cours et habitations de petite ville, de ces vérandas et mansardes à la mode il y a cent ans. Oui, il y a tout juste cent ans, car il s'agit bien de la *fin de siècle* précédente, de cette rupture temporelle qui est ressentie de manière moins frénétique en province qu'à Vienne, par exemple, mais tout de même... Ce monde était déjà quasiment tout entier en

ruine au moment de ma naissance, je ne peux donc pas m'en souvenir dans sa totalité ; mais je me rappelle ces vieillards et ces vieillards bizarres, voûtés pour la plupart, qui juraient en employant des *galicisms*¹, connaissaient par cœur des locutions latines apprises au lycée, et, à l'époque de Khrouchtchev et des Beatles, s'habillaient comme s'ils étaient sortis pour saluer l'archiduc François-Ferdinand. (Comment ont-ils réussi à conserver ces habits ? Voilà la question ! Malgré toutes les purges, les fouilles, les déportations, les nationalisations ? Se peut-il qu'ils ne les aient tout simplement pas quittés pendant toutes ces décennies ? Se peut-il qu'ils aient dormi ainsi, tout habillés, en attendant les arrestations nocturnes ?)

Je me souviens de leur odeur de vieux, cela n'avait rien d'extraordinaire, simplement l'odeur de vieux corps, c'est une odeur spécifique. Avec les années, fatigue, maladies et misères s'entassaient dans l'être humain, d'où cette odeur particulière, symptôme de ruine.

Ils étaient différents en tout. À l'époque de mon enfance, ils ressemblaient déjà à des extraterrestres, souffrant de scléroses, de migraines, de manies. Ils se trahissaient inmanquablement par leur mauvaise maîtrise de la langue russe. Ou encore par une totale désorientation dans le domaine des relations sociales quotidiennes, devenues si incompréhensibles.

Sans doute constituaient-ils vraiment une sorte de société secrète, un genre de club « Bruno Schulz » césaromonarchique, même si tout leur camouflage n'était que trop évident, visible et naïf bien malgré eux, leur donnant cet air tout à fait non fonctionnel, à l'instar de leur emploi des locutions latines dont il a déjà été question. Enfant, j'aimais les espionner, observer leurs mimiques d'oiseaux. Ou encore, me moquer de leur langage, de toutes ces déformations sonores, ces écarts d'intonation, ces particularités lexicologiques. Je les avais un peu pris en grippe, sentant certainement que la mort gagnait du terrain à l'intérieur de leurs organismes, et c'est ce qui m'éloignait d'eux. Plus tard, ils ont commencé à figurer dans mes cauchemars, munis de sacs et de bâtons, avec leur odeur de vieux.

Mais voilà que je me suis laissé emporter par ces ombres. En réalité, mon amour des ruines ne se borne pas aux quartiers vétustes des centre-villes.

[...]

Je voue un amour particulier aux cartes géographiques qui témoignent encore mensongèrement de la Fin de la Terre, des tortues et des baleines, de la présence de la Mer à la place des Carpates actuelles, des volcans carpatiques

1. Locutions propres à l'Ukraine occidentale, également appelée Halychyna ou Galicie (note de la traductrice).

dormants, et aussi de toutes sortes de créations locales oubliées, telles la Bohême, la Galicie ou la Cisleithanie. Ensuite, je dois aussi citer les indicateurs de chemin de fer centenaires ; bien sûr, j'ai manqué le départ de chacun des trains qui y figurent, mais il m'importe encore beaucoup de savoir qu'il y avait deux trains allant de L'viv à Venise, le premier par Vienne et Innsbruck, et le deuxième par Budapest et Belgrade.

Je suis également fasciné par des tas de vieux papiers, des textes roulés comme des papyrus, suppliques et récits, des vieux journaux avec la publicité pour les klaxons d'automobile ou les corsets pour dames, la teinte jaunâtre des journaux et des livres qui se feuilletent à l'envers, les panneaux avec les noms des rues dans l'une ou l'autre des langues impériales, les portraits de l'empereur François-Joseph, Chevtschenko, Hrouchevskyi, Sigmund Freud, n'importe quels autres portraits et gravures, les disques de gramophone où ne chantera plus ni Caruso ni aucun ténor plus tardif portant le nom italien de Pavarotti, des billets de théâtre ou de cirque pour des spectacles définitivement tombés dans l'oubli il y a longtemps, des cartes postales en provenance des colonies, des villes d'eaux à la mode ou de la ligne du front, des cartes pour jouer à la canasta, au bridge ou au poker, des cartes de tarot, des cartes-photos avec les signatures en fac-similé de cupidons du cinéma muet ou de célèbres tueurs en série.

Tout cela m'agace comme une allergie : poussière et décadence, décadence et poussière. Et néanmoins, je plonge encore et toujours dans ces broussailles comme si elles contenaient autre chose que du désordre.

Oui, tout cela est poussière et décadence. Mais à la suite de beaucoup d'adeptes de cet optimisme philosophique qu'on appelle traditionnellement la dialectique, n'ai-je pas le droit d'espérer que chaque décadence soit en réalité le début d'un nouveau devenir ? Ou tout au moins de quelque chose qui ne permettra pas à ce monde de se figer. La décadence est la transformation du passé en avenir, dirait quelqu'un qui serait plus amateur d'aphorismes que je ne le suis.

J'aime les marchés aux puces qui sont, pour moi, la visible palpitation des substances existentielles où le spirituel se déverse dans le matériel, et vice versa. Ce passé qui a soi-disant déjà eu lieu une fois pour toutes, qui s'est épuisé, cherche sa propre continuation et aspire à exister. Pourquoi ces becs de gaz, ces bayadères de gypse, ces albums-photos des chroniques familiales ?

J'aime également toutes sortes de mythologies familiales, quelquefois insupportablement confuses et contradictoires, diverses versions de voyages, de mariages, de naissances, de disparitions, j'aime à y voir des apparitions inattendues de personnages inconnus et de digressions imprévisibles. Je vois même une matinée d'il y a plus de cent ans où un Allemand sudète, se prénommant

Karl, descend pour la première fois de sa vie du train à la station *Stanislau* : c'est la Galicie, il n'est jamais venu ici, il sait uniquement qu'il s'agit du coin le plus perdu de tout le pays, une province sale, et pour tout dire – un cul, un derrière, *Arsch*, mais c'est justement ici qu'il a décidé de recommencer sa vie, *jawohl*, il n'est plus dans sa première jeunesse (la deuxième, à la rigueur), il sait copier les vieilles toiles, il peut peindre des tableaux d'église pour les uniates, il a une solide formation viennoise, il sait mélanger les vraies couleurs, il connaît presque toutes les propriétés de chaque bois, de toutes les toiles, il est pédant et probe, il maîtrise son métier qui peut devenir un gagne-pain pour lui et pour sa famille, pourquoi ne pas épouser ici n'importe quelle luthérienne avec une bonne dot, il serait temps de se chercher une épouse, quoi, ça suffit de traîner dans les villages pauvres. Il a très peu d'affaires ; toute sa vie antérieure tient dans un sac de voyage usagé de taille moyenne (des bretelles, des slips, un nœud papillon, un gilet de cérémonie avantagement acheté chez Aron Gayer, fripier à Cracovie), quelque part près de la gare il devrait se trouver n'importe quel meublé, de préférence sans poux, mais avec petit déjeuner : il hume l'air avec détermination et avec quelque méfiance, s'efforçant de capter les premières odeurs matinales de la ville.

C'était mon grand-père, et nous allons le laisser ici, car ce n'est qu'une histoire de vie humaine parmi d'autres.

Note des éditeurs :

Nous remercions les Éditions Noir sur Blanc qui nous ont accordé le droit de reproduction de ces passages extraits de « Remix centre-européen », traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk, publié dans le volume *Mon Europe*, avec Andrzej Stasiuk, traduit du polonais et de l'ukrainien par Maryla Laurent et Maria Malanchuk, Montricher - Lausanne, Éditions Noir sur Blanc, 2004 (« Clepsydre », p. 11-13 ; et « Glossaire », p. 19-21).

Autres ouvrages de Yuri Andrukhovych en traduction française :

Moscoviada, roman, traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk, Lausanne, Éditions Noir sur Blanc, 2007.

Douze cercles, roman, traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn, Lausanne, Éditions Noir sur Blanc, 2009.

— Table des illustrations

La Galicie avant les Habsbourg

Pierre Gonneau

Fig. 1. The Lands of Galicia and Volyn' during the second half of the twelfth and the first half of the thirteenth Century.	55
Fig. 2. Première maison de Galicie.	56
Fig. 3. Deuxième maison de Galicie	57

Interculturalité et plurilinguisme en Galicie (1772-1918)

Isabel Röskau-Rydéł

Fig. 1. Royaume de Galicie en 1914.	101
---	-----

L'or noir contre l'étoile jaune. Mobilités particulières des Juifs de Galicie ayant investi dans le pétrole

Jérôme Segal

Fig. 1. Vue générale de Borysław	299
Fig. 2. Vue générale de Borysław.	301
Fig. 3. Puits « Monte-Carlo » et « Oleks » à Borysław	303
Fig. 4. Portrait d'Arnold Segal (1877-1944)	307

— Table des matières

Avant-propos/Vorwort	7
<i>Jacques Le Rider et Heinz Raschel</i>	
Introduction/Einleitung	13
<i>Jacques Le Rider et Heinz Raschel</i>	
Première partie : Des origines à 1790	
La Galicie avant les Habsbourg	31
<i>Pierre Gonneau</i>	
L'intégration de la Galicie dans la Monarchie autrichienne	59
<i>Jean Bérenger</i>	
Deuxième partie : Diversité, interculturalité, conflits	
Interculturalité et plurilinguisme en Galicie (1772-1918)	85
<i>Isabel Röska-Rydel</i>	
Zur <i>Haskala</i> und zum Zionismus in Galizien. Eine assoziative Gedankenverbindung am Beispiel von Nathan Samuely (1846-1921) und Saul Raphael Landau (1870-1943)	103
<i>Francisca Solomon</i>	
Les juifs à Lemberg : la famille Buber	133
<i>Dominique Bourel</i>	
La Galicie orientale juive d'avant 1939 comme univers multiculturel	145
<i>Delphine Bechtel</i>	
La Galicie des panslavistes. Intégration ou instrumentalisation ?	161
<i>Francine-Dominique Liechtenhan</i>	

De la « barbarie » et de la « civilisation ». Le conflit entre les étudiants
polonais et ruthènes en 1907 et sa construction journalistique 175
Jan Surman

Galizien als Gegenstand interkultureller slavistischer Forschung
in Österreich (1988-2009). 189
Stefan Simonek

Negative Galizien-Klischees in der Bukowiner Öffentlichkeit
vor dem Ersten Weltkrieg. 205
Andrei Corbea-Hoisie

Die k. u. k. Armee und die Gesellschaft Galiziens 221
Jan Rydel

Troisième partie : Modernisation économique, sociale et culturelle

La librairie en Galicie (1772-1914). 231
Frédéric Barbier

Räumliche Konkurrenz und die Ethnisierung der Ökonomie
Der Hausierhandel in Galizien im Zeitalter der Ersten Globalisierung (1873-1914) 263
Klemens Kaps

Frauenbewegungen im Spannungsfeld regionaler, transnationaler
und internationaler Netzwerke am Beispiel Lembergs (1867-1918) 281
Angélique Leszczawski-Schwerk

L'or noir contre l'étoile jaune. Mobilités particulières des Juifs
de Galicie ayant investi dans le pétrole. 297
Jérôme Segal

Quatrième partie : Représentations de la Galicie

- La misère de Galicie. Sens et non-sens d'une métaphore historique 315
Krzysztof Zamorski
- La connaissance de la Galicie en France avant la Première Guerre mondiale 333
Jacques Le Rider
- La Galicie comme métaphore. Regards croisés de Joseph Roth et Miroslav Krleža 351
Daniel Baric
- Imaginaire et problématique des deux mondes dans *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth
et dans *Les Désarrois de l'élève Törless* de Robert Musil. 363
Philippe Chardin
- Joseph Roth zeigt das alte Lemberg: seine letzte Reise mit Irmgard Keun 377
Dirk Niefanger
- Les ruines m'attirent depuis mon enfance... 395
Yuri Andrukhovych

